This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

108

Per. 3977 λ. 117/11

Digitized by Google

Digitized by Google

158

Per. 3977 λ. III/II

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE
NATIONALE

Digitized by Google

Paris. — Imprimerie de P.-A. Bourdier et Cie, 30, rue Mazarine.

Digitized by Google

REVUE
NATIONALE

ET ÉTRANGÈRE

POLITIQUE, SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE

TOME ONZIÈME

PARIS
AU BUREAU DE LA REVUE NATIONALE
28, QUAI DE L'ÉCOLE, 28

1862

Réserve de tous droits

Digitized by Google

BIBLIOTHECA · BODLEIANA
DOMINUS ILLUMINATIO MEA

Digitized by Google

PARIS EN AMÉRIQUE[1]

ÆGRI SOMNIA.

CHAPITRE XVII.

VOYAGE A LA RECHERCHE D'UNE ÉGLISE.

Le lendemain, je me levai au point du jour. Un homme public doit donner l'exemple, et je n'étais pas fâché de faire admirer aux Yankees le zèle et la vigilance de leur nouvel édile. Ma promenade fut longue, le pavé m'appartenait. Je suivais d'un œil jaloux tous ces passants qui emboîtaient le pas à la file comme des canards, et qui creusaient un sillon dans mes trottoirs. L'anarchie règne dans la rue; chacun y va où il veut, et comme il veut : c'est un scandale; je ne comprends pas comment on ne fait pas une loi pour obliger les gens à marcher au gré du gouvernement. C'est à la France, reine de l'ordre et des convenances, qu'il appartiendrait de corriger un dernier abus.

En approchant de la maison, j'aperçus Zambo, vêtu de noir comme un *gentleman*, avec un gilet, une cravate, des bas et des gants d'une éclatante blancheur. Il avait l'air d'une pie. Du plus loin qu'il me reconnut, il courut à moi, en agitant des bras impatients.

— Massa, criait-il, tout le monde est à l'office; dépêchez-vous, on vous attend. Et il me remit entre les mains un gros livre relié en chagrin et fermé avec des agrafes d'argent.

— Ces dames sont à la messe? lui demandai-je.

— A la messe! dit-il d'un air étonné. Ma maîtresse est chrétienne.

— Imbécile! est-ce que les catholiques sont des Turcs?

— Massa, on dit que les papistes sont comme les païens d'Afrique; ils ont des *Vaudous*.

1. Voir les 38e, 39e et 40e livraisons.

Digitized by Google

— Qu'est-ce qu'un *Vaudou?*

— Massa, c'est un petit bon Dieu qu'on se fait à soi-même, et qui n'est pas le vrai bon Dieu.

— Êtes-vous assez niais, m'écriai-je, pour croire que des catholiques adorent un fétiche? Cela est bon pour vos sauvages du Sénégal.

— Massa, dit-il en ouvrant de grands yeux, les papistes prient des statues; je les ai vus à deux genoux devant elles.

— Et vous n'avez pas compris que ce qu'on invoque, ce ne sont pas ces pierres, mais les saints dont les statues sont l'image?

— Je ne suis pas un savant, Massa, dit le nègre d'un air contrit; mais le ministre, qui sait tout, nous avertit souvent de ne point faire comme les papistes, qui adorent des idoles.

— O prédicants, m'écriai-je, vous êtes partout les mêmes! Rien n'est plus facile que de connaître la foi catholique; il suffit d'ouvrir un catéchisme; mais la haine ne veut pas s'éclairer; ce qu'il lui faut, c'est d'outrager la plus grande communion du globe. Continuez cette œuvre abominable, digne de votre père, le diable. Ce n'est pas nous, catholiques, nous vos victimes, qui userons avec vous de ces terribles représailles de la calomnie. La vérité nous suffit. Chacun sait que Luther et Calvin sont deux scélérats qui, par ambition et par convoitise, ont perdu l'esprit humain en l'enivrant d'orgueil et de liberté. Le mensonge a enfanté la réforme; la réforme a enfanté la philosophie; la philosophie a enfanté la révolution; la révolution a enfanté l'anarchie; l'anarchie a enfanté...!

— Massa, dit Zambo, incapable de rien comprendre à ma sainte colère, si les papistes sont chrétiens, tant mieux, je suis bien content.

— Pourquoi tant mieux?

— Parce que Jésus-Christ est mort pour tous ceux qui l'invoquent; il sauvera les papistes comme les autres chrétiens.

— Zambo, mon ami, lui dis-je avec un suprême dédain pour tant de simplicité, vous ne ferez jamais qu'un pauvre théologien. Allez à votre église; je ne vous retiens plus. Où sont ces dames?

— Ma maîtresse, répondit-il, est à l'église épiscopale[1] avec toute la grande société de la ville. Mademoiselle est au temple des presbytériens.

— Avec son frère, sans doute?

1. C'est le nom de l'Église anglicane aux États-Unis.

Digitized by Google

— Non, Massa, avec le fils de M. Rose. M. Henri est à l'église des Baptistes.

— Très-bien, dis-je en poussant un soupir; et vous, Zambo, vous allez sans doute rejoindre Martha?

— Non, non, Massa, s'écria-t-il; mademoiselle Martha est tunkérienne; moi je suis méthodiste. Nous autres, pauvres nègres que les blancs repoussent de leurs temples, nous sommes tous de la même religion.

— J'entends, vous avez une église noire et un christianisme de couleur. Allez, mon ami, priez le Christ à votre façon. Au milieu de ces sectes ennemies qui s'arrachent les lambeaux de l'Évangile, le Seigneur reconnaîtra les siens.

Tandis que Zambo s'éloignait à grands pas, je marchais lentement la tête baissée. La découverte que je venais de faire m'accablait. Ma maison, mon refuge dans toutes mes peines, n'était qu'une Babel, le repaire de toutes les hérésies. Le mari catholique, la femme anglicane, la fille presbytérienne, le fils baptiste, la servante quakeresse, le valet méthodiste; chacun ayant une foi différente et des espérances contraires! Quelle confusion! quelle anarchie! C'était l'enfer dans mon logis! Et cependant Jenny m'aimait avec passion, les enfants n'étaient heureux qu'auprès de nous, les serviteurs me respectaient; je ne voyais autour de moi que des figures heureuses et placides. Chacun lisait la Bible à sa manière, chacun avait son symbole particulier, et néanmoins personne ne se querellait. Nulle part l'unité, partout l'amour et la concorde. C'était un démenti donné aux idées de mon enfance, un mystère qui confondait ma raison.

— Non, pensai-je, je ne souffrirai point ce désordre moral. Il y a là une paix menteuse; ces fleurs me cachent l'abîme. Si cela dure, je suis perdu. J'entends que chez moi chacun pense comme moi ou se taise; il me faut l'uniformité. Que je sois un chrétien médiocre, il n'importe; je suis catholique d'âme et d'esprit; dans l'Église, dans l'État, dans la famille, il ne doit régner qu'un seule loi, qu'une seule volonté. S'il le faut, j'emploierai des rigueurs salutaires, j'effrayerai ma femme, je menacerai mes enfants, je chasserai mes valets; je sacrifierai tout pour imposer l'obéissance, ou le silence. Je suis Français, vive l'unité!

Au milieu de ces sages réflexions, le temps passait. Dix heures sonnaient quand j'entrai dans la rue des Acacias. C'était une voie immense qui, en régularité et en longueur, ne le cédait guère à la rue

Digitized by Google

de Rivoli, avec cette différence que, de cent pas en cent pas, quelque monument grec, byzantin ou gothique dressait fièrement vers le ciel son clocher ou sa croix. Dans un pays où chacun se fait sa religion, il est naturel de heurter une église à chaque pas.

Se reconnaître en ce dédale n'était point facile. Je m'adressai à une bonne femme qui marchait près de moi, son livre à la main; je lui demandai de m'indiquer le temple des congrégationalistes.

— Rien n'est plus aisé, cher monsieur, répondit la vieille avec un aimable sourire. C'est un peu loin, mais avec mes indications vous y arriverez sans peine. Ne faites pas attention aux églises qui sont à votre gauche, le temple des congrégationalistes est à votre droite. Comptez les clochers, vous ne pouvez pas vous tromper. La première église, ajouta-t-elle avec la volubilité d'une femme qui défile son chapelet, la première église est Saint-Paul, la chapelle catholique; la seconde, le couvent des Ursulines; la troisième, l'église épiscopale; la quatrième, le couvent des capucins; la cinquième appartient aux baptistes, la sixième aux Hollandais réformés, la septième aux luthériens, la huitième aux noirs méthodistes, la neuvième est la synagogue juive, la dixième est le temple chinois. Vous le voyez là-haut avec son double toit et ses clochettes. Une fois là, vous n'aurez plus qu'à descendre; vous trouverez les memnonites, après les memnonites, les Allemands réformés; après les Allemands réformés, les amis ou quakers; après les quakers, les presbytériens; après les presbytériens, les moraves; après les moraves, les blancs méthodistes; après les blancs méthodistes, les unitaires; après les unitaires, les unionistes; après les unionistes, les tunkériens. Comptez ensuite quatre églises, celle qui s'intitule par excellence l'Église des *chrétiens*, puis l'Église libre, puis celle de Swedemborg, et enfin celle des universalistes; cela vous donnera en tout vingt-trois temples ou chapelles; le vingt-quatrième monument qui est à peu près au milieu de la rue est l'église congrégationaliste.

Après m'avoir récité cette kyrielle sans reprendre haleine, la fée me fit une belle révérence et continua son chemin.

— Pardieu, pensai-je, si le diable perdait sa religion (je suppose qu'en enfer on a quelque raison de croire en Dieu), il la retrouverait dans cette rue. Voilà un pays où le ministère des cultes ne doit pas être une sinécure. En France, où l'État n'a guère que quatre religions (je ne compte pas l'Algérie), l'administration a quelquefois des heures difficiles; mais ici comment faire pour répartir le budget, et

Digitized by Google

mettre le holà entre trente églises qui tirent chacune de son côté, et qui sans doute se jalousent et s'excommunient chrétiennement? C'est un problème que je ne me charge point de résoudre. Vive l'Espagne, voilà un peuple fidèle à la tradition, et qui a gardé les vrais principes! Le pays est un échiquier où chaque chose a sa case, où le corps et l'âme sont également et uniformément administrés. Grâce au mariage de l'Église et de l'État, tout est facile. On a un évêque comme on a un préfet, un curé comme on a un maire; fonctionnaires spirituels ou temporels ont leur place marquée dans les mêmes cadres et marchent du même pas. Naissance, baptême, éducation, communion, conscription, confession, impôts, presse, mort, enterrement, tout se tient. L'Église est l'autorité, l'autorité est l'Église. On excommunie les déserteurs et les journalistes, on met les hérétiques aux galères. Le peuple, cet éternel enfant, est conduit par douceur ou par force, et sans qu'il s'en mêle, au but qu'on lui a choisi, sans le consulter. Police admirable, qui faisait le bonheur de la chrétienté avant que l'abominable Luther eût déchaîné du même coup la liberté religieuse et la liberté civile, double peste dont le monde ne guérira plus! Depuis qu'on a laissé aux hommes le soin de leur conscience et de leur âme, il n'y a plus ni religion ni gouvernement.

Arrivé au couvent des Ursulines, j'y entrai. Retrouver le culte de mon pays, c'était me rapprocher de la France dont m'éloignait un sort jaloux. L'Église, c'est une autre patrie; celle-là du moins, l'exil ne vous en chasse pas.

La chapelle était petite, mais richement décorée. Au fond du sanctuaire, sous un baldaquin de drap rouge bordé d'or, une madone en marbre tenait le petit Jésus dans ses bras, et le regardait avec la tendresse ineffable d'une Vierge qui vient d'enfanter le Sauveur. Des plantes rares, des fleurs nouvelles, des gerbes de lilas blanc entouraient l'autel tout éclatant de lumières. L'orgue roulait ses vagues harmonieuses; l'encens s'élevait en nuages traversés par un rayon de soleil, tandis que derrière une grille, fermée d'un rideau, des religieuses et des jeunes filles chantaient d'une voix douce et lente : *Inviolata, integra et casta es, Maria.* En un instant, et comme dans un rêve, je revis ma jeunesse envolée, mes amis disparus; je tombai à genoux et je pleurai. Non, ce n'est point une idolâtrie qu'une religion qui arrive au cœur par les sens; pourquoi donc notre corps aussi bien que notre âme ne servirait-il pas le Seigneur?

Sorti du couvent, j'entrai à quelques pas de là dans l'église épis-

Digitized by Google

copale. C'était la messe catholique, moins bien dite, et moins bien chantée. A l'heure du prône un ministre monta dans une longue tribune ; il avait sous le bras un gros cahier, qu'il plaça devant lui et feuilleta lentement. C'était un manuscrit de sermons pour tous les dimanches et toutes les fêtes de l'année. Quand il eut trouvé le discours qu'il cherchait, il mit ses lunettes, et d'un ton monotone commença sa lecture, au milieu de la profonde attention de l'assemblée. Le sujet qu'il avait choisi, c'était l'éternel engendrement et la consubstantialité du Verbe, un de ces mystères qui défient l'intelligence humaine, et devant lesquels le fidèle ne peut que s'incliner avec respect. Mais rien n'effraye l'audace d'un théologien; avec un texte, une définition et deux syllogismes, il en remontrerait à saint Paul et supprimerait la foi.

A juger par le silence qui régnait, l'auditoire était édifié. Jenny avait les yeux fixés sur le lecteur, et ne perdait pas un mot. On eût dit qu'elle comprenait jusqu'aux citations latines, grecques et même hébraïques dont cette dissertation était farcie; je ne croyais pas que la scolastique eût tant de charmes. Pour moi je sortis après le premier point; j'ai horreur de ces discussions stériles. A vouloir me démontrer ce qui est indémontrable, on me rendrait sceptique. Le mystère, je l'accepte; il m'entoure de toutes parts; dans la nature comme dans mon âme je sens l'infini qui me déborde, mais la raison me dit que je puis le sentir et non pas le connaître, moi qui ne suis qu'un atome perdu dans l'immensité. La main qui me soutient, et qui soutient aussi les mondes, je ne la vois pas; je m'y abandonne et je l'adore. Pour se donner à nous, Dieu ne nous dit pas de le comprendre, il nous demande de l'aimer.

En passant devant les Méthodistes je pensai à Zambo, et j'entrai par curiosité. L'assemblée était nombreuse et fort animée. Les négresses, couvertes d'or et de bijoux, étalaient sur les bancs l'immense envergure et les tourbillons de leurs crinolines; les nègres, chantant d'une voix juste et plaintive, louaient Dieu avec toute l'ardeur des cœurs aimants. Le ministre, un nègre de grande taille et de figure respectable, prit la parole, et fit un sermon qui m'instruisit et me toucha. Où ce noir avait-il reçu l'éducation théologique, je l'ignore; c'était un ancien esclave, que la bonté de Dieu, disait-il, avait racheté d'une servitude moins dure et moins honteuse que celle du péché; mais cet esclave avait souffert et réfléchi; c'était un homme! La vie lui avait appris ce qu'on n'enseigne pas à l'école; son langage éner-

Digitized by Google

gique et familier allait droit au cœur. On s'en apercevait aux tressaillements de l'auditoire.

En commençant, il fit l'éloge du méthodisme, religion bénie du Seigneur, disait-il, à en juger par les conquêtes qu'elle faisait chaque jour. Il énumèra longuement le nombre des fidèles et la richesse des églises. Quatre millions de communiants, douze mille pasteurs, seize mille temples, soixante-treize millions de propriétés, c'était là le fruit d'un zèle qui ne s'endormait pas. A la vieille Europe, qui asservit l'Église à l'État et la tient dans une perpétuelle minorité, il opposa la jeune Amérique qui laisse aux chrétiens le soin de leur culte comme de leur conscience. La liberté, disait-il, quand elle est sanctifiée par la religion, fait des miracles que l'ancien monde, enterré dans ses préjugés, ne verra jamais. L'Angleterre, si fière de son opulence, corrompt ses évêques en les entourant d'un luxe païen, et dégrade ses vicaires en les condamnant à une misère sans dignité, tandis que dans les Églises vivantes des États-Unis, la généreuse piété des fidèles entoure de bien-être et de respect un ministre qui ne doit rien qu'à son troupeau. Un prince se croit un nouveau Constantin quand par hasard il élève et dote une chapelle; les seuls méthodistes du Nord ont construit quatre cent cinquante églises dans l'année 1860. Les pauvres nègres de la rue des Acacias traitent mieux leur chapelain que ne font les rois d'Occident.

Mais, continua-t-il avec un mélange de finesse et de naïveté, ce ministre, si bien renté, doit payer aux nègres qui l'ont choisi une dette que les aumôniers des princes n'acquittent pas toujours. Cette dette, c'est la vérité! Écoutez-donc, s'écria-t-il, ce que la vérité m'oblige de vous dire. Le noir a le cœur facile et la main libérale; cela est bon, cela est chrétien, mais quelquefois il pousse la générosité si loin, qu'il met son âme en danger. Jamais, direz-vous, nous n'avons entendu pareille chose. On nous répète que le chrétien expose son âme quand il cède à l'avarice, quand il s'abandonne à la convoitise; mais qui a jamais enseigné qu'un homme se perdit par excès de générosité? Mes frères, je vous dirai quelle est cette libéralité perfide; c'est celle-là même que vous exercez à l'église au moment où vous écoutez le sermon.

Si je condamnais la colère ou la coquetterie, l'ivrognerie ou la licence, chacun de vous garderait-il pour lui cette leçon? En ferait-il son profit? — « Bien, dirait un de ces hommes qui se nourrissent d'eau-de-vie, je reconnais ce portrait du buveur; c'est Samuel, mon

Digitized by Google

cousin, dont parle le ministre. Tiens, ivrogne, prends tout pour toi.» — « Bien, dirait une de ces belles Madianites qui, pour s'enrichir d'une robe nouvelle, poussent leur mari à mentir et à tromper. Le ministre a raison de démasquer les vices de mes voisines. Attrape, mademoiselle Déborah : attrape, madame Ichabod. Tout pour vous, coquettes, rien pour moi. » C'est ainsi, mes frères, que dans mes paroles vous ne réservez rien pour vous-mêmes; le premier tiers, vous le donnez au prochain, le deuxième à vos amis, le dernier à votre mari ou à votre femme; c'est ainsi que l'enseignement du Seigneur est stérile, et que vous perdez votre âme par excès de générosité. Christ, lui, est généreux, mais d'une autre manière; c'est un avare qui prend tout pour lui, nos péchés, nos misères, nos faiblesses, nos souffrances; aussi le voyons-nous sur la croix la tête baissée, le souffle haletant, comme un homme écrasé. Quand donc, mes frères, quand donc lui retirerons-nous notre part du fardeau? Quand donc soulagerons-nous notre rédempteur et notre ami, Christ mort pour l'esclave et pour le pécheur?

A cet appel touchant l'assemblée se jeta à genoux, et, au milieu des larmes, un formidable *Alleluia!* s'élèva vers le ciel. Le mouvement fut admirable; il m'attrista. Je ne suis ni un aristocrate ni un planteur; je crois que le nègre n'est pas un singe, puisqu'il a des mains et qu'il parle; mais, après ce que je venais d'entendre, je commençais à soupçonner que le noir était un homme comme moi, et peut-être un meilleur chrétien; cette pensée me fit peur. Zambo mon frère! Jésus-Christ mort pour ces têtes crépues! c'était plus que mon orgueil n'en pouvait souffrir. Si cela est vrai, pensai-je en sortant, quel crime est-ce donc que l'esclavage? Cette guerre civile qui ruine le Sud, ne serait-ce point le châtiment dont Dieu frappa Caïn?

CHAPITRE XVIII.

UN CHINOIS.

Il était onze heures et demi, Truth devait prêcher à midi; je hâtai le pas afin d'arriver de bonne heure à l'assemblée congrégationaliste. Mais je ne pus résister au désir de visiter le temple chinois. Dans un pays où règne l'anarchie religieuse, mère de toutes les autres, j'étais

Digitized by Google

curieux de voir comment les fils de Confucius avaient accommodé le christianisme. Une voix secrète me disait qu'un vieux peuple blasé aurait plus de sens et de sagesse que le commun des protestants.

En entrant, je poussai un cri de dégoût. J'étais dans une pagode bouddhique. En face de moi, sur le haut d'une estrade, dans une niche découpée et contournée, un affreux magot de bois peint et doré, était assis, les jambes croisées, sur une fleur de lotus. C'était le Bouddha, avec son ventre énorme, sa tête chauve, sa bosse au front, ses gandes oreilles et ses gros yeux. Certes, je suis libéral, et je m'en flatte. Depuis trente ans je suis abonné au *Constitutionnel*, et je n'ai pas changé plus que lui. Comme lui, et sans savoir pourquoi, je hais le jésuite : ce qui est la marque des esprits forts; mais se servir de la liberté pour introniser l'idolâtrie, c'est trop! J'accepte le luthéranisme, le calvinisme, le judaïsme et même le mahométisme, pourvu qu'il ne sorte point d'Algérie; mais aller plus loin, ce n'est plus du libéralisme, c'est du paganisme. Autant vaudrait retourner au culte de Mithra.

Dans la pagode il n'y avait personne que deux enfants, deux horribles petits Chinois, placés de chaque côté de l'estrade. A la façon des gens qui brûlent le café, chacun d'eux tournait un cylindre horizontal, piqué ou plutôt lardé d'une foule de petits papiers. C'était un culte, tout nouveau pour moi.

Le bruit de mes pas fit sortir d'une cellule voisine une espèce de moine. Sa robe brune et rapiécée, ses pieds nus, sa tête rasée, ses petits yeux bridés, sa peau jaune et plissée lui donnaient l'air d'une vieille femme déguisée en capucin; c'était un bonze. Il s'approcha de moi, et, sans parler, me tendit une tasse de bois; j'y jetai une aumône pour me délivrer de ce mendiant.

— Merci, mon frère, me dit-il en excellent anglais. Que le divin Fô[1] récompense ta charité. Puisses-tu, dans une autre vie, ne jamais renaître sous les traits d'une femme ou d'un chacal.

Et me laissant tout interdit de cette singulière bénédiction, le bonze monta à l'autel, tira d'une petite armoire quelques morceaux de papier argenté ou doré, et les brûla sous le nez de l'idole.

— Que faites-vous là, lui demandai-je?

— Mon frère, répondit-il, je viens de changer ta pièce de dix cents

1. C'est ainsi que les Chinois estropient le nom de Bouddha.

Digitized by Google

en lingots d'or et d'argent, et je les ai offerts au maître de la vérité.

— Vos lingots sont du papier, et ne valent pas deux cents.

— Qu'importe? dit le moine. Fô tient à l'intention, et non pas au métal.

— Ah! si nos ministres des finances étaient des Chinois! allais-je m'écrier; mais je gardai pour moi cette réflexion téméraire, et je demandai au bonze ce que faisaient ces enfants, dont le bras était infatigable.

— Ils prient pour le monde entier, répondit-il. Sur chacun de ces papiers est inscrite la syllabe sacrée; et disant cela, il se prosterna en criant : OM. Chacun de ces cylindres porte un millier de ces saintes devises, et fait cinquante révolutions par minute, trois mille par heure, soixante-douze mille d'un coucher du soleil à l'autre. C'est donc cent quarante-quatre millions de prières, qui, pour chaque dimanche, s'élèvent de ce seul temple. Dans la semaine il y en a davantage, je fais tourner mes cylindres par la vapeur; mais le dimanche, dans ce pays d'infidélité, les machines mêmes observent le sabbat, et j'en suis réduit à la main de ces enfants.

La sotte crédulité de cet idolâtre me fit horreur.

— Comment vous souffre-t-on sur une terre chrétienne? m'écriai-je. S'il y avait encore de la foi dans Israël, il y a longtemps qu'on vous aurait exterminés, prêtres de Baal.

— Pourquoi ne nous souffrirait-on pas, répondit le bonze d'une voix tranquille; la liberté est comme le soleil, elle luit pour tout le monde. Les Américains envoient des missionnaires en Chine, pourquoi les Chinois n'enverraient-ils pas des missionnaires en Amérique? On dit que la France a fait la guerre au fils du Ciel, rien que pour venger la mort de quelques moines légalement assassinés par nos mandarins; on ajoute qu'elle a rétabli dans Pékin l'église catholique depuis longtemps fermée; je maudis le sang versé des deux parts, ma religion a l'horreur du meurtre et ne connaît d'autres armes que la patience et la douceur; mais je bénis la liberté conquise, et je demande qu'elle profite aux Chinois aussi bien qu'aux Français.

— Une pagode aux Champs-Élysées? Des magots officiels? Bonhomme, vous êtes fou; nous n'avons pas besoin de Chinois à Paris. Nous en avons assez.... en porcelaine.

— Il me semble, continua le moine avec son calme ridicule, que les droits sont réciproques. S'il est beau, s'il est juste d'ouvrir une

Digitized by Google

chapelle à Pékin, pourquoi serait-il injuste d'ouvrir une pagode à Paris, et d'y prêcher librement la vérité?

— Bonze stupide, m'écriai-je emporté d'une sainte furie, tu oses parler de vérité? Ne sens-tu pas que ta doctrine est un mensonge, et ton culte une idolâtrie? Si tu le vois, tu es un charlatan qu'il faut punir; si tu ne le vois pas, le premier devoir de l'État, c'est de te fermer la bouche, afin que dans ton ignorance tu ne lui gâtes point ses sujets. La liberté de l'erreur, c'est la liberté du poison, de la torche et du poignard; la vérité seule a droit de parler.

— Je croyais, dit le Chinois, qu'en France et en Angleterre il y avait plusieurs églises chrétiennes, et même des synagogues juives.

— Sans doute, et même en France l'État paye tous les cultes reconnus; car la France, apprends cela, bonhomme, est à la tête de la civilisation pour la liberté religieuse comme pour toutes les autres libertés.

— L'État, continua le bonze, reconnaît donc trois ou quatre vérités religieuses qui se combattent et se détruisent mutuellement? Pour les chrétiens, par exemple, Jésus est un Dieu : qu'est-il pour les Juifs?

— Mon ami, dis-je à ce barbare, j'ai pitié de ton ignorance. Si tu pouvais comprendre ce que c'est que la vérité officielle, tu saurais qu'elle vit de contradictions. C'est le rêve d'Hégel réalisé. La thèse et l'antithèse s'y mêlent et s'y confondent dans une admirable synthèse.

Le bonze ouvrit ses petits yeux et leva la tête au ciel. Il était visible que les grandes conceptions de l'Europe civilisée ne pouvaient entrer dans cet étroit cerveau. J'aurais cru qu'il y avait moins loin d'un philosophe allemand à un Chinois. Je repris ma démonstration sous une autre forme, c'est-à-dire que je changeai les mots, sans toucher aux choses : c'est le vrai moyen d'avancer une discussion.

La vérité que protége l'État, dis-je à l'infidèle, n'a rien de commun avec la vérité vulgaire. C'est une vérité large, compréhensive, qui embrasse toutes les communions sorties de la Bible, notre livre sacré. Le judaïsme, le christianisme et même le mahométisme sont des rameaux de cette religion primitive, aussi ancienne que le monde et qui a pour elle le nombre, la morale, la civilisation. En dehors de ces églises, qui se partagent l'univers, il n'y a qu'idolâtrie et barbarie. Vous convertir à coups de canon, c'est notre droit et notre devoir. La vérité germe dans les sillons sanglants qu'ouvre la guerre; le Dieu des chrétiens est le Dieu des armées, *Dominus Sabaoth!*

Digitized by Google

— Tu n'es pas un Yankee, s'écrie le fanatique, dont les yeux brillèrent tout à coup d'un éclat étrange. Depuis que tu es ici, je t'observe. Dans la figure du Saxon il y a du taureau et du loup; dans la tienne il y a du singe et du chien. Tu as peur de la liberté, tu parles de ce que tu ne sais pas, et tu fais des phrases. Tu es un Français!

Et me voyant muet de surprise : Oses-tu, dit-il, faire du nombre la preuve de la vérité? Le nombre, nous l'avons pour nous. Combien êtes-vous de catholiques? Cent trente millions. De chrétiens? Trois cents millions tout au plus. Nous sommes cinq cents millions de bouddhistes; notre foi s'étend du Kamschatka jusqu'à la mer Blanche; elle adoucit les tribus sauvages, elle charme les Chinois et les Japonais, c'est-à-dire des peuples civilisés, en un temps où l'Europe était une forêt et l'Amérique un désert. — Tu parles d'ancienneté? Songes-tu qu'au temps d'Alexandre le bouddhisme avait déjà tenu ses conciles, et que les inscriptions du roi Açoka, gravées sur les rochers de l'Inde, prêchaient à l'univers l'aumône et le renoncement? Ne sais-tu pas que le bouddhisme est une réforme de la religion altérée par les bramines, et que les Védas, les livres saints de nos ancêtres, remontent aux premiers jours du monde? Laissons de côté le nombre et la durée : ce sont peut-être des accidents heureux. Quelle est la religion qui la première a prêché la pauvreté volontaire, le sacrifice et la charité? Ignores-tu que Fô a eu cinq cent cinquante existences, et que dans chacune de ces incarnations il s'est sacrifié? Il s'est fait mouton pour le tigre, colombe pour le faucon, lièvre pour le chasseur affamé. N'as-tu pas lu la sainte histoire de Vésavantara livrant par charité ses enfants et sa femme? Ne sommes-nous pas la seule communion qui, par horreur du meurtre, s'abstienne de la chair et du sang des animaux? N'ai-je pas là un filtre pour boire mon eau, afin d'épargner la vie de quelque insecte invisible? Vous, chrétiens, votre histoire religieuse n'est, dit-on, qu'une suite de querelles, de guerres et de massacres. Aujourd'hui victimes, demain vous êtes bourreaux. Chez nous, bouddhistes, il n'y a que des martyrs. Depuis deux mille quatre cents ans, on a plus d'une fois versé notre sang, on nous a chassés de l'Inde; mais nous, nos mains sont pures. Nous n'avons rien à effacer de nos annales; quelle religion en peut dire autant?

Votre Évangile annonce une doctrine admirable; je le sais et ne juge pas de la foi des chrétiens par leur conduite. Les paroles et les

Digitized by Google

souffrances du Christ m'ont remué jusqu'au fond du cœur. Mais on m'a élevé dans d'autres idées : je me suis voué il y a vingt ans à une vie de pauvreté qui me soutient et me console. Comme vous, chrétiens, j'ai gardé la foi de mes pères; comme vous, je ne puis accuser mes aïeux ni de mensonge ni d'erreur. Qui de nous se trompe? Qui de nous a la vérité pour lui? Je l'ignore, et ne demande qu'à m'éclairer. Finissons-en avec le règne de la violence, finissons-en avec l'ignorance et le dédain; donnons pleine carrière à toutes les croyances; laissons la raison faire l'œuvre que Dieu lui a confiée. Au grand jour toutes les ombres disparaissent. Abandonnée à elle-même, la religion qui vient des hommes fondra comme la neige; celle qui vient du Ciel s'élèvera comme un chêne et couvrira la terre de ses rameaux. Ouvrez le monde à la parole; j'ai foi dans la liberté parce que j'ai foi dans la vérité.

— Tu n'es qu'un Chinois, lui dis-je; et, m'éloignant d'un pas majestueux, je laissai ce misérable confondu de ma supériorité.

CHAPITRE XIX.

UN SERMON CONGRÉGATIONALISTE.

Quand j'arrivai à l'assemblée, l'office n'était pas commencé. Rien de plus triste qu'un temple protestant. Des bancs de chêne, de grandes boiseries qui assombrissent les murs; point de tableaux, point de fleurs, point de lumières; quelque chose de terne et de morne qui glace les sens. On dirait d'un culte fait pour des aveugles. Je me trompe, il y avait un ornement; c'était une large pancarte sur laquelle était écrit en chiffres énormes le nombre 129.

Il y avait foule dans l'église; mais c'était une foule muette. Chaque fidèle, immobile à sa place et absorbé dans son livre noir, priait, comme s'il était seul au monde avec Dieu. Point de bruit, point de chaises remuées; rien de ce charmant frou-frou et de ces révérences entre belles dames qui sont bien aises de faire admirer leur piété et leur robe; rien de cet aimable désordre qui fait ressembler nos églises à un salon de bonne société : c'était le silence d'une forêt.

Enfin le ministre entra. Aussitôt de tous les bancs s'éleva une harmonie plus suave que le soupir du vent sur la vague. Hommes,

Digitized by Google

femmes, enfants, chacun chantait de toute son âme avec une ardeur et des élans infinis. Pour la première fois, je sentais que la forme naturelle de la prière, c'est le chant. Étonné de mon silence, un voisin me montra du doigt le chiffre mystérieux et m'offrit son livre de cantiques où la musique était notée. On chantait le psaume 129, ou plutôt une imitation chrétienne de cette prière sublime que l'Église catholique a adoptée pour l'office des morts. C'était le *De profundis*, pour l'appeler par son nom, cri d'espoir et d'amour dont l'habitude nous cache la beauté.

N'entends-tu pas mes cris au fond de cet abîme?
O mon Dieu, je meurs loin de toi!
Écoute-moi, Seigneur, je confesse mon crime,
Pardonne-moi! pardonne-moi!
Si d'une exacte main tu calculais l'offense,
Qui subsisterait devant toi?
Mais c'est toi qui toujours nous offre ta clémence,
Aussi je m'assure en ta loi.
Oui! je prends pour appui ta parole éternelle,
Mon âme espère en ton amour;
Et je t'attends, mon Dieu! comme la sentinelle
Attend la naissance du jour.
Courage donc, mon âme! Il est là-haut un père
Qui te regarde en ta prison;
C'est lui qui d'Israël rachète la misère,
C'est lui qui paîra ta rançon.

Le chant fini, Truth prit la parole. De Maistre a raison de définir le ministre protestant : *Un monsieur habillé de noir qui dit des choses bien honnêtes;* jamais homme n'eut moins l'apparence sacerdotale que mon pauvre ami. Point de costume qui le distinguât de son troupeau, point de haute tribune qui lui permît de dominer l'auditoire; il parlait de plain-pied, avec une familiarité toute fraternelle. On eût dit qu'il se refusait à plaisir les ressources de l'éloquence. Cette voix qui tonne et qui s'adoucit, ce bras qui appelle la vengeance ou invoque le pardon, ces mains jointes levées vers le ciel, ces yeux qui cherchent Dieu et qui s'illuminent en le voyant, toutes ces beautés de l'art chrétien, Truth les ignorait. A peine remuait-il la main, à peine élevait-il la voix, et cependant il y avait dans cette simple parole je ne sais quelle harmonie qui vous remuait toutes les fibres du cœur. Jamais ce voile du langage qui cache toujours l'idée ne fut plus léger et plus diaphane. Ce n'était pas un orateur qu'on

Digitized by Google

entendait, c'était un homme et un chrétien. Suivant une phrase banale, Truth parlait *comme tout le monde*, c'est-à-dire comme chacun voudrait parler, et comme personne ne le fait. Exprimer familièrement de grandes pensées n'est donné qu'aux grandes âmes. L'art, qui n'est qu'une imitation, ne peut aller jusque-là.

Voici à peu près quel fut son discours. Mais qui rendra le frémissement de cette voix émue? Les mots se glacent sur le papier; ce sont des fleurs fanées qui perdent leur couleur et leur parfum. Essayons cependant de donner une idée de cet enseignement, qui me fit une impression profonde, encore bien que dans cette libre façon de traiter l'Évangile, il y eût une hardiesse et une nouveauté qui me surprit et m'effrayât.

Jean, XVIII, 37, 38.

Pilate lui dit : « Tu es donc Roi? » Jésus répondit : « Tu le dis; en effet je suis Roi. C'est pour rendre témoignage à la vérité que je suis né et que je suis venu dans le monde. Quiconque appartient à la vérité écoute ma voix. » Pilate lui dit : « Qu'est-ce que la vérité? » Et en disant cela, il sortit...

CHRÉTIENS, MES FRÈRES,

Parmi les noms que Christ a pris sur la terre, il n'en est aucun qui revienne plus souvent que celui de *Vérité*. Devant Pilate, à l'heure suprême, Jésus se déclare Roi, mais d'un royaume qui n'est pas de ce monde, le royaume de la vérité. La veille de sa mort, dans son dernier repas avec ses disciples, il leur laisse en adieu cette grande parole : *Je suis la voie, la vérité et la vie; personne ne vient au Père que par moi* [1]. En d'autres termes, si nous voulons traduire dans nos langues modernes cette forme hébraïque : « *Je suis la vérité vivante, qui mène à Dieu.*

La vérité vivante, comprenez-vous le sens profond de ces paroles? N'en est-il pas beaucoup parmi vous pour qui la vérité n'est rien que le rapport des choses entre elles, une équation, un chiffre, une abstraction? N'en est-il pas aussi pour qui ce n'est qu'un mot vide de sens, un synonyme de l'opinion qui change et se défait sans cesse? Combien de prétendus sages qui diraient volontiers avec Pilate : « *Qu'est-ce que la vérité?* Le paradoxe d'hier, l'erreur de demain? Il n'y a de vrai que l'intérêt de l'heure présente. » Plaire à César, jouir, et ne point s'inquiéter du lendemain, c'est la suprême philosophie des gens qui espèrent mourir tout entiers.

Ne souffrons pas ce retour du scepticisme païen. Ce serait condamner notre esprit à la servitude, notre cœur à toutes les corruptions et à toutes les lâchetés. Comme aux premiers jours de l'Évangile, *cherchons la vérité, la vérité nous affranchira* [2].

1. Jean, XIV, 6.
2. Jean, VIII, 32.

Digitized by Google

Quand la locomotive traverse nos rues, traînant après elle un long convoi, pourquoi vous en écartez-vous au son de la cloche qui annonce le passage? Parce qu'on vous a appris que cette masse qui s'avance vous écraserait de toute la force de son poids multiplié par sa vitesse. Voilà une vérité scientifique qui pour vous n'est plus une abstraction. Elle s'est changée en une conviction énergique qui garde et sauve votre corps. Cette conviction est maintenant une part de vous-même, elle est vivante comme vous.

Dans cette cité, qui se glorifie de sa civilisation, il y a des milliers d'hommes qui s'abrutissent et se tuent par la folie de l'alcool. Pourquoi, mes frères, ne vous abandonnez-vous point à cette passion, plus terrible, mais non pas plus coupable que tant d'autres vices dont on ne rougit point? C'est que vous savez que l'alcool est un poison qui ne pardonne pas. La science vous tient lieu de vertu. Voilà encore une vérité, physique et morale tout ensemble, qui une fois entrée dans votre âme s'identifie avec vous.

Est-ce tout? Ne connaissez-vous point de nobles cœurs pour qui la débauche, l'ambition, l'avarice ne sont pas moins hideuses que l'ivrognerie? Demandez au père à qui on a volé l'honneur de sa fille; demandez à la mère dont le fils a péri sur quelque plage lointaine, demandez à l'homme qui dispute à l'usure la vie de sa femme et de ses enfants? Ceux-là, pauvres victimes, haïssent par expérience le vice dont ils ont souffert; d'autres sont plus heureux, ils doivent à l'éducation toute leur science. C'est la piété d'une mère, c'est le dévouement d'un maître qui leur a inspiré l'instinct qui les sauve. Voilà encore une vérité vivante, vérité que nous confessons par nos remords, alors même que nous refusons de l'écouter.

Dans notre république, il y a des patriotes qui résistent aux caprices de la foule. Est-ce orgueil, est-ce calcul? Non, pourvu qu'il domine, l'orgueil s'accommode de toutes les bassesses; l'intérêt trouve son compte à plier sous le vent. Mais une âme pure, un esprit éclairé voient de plus haut et de plus loin. Homme ou peuple, qui dit despote, dit un maître dont on déchaîne les passions, et qui ne peut échapper aux bas appétits de ceux qui l'entourent et le trompent. Guerres criminelles, dépenses folles, corruption en haut, misère et ignorance en bas, voilà les fruits de tout pouvoir sans contrôle, le fléau de toute force que rien ne modère! Qui sait cela ne descendra jamais au métier de flatteur. La vérité tient à l'écart et console dans leur solitude les âmes qui ne peuvent point s'avilir.

— Ce sont-là, direz-vous, de vieilles maximes qui traînent partout. Depuis plus de vingt siècles on les enseigne dans l'école; le monde n'en va pas mieux. — Pourquoi? C'est que dans les livres où on la laisse, la vérité est morte; donnez-lui votre cœur, épousez-la; elle vivra. Elle deviendra votre conscience, votre honneur, votre salut. L'esprit est comme le corps; il ne se nourrit pas de mots; il lui faut la substance des choses. Jeter la liberté à un peuple esclave, c'est confier à des enfants une arme qui fera explosion dans leurs mains. Pourquoi? C'est que le respect de soi-même et d'autrui, le sentiment du droit, l'amour de la justice, ces conditions essentielles de la liberté, ne sont point des articles de loi; on ne les décrète pas. Ce sont des vertus que le citoyen acquiert à force de patience et d'exercice. Tant que la

Digitized by Google

liberté ne vit pas dans les âmes, elle n'est qu'*un airain sonore et une cymbale retentissante*; une fois qu'elle nous est entrée dans la moelle des os, toute la ruse et la furie des tyrans ne l'en arracheront point.

Il y a donc des vérités vivantes qui sont à la fois et dans les choses et en nous. Ce sont elles qui nous mettent en communion avec la nature et avec nos semblables. En nous révélant les lois du monde physique, elles nous le soumettent; dans chaque homme qui pense comme nous, elles nous font reconnaître un ami et un frère. Mais cette lumière qui suffit à nous conduire ici-bas n'échauffe point notre cœur. Elle charme notre esprit, tempère nos passions, éclaire et adoucit notre égoïsme, elle ne donne point le bonheur. L'homme a une soif d'infini, une impatience de la terre, un besoin d'aimer que la science ne peut point satisfaire. Pour nous procurer le bien après lequel notre âme soupire, il faut une nouvelle vérité, qui nous mette en communion avec Dieu, qui soit en nous et qui soit en lui. Cette vérité, qui ne peut être que Dieu même, il nous faut la connaître et l'aimer.

Aimer Dieu, et en retour être aimé de lui, c'est ce que l'antique sagesse n'a jamais pu comprendre; la philosophie moderne périt par la même impuissance. En vain la conscience cherche Dieu, en vain elle l'appelle avec la passion du naufragé qui va sombrer, la froide raison est là pour nous répéter qu'entre Dieu et l'homme il y a un abîme que rien ne peut franchir. Une nature inflexible, un Être suprême, esclave de ses propres lois : voilà tout ce que peut nous offrir le plus grand effort des plus grands esprits. L'amour de Dieu est une illusion, la prière, ce cri de l'âme, est un vain murmure qui meurt dans un ciel muet. Tais-toi, mortel; étouffe ton cœur, enferme-toi dans une résignation désespérée; tu n'es qu'un atome, écrasé par la roue de l'inexorable fatalité.

Eh bien, mes frères, il y a dix-neuf siècles, un homme est venu sur la terre pour y apporter la *bonne nouvelle*, pour rapprocher Dieu et l'humanité. Ce prophète s'est appelé le Fils de Dieu et le Fils de l'homme, ou (ce qui n'est peut-être qu'un autre nom du même mystère) il s'est nommé la lumière et la vérité. *Je suis*, a-t-il dit, *la voie, la vérité et la vie. Personne ne vient au Père que par moi.* Le monde l'a écouté; le monde l'a cru. Du jour où le Verbe a été fait chair, où la vérité divine a pris un corps, la foi, l'espérance et l'amour ont paru ici-bas et sont entrées dans le cœur de l'homme. Ce problème, que la raison déclare impossible, où elle ne voit que des données contradictoires, Christ l'a résolu. Une vérité vivante, une vérité incarnée, que Dieu peut aimer comme un fils, et que l'homme peut aimer comme un sauveur, voilà le trait d'union qui a rassemblé le ciel et la terre, qui a donné à l'humanité un père et à Dieu des enfants. Là est le mystère de la révélation, là est la preuve de sa divinité. Jamais de lui-même l'esprit de l'homme ne se serait élevé jusqu'à cette conception qui confond notre intelligence, et qui cependant l'éclaire d'une splendeur infinie. Oui, si Dieu aime les hommes, ce ne peut être qu'en s'aimant lui-même, dans la contemplation de son éternelle vérité; oui, si l'homme peut rendre à Dieu un culte qui ne soit pas une injure, c'est quand il adore un rayon de cette lumière suprême qui ne dédaigne pas de descendre jusqu'à lui.

Aimer Christ, c'est aimer la vérité; aimer la vérité, c'est aimer Christ.

Digitized by Google

Voilà le grand secret de l'Évangile. Qui ne le comprend pas n'est chrétien que de nom.

Maintenant, mes frères, rentrez en vous-mêmes, et réfléchissez. Quand vous aimez Christ, qu'aimez-vous? Par hasard, n'est-ce pas le martyr qui a donné sa vie pour les siens? N'est-ce pas le crucifié, dont les blessures saignent encore? Prenez garde, ceci est un amour humain; toutes les religions, tous les partis ont leurs martyrs. Christ exige davantage. Christ est autre chose qu'un cadavre adoré dont on baise les plaies; Christ est la vérité; c'est à ce titre qu'il vous demande votre amour. Est-ce ainsi que vous l'aimez?

Vous avez de la foi, sans doute, vous croyez à l'Évangile. Mais n'est-ce pas là un préjugé héréditaire, un symbole que vous n'osez regarder en face, de peur de vous trouver infidèle? Raisonnez-vous votre croyance; en ôtez-vous tout alliage juif ou païen qui en altère la pureté? Faites-vous de votre foi la règle de vos actions? rompez-vous avec le monde et avec vous-mêmes? dites-vous avec le prophète et l'apôtre : *J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé?* S'il en est ainsi, vous aimez Christ comme il veut qu'on l'aime; vous aimez la vérité.

Mais si la religion n'est pour vous qu'une cérémonie; si vous n'y cherchez qu'un refuge contre la voix de la vérité qui vous poursuit; si votre foi meurt sur vos lèvres et ne se traduit point en actions; si, tout entiers à votre fortune ou à votre repos, vous craignez moins l'erreur que le scandale; si, dans votre lâche prudence vous laissez à Dieu le soin de défendre lui-même sa parole; si votre charité ne s'emploie qu'à soulager les misères du corps, et ne combat point l'ignorance et le vice; si vous ne sentez pas que votre premier devoir est d'arracher des âmes immortelles à la servitude du péché; si vous n'avez point cette sainte folie qui brave et foule aux pieds la sagesse du siècle; si enfin vous ne faites pas vous-mêmes les œuvres que Christ a faites ici-bas, mes frères, ne vous abusez point : vous êtes, je le veux, habiles, prudents, sages, sensibles; vous n'êtes point chrétiens, vous n'aimez pas la vérité.

« J'ai des doutes, dites-vous; si je croyais, j'aimerais Christ. Et moi je dis : Aimez-le, vous croirez ensuite. Aimez-le comme la vérité vivante et qui mène à Dieu. Ces cérémonies vous déplaisent, laissez-les; ces dogmes vous effrayent, mettez-les de côté; peut-être est-ce une invention humaine, peut-être les comprendrez-vous plus tard : Christ n'a établi ni dogme ni cérémonie. Simplifiez votre foi, et comme a dit le plus croyant et le plus hardi des apôtres : *N'éteignez pas l'esprit...; éprouvez tout, gardez ce qui est bon*[1]. Il y a dans le Nouveau Testament des passages qui vous troublent, écartez-les. Qu'importe que les Évangélistes diffèrent entre eux, si l'Évangile est toujours d'accord avec lui-même, si dans les paroles de Christ brûle toujours la flamme de l'éternelle vérité?

Est-ce Christ qui est pour vous un objet de scandale? N'avez-vous pas compris encore qu'il fallait que la vérité s'incarnât, pour qu'elle fût vivante et que vous puissiez l'aimer. Eh bien! Christ lui-même a pitié de votre fai-

1. Thessal., v. 19, 21.

Digitized by Google

blesse, et vous rend votre liberté? *Si quelqu'un parle contre le fils de l'homme, il lui sera pardonné; mais si quelqu'un blasphème contre l'Esprit-Saint* (ou sous un autre nom, *l'esprit de vérité*[1]), *il ne lui sera point pardonné*[2]. Cherchez donc la vérité *pour elle-même*, comme vous dites, mais cherchez de bonne foi; après un long détour, c'est à Christ que la vérité vous ramènera.

La vérité, dites-vous, je la cherche et ne la trouve point. Non, mon frère, vous ne la cherchez pas. C'est l'orgueil de votre esprit, ce sont les passions de la chair qui vous retiennent; la science vous échappe peut-être, mais la vérité morale, la vérité religieuse, vous savez où elle est.

Elle est là, à votre foyer, muette, voilée, comme l'Alceste échappée du royaume des morts, elle est là qui vous attend.

Vous le savez bien, quand vous rentrez fatigué de la vie et de vous-mêmes, elle est là qui vous regarde sous son voile; et ce regard vous juge. La nuit, lorsque dans l'ombre, et seul, vous songez aux ambitions et peut-être aux crimes du lendemain; elle est là, toujours là. Son œil vous suit dans les ténèbres, et son silence vous glace. Vous méprisez les hommes, vous vous jouez des lois, mais vous tremblez devant ce spectre que vous ne pouvez ni corrompre ni tuer.

Cette garde qui veille autour de votre âme, vous ne la fuirez jamais. Une heure viendra où la main de la mort pèsera sur votre front, où vous ne verrez plus que dans un nuage tout ce que vous aimez : votre argent, vos honneurs, votre femme, vos enfants. Mais au milieu du désespoir et des larmes, elle sera toujours là, cette figure voilée, prête à vous recevoir et à vous emporter dans le monde invisible. Coupable ou innocent, vous ne lui échapperez point; elle sera votre remords ou votre espoir.

Suivez-la donc ici-bas; suivez-la au milieu de vos troubles et de vos incertitudes; suivez-la, malgré votre incrédulité. Attachez-vous à la vérité, elle vous sauvera. Oui, quand vous aurez franchi la vie, cette figure jettera son voile, et Christ, visible enfin, dans toute la splendeur de son divin sourire, Christ vous dira : « Mon fils, reconnais-moi, je suis la vérité.

Aux derniers mots de ce discours, je sortis de l'assemblée et courus dans une salle voisine. J'y reçus dans mes bras Truth haletant, éperdu. Je lui pris la main, elle était brûlante.

— Malheureux, lui dis-je, vous vous tuez!

— Mon ami, murmura-t-il en posant sa tête sur mon épaule, faisons notre devoir; le reste est vanité.

1. Jean, XIV, 17.
2. Luc, XII, 10.

Digitized by Google

CHAPITRE XX.

UN LUNCHEON DE MINISTRES.

Au milieu de la foule qui félicitait le nouveau ministre, je ramenai Truth à sa maison. Il avait grand besoin de repos; je l'engageai à se jeter un instant sur son lit. Par malheur, il lui fallait rester debout et payer de sa personne. Madame Truth avait préparé un formidable *luncheon* pour les amis de son mari, et elle avait eu la bonté de me mettre au rang des invités.

Jenny et Suzanne étaient là, ravies du sermon qu'elles avaient entendu et que peut-être elles n'avaient pas compris. L'empire que la parole exerce sur les femmes est quelque chose d'incroyable. Plus d'une fois, quand j'étais dans ma chambre, seul et les portes fermées à double verrou, je me suis demandé tout bas si la femme n'était pas naturellement supérieure à l'homme. Elle a des passions moins violentes et une plus grande facilité d'éducation. Tandis qu'Adam s'endormait dans son innocence, Ève était déjà curieuse de savoir. Il me semble que depuis lors, si nous avons hérité de la bonhomie de notre premier père, les filles d'Ève n'ont point dégénéré de leur aïeule. Je crois, avec Molière, qu'il est prudent de ne pas trop instruire ce sexe malicieux et inquiet. A tenir les femmes dans une honnête ignorance, nous leur donnons tous les vices, mais aussi toutes les faiblesses de l'esclave; notre règne est assuré; mais si nous élevions ces âmes ardentes et naïves, si nous les enflammions de l'amour de la vérité, qui sait si bientôt elles ne rougiraient pas de la sottise et de la brutalité de leurs maîtres? Gardons le savoir pour nous seuls; c'est lui qui nous divinise :

Notre empire est détruit si l'homme est reconnu.

On se mit à table; j'avoue que je n'en fus point fâché. Dans mon ardeur religieuse j'avais oublié de déjeuner, et chez moi *la bête* commençait à souffrir. La maîtresse du logis me fit l'honneur de me placer à sa gauche, et me servit avec le thé deux ou trois tranches de jambon de Cincinnati, que j'eus beaucoup de peine à dévorer décemment. Suzanne me faisait de grands yeux pour me reprocher ma voracité. Je retrouvais mademoiselle ma fille. Aux États-Unis comme

Digitized by Google

en France, dans toute bonne maison, ce sont les enfants qui font la leçon à leur père.

Quand ma terrible faim fut un peu adoucie, j'entamai la conversation avec ma voisine, bonne et aimable personne qui adorait son mari. C'est l'usage en Amérique. La santé de Truth me donnait des craintes; il était certain pour moi que la chaire l'épuiserait plus vite encore que le journal; c'est ce que j'essayai adroitement d'insinuer à sa femme. Pour ne pas l'inquiéter, je lui dis de façon générale que la parole était un rude métier, et que pour certains tempéraments nerveux et délicats, un repos absolu était quelquefois nécessaire. Peine perdue! Madame Truth ne me parla que de la grandeur de son nouvel état. L'orgueil l'enivrait.

— Femme d'un pasteur, me disait-elle, voilà le rêve de toutes les jeunes filles. Si vous saviez quel chagrin j'ai ressenti quand mon cher Joël a renoncé à sa première vocation pour se faire journaliste! Il n'y a que le ministère qui comble tous les vœux d'une femme; c'est là seulement que, dans toute la force du terme, elle est la compagne de son mari, sa véritable moitié. Mêmes peines, mêmes plaisirs, mêmes devoirs.

— Est-ce que par hasard vous prêchez? lui demandai-je.

— Non pas dans l'église, répondit-elle; l'apôtre Paul nous le défend. Mais est-ce seulement au temple qu'on exerce le ministère et qu'on annonce la parole de Dieu? Instruire les jeunes filles, conseiller les jeunes femmes, visiter les accouchées, pleurer avec les veuves, veiller les malades, leur lire l'Évangile, et au besoin les aider à mourir, ce sont là des œuvres où je puis assister et quelquefois même suppléer mon mari. — Joël, ajouta-t-elle en élevant la voix, n'est-ce pas que je suis votre vicaire, et que vous avez confiance en moi?

A ce singulier discours, qui, chose étrange, ne surprit que moi, Truth répondit par un signe de main et par un doux sourire. La femme du pasteur pasteur elle-même et ministre en second! Cette absurdité ne m'avait jamais traversé l'esprit. Il est vrai que je n'ai jamais habité qu'un pays raisonnable. Le bal et le pot au feu, voilà, pour une Française, les deux termes de l'existence. En sortir est un désordre, et, qui pis est, un ridicule.

— Cependant, continua madame Truth, il y a encore quelque chose de plus beau que le ministère, c'est la mission.

— Vous avez des femmes missionnaires? m'écriai-je épouvanté.

Digitized by Google

— Non, répondit-elle; les catholiques seuls ont ce privilége que je leur envie. Nous n'avons point de sœurs de charité; nous avons simplement des femmes de missionnaires. C'est là un rôle que je regrette. Partager les labeurs de son mari, c'est une douce chose; partager ses dangers, cela est grand devant Dieu. Ne vous étonnez pas de mon ambition; je suis fille de ministre; mes deux sœurs ont épousé des missionnaires. L'une est au Cap, l'autre est en Chine; toutes deux bénissent le Seigneur qui leur a donné un sort glorieux.

— Vos missionnaires mariés, dis-je, n'ont pas une vie trop rude. Emporter avec soi sa femme, ses enfants, son foyer, c'est à peine changer de patrie. Joignez à cela une installation qui ne change guère et un bon traitement. Dans ces conditions-là, il ne faut pas une très-grande vertu pour prêcher l'Évangile.

— Croyez-vous? reprit ma voisine étonnée de mon ironie. J'ignore s'il vaut mieux traverser le monde, semer en passant la parole de Christ, et remettre ce germe à la grâce de Dieu, ou s'il est préférable de s'enfermer dans un champ limité afin de planter, d'arroser et de cultiver jusqu'à la moisson ce grain précieux; mais ce que je sais, c'est que le bonheur d'avoir près de soi ce qu'on aime n'ôte rien à la charité du missionnaire et ajoute peut-être un mérite de plus à son dévouement. Pierre était marié; en a-t-il moins été choisi pour être le prince des apôtres? Au Cap, où ma sœur a établi une école et un ouvroir pour les jeunes négresses, où elle se sert de la civilisation afin de préparer les cœurs à recevoir l'Évangile, les boers ont brûlé trois fois la mission; mon beau-frère, qui est médecin, comme la plupart de nos missionnaires, a perdu la main en retirant à un pauvre Cafre une flèche empoisonnée. En Chine, les Taï-Pings ont chassé ma sœur de province en province. Elle est à présent auprès de Shang-Haï, ruinée, malade, mais toujours pleine de foi. Sa maison est devenue l'hospice des blessés, l'asile des veuves et des orphelins. C'est au milieu de la fièvre, dans une inquiétude perpétuelle, qu'elle aide son mari à prêcher l'Évangile. Plus éprouvée qu'Abraham, Dieu lui a déjà redemandé deux fois la vie de ses enfants. Heureuse cependant d'avoir été choisie pour un tel sacrifice et de servir le Seigneur, même au prix du plus pur de son sang!

Je ne répondis rien. Dans l'histoire d'Abraham il y a des choses qui me touchent plus que l'épisode d'Isaac. Vertu ou fanatisme, cette obéissance-là est au-dessus de mes forces; je ne la comprends pas.

Digitized by Google

Pour écarter des réflexions qui me troublaient, je me tournai vers mon voisin de gauche; c'était le vrai type du Saxon : de larges épaules, une poitrine bombée, un long cou surmonté d'une tête carrée, des traits abruptes, un front chauve, avec cela d'énormes sourcils sous lesquels brillaient des yeux flamboyants; la force et la volonté réunies. Noé Brown, ainsi se nommait mon nouvel ami, était le pasteur auquel Truth succédait. Je saisis cette occasion de m'instruire; je lui demandai ce qu'était cette église congrégationaliste dont le nom m'intriguait.

— Quoi! dit Brown, surpris de mon ignorance, vous ne savez pas que c'est notre vieille église puritaine, celle que nos pères les pèlerins, chassés par l'intolérance, ont apportée avec eux sur leur premier vaisseau, la *Fleur de Mai?* En rompant avec les abominations et les idolâtries de la Babylone anglicane, nos aïeux ont voulu couper à la racine l'hérésie de la hiérarchie. A l'exemple des premiers chrétiens, ils ont fait de chaque réunion de fidèles une église, ou congrégation indépendante, république parfaite, gouvernée par les anciens et administrée par le pasteur. C'est de ce foyer d'indépendance et d'égalité que notre commune est sortie. C'est là qu'est le secret de notre vie et de notre grandeur politique. L'Amérique n'est qu'une confédération d'églises et de communes souveraines; c'est la floraison du puritanisme. Ici, comme partout, la religion a fait l'homme et le citoyen à son image; une église libre a enfanté une libre société.

Ce paradoxe, débité avec toute la morgue puritaine, me choqua. Si l'on en croyait ces fanatiques, leur catéchisme gouvernerait le monde. Qu'ils regardent donc la France, cette patrie des lumières et de la philosophie, ils sauront bientôt à quoi se réduit l'influence de la religion sur l'État et la société. On est très-catholique à l'église, et, ce qu'on veut, ailleurs. C'est ce que j'essayai de démontrer à mon prédicant; mais il était entêté comme un Saxon doublé d'un Yankee. Plus j'entassais les preuves qui le devaient accabler, plus il se débattait.

— Voyez les Anglais, s'écria-t-il. Qui connaît leur église, connaît leur histoire. Des lords spirituels, des assemblées maîtresses de la foi, une charte immuable en trente neuf articles, un livre de prières établi par l'autorité des évêques et du souverain, des universités et des écoles privilégiées, d'énormes propriétés, un patronage considérable, qu'est-ce que tout cela peut donner, sinon une société aristo-

Digitized by Google

cratique? Sans les dissidents, qui sont le sel de la terre, il y a longtemps que l'Angleterre serait momifiée comme la vieille Égypte.

— Et les Français? lui demandai-je pour l'embarrasser.

— Le Français, répondit-il, est catholique, monarchique et soldat, tandis que l'Américain est protestant, républicain et citoyen; tout cela se tient comme les doigts de la main; il serait aussi impossible de faire de la France une république que de faire des États-Unis une monarchie. La différence des Églises fait la différence des sociétés.

— Et puis-je savoir à laquelle de ces sociétés vous attribuez la supériorité?

— Jugez vous-même, répondit-il : l'une est une société d'enfants, l'autre est une société d'hommes.

— Je vois avec plaisir que nous sommes du même avis.

— J'en suis charmé, reprit-il; et il se mit à boire tranquillement sa tasse de thé.

— Il est certain, ajoutai-je en me penchant vers lui, que les Américains sont moins un peuple qu'un essaim d'émigrants dispersés dans le désert; en ce moment, peut-être, la liberté a-t-elle peu d'inconvénients. Mais à mesure que l'Amérique vieillira, elle sentira la nécessité de former une société véritable, elle se ralliera sous le drapeau de l'autorité.

— Monsieur, dit-il en posant brusquement sa tasse sur la table, vous ne m'entendez pas; je pense justement le contraire de ce que vous dites.

— Quoi! m'écriai-je, prendriez-vous par hasard les Français pour un peuple d'enfants?

— En politique, dit-il, cela ne fait pas de doute. De quelle époque datent-ils leur liberté, et quelle liberté! de 1789; la nôtre date de 1620; nous sommes leurs aînés de cent soixante-dix ans; nous avons trois fois leur expérience et vingt fois leur sagesse.

— Ainsi, repris-je d'une voix émue, c'est à l'Amérique que vous décernez la palme de la civilisation?

— Évitons les confusions de langage, répondit-il froidement. Civilisation est un mot complexe, qui comprend des éléments si divers, que chaque peuple à son tour pourrait prétendre au premier rang. Qu'est-ce qui constitue la civilisation? Est-ce la religion, la politique, les mœurs, l'industrie, la science, la littérature, l'art? Est-ce une de de ces choses? Est-ce toutes ces choses ensemble? Voyez combien le

Digitized by Google

problème est compliqué. L'art, par exemple, que les Gentils appellent la fleur de la civilisation, ne pousse trop souvent que sur une tige pourrie; aussi, chez nous autres modernes, qui vivons de l'imitation des anciens, je croirais volontiers que le peuple le plus vieux est le plus artiste. En France on a le goût plus raffiné qu'en Angleterre; mais un Italien a naturellement plus d'habileté qu'un Français. En industrie, toutes les nations libres se valent; la science n'a pas de patrie. Quant à la littérature, chaque peuple retrouve dans la sienne l'expression de sa pensée; je laisse aux critiques le plaisir puéril d'assigner des rangs à Dante, Molière ou Shakspeare : mais la religion, la politique et les mœurs forment un faisceau inséparable. Là est la séve d'un pays, là est l'avenir. En ce point je donne hardiment la première place à mon église et à mon peuple; je crois à la liberté; je suis Américain et puritain.

— Sauvage, pensai-je, on s'en aperçoit de reste; tu ne sais même pas mentir pour être poli.

J'allais accabler ce fanatique, quand, heureusement pour lui, on se leva de table. Laissant là cet esprit étroit et farouche, je m'approchai d'un jeune pasteur, dont l'air avenant me souriait. Avant le déjeuner, Truth m'avait présenté M. Naaman Walford comme une des colonnes de la nouvelle Sion. Désireux de voir ce phénix, qu'on nomme un théologien raisonnable, je voulus me faire bienvenir de M. Naaman; aussi commençai-je par le féliciter de l'excellente acquisition que faisait son église, en la personne de mon ami Truth.

— Pardon, me dit-il, je suis presbytérien.

— Presbytérien, m'écriai-je, et vous venez complimenter un rival? Ceci est d'une belle âme, car, entre nous, cet homme, ce ministre à qui vous prenez la main, c'est un hérétique que vous damnez.

— Moi, dit-il fort surpris : je ne damne personne, cela n'est pas chrétien.

— Je m'explique mal, cher monsieur Naaman; je voulais dire simplement qu'à l'exemple du divin pasteur, qui recherchait les brebis égarées d'Israël, vous ne craignez pas de vivre familièrement avec des gens dont vous détestez l'erreur.

— Monsieur Truth m'a édifié ce matin, répondit-il, et je ne le crois point dans l'erreur.

Ce fut mon tour d'être étonné; je craignis d'avoir mal entendu.

Digitized by Google

— Monsieur, dis-je au jeune ministre, croyez-vous que votre église enseigne la vérité?

— Sans doute, autrement je n'y resterais point.

— Alors, repris-je, il y a deux vérités comme il y a deux églises; une vérité presbytérienne, et une vérité congrégationaliste. Peut-être aussi y a-t-il une vérité baptiste, méthodiste, luthérienne et même catholique. Je supposais, excusez mon ignorance, que la vérité était une, et que la marque de l'erreur c'était de se diviser à l'infini.

— Docteur, dit Naaman, un peu ému de ma vivacité française, quand vous êtes en chasse, et que vous voulez savoir l'heure, comment faites-vous?

— Je demande l'heure au soleil, et le soleil me la donne. Est-ce par un apologue que vous prétendez me répondre? A mon âge, cher monsieur, on a peu de goût pour les exemples, on n'accepte que les raisons.

— Je suis jeune, docteur, j'ose compter sur votre indulgence, répondit Naaman avec un aimable sourire. Le soleil vous donne l'heure. Quand il est midi à Paris, pourriez-vous me dire quelle heure il est à Berlin?

— Non; tout ce que je sais, c'est qu'un télégramme expédié de Berlin à onze heures est reçu à Paris vers dix heures et demie; c'est-à-dire qu'en apparence il arrive trente minutes avant d'être parti. Au reste, il n'importe, je vous accorde que lorsqu'il est midi à Paris il est une heure à Berlin, deux heures à Saint-Pétersbourg, et si vous voulez, neuf heures du matin aux Açores et sept heures à Québec. Tout dépend de la longitude.

— Ainsi, dit Naaman, c'est partout le même soleil, et ce n'est nulle part la même heure; comment cela se fait-il?

— Décidément, repris-je, vous êtes astrologue, et vous voulez faire de moi un adepte. Je vous réponds, monsieur le professeur : c'est le même soleil, vu de points différents.

— Encore une question, docteur, et je vous demanderai grâce pour mon indiscrétion. Entre toutes ces heures, quelle est la vraie?

— Singulière demande! l'heure est vraie pour chacun, puisque pour chacun le soleil se lève ou paraît se lever à un point différent. Monsieur le professeur est-il satisfait de son élève en barbe grise?

— Oui, docteur, je vois que nous sommes d'accord en théologie comme en astronomie.

— Monsieur Naaman, lui dis-je, je commence à vous comprendre.

Digitized by Google

La vérité pour vous, c'est le soleil, que nous voyons chacun suivant l'horizon qui nous enferme. Il est midi sans doute à l'église presbytérienne, tandis que l'heure est passée pour les baptistes, et n'est pas encore venue pour les méthodistes. Qui sait même si on ne place pas les catholiques aux antipodes? C'est une façon assez ingénieuse d'accorder son orgueil et sa charité.

— Monsieur, dit Naaman en rougissant, vous me faites tort. Vous avez saisi ma pensée, vous vous méprenez sur mes sentiments. Oui, pour chaque église, j'oserai dire pour chaque chrétien, je crois qu'il y a un horizon différent. La naissance et l'éducation nous donnent le point de départ; à nous, maintenant, de marcher vers cette vérité qui nous appelle; à nous de nous en rapprocher sans cesse, à force d'étude et de vertu. Qu'il y ait des églises mieux éclairées par la divine lumière, je le sens, mais je ne doute pas davantage que dans l'église la plus obscure on ne puisse trouver le meilleur chrétien. C'est un grand avantage d'être placé près du soleil, ce n'est pas toujours une raison pour le voir le mieux. Voilà, monsieur, pourquoi j'aime mon église presbytérienne, et pourquoi, néanmoins, je ne damne personne.

Tout ceci était dit avec une ingénuité charmante. La belle chose, que la vertu dans une jeune âme; c'est le sourire de l'aurore aux premiers jours de mai!

— Mon jeune ami, dis-je à Naaman, vos illusions ont quelque chose de séduisant; le sentiment qui les fait naître est respectable, mais le premier souffle de la raison les dissipera. Si chaque chrétien voit la vérité à sa façon, il n'y a pas de vérité. Nous voici revenus au scepticisme de Montaigne. Vous ne trouverez pas un dogme qu'on n'attaque, pas une croyance qu'on n'ébranle. Votre théorie, si chrétienne en apparence, nous condamne à un doute invincible; elle aboutit à l'incrédulité universelle.

— Docteur, me répondit le jeune homme avec un ton de modestie qui me toucha, il me semble que vous faites le procès à l'esprit humain, c'est-à-dire à l'œuvre de Dieu. De la diversité et de la faiblesse de nos yeux, vous pourriez également conclure que nous ne voyons rien. Ce serait la même logique et le même sophisme. Dans les études naturelles, chacun de nous ne prend que la part qu'il peut s'approprier; voit-on que cette diversité d'opinions ruine la science? En physique, y a-t-il une seule théorie qui échappe à la discussion? Nierez-vous cependant qu'il existe une vérité physique?

Digitized by Google

— La comparaison est mauvaise, mon cher Naaman. De la physique d'il y a trente ans, que reste-t-il? La vérité d'hier est devenue l'erreur d'aujourd'hui.

— Non, docteur, l'erreur d'hier est tombée comme tombent les feuilles mortes; la vérité n'a pas changé, car elle n'est, sous un autre nom, que la connaissance de la nature, et la nature ne change pas.

— Je vous concède ceci, jeune homme; mais la vérité religieuse est d'un autre ordre que la vérité naturelle.

— Docteur, reprit Naaman, quand je vous accorderais cette hypothèse discutable, nous n'en serions pas plus avancés. Quels que soient le nombre et la variété des corps qui emplissent le monde, nous n'avons que nos yeux pour les voir; ce que nous ne voyons pas n'existe point pour nous. Quel que soit le caractère d'une vérité, nous n'avons que notre esprit pour la comprendre. Notre âme est-elle double? Pour découvrir les vérités naturelles, Dieu a donné à chacun de nous une faculté chercheuse, inquiète, laborieuse qu'on nomme l'intelligence. Y aurait-il en nous une autre puissance qui, sans effort individuel, reçût la vérité religieuse de la même façon qu'un miroir réfléchit l'objet qu'on lui présente? Si cette faculté n'existe point, la diversité des opinions religieuses est forcée; elle tient à l'âge, à l'éducation, au pays, à l'énergie naturelle de notre esprit ou à son activité. Si, au contraire, cette faculté existe, nous devons tous penser de même, comme tous nous respirons de même, par une loi de nature. Nous n'en sommes pas là, j'en bénis Dieu. Il a laissé à chacun de nous la liberté de le méconnaître, pour donner à chacun de nous le droit de l'aimer. Cette liberté qui vous effraye est notre plus bel apanage; c'est elle qui fait de la religion un amour, et de la foi une vertu.

— Naaman, m'écriai-je, vous êtes le prophète de l'anarchie. Vous dissipez le plus beau rêve de l'humanité. *Une foi, une loi, un roi*, c'était la devise du moyen âge, devise que chaque homme porte au fond du cœur. Que nous offrez-vous en échange? La confusion. Qu'est-ce qu'une Église où chacun parle une langue différente et n'entend pas celle de son voisin?

— Monsieur, reprit le jeune ministre, autant que vous j'aime l'unité. Christ nous a dit qu'un jour viendrait où il n'y aurait plus qu'*un seul troupeau et qu'un seul pasteur*; je crois à la parole de Christ. Mais l'unité n'est pas l'uniformité. Contemplez la nature : quel ensemble admirable! Et cependant il n'y a pas un arbre, une

Digitized by Google

plante, une fleur, que dis-je? pas une feuille qui se ressemble. De l'infinie variété, Dieu a tiré l'unité vivante et parfaite. Pourquoi la loi de la nature ne serait-elle pas la loi de l'humanité? Pourquoi la voix de chaque créature n'aurait-elle point sa place dans ce concert de louanges que la terre chante au Seigneur? A côté de cette harmonie féconde, qu'est-ce que la stérile monotonie d'une note unique? Mon unité, à moi, c'est l'Église universelle; cette Église qui embrasse toutes les âmes fidèles. Quiconque aime Christ est mon frère; je regarde à son amour et non point à son symbole. Augustin, Chrysostome, Gerson, Mélanchthon, Jeremy Taylor, Bunyan, Fénelon, Law, Chaning sont les soldats de cette armée divine. Que m'importe leur régiment? leur drapeau est le mien; c'est celui de la vérité.

— Bravo, Naaman, dit Truth en appuyant sa main sur l'épaule du jeune ministre; convertissez-moi ce païen.

— Païen vous-même, m'écriai-je. Je crois qu'ici il n'y a que moi de chrétien, ou, si vous aimez mieux, de catholique, dans le vrai sens du mot. Tandis que vous mettez la religion en pièces et que vous l'abandonnez à tous les caprices, moi seul, fidèle aux vieux principes, je veux un symbole unique qui soit la loi des esprits; et pour maintenir cette loi de vérité, j'appelle à mon secours le bras séculier.

— Quand je vous le disais, mon cher Naaman, reprit Truth en riant. C'est un païen de la décadence, un de ces adorateurs de la force qui s'imaginent qu'on décrète la vérité comme on barbouille des lois.

— Je ne suis point si ridicule, repris-je un peu ému. Moi aussi j'aime la vérité, mais je ne suis pas aveugle comme les utopistes. Pour eux la liberté est une panacée universelle contre le mal et l'erreur; l'expérience m'a rendu moins confiant. Le monde n'est pas une académie de philosophes, qui discutent paisiblement les thèses les plus téméraires; le peuple, cette hydre à plusieurs têtes, est un assemblage de créatures faibles, ignorantes, folles, perverses, criminelles; pour le contenir et le diriger, il faut un frein. Ce frein, c'est la religion, maintenue, imposée par une autorité extérieure. Si le pouvoir ne prend point en main la cause de l'Église, c'en est fait du christianisme; la société est livrée à l'athéisme et à la révolution. Voilà pourquoi, messieurs, je crois à la nécessité, que dis-je, à la sainteté de la force, mise au service de la vérité. Suis-je donc un païen, quand, à l'exemple de saint Augustin, de Bossuet, et de tant

Digitized by Google

d'autres chrétiens excellents, sans parler de votre Calvin, je demande que la société prête son glaive à l'Église; en d'autres termes, que l'État ait une religion?

— Une religion d'État, dit tout à coup Brown allongeant sa tête de bouledogue; quel est ce monstre? Est-ce que l'État a une âme pour avoir une religion?

— Monsieur, répondis-je sèchement, il vous faut sans doute un État impie, et des lois athées.

— Monsieur, reprit mon bourru, je ne me paye point de mots. Qu'est-ce que l'État? Dans une monarchie, c'est le prince. Trente millions de chrétiens auront donc la religion d'Achab, quand par hasard Achab aura une religion? Chez nous, où le pouvoir alterne, on changera de foi tous les quatre ans. Voilà ce que j'appelle de l'athéisme au premier chef; croire par ordre, c'est ne croire à rien.

— Quand je parle d'État, interrompis-je, j'entends la société politique.

— Bien, reprit-il; c'est la majorité qui décidera du symbole et de la foi, après discussion et amendements. Nous aurons une religion parlementaire. On mettra aux voix l'Incarnation ou la Trinité, et on votera. Quelle comédie! Chose étrange; depuis que le monde existe, il n'y a pas une vérité naturelle qui n'ait été trouvée par un seul homme; il faut de longues épreuves, quelquefois même le martyre de l'inventeur, pour que cette vérité rassemble quelques fidèles; un siècle n'est pas de trop pour lui conquérir la majorité; mais en religion c'est autre chose, la majorité ne se trompe jamais. Plaisante infaillibilité! Qu'on nous rende le Pape; j'accepte un mystère, je repousse une absurdité.

— Monsieur Brown, lui dis-je en élevant la voix, vous ne répondez pas à mon objection. Si l'État n'a pas de religion, la loi sera athée.

— Toujours des mots, monsieur, reprit l'intraitable prédicant. L'État est une abstraction; c'est une façon de désigner l'ensemble des pouvoirs publics. Mais la société est chose vivante, c'est la réunion de tous les citoyens qui habitent une même patrie. Si ces hommes sont chrétiens, si leur morale est chrétienne, comment la sanction que ces hommes donneront à la morale publique, en d'autres termes, comment la loi sera-t-elle athée? *Un bon arbre ne peut produire de mauvais fruits* [1].

1. Matth. VII, 16.

Digitized by Google

— Imprudent ! m'écriai-je, comment pouvez-vous imaginer que si l'État permet toute espèce de croyance, l'Évangile n'en souffrira pas?

— Vous avez peu de foi, monsieur, dit Brown en me lançant un terrible coup d'œil. Vous oubliez que Paul a dit : *Les armes de notre milice ne sont point charnelles*. Le christianisme n'a jamais été plus beau ni plus fort qu'en ayant le monde contre lui. Regardez autour de vous, monsieur, vous verrez que nulle part la religion n'est plus mêlée à la vie qu'en Amérique; et cependant l'État ne la connaît point. N'emprisonnez pas les âmes, ne les tenez pas dans la nuit qui les corrompt; laissez-les libres, elles iront à Dieu.

— Mais enfin, cher monsieur Brown, il est impossible que l'État paye toutes les communions, et se fasse le trésorier du premier fanatique qui ouvre une église?

— Je veux qu'il ne paye personne, s'écria le farouche puritain. De quel droit interviendrait-il? A-t-il d'autre argent que le nôtre? Quoi ! le juif payera les chrétiens pour qu'ils l'appellent déicide? Je payerai les unitaires qui me disputent la divinité de Christ? Quelle injustice ! quel outrage à ma foi ! Voyez en outre quel rôle vous donnez à l'État. Quand le législateur déclare que la religion n'est point de sa compétence, il proclame le respect de la conscience; il est chrétien par son abstention même. Supposez maintenant qu'il protége dix communions différentes, dix croyances ennemies, que signifiera cette tutelle insolente, sinon que l'État voit dans la religion un instrument politique et n'a pour toutes les confessions qu'une égale indifférence et un même mépris? Ce beau système que vous n'avez pas inventé, monsieur, c'est la police du paganisme.

— Fort bien, repris-je, laissez à chaque fidèle l'entretien de son culte, nous verrons combien vous aurez d'églises. On se fera athée par économie.

— Vous vous trompez, mon cher docteur, dit Truth d'une voix amie. L'épreuve est faite; elle dépose contre vous. Nous avons quarante-huit mille églises toutes bâties par des particuliers, et dont on estime la valeur à plus de cent millions de dollars[1]. Nous élevons douze cents nouveaux temples par année. Le salaire moyen de nos pasteurs est d'environ cinq cents dollars[2]; cela fait un budget des

1. 500 millions de francs.
2. 2,500 francs.

Digitized by Google

cultes de vingt-quatre millions de dollars[1]; cherchez un pays où l'État paye les cultes, je suis sûr que vous n'en trouverez pas un qui dépense moitié autant que nous[2]. La raison en est simple : l'État doit être avare de l'argent qu'il prend à la communauté, tandis que l'individu se plaît à enrichir son église et ne recule devant aucun sacrifice. Rien n'est prodigue comme la foi et la liberté.

— Très-bien, dis-je; mais la question d'argent n'est pas tout: reste la question politique. Donner au premier venu le droit d'établir une église, c'est reconnaître toutes les associations, c'est ouvrir pleine carrière à la passion, à l'ambition religieuse, c'est-à-dire à ce qu'il y a au monde de plus ardent et de plus perfide. Supposez qu'une de ces églises prenne le dessus, qu'elle s'empare des âmes, voilà un État dans l'État. Vous sentirez alors, mais trop tard, la faute que vous avez faite en abdiquant une protection plus nécessaire au gouvernement qu'à l'Église, une protection qui n'est au fond que la défense de la souveraineté.

— C'est là que je vous attendais! cria le puritain rentrant dans la mêlée à la façon d'un sanglier. Je vous connais, messieurs les politiques; il y a longtemps que Spinosa, le prince des athées, et Hobbes le matérialiste, et Hume le sceptique m'ont livré votre secret. C'est pour vous débarrasser de la religion qu'il vous faut une Église officielle. L'influence politique n'est pas ce qui vous trouble : elle est nulle dans un pays de liberté; ce que vous redoutez, c'est l'influence morale. Le christianisme est de sa nature remuant, agressif, conquérant. Il lui faut l'homme tout entier; société et gouvernement, il veut tout envahir et tout pénétrer. Voilà ce qui nous anime et ce qui vous effraye. De *bons* prêtres, fonctionnaires publics, dont on modère et dont on dirige le zèle; une religion, espèce de morale banale et stérile, qui se tient à distance de l'athéisme et de la foi : tel est l'idéal qui vous charme et qui nous fait horreur. Vous repoussez la liberté par la raison même qui nous la fait désirer. Nous croyons à l'Évangile, vous en avez peur.

— J'ai peur des associations, lui dis-je, et non point de l'Évangile.

— Oui, parce que l'association est la seule forme possible de la liberté. Il vous faut un État dont rien n'inquiète l'omnipotence, et

1. 120 millions.

2. En France le budget des cultes est fixé, pour l'année 1862, à 49 millions 869,936 francs, et notre population est d'un quart plus forte que celle des États-Unis. (*Note de l'Éditeur.*)

Digitized by Google

qui n'ait en face de lui que des individus isolés et des consciences muettes. C'est le despotisme romain dans toute sa laideur. Nous, chrétiens, entre l'État et l'individu, entre la force et l'égoïsme, nous jetons l'association, c'est-à-dire l'amour, la charité, véritable lien des cœurs, véritable ciment des sociétés. Pour répandre la Bible, pour propager la parole divine, pour éclairer les âmes, pour secourir les misérables, pour consoler ceux qui souffrent, pour relever ceux qui sont tombés, il nous faut des centaines d'associations, des milliers de réunions. Nous voulons qu'un peuple chrétien fasse le bien par le libre concours de tous ses membres, et ne s'en remette à personne d'un devoir que lui seul peut remplir. Mais toutes ces compagnies ne peuvent exister qu'à une condition, c'est que l'Église, la première et la plus considérable de toutes, soit maîtresse absolue dans sa sphère. C'est l'Église qui, de sa liberté, couvre et garantit toutes les associations; c'est par là que la religion, loin d'être un danger pour l'État, est la vie même de la société. Voilà, monsieur, voilà pourquoi il nous faut la liberté religieuse; il nous la faut parce que Christ nous l'a donnée, il nous la faut parce qu'elle est la mère de toutes les libertés. Qui ne sait pas cela n'est ni chrétien ni citoyen.

J'étais hors de moi, j'allais étrangler ce bavard fanatique, quand une petite main prit la mienne. Je reconnus Suzanne, et je souris.

— Mon bon père, dit-elle, tout bas; il est bientôt deux heures, il faut partir.

— Oui, l'heure d'aller au bois. Est-ce que la voiture est là ?

— Papa, c'est le jour du Seigneur; on ne va pas en voiture. C'est à l'école du Dimanche que je vous mène.

— Tu as raison, pensai-je. Un Parisien, égaré dans ce beau pays de liberté, a grand besoin d'aller à l'école. Il lui faut tout apprendre et tout oublier.

Une fois dans la rue, loin de cette atmosphère théologique, je respirai. Ouf! dis-je en bâillant, que ces gens-là sont lourds! On dirait des bœufs attelés au manége, et tournant toujours dans le même sillon. Une heure de religion et de politique, c'est trop pour un Français; il y a de quoi le dégoûter de l'Évangile et de la liberté. Qui donc me donnera des nouvelles du dernier opéra; qui donc parlera avec moi de quelque chose de raisonnable et d'amusant, de peinture, de musique, ou de guerre? Paris, Paris, il me faut ton ambroisie pour me débarbouiller!

Je ne sais quelle folie j'allais dire à Suzanne, quand j'aperçus le

Digitized by Google

beau Naaman, qui marchait auprès de nous, du pas d'un berger qui suit sa brebis. J'oubliais que j'étais en Amérique, et que mademoiselle ma fille était pour le moment presbytérienne !

CHAPITRE XXI.

L'ÉCOLE DU DIMANCHE.

Qui me dira d'où vient la faiblesse d'un père pour sa fille ? Est-ce l'illusion de se retrouver en elle, comme la mère croit se retrouver en son fils ? Est-ce pour nous autres barbes grises, visages ridés par la vie, le plaisir de nous voir renaître sous une forme gracieuse et souriante ? Est-ce le charme d'un amour pur, qui ne demande qu'à se sacrifier ? Je l'ignore, mais l'inévitable Alfred n'était pas là, je savourais en jaloux le bonheur de causer et de rire avec ma Suzanne ; je me mirais dans ses yeux limpides, quand tout à coup une main rouge, emmanchée d'un long bras, me saisit au passage, tandis qu'une voix sépulcrale me criait : *Cette nuit, on te redemandera ton âme*. Au même instant on enfonca un papier dans la poche de mon habit. Je me retournai, une autre main me saisit, une autre voix me cria : *Songe à ton salut,* et on enfonca un papier dans l'autre poche de mon habit. A ce bruit trois hommes noirs accoururent, levant le bras comme dans le serment des Horaces, et chacun d'eux, hurlant de plus belle, me plongea dans le sein, non pas un glaive, mais un petit livre. Puis la vision disparut.

— Qu'est-ce que cela ? demandai-je à Suzanne, qui riait de mon effroi.

— Mon père, dit-elle, c'est la société des traités religieux qui travaille à votre conversion.

— Grand merci ! m'écriai-je en mettant dans ma poche les *Signes de la bête*, les *Roses de Saron* et la *Trompette de Jéricho ;* ici on vous enrichit, comme ailleurs on vous vole. Que veut-on que je fasse de ces trésors d'édification ?

— Soyez tranquille, mon père, me dit Suzanne ; dans un instant ils nous serviront à faire des heureux.

— Avouez, dis-je à Naaman, que vous abusez de la lettre moulée. Distribuer la Bible, c'est fort bien, mais à quoi peut servir cette théologie puérile que vous semez par les rues ?

Digitized by Google

— Vous êtes trop sévère, répondit le jeune ministre, songez que toute notre religion est dans la Bible. C'est de l'Écriture que, par le libre effort de la raison, chacun de nous doit tirer la règle de sa foi et de sa vie. Un protestant qui ne lit point est un chrétien qui ne pratique pas. Quoi de plus simple qu'un prosélytisme qui nous ramène sans cesse à la Bible? Réveiller la conscience, forcer le dernier des hommes à réfléchir et à lire, lui répéter que lui seul est chargé du soin de son salut, tel est l'objet de toutes ces publications. « Pense à ton âme, toi seul en as la responsabilité » : c'est la conclusion uniforme de ces petits livres. Si vous appelez cela de la théologie, toute notre littérature est théologique; le moindre roman est pénétré du même esprit. La Bible y revient à chaque page comme le thé. Ce qui nous charme, ce n'est point la peinture de ces orages qui dévastent le cœur et ruinent la volonté; c'est le tableau d'une jeune âme qui, placée entre la tentation et le devoir, repousse Satan et en appelle à Dieu. Nos fictions mêmes sont des traités d'éducation.

— Oui, dis-je en souriant, c'est de la morale en action.

— C'est mieux que cela, reprit-il, c'est la religion en action, c'est la foi entrée dans l'âme et inspirant toute notre vie. Nous ne comprenons rien à cette fausse distinction de la morale et de la religion; il n'y a pas deux consciences. L'homme naturel est mort avec le dernier païen, nous ne connaissons plus que le chrétien : qui est chrétien l'est partout : à l'église, dans la famille, dans la commune, dans l'État.

Je crois que le pieux Naaman saisissait avec plaisir cette occasion de placer à nouveau quelque vieux sermon, quand, par bonheur, nous arrivâmes au temple presbytérien. C'était la sixième église que je visitais dans la journée; trop juste expiation de ma tiédeur passée!

Nous entrâmes dans la salle de lecture, vaste pièce attenant au temple. Sur des bancs circulaires étaient assis un millier d'enfants et de jeunes gens, partagés en groupes. De distance en distance et debout, on voyait les bergers et les bergères de ce gracieux troupeau; ou, comme on les appelle, les *moniteurs*. A la vue de Naaman, toute l'assemblée se leva; l'orgue joua une marche guerrière, puis toutes ces jeunes voix chantèrent en chœur, avec accompagnement de fanfares :

O Christ! nous sommes ta milice;
Contre l'ignorance et le vice
Nous marchons sans honte et sans peur.

Digitized by Google

L'amour, l'aumône et la prière,
Ce sont là nos armes de guerre;
Notre drapeau, c'est le Seigneur!
O Christ! notre chef! notre père!
Nous voulons vaincre la misère,
Et chasser l'infidélité;
Ne regarde point à notre âge,
Donne-nous sagesse et courage:
Nous défendons ta vérité.

Y a-t-il un charme secret dans la voix de l'enfance? Les années, en nous désintéressant de nous-mêmes, nous rendent-elles plus tendres pour ces jeunes âmes qui entrent dans la vie sans en connaître les dangers? Je ne sais, mais je me sentis tout ému par le chant de ces petits soldats qui s'enrôlaient si vaillamment sous la bannière de l'Évangile. Dans vingt ans, pensai-je, combien en restera-t-il autour de ce drapeau? n'importe; c'est un beau spectacle qu'une jeunesse qui a le courage et la foi. Dieu nous préserve de ces vieillards de dix-huit ans qui ne croient à rien qu'à leur égoïsme; âmes gangrenées qui infectent tout ce qu'elles touchent, et ne laissent après elles que la corruption et la mort.

Suzanne était près de moi et debout. Mademoiselle était *moniteur*. Elle avait fort à faire, car elle avait double auditoire, et la révolution était dans l'école.

— Où est Dinah? criait une voix mutine. Dinah est ma petite maîtresse, je ne te connais pas.

Suzanne prit dans ses bras la rebelle, qui se débattait en pleurant; elle lui dit deux mots à l'oreille. Aussitôt le sourire revint, comme le soleil après la pluie.

— Tu me le promets? murmura la jeune fille. — Demain, reprit Suzanne. L'enfant jeta les mains au cou de sa nouvelle maîtresse, et la baisa sur les deux joues. La paix était faite, la leçon commença.

Elle roulait sur l'histoire d'Israël au temps des rois. Pour la première fois, je l'avoue à ma honte, je fis connaissance intime avec le prophète Élisée. C'était un galant homme, quand il ne se mettait pas en colère. Malgré la beauté de la morale, je lui en veux un peu d'avoir fait manger par des ours quarante-deux petits enfants qui se moquaient de sa tête chauve. A ce prix-là, je ne voudrais pas être prophète, même en mon pays.

Deux épisodes eurent le plus grand succès auprès des enfants; ces âmes neuves ont un sentiment si vrai du bien et du mal! Ce fut d'a-

Digitized by Google

bord l'histoire de Naaman, général du roi de Syrie, implorant Élisée pour être délivré de la lèpre. Naaman s'en retournait guéri et converti, mais converti avec des réserves politiques qui prouvent une fois de plus qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil.

« Naaman dit à Élisée... » A l'avenir votre serviteur n'offrira plus d'holocauste ou de victimes aux dieux étrangers; il ne sacrifiera plus qu'au Seigneur.

« Il n'y a qu'une chose pour laquelle je vous supplie de prier le Seigneur pour votre serviteur. Lorsque le roi, mon seigneur, entrera dans le temple de Remmon, pour adorer, en s'appuyant sur ma main; si je m'incline dans le temple de Remmon, lorsque le roi s'y incline lui-même, que le Seigneur me pardonne.

« Élisée lui répondit : Allez en paix [1]. »

La tolérance de prophète, je dois le dire, fut un scandale pour les enfants. Naaman fut hué d'une voix unanime, comme un lâche qui transigeait entre sa conscience et son intérêt. Bravo, jeunesse! gardez cette vertueuse colère. Un jour viendra que Remmon, Mammon ou Baal, vous tendra une main pleine d'argent ou d'honneurs, à la condition de l'adorer; heureux celui qui ne s'inclinera pas devant une idole, et gardera pour Dieu seul le sacrifice de son cœur!

Vint ensuite l'histoire de Giézi, le serviteur d'Élisée, un habile homme qui se faisait payer les miracles de son maître et trafiquait de la vertu d'autrui. Quelle fureur dans le jeune auditoire! et quelle joie quand Suzanne, grossissant sa voix pour ressembler au prophète, prononçait le terrible anathème :

« Vous avez reçu maintenant de l'argent et des habits, pour acheter des plants d'olivier, des vignes, des bœufs, des brebis, des serviteurs et des servantes.

« Mais aussi la lèpre de Naaman s'attachera à vous, et à toute votre race pour jamais. Et Giézi se retira, tout couvert d'une lèpre blanche comme la neige [2]. »

Elle existe encore, cette honnête postérité de Giézi, quoique un peu changée par le temps. Au dehors elle est restée blanche comme neige, mais la lèpre est rentrée, ce n'est plus le corps qu'elle ronge.

Cette éducation donnée à l'enfance par la jeunesse me charma; j'en fis compliment au ministre.—Mais, ajoutai-je, je pense que vous

1. IV Rois, ch. v, v. 17-19.
2. IV Rois, ch. v, v. 26-27.

Digitized by Google

vous réservez le catéchisme. La doctrine courrait risque de s'altérer en passant par ces bouches novices.

— Non, me dit-il; pour la doctrine comme pour le reste, nous nous en remettons aux moniteurs; sous notre surveillance, bien entendu. A dix-huit ans on n'est pas hérétique; s'il y a quelque chose à craindre, c'est plutôt trop d'attachement à la lettre.

— Oui, mais si ces jeunes têtes travaillent?

— Eh bien, dit le pasteur, nous sommes là pour leur ouvrir la carrière. Notre devise est celle de Paul : *Là où est l'esprit du Seigneur, là est aussi la liberté*[1]. Nous n'avons aucun goût pour la foi du charbonnier, cette ignorance crédule qui sanctifierait également un chrétien, un mahométan ou un bouddhiste. Il y a dans la jeunesse une crise de l'esprit, comme une crise du corps. L'heure vient où il faut lutter avec la vérité, comme Jacob avec l'ange, et celui-là seul est *convaincu* que l'Évangile a *vaincu*. Nous voulons une foi raisonnée.

— Et raisonnante, ajoutai-je, car chacun de ces moniteurs doit sortir d'ici avec le goût et la manie de prêcher.

— Tant mieux, dit Naaman; pour nous tout homme est prêtre, toute femme prêtresse. Pourquoi dans la société religieuse y aurait-il moins d'ardeur et de foi que dans la société politique? Chrétien, est-ce un titre moins beau et qui impose moins de devoirs que celui de citoyen?

Je me tus; cette façon de considérer la religion, comme le patrimoine commun des fidèles, contrariait toutes mes idées. On m'a toujours enseigné que l'Église était une monarchie, et non une république. Du reste la leçon finissait; Suzanne me débarrassa de tous mes petits livres à la grande joie des enfants; on chanta un beau cantique d'adieu, et la fête finit par une distribution universelle de cadeaux et de poignées de main. Rang, fortune, âge, toilette, depuis deux heures, tout était oublié; on se sentait revenu à ces premiers temps du christianisme, où la foule de ceux qui croyaient n'avaient qu'un cœur et qu'une âme. Et dire qu'un jour sur sept, le jour du Seigneur, toute la jeunesse américaine vient dans ces réunions fraternelles donner ou recevoir une leçon d'amour et d'égalité! Comme effet moral, quel enseignement, fût-ce celui d'un Bossuet, vaudrait cette mutuelle éducation?

1. II Corint., III, 17.

Digitized by Google

On sortit; Alfred était là pour m'enlever le bras de Suzanne. Je ne lui enviai point son bonheur; mes idées prenaient un autre cours : plus que jamais je me sentais au cœur une faiblesse paternelle. Je me disais que pour Suzanne il était temps d'exercer en ménage ses grandes qualités de *moniteur*. Je voyais déjà dans l'avenir toute une armée de petits-enfants plus religieux, plus énergiques et plus heureux que leur grand-père. Et, regardant mes amoureux qui marchaient près de moi d'un pas léger, j'arrivai à la maison toujours rêvant.

Le reste du jour se passa à causer de tout ce qu'on avait vu et entendu le matin, et Dieu sait que de choses on voit et on entend le dimanche en Amérique! Qu'est-ce que nos spectacles à côté de ces fêtes du cœur et de l'esprit? Jamais je n'avais passé de journée plus sérieuse, jamais le temps ne m'avait paru tout à la fois plus rapide et mieux rempli.

Le soir finit, comme de coutume, par la lecture de la Bible. Martha apporta le gros livre noir; c'était déjà pour moi un ami. Chaque jour j'y trouvais une réponse à quelque demande secrète de mon âme, hasard étrange qui confondait ma philosophie.

Nous en étions restés au septième chapitre de Daniel. La vision des quatre bêtes apocalyptiques qui figurent les quatre grandes monarchies de l'antiquité ne me toucha guère; j'ai trop peu d'imagination pour me plaire à ces rêves gigantesques. Il n'en était pas ainsi de Martha, qui soupirait à chaque mot. La Corne, *qui avait des yeux comme des yeux d'homme, et une bouche qui proférait des paroles insolentes*, lui arracha un cri d'admiration; et je la vis tout émue quand le prophète peignit *l'Ancien des jours, avec son vêtement plus blanc que la neige et ses cheveux plus blancs que la laine, assis sur un trône de flammes et servi par un million d'anges, tandis que mille millions se tiennent en silence devant lui*. Ce qui pour moi n'était qu'une allégorie était pour elle la vérité, la seule façon, peut-être, dont l'idée divine pût entrer dans un esprit naïf et qui a besoin d'images pour sentir l'infini.

Après ces grandes peintures, vinrent les deux versets où le prophète annonce le Messie.

« 13. Je regardais dans une vision de nuit, et je vis comme le Fils de l'homme qui venait sur les nuées du ciel; il s'avança jusqu'à l'Ancien des jours et lui fut présenté.

« 14. Et l'Ancien des jours lui donna la puissance, l'honneur et la royauté.

Digitized by Google

Et tous les peuples, toutes les tribus, toutes les langues le serviront. Sa puissance est une puissance éternelle, qui ne lui sera point ôtée, et son royaume ne sera jamais détruit. »

En écoutant ce passage, je me sentis comme Daniel : « Je fus troublé dans mes pensées, mon visage en fut changé, et je gardai ces paroles dans mon cœur[1]. » Ne venais-je pas d'assister le matin même au spectacle de cette royauté que rien n'arrête depuis dix-neuf cents ans ? Le christianisme, dont on sonne les funérailles dans la vieille Europe, je le voyais en Amérique plus jeune, plus fort, plus triomphant que jamais. Trente millions d'hommes vivant de l'Évangile, quelle énigme pour un Parisien qui a lu Diderot, et qui, un instant, s'est imaginé qu'il comprenait Hégel !

Rentré dans ma chambre, je me promenai longtemps, agité par une foule de pensées qui se combattaient. Souvenirs d'enfance, études de la jeunesse, réflexions de l'âge mûr, idées nouvelles, tournoyaient dans ma tête, et y faisaient le chaos. Il me semblait qu'une voix mystérieuse ricanait autour de moi ! — « Bravo, Daniel, murmurait cette voix ironique, tu t'encapucines. Te voilà mystique, fanatique, et ridicule par-dessus le marché. Tu vas bientôt nasiller comme maître Brown, et parler mieux que lui le patois de Chanaan. O Français, éternels caméléons ! Chinois à Canton, Bédouins en Algérie, puritains aux Massachusetts, comédiens partout, quand donc serez-vous des hommes ? Rentre à Paris, Daniel, tu laisseras à la barrière ce *cant* insipide, et ce gros livre noir que les gens de goût respectent en n'y touchant pas. Un philosophe tire poliment son chapeau au christianisme, il ne faut se mettre mal avec personne ; aller plus loin est la faiblesse d'un petit esprit. Le dieu du dix-neuvième siècle, c'est le vieux Pan, trop longtemps éclipsé par la douloureuse figure du Christ. Plonge-toi dans l'infini, Daniel, adore ton père l'abîme, c'est le culte à la mode, le seul que puisse avouer l'infaillible raison d'aujourd'hui. »

— Non, m'écriai-je, mes yeux se sont ouverts ; j'ai secoué le rêve pénible où notre âme s'énerve. Ces enfants m'ont appris ce matin quel lien sacré unit d'une commune étreinte la liberté et l'Évangile ! Si pour nous tout finit avec le corps, nous n'avons ni droits ni devoirs ; nous sommes un troupeau malfaisant, qu'il faut paître et châtier jusqu'à ce que la mort nous envoie pourrir dans la fosse éternelle. Celui-

1. Daniel, VII, 28.

Digitized by Google

là seul est une personne que l'immortalité met en communion avec Dieu. Celui-là seul est un homme et un citoyen qui peut s'attacher à une justice vivante, à une vérité qui ne meurt point. Le pauvre, le malade, l'esclave, le malheureux, le criminel ne sont devenus respectables que le jour où le Christ les a rachetés de son sang et couverts de sa divinité. Adieu Hégel et Spinosa ! Adieu les mots mis à la place des choses ! Adieu la matière divinisée ! J'ai vu où ces doctrines mènent les peuples et les hommes ; je ne veux ni des basses jouissances de la foule, ni de la résignation stoïque des beaux esprits ; il me faut autre chose que l'ivresse ou le désespoir ; je veux vivre ; et vivre, c'est croire et agir. Revenu des illusions de la jeunesse, et des ambitions de l'âge mur, ô Christ ! c'est ma raison qui t'appelle, c'est l'expérience qui me ramène à tes pieds. Après tant de déceptions rends-moi l'espérance, après tant de trahisons rends-moi l'amour ; et puisse bientôt luire l'heureuse journée où, la vieille Europe imitant la jeune Amérique, un seul cri montera de la terre au ciel, un cri sauveur : DIEU ET LA LIBERTÉ !

RENÉ LEFEBVRE.

(La suite prochainement.)

Digitized by Google

LE
CAPITAINE FRACASSE[1]

IX

COUPS DE BATON, COUPS D'ÉPÉE ET AUTRES AVENTURES.

La répétition était finie. Retirés dans leurs loges, les comédiens se déshabillaient et reprenaient leurs habits de ville. Sigognac en fit autant, mais il garda, s'attendant à quelque assaut, son épée de Matamore. C'était une bonne vieille lame espagnole, longue comme un jour sans pain, avec une coquille de fer ouvragée qui enveloppait bien le poignet, et qui, maniée par un homme de cœur, pouvait parer des coups et en porter de solides, sinon de mortels, car elle était épointée et mousse selon l'usage des armes de théâtre, mais cela suffisait bien pour la valetaille que le duc avait chargée de sa vengeance.

Hérode, robuste compagnon aux larges épaules, avait emporté le bâton qui lui servait à frapper les levers de rideau, et avec cette espèce de massue, qu'il manœuvrait comme si c'eût été un fétu de paille, il se promettait de faire rage contre les marauds qui attaqueraient Sigognac, cela n'étant pas dans son caractère de laisser ses amis en péril.

— Capitaine, dit-il au Baron, lorsqu'ils se trouvèrent dans la rue, laissons filer les femelles, dont les piaillements nous assourdiraient, sous la conduite de Léandre et de Blazius : l'un n'est qu'un fat, poltron comme la lune; l'autre est par trop vieil, et la force trahirait son courage; Scapin restera avec nous, il passe le croc-en-jambe mieux que pas un, et en moins d'une minute il vous aura étendu sur le dos, plats comme porcs, un ou deux de ces maroufles, si tant est qu'ils nous assaillent; en tous cas, mon bâton est au service de votre rapière.

1. Voir les 28e, 29e, 30e, 31e, 34e, 39e et 40e livraisons.

Digitized by Google

— Merci, brave Hérode, répondit Sigognac, l'offre n'est pas de refus; mais prenons bien nos dispositions, de peur d'être attaqués à l'improviste. Marchons les uns derrière les autres à un certain intervalle, juste au milieu de la rue; il faudra que ces coquins apostés qui s'appliquent à la muraille dans l'ombre, s'en détachent pour arriver jusqu'à nous, et nous aurons le temps de les voir venir. Çà, dégainons l'épée; vous, brandissez votre massue, et que Scapin fasse un plié de jarret pour se rendre la jambe souple.

Sigognac prit la tête de la petite colonne, et s'avança prudemment dans la ruelle qui menait du jeu de paume à l'auberge des *Armes de France*. Elle était noire, tortueuse, inégale en pavés, merveilleusement propre aux embuscades. Des auvents s'y projetaient redoublant l'épaisseur de l'ombre, et prêtant leur abri aux guet-apens. Aucune lumière ne filtrait des maisons endormies, et il n'y avait pas de lune cette nuit-là.

Basque, Azolan, Labriche et Mérindol, les estafiers du jeune duc, attendaient déjà depuis plus d'une demi-heure le passage du capitaine Fracasse, qui ne pouvait rentrer à son auberge par un autre chemin. Azolan et Basque s'étaient tapis dans l'embrasure d'une porte, d'un côté de la rue; Mérindol et Labriche, effacés contre la muraille, avaient pris position juste en face, de manière à faire converger leurs bâtons sur Sigognac, comme les marteaux des Cyclopes sur l'enclume. Le groupe des femmes conduit par Blazius et Léandre les avait avertis que Fracasse ne pouvait tarder, et ils se tenaient piétés, les doigts repliés sur le gourdin, prêts à s'acquitter de leur besogne, sans se douter qu'ils allaient avoir affaire à forte partie, car d'habitude les poëtes, histrions et bourgeois que les grands daignent faire bâtonner, prennent la chose en douceur et se contentent de courber le dos.

Sigognac, dont la vue était perçante, bien que la nuit fût fort noire, avait depuis quelques instants déjà découvert les quatre escogriffes à l'affût. Il s'arrêta, et fit mine de vouloir rebrousser chemin. Cette feinte détermina les coupe-jarrets, qui voyaient leur proie s'échapper, à quitter leur embuscade pour courir sus au capitaine. Azolan s'élança le premier, et tous crièrent : « Tue! tue! Au capitaine Fracasse de la part de monseigneur le duc! » Sigognac avait enveloppé à plusieurs tours son bras gauche de son manteau, qui formait, ainsi roulé, une sorte de manchon impénétrable; de ce manchon, il para le coup de gourdin que lui assénait Azolan, et lui porta de sa rapière une botte si violente en pleine poitrine, que le misérable

Digitized by Google

tomba au beau milieu du ruisseau le brechet effondré, les semelles en l'air et le chapeau dans la boue. Si la pointe n'eût été mornée, le fer lui eût traversé le corps et fût sorti entre les deux épaules. Basque, malgré le mauvais succès de son compagnon, s'avança bravement, mais un furieux coup de plat d'épée sur la tête lui fracassa le moule du bonnet, et lui montra trente-six chandelles en cette nuit plus opaque que poix. La massue d'Hérode fit voler en éclats le bâton de Mérindol, qui, se voyant désarmé, prit la fuite, non sans avoir le dos froissé et meurtri par le formidable bois, si prompt qu'il fût à tirer ses guêtres. L'exploit de Scapin fut tel : il saisit Labriche à bras le corps d'un mouvement si prompt et si vif, que celui-ci, à demi étouffé, ne put faire aucun usage de son gourdin, puis, l'appuyant sur son bras gauche et le poussant de son bras droit de manière à lui faire craquer les vertèbres, il l'enleva de terre par un croc-en-jambe sec, nerveux, irrésistible comme la détente d'un ressort d'arbalète, et l'envoya rouler sur le pavé dix pas plus loin. La nuque de Labriche porta contre une pierre, et le choc fut si rude, que l'exécuteur des vengeances de Vallombreuse resta évanoui sur le champ de bataille, avec toutes les apparences d'un cadavre.

Désormais la rue était libre, et la victoire demeurait aux comédiens. Azolan et Basque, rampant sur leurs poignets, tâchaient de gagner quelque auvent pour reprendre leurs esprits. Labriche gisait comme un ivrogne en travers du ruisseau. Mérindol, moins fièrement navré, avait pris la poudre d'escampette sans doute pour que quelqu'un survécût au désastre, et le pût raconter. Cependant, en approchant de l'hôtel Vallombreuse il ralentit le pas, car il allait se trouver en face de la colère du jeune duc, non moins redoutable que le gourdin d'Hérode. A cette idée la sueur lui coulait du front, et il ne sentait plus la douleur de son épaule luxée, après laquelle pendait un bras inerte et flasque comme une manche vide.

A peine était-il rentré à l'hôtel que le duc, impatient de savoir le succès de l'algarade, le fit appeler. Mérindol parut avec une contenance embarrassée et gauche, car il souffrait beaucoup de son bras. Sous le hâle de son teint se glissaient des pâleurs verdâtres, et une fine sueur lui perlait sur le front. Immobile et silencieux, il se tenait au seuil de la chambre, attendant un mot d'encouragement ou une question de la part du duc qui se taisait.

— Eh bien, dit le chevalier de Vidalinc voyant que Vallombreuse regardait Mérindol d'un air farouche, quelles nouvelles apportez-

Digitized by Google

vous? Mauvaises, sans doute, car vous n'avez pas la mine fort triomphante.

— Monsieur le duc, répondit Mérindol, ne peut douter de notre zèle à exécuter ses ordres; mais cette fois la fortune a mal servi notre valeur.

— Comment cela? fit le duc avec un mouvement de colère; à vous quatre vous n'avez pas réussi à bâtonner cet histrion?

— Cet histrion, répondit Mérindol, passe en vigueur et en courage les Hercules fabuleux. Il s'est rué si furieusement contre nous que, d'assailli devenu assaillant, il a couché en moins de rien Azolan et Basque sur le carreau. Sous ses coups ils sont tombés comme capucins de cartes, et pourtant ce sont de rudes compagnons. Labriche a été mis bas par un autre baladin au moyen d'un tour subtil de gymnastique, et sa nuque maintenant sait combien est dur le pavé de Poitiers. Moi-même j'ai eu mon bâton cassé sous la massue du sieur Hérode, et l'épaule froissée de façon à ne pas me servir de mon bras d'ici à quinze jours.

— Vous n'êtes que des veaux, des gavaches et des ruffiens sans adresse, sans dévouement et sans courage! s'écria le duc de Vallombreuse outré de fureur. Une vieille femme vous mettrait en fuite avec sa quenouille. J'ai eu bien tort de vous sauver de la potence et des galères! autant vaudrait avoir d'honnêtes gens à son service : ils ne seraient ni plus gauches ni plus lâches! Puisque les bâtons ne suffisaient pas, il fallait prendre les épées!

— Monseigneur, répondit Mérindol, avait commandé une bastonnade et non un assassinat. Nous n'aurions osé prendre sur nous d'outre-passer ses ordres.

— Voilà, dit en riant Vidalinc, un coquin formaliste, ponctuel et consciencieux. J'aime cette candeur dans le guet-apens; qu'en dites-vous? cette petite aventure s'emmanche d'une façon assez romanesque et qui doit vous plaire, Vallombreuse, puisque les facilités vous rebutent et que les obstacles vous charment. Pour une comédienne, l'Isabelle me paraît de laborieuse approche; elle habite une tour sans pont-levis et gardée, comme dans les histoires de chevalerie, par des dragons soufflant feux et flammes. Mais voici notre armée en déroute qui revient.

En effet, Azolan, Basque et Labriche, remis de son évanouissement, se montrèrent à la porte du salon tendant vers le duc des mains suppliantes. Ils étaient livides, hagards, souillés de boue et de sang, bien qu'ils n'eussent d'autres blessures que des contusions,

Digitized by Google

mais la violence des coups avait déterminé des hémorragies nasales, et des plaques rougeâtres tigraient hideusement le cuir jaune de leurs buffles.

— Rentrez dans vos chenils, canailles! s'écria le duc qui n'était pas tendre, à la vue de cette troupe écloppée. Je ne sais à quoi tient que je ne vous fasse donner les étrivières pour votre imbécillité et couardise; mon chirurgien va vous visiter, et me dira si les horions dont vous vous prétendez navrés sont de conséquence, sinon je vous ferai écorcher vifs comme anguilles de Melun. Allez!

L'escouade déconfite se le tint pour dit et disparut comme si elle eût été ingambe, tant le jeune duc inspirait de terreur à ces spadassins, gens de sac et de corde qui n'étaient pourtant pas fort timides de nature.

Quand les pauvres diables se furent retirés, Vallombreuse se jeta sur une pile de carreaux, et garda un silence que Vidalinc respecta. Des pensées tempétueuses se succédaient dans sa cervelle comme les nuages noirs poussés par un vent furieux sur un ciel d'orage. Il voulait mettre le feu à l'auberge, enlever Isabelle, tuer le capitaine Fracasse, jeter à l'eau toute la troupe de comédiens. Pour la première fois de sa vie il rencontrait une résistance! Il avait ordonné une chose qui ne s'était pas faite! Un baladin le bravait! Des gens à lui s'étaient enfuis rossés par un capitan de théâtre! Son orgueil se révoltait à cette idée, et il en éprouvait comme une sorte de stupeur. Cela était donc possible que quelqu'un lui tînt tête? Puis il songeait que revêtu d'un costume magnifique, constellé de diamants, paré de toutes ses grâces, dans tout l'éclat de son rang et de sa beauté, il n'avait pu obtenir un regard favorable d'une fille de rien, d'une actrice ambulante, d'une poupée exposée chaque soir aux sifflets du premier croquant, lui que les princesses accueillaient le sourire aux lèvres, pour qui les duchesses se pâmaient d'amour, et qui n'avait jamais rencontré de cruelle. Il en grinçait des dents de rage, et sa main crispée froissait le splendide pourpoint de satin blanc qu'il n'avait pas quitté encore, comme s'il eût voulu le punir de l'avoir si mal secondé en ses projets de séduction.

Enfin il se leva brusquement, fit un signe d'adieu à son ami Vidalinc, et se retira, sans toucher au souper qu'on venait de lui servir, dans sa chambre à coucher où le Sommeil ne vint pas fermer les rideaux de damas du lit.

Vidalinc, à qui l'idée de Sérafine tenait joyeusement compagnie,

Digitized by Google

ne s'aperçut pas qu'il soupait seul et mangea de fort bon appétit. Bercé de fantaisies voluptueuses où figurait toujours la jeune comédienne, il dormit tout d'un somme jusqu'au lendemain.

Quand Sigognac, Hérode et Scapin rentrèrent à l'auberge, ils trouvèrent les autres comédiens fort alarmés. Les cris : Tue! tue! et le bruit de la rixe étaient parvenus, à travers le silence de la nuit, aux oreilles d'Isabelle et de ses camarades. La jeune fille avait manqué défaillir, et sans Blazius qui lui soutenait le coude, elle se fût affaissée sur ses genoux. Pâle comme une cire et toute tremblante, elle attendait sur le seuil de sa porte pour savoir des nouvelles. A la vue de Sigognac sans blessure, elle poussa un faible cri, leva les bras au ciel et les laissa retomber autour du col du jeune homme, se cachant la figure contre son épaule avec un adorable mouvement de pudeur; mais, dominant bientôt son émotion, elle se dégagea bientôt de cette étreinte, recula de quelques pas et reprit sa réserve habituelle.

— Vous n'êtes pas blessé, au moins? dit-elle avec sa voix la plus douce. Que de chagrin j'aurais, si, à cause de moi, il vous était arrivé le moindre mal! Aussi, quelle imprudence! aller braver ce duc si beau et si méchant, qui a le regard et l'orgueil de Lucifer, pour une pauvre fille comme moi! Vous n'êtes pas raisonnable, Sigognac; puisque vous êtes maintenant comédien comme nous, il faut savoir souffrir certaines insolences.

— Je ne laisserai jamais, répondit Sigognac, personne insulter en ma présence à l'adorable Isabelle, encore que j'aie sur la figure le masque d'un capitan.

— Bien parlé, capitaine, dit Hérode, bien parlé et mieux agi! Tudieu! quelles rudes estocades! Bien en a pris à ces drôles que l'épée de défunt Matamore n'eût pas le fil, car vous les eussiez fendus du crâne au talon, comme les chevaliers errants faisaient des Sarrasins et des enchanteurs.

— Votre bâton travaillait aussi bien que ma rapière, répliqua Sigognac, rendant à Hérode la monnaie de son compliment, et votre conscience doit être tranquille, car ce n'étaient point des innocents que vous massacriez cette fois.

— Oh! non, répondit le Tyran riant d'un pied en carré dans sa large barbe noire, la fine fleur des bagnes, de vrais gibiers de potence!

— Ces besognes, il faut en convenir, ne peuvent être faites par les plus gens de bien, dit Sigognac; mais n'oublions pas de célébrer comme

Digitized by Google

il convient la vaillance héroïque du glorieux Scapin, lequel a combattu et vaincu sans armes autres que celles suppéditées par la nature.

Scapin, qui était bouffon, fit le gros dos, comme gonflé de la louange, mit la main sur son cœur, baissa les yeux, et exécuta une révérence comique confite en modestie.

— Je vous aurais bien accompagné, fit Blazius; mais le chef me branle pour mon vieil âge, et je ne suis plus bon que le verre au poing, en des conflits de bouteilles et batailles de pots.

Ces propos achevés, les comédiens, comme il se faisait tard, se retirèrent chacun en sa chacunière, à l'exception de Sigognac qui fit encore quelques tours en la galerie, comme méditant un projet: le comédien était vengé, mais le gentilhomme ne l'était pas. Allait-il jeter le masque qui assurait son incognito, dire son vrai nom, faire un éclat, attirer peut-être sur ses camarades la colère du jeune duc? La prudence vulgaire disait non, mais l'honneur disait oui. Le Baron ne pouvait résister à cette voix impérieuse, et il se dirigea vers la chambre de Zerbine.

Il gratta doucement à la porte, qui s'entre-bâilla et s'ouvrit toute grande lorsqu'il eut dit son nom. Une vive lumière brillait dans la chambre; de riches flambeaux chargés de bougies roses étaient placés sur une table recouverte d'une nappe damassée à plis symétriques, où fumait un délicat souper servi en vaisselle plate. Deux perdrix cuirassées d'une barde de lard doré se prélassaient au milieu d'un cercle de rouelles d'oranges; des blancs-mangers et une tourte aux quenelles de poisson, chef-d'œuvre de maître Bilot, les accompagnaient. Dans un flacon de cristal moucheté à fleurettes d'or étincelait un vin couleur de rubis, auquel, dans un flacon pareil, faisait pendant un vin couleur de topaze. Il y avait deux couvèrts, et lorsque Sigognac entra, Zerbine faisait raison d'un rouge bord au marquis de Bruyères, dont le regard flambait d'une double ivresse, car jamais la maligne soubrette n'avait été plus séduisante, et d'autre part le marquis professait cette doctrine que sans Cérès et sans Bacchus, Vénus se morfond.

Zerbine fit à Sigognac un gracieux signe de tête où se mélangeaient habilement la familiarité de l'actrice pour le camarade et le respect de la femme pour le gentilhomme.

— C'est bien charmant à vous, fit le marquis de Bruyères, de venir nous surprendre dans notre nid d'amoureux. J'espère que sans crainte de troubler le tête-à-tête, vous allez souper avec nous. Jacques, mettez un couvert pour monsieur.

Digitized by Google

— J'accepte votre gracieuse invitation, dit Sigognac, non que j'aie grand' faim, mais je ne veux pas vous troubler dans votre repas, et rien n'est désagréable pour l'appétit comme un témoin qui ne mange pas.

Le Baron prit place sur le fauteuil que lui avança Jacques en face du marquis et à côté de Zerbine. M. de Bruyères lui découpa une aile de perdrix et lui remplit son verre sans lui faire aucune question, en homme de qualité qu'il était, car il se doutait bien qu'une circonstance grave amenait le Baron, d'ordinaire fort réservé et sauvage.

— Ce vin vous plaît-il ou préférez-vous le blanc? dit le marquis; moi je bois des deux, pour ne pas faire de jaloux.

— Je suis fort sobre de nature et d'habitude, dit Sigognac, et je tempère Bacchus par les nymphes, comme disaient les anciens. Le vin rouge me suffit; mais ce n'est pas pour banqueter que j'ai commis l'indiscrétion de pénétrer dans la retraite de vos amours à cette heure incongrue. Marquis, je viens vous requérir d'un service qu'un gentilhomme ne refuse point à un autre. Mademoiselle Zerbine a dû sans doute vous conter qu'au foyer des actrices, M. le duc de Vallombreuse avait voulu porter la main à la gorge d'Isabelle, sous prétexte d'y poser une mouche, action indigne, lascive et brutale, que ne justifiait aucune coquetterie ou avance de la part de cette jeune personne, aussi sage que modeste, pour qui je fais profession d'une estime parfaite.

— Elle la mérite, fit Zerbine, et quoique femme et sa camarade, je ne saurais en dire du mal quand même je le voudrais.

— J'ai arrêté, continua Sigognac, le bras du duc dont la colère a débordé en menaces et invectives auxquelles j'ai répondu avec un sang-froid moqueur, abrité par mon masque de Matamore. Il m'a menacé de me faire bâtonner par ses laquais; et en effet, tout à l'heure, comme je rentrais à l'hôtel des *Armes de France* en suivant une ruelle obscure, quatre coquins se sont précipités sur moi. Avec quelques coups de plat d'épée, j'ai fait justice de deux de ces drôles; Hérode et Scapin ont accommodé les deux autres de la bonne façon. Bien que le duc s'imaginât n'avoir affaire qu'à un pauvre comédien, comme il se trouve un gentilhomme dans la peau de ce comédien, un tel outrage ne saurait demeurer impuni. Vous me connaissez, marquis; quoique jusqu'à présent vous ayez respecté mon incognito, vous savez quels furent mes ancêtres, et vous pouvez certifier que le sang des Sigognac est noble depuis mille ans, pur de toute mésal-

Digitized by Google

lisance, et que tous ceux qui ont porté ce nom n'ont jamais souffert une tache à leurs armoiries.

— Baron de Sigognac, dit le marquis de Bruyères en donnant pour la première fois à son hôte son véritable nom, j'attesterai sur mon honneur devant qui vous le souhaiterez l'antiquité et la noblesse de votre race. Palamède de Sigognac fit merveille à la première croisade, où il menait cent lances sur un dromon équipé à ses frais. C'était à une époque où bien des nobles qui font aujourd'hui les superbes n'étaient pas même écuyers. Il était fort ami de Hugues de Bruyères, mon aïeul, et tous deux couchaient sous la même tente comme frères d'armes.

A ces glorieux souvenirs, Sigognac relevait la tête; il sentait palpiter en lui l'âme des aïeux, et Zerbine, qui le contemplait, fut surprise de la beauté singulière, et pour ainsi dire intérieure, qui illuminait comme une flamme la physionomie habituellement triste du Baron. « Ces nobles, se dit la soubrette, ont l'air d'être sortis de la propre cuisse de Jupiter; au moindre mot, leur orgueil se dresse sur les ergots, et ils ne peuvent, comme les vilains, digérer l'insulte. C'est égal, si le Baron me regardait avec ces yeux-là, je ferais bien, en sa faveur, une infidélité au marquis. Ce petit Sigognac flambe d'héroïsme! »

— Donc, puisque telle est votre opinion sur ma famille, dit le Baron au Marquis, vous défierez en mon nom M. le duc de Vallombreuse et lui porterez le cartel?

— Je le ferai, répondit le Marquis d'un ton grave et mesuré qui contrastait avec son enjouement ordinaire, et de plus je mets comme second mon épée à votre service. Demain je me présenterai à l'hôtel Vallombreuse. Le jeune duc, s'il a le défaut d'être insolent, n'a pas celui d'être lâche, et il ne se retranchera pas derrière sa dignité dès qu'il saura votre véritable condition. Mais en voilà assez sur ce sujet. N'ennuyons pas plus longtemps Zerbine de nos querelles d'homme. Je vois ses lèvres purpurines se contracter malgré la politesse, et il faut que ce soit le rire et non le bâillement qui nous montre les perles dont sa bouche est l'écrin. Allons, Zerbine, reprenez votre gaieté et versez à boire au Baron.

La soubrette obéit avec autant de grâce que de dextérité. Hébé versant le nectar ne s'y fût pas mieux prise. Elle faisait bien tout ce qu'elle faisait.

Il ne fut plus question de rien pendant le reste du souper. La conversation roula sur le jeu de Zerbine, que le Marquis accablait

Digitized by Google

de compliments auxquels Sigognac pouvait joindre les siens sans nulle complaisance ou galanterie, car la soubrette avait montré un esprit, une verve et un talent incomparables. On parla aussi des vers de M. de Scudéry, un des plus beaux esprits du temps, que le Marquis trouvait parfaits, mais légèrement soporifiques, préférant à *Lygdamon et Lydias* les *Rodomontades du capitaine Fracasse*. C'était un homme de goût que ce marquis !

Dès qu'il put le faire, Sigognac prit congé et se retira en sa chambre dont il poussa le verrou. Puis il sortit d'un étui de serge qui l'entourait de peur de la rouille, une épée ancienne, celle de son père, qu'il avait emportée avec lui comme une amie fidèle. Il la tira lentement du fourreau et en baisa respectueusement la poignée. C'était une belle arme, riche sans ornementation superflue, une arme de combat et non de parade. Sur la lame d'acier bleuâtre, relevée de quelques minces filets d'or, se voyait imprimée la marque d'un des plus célèbres armuriers de Tolède. Sigognac prit un chiffon de laine et le passa à plusieurs reprises sur ce fer pour lui rendre tout son brillant. Il tâta du doigt le fil et la pointe, et l'appuyant contre la porte, il courba la lame presque jusqu'à son poignet afin d'en éprouver la souplesse. Le noble fer subit vaillamment ces essais, et fit voir qu'il ne trahirait pas son homme sur le pré. Animé par l'éclat poli de l'acier, sentant la garde bien à la main, Sigognac se mit à tirer au mur, et vit qu'il n'avait rien oublié des leçons que Pierre, ancien prévôt de salle, lui donnait pendant ses longs loisirs au château de la Misère.

Ces exercices auxquels il s'était livré avec son vieux domestique, faute de pouvoir suivre les académies comme il eût été convenable pour un jeune gentilhomme, avaient développé sa force, corroboré ses muscles, augmenté sa souplesse naturelle. N'ayant rien autre chose à faire, il s'était pris d'une sorte de passion à l'endroit de l'escrime et avait profondément étudié cette noble science ; bien qu'il ne se crût encore qu'un écolier, il était depuis longtemps passé maître, et il lui arrivait souvent, dans les assauts qu'ils faisaient ensemble, de moucheter d'un point bleuâtre le plastron de buffle dont Pierre se couvrait la poitrine. Il est vrai qu'en sa modestie il se disait que le bon Pierre faisait exprès de se laisser toucher, pour ne pas le décourager toujours avec des parades invincibles. Il se trompait en cela : le vieux prévôt n'avait caché à son élève chéri aucun des secrets de son art. Pendant des années entières il l'avait tenu aux principes, quoique Sigognac parfois témoignât de l'ennui de ces exercices si

Digitized by Google

longuement répétés, en sorte que le jeune Baron possédait une solidité égale à celle de son maître, mais la jeunesse lui donnait plus de souplesse et de rapidité; sa vue aussi était meilleure, en sorte que Pierre, quoique sachant une riposte à toute botte, ne parvenait pas aussi régulièrement qu'autrefois à écarter le fer du Baron. Ces défaites, qui eussent aigri un maître d'armes ordinaire, car ces gladiateurs de profession ne se laissent pas volontiers vaincre, même par leurs plus chers, réjouissaient et remplissaient d'orgueil le cœur du brave domestique, mais il cachait sa joie de peur que le Baron ne se négligeât, croyant avoir atteint le but et emporté la palme.

Ainsi en ce siècle de raffinés, de fendeurs de naseaux, de gens campés sur la hanche, de duellistes et de bretteurs fréquentant les salles des maîtres espagnols et napolitains pour apprendre des bottes secrètes et des coups de Jarnac, notre jeune Baron, qui n'était jamais sorti de sa tourelle que pour chasser, à la queue de Miraut, un maigre lièvre sur la bruyère, se trouvait être, sans en avoir la conscience, une des plus fines lames de l'époque, et capable de se mesurer avec les épées les plus célèbres; peut-être n'avait-il pas l'élégance insolente, la pose délibérée, la forfanterie provocatrice de tel ou tel gentilhomme renommé pour ses prouesses sur le pré, mais bien habile eût été le fer capable de pénétrer dans le petit cercle où sa garde l'enfermait.

Content de lui et de son épée qu'il posa près de son chevet, Sigognac ne tarda pas à s'endormir dans une sécurité parfaite, comme s'il n'avait pas chargé le marquis de Bruyères de provoquer le puissant duc de Vallombreuse.

Isabelle ne put fermer l'œil : elle comprenait que Sigognac n'en resterait pas là, et elle redoutait pour son ami les suites de la querelle, mais il ne lui vint pas à l'idée de s'interposer entre les combattants. Les affaires d'honneur étaient en ce temps choses sacrées, que les femmes ne se fussent point avisées d'interrompre ou de gêner par leurs pleurnicheries.

Sur les neuf heures, le Marquis, déjà tout habillé, alla trouver Sigognac dans sa chambre, pour régler avec lui les conditions du combat, et le Baron voulut qu'il prît, en cas d'incrédulité ou de refus de la part du duc, les vieilles chartes, les antiques parchemins auxquels pendaient de larges sceaux de cire sur queue de soie, les diplômes cassés à tous les plis et paraphés de signatures royales dont l'encre avait jauni, l'arbre généalogique aux rameaux touffus chargés de cartels, toutes les pièces enfin qui attestaient la noblesse des

Digitized by Google

Sigognac. Ces illustres paperasses, dont l'écriture gothiquement indéchiffrable eût demandé les lunettes et la science d'un bénédictin, étaient enveloppées pieusement d'un morceau de taffetas cramoisi dont la couleur passée avait pris une teinte pisseuse. On eût dit un morceau de la bannière qui conduisait jadis les cent lances du baron Palamède de Sigognac contre l'ost des Sarrazins.

— Je ne crois pas, dit le Marquis, qu'il soit besoin, en cette occurrence, de faire vos preuves comme devant un héraut d'armes; il suffira de ma parole, dont personne n'a jamais douté. Cependant comme il se peut que le duc de Vallombreuse, par extravagant dédain et folle outrecuidance, feigne de ne voir en vous que le capitaine Fracasse, comédien aux gages du sieur Hérode, je vais toujours prendre ces pièces que mon valet portera au cas qu'il les faille produire.

— Vous ferez ce que vous jugerez à propos, répondit Sigognac; je m'en fie à votre sagesse et je remets mon honneur entre vos mains.

— Il n'y périclitera pas, répondit M. de Bruyères, soyez-en sûr, et nous aurons raison de ce duc outrageux dont les façons altières me choquent plus qu'assez. Le tortil du Baron, les feuilles d'aches et les perles du Marquis valent bien les pointes de la couronne ducale, quand la race est ancienne et la filiation pure de tout mélange. Mais c'est assez parler, il faut agir. Les paroles sont femelles, les actions mâles, et la lessive de l'honneur ne se coule qu'avec du sang, comme disent les Espagnols.

Là-dessus le marquis appela son valet, lui remit la liasse de papiers, et sortit de l'auberge pour aller à l'hôtel Vallombreuse s'acquitter de sa mission.

Il ne faisait pas encore jour chez le duc, qui agité et coléré par les événements de la veille, ne s'était assoupi que fort tard. Aussi quand le marquis de Bruyères dit au valet de chambre de Vallombreuse de l'annoncer à son maître, les yeux du maraud s'écarquillèrent-ils à cette demande énorme. Réveiller le duc! entrer chez lui avant qu'il n'eût sonné! Autant eût valu pénétrer dans la cage d'un lion de Barca ou d'un tigre de l'Inde. Le duc, même quand il s'était couché de bonne humeur, n'avait pas le réveil gracieux.

— Monsieur ferait mieux d'attendre, dit le laquais tremblant à l'idée d'une telle audace, ou de revenir plus tard. Monseigneur n'a pas encore appelé, et je n'ose prendre sur moi....

— Annonce le marquis de Bruyères, cria le protecteur de Zerbine

Digitized by Google

d'une voix où la colère commençait à vibrer, où j'enfonce la porte et je m'introduis moi-même; il faut que je parle à ton maître sur-le-champ pour des choses qui sont d'importance et intéressent l'honneur.

— Ah! monsieur vient pour un duel? dit le valet de chambre subitement radouci. Que ne le disiez-vous tout de suite. Je vais aller porter votre nom à monseigneur; il s'est couché hier de si féroce humeur qu'il sera enchanté d'être réveillé par une querelle, et d'avoir un prétexte de se battre.

Et le laquais, d'un air résolu, pénétra dans l'appartement après avoir prié le Marquis de vouloir bien patienter quelques minutes.

Au bruit que fit la porte en s'ouvrant et en se refermant, Vallombreuse, qui ne dormait que d'un œil, s'éveilla tout à fait, et d'un saut si brusque que le bois du lit en craqua, se mit sur son séant, cherchant quelque objet à jeter à la tête du valet de chambre.

— Que le diable embroche de sa corne le triple oison qui interrompt mon sommeil! cria-t-il d'une voix irritée. Ne t'avais-je point ordonné de ne point entrer qu'on ne t'appelât? Je te ferai donner cent coups d'étrivières par mon majordome pour m'avoir désobéi. Comment vais-je me rendormir maintenant? J'ai eu peur un instant que ce ne fût la trop tendre Corisande!

— Monseigneur, répondit le laquais avec un respect prosterné, peut me faire périr sous le bâton si cela lui convient, mais si j'ai osé transgresser la consigne, ce n'est pas sans de bonnes raisons. Monsieur le marquis de Bruyères est là qui voudrait parler à monsieur le duc pour affaire d'honneur, à ce que j'ai compris. Monsieur le duc ne se cèle point en ces occasions, et reçoit toujours ces sortes de visites.

— Le marquis de Bruyères! fit le duc, est-ce que j'ai eu quelque querelle avec lui? je ne m'en souviens point; et d'ailleurs il y a fort longtemps que je ne lui ai parlé. Peut-être s'imagine-t-il que je veux lui souffler Zerbine, car les amoureux se figurent toujours qu'on en veut à leur objet. Allons, Picard, donne-moi ma robe de chambre et rabats les rideaux du lit, qu'on ne voie point le désordre de la couchette. Il ne faut point faire attendre ce brave marquis.

Picard présenta au duc une magnifique simarre à la vénitienne qu'il alla prendre dans une garderobe, et dont le fond d'or se ramageait de grandes fleurs noires veloutées; Vallombreuse en serra les cordons sur ses hanches, de manière à faire valoir sa taille fine, s'assit

Digitized by Google

dans un fauteuil, prit un air d'insouciance et dit au laquais : « Maintenant fais entrer. »

— Monsieur le marquis de Bruyères, fit Picard en ouvrant la porte à deux battants.

— Bonjour, marquis, dit le jeune duc de Vallombreuse en se soulevant à demi de son fauteuil, et soyez le bienvenu, quel que soit le sujet qui vous amène. Picard, avancez un siége à monsieur. Excusez-moi si je vous reçois dans cette chambre en désordre et sous ce déshabillé matinal ; n'y voyez pas un manque de civilité, mais une marque d'empressement.

— Pardonnez, répliqua le Marquis, l'insistance sauvage que j'ai mise à troubler votre sommeil, occupé peut-être de quelque rêve délicieux, mais je suis chargé près de vous d'une mission qui ne souffre pas de retard entre gentilshommes.

— Vous me piquez la curiosité au vif, répondit Vallombreuse ; je ne devine point quelle peut être cette affaire urgente.

— Sans doute, monsieur le duc, dit le marquis de Bruyères, vous avez oublié certaines circonstances de la soirée d'hier. De si minces détails ne sont point faits pour se graver en votre souvenir. Aussi vais-je aider votre mémoire, si vous le permettez. Au foyer des comédiennes, vous avez daigné honorer d'une attention particulière une jeune personne qui joue les ingénues : Isabelle, je crois. Et par une badinerie que, pour ma part, je ne trouve pas blâmable, vous lui voulûtes poser une assassine sur le sein. Ce procédé, que je ne qualifie pas, choqua fort un comédien, le capitaine Fracasse, qui eut la hardiesse de vous arrêter la main.

— Marquis, vous êtes le plus fidèle et le plus consciencieux des historiographes, interrompit Vallombreuse. Tout cela est vrai de point en point, et, pour finir l'anecdote, je promis à ce drôle insolent comme un noble, une volée de bois vert, châtiment approprié à un maroufle de sa sorte.

— Il n'y a pas grand mal à faire bâtonner un histrion ou un grimaud de lettres dont on n'est pas content, dit le Marquis d'un air de parfaite insouciance ; ces espèces ne valent pas les cannes qu'on leur rompt sur le dos ; mais ici le cas est différent. Sous le capitaine Fracasse, qui, du reste, a rossé vos estafiers de la belle manière, il y a le baron de Sigognac, un gentilhomme de vieille roche et de la meilleure noblesse qui soit en Gascogne. Personne n'a rien à dire sur son compte.

Digitized by Google

— Que diable allait-il faire parmi cette troupe de baladins? répondit le jeune duc de Vallombreuse en jouant avec les cordons de sa robe de chambre; pouvais-je soupçonner un Sigognac sous cet accoutrement grotesque et derrière ce faux nez barbouillé de carmin?

— Quant à votre première question, dit le Marquis, j'y répondrai par un mot. Entre nous, je crois le Baron fort épris de l'Isabelle; ne la pouvant retenir en son château, il s'est engagé dans la troupe pour suivre ses amours. Ce n'est pas vous qui trouverez ce pourchas galant de mauvais goût, puisque la dame de ses pensées excite votre fantaisie.

— Non; j'admets tout ceci. Mais vous conviendrez que je ne pouvais deviner ce roman, et que l'action du capitaine Fracasse fut impertinente.

— Impertinente venant d'un comédien, reprit M. de Bruyères, naturelle venant d'un gentilhomme jaloux de sa maîtresse. Aussi le capitaine Fracasse jette-t-il son masque et vient-il comme baron de Sigognac vous proposer le cartel par mon entremise et vous demander raison de l'insulte que vous lui avez faite.

— Mais qui me dit, fit Vallombreuse, que ce prétendu Sigognac, qui joue les Matamores dans une compagnie de bouffons, ne soit pas un intrigant de bas étage usurpant un nom honorable pour avoir l'honneur de faire toucher sa batte d'histrion par mon épée?

— Duc, répliqua le marquis de Bruyères d'un ton plein de dignité, je ne servirais pas de témoin et de second à quelqu'un qui ne serait point né. Je connais personnellement le baron de Sigognac, dont le castel n'est qu'à quelques lieues de mes terres. Je me porte son garant. D'ailleurs, si vous doutez encore de sa qualité, j'ai là toutes les pièces qu'il faut pour rassurer vos scrupules. Voulez-vous me permettre d'appeler mon laquais qui attend dans l'antichambre et vous remettra les parchemins?

— Il n'en est nul besoin, répondit Vallombreuse; votre parole me suffit. J'accepte le duel. M. le chevalier de Vidalinc, mon ami, sera mon second. Veuillez vous entendre avec lui. Toutes armes et toutes conditions me sont bonnes. Aussi bien ne serais-je pas fâché de voir si le baron de Sigognac sait aussi bien parer les coups d'épée que le capitaine Fracasse les coups de bâton. La charmante Isabelle couronnera le vainqueur du tournoi, comme aux beaux temps de la chevalerie. Mais souffrez que je me retire. M. de Vidalinc, qui occupe un appartement dans l'hôtel, va descendre, et vous vous entendrez

Digitized by Google

avec lui du lieu, de l'arme et de l'heure. Sur ce, *beso a vuestra merced la mano, caballero.*

En disant ces mots, le duc de Vallombreuse salua avec une courtoisie étudiée le marquis de Bruyères, souleva une lourde portière de tapisserie et disparut.

Quelques instants après, le chevalier de Vidalinc vint rejoindre le marquis; les conditions furent bientôt réglées. On choisit l'épée, arme naturelle des gentilshommes, et la rencontre fut fixée au lendemain, Sigognac ne voulant pas, s'il était blessé ou tué, faire manquer la représentation annoncée par toute la ville. Le rendez-vous fut pris à un certain endroit hors des murs, dans un pré fort apprécié des duellistes de Poitiers pour sa solitude, fermeté de terrain et commodité naturelle.

Le marquis de Bruyères retourna à l'auberge des *Armes de France* et rendit compte de sa mission à Sigognac, qui le remercia chaleureusement d'avoir si bien arrangé les choses, car il avait sur le cœur les regards insolents et libertins du jeune duc à l'endroit d'Isabelle.

La représentation devait commencer à trois heures, et depuis le matin, le crieur de la ville se promenait par les rues battant la caisse et annonçant le spectacle, dès qu'il s'était formé autour de lui un cercle de curieux. Le drôle avait les poumons de Stentor, et sa voix, habituée à promulguer des édits, donnait aux titres des pièces et aux noms des acteurs une redondance emphatique la plus majestueuse du monde. Les vitres en tremblaient aux fenêtres et les verres vibraient à l'unisson sur les tables dans l'intérieur des logis. Il possédait en outre une manière automatique de remuer le menton en prononçant ses phrases qui le faisait ressembler à un casse-noisette de Nuremberg et mettait en joie tous les polissons. Les yeux n'étaient pas moins sollicités que les oreilles, et ceux qui n'avaient pas entendu l'annonce pouvaient voir aux carrefours les plus fréquentés, sur les murailles du jeu de paume et contre la porte des *Armes de France* de grandes affiches placardées où, en majuscules rouges et noires savamment alternées, figuraient *Lygdamon et Lydias* et *les Rodomontades du capitaine Fracasse*, tracés au pinceau par Scapin, le calligraphe de la troupe. Ces affiches étaient disposées en style lapidaire, à la façon romaine, et les délicats n'eussent rien trouvé à y reprendre.

Un valet de l'auberge, qu'on avait affublé en portier de comédie,

Digitized by Google

avec une souquenille mi-partie vert et jaune, un large baudrier supportant une épée en verrouil, un feutre à grands bords enfoncé jusqu'aux yeux et surmonté d'une plume longue à balayer les toiles d'araignée aux plafonds, contenait la foule à la porte, qu'il barrait d'une sorte de pertuisane, ne laissant passer quiconque qu'il n'eût craché au bassinet dans un plateau d'argent posé sur une table, c'est-à-dire payé le prix de sa place ou à tout le moins montré un billet d'entrée en la forme convenue. Vainement quelques petits clercs, écoliers, pages ou laquais essayèrent de pénétrer en fraude et de se glisser sous la redoutable pertuisane, le vigilant cerbère les renvoyait d'une bourrade au milieu de la rue, où d'aucuns tombèrent dans le ruisseau à jambes rebindaines, grand sujet d'hilarité pour les autres, qui s'esclaffaient de rire et se tenaient les côtés à les voir se relever tout punais et contaminés de fange.

Les dames arrivaient en chaises à porteurs dont les brancards étaient tenus par de vigoureux manants courant sous cette charge légère. Quelques hommes venus à cheval ou à mule jetaient les brides de leurs montures à des laquais apostés pour cet office. Deux ou trois carrosses à dorures rougies et à peintures fanées, tirés de la remise en cette occasion solennelle, s'approchèrent de la porte au pas de lourds chevaux, et il en sortit, comme de l'arche de Noé, toutes sortes de bêtes provinciales d'aspect hétéroclite et caparaçonnées d'habits à la mode sous le défunt roi. Cependant ces carrosses, tout délabrés qu'ils fussent, ne laissaient pas que de faire impression sur la foule accourue pour voir entrer le monde à la comédie, et rangés les uns à côté des autres sur la place, ils produisaient un effet assez respectable.

Bientôt la salle fut pleine à n'y pouvoir introduire un cure-dents. De chaque côté de la scène on avait disposé des fauteuils pour les personnes de marque; chose, certes, nuisible à l'illusion théâtrale et au jeu des acteurs, mais dont l'habitude empêchait de sentir le ridicule. Le jeune duc de Vallombreuse, en velours noir tout passementé de jais, tout inondé de dentelles, y figurait près de son ami le chevalier de Vidalinc, vêtu d'un charmant costume en satin couleur de scabieuse relevé d'agréments d'or. Quant au marquis de Bruyères, pour être plus libre d'applaudir Zerbine sans trop se compromettre, il avait pris un siége à l'orchestre derrière les violons.

Des espèces de loges en planches de sapin, recouvertes de serge ou de vieilles verdures de Flandres, avaient été pratiquées sur les côtés

Digitized by Google

de la salle, dont le milieu formait le parterre, où se tenaient debout les petits bourgeois, courtauds de boutique, clercs de procureur, apprentis, écoliers, laquais et autres canailles.

Dans les loges s'établissaient, en faisant bouffer leurs jupes et en passant le doigt par l'échancrure de leur corsage pour mieux faire valoir les trésors de leur blanche poitrine, les femmes aussi superbement parées que le permettait leur garde-robe de province, un peu arriérée sur les modes de la cour. Mais croyez bien que chez plusieurs, la richesse remplaçait avantageusement l'élégance, du moins aux yeux peu connaisseurs du public poitevin. Il y avait là de bons gros diamants de famille qui, pour être sertis dans de vieilles montures encrassées, n'en avaient pas moins leur prix; d'antiques dentelles, un peu jaunes, il est vrai, mais de grande valeur; de longues chaînes d'or à vingt-quatre carats, fort lourdes et précieuses, quoique de travail ancien; des broçards et des soieries léguées par les aïeules, comme on n'en tisse plus à Venise ni à Lyon. Il y avait même de charmants visages frais, roses, reposés, qu'on eût fort prisés à Saint-Germain et à Paris, malgré leur physionomie un peu trop innocente et naïve.

Quelques-unes de ces dames, ne voulant pas sans doute être connues, avaient gardé leur touret de nez, ce qui n'empêchait pas les plaisantins du parterre de les nommer et de raconter leurs aventures plus ou moins scandaleuses. Pourtant, toute seule dans une loge avec une femme qui paraissait sa suivante, une dame masquée plus soigneusement que les autres et se tenant un peu en arrière pour que la lumière ne tombât point sur elle, déjouait la sagacité des curieux. Un voile de dentelles noires, noué sous le menton, lui couvrait la tête et ne permettait pas qu'on discernât la nuance de sa chevelure. Le reste de son vêtement, de riche étoffe mais de couleur foncée, se confondait avec l'ombre où elle s'enfonçait, à l'encontre des autres femmes, qui cherchaient les feux des bougies pour se mettre en évidence. Parfois même elle élevait à la hauteur de ses yeux, comme pour les garantir des clartés trop vives, un éventail en plumes noires au centre duquel était enchâssée une petite glace qu'elle ne consultait point.

Les violons, en jouant une ritournelle, ramenèrent l'attention générale vers le théâtre, et personne ne prit plus garde à cette beauté mystérieuse qu'on eût pu prendre pour *la dama tapada* de Calderon.

Digitized by Google

On commença par *Lygdamon et Lydias*. La décoration, représentant un paysage bocager tout verdoyant d'arbres, tapissé de mousse, arrosé de claires fontaines, et se terminant au loin par une fuite de montagnes azurées, disposa favorablement le public par son agréable aspect. Léandre, qui jouait Lygdamon, était vêtu d'un habit zinzolin rehaussé de quelques broderies vertes à la mode pastorale. Ses cheveux calamistrés se tordaient en boucles sur sa nuque, où un ruban les rattachait de la façon la plus galante. Une collerette légèrement godronnée dégageait son col aussi blanc que celui d'une femme. Sa barbe, rasée au plus près, colorait sa joue et son menton d'une imperceptible teinte bleuâtre et les veloutait comme d'une fleur de pêche, comparaison que rendait plus exacte encore la fraîcheur vermeille du fard étendu discrètement sur les pommettes. Ses dents, avivées par le carmin des lèvres et brossées à outrance, étincelaient comme des perles qu'on tire du son. Un trait d'encre de Chine avait régularisé les pointes de ses sourcils, et une autre ligne d'une ténuité extrême, lui bordant les paupières, prêtait au blanc de ses yeux un éclat extraordinaire.

Un murmure de satisfaction parcourut l'assemblée : les femmes se penchèrent l'une vers l'autre en chuchotant, et une jeune personne, récemment sortie du couvent, ne put s'empêcher de dire avec une naïveté qui lui valut une semonce de sa mère : « Il est charmant ! »

Cette petite fille en sa candeur exprimait l'idée secrète des femmes plus usagées, et peut-être de sa propre mère. Elle devint toute rouge à la remontrance, ne sonna plus mot, et tint les yeux fixés sur la pointe de son busc, non cependant sans les relever d'une façon furtive quand on ne la surveillait point.

Mais certes, la plus émue parmi toutes, c'était la dame masquée. La palpitation précipitée de sa gorge, qui soulevait ses dentelles, le le léger tremblement de l'éventail dans sa main, la pose penchée qu'elle avait prise sur le rebord de sa loge pour ne rien perdre du spectacle eussent trahi l'intérêt qu'elle portait au Léandre, si quelqu'un eût pris le loisir de l'observer. Heureusement, tous les yeux étaient tournés vers la scène, ce qui lui donna le temps de se remettre.

Lygdamon, comme chacun sait, car il n'est personne qui ignore les productions de l'illustre Georges de Scudéry, ouvre la scène par un monologue fort touchant et pathétique, où l'amant rebuté de Sylvie

Digitized by Google

agite cette question importante de savoir comment il mettra fin à une existence que les rigueurs de sa belle lui rendent insupportable. Choisira-t-il, pour terminer ses tristes jours, le licol ou l'épée? Se précipitera-t-il du haut d'une roche? Fera-t-il un plongeon dans la rivière, afin de noyer sa flamme sous l'onde? Il hésite au bord du suicide et ne sait à quoi se résoudre. Ce vague espoir, qui n'abandonne les amoureux qu'à la dernière extrémité, le retient à la vie. Peut-être l'inhumaine s'adoucira-t-elle et se laissera-t-elle fléchir par une adoration si obstinée? Il faut l'avouer, Léandre débita cette tirade en comédien consommé, avec des alternatives de langueur et de désespoir les plus attendrissantes du monde. Il faisait trembler sa voix comme quelqu'un que la douleur étouffe, et qui, en parlant, contient à grand' peine ses sanglots et ses larmes. Quand il poussait un soupir, il semblait le tirer du fond de son âme, et il se plaignait des cruautés de son amante d'un ton si doux, si tendre, si soumis, si pénétré, que toutes les femmes dans la salle se dépitaient contre cette méchante et barbare Silvie, prétendant qu'à sa place elles n'auraient point été si sauvagement farouches que de réduire au désespoir, et peut-être au trépas, un berger d'un tel mérite.

A la fin de cette tirade, pendant qu'on l'applaudissait à rompre les banquettes, Léandre promena son regard sur les femmes de la salle, s'arrêtant à celles qui lui paraissaient titrées, car, malgré de nombreuses déceptions, il n'abandonnait pas son rêve d'être aimé d'une grande dame pour sa beauté et son talent de comédien. Il vit plus d'un bel œil brillanté d'une larme, plus d'une gorge blanche qui palpitait d'émotion. Sa vanité en fut satisfaite, mais ne s'en étonna point. Le succès ne surprend jamais un acteur; mais sa curiosité fut vivement excitée par *la Dama tapada* qui se tenait rencognée dans sa loge. Ce mystère sentait l'aventure. Léandre devina tout de suite sous ce masque une passion que les bienséances forçaient de se contraindre, et il détacha vers l'inconnue une brûlante œillade, pour lui marquer qu'elle avait été comprise.

Le trait décoché porta, et la dame fit à Léandre un signe de tête imperceptible, comme pour le remercier de sa pénétration. Le rapport était établi, et désormais, quand l'action de la pièce le permettait, des regards s'échangeaient entre la loge et le théâtre. Léandre excellait en ces sortes de manéges, et il savait diriger sa voix et lancer une tirade amoureuse de façon qu'une personne de la salle pouvait croire qu'il la disait pour elle seule.

Digitized by Google

A l'entrée de Silvie, représentée par Sérafine, le chevalier de Vidalinc ne se fit pas faute d'applaudir, et le duc de Vallombreuse, voulant favoriser les amours de son ami, ne dédaigna pas de rapprocher trois ou quatre fois les paumes de ses mains blanches, dont les doigts étaient chargés de bagues aux pierres étincelantes. Sérafine salua d'une demi-révérence le chevalier et le duc, et se prépara à commencer avec Lygdamon ce joli dialogue que les connaisseurs jugent un des endroits les mieux touchés de la pièce.

Comme l'exige le rôle de Silvie, elle fit quelques pas sur le théâtre d'un air préoccupé et songeur, pour motiver la demande de Lygdamon :

A ce coup je vous prends dedans la rêverie.

Elle avait fort bonne grâce en cette attitude nonchalante, la tête un peu penchée, un bras pendant et l'autre ramené sur sa ceinture. Sa cotte était d'un vert d'eau glacé d'argent et retroussée par des nœuds de velours noir. Elle avait en les cheveux piquées quelques fleurettes des champs, comme si sa main distraite les eût cueillies et placées là sans y penser. Cette coiffure, au reste, lui séyait à merveille et mieux que diamants, bien que ce ne fût pas son avis, mais l'indigence de son écrin l'avait forcée d'être de bon goût et de ne point orner une bergère comme une princesse. Elle dit d'une manière charmante toutes ces phrases poétiques et fleuries sur les roses, sur les zéphyrs, sur la hauteur des bois, sur le chant des oiseaux, par lesquelles Silvie empêche malicieusement Lygdamon de lui parler de sa flamme, quoique cet amant trouve dans chaque image qu'emploie la belle un symbole d'amour et une transition pour revenir à l'idée qui l'obsède.

A travers cette scène, Léandre, pendant que Silvie parlait, eut l'art de diriger quelques soupirs du côté de la loge mystérieuse, et il en fit de même jusqu'à la fin de la pièce, qui s'acheva au bruit des applaudissements. Il est inutile d'en dire plus long sur un ouvrage qui est maintenant entre toutes les mains. Le succès de Léandre fut complet, et chacun s'étonna qu'un comédien de ce mérite n'eût point encore paru devant la cour. Sérafine avait aussi ses partisans, et sa vanité blessée se consola par la conquête du chevalier de Vidalinc, qui, s'il ne valait pas comme fortune le marquis de Bruyères, était jeune, à la mode, et en passe de parvenir.

Après *Lygdamon et Lydias* on joua *les Rodomontades du capi-*

Digitized by Google

taine Fracasse, qui eurent leur effet accoutumé et soulevèrent d'immenses éclats de rire. Sigognac, bien stylé par Blazius et servi par une intelligence naturelle, fut de la plus réjouissante extravagance dans le rôle du capitan. Zerbine semblait frottée de lumière, tant elle étincelait, et le marquis, hors de sens, l'applaudissait comme un furieux. Le vacarme qu'il faisait attira même l'attention de la dame masquée. Elle haussa légèrement les épaules, et sous le velours de son touret de nez, un sourire ironique releva les coins de ses lèvres. Quant à l'Isabelle, la présence du duc de Vallombreuse, assis à droite de la scène, lui causait un certain malaise qui eût été visible pour le public si elle eût été une comédienne moins exercée. Elle redoutait de sa part quelque incartade insolente, quelque marque de désapprobation outrageuse, mais sa crainte ne fut pas réalisée. Le duc ne chercha pas à la déconcerter par un regard trop fixe ou trop libre; même il l'applaudit avec décence et réserve quand elle le mérita. Seulement, lorsque les situations de la pièce amenaient pour le capitaine Fracasse nazardes, chiquenaudes et coups de bâton, une singulière expression de dédain contenu se peignait sur les traits du jeune duc. Sa lèvre se rebroussait orgueilleusement, comme s'il eût dit tout bas : Fi donc! mais il ne témoigna rien des sentiments qui pouvaient l'agiter intérieurement, et il conserva tout le temps du spectacle sa pose indolente et superbe. Quoique violent de sa nature, le duc de Vallombreuse, sa fureur passée, était trop gentilhomme pour se rien permettre contre les lois de la courtoisie à l'endroit d'un adversaire avec lequel il devait se battre le lendemain : jusque-là les hostilités étaient suspendues, et c'était comme une trêve de Dieu.

La dame masquée s'était retirée un peu avant la fin de la seconde pièce, pour éviter de se trouver parmi la foule, et pouvoir regagner sans être vue la chaise à porteurs qui l'attendait à quelques pas du jeu de paume. Sa disparition intrigua beaucoup Léandre, qui de l'angle d'une coulisse surveillait la salle et suivait les mouvements de la femme mystérieuse.

Jetant à la hâte un manteau sur son costume de berger du Lignon, Léandre se précipita vers la porte des acteurs pour suivre l'inconnue. Le fil léger qui les liait l'un à l'autre allait se rompre s'il ne faisait diligence. La dame, sortie de l'ombre un instant, y rentrait pour toujours, et l'intrigue, à peine formée, avortait. Bien qu'il se fût hâté jusqu'à perdre le souffle, Léandre, lorsqu'il arriva dehors, n'aperçut autour de lui que les maisons noires et les ruelles profondes où trem-

Digitized by Google

blottaient quelques lanternes portées par des valets escortant leurs maîtres, et dont le reflet miroitait dans les flaques de pluie. La chaise, enlevée par de vigoureux porteurs, avait déjà tourné l'angle d'une rue qui la dérobait aux regards du passionné Léandre.

— Je suis stupide, se dit-il à lui-même avec cette franchise dont on use quelquefois envers soi-même dans les moments désespérés. J'aurais dû sortir après la première pièce, revêtir un costume de ville et attendre mon inconnue à la porte du théâtre, qu'elle restât ou non pour voir *les Rodomontades du capitaine Fracasse*. Ah! animal, ah! faquin! une grande dame, car c'en était une à coup sûr, te fait les yeux doux et se pâme sous son masque à te voir jouer, et tu n'as pas l'esprit de courir après elle? Tu mérites d'avoir toute ta vie pour maîtresses des caillettes, des gaupes, des Gothons, des Maritornes aux mains rendues calleuses par le balai!

Léandre en était là de sa harangue intérieure, quand une espèce de petit page, vêtu d'une livrée brune et sans galons, coiffé d'un chapeau rabattu sur les yeux, se dressa subitement devant lui comme une apparition, et lui dit d'une voix au timbre enfantin qu'il cherchait à grossir pour la déguiser :

— Est-ce vous qui êtes monsieur Léandre, celui qui, tout à l'heure, faisait le berger Lygdamon dans la pièce de M. de Scudéry?

— C'est moi-même, répondit Léandre. Que voulez-vous de moi et que puis-je faire pour vous servir?

— Oh! merci, dit le page, je ne désire rien de vous; je suis seulement chargé de vous répéter une phrase, si toutefois vous êtes disposé à l'entendre, une phrase de la part d'une dame masquée.

— De la part d'une dame masquée? s'écria Léandre, oh! dites-la tout de suite! je meurs d'impatience!

— La voici mot pour mot, dit le page : « Si Lygdamon est aussi courageux qu'il est galant, il n'a qu'à se trouver près de l'église à minuit : un carrosse l'attendra ; qu'il y monte et se laisse conduire. »

Avant que Léandre étonné eût eu le temps de répondre, le page s'était éclipsé, le laissant fort perplexe sur ce qu'il devait faire. Si le cœur lui bondissait de joie à l'idée d'une bonne fortune, les épaules lui frissonnaient au souvenir de la bastonnade reçue dans certain parc, au pied de la statue de l'Amour discret. Était-ce encore un piége tendu à sa vanité par quelque bourru jaloux de ses charmes? Allait-il trouver au rendez-vous quelque mari forcené, l'épée à la main, prêt à le meurtrir et à lui couper les gorges? Ces réflexions

Digitized by Google

glaçaient prodigieusement son enthousiasme, car, nous l'avons dit, Léandre ne craignait rien, sinon les coups et la mort, comme Panurge. Cependant, s'il ne profitait pas de l'occasion qui se présentait si favorable et si romanesque, elle ne reviendrait peut-être jamais, et avec elle s'évanouirait le rêve de sa vie, ce rêve qui lui avait tant coûté en pommades, cosmétiques, linge et braveries. Puis la belle inconnue, s'il ne venait pas, le soupçonnerait de lâcheté, chose par trop horrible à penser, et qui donnerait du cœur au ventre des plus couards. Cette idée insupportable détermina Léandre. « Mais, se dit-il, si cette belle pour qui je vais m'exposer à me faire rompre les os et jeter en quelque oubliette, allait être une douairière plâtrée de fard et de céruse, avec cheveux et dents postiches? Il ne manque pas de ces chaudes vieilles, de ces goules d'amour qui, différentes des goules de cimetière, aiment à se repaître de chair fraîche. Ho! non; elle est jeune et pleine d'appas, j'en suis sûr. Ce que j'apercevais de son col et de sa gorge était blanc, rond, appétissant, et promettait merveille pour le reste! Oui, j'irai, certes! je monterai dans le carrosse. Un carrosse! rien n'est plus noble et de meilleur air! »

Cette résolution prise, Léandre retourna aux *Armes de France*, ne toucha que du bout des dents au souper des comédiens, et se retira dans sa chambre où il s'adonisa de son mieux, n'épargnant ni le linge fin à broderies fenestrées, ni la poudre d'iris, ni le musc. Il prit aussi une dague et une épée, bien qu'il ne fût guère capable de s'en servir à l'occasion, mais un amant armé impose toujours plus de respect aux fâcheux jaloux. Puis il rabattit son chapeau sur ses yeux, s'embossa à l'espagnole dans un manteau de couleur sombre, et sortit de l'hôtel à pas de loup, ayant eu ce bonheur de ne point être aperçu du malicieux Scapin, qui ronflait à poings tendus dans sa logette à l'autre bout de la galerie.

Les rues étaient désertes depuis longtemps, car Poitiers se couchait de bonne heure. Léandre ne rencontra âme qui vive, sauf quelques chats efflanqués qui rôdaient mélancoliquement et au bruit de ses pas disparaissaient comme des ombres sous une porte mal jointe ou par un soupirail de cellier. Notre galant débouchait sur la place de l'église comme le dernier coup de minuit sonnait, faisant à son tintement lugubre envoler les hiboux de la vieille tour. La vibration sinistre de la cloche au milieu du silence de la nuit causait en l'âme peu rassurée de Léandre une horreur religieuse et secrète. Il lui semblait entendre son propre glas. Un instant il fut sur le point de

Digitized by Google

rebrousser chemin et d'aller prudemment s'allonger seul entre ses deux draps au lieu de courir les aventures nocturnes, mais il vit le carrosse attendant à la place désignée, et le petit page, messager de la dame masquée, qui, debout sur le marche-pied, tenait la portière ouverte. Il n'y avait plus moyen de reculer, car peu de gens ont le courage d'être lâches devant témoins. Léandre avait été aperçu par l'enfant et le cocher; il s'avança donc d'un air délibéré que démentait intérieurement un fort battement de cœur, et il monta dans la voiture avec l'intrépidité apparente d'un Galaor.

A peine Léandre fut-il assis, que le cocher toucha ses chevaux qui prirent un trot soutenu. Une obscurité profonde régnait dans le carrosse; outre qu'il faisait nuit, des mantelets de cuir étaient rabattus le long des glaces, et ne permettaient pas de rien distinguer au dehors. Le page était resté debout sur le marche-pied, et l'on ne pouvait engager de conversation avec lui ni en tirer le moindre éclaircissement. Il paraissait, du reste, fort laconique et peu disposé à dire ce qu'il savait, s'il savait quelque chose. Notre comédien tâtait les coussins, qui étaient de velours piqué de bouffettes; il sentait sous ses pieds un tapis épais, et il aspirait un faible parfum d'ambre dégagé par l'étoffe de la garniture intérieure, témoignage d'élégance et de recherche. C'était bien chez une personne de qualité que ce carrosse le voiturait si mystérieusement! Il essaya de s'orienter, mais il connaissait peu Poitiers; cependant il lui sembla, au bout de quelque temps, que le bruit des roues n'était plus répercuté par des murailles et que l'équipage ne coupait plus de ruisseaux. On roulait hors la ville, dans la campagne, vers quelque retraite propice aux amours et aux assassinats, pensa Léandre avec un léger frisson et en portant la main à sa dague, comme si quelque mari sanguinaire ou quelque frère féroce fût assis devant lui dans l'ombre.

Enfin la voiture s'arrêta. Le petit page ouvrit la portière; Léandre descendit, et se trouva en face d'une haute muraille noirâtre qui lui parut être la clôture de quelque parc ou jardin. Bientôt il y distingua une porte que son bois fendillé, bruni et couvert de mousse faisait d'abord confondre avec les pierres du mur. Le page pressa fortement un des clous rouillés qui fixaient les planches, et la porte s'ouvrit.

— Donnez-moi la main, dit le page à Léandre, que je vous guide; il fait trop sombre pour que vous me puissiez suivre à travers ces labyrinthes d'arbres.

Léandre obéit, et tous deux marchèrent pendant quelques minutes

Digitized by Google

dans un bois encore fort touffu, quoique dépouillé par l'hiver, et dont les feuilles sèches craquaient sous leurs pieds. Au bois succéda un parterre dessiné par des buis, et orné d'ifs taillés en pyramide qui prenaient, dans l'obscurité, de vagues apparences de spectres ou d'hommes en sentinelle, chose plus effrayante encore pour le peureux comédien. Le parterre traversé, Léandre et son guide montèrent la rampe d'une terrasse sur laquelle s'élevait un pavillon d'ordre rustique coiffé d'un dôme et orné de pots-à-feu à ses angles. Ces détails furent observés par notre galant à cette lueur obscure que répand toujours le ciel de la nuit dans un endroit découvert. Ce pavillon eût paru inhabité, si une faible rougeur tamisée par un épais rideau de damas n'eût empourpré l'une des fenêtres découpant son embrasure sur le fond sombre de la masse.

C'était sans doute derrière ce rideau qu'attendait la dame masquée, émue, elle aussi, car, en ces équipées amoureuses, les femmes risquent leur bonne réputation, et parfois leur vie, tout de même que les galants, pour peu que leurs maris apprennent la chose et se trouvent d'humeur brutale. Mais en ce moment Léandre n'avait plus peur; l'orgueil satisfait lui cachait le danger. Le carrosse, le page, le jardin, le pavillon, tout cela sentait la grande dame, et l'intrigue se nouait d'une façon qui n'avait rien de bourgeois. Il était aux anges, et ses pieds ne touchaient pas la terre. Il aurait voulu que ce méchant raillard de Scapin le vît en cette gloire et ce triomphe.

Le page poussa une grande porte vitrée et se retira, laissant Léandre seul dans l'intérieur du pavillon qui était meublé avec beaucoup de goût et de magnificence. La voûte formée par le dôme représentait un ciel d'un bleu turquin léger, où flottaient de petits nuages roses et voletaient des Amours en diverses attitudes pleines de grâce. Une tapisserie historiée de scènes empruntées à *l'Astrée*, roman de M. Honoré d'Urfé, revêtait moelleusement les parois des murailles. Des cabinets incrustés en pierres dures de Florence, des fauteuils de velours rouge à crépines, une table couverte d'un tapis de Turquie, des vases de la Chine pleins de fleurs, malgré la saison, montraient assez que la maîtresse du lieu était riche et de haut lignage. Des bras de nègre en marbre noir, jaillissant d'une manche dorée, formaient candélabres, et jetaient la clarté de leurs bougies sur ces magnificences. Ébloui de ces splendeurs, Léandre ne remarqua pas d'abord qu'il n'y avait personne dans ce salon; il se débarrassa de son manteau, qu'il posa avec son feutre sur un pliant, re-

Digitized by Google

donna, devant une glace de Venise, un meilleur tour à une de ses boucles, dont l'économie était compromise, prit la pose la plus gracieuse de son répertoire, et se dit en promenant les yeux autour de lui :

— Eh mais! où donc est la divinité de ces lieux? je vois bien le temple, mais non l'idole. Quand va-t-elle sortir de son nuage et se révéler, vraie déesse par sa démarche, selon l'expression de Virgile?

Léandre en était là de sa phraséologie galante intérieure, quand le pli d'une portière en damas des Indes incarnadin se dérangea, ouvrant passage à la dame masquée admiratrice de Lygdamon. Elle avait encore son loup de velours noir, ce qui inquiéta notre comédien.

« Serait-elle laide, pensa-t-il, cet amour du masque m'alarme. » Sa crainte dura peu, car la dame, s'avançant au milieu du salon où se tenait respectueusement Léandre, défit son touret de nez et le jeta sur la table, découvrant aux lueurs des bougies une figure assez régulière et agréable où brillaient deux beaux yeux couleur de tabac d'Espagne, enflammés de passion et où souriait une bouche bien meublée, rouge comme une cerise et coupée d'une petite raie à la lèvre inférieure. Autour de ce visage frisaient d'opulentes grappes de cheveux bruns qui s'allongeaient jusque sur des épaules blanches et grasses et se hasardaient même à baiser le contour de certains demi-globes dont le frémissement des dentelles qui les voilaient trahissait les palpitations.

— Madame la marquise de Bruyères! s'écria Léandre surpris au dernier point et quelque peu inquiet, le souvenir de la bastonnade lui revenant, est-ce bien possible? suis-je le jouet d'un rêve? oserai-je croire à ce bonheur inespéré?

— Vous ne vous trompez pas, mon ami, dit la marquise, je suis bien madame de Bruyères et j'espère que votre cœur me reconnaît comme le font vos yeux.

— Oh! votre image est là gravée en traits de flamme, répondit Léandre avec un ton pénétré, je n'ai qu'à regarder en moi pour l'y voir parée de toutes les grâces et de toutes les perfections.

— Je vous remercie, dit la marquise, d'avoir gardé ce bon souvenir de moi. Cela prouve une âme bien faite et généreuse. Vous avez dû me croire cruelle, ingrate et fausse. Hélas! mon faible cœur n'est que trop tendre, et j'étais loin d'être insensible à la passion que vous me marquiez. Votre lettre, remise à une suivante infidèle, est tombée aux mains du marquis. Il y fit la réponse que vous reçûtes et qui vous abusa. Plus tard M. de Bruyères, riant de ce qu'il appe-

Digitized by Google

lait un bon tour, me fit lire cette missive où éclatait l'amour le plus vif et le plus pur, comme une pièce d'un parfait ridicule. Mais il ne produisit pas l'effet qu'il attendait. Le sentiment que j'avais pour vous ne fit que s'en accroître, et je résolus de vous récompenser des peines que vous aviez endurées pour moi. Sachant mon mari occupé de sa nouvelle conquête, je suis venue à Poitiers; cachée sous ce masque, je vous entendis exprimer si bien l'amour fictif que je voulus voir si vous seriez aussi éloquent en parlant pour vous-même.

— Madame, dit Léandre en s'agenouillant sur un carreau aux pieds de la marquise, qui s'était laissée tomber entre les bras d'un fauteuil, comme épuisée par l'effort que l'aveu qu'elle venait de faire avait coûté à sa pudeur, madame, ou plutôt reine et déité, que peuvent être des paroles fardées, des flammes contrefaites, des concetti imaginés à froid par des poëtes qui se rongent les ongles, de vains soupirs poussés aux genoux d'une comédienne barbouillée de rouge et dont les yeux distraits errent parmi le public, à côté de mots jaillis de l'âme, de feux qui brûlent les moelles, des hyperboles d'une passion à laquelle tout l'univers ne saurait fournir d'assez brillantes images pour parer son idole, et des élans d'un cœur qui voudrait s'élancer de la poitrine où il est contenu pour servir de coussin aux pieds de l'objet adoré? Vous daignez trouver, céleste marquise, que j'exprime avec chaleur l'amour dans les pièces de théâtre, c'est que je n'ai jamais regardé une actrice, et que mon idée va toujours au delà, vers un idéal parfait, quelque dame belle, noble, spirituelle comme vous, et c'est elle seule que j'aime sous les noms de Silvie, de Doralice et d'Isabelle, qui lui servent de fantômes.

En disant cela, Léandre, trop bon acteur pour oublier que la pantomime doit accompagner le débit, se penchait sur une main que la marquise lui abandonnait et la couvrait de baisers ardents. La marquise laissait errer ses doigts blancs, longs et chargés de bagues dans la chevelure soyeuse et parfumée du comédien, et regardait sans les voir, à demi renversée dans son fauteuil, les petits Amours ailés au plafond bleu turquin.

Tout à coup la marquise repoussa Léandre et se leva en chancelant.

— Oh! finissez, dit-elle d'une voix brève et haletante, finissez, Léandre, vos baisers me brûlent et me rendent folle!

Et, s'appuyant de la main à la muraille, elle gagna la porte par où elle était entrée et souleva la portière, dont le pli retomba sur elle et sur Léandre qui s'était approché pour la soutenir.

Digitized by Google

Une aurore d'hiver soufflait dans ses doigts rouges, quand Léandre, bien enveloppé de sa cape et dormant à demi dans le coin du carrosse, fut ramené à la porte de Poitiers. Ayant soulevé le coin du mantelet pour reconnaître sa route, il aperçut de loin le marquis de Bruyères qui marchait à côté de Sigognac et se dirigeait vers l'endroit fixé pour le duel. Léandre rabattit le rideau de cuir pour n'être pas vu par le marquis que le carrosse effleura presque. Un sourire de vengeance satisfaite erra sur ses lèvres. Les coups de bâton étaient payés!

L'endroit choisi était abrité du vent par une longue muraille qui avait aussi l'avantage de cacher les combattants aux voyageurs passant sur la route. Le terrain était ferme, bien battu, sans pierres, ni mottes, ni touffes d'herbe qui pussent embarrasser les pieds, et offrait toutes les facilités pour se couper correctement la gorge entre gens d'honneur.

Le duc de Vallombreuse et le chevalier de Vidalinc, suivis d'un barbier-chirurgien, ne tardèrent pas à arriver. Les quatre gentilshommes se saluèrent avec une courtoisie hautaine et une politesse froide, comme il sied à des gens biens élevés qui vont se battre à mort. Une complète insouciance se lisait sur la physionomie du jeune duc, parfaitement brave, et d'ailleurs sûr de son adresse. Sigognac ne faisait pas moins bonne contenance, quoique ce fût son premier duel. Le marquis de Bruyères fut très-satisfait de ce sang-froid et en augura bien.

Vallombreuse jeta son manteau et son feutre, et défit son pourpoint, manœuvres qui furent imitées de point en point par Sigognac. Le marquis et le chevalier mesurèrent les épées des combattants. Elles étaient de longueur égale.

Chacun se mit sur son terrain, prit son épée et tomba en garde.

— Allez, messieurs, et faites en gens de cœur, dit le marquis.

— La recommandation est inutile, fit le chevalier de Vidalinc; ils vont se battre comme des lions. Ce sera un duel superbe.

Vallombreuse qui, au fond, ne pouvait s'empêcher de mépriser un peu Sigognac et s'imaginait ne rencontrer en lui qu'un faible adversaire, fut surpris, lorsqu'il eut négligemment tâté le fer du baron, de trouver une lame souple et ferme qui déjouait la sienne avec une admirable aisance. Il devint plus attentif, puis essaya quelques feintes aussitôt devinées. Au moindre jour qu'il laissait, la pointe de Sigognac s'avançait, nécessitant une prompte parade. Il

Digitized by Google

risqua une attaque; son épée, écartée par une riposte savante, le laissa découvert, et s'il ne se fût brusquement penché en arrière, il eût été atteint en pleine poitrine. Pour le duc, la face du combat changeait. Il avait cru pouvoir le diriger à son gré, et après quelques passes, blesser Sigognac où il voudrait au moyen d'une botte qui jusque-là lui avait toujours réussi. Non-seulement il n'était plus maître d'attaquer à son gré, mais il avait besoin de toute son habileté et de toute son attention pour se défendre. Quoi qu'il fît pour rester de sang-froid, la colère le gagnait; il se sentait devenir nerveux et fébrile, tandis que Sigognac, impassible, semblait, par sa garde irréprochable, prendre plaisir à l'irriter.

— Ne ferons-nous rien pendant que nos amis s'escriment, dit le chevalier de Vidalinc au marquis de Bruyères; il fait bien froid ce matin, battons-nous un peu, ne fût-ce que pour nous réchauffer.

— Bien volontiers, dit le marquis; cela nous dégourdira.

Vidalinc était supérieur au marquis de Bruyères en science d'escrime, et au bout de quelques bottes, il lui fit sauter l'épée de la main par un lié sec et rapide. Comme aucune rancune n'existait entre eux, ils s'arrêtèrent de commun accord, et leur attention se reporta sur Sigognac et Vallombreuse.

Le duc, pressé par le jeu serré du Baron, avait déjà rompu de plusieurs semelles. Il se fatiguait, et sa respiration devenait haletante. De temps en temps des fers froissés rapidement jaillissait une étincelle bleuâtre, mais la riposte faiblissait devant l'attaque et cédait. Sigognac qui, après avoir lassé son adversaire, portait des bottes et se fendait, faisant toujours reculer le duc.

Le chevalier de Vidalinc était fort pâle et commençait à craindre pour son ami. Il était évident, aux yeux de connaisseurs en escrime, que tout l'avantage appartenait à Sigognac.

— Pourquoi diable, murmura Vidalinc, Vallombreuse n'essaye-t-il pas la botte que lui a enseignée Girolamo de Naples et que ce Gascon ne doit pas connaître?

Comme s'il lisait dans la pensée de son ami, le jeune duc tâcha d'exécuter la fameuse botte, mais au moment où il allait la détacher par un coup fouetté, Sigognac le prévint et lui porta un coup droit si bien à fond qu'il traversa l'avant-bras de part en part. La douleur de cette blessure fit ouvrir les doigts au duc dont l'épée roula sur terre. Le duel était fini.

THÉOPHILE GAUTIER.

(La suite prochainement.)

Digitized by Google

L'EXPOSITION UNIVERSELLE

DE 1862

DEUXIÈME PARTIE[1].

L'AGRICULTURE.

On aurait une idée bien fausse de la puissance agricole de la Grande-Bretagne, si on la jugeait d'après la galerie d'Exhibition Road. Les machines agricoles y sont nombreuses cependant, mais inertes, sur un plancher elles n'attirent que médiocrement l'attention; plus loin, à Kensington, les produits agricoles jetés pêle-mêle, sans ordre, en petit nombre, ne rappellent en rien que l'agriculture anglaise est la première du monde. C'est dans le parc de Battersea, à quelques lieues de Londres, que la Société royale d'Angleterre et la Société des Highlands d'Écosse ont installé le bétail, la vraie force agricole de la Grande-Bretagne; c'est enfin à Farningham qu'ont fonctionné les machines agricoles, dont le nombre et la variété donnent un caractère si particulier à l'agriculture anglaise.

C'est donc à Battersea et à Farningham qu'il nous faut aller d'abord, pour revenir plus tard à Kensington examiner les produits agricoles que toutes les nations y ont envoyés.

I

LE BÉTAIL.

L'Angleterre est naturellement un pays d'élevage; toute entourée d'eau, non abritée contre les vents humides de l'Océan, elle ne connaît pas plus les splendeurs d'un ciel sans nuages que les rigueurs des longs hivers; son humide ceinture, lente à échauffer, difficile à refroidir, lui donne un climat doux, tempéré, constant, essentiellement

1. Voir la précédente livraison.

Digitized by Google

propre au développement des herbages, que des pluies fréquentes viennent sans cesse reverdir. Le bétail abonde; aussi avant d'être fabricant, marchand ou marin, l'Anglais est pasteur.

Ce caractère frappe d'abord; il n'échappa pas à César : « La plupart des peuplades de l'intérieur, dit-il, ne cultivent point la terre, elles vivent de lait et de viande et sont vêtues de peaux. » A cette même époque nos druides, armés d'une faucille d'or, se couronnaient d'épis de froment. Le Français est resté laboureur, et l'Anglais a continué d'élever ses troupeaux. Ces deux directions différentes qui ont eu une influence décisive sur le succès de la culture expliquent, nous le verrons, la supériorité de nos voisins.

Pendant une longue suite de siècles, les Anglais tout en donnant à l'élève du bétail, notamment du mouton, une grande importance, parurent se contenter des animaux qui de temps immémorial paissaient les vieux gazons des comtés de l'Est. Depuis bien longtemps déjà le chancelier de l'Échiquier, président de la Chambre des lords, était assis sur le sac de laine, quand on s'avisa de chercher à modifier le bétail primitif pour en tirer parti.

La nécessité l'exigeait. Après la révolution de 1688, l'Angleterre entre dans la voie de la plus grande prospérité, ayant bien assis sa liberté, décidée à la défendre contre toutes les attaques, qu'elles partissent d'en haut ou d'en bas, commençant à développer ses manufactures, à comprendre l'importance de ses inépuisables mines de charbon, elle voit sa population augmenter rapidement, la consommation s'accroît, le prix des denrées s'élève, et l'agriculture vivement sollicitée par des prix rémunérateurs entre résolûment dans la période industrielle.

Aux grandes choses les hommes font rarement défaut dans un pays libre; tandis que le Norfolk, à l'exemple d'Arthur Young, adopte son précieux assolement qui s'étendra bientôt sur une grande partie de l'Angleterre, les Colling, les Bakewell, créent les admirables races de boucherie dont la réputation est aujourd'hui universelle.

Le problème nettement posé appelait une solution. Entre la consommation rapidement croissante et la production stationnaire, l'équilibre était rompu; l'alimentation anglaise étant essentiellement animale, c'est à l'élevage qu'on s'adressa; il fallut non-seulement nourrir plus d'animaux, mais mieux utiliser chacun d'eux, en tirer plus rapidement qu'autrefois une plus grande quantité de viande.

On avait déjà en Angleterre cette idée confuse, qu'un animal domestique n'est en définitive qu'une machine qui consomme et qui produit; le produit le plus rémunérateur qu'on en peut tirer, c'est la chair, il faut donc précipiter le développement musculaire, hâter

Digitized by Google

l'heure où l'animal pourra être sacrifié, puisqu'on ne l'utilise qu'après sa mort. Éloignons donc les sobres, les rustiques, les travailleurs, qui n'arrivent que tard à la boucherie ; il nous faut des animaux mous, sans énergie, capables de consommer beaucoup, de s'engraisser rapidement ; on ne leur demandera aucun effort, ils doivent seulement manger, s'accroître et mourir.

La réalisation la plus parfaite de cette spécialisation des animaux dans un but bien déterminé, unique, fut la race courtes-cornes améliorée, (Improved short Horns,) que nous nommons en France race de Durham, du comté où elle a pris naissance.

Tout le monde connaît aujourd'hui ces animaux monstrueux ; la ligne du dos est droite, le tronc cylindrique, énorme, la tête fine, l'œil doux, les jambes courtes et grêles ; la peau lisse et douce est soulevée de tous côtés par de grosses bosses graisseuses.

Bien que Charles Colling, qui a donné la dernière main à la création de cette admirable machine productrice de viande, ait souvent cherché à entourer de mystère les procédés qu'il suivit dans son élevage, il est bien démontré aujourd'hui qu'il a simplement agi par sélection, sur une race laitière qui habitait les bords de la Tees. La race Teeswater avait déjà subi quelques améliorations pour la boucherie, quand Colling entreprit de réunir les animaux les plus distingués qu'il put rencontrer et de les unir en proche parenté afin de donner à la race un caractère fixe, indélébile, qu'elle pût transmettre sûrement à ses descendants. Quelques-uns des taureaux de Colling restés célèbres, tels que *Hubback* et *Favourite*, ont été employés par lui si fréquemment que tous les animaux remarquables de la race de Durham ont de leur sang dans les veines.

C'est une idée généralement répandue que pour améliorer les animaux domestiques il faut les croiser : la création de la race de Durham vient donner à cette opinion un démenti formel ; non-seulement ni Charles ni Robert Colling n'ont introduit aucun animal étranger à la race de la Tees dans leurs étables, mais ils ont même procédé surtout par l'*in and in*, comme on dit de l'autre côté de la Manche, ils ont uni le père à la fille, la mère au fils, le frère à la sœur, etc., de façon à perpétuer les qualités qu'avaient leurs reproducteurs les plus remarquables. Une vache célèbre, *Clarissa*, qui à la vente de Charles Colling atteignit un prix très-élevé, était fille, petite-fille, arrière petite-fille jusqu'à la septième génération du taureau *Favourite*.

C'est ainsi que fut faite cette race admirable qui entre deux ans et demi et trois ans pèse plus de 900 kilos et rend de 65 à 70 pour cent de viande.

Digitized by Google

Elle est fort bien représentée cette année à Battersea, comme à Paris en 1856; il est probable que quelques taureaux ont dû atteindre des prix considérables : un de ceux que nous avons vus en France à notre dernier concours international, *Master-Butterfly*, a été vendu 30,000 francs quelques mois après, au concours de Chelmsford. Parmi les curiosités de ce concours de Battersea, on a été frappé surtout d'un exemple étonnant de précocité, M. Web a obtenu une médaille d'or pour un jeune taureau de dix mois et demi, qui a la taille d'un bœuf de Devon adulte, et qui paraît avoir toutes les qualités d'un bœuf fait.

Plusieurs des autres races anglaises étaient représentées par des animaux très-distingués, fort analogues à ceux que nous avons vus à Paris en 1856 ; les énormes Angus noirs sans cornes attirent toujours l'attention, les Hereford, les Devon, etc., sont tous plus ou moins améliorés pour la boucherie, mais ne paraissent pas avoir atteint encore le même degré de perfection que les Durham.

Notre bétail français était peu nombreux; nous ne comptions que 52 animaux, parmi lesquels on a distingué surtout les Charollais blancs, dont l'amélioration a été entreprise avec succès par M. Massé.

Nous sommes loin en France d'avoir pris notre parti nettement et d'avoir spécialisé nos bêtes à cornes comme les Anglais. Presque partout nous avons des animaux à deux fins ; les bœufs n'arrivent à la boucherie que tard, après avoir travaillé ; on n'a donc pas pu les pousser vers cet engraissement précoce, qui caractérise les animaux anglais, et bien qu'on ait fait des progrès réels dans ce sens, les chiffres trahissent cependant une infériorité évidente quant aux produits obtenus.

On estime qu'en France le nombre de bestiaux abattus annuellement pour la boucherie doit être de 4,000,000 de têtes, produisant en tout 400,000,000 de kilogrammes de viande à raison de 100 kilos de poids net moyen. Dans les îles Britanniques le nombre des bestiaux abattus annuellement est de 2,000,000 de têtes, produisant 500,000,000 de kilogrammes de viande à raison de 250 kilos de poids net moyen [1].

De même que les Anglais ont des races essentiellement précoces pour la boucherie, ils se sont efforcés aussi de développer chez certaines familles de vaches les qualités laitières ; ils ont été moins heureux cependant, et les vaches hollandaises, suisses ou normandes valent les meilleures laitières anglaises; toutefois la moyenne du ren-

1. Léonce de Lavergne, *Économie rurale de l'Angleterre.*

Digitized by Google

dement des vaches anglaises est bien supérieure à la nôtre : la France produit en nombres ronds 1,000,000,000 de litres de lait à 10 centimes, c'est donc un produit annuel de 100,000,000 ; les îles Britanniques produisent 2,000,000,000 de litres que la consommation paye 20 cent., aussi le produit est de 400,000,000.

Il ne faudrait pas tirer de ces faits des conclusions trop précipitées, et se hâter de vouloir introduire partout chez nous les animaux perfectionnés de l'Angleterre. Tout se tient en économie rurale, les animaux anglais sont arrivés à un admirable développement parce que les conditions générales dans lesquelles ils ont été placés s'y sont parfaitement prêtées; avant de vouloir les introduire en France, il faut s'assurer quelles sont les parties de notre territoire qui peuvent les nourrir.

Dans la région du nord-ouest, par exemple, la plus avancée de beaucoup, ils trouvent naturellement leur place, la Normandie ressemble beaucoup à l'Angleterre, et nos magnifiques herbages de la vallée d'Auge peuvent parfaitement nourrir des Durham ; mais il n'en serait plus ainsi dans les pays pauvres du centre et du sud, où la nourriture fait défaut pendant l'hiver, où les animaux doivent pendant l'été chercher leur pâture dans de maigres communaux. Avant de vouloir améliorer les races, il faut améliorer la culture, récolter des racines propres à nourrir le bétail pendant l'hiver, et à l'aide d'irrigations bien entendues créer des prairies là où il n'en existe pas naturellement.

Les travaux d'irrigation, en effet, sont loin d'avoir dans le sud de notre pays l'importance qu'ils méritent, la pluie fait défaut; il faut y suppléer, il faut profiter des sources qui descendent des montagnes, pour fertiliser les vallées; ce sera seulement lorsqu'on aura assuré une nourriture abondante au bétail qu'on pourra par la sélection approcher les races locales du type que doit avoir l'animal uniquement destiné à la boucherie, ou arriver plus rapidement par le croisement à obtenir non pas des races qu'il est impuissant à créer, mais d'excellents produits en demandant des mâles reproducteurs aux meilleures races anglaises. C'est par ce dernier procédé que plusieurs de nos éleveurs produisent d'excellents animaux de boucherie qu'on admire chaque année à nos concours de Poissy.

Les progrès de l'agriculture doivent donc précéder ceux de l'élevage, et les irrigations bien entendues sont certainement le moyen le plus rapide et le plus économique pour créer des ressources fourragères abondantes ; on ne saurait donc trop applaudir à la fondation faite récemment par le gouvernement d'une école d'irrigation en Bretagne. Elle est établie sur les domaines du comte de Couédic, qui s'est livré

Digitized by Google

lui-même à ces travaux avec le plus grand succès; les plans des améliorations du domaine sont exposés dans notre cour française à Kensington.

L'élevage des bêtes à laine oscille entre deux tendances comme celui du gros bétail; tandis que nos voisins ont pris leur parti vite et bien, nos éleveurs partagés d'opinion n'ont pas su se décider encore.

Si la chair du mouton fournit un aliment précieux, sa laine constitue une matière première de grande importance, et sa valeur est d'autant plus grande que la toison est plus fine et plus régulière. Si l'on pouvait avoir à la fois des animaux grands mangeurs d'un développement rapide, précoces pour la boucherie et couverts de laine fine, tout serait pour le mieux; malheureusement il n'en est pas ainsi, il faut choisir. Les moutons mérinos d'Espagne, assez rustiques, sobres, sont d'une croissance tardive; peu riches en chair, ils sont difficiles à engraisser; les pousse-t-on en nourriture, leur laine grandit, grossit, et perd rapidement toutes les qualités qui les font rechercher, il faut donc les nourrir médiocrement, les attendre longtemps. Le mérinos est une machine à laine fine, ce n'est pas une machine à viande; les Anglais l'ont ainsi compris, et l'ont vite abandonné. Tandis que Daubenton chez nous s'efforçait de l'acclimater et y réussissait, l'Anglais Bakewell créait le mouton de boucherie; la race de Dishley représente cette création; elle est formée de grands animaux ramassés, couverts d'une laine longue qui ajoute encore à leur énormité, les cultures très-riches seules leur conviennent, une si grosse masse de chair doit être nourrie abondamment; si elle pâtit, elle perd et la spéculation est manquée. Pour les terrains moins riches, les Anglais ont façonné d'autres races, à laine longue, bien conformées pour la boucherie; parmi elles les moutons des dunes du Sud, les South-Downs, sont les plus distingués. Les éleveurs français qui ont consenti à abandonner leurs troupeaux mérinos qui pendant si longtemps ont fait leur orgueil, les ont remplacés avec succès par les South-Downs.

Si l'industrie anglaise a su parfaitement utiliser les laines longues que portent ses gros moutons, elle n'a pas renoncé à produire la laine fine; mais, sachant bien les conditions économiques de cette production, reconnaissant son incompatibilité avec celle de la viande, elle l'a relégué dans ses colonies encore peu peuplées, où le parcours est possible. L'élevage des moutons à laine fine organisé en Australie, s'y est développé avec un prodigieux succès; les éleveurs de cette contrée viennent souvent chercher en Europe les beaux béliers de race mérine qu'élèvent encore la France et la Saxe, et cette

Digitized by Google

année, à Battersea, ils ont acquis trois béliers saxons au prix énorme de 600 livres (30,000 fr.).

Depuis la Restauration jusqu'à ces derniers temps, on a voulu surtout en France faire des moutons à laine fine, on y a réussi; mais à peine y était-on arrivé, qu'on a reconnu qu'on faisait fausse route et que la demande de viande toujours croissante exigeait des animaux plus précoces que ceux qu'on avait élevés jusqu'alors. Dans le Nord, toujours plus prompt aux progrès, on renonce chaque jour aux mérinos pour introduire des animaux anglais d'un développement plus rapide. On revient donc à la marche suivie par l'Angleterre, mais avec un retard de quatre-vingts ans qui se trahit dans la différence des résultats.

La France, en effet, compte à peu près autant de moutons que l'Angleterre, mais le rendement est bien inférieur, nos 35 millions de moutons ne nous donnent guère que 60 millions de francs en laine et 144 millions en viande; les moutons anglais produisent la même somme en laine, car si elle est moins fine, et par conséquent moins chère, chaque mouton en produit davantage, mais on estime à 360 millions le prix de leur viande.

Ainsi, dans l'empire britannique, la division du travail est complète : dans la mère patrie les animaux précoces faciles à engraisser fournissent seulement de la viande et du fumier; au loin, dans les colonies, s'élèvent les animaux capables de produire les matériaux faciles à transporter, la laine fine et le suif; on jugera du progrès de l'élevage en Australie par les chiffres suivants :

En 1796, on comptait en Australie 57 chevaux, 227 bêtes à cornes et 1,531 moutons, à la fin de 1860, on était arrivé aux nombres suivants :

COLONIES.	MOUTONS.	BÊTES A CORNES.	CHEVAUX.
Nouvelles-Galles du Sud..	6,119,113	2,408,586	251,497
Victoria.....	5,794,127	683,534	69,288
Queensland.....	3,449,350	432,890	23,504
Australie méridionale....	2,824,811	278,265	49,399
Tasmanie.....	1,700,903	83,366	21,036
TOTAUX..	19,888,381	3,886,641	314,722

L'exportation de laine de Sydney, en 1860, monta à environ 6 millions de kilos valant plus d'un million de livres sterling [1].

Ici l'imitation est facile, il est certain que nous devons chercher à

1. *The New South Wales Catalogue. International Exhibition*, 1862.

Digitized by Google

propager en France les races précoces faciles à engraisser de la Grande-Bretagne, partout où les progrès de la culture permettent de les nourrir abondamment en toute saison, et reléguer en Algérie nos moutons à laine fine d'un développement beaucoup moins rapide. L'Algérie se prête au reste parfaitement à l'élève du mouton, puisqu'on estime sa population à 6,875,000 bêtes, qui produisent en moyenne 10 millions de kilos, dont la moitié environ est exportée.

Malheureusement la laine de nos moutons arabes, négligés pendant des siècles, est bien inférieure à celle des troupeaux d'excellente race qui peuplent l'Australie, car les 5 millions exportés ne représentent guère plus de 6 millions de francs.

Les pays peu peuplés sont, nous l'avons dit, particulièrement propres au parcours, à la production de la laine fine, c'est ainsi que les parties encore peu avancées de l'empire d'Autriche, la Moravie, la Silésie et la Bohême, fournissent les magnifiques toisons bien tassées, admirablement fines et régulières que nous avons vues à Paris en 1855, et qu'exposent encore cette année, à Kensington, le baron de Mundy et le prince de Liechtenstein.

L'Autriche n'exporte au reste que des laines fines, elle achète à l'étranger les laines communes qu'elle consomme; en 1861, on a importé 225,000 quintaux et exporté 220,000, ou sensiblement la même quantité.

Ce sera par l'exportation des suifs, des laines et des cuirs, que le bétail russe pourra avoir quelque influence sur les marchés occidentaux; l'élève de mouton à laine fine y est naturellement indiqué, et on semble s'occuper aujourd'hui de l'amélioration des races locales en empruntant des béliers à l'Autriche ou à la France. Le commerce des laines peut devenir, pour la Russie comme pour l'Australie, une source puissante de bénéfice, puisqu'il est arrivé, en 1858, à une valeur de plus de 46 millions de francs.

Il nous a paru plus utile d'indiquer comment est organisé l'élevage en Angleterre que de passer en revue tous les animaux exposés à Battersea; les porcs, cependant, y étaient nombreux et méritent une mention. On sait que les Anglais n'admettent pas dans les concours d'animaux reproducteurs les sujets d'un engraissement exagéré qui les empêche de se livrer à la reproduction, une des clauses de la réception des porcs est en général qu'ils puissent *entrer à l'Exposition à pied.*

Si l'agriculture trouve des auxiliaires précieux dans les grands animaux annexés à la ferme, elle a aussi des légions d'ennemis, ce sont tous les petits êtres qui vivent à ses dépens, dévastant ses champs, s'introduisant dans ses meules, rongeant les racines de ses

Digitized by Google

plantes, dévorant ses fruits : campagnols, hannetons, vers blancs, charançons, etc.

Des alliés toutefois se sont rencontrés qui luttent avec l'homme contre ces ennemis innombrables; mais par un malentendu regrettable, ces amis fidèles ont vu leurs services méconnus; au lieu de les soutenir on les combat, au lieu de les multiplier on les détruit; M. Florent Prévost, aide naturaliste au Muséum d'histoire naturelle, s'est donné la mission d'éclairer le public sur ses véritables intérêts en montrant combien sont utiles certains oiseaux auxquels on fait partout, cependant, une guerre acharnée.

Brillat-Savarin, qui aimait à travestir les proverbes, écrivait : « Dis-moi ce que tu manges, je te dirai qui tu es. » C'est la même question que M. Florent adresse aux animaux; il étudie ce qu'ils mangent, voit s'ils attaquent nos récoltes, ou si, au contraire, ils dévorent les insectes qui les ravagent, et conclut de l'examen de leur régime à leur qualité d'alliés ou d'ennemis.

Pour établir sur des bases certaines la nature du régime des oiseaux, M. Florent Prevost examine leur estomac; il fait sur chaque espèce cinquante-deux observations annuelles, une toute les semaines, de façon à connaître parfaitement les aliments que consomment les animaux et à établir en définitive s'ils doivent être conservés ou détruits.

Comme pièces à l'appui des nombreux registres qu'il a exposés à Kensington avec une collection très-complète des principaux animaux domestiques, gibiers et animaux nuisibles de France, M. Florent Prévost a réuni un très-grand nombre d'estomacs d'oiseaux; il les a ouverts et disposés avec tous les débris qu'il y a trouvés, un examen attentif les fait facilement reconnaître. Quel terrible ennemi, par exemple, a le hanneton dans la corneille noire! Elle s'en nourrit pendant plusieurs mois; à d'autres époques elle cherche dans les sillons fraîchement ouverts les larves qui doivent reproduire cet insecte si nuisible; les hiboux, les chouettes, dont la tête est mise à prix, dévorent infiniment plus de rats et de campagnols que les chats; enfin les petits oiseaux émigrants, dont on fait une destruction si fatale à nos récoltes dans les départements du Midi, sont les ennemis acharnés d'une foule d'insectes qui échappent à tout autre moyen de destruction. Rappelons-nous donc que, si l'oiseau peut vivre sans l'homme, l'homme ne peut vivre sans l'oiseau.

La Société d'acclimatation a aussi réuni dans la cour française quelques-uns des animaux dont elle poursuit l'introduction et la domestication en France et en Algérie.

Digitized by Google

II

LES INSTRUMENTS.

L'avenir est aux machines. La transformation de la matière exige toujours une dépense de force, l'homme la fournit d'abord, mais il s'épuise, il succombe même; soumis pendant les chaleurs de l'été ou les rigueurs de l'hiver à des efforts musculaires considérables, il n'y peut résister et meurt; tous les grands travaux publics entrepris à bras d'homme ont été aussi meurtriers que des batailles.

Plus tard, c'est l'animal qui fournit la force, il traîne les chariots, il creuse les sillons; mais, lorsque le travail exige des mouvements plus compliqués, il faut que la machine intervienne pour transformer la force rectiligne que fournit l'animal attelé; les engins propres à exécuter chacun des grands travaux qui se reproduisent périodiquement se sont fait longtemps attendre, et dans le monde entier la moisson n'emploie presque encore aujourd'hui que la faux et la faucille; c'est à peine si la machine commence à jouer un rôle dans ce pénible travail.

L'emploi des animaux, encore si restreint, n'est cependant qu'une station intermédiaire; il faut tendre toujours à utiliser ce travailleur admirablement sobre, docile, infatigable, peu coûteux, qui se nourrit de charbon au lieu de consommer du blé ou de l'avoine.

A tout travail correspond une dépense; si un homme fait un effort musculaire, c'est à condition de recevoir des aliments, et c'est en définitive le charbon et l'hydrogène brûlés pendant sa respiration qui représentent la consommation de sa machine; un animal brûle de même du charbon et de l'hydrogène qui lui sont fournis sous forme de foin et d'avoine, etc., l'effet utile du travailleur à vapeur correspond aussi à la combustion du charbon et de l'hydrogène qu'on lui fournit, mais il les prend dans la houille, de là une immense économie.

Tôt ou tard, comme l'industrie manufacturière, l'industrie agricole arrivera à remplacer les machines à foin et à avoine qu'elle emploie aujourd'hui par des machines à houille; le progrès dans ce sens est déjà rapide. L'Exposition de 1851 a été, pour l'agriculture française, une véritable révélation; nous ne nous doutions pas alors des modifications profondes qu'avait subies en Angleterre la mécanique agricole; devant les innombrables engins déjà usuels de l'autre côté de la Manche, nos cultivateurs restèrent étonnés d'abord, et n'auraient peut-être jamais songé à en faire l'essai, s'ils n'eussent été forcés par l'émigration des travailleurs attirés dans les villes par des salaires élevés.

Digitized by Google

Les machines à battre furent les premières introduites; en quelques années elles pénétrèrent dans tout le Nord, et bientôt sans doute elles iront dans le Sud détrôner le dépiquage, si ancien qu'il est déjà décrit par Virgile.

A toutes les opérations agricoles correspondent en Angleterre des instruments spéciaux. Si nous commençons l'exploitation d'un sol humide, il faut d'abord le drainer, les machines à fabriquer les tuyaux abondent; tous les Parisiens les ont vues fonctionner à l'entrée de l'annexe du quai en 1855; les tuyaux moulés et cuits, il faut les poser; ici, nous creusons péniblement des fossés et nous y déposons bout à bout les tuyaux destinés à l'écoulement des eaux. M. Fowler fait mieux; sa charrue à drainer est composée de deux parties; une locomobile, fixée à l'une des extrémités du champ par des ancres, attire à elle un chariot sur lequel deux arcs-boutants en fer très-solides portent un coutre de charrue de 6 pieds de long et de 12 pouces de large, terminé à sa partie inférieure par un fort sabot présentant les dimentions d'un tuyau de drainage; à l'extrémité postérieure du tuyau se fixe un câble sur lequel on enfile les tuyaux, le dernier étant maintenu par un nœud. Quand la machine doit fonctionner, les ouvriers font un trou de 3 ou 4 pieds de profondeur, on y fait descendre, au moyen d'une crémaillère, le coutre et le câble avec les premiers tuyaux; puis la machine tire à elle tout le système qui avance lentement, mais avec une force irrésistible, tirant derrière lui les tuyaux qui viennent se placer bout à bout, reposant dans un lit qui les serre de toutes parts et les maintient dans une position parfaitement fixe et stable.

Notre terrain est drainé, il le faut labourer, car l'ameublissement de la terre arable, l'augmentation de son épaisseur, sa parfaite aération, ont la plus grande importance.

Nous avons pu mettre récemment en lumière, en effet, l'influence de l'épaisseur de la terre arable sur la fertilité, dans un travail entrepris pour déterminer la composition de quelques sols[1]. En déterminant la quantité de principes utiles qui se trouvent dans un kilogramme d'une terre de la Brie épuisée déjà par la culture, et d'un kilogramme d'une de ces terres noires de Russie, célèbres par leur inépuisable fécondité, on n'a pas trouvé de différences très-notables; la valeur nullement comparable de ces terres, n'étant pas due à la différence des compositions, dépendait donc surtout de l'épaisseur différente qu'elles présentent : dans la terre de la Brie étudiée, cette épaisseur n'était guère que de 30 centimètres, tandis que l'épaisseur

1. *Annales du Conservatoire des Arts et Métiers*, avril 1862.

Digitized by Google

de la couche arable des terres noires de Russie est évaluée à 3 mètres; dans le premier cas, les racines des plantes devaient aller glaner la petite quantité de principes actuellement assimilables que renferme la terre arable dans un espace très-restreint, il était infiniment plus étendu dans le second cas; de là les différences[1].

Les cultures sans engrais du pasteur Smith à Lois Veedon, qui arrive à faire produire à la même terre des récoltes de blé pendant dix années de suite sans lui donner d'engrais, montrent assez l'importance d'un travail excellent de la terre arable.

Aussi les agriculteurs attachent-ils une grande importance aux perfectionnements si nombreux depuis quelques années qu'a subis le premier de leurs instruments, la charrue. Parmi les charrues à vapeur qui semblent donner les meilleurs résultats, se trouve surtout celle de M. Fowler, qui a été déjà décrite dans la *Revue*[2]. On sait que cet appareil, comme la charrue à drainer, consiste en une locomobile à vapeur placée à poste fixe dans un champ et transmettant au moyen d'un cordage le mouvement à une charrue puissante à plusieurs socs tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre. La charrue porte double système de socs et de versoirs, de manière à pouvoir travailler dans ces deux sens. Des poulies de transmission sont disposées aux deux extrémités des raies à ouvrir, et elles se déplacent facilement avec leurs supports dans un sens perpendiculaire aux sillons.

Les deux constructeurs qui paraissent avoir réuni le plus de commandes pour les charrues à vapeur sont MM. Fowler et Howard, qui doivent expédier un certain nombre de leurs charrues en Allemagne et en Hongrie. Le travail de leurs machines a été au reste satisfaisant, la machine de dix chevaux de M. Howard, à cabestan fixe, a labouré plus de trois hectares à 15 centimètres de profondeur en dix heures; une autre charrue du même constructeur a labouré à la même profondeur, en dix heures, quatre hectares. La charrue de M. Fowler à cabestan mobile a labouré plus d'un hectare et demi à 15 centimètres de profondeur en quatre heures.

L'avenir, nous le croyons, appartient au labourage à vapeur, qui fait vite et bien; il est certain, cependant, que pendant de longues années encore nos cultivateurs auront avantage à utiliser leurs attelages à l'arrière-saison pour faire les labours; ce n'est pas de ce côté que doivent se tourner actuellement les efforts des constructeurs d'instruments.

L'agriculture anglaise est prodigue d'engrais, la première, elle a

1. Voir la *Revue* du 25 février 1861.
2. *Idem*, 25 novembre 1861.

Digitized by Google

employé sur une grande échelle les os pulvérisés [1], les phosphates fossiles, et il existe à Londres une usine qui fabrique annuellement plus de 40,000 tonnes de *superphosphates* particulièrement destinés aux *turneps*, dont la culture est si répandue dans les comtés du Nord, notamment dans le Norfolk.

Ce qui paraît préoccuper surtout aujourd'hui les agriculteurs anglais, c'est l'emploi de la quantité immense d'engrais produite par la ville de Londres, richesse énorme actuellement jetée à la Tamise qu'elle empeste pendant les basses eaux; on voudrait employer ces matières à l'état liquide, les faire circuler dans les comtés voisins sous le sol arable par un système de tubes sur lesquels peuvent s'adapter des tuyaux mobiles, terminés par des lances analogues à celles qu'emploient les pompiers. On pourrait ainsi distribuer sur le sol une masse énorme d'engrais liquides provenant des villes, comme on distribue déjà dans quelques fermes des masses considérables d'engrais liquides provenant des étables; ce sont là des projets gigantesques qui finiront peut-être par trouver une forme réalisable.

On sait qu'en France M. Moll essaye depuis plusieurs années, à la ferme de Vaujours, des engrais analogues dont les effets sont surprenants; ils pèchent surtout par excès de richesse, les plantes acquièrent parfois des développements si exagérés que les récoltes sont compromises. Les études sur l'emploi des engrais liquides sont loin d'être complètes, elles doivent cependant être prises en sérieuse considération, car la culture intensive appauvrit rapidement les sols qui ne reçoivent pas d'engrais du dehors; cette exploitation exporte constamment, en effet, avec les animaux ou les végétaux vendus, et en quantités considérables, les principes contenus dans la terre arable; ils doivent être remplacés, sous peine d'appauvrir le domaine. Le guano, les phosphates fossiles peuvent sans doute être utilement employés, mais on reconnaîtra qu'il est peu rationnel d'aller chercher au delà de l'Atlantique un engrais qui a une composition analogue aux vidanges, et qu'il serait préférable d'utiliser les eaux des dépotoirs de Paris ou de Londres que de doubler le cap Horn pour ramener des îles du Pérou les excréments d'oiseaux accumulés pendant une longue suite de siècles. Ces ressources, au reste, feront bientôt défaut, dans soixante ans probablement si l'exploitation continue avec la même énergie qu'aujourd'hui, ces gisements seront épuisés, et il faudra en revenir à utiliser les déjections humaines

1. Voir pour plus de détails nos *Recherches sur l'emploi agricole des phosphates*. Rothschild. 1860.

Digitized by Google

qu'on jette à la mer depuis des siècles avec une insouciance dont l'agriculture finira par porter la peine [1].

Le champ drainé, labouré, fumé, il doit porter récolte, il faut donc faire les semailles; or, semer les grains à la volée est un procédé barbare, la distribution est inégale, le grain est enlevé par le vent, est mangé par les oiseaux et les campagnols; aussi les cultivateurs anglais tiennent-ils en grand honneur les semoirs mécaniques, qui commencent aussi à être employés en France; le grain descend régulièrement au travers de tuyaux dans le sol ouvert par un petit soc de charrue, et refermé après le dépôt du grain par un petit appendice placé derrière le coutre; quelques-uns de ces appareils portent une caisse à engrais liquide qui humecte la terre le long des lignes où l'engrais a été posé; l'usine de Leiston, de MM. Garrett et fils, fabrique tous ces instruments en grande quantité.

Les progrès des machines à faucher et à moissonner ne paraissent pas bien grands; c'est cependant vers eux que devraient se tourner les efforts de la mécanique agricole, car le prix de la main-d'œuvre va partout et toujours en augmentant, et tous les ans on sent mieux le besoin de pouvoir récolter à un moment donné en profitant rapidement des jours favorables [2].

Les râteaux à cheval, à dents indépendantes se relevant sur les inégalités du terrain, sont construits aujourd'hui avec une grande perfection; les machines à faner qui lancent le foin en l'air et le retournent rapidement épargneront bien des frais de main-d'œuvre. Les machines à battre animées par leurs locomobiles ou leurs manéges fonctionnent avec une rare perfection, elles trient le grain, le nettoient, le mettent en sac sans embarras.

On s'est enfin beaucoup préoccupé cette année d'installer des locomotives capables de cheminer sur des routes ordinaires; quelques-unes de ces lourdes machines s'avancent sur le pavé ou le macadam sans autre précaution que d'avoir des roues très-larges; d'autres, au contraire, posent devant elles des rails mobiles qui facilitent le travail. Elles produisent des efforts de traction irrésistibles et se meuvent réellement avec une grande facilité même sur les champs fraîchement labourés et détrempés par la pluie.

Quel sera l'emploi de ces énormes engins? serviront-ils à labourer en traînant derrière eux de puissantes défonceuses? serviront-ils à

1. Voir sur ce sujet les *Lettres sur l'Agriculture*, du baron de Liebig.

2. Voir sur ce sujet d'excellents rapports publiés en 1859-1860, les *Concours internationaux de machines à faucher et à moissonner*, par MM. Barral et Tisserand.

Digitized by Google

traîner sur les routes de longs convois de produits agricoles? L'avenir nous l'apprendra.

Avoir une calèche à vapeur est un goût qui nous paraît devoir se répandre lentement, et je craindrais fort pour les robes des dames le contact du charbon, des étincelles et des menus fragments de noir de fumée. Il y a cependant plusieurs de ces voitures à Kensington. — Au lieu de faire cheminer sur les routes des machines à vapeur, il serait plus simple, pour lever les difficultés que présentent encore les transports, d'installer sur les routes des rails en fer ou même en bois sur lesquels les chevaux pourraient traîner des poids infiniment plus considérables que ceux qu'ils peuvent mettre en mouvement aujourd'hui sur nos routes inégales et raboteuses.

Ce n'est que plusieurs années après une exposition internationale qu'on peut bien juger son influence; il nous semble, cependant, aujourd'hui, que l'exposition de Kensington a été plus remarquable par les progrès de détail accomplis dans chacun des engins destinés à l'agriculture, par la profusion avec laquelle tous ces instruments ont été fabriqués, que par leur nouveauté. On fabrique mieux, on fabrique plus; ces machines ont franchi la Manche, nos cultivateurs les considéraient d'abord avec étonnement, elles lui sont devenues familières, il les connaît, il recule encore devant la mise de fonds qu'exige leur acquisition, mais il les adoptera quand la nécessité inexorable de réduire la dépense de main-d'œuvre l'y forcera.

Ce sera un progrès, et très-grand. La machine ramène l'homme à son véritable rôle, il était courbé vers la terre, elle le redresse; il conçoit, il commande, elle exécute; ces géants qui soufflent la flamme et la fumée sont ses serviteurs obéissants.

III

LES PRODUITS.

Notre exposition de produits agricoles au palais de Kensington est des mieux ordonnées, elle fait le plus grand honneur à M. Porlier, chargé spécialement de son installation; peut-être cependant aurait-il fallu fortifier les nombreux échantillons exposés de quelques renseignements statistiques. Si de grands tableaux bien clairs, placés au-dessus des produits de chaque région, nous indiquaient quelles sont ses ressources, ce qu'elle peut exporter, nous aurions encore une idée plus précise, plus complète de sa richesse.

Le catalogue de nos possessions d'Afrique et d'outre-mer est fort

Digitized by Google

complet et vient remplacer jusqu'à un certain point les tableaux statistiques dont nous regrettons l'absence.

L'exposition des produits autrichiens est faite également avec grand soin, et le catalogue qui l'accompagne, tout gonflé de documents, est des plus utiles; l'installation des vins de Hongrie est peut-être cependant un peu mythologique, et sous ces vignes entrelacées on verrait, sans trop s'étonner, le gros Silène accompagné de son riant cortége de folles bacchantes. C'est un excès de zèle auquel a complétement échappé l'Italie. Il est à regretter qu'elle n'ait pas mieux disposé ses produits agricoles, qui resteront, sans doute, pendant de longues années, la base unique de son commerce d'exportation; l'Angleterre, ainsi que nous l'avons dit, n'a pas mieux disposé dans l'annexe d'Exhibition Road son exposition d'agriculture; mais en revanche le bataillon serré des colonies anglaises a réuni un grand nombre de matières intéressantes, et a publié sur l'état actuel de chacun de ces pays entrés nouvellement dans la vie générale du globe des catalogues très-instructifs.

Les céréales forment dans le monde entier la base de l'alimentation humaine, leur production abondante est un des problèmes les plus importants qu'ait à résoudre l'agriculture.

En 1815, nous avions en France 4,591,000 hectares ensemencés en froment, qui ont rapporté 39,460,000 hectolitres, ce qui établit le rendement moyen par hectare à 8$^{hect.}$,59. En 1858, le froment a occupé 6,639,000 hectares, on a récolté 109,989,000 hectolitres, ce qui porte le rendement à 16 hectolitres; c'est là évidemment un résultat considérable et qui démontre avec la plus grande netteté combien nos procédés de culture se sont améliorés; il faut reconnaître cependant que l'année 1858 a été très-favorable à la culture, et que, les années précédentes, le rendement n'a pas été aussi élevé; mais en faisant la moyenne des bonnes et des mauvaises années, on trouve que, de 1846 à 1857, le rendement atteint 13$^{hect.}$,70, bien plus élevé, par conséquent, qu'au commencement de la Restauration.

En prenant la moyenne d'une dizaine d'années, on peut porter le chiffre du rendement de la France à 90,000,000 d'hectol.; cette quantité serait à peu près celle que nous consommons; toutefois, depuis 1819, nos récoltes n'ont pu suffire à notre consommation, et si nous mettons en parallèle les quantités importées et exportées, nous trouvons que l'importation domine; de 1819 à 1858, nous avons en effet importés 57 millions d'hectolitres, et nous n'en avons exporté que 23 millions; l'Algérie pourra, sans doute, venir combler le déficit qui se produit souvent dans nos récoltes, et dont l'année 1861 nous a offert un récent et triste exemple; la culture du froment prend en

Digitized by Google

effet une grande importance dans notre colonie d'Afrique, en 1856 on y a récolté 2,683,000 hectolitres de blé, représentant une valeur de plus de 59 millions de francs.

La culture du froment est très-répandue dans toute l'Europe, le tableau ci-après contient les chiffres de la production moyenne annuelle du froment dans les principaux pays.

	HECTOLITRES.		HECTOLITRES.
Angleterre....	32,800,000	Luxembourg.	200,000
Écosse.....	2,082,557	Autriche.....	29,000,000
Irlande.....	2,900,000	Pays-Bas.....	2,189,700
Belgique.....	3,892,000	Russie.....	80,000,000
Prusse.....	10,000,000	Espagne.....	18,000,000
Bavière.....	2,835,000	Grèce.....	325,000
Saxe.....	1,700,000	Portugal.....	3,270,000
Oldenbourg..	1,200,000	Italie.....	35,400,000
Hesse.....	573,440	Suède.....	400,000
Nassau.....	311,240	États-Unis....	45,000,000
Wurtemberg..	64,400		

On voit que la France se place au premier rang quant à la production du froment, et que la Russie qui nous en expédie si souvent en récolte cependant moins que nous.

On pourrait toutefois tirer de ces chiffres des conclusions très-erronées, si on les rapportait à des surfaces égales. La France produit plus de froment que l'Angleterre, beaucoup plus, mais elle y consacre aussi une surface beaucoup plus étendue, et tandis qu'en moyenne notre rendement n'est guère que de 14 hectolitres à l'hectare, il est, en général, en Angleterre de 20 à 25, ce qui prouve une culture beaucoup plus avancée et aussi beaucoup plus lucrative, car rien n'est si cher que de mal cultiver.

On a souvent exagéré l'influence que peut avoir la Russie sur notre marché français. Cette vaste contrée a souvent des excédants de récolte à exporter, mais les communications y sont très-difficiles et très-coûteuses; aussi on n'attribue guère à plus de 3,150,000 hectolitres ce qu'Odessa, de beaucoup le plus important des marchés, exporte chaque année quand les prix sont très-élevés.

La culture du seigle a chez nous beaucoup moins d'importance qu'en Allemagne et en Russie, tandis que nous n'en produisons en moyenne que 30 millions d'hectolitres, l'Autriche et la Prusse en récoltent chacune 35 millions et la Russie à elle seule 150 millions d'hectolitres. Les pays riches tendent à abandonner cette céréale, qui ne donne jamais qu'un médiocre rendement.

Digitized by Google

La récolte moyenne de l'orge, en France, ne monte guère qu'à 20 millions d'hectolitres, en Autriche elle atteint 26 millions, en Prusse 10 millions, en Russie 50 millions; l'orge a toujours été une culture de prédilection pour l'Algérie, qui en a récolté en 1856 3,858,000 hectolitres, valant ensemble 10 millions de francs. L'orge algérienne est particulièrement propre à la fabrication de la bière, et l'Angleterre commence à la rechercher pour cet usage

Notre colonie d'Afrique s'est donc avancée très-résolûment dans la production des céréales. Les cultures de 1854 comprenaient 707,852 hectares, qui ont produit 9,124,571 hectolitres de grains, d'une valeur de 135,030,162 francs. Celles de 1861 ont compris 2,060,270 hectares, qui ont produit 12,846,517 hectolitres de grains, d'une valeur marchande de 176,865,192 francs. Les chiffres de culture sont donc de 1,332,418 hectares supérieurs à ceux de 1854, et le rendement eût été infiniment supérieur si une sécheresse prématurée n'était venue détruire les plus brillantes espérances.

La culture de l'avoine, qui s'est beaucoup étendue en France il y a quelques années, tend aujourd'hui à demeurer stationnaire, le rendement a cependant considérablement augmenté : tandis qu'il était, de 1815 à 1820, de 15 hectolitres à l'hectare, il s'est élevé, de 1852 à 1857, à 22 hectolitres 1/2; on peut estimer à 65 millions d'hectolitres la production de la France, l'Autriche produit 60 millions d'hectolitres d'avoine, la Prusse 41 millions, les États-Unis 61 millions, les îles Britanniques environ 80 millions et la Russie 200 millions.

Il semble que depuis plusieurs années l'agriculture se soit plus préoccupée d'améliorer les méthodes de travailler le sol, de l'enrichir par l'addition d'engrais, que de rechercher à augmenter les récoltes par un choix judicieux des semences.

Quelques tentatives ont été faites cependant : Vilmorin avait tenté naguère d'obtenir des betteraves très-riches en sucre en choisissant comme porte-graines les individus dont les racines présentaient une quantité de sucre considérable; par une méthode de sélection analogue, MM. Alkett ont obtenu des épis de blé merveilleux renfermant un nombre considérable de grains, en choisissant d'abord un épis remarquable, puis en semant ses grains en bon terrain, en choisissant encore parmi les épis produits les plus riches et les plus beaux pour en employer la semence, et cela pendant plusieurs années de suite. — L'expérience de MM. Alkett n'est peut-être pas tout à fait complète, mais elle doit cependant fixer l'attention des cultivateurs sur l'importance d'un choix très-sévère des semences. MM. Alkett comparent au reste avec raison leur méthode à celle qu'ont employée

Digitized by Google

les grands éleveurs dont nous avons parlé plus haut, pour créer les races d'animaux dont on a admiré les représentants à Battersea.

En agriculture, comme en toutes choses, les progrès s'enchaînent, la culture de la betterave en donne un exemple frappant; cette plante industrielle qui a produit, en 1857, 429,000 hectolitres d'alcool, 1,400 quintaux métriques de sucre, qui fournit par son sarclage un travail très-rémunérateur aux populations rurales, a encore une influence des plus heureuses sur la production des céréales.

Non-seulement la betterave exigeant de fortes fumures laisse le sol très-bien préparé pour la culture des céréales, mais elle fournit une nourriture abondante pour les animaux, dont le nombre va en croissant dans les fermes où elle est cultivée; quand en effet on a extrait de la betterave le jus sucré qu'elle renferme, pour obtenir du sucre ou de l'alcool, il reste des pulpes qui sont un excellent aliment pour le bétail; presque toutes les matières azotées et salines introduites sur le sol destiné à la betterave se retrouvent dans ces pulpes, et l'agriculteur n'exporte guère de son domaine que le charbon et l'eau combinés sous forme de sucre ou d'alcool; or, la plante trouve toujours ces substances en abondance dans l'acide carbonique de l'air, dans l'humidité du sol, et la terre, après avoir produit la betterave, reste aussi riche qu'auparavant, si on lui rend sous forme de fumier d'étable l'équivalent des pulpes qu'a mangées le bétail. Ainsi la culture de la betterave permet de faire au sol de larges avances, car les produits qu'elle donne sont très-rémunérateurs, la consommation des résidus appelle un nombreux bétail, et le sol reste enfin dans des conditions excellentes à la production des céréales. — D'une production abondante de sucre découle à la fois une production abondante de viande et une production abondante de pain. En 1855, le *rendement moyen* en blé des terres de l'arrondissement de Valenciennes, où l'on cultive la betterave sur une très-grande échelle, était de 29 hectolitres à l'hectare; la moyenne des fabricants de sucre était beaucoup plus élevée que celle des autres cultivateurs; en 1856, M. Gouvion, un des agriculteurs les plus distingués, obtint jusqu'à 42 hectolitres sur la totalité d'une grande exploitation.

La culture de la vigne est une des plus importantes de la France, celle qui, bien conduite, peut lui donner les plus beaux bénéfices; en 1788, on comptait en France 1,546,615 hectares plantés en vignes; en 1857, il en existait 2,180,96 hectares; l'augmentation, très-sensible de 1829 à 1849, ne s'est pas continuée depuis cette époque. Le produit moyen d'un hectare de vigne n'était guère que de 21 hectolitres en 1788; il est monté à 32 hectolitres en 1850. Depuis douze ans, cependant, l'apparition de l'oïdium et les désastres qu'a causés

Digitized by Google

cette maladie ont fait énormément baisser le rendement de l'hectare; en 1854, il n'a plus été que de 5 hectolitres environ; c'est la plus mauvaise année que nous ayons eue depuis le commencement du siècle. — C'est en 1848 que la France a fait sa meilleure récolte, qui est montée au chiffre de 51,000,000 d'hectolitres; on peut considérer l'année 1850 comme une bonne année moyenne, elle a fourni 44,000,000 d'hectolitres; on a récolté la même quantité en 1858.

Le vin est une des branches les plus importantes de notre commerce extérieur; les quantités exportées n'ont pas sensiblement varié depuis trente ans, mais, par suite de l'augmentation des prix, la valeur de ces exportations a presque triplé pendant la période décennale 1847-1856.

Pendant les années 1827 à 1836, on a exporté en moyenne 1,180,000 hectolitres, d'une valeur de 42,000,000 de francs. En 1856, on a exporté 1,279,000 hectolitres qui valaient 198,000,000.

On ne peut pas encore apprécier les effets du traité de commerce conclu avec l'Angleterre; ce n'est probablement que peu à peu que nos vins pénétreront dans la grande-Bretagne, habituée aujourd'hui à consommer surtout les vins d'Espagne et de Portugal.

Les vins français sont à Londres au grand complet; non-seulement trois grandes vitrines octogonales renferment le précieux liquide que produisent nos trois grandes régions vinicoles, Bordelais, Bourgogne et Champagne, mais aussi dans les montres qui occupent le pourtour du compartiment de l'agriculture française, les vins des régions moins privilégiées sont encore représentés dans une large proportion.

Outre les céréales, la vigne, la betterave, la France cultive encore plusieurs autres plantes industrielles, le colza, le lin, le chanvre, le tabac dans le Nord et l'Est, la garance et le mûrier dans l'Est et le Sud, le maïs que son rendement énorme rend si précieux pour nos populations méridionales; enfin la culture maraîchère s'y développe sur une large échelle, et cependant, tandis qu'en Angleterre, où la plupart des cultures industrielles sont inconnues, un hectare rapporte en moyenne 125 fr., il n'en rapporte en France que 95.

Ce résultat est fait pour surprendre: la Grande-Bretagne a un climat plus septentrional que le nôtre, la haute Écosse située à la même latitude que la Norwége est hérissée de montagnes, battue par les vents et soumise à toutes les intempéries; l'Angleterre et l'Irlande sont humides, peu aimées du soleil; notre France au contraire, plus tempérée, jouit d'un climat bien plus favorable à la végétation.

Arthur Young, qui a visité notre pays à diverses reprises et l'a par-

Digitized by Google

couru dans tous les sens, et qui connaissait aussi parfaitement l'Angleterre, n'hésite pas à donner la préférence à notre patrie. Remarquant d'abord que grâce à notre soleil « d'immenses étendues de pays qui dans un climat comme l'Angleterre resteraient en friche, ou ne pourraient être employées qu'à faire paître les moutons, » sont en vignobles, il termine plus loin en disant : « En considérant avec attention toutes les circonstances de cette question, savoir quel est le pays qui a le meilleur climat de la France ou de l'Angleterre par rapport à l'agriculture, je n'hésiterai pas à donner la préférence à la France. J'ai souvent entendu dire le contraire et avec quelque raison ; — mais je crois que cette opinion provenait plutôt de la considération de l'état actuel de l'agriculture des deux pays que des propriétés des deux climats. Nous savons tirer parti du nôtre ; mais à cet égard les Français ne sont encore que dans l'enfance dans plus de la moitié du royaume. »

Ainsi disait A. Young en 1790 ; cela n'est plus tout à fait vrai aujourd'hui, mais il est certain cependant que l'Angleterre a toujours été mieux cultivée que la France.

Nous l'avons dit en commençant, l'agriculture anglaise est essentiellement pastorale ; les vertes prairies de la Grande-Bretagne, toujours couvertes d'un gazon abondant, nourrissent sans effort de nombreux animaux ; l'engrais abonde, par conséquent, et peut être concentré sur les parties du sol destinées aux céréales : de là une division excellente dans l'assolement, une partie de beaucoup la plus vaste vouée à la culture améliorante, l'autre plus restreinte destinée à la production des céréales et bénéficiant de la masse d'engrais que peut produire la première portion.

Loin de diminuer l'étendue des récoltes vertes destinées au bétail à mesure que la culture se perfectionnait, les Anglais l'ont plutôt augmentée, au contraire ; aux prairies naturelles, aux vieux gazons, d'immenses cultures de racines se sont ajoutées, permettant de nourrir richement, pendant la mauvaise comme pendant la bonne saison, un bétail de plus en plus nombreux. Les engrais vont donc toujours s'accumulant sur le sol et permettent des cultures de plus en plus intensives, de plus en plus productives ; nous avons vu plus haut que le rendement de blé à l'hectare est plus élevé en Angleterre qu'en France, la cause en est certainement dans la libéralité plus grande avec laquelle les cultivateurs de la Grande-Bretagne fument leurs terres.

En France, les circonstances ne nous ont pas si naturellement poussés dans le bon chemin, nous sommes de toute antiquité pro-

Digitized by Google

ducteurs de froment, c'est-à-dire, d'une plante essentiellement épuisante; les sécheresses de l'été, les rigueurs de l'hiver ne nous permettent pas d'avoir aussi facilement des prairies qu'en Angleterre, notre bétail est donc plus mal nourri, il nous donne donc en moindre proportion un fumier plus pauvre que celui des étables anglaises, et cependant nous continuons toujours notre culture épuisante; il faut donc forcément que notre rendement soit faible, et il le serait devenu de plus en plus à mesure que la terre se serait appauvrie, si depuis quelques années la méthode n'avait changé, si on n'avait compris l'importance de donner une large part du sol aux plantes fourragères qui, en alimentant abondamment les animaux, préparent en définitive une abondante récolte de céréales pour les années suivantes.

C'est dans ce sens qu'il faut marcher, c'est vers la culture intensive, vers la culture qui donne de gros rendements qu'il faut tendre; mais pour y arriver, nous le répétons, il faut d'abord faire une large part à la culture améliorante, aux récoltes vertes, productrices de nourriture pour le bétail.

La richesse de l'agriculture anglaise n'est pas due seulement, nous devons le reconnaître, à des causes matérielles. Depuis près de deux cents ans la Grande-Bretagne a marché résolûment dans la voie de la vraie liberté et de la tranquillité qui l'accompagne, tandis que la France a dû à différentes reprises se relever après des coups sous lesquels aurait succombé une nation moins fortement trempée. Après les guerres de Louis XIV, la France est ruinée, la culture abandonnée, un dixième de la population mendie tristement sur les routes; l'admirable état de prospérité où se trouvait notre pays cent ans auparavant, sous le règne d'Henri IV, au moment où Olivier de Serre écrivait son *Théâtre d'agriculture*, a fait place à une misère excessive qui arrache à Vauban les larmes dont est rempli son projet de *dixme royale*. Le pays est écrasé d'impôts.

Le règne de Louis XV se passe sans apporter d'amélioration sensible; notre noblesse brillante, légère, brave et étourdie s'était déjà ruinée follement sans se douter des haines qui s'amassaient contre elle. A la fin du dix-huitième siècle, malgré le règne réparateur de Louis XVI, la France était encore dans un état si déplorable, qu'Arthur Young put s'écrier en la visitant : «Grand Dieu, donne-moi de la patience quand je vois un aussi beau pays en aussi triste état! »

La Révolution, l'Empire, achevèrent d'épuiser la France d'hommes et d'argent; alors on put la croire morte; elle se releva cependant, et en quarante ans arriva presque à doubler le rendement moyen de l'hectare.

L'instant est propice, les chemins sont ouverts de tous côtés, les

Digitized by Google

barrières de la douane sont abaissées, et l'agriculture en pleine possession de ses forces, n'ayant plus les lisières de la protection, peut prendre son essor avec la résolution et l'entrain qui font partie du caractère national.

Deux conditions lui manquent, cependant, pour arriver vite : les capitaux et la science. Les capitaux ne feront pas défaut longtemps, si des circonstances fâcheuses ne les retiennent; et quand nos chemins de fer seront achevés, ils laisseront libres des forces qui iront naturellement à l'agriculture.

Celle-ci devra alors être bien préparée à les employer utilement, et ce qu'il y a de mieux à faire dès à présent dans ce but, c'est d'organiser l'enseignement agricole.

Au seuil de toutes les carrières nous voyons une école spéciale : nous avons des écoles d'ingénieurs, de mineurs, de forestiers; des écoles de médecine, de droit, de peinture, de musique, d'architecture, et quoique les trois quarts de nos nationaux soient agriculteurs, nous n'avons cependant aucune école d'agriculture à la hauteur des précédentes.

Les écoles de Grignon, de Grand-Jouan, de la Saulsaie, ont sans doute de l'importance; mais personne n'oserait les mettre sur la même ligne que l'École polytechnique, et c'est un établissement de ce genre qu'il nous faut. Les élèves ne manqueraient pas. A la fin de leurs études, beaucoup de jeunes gens de famille qui sont embarrassés sur le choix d'une carrière adopteraient avec empressement celle qui leur donnerait le plus d'indépendance et d'espoir de succès, s'ils rencontraient pour y entrer une large porte ouverte.

Il faut créer à Paris une grande école qui soit pour les sciences naturelles ce que l'École polytechnique est pour les sciences physiques et mathématiques, et que la forte éducation scientifique qu'on y recevra soit appuyée par un enseignement pratique distribué dans trois écoles d'application établies dans chacune des trois grandes régions agricoles de la France; alors, en moins de vingt ans, nous aurons un nombre considérable d'agriculteurs, instruits, familiers avec la pratique et capables enfin de montrer la vraie richesse de la France.

Il y a longtemps que la presse agricole signale cette lacune dans l'enseignement de notre pays; cette lacune paraît plus évidente, plus regrettable, aujourd'hui que la France a montré par le nombre des exposants qui ont envoyé leurs produits à Londres ce que l'agriculture peut être chez elle.

P.-P. Dehérain.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

LA LITTÉRATURE INDÉPENDANTE

ET LES ÉCRIVAINS OUBLIÉS,

Essais de critique et d'érudition sur le dix-septième siècle, par Victor Fournel [1].

On a un peu abusé du dix-septième siècle. Tant qu'il s'agit seulement des grands hommes, toute dévotion, même excessive, se conçoit, pourvu qu'elle s'adresse à ce qu'il y a de plus grand en eux, et que l'admiration pour le génie ne dégénère pas en une puérile curiosité. Les œuvres complètes de nos écrivains illustres menacent de devenir trop complètes : on imprime tout ce qu'on peut trouver de leur écriture, et je m'étonne que personne ne se soit encore avisé de publier, comme un fragment inédit de Racine, un compte de menues dépenses (*pain*, *lait*, etc.) qui existe à la Bibliothèque, et qui se trouve sur une des feuilles d'un petit cahier contenant un fragment de traduction de Pindare (si je me souviens bien). Encore cette minutieuse enquête sur le grand siècle ne s'est-elle point bornée à nos grands écrivains, à ceux dont le génie excuse jusqu'aux superstitions de leurs admirateurs. On a été exhumer des inconnus parfaitement dignes de leur obscurité, et l'histoire littéraire s'est encombrée de noms insignifiants. Seulement, ces fouilles se sont presque toujours poursuivies dans le même sens. Ces restaurations tendent presque toutes à confirmer l'idée convenue, quoique contestable, que tout le monde au dix-septième siècle, même la *moindre femmelette*, disait Courrier, parlait un langage aussi sain que celui de madame de Sévigné, que dans ce siècle si bien réglé tout avait ce caractère uniforme d'élévation, de mesure, de décence que l'on attribue au règne de Louis XIV. Il y aurait bien des exceptions à signaler : M. Victor Fournel s'est chargé de cet utile travail. Sous ce titre, *la Littérature indépendante au dix-septième siècle*, il range les hérétiques séparés de l'orthodoxie littéraire, dont Racine et Boileau nous semblent les plus parfaits représentants. Nous sommes beaucoup trop pressés de croire à la défaite rapide et définitive de ceux qu'on a appelés les victimes de Boileau.

1. 1 vol. Didier, quai des Augustins, 35.

Digitized by Google

C'est une erreur : à la fin du siècle, au temps de la querelle des anciens et des modernes, Perrault avait pour lui la majorité de l'Académie. Il citait comme des *écrits superbes*, destinés à vivre éternellement, les œuvres de Maynard, de Gombaud, de Godeau, etc. Comme le remarque avec raison M. Fournel, certains tragiques que Corneille aurait dû faire oublier à tout jamais, étaient encore en honneur; on réimprimait jusqu'à Tristan, et j'ai sous les yeux une édition de sa tragédie de *Marianne*, datée de 1717. En dehors donc de la haute littérature du temps, de celle qui triompha à la longue, mais beaucoup plus lentement qu'on ne croit, il y avait des écrivains fort bien traités du public, et dont il faut tenir compte, ne fût-ce que pour rendre justice entière aux écrivains éminents, pour reconnaître d'abord qu'ils ont eu le mérite de résister à un mauvais goût très-répandu, très-persistant, et puis qu'ils n'ont pas eu le tort de s'acharner sur des morts, comme on l'a injustement reproché à Molière et à Boileau.

Tout d'ailleurs n'est pas à oublier dans cette littérature. M. Fournel l'appelle *indépendante*, je l'appellerais plutôt dissidente; l'autre dénomination, donnant une idée trop généralement favorable de quelques écrivains qui, même littérairement, n'étaient rien moins qu'indépendants, et qui exagéraient plutôt les défauts de leur siècle qu'ils n'en contrariaient les doctrines et les penchants. Au reste, laissons M. Fournel lui-même préciser les limites du sujet qu'il a traité : « Je range, dit-il, dans la littérature indépendante les écrivains qui se sont dérobés au grand courant classique, ceux qui n'ont pas subi l'influence officielle et triomphante : la discipline, la correction, l'unité imposées par Malherbe et Boileau d'un côté, de l'autre par Richelieu et Louis XIV. » Sur ces derniers mots, je ferai à M. Fournel une petite chicane : c'est que cette définition tend à confondre deux choses fort différentes : l'influence très-réelle de Richelieu et celle qu'on attribue à Louis XIV; elles furent au moins très-inégales. Par ses bienfaits, Louis XIV a certainement amélioré le sort des lettrés; mais quant aux lettres, s'il a eu sur elles quelque influence, elle a été très-indirecte et surtout très-involontaire. Il ne leur a imposé, je crois, aucune idée qui lui fût personnelle, par la raison simple qu'il n'en avait point et qu'il s'occupait de la littérature infiniment moins qu'on se l'imagine. J'ai lu d'un bout à l'autre la nouvelle édition de ses *Mémoires*, avec la préoccupation d'y trouver quelque chose qui se rapportât soit aux écrivains, soit à la littérature en général; je n'y ai rien trouvé. Quant à Richelieu, son influence est tout autre chose : elle a été réelle et voulue. Il a, en littérature et comme littérateur, des idées qu'il veut faire prévaloir. Ce n'est pas

Digitized by Google

simplement un Mécène; c'est presque un chef d'école, qui emploie assez volontiers son autorité de ministre pour faire triompher ses doctrines. Louis XIV n'aimait guère les lettres que pour l'encens qu'elles lui prodiguaient. Richelieu les aimait pour elles-mêmes, indépendamment de l'usage que sa politique en pouvait faire ou des louanges qu'il en attendait; il y portait son goût particulier, son système, ses préventions d'homme de lettres, et il les appliquait à la littérature de son temps avec une impérieuse passion.

C'est bien lui qui, soit directement, soit par l'intermédiaire de son Corps législatif, l'Académie française, a le plus contribué à régulariser et à discipliner le théâtre français. C'est à lui surtout que nous devons un dogme littéraire, le dogme des trois unités. « Les unités de temps et de lieu, dit M. Fournel, si longtemps imposées au nom trois fois saint d'Aristote, qui nulle part n'en a fait une loi, n'ont jamais été considérées comme obligatoires par notre vieux théâtre antérieur à Corneille. Mais la discipline, qui est le caractère du dix-septième siècle, devait finir par triompher là comme ailleurs. Un jour, le grand arbitre du goût, Chapelain, nourri de la lecture des poëtes italiens, se plaint devant le cardinal, de l'insubordination du Théâtre-Français, qui s'obstine à regimber contre un frein nécessaire. Il n'en fallut pas davantage : le ministre-poëte, tyran dans les lettres comme en politique... décida la victoire des unités. Et Mairet, qui avait déjà plaidé cette cause en tête de sa *Sylvanire*, mais avec une circonspection pleine de modestie et en réclamant pour elles plutôt la tolérance que la soumission, fut choisi pour exécuter le décret, tandis qu'on agissait d'autre part sur les comédiens pour obtenir leur haut assentiment. Ce fut une grosse affaire. » Corneille, qui, au temps du *Cid*, ne se souciait guère des trois unités, se rangea, et finit même par chercher quelques raisons, bonnes ou mauvaises, à l'appui du nouveau dogme. Racine trouva la loi faite, s'y soumit et, comme Corneille, la consacra par des chefs-d'œuvre. Aussi, dans son *Art poétique*, Boileau se contente-t-il de formuler avec précision la loi, sans l'appuyer d'une raison quelconque : elle est acceptée depuis longtemps, et n'a plus besoin de considérants. Mais le plus curieux, ce n'est pas encore la docilité si étrange du grand Corneille; c'est qu'il ait fallu bien des années pour que des audacieux se soient avisés de s'assurer, non point si cette règle était fondée en raison (ce qui eût été trop séditieux), mais simplement si cette règle, imposée au nom d'Aristote, était bien dans Aristote. Je crois qu'on trouverait peu d'exemples d'une docilité aussi édifiante. C'est là en France un des plus beaux triomphes du principe d'autorité.

Tout le monde, il est vrai, ne se soumit pas tout d'abord; il y eut

Digitized by Google

des résistances, et M. Fournel nous expose, dans un récit plein d'intérêt, les efforts impuissants de quelques anarchistes qui voulaient conserver au théâtre les vieilles franchises. Le meilleur argument qu'on eût pu opposer à cette régularité importée d'Italie, à cet ultramontanisme littéraire, c'eût été un chef-d'œuvre conçu dans des idées contraires. Malheureusement, parmi ceux qui cherchèrent à se dérober à cette servitude, on ne voit qu'un homme d'un rare talent, Rotrou, qui mourut jeune et sans avoir donné sa mesure. Dans la Fronde politique, on cherche un caractère et l'on n'en trouve point; dans cette Fronde littéraire, on cherche un chef-d'œuvre qui ne se rencontre pas davantage. Du reste, M. Fournel nous le prouve, tout ce qui a été tenté et pratiqué de nos jours au théâtre, tout ce que nous croyons nouveau, mélange du tragique et du comique, des familiarités naïves et du lyrisme, drame historique, drame moyen âge, drame en prose, tout fut essayé au temps de Corneille. Il existe une pièce intitulée: *Thomas Morus ou le Triomphe de la Foy et de la Constance, tragédie en prose par M. de la Serre* (1657). Après l'avoir lue, l'on ne saurait admettre, avec le campagnard de Boileau, que la Serre soit « un charmant auteur. » Sa prose est loin d'être *coulante;* les maximes d'État, les antithèses y abondent, et ce que j'y trouve de mieux, c'est cette réponse de Thomas Morus à un seigneur qui le menace du courroux du roi, s'il persiste dans la foi catholique: « Monsieur, si j'ai une vie à perdre, j'ai une âme à sauver [1]. » Une seule pièce remarquable a été faite dans ce genre libre; c'est le *Saint-Genest* de Rotrou. Malgré des taches nombreuses, elle a des parties admirables, des traits de génie mêlés à un sentiment de la réalité et à des familiarités qui détendent et reposent l'esprit du lecteur. Les scènes d'un ton élevé offrent, avec la vigueur de Corneille, une couleur et un éclat que la grandeur abstraite de Corneille n'a pas admis; en un mot, c'est le vers d'Agrippa d'Aubigné, ce vers d'une si forte trempe, ferme et étincelant comme le métal. On doit regretter que cette pièce soit unique en son genre, et qu'à côté des chefs-d'œuvre de Corneille et de Racine, on ne compte point quelques œuvres, inférieures sans doute, mais qui, avec tous les défauts du *Saint-Genest*, puissent se lire au moins avec intérêt. On a fait de la tragédie quelque chose de si escarpé et d'un accès si difficile, qu'il fallût être Corneille ou Racine pour y atteindre; encore n'y sont-ils

1. Encore cette pensée se retrouve-t-elle dans ce dialogue de *Saint-Genest:*

O dur courage d'homme! — O faible cœur de femme!
— Cruel, sauve tes jours! — Lâche, sauve ton âme!

Digitized by Google

pas toujours parvenus. Comme la comédie, comme le roman surtout, genres que le dédain des académies et le goût du public ont maintenus plus libres, le drame eût pu se prêter aux efforts des talents de second ordre. Dans ces genres divers nul génie n'est de trop, mais le talent seul peut suffire pour produire des œuvres intéressantes et durables. De notre temps, je le sais, des critiques qui n'aiment pas à prodiguer leurs admirations se sont avisés de ce singulier paradoxe, qu'il est bon que l'art soit difficile et ne laisse arriver que les génies les plus robustes. Ce jansénisme littéraire, qui se félicite du petit nombre des élus, me paraît un peu dur ; et je n'y trouve pas plus l'amour de l'art que dans les sécheresses du jansénisme religieux je ne trouve la charité. Le beau est toujours assez difficile à atteindre : c'est un luxe de précaution que d'inventer sur la route de nouveaux obstacles. Je vois bien ce que nous aurions gagné et je ne vois pas ce que Corneille et Racine eussent perdu de leur grandeur, si, sur cette montée que l'on veut si rude, des écrivains de mérite fussent venus se placer à mi-côte et s'échelonner au-dessous d'eux, comme au-dessous de Molière nous comptons Regnard et Lesage, Marivaux et Beaumarchais. Voltaire a dit : Celui qui ne se plaît pas avec Regnard n'est pas digne d'admirer Molière. Je doute fort que ceux qui goûtent peu même le génie imparfait d'un Rotrou, soient des admirateurs fort passionnés et fort sincères des dix ou douze chefs-d'œuvre de Corneille et de Racine. Le besoin d'admirer, qui est la généreuse passion des intelligences vraiment éprises du beau, ne se résigne pas aisément à des satisfactions si rares et qui s'épuisent, quoi qu'on fasse ; ceux qui se réduisent de si bon cœur à un nombre si restreint d'admirations, donnent le droit de soupçonner qu'ils se contenteraient de moins encore, et peut-être leur passion pour Corneille et Racine n'est-elle si aisément exclusive que parce qu'elle est, au fond, très-modérée.

M. Victor Fournel n'est pas de ces gens-là : il prouve une fois de plus que le goût ne perd pas toujours en délicatesse ce qu'il gagne en étendue. Quels que soient les défauts des écrivains qu'il étudie, il recherche avec une impartialité bienveillante la dose de vérité que pouvaient contenir leurs théories, lesquelles valaient mieux parfois que leur talent. Au reste, le sujet multiple qu'il s'est choisi rendait cette impartialité indispensable. En face des grands hommes du dix-septième siècle, qu'il sait admirer autant que personne, ce qu'il veut remettre en lumière, c'est ce qu'on peut appeler l'opposition littéraire du dix-septième siècle, le parti des malheureux et des vaincus. Cette opposition, comme toujours, est de deux sortes : elle a son extrême droite et son extrême gauche. A l'extrême droite se placent ceux qui,

Digitized by Google

outrant la grandeur héroïque de Corneille et les délicatesses de Racine, sont comme l'exagération et la caricature de nos deux grands poëtes. La Calprenède est à l'un ce que mademoiselle de Scudéry est à l'autre[1]. Ce sont les *ultra* du temps; leur succès, qui fut réel, montre de quel côté était la mode; et leurs ouvrages, utiles pour l'étude des mœurs et comme témoignage historique, sont encore la meilleure excuse des défauts qu'on peut reprocher à Corneille et à Racine, et qui n'étaient, on doit le reconnaître, que des sacrifices au goût du temps. Chose singulière, et que M. Fournel a bien fait de noter, Racine ne semblait pas encore assez *tendre*, Boileau le constate dans un vers relatif à l'*Alexandre* de son ami, et quand *Bérénice* parut : « Je n'y ai pas trouvé tant de tendresse, » écrit Bussy-Rabutin, et il ajoute : « Du temps que je me mêlais d'en avoir, il me souvient que j'eusse donné là-dessus le reste à Bérénice. » Cela est triste à dire, mais il faut bien l'avouer, les romans de la Calprenède et de mademoiselle de Scudéry, plus lus et plus généralement goûtés que les productions si hautes de Corneille et de Racine, ont dû avoir sur le goût dominant une influence plus immédiate et dont les traces, d'ailleurs, se retrouvent partout. M. Fournel les signale là même où le préjugé ne s'attend guère à les retrouver. Il se hasarde à dire que, même chez Molière, qui s'est tant moqué de ces romans, « il n'est presque pas une scène d'amour qui n'en parle plus ou moins le style. » Il va jusqu'à dénoncer quelques traits de ce genre chez Pascal, dans son *Discours sur l'amour* : « Tant plus le chemin est long pour l'amour, dit Pascal, tant plus un esprit délicat sent de plaisir. Il y a certains esprits à qui il faut donner longtemps des espérances, et ce sont les délicats; il y en a d'autres qui ne peuvent résister longtemps aux difficultés, et ce sont les plus grossiers. » Et M. Fournel ajoute : « C'est pour cela que Julie d'Angennes fit attendre quatorze ans sa main au duc de Montausier, et que la Calprenède ne nous montre que juste au bout du douzième et dernier volume de son roman les *illustres amants* réunis et mariés. » On sait les sévérités de Port-Royal contre les romans; ce qui n'empêcha pas les solitaires de s'adoucir, à l'égard de mademoiselle de Scudéry, dans une occasion où l'intérêt de leur parti trouvait son compte et que Racine leur rappelle méchamment[2]. M. Fournel croit retrouver ce jargon de roman jusque dans Bossuet. Seulement ici je remarque un détail peu juste. L'auteur cite cette phrase si connue de l'oraison funèbre de Condé : « Les deux généraux et les deux armées semblaient avoir

1. Lors des débuts de Racine, les romans de mademoiselle de Scudéry et les tragédies de Quinault étaient dans toute leur vogue.

2. « Vous avez même oublié que mademoiselle de Scudéry avait fait une

Digitized by Google

voulu se renfermer dans les bois et dans les marais, *pour décider leur querelle comme deux braves en champ clos.* » Et M. Fournel s'étonne de ce que ces expressions ont d'inattendu sous Louis XIV, qui poursuivit si sévèrement les duels, et surtout dans la bouche d'un prélat. Sur ce point, je crois qu'il a raison; mais il se trompe quand il ajoute : « Certainement, c'était là un ressouvenir des traditions chevaleresques conservées dans les ouvrages de la Calprenède, » etc. C'est un ressouvenir, en effet, mais la Calprenède n'y est pour rien. Il existe une *Relation de la campagne de Rocroi*, réimprimée, en 1826, par les soins de Charles Nodier. La première édition est de 1673; l'ouvrage est d'un sieur de la Chapelle-Milon, dont on ne connaît pas autre chose. C'est un récit simple et bien fait. Il est évident que Bossuet l'a eu sous les yeux. C'est le même choix de faits, la même disposition; et on y remarque même des analogies d'expressions. L'image du champ clos s'y trouve : « Les armées étaient enfermées dans cette enceinte de bois comme si elles avaient eu à combattre en champ clos. » Voilà Bossuet disculpé de s'être ici souvenu de la Calprenède. Mais ce qui reste assez piquant, c'est que dans le récit tout militaire de la Chapelle, l'image est moins accusée et sent moins le mousquetaire que dans la phrase du prélat.

Quelle qu'ait été du reste l'influence regrettable de ces romans, il faut convenir que cette réaction des sentiments raffinés se conçoit, quand à la même époque, à l'autre extrémité de la littérature, on voit ces amusants et grotesques écrivains que M. Théophile Gautier a peints avec une verve appropriée au sujet, et qu'après lui M. Fournel a étudiés avec beaucoup de soin et de finesse. Ce sont tous assurément des gens d'esprit, de belle humeur, depuis Saint-Amand jusqu'à Scarron. Mais comme ce dévergondage sans frein, cette passion pour la goinfrerie, pour tous les côtés bas et grossiers de l'espèce humaine, sont bien l'antipode même du grand Corneille qui mettait l'homme si haut et lui apprenait ainsi à se respecter! Après la Fronde, sous Louis XIV, tout ce bouillonnement tumultueux des passions vulgaires se calme en apparence. Tout devient plus régulier, plus décent. Mais, il faut bien en convenir, les sentiments les moins élevés,

peinture avantageuse de Port-Royal dans sa *Clélie*. Cependant j'avais ouï dire que vous aviez souffert patiemment qu'on vous eût loués dans ce livre horrible. L'on fit venir au désert le volume qui parlait de vous. Il y courut de main en main, et tous les solitaires voulurent voir l'endroit où ils étaient traités d'*illustres*. Ne lui a-t-on pas même rendu ses louanges dans l'une des *Provinciales?* N'est-ce pas elle que l'auteur entend lorsqu'il parle d'une *personne qu'il admire sans la connaître?* » (*Lettre à l'auteur des Hérésies imaginaires*).

Digitized by Google

et souvent les plus prosaïques de l'âme humaine, sont mis en relief avec un soin particulier par les plus grands écrivains; c'est là du reste un des symptômes ordinaires des temps de despotisme, et qui se rattache à une décadence plus générale; l'homme a perdu sa fierté. Même chez le plus élevé des poëtes du temps, l'homme est déjà moins grand que chez Corneille. Racine, c'est encore l'idéal; c'est la passion délicate, mais en somme toujours la passion individuelle, sinon égoïste. Joad excepté, quel est le personnage de Racine qui se sacrifie au devoir, à une cause, à une idée, à quelque chose qui ne soit pas lui, comme font les héros de Corneille? Dans le reste de la littérature, c'est bien pis; depuis La Rochefoucauld qui commence le règne, jusqu'à Lesage et à Regnard, comme on s'applique à montrer l'homme incurablement mauvais et dégradé! « Ne nous emportons pas contre les hommes, en voyant leur dureté, leur ingratitude, leur injustice, leur fierté, l'amour d'eux-mêmes et l'oubli des autres; ils sont ainsi faits, c'est leur nature : c'est ne pouvoir supporter que la pierre tombe ou que le feu s'élève. » Voilà le secret de l'indulgence de La Bruyère; il parle exactement comme Philinte, et c'est la conclusion du *Misanthrope*. M. Fournel a fait une curieuse étude sur le *Roman bourgeois* de Furetière. « Rien d'héroïque, dit-il, dans ce monde terre à terre. » Mais en vérité, n'est-ce pas là l'ordre d'idées où se meuvent le plus souvent Molière et La Fontaine? Je serais curieux, je l'avoue, de voir le vieil Horace, Rodrigue, Polyeucte, jugés par ces bourgeois rangés que Molière nous donne pour des gens de si bon sens, par Chrysalde et par Gorgibus. *Alceste* et le père de *Don Juan* sont seuls au niveau de Corneille. Mais Henriette, la charmante Henriette des *Femmes savantes*, semble la prose incarnée[1], et Molière aurait pu sans inconvénient lui laisser la dose de poésie qu'offre la première jeune fille venue. Plus on étudie la littérature au temps de Louis XIV, et plus on se convainc, je crois, qu'il y aurait de terribles restrictions à faire à cette réputation qu'on lui a faite de s'être toujours inspirée de l'idéal le plus élevé, et de n'avoir exprimé que des sentiments éthérés et poétiques, des émotions choisies.

Ce qu'il y a de certain, c'est que, pendant les vingt-cinq dernières années du grand règne, toute poésie est morte, comme toute grande éloquence. C'est le temps de la prose délicate et des petits vers, de Lamotte et de Fontenelle : M. Fournel a étudié les débuts de cette école antipoétique qui a commencé avec Perrault, et qui, somme toute, a fini par triompher. Je regrette que Perrault soit ici rangé parmi les *Indépendants*, c'est lui faire beaucoup d'honneur; au moins

1. Voir le 1er acte.

Digitized by Google

faut-il bien s'expliquer sur ce point. Toute l'innovation de Perrault consiste à avoir introduit dans le débat relatif aux anciens l'idée de progrès, exprimée par Pascal : principe que Pascal appliquait aux sciences, où il est de toute justesse, et que Perrault applique aux lettres, où le progrès n'a rien à voir. Parce qu'un moderne quelconque, fût-ce Chapelain, a des idées qu'Homère n'a pu avoir, il ne s'ensuit nullement qu'il lui soit supérieur : « Ces choses sont hors de l'homme, le style est l'homme même, » dira plus tard Buffon en faisant la distinction des sciences et des lettres. Étendez l'idée que réveille le mot *style :* concevez par là l'inspiration personnelle, la seule chose qui compte en poésie, et vous reconnaîtrez que l'idée de progrès est étrangère à cette question de littérature. Je trouve que notre regrettable ami Rigault s'est trop préoccupé de cette objection dans son remarquable ouvrage sur ce sujet. Voilà, je crois, toute l'*indépendance* de Perrault, toute sa hardiesse : un principe vrai et nouveau, établi par Pascal, et dont Perrault trouve le secret de faire une idée fausse, en l'appliquant mal à propos. En revanche, ce prétendu novateur est l'admirateur le plus servile de la littérature de son temps, qu'il admire par ses petits côtés. Il oppose perpétuellement la régularité symétrique de son temps au prétendu désordre des anciens ; le fin, le délicat de la littérature contemporaine à leur grossièreté[1]. Après avoir prononcé le mot de *libéralisme littéraire*, M. Fournel dit : « C'est à Perrault que remonte la révolution romantique. » Pour moi, je suis tenté de ne voir en lui qu'un ultra-classique, aimant la littérature de son temps précisément parce qu'elle exclut les libertés de la poésie grecque, dédaignant, cela est vrai, l'autorité de l'école, mais invoquant perpétuellement celle des salons et des beaux-esprits : la grande prétention de Perrault est d'être un mondain, c'est son pédantisme. Je trouve très-bien qu'il tienne peu de compte des autorités convenues ; mais où est son indépendance, quand il déclare Pindare jugé et condamné, parce qu'il déplaît aux dames, et que madame la présidente Morinet a trouvé chez lui « des choses où il n'y a ni sens ni raison[2] ? » Pour lui, Versailles est ce qu'il y a de plus beau au monde. Ne lui parlez pas de la nature. Qu'est-ce que des eaux « *tombant de haut en bas, selon leur inclination*

1. Il dira à Fontenelle :

De l'Églogue en tes vers éclate le mérite,
Sans qu'il en coûte rien au fameux Théocrite,
Qui jamais ne fit plaindre un amoureux destin
D'un ton si délicat, si galant et si fin.

2. *Parallèle*, p. 30.

Digitized by Google

naturelle? » Admirez ces jets d'eau; voilà le comble de l'art, leque consiste principalement dans le mérite de la difficulté vaincue : et puis « quand on a des eaux qui jaillissent, il est aisé d'en avoir qui tombent de haut en bas [1]. » La nature serait quelque chose de fort grossier, si l'art n'y mettait bon ordre. Où serait même la poésie de l'Océan, celle des forêts sombres, sans les embellissements de la mythologie, et si on ne peuplait tout cela d'êtres allégoriques, comme ceux du parc de Versailles? C'est ce que fait le poëte selon Perrault.

Par lui mille beautés à toute heure sont vues
Que les autres mortels n'ont jamais aperçues.....
S'il jette ses regards sur les plaines humides,
Il y voit se jouer les vertes Néréides,
Et son oreille entend tous les différents tons
Que poussent dans les airs les conques des Tritons, etc.

Ces épouvantables vers sont tirés d'une épître à Fontenelle sur le *génie poétique!* — Le reste à l'avenant.

Pour moi, je l'avoue, je ne puis voir dans la tentative de Perrault cette prétendue hardiesse qu'on se plaît à lui attribuer. Elle n'est pas dans ses idées ; elle n'est pas davantage dans sa conduite. Sûr de la majorité parmi les gens de lettres, fort bien en cour, pensionné par Louis XIV [2], il ménage très-soigneusement son crédit, et il a un art particulier de faire intervenir à tous moments le nom du roi dans cette discussion toute littéraire; un de ses arguments favoris, c'est qu'il est impossible que le siècle du plus grand des rois ne soit pas en tout le plus grand des siècles. Et il affirmera le plus sérieusement du monde que si le tableau de la *Famille de Darius* par M. Lebrun, premier peintre du roi, est si supérieur « à Paul Véronèse et à la plupart des tableaux du temps de Paul Véronèse, peut-être que l'honneur qu'il a eu de peindre sous les yeux du roi est cause qu'il s'y est surpassé lui-même; car il le fit à Fontainebleau, où Sa Majesté prenait un extrême plaisir tous les jours à le voir travailler [3]. » On voit que Perrault applique aux arts comme aux lettres son goût faux et détestable; mais on voit aussi qu'en lui la platitude du poëte et du critique était égalée par la platitude du courtisan.

1. *Parallèle*, p. 244.

2. Il est probable que le rédacteur des listes de pensions était l'ami de Perrault, si j'en juge par une petite malice de rédaction qu'on ne peut attribuer au hasard. Il a toujours soin d'intercaler le nom de Boileau entre ceux des deux Perrault, le littérateur et l'*assassin* (c'est-à-dire le médecin), lesquels tous deux, comme Boileau, touchent 2,000 livres.

3. *Parallèle*, p. 231.

Digitized by Google

En somme, toutes mes réserves à l'égard de M. Fournel peuvent se réduire à une seule. Il me semble avoir conféré aux grands et bons esprits du dix-septième siècle une sorte d'autorité qu'ils n'ont pas toujours eue; cela l'a entraîné à signaler des *Indépendants* là où l'on ne trouve que les dociles représentants des idées dominantes. Cette dissidence sur quelques détails ne doit pas empêcher de reconnaître ce que son cadre a de neuf, ce que son livre renferme d'érudition piquante et d'observations judicieuses. L'ouvrage de M. Fournel peut servir surtout à prouver que l'unité merveilleuse qu'on attribue au dix-septième siècle, en littérature comme dans tout le reste, n'était pas tout à fait aussi réelle qu'on le suppose à distance. On se plaît à rêver une époque où tout le monde avait du goût et du bon sens, au moins dans les choses de l'esprit : l'idée de l'âge d'or, chassée des préjugés populaires, existe encore dans l'imagination de quelques lettrés, et c'est sous Louis XIV qu'on place ce paradis perdu. Pour peu qu'on y regarde de près, on ne tarde pas à perdre cette illusion et à reconnaître qu'à côté de ses incontestables chefs-d'œuvre le dix-septième siècle a toujours eu de quoi justifier toutes les railleries de Molière, toutes les colères de Boileau.

EUGÈNE DESPOIS.

FOUQUET

Mémoires sur la vie publique et privée de Fouquet, par A. Chéruel, inspecteur général de l'instruction publique. 2 vol. in-8°; Charpentier-Éditeur.

Lorsqu'en 1852, dans ses *Causeries du lundi*, M. Sainte-Beuve étudia Fouquet, à l'occasion d'un excellent ouvrage de M. P. Clément, il annonça déjà le livre que nous donne aujourd'hui M. Chéruel, après dix années de travail et de recherches. Dix ans de travail ! il y a là un premier mérite que nous pouvons hardiment proclamer, car il n'est pas commun : la conscience, la constance de ses études, et d'études qui convergent toutes vers cette époque. La publication des *Mémoires de Saint-Simon*, ceux de *mademoiselle de Montpensier*, *l'Administration de Louis XIV*, le *Journal d'Olivier d'Ormesson*, rapporteur du procès de Fouquet, la *Correspondance de Mazarin*, que M. Chéruel réunit en ce moment, tout l'a servi à souhait, et merveilleusement préparé pour sa tâche d'historien des Fouquet.

Digitized by Google

Le critique comme le lecteur peut donc aborder en toute sécurité cet ouvrage ; il est en face d'un livre complet, qui fera autorité sur cette époque, et sera un des meilleurs titres de M. Chéruel. Il ne s'agit pas simplement d'une publication textuelle de *Mémoires inédits*, trouvés par un habile et heureux fureteur, comme le titre pourrait le faire croire, mais d'une vraie et intéressante composition, faite avec la réunion de documents nombreux et curieux, et la méthode critique qui donne aujourd'hui une si grande valeur aux travaux historiques modernes.

M. Chéruel a adopté pour son livre le titre de *Mémoires*, parce que son ouvrage, embrassant la « vie privée aussi bien que la vie publique des deux Fouquet, » doit admettre parfois un autre ton que le style toujours grave et sérieux de l'histoire; c'est promettre au lecteur le piquant de révélations scandaleuses, si fort dans les goûts du jour. A ce sujet, M. Chéruel déclare avoir éprouvé, par suite de sa position officielle, une sorte d'hésitation à faire ces révélations honteuses des mœurs du *grand siècle*, une véritable répugnance à exhumer ces misères et ces turpitudes. Que M. Chéruel se rassure, le public qui, chaque jour, se sent plus attiré vers les saines et véridiques études historiques, le louera d'avoir pensé et agi en historien; s'il lui fait un reproche, ce serait plutôt d'avoir montré quelquefois un peu d'indulgence.

Comme l'a bien dit M. Chéruel, Fouquet appartient à l'histoire : on ne peut donc connaître et apprécier la vie publique du surintendant qu'en fouillant dans sa vie privée, et en y cherchant les causes secrètes de ses dilapidations. L'histoire n'instruit pas seulement en retraçant des vertus, mais aussi en montrant les conséquences des fautes et des vices : la vie complète de Fouquet, sans réticence, comme sans exagération, est, à notre avis, un des plus utiles enseignements pour les simples particuliers comme pour les hommes d'État; nous félicitons M. Chéruel de nous l'avoir donnée.

M. Chéruel a divisé cette biographie en quatre parties, qui correspondent aux quatre grandes phases de la vie des deux Fouquet. D'abord, la période des services rendus au roi, à l'État, et à Mazarin, pendant la Fronde (1648-1653), puis la période des récompenses, des honneurs, des fonctions; l'un des Fouquet, Nicolas, devenant surintendant, et l'autre, l'abbé Fouquet, une sorte de préfet de police. Avec l'apogée de leur fortune (1659), arrivent l'infatuation, l'enivrement, les folles prodigalités et même l'ambition criminelle, et enfin, l'expiation qui commence en 1661, et va jusqu'en 1680, pendant dix-neuf longues années.

La première partie est presque entièrement neuve, les Mémoires

Digitized by Google

du dix-septième siècle et les historiens modernes, M. P. Clément, dans son avant-propos à l'*Histoire de Colbert*, M. Walcknaer, dans ses *Mémoires sur madame de Sévigné*, n'avaient guère étudié que la disgrâce de Fouquet et les causes qui l'avaient amenée, ou les divers incidents de son long et anxieux procès; mais les causes de l'élévation des deux frères, leurs services, n'avaient jamais été exposés complétement. M. Chéruel l'a fait pour la première fois; c'est un côté inédit de l'histoire de la Fronde : les intrigues souterraines sont dévoilées d'après les correspondances des deux Fouquet avec Mazarin; grâce au travail de M. Chéruel, le lecteur est dans la situation d'un spectateur placé dans les coulisses, qui voit s'agiter tous les acteurs de cette tragi-comédie.

Il est cependant un point de détail où je ne puis suivre M. Chéruel, je demande à le lui exposer sincèrement. A propos du Parlement, M. Chéruel lui conteste le droit de refuser l'enregistrement d'un édit royal : « Annuler un enregistrement exigé par l'autorité royale, dit-il, c'était placer le Parlement au-dessus du roi et transférer la souveraineté dans la Grand'Chambre. » Selon notre sentiment, cette résistance était, non-seulement un droit, mais un devoir, en cas d'acte arbitraire, illégal, violent. De la part du Parlement, enregistrer une loi, n'était-ce pas prendre un engagement tacite d'appliquer cette loi mauvaise, injuste dans toutes les décisions de la justice? n'était-ce pas violer le droit naturel qui existe dans tous les temps, qu'il soit inscrit ou non dans une charte? n'était-ce pas blesser le droit absolu, contre lequel, selon la belle définition de Bossuet, il n'y a pas de droit, même royal? Que maintenant l'application de ce devoir dût être extrêmement rare, fût très-délicate, je l'accorde volontiers à M. Chéruel, mais j'insiste sur ma réserve, persuadé que le philosophe, le publiciste, l'historien ne sauraient veiller avec un trop grand soin à ne pas consacrer de l'autorité de leur nom, de leur science, une théorie contraire au droit absolu, à la justice. Que de hontes, de malheurs, de crimes même ne sont, dans notre histoire comme dans celle de tous les peuples, que les corollaires d'une fausse doctrine, acceptée comme vraie par l'opinion publique!

La cause royale avait à peine triomphé par le retour du roi à Paris (22 octobre 1652), Mazarin était même encore en exil, que Fouquet demandait, comme récompense de dix-huit ans de services, la place de surintendant, vacante par la mort de La Vieuville (2 janvier 1653). M. Chéruel nous a conservé la lettre habile, insinuante, où Nicolas Fouquet demande à Mazarin cette place importante qui devait lui permettre de faire sa fortune, « en pêchant en eau trouble, » comme l'avaient fait avant lui les d'Émery, les Maisons, les d'Effiat, les

Digitized by Google

Bullion, comme allait le faire sur une plus large échelle Mazarin lui-même.

Par un singulier hasard, on a conservé le billet qu'écrivait le même jour un homme encore presque inconnu, qui n'avait que la position d'un domestique d'un ordre plus relevé, l'intendant de Mazarin, J.-B. Colbert, destiné à réparer un jour les fautes des surintendants, ses prédécesseurs. « On aime, dit avec raison, M. Chéruel, au milieu de toutes les sollicitudes qui assiégeaient Mazarin, et qui étaient si manifestement intéressées, on aime à entendre une voix honnête. » Le fils du drapier de Reims, consulté par son maître, lui répond : « Pour ce qui est de la nomination, j'aime mieux m'en taire tout à fait, joint que je crois certainement que Votre Éminence choisira beaucoup mieux, quand elle aura l'esprit libre et débarrassé de tous les avis et de tous les rapports de personnes intéressées à proposer et à exclure. Je ne puis pourtant m'empêcher de lui dire ces deux mots : *Qu'elle se donne de garde de ceux qui sont d'esprit à sacrifier et à donner beaucoup aux subalternes pour avoir plus de facilité de tromper les principal. C'est, en deux mots, le désordre du temps passé, qui est celui de tous qui peut apporter le plus de préjudice aux affaires de Son Éminence et à l'État*[1]. » Le duel entre la *Couleuvre* et l'*Écureuil* (animaux héraldiques des deux blasons de Colbert et de Fouquet), qui ne devint manifeste qu'à la fameuse fête de Vaux, donnée par Fouquet, s'engage fatalement, et peut-être à l'insu des deux acteurs, dès le premier jour.

Dire ce que fut cette administration de Fouquet, serait impossible ici ; comment le surintendant parvint à parer aux embarras financiers de toute espèce, à cet énorme arriéré, suite du mauvais gouvernement de la régence et de la misère de la Fronde, qu'atteste énergiquement la correspondance de Mazarin, de Colbert et de Fouquet ; comment, à tout prix, au moyen des expédients les plus compromettants et les plus ruineux, il dut fournir de l'argent pour l'entretien de l'armée, pendant que Mazarin se faisait traitant et fournisseur sous des noms supposés, pour remplir ses coffres-forts ; comment il fallait satisfaire les rentiers aux abois, sous peine de voir renaître une nouvelle Fronde que l'arrestation du cardinal de Retz menaçait déjà de fomenter : M. Chéruel l'a fait dans quatre chapitres (Chapitres XV à XIX) qui sont dignes de l'auteur de l'*Histoire de l'Administration en France*. Ces services plus ou moins honnêtes, et ceux de son frère l'abbé Basile, comme chef de la police du cardinal qu'il sauvait d'une tentative d'assassinat, les louables efforts du surintendant pour relever

1. T. Ier, p. 231 et suiv.

Digitized by Google

le commerce, créer des colonies, en assurant la puissance des Fouquet, amenèrent une infatuation qui leur devint fatale. Bientôt Basile Fouquet tomba dans la disgrâce de Mazarin, Nicolas jouit encore quelque temps d'une célébrité scandaleuse par ses dilapidations et son luxe, M. Chéruel en donne mille preuves sérieuses. Nous leur préférerons ici deux anecdotes peu connues que fournit un livre curieux sur la même époque, publié depuis celui de M. Chéruel. *Journal d'un Voyage de deux jeunes Hollandais à Paris, en* 1657-1658, par M. P. Faugère. Dans une conversation avec madame de Longchamps, femme de l'écuyer du duc d'Anjou, elle leur dit « que ce jeune prince, dernièrement ayant joué et perdu son argent, s'en vint, avec un visage riant, trouver le roi, à qui il demanda la grâce de vouloir accorder la prière qu'il avait à lui faire, n'espérant pas que Sa Majesté la trouvât mauvaise. Le roi, connaissant bien l'humeur de son frère, qui aime la raillerie, et dont il s'acquitte avec beaucoup de jugement et d'adresse, lui commanda de dire ce qu'il prétendait. *Monsieur* ne manqua pas de proférer joliment sa demande : « Sire, dit-il, j'ai perdu mes « dix pistoles et je n'ai plus d'argent, je voudrais bien que Votre Majesté « me permît d'épouser une des petites Fouquettes, car le petit comte « de Charost regorge d'argent depuis son mariage. » Et ailleurs, « dans un autre entretien, nous sûmes qu'on a fait des Almanachs en Flandre, où messieurs Fouquet et Servien (les deux surintendants) sont représentés à une table servie de plats de pistoles, de louis et de quart d'écus, et M. le cardinal au haut bout, qui empêchent le monde d'y manger et d'y toucher, l'envoyant à l'hôpital. M. Le Tellier tourne la broche, et tire de temps en temps quelques lardons d'or qu'il donne au Roi [1]. »

1. Les précédentes découvertes de M. Faugère ont attaché son nom au dix-septième siècle et à Port-Royal, dont il est, comme celui de M. Sainte-Beuve, inséparable (Pascal, Correspondance de la mère Agnès Angélique Arnauld). Le *Journal du Voyage à Paris* dont le manuscrit se trouve à La Haye, est très-curieux et mérite d'être connu ; c'est l'unique récit de ce genre sur cette époque ; à part l'intérêt, l'agrément du sujet, il a une valeur historique d'autant plus grande, qu'on sent parfaitement qu'il a été fait sans parti pris de haine ou d'admiration : ce sont bien visiblement des notes qu'écrivaient au jour le jour pour leur unique satisfaction nos deux Hollandais. La corruption profonde des mœurs, qu'on retrouve à toutes les époques où le luxe, l'amour des plaisirs suivent une crise terrible et prolongée, y est inscrite à chaque ligne et sans la moindre marque d'étonnement ou de pruderie de la part des deux jeunes voyageurs. Ce livre, piquant par les anecdotes qu'il raconte, les réflexions qui en découlent, les personnages qu'on y rencontre et en particulier Louis XIV et son frère, Mazarin, Fouquet, et surtout

Digitized by Google

Si, comme nous le verrons plus tard, Fouquet fit trop souvent un mauvais emploi de cette fortune mal acquise, il établit cependant un fonds très-honorable dans son budget de dépenses; c'est l'argent donné comme encouragement aux artistes et aux écrivains, la liste civile de Fouquet pour les arts et les lettres. M. Chéruel a fait sur cette question de très-excellents chapitres d'histoire littéraire (Chapitres XXIII, XXIV, XLVI et Appendice). Déjà M. Marcou avait donné une intéressante étude sur les rapports de Fouquet et de Pelisson [1], M. Chéruel ajoute de nouveaux détails, fait connaître pour la première fois les relations du surintendant avec Thomas Corneille, rappelle celles du frère, le grand Corneille. A ce sujet, nous recommanderons l'importante édition faite par M. Marty-Laveaux, pour la collection des *grands écrivains de la France*, on y trouvera des détails complétement inconnus et qui offrent un grand intérêt, une série de dédicaces ou de lettres adressées au surintendant par l'auteur du *Cid*. L'attachement de tous ces poëtes (car Fouquet ne trouva pas un seul ingrat parmi les écrivains qu'il pensionnait) et surtout celui de La Fontaine, est un fait qui mérite d'être remarqué; Fouquet avait su gagner toutes ces grandes intelligences, et il faut lui en tenir compte.

Les arts ne doivent pas moins à Fouquet que les lettres. Poussin, Le Brun, Levau, Lenôtre furent aussi encouragés par lui. N'oublions pas de mentionner Puget parmi ceux dont il protégea les premiers pas. Le *grand protecteur* dont Louis XIV fut jaloux avait deviné le génie du grand artiste français, lorsqu'il n'avait encore sculpté à Toulon que le bois des galères royales et les belles cariatides de l'hôtel de ville. Par une de ces généreuses et délicates attentions qui gagnent les cœur des artistes, Fouquet, après avoir entretenu Puget sur la recommandation de l'architecte Lepautre, l'avait chargé d'aller choisir lui-même à Carrare les marbres dont il pourrait avoir besoin ; il voulait une matière digne des chefs-d'œuvre que Puget projetait pour ce trop magnifique château de Vaux si justement

Christine, reine de Suède, à l'occasion de son voyage en France et de l'assassinat de Monaldeschi, fait vivement désirer que M. Faugère publie la seconde partie, le voyage des deux Hollandais à travers nos diverses provinces de France. On peut regretter de trop fréquentes incorrections dans les noms propres, qui déroutent parfois l'historien ; ainsi le copiste du manuscrit, p. 62, a lu *Tutti* au lieu de *Tonti*, le célèbre financier Laurent Tonti, l'inventeur de la *tontine*, dont les vicissitudes de fortune sont si curieuses et si peu connues; p. 64, il y a également confusion entre Molière, un danseur de l'époque, et notre célèbre Molière (Voir Bazin, *Étude sur Molière*), etc.

1. Pellison. *Études sur sa vie et sur ses œuvres*. In-8°. Didier et Durand.

Digitized by Google

appelé par M. Sainte-Beuve « un Versailles anticipé. » Déjà Puget était occupé à Gênes de l'embarquement des marbres, lorsqu'il fut retenu en Italie par la nouvelle de la disgrâce de son protecteur; il resta six ans à Gênes, glorieusement adopté et largement récompensé par la république de Gênes, qu'il enrichissait de trésors recherchés par les plus grandes familles d'Italie, et il fallut l'amour de la patrie que Puget poussait jusqu'à la tendresse, et surtout l'intervention toute-puissante du Cavalier Bernin auprès de Colbert, pour rendre à la France l'artiste qui est l'une de ses gloires.

Malheureusement pour la renommée du ministre et pour son repos, Fouquet pensionna d'autres personnes que des écrivains et des artistes. Nous abordons ici une des plus honteuses pages de l'histoire de Fouquet et du cœur humain, l'histoire de la *cassette* trouvée à Saint-Mandé. Personne, pour ainsi dire, ne résista au surintendant : ici ce sont les membres du Parlement qu'une savante corruption sait rendre aussi dociles que peuvent le souhaiter un ministre désireux de calme après un long orage, et un jeune prince qui entend ne pas rencontrer d'obstacles devant sa volonté impérieuse. Rien de plus curieux et de plus triste que ces *Notes sur les membres du Parlement,* rédigées par Nicolas Fouquet en 1657. Chaque conscience est cotée, il ne s'agit que d'y mettre le prix pour l'acquérir, ou bien on indique les influences diverses par lesquelles on peut peser sur ceux en petit nombre qui restent désintéressés. Là, c'est la reine mère elle-même que Fouquet met dans ses intérêts, et qui accepte du surintendant des présents, comme le roi en recevait lui-même de son ministre Mazarin[1]; c'est le confesseur d'Anne d'Autriche, qui est gagné par un des agents de Fouquet; ce sont les femmes de chambre, et principalement l'indispensable madame de Beauvais. MM. de Brancas et de Grave, madame d'Huxelles, fille d'un ancien surintendant, le président Le Bailleul, n'avaient pas honte de servir d'intermédiaires entre la cupide et débauchée borgnesse et le surintendant. Ainsi, circonvenue de tous côtés, et entraînée par ses propres besoins d'argent, Anne d'Autriche servit les

1. « Madame de Longchamps nous dit que le duc d'Anjou, se pourmenant dans la galerie du Louvre, vit venir un homme qui portoit quelque chose et ayant su que c'étoient des ferrets de dix ou douze sortes, dont la douzaine revenait à 16,000 livres, que M. le cardinal envoyoit au Roi, il en souffrit et dit : « Comment ! M. le Cardinal envoie des présens au Roi ! des présens au « Roi ! vraiment je trouve que cela est fort joli .. » et en rit assez longtemps : ce qui fut remarqué comme un trait d'esprit de ce jeune prince que l'on dit n'en manquer pas. » P. Fangère, p. 161. *Voyage de deux Hollandais.*

Digitized by Google

intérêts du surintendant jusqu'en juillet 1661, c'est-à-dire à peine deux mois avant son arrestation. On trouve encore dans « ce vrai panier à ordures, » pêle-mêle, les lettres des entremetteuses, la femme La Loy, des espions politiques, les billets doux, les tendres poulets, les demandes d'argent ou de bijoux des demoiselles d'honneur, les Menneville, les du Fouilloux, les La Motte d'Argencourt.

Tout récemment, M. Feuillet de Conches venait de signaler l'importance de cette cassette, « non la fausse, si niaisement conservée par Conrart, comme le dit M. Feuillet, mais la vraie, tant citée, toujours insaisissable, un mythe dont le mystère se peut aujourd'hui révéler. » Déjà M. Feuillet avait déchiffré quelques énigmes de cette boîte à surprises, mais il restait encore bien des contradictions avant les éclaircissements définitifs que nous devons à M. Chéruel. Nous n'en citerons qu'un exemple, la lettre où Fouquet, flattant Anne d'Autriche toujours désireuse du pouvoir, lui laisse entrevoir qu'elle régnerait s'il devenait premier ministre : on sait que Mazarin, affermi par la paix des Pyrénées, avait tenu la reine mère en dehors du gouvernement, et, sur son lit de mort, avait engagé Louis XIV à en user de même. Cette lettre si importante, qui dévoile la conduite et les projets de Fouquet voulant faire du jeune roi un vrai Louis XV, éloigné des affaires et plongé dans les plaisirs des sens, cette lettre, M. Feuillet de Conches y a vu des instructions destinées à mademoiselle de Treseson qui se rendait à Turin pour négocier un mariage avec la princesse de Savoie, mariage, qui, en faisant de la future reine de France une créature du surintendant, devait contribuer à lui assurer la puissance qu'il voulait conserver à tout prix.

Oui, à tout prix, au risque même d'une guerre civile, d'une nouvelle Fronde dont Fouquet mieux que personne connaissait les épouvantables calamités. L'authenticité du fameux projet de Belle-Isle, ou le *crime d'État*, comme on l'appelle dans le procès, a été mise hors de toute contestation possible par M. Chéruel. Singulière preuve des bornes de la prudence humaine! Mazarin ne permit à Fouquet d'acheter cette place forte que pour l'enlever au cardinal de Retz, dont elle était un domaine patrimonial et afin qu'elle ne fût pas « en des mains suspectes, » et aussitôt après l'avoir acquise, le surintendant la substituait, dans ses projets de résistance en cas de disgrâce, comme asile, comme refuge ou plutôt comme rempart, comme citadelle, aux villes de Ham et du Havre, sur lesquelles il ne pouvait plus compter depuis sa rupture avec son frère l'abbé Fouquet. M. Chéruel suit pas à pas, avec sagacité, cette affaire capitale dans toutes ses vicissitudes; il prouve que depuis 1657 Fouquet n'a cessé de poursuivre l'exécution de son plan de résistance et de continuer, par la fortification des places

Digitized by Google

de sûreté et par l'équipement des flottes, de se mettre en état de tenir tête au roi. On ne peut dire avec ses amis, et comme il l'a sans cesse répété dans ses *Défenses*, que le projet trouvé à Saint-Mandé était le résultat d'une inquiétude momentanée, et qu'il avait été abandonné aussitôt après avoir été imaginé. On voit au contraire que, pendant quatre années, au milieu des préoccupations les plus diverses, Fouquet s'occupa sans cesse de l'exécution de ce plan. Il accumule dans Belle-Isle canons, vaisseaux, soldats dévoués; il a soin de placer les gouvernements qui l'entourent entre des mains fidèles, pendant que les amiraux de Neuchèse et de Créqui lui répondent des flottes de l'Océan et de la Méditerranée. M. Chéruel montre encore que Fouquet, étendant ses vues et ses possessions jusqu'en Amérique, où il pouvait se ménager un asile plus assuré, y achetait l'île de Sainte-Lucie, obtenait le titre de vice-roi d'Amérique qui lui donnait dans ces contrées la disposition des forces de la France, et joignait à ses immenses richesses un droit de souveraineté. Si l'on ajoute à cette vaste puissance maritime les gouvernements dont il disposait dans l'intérieur du royaume et toutes ses créatures, on comprend que son ambition n'ait plus connu de bornes. Sa devise, *Quò non ascendam?* (où ne monterai-je pas?) exprime le fond de sa pensée. Ses amis, en parlant de Belle-Isle, l'appelaient *son royaume*, et en réalité, on le voit dans le livre de M. Chéruel, les mesures prises par le surintendant n'allaient à rien moins qu'à former un État dans l'État.

Il faut convenir cependant que ce projet n'était pas aussi insensé à cette époque, qu'il nous paraît à nous, postérité éloignée, qui vivons dans une époque d'autorité. La révolte était encore alors dans les habitudes de la noblesse; le prince de Condé, lorsque fut conçu ce projet, toujours en armes contre sa patrie et son roi, était encore dans les Pays-Bas à la tête des forces espagnoles; ses coureurs venaient jusqu'aux portes de Paris; du Doignon avait pu longtemps se rendre redoutable dans la position du Brouage, bien moins importante que celle de Belle-Isle; le comte d'Harcourt avait tenu la même conduite pour le gouvernement de Brissac; le sieur de Chenailles, conseiller du Parlement, à Saint-Quentin; le maréchal d'Hocquincourt, à Péronne et à Ham, puis à Hesdin en 1658, avaient agi de même. M. P. Clément, dans une Étude sur la *Correspondance de Colbert*, parle de mouvements sérieux en Normandie.

De tels projets si redoutables pour la tranquillité du pays font excuser la dissimulation de Louis XIV envers Fouquet pour sa sévérité. « Que serait devenu Louis XIV, dit très-bien M. Chéruel, si la fermeté de son caractère et la passion qu'il éprouvait pour mademoiselle de la Vallière ne l'eussent soustrait à l'empire

Digitized by Google

des femmes perverses dont on l'entourait? Enivré de plaisirs, il eût puisé à longs traits, dans cette coupe des voluptés, l'oubli de ses devoirs et de sa dignité; il serait tombé au rang de ces rois fainéants qui abandonnent à des ministres incapables ou corrompus le soin du gouvernement. On ne peut envisager sans effroi le chaos où serait tombée la France sous un pareil gouvernement : ruine des finances, épuisement et misère du peuple, troubles et révolutions, tel en aurait été le résultat inévitable. »

On connaît le procès de Fouquet. On sait les influences qui s'agitèrent avec passion pour obtenir des juges une condamnation à mort, et comment, grâce à l'intégrité et à la fermeté du rapporteur, Olivier d'Ormesson, Fouquet conserva la vie. Il fut condamné à un bannissement perpétuel, châtiment que Louis XIV, par une singulière interprétation du droit de justice et de grâce, changea en une prison perpétuelle[1]; comme fit de nos jours l'empereur Nicolas, lorsqu'il ajoutait, de sa main, à l'arrêt qui condamnait le prince polonais, Sanguszko à la Sibérie, ces mots : « A pied et par convoi, » c'est-à-dire toutes les aggravations du knout, de la chaîne avec vingt condamnés attachés à une même barre de fer et ne se quittant jamais, même pour le repos. La détention de Fouquet fut un vrai *carcere duro:* séquestration complète, sans visites ni nouvelles de la famille. Il faut lire une des tristes lettres de Fouquet pour comprendre ce supplice, « cette oisivité forcée, mère des désespoirs, des tentations et agitations continuelles, dans un esprit accablé de désirs et d'impuissance, surchargé d'ennuis et de déplaisirs que personne ne prend soin de soulager. On croit être oublié ou abandonné de ses proches, méprisé des autres, inutile et à charge à tout le monde. A cela il n'y a d'autre remède que la patience et la tranquillité qui procèdent ordinairement d'un bon usage des sacrements et de l'entretien journalier d'un homme spirituel et charitable, qui n'ait que Dieu pour but, et non point de lâches desseins de faire sa fortune aux dépens d'un affligé. » Ces derniers mots, ajoute M. Chéruel, font voir que Fouquet avait peu de confiance dans les confesseurs qu'on lui imposait. Les lettres de Louvois prouvent qu'il avait raison. Le ministre écrit à Saint-Mars, gouverneur de la prison, le 17 avril 1670 : « J'ai reçu avec votre lettre du 4 de ce mois

1. M. Feuillet de Conches indique un livre curieux où se trouve signalé le soulèvement de l'opinion contre cette mesure, et tous ces libelles, satires, épigrammes, qui en furent la suite contre le Léguier et Colbert, avec autant de profusion qu'au temps de la Fronde contre Mazarin : *Tableau de la vie et du gouvernement de MM. les cardinaux, Richelieu et Mazarin, et de M. Colbert, etc.* 1694, in-12, p. 220-234.

Digitized by Google

celle qui y était jointe du confesseur de M. Fouquet. Je lui mande que je rendrai compte au roi de sa fidélité, et je le ferai effectivement, afin que Sa Majesté le gratifie de quelque bénéfice lorsqu'il en viendra à vaquer. » (P. 453, t. II.) Après avoir lu dans M. Chéruel le récit de cette terrible expiation, on comprend qu'il termine par cette réflexion naturelle et équitable : « Les contemporains de Fouquet, témoins de sa catastrophe et de son courage, furent plus touchés de ses malheurs que de ses fautes, et jugèrent que ses tortures morales et physiques, prolongées pendant dix-neuf ans, avaient dépassé et effacé ses erreurs. Il est difficile que la postérité ne partage pas ces sentiments de pitié et de sympathie, et que, malgré les justes sévérités de l'histoire, elle ne prenne pas parti pour la victime contre le bourreau. »

Les *Mémoires sur Fouquet* de M. Chéruel ont leur place marquée à côté des autres ouvrages du même genre qui sont les meilleurs éléments de notre histoire nationale, et qui reproduisent mieux que celle-ci l'esprit et la couleur des temps.

ALPHONSE FEILLET.

LES MÉMOIRES D'UN HOMME HEUREUX.

Souvenirs de soixante ans, par M. E. DELÉCLUZE [1].

Mémoires d'un homme heureux..... Je devrais dire : et d'un sage! car à faire ce qu'on veut, et à le faire si longtemps, il y a plus que du bonheur, il y a de la fermeté, du dévouement et de la prudence. M. Delécluze a aimé toute sa vie les lettres, les Belles-Lettres et les Beaux-Arts; il les a aimés par-dessus tout : *Dulces ante omnia Musæ*, dit l'épigraphe de son livre; et encore, suivant moi, cette épigraphe ne dit pas assez : il ne les a pas seulement aimés avant toutes choses, *ante omnia;* il les a aimées uniquement, exclusivement; ces belles choses si dédaignées des sots et que la Raison antique avait divinisées : Poésie, Éloquence, Musique, Beauté, Philosophie, Histoire, il a voulu tout d'elles et par elles, et n'a rien voulu d'ailleurs; il les a aimées pour elles-mêmes fidèlement et sincèrement, sans se laisser détourner par aucune préoccupation d'intérêt ou d'ambition. Tandis que ses compagnons d'âge et d'étude se ruaient par les barrières deux fois ouvertes sur les routes du pouvoir et de la faveur publique, lui, *Étienne*, s'en retournait sans hésitation vers sa chère retraite de Fon-

1. 1 vol. Michel Lévy frères.

Digitized by Google

tenay-aux-Roses, songeant à son roman, à ses histoires, à son feuilleton. Mais que dis-je? intérêt, faveur, pouvoir! voici bien le suprême effort du dévouement, de l'amour vrai et désintéressé : il les a aimées, ses chères Muses, sans rien prétendre d'elles, en les tenant quittes de tout retour et de toute indemnité; et il est touchant, sans doute, d'entendre cet écrivain si studieux et si zélé dire candidement, après toute une vie de travail assidu et consciencieux, qu'il *n'a jamais connu le succès!* Quelle leçon pour ces impatients de nos jours, qui, après quelques années d'essais, se croient en droit de faire le procès à la foule qui les ignore, aux confrères qui ne les ont point portés sur le pavois, et à l'art lui-même qui tarde à les récompenser! Disons, d'ailleurs, que sur ce point M. Delécluze se trompe; il est injuste à lui-même et ingrat à ses lecteurs, qui l'aiment et qui en font profession. Non, le succès n'a point manqué à ses efforts : l'auteur de *Justine de Liron*, un roman compté parmi les plus fines et les plus fermes études de sentiment que notre époque ait tentées depuis *Adolphe et Valérie;* l'auteur de ces Études de la Renaissance, qui, bien qu'un peu actuelles au fond des idées — j'entends actuelles par rapport au temps où elles ont été écrites, — ont continué d'être jusqu'à présent recherchées et consultées par tous les esprits studieux et intelligents, comme une utile et suggestive introduction à la connaissance de cette époque si compliquée, si fourmillante d'idées et d'événements[1]; l'historien dont le livre est estimé le plus solide résumé et le plus abondant en renseignements de l'histoire de *Florence et de ses vicissitudes;* le critique enfin dont les jugements acceptés, attendus, écoutés, sont, au dire de ceux-là mêmes qui seraient le plus portés à lui imputer à tort les goûts et les préjugés de son éducation, les mieux motivés, les mieux déduits et les plus sincères : un tel écrivain n'est ni inconnu ni méconnu. Et, si ce respect de tous, si cette estime acquise dans des genres si divers, si cette autorité incontestée ne s'appellent pas le succès, alors je trouve que c'est la langue qui a tort; quant à moi, je ne vois rien à mettre au-dessus, que la gloire de l'homme de génie et l'immortalité du poëte.

Une autre preuve que cette modestie de M. Delécluze est excessive, c'est la publication même de ces Mémoires : ce livre serait sans excuse et sans intérêt venant d'un homme que le public n'aurait pas adopté.

Ces soixante années sont donc la vie d'un homme de lettres rattaché à la publicité quotidienne de 1800 à 1860. Nous commençons au

1. Citons en première ligne *Roland ou la Chevalerie*, et *Dante et la Poésie amoureuse.*

Digitized by Google

lendemain de la Terreur; et les premiers souvenirs qu'*Étienne*[1] laisse derrière lui en entrant dans la vie sont des souvenirs d'oppression et de deuil. La famille d'Étienne, famille de bourgeois artistes, était allée se faire oublier à Meudon; c'est là que, sans règle ni sans maître, le jeune homme improvisa son éducation un peu à la grâce de Dieu, au hasard des rencontres et de sa curiosité; et il est à remarquer que les instructions ainsi acquises par la seule ardeur du désir et sous la seule discipline de la volonté n'ont été dans aucun temps ni les moins solides, ni les moins fructueuses. Étienne va de Tacite à Homère, de Démosthène à Tibulle, de Théocrite et de Pline l'Ancien à Rabelais; la rencontre d'un ecclésiastique proscrit le fait humaniste; une liaison avec un jeune homme de son âge, élevé à Genève, où l'enseignement classique n'avait point été suspendu comme à Paris, ajoute à son attrait naturel vers l'étude le stimulant de l'émulation. En ce temps-là, la gloire de Louis David attirait tous les jeunes esprits vers la peinture, de même qu'un peu plus tard l'ascendant de Chateaubriand confisqua, au profit de la littérature romanesque, toutes les ambitions de la jeunesse. Étienne donc voulut d'abord être peintre, et ce n'est que longtemps après, en 1822, que messieurs Bertin, en lui confiant le compte rendu des expositions des beaux-arts, dans le *Journal des Débats*, firent verser sa vocation du côté des lettres. Depuis lors la vie d'Étienne est connue : elle est connue de ses lecteurs, de ses confrères et de ses justiciables, les artistes des expositions et du Théâtre-Italien; et j'avertis qu'à cette connaissance de sa vie par ses œuvres les présents Mémoires ajoutent peu de lumières nouvelles.

Il est vrai que ce n'est pas précisément une autobiographie que M. Delécluze a voulu écrire; il a voulu grouper chronologiquement ses souvenirs sur les événements littéraires auxquels il a assisté et sur les écrivains qu'il a connus pendant une période égale à la durée du siècle. C'est comme un panorama circulaire et mobile où défilent à leur date les personnages, les faits et les doctrines, sur lesquels le peintre placé au centre dirige sa lanterne.

Le spectacle est assurément curieux et tentant, si l'on songe à la quantité d'idées et de systèmes qui se sont produits, agités et combattus depuis cinquante ans dans la sphère des lettres : derniers bégaiements de la littérature du dix-huitième siècle agonisante; tâtonnement des générations nouvelles en quête d'un idéal en rapport avec le monde renouvelé; essor des passions littéraires longtemps

1. Ce nom d'Étienne, l'un des prénoms de M. Delécluze, avait déjà été adopté par lui dans son intéressante étude sur *David et son temps*, pour *dépersonnaliser* le récit.

Digitized by Google

comprimées ou détournées par les révolutions et par la guerre; invasion des génies étrangers, révision du vieux code littéraire, qui voulait faire dater notre littérature du règne de Louis XIV; puis, tout à coup, le mot d'ordre étant trouvé, les partis se disciplinant, la guerre allumée, les représentations orageuses, les journaux, les salons transformés en arènes littéraires, la politique oubliée, l'Académie fulminant et capitulant en fin de compte après onze ans de siége, pour gagner un point sur la ville de Troïe : voilà ce que M. Delécluze avait à nous peindre et à nous raconter; péripéties d'une Fronde qui ne fut pas moins animée ni moins gaie que la première, et où ne manquèrent point davantage ni l'entrain, ni même la galanterie; passions élégantes, luttes généreuses, sincères, qui du moins sentaient la vie et l'enthousiasme, et que nous autres, nés vingt ans trop tard, avons tant de sujets de regretter! Disons tout de suite, à l'éloge de M. Delécluze, qu'il a su se garder de la maladie des classifications et des distributions de prix. Il n'est point tombé dans le défaut d'un de ses collégues de la presse, M. Nettement, qui pour nous raconter l'histoire de la littérature sous la Restauration et le gouvernement de Juillet, a cru devoir créer des catégories, classer les hommes et les genres, et prendre ambitieusement le rôle de la postérité. M. Delécluze raconte; et cette simplicité du récit assurément vaut mieux pour le lecteur et sied mieux à un contemporain. Les mémoires sont de l'histoire certainement, mais ils ne sont pas l'Histoire. Ils doivent aider à la faire, mais non point anticiper sur ses jugements. L'auteur des *Souvenirs de soixante ans* a beaucoup vu; et c'est parce qu'il a vu qu'il intéresse et qu'il peut être utile. Nous ne voudrions certes pas nous porter caution de toutes ses doctrines, ni contre-signer tous ses arrêts. Il ne faut pas oublier que pour lui, fils du dix-huitième siècle, né en 1780, les novateurs de 1820 et surtout ceux de 1830 ont été des envahisseurs et même quelque peu des conquérants. Il n'y a donc pas à s'étonner si l'on retrouve dans ses jugements sur eux quelque chose de la prévention, et même, tranchons le mot, de la rancune des fils du sol contre les colons. Passons au compte de ses préjugés et de son éducation littéraire ses réticences, ses réserves à l'endroit de la réforme théâtrale et de la réforme poétique, ses équivoques au sujet de *René* et de l'école du *vague;* ses regrets sur les atteintes portées à l'*unité des doctrines littéraires*, etc. Laissons-le dire que la *prétendue* émancipation littéraire a porté *peu de fruits*, ce qui, de la part de M. Sainte-Beuve, pouvait être pris pour un doute modeste, mais qui, de la part d'Étienne, n'est qu'une boutade de grognard; passons-lui encore cette illusion innocente d'avoir été le père nour-

Digitized by Google

ricier du Romantisme, de l'avoir tenu en sevrage dans sa petite chambre, et de l'avoir abandonné le jour où il s'est émancipé, prétention de propriétaire plutôt que de littérateur; ce qu'on lira avec plaisir et avec fruit, c'est le récit de ces *matinées du dimanche*, où Étienne eut longtemps l'honneur de réunir chez lui, dans son *donjon du cinquième étage*, Paul-Louis Courier, Henri Beyle, Mérimée, Ampère, Charles de Rémusat, Mignet; ce sont les souvenirs des dîners de l'hôtel Bertin, les premiers essais de critique littéraire indépendante tentés dans le *Lycée français* de Charles Loyson, mille détails de conversation et de discussion, où la divergence et la multitude des opinions prouvaient la sincérité et l'ardeur du besoin qu'on avait alors d'innover. Avant de répéter, d'après Sainte-Beuve, *plus de fleurs que de fruits*, il faudrait un peu revoir d'où l'on était parti, et à quel degré d'ennui, de répétition insipide et incolore en était arrivée la littérature. Or, c'est ce que montre abondamment, qu'il le veuille ou non, le livre de M. Delécluze.

Les paradoxes de Beyle, la solide et rude critique de Paul-Louis Courier, les audaces de bon ton de MM. Charles de Rémusat et Vitet, la foi exaltée du *jeune* Duvergier de Hauranne qu'on nous peint presque en martyr, prêt à donner sa vie pour ses dieux, le Libéralisme et le Romantisme, tout cela n'est au fond, sous des formes diverses, que l'expression du même mal et du même besoin; le besoin d'en finir et de faire peau neuve, la lassitude, l'ennui, l'ennui exaspéré. Beyle s'en prenait aux vers qu'il voulait proscrire au théâtre; Mérimée, Vitet, Charles de Rémusat s'en prenaient aux unités qu'ils violaient à qui mieux mieux. Courier plaidait fortement la nécessité d'aller rechercher aux sources la propriété des mots de la langue et démontrait comment les littératures se perdent par l'abus de la périphrase et de l'analogie. De tous côtés c'est le même cri : Écrasons l'infâme! c'est le vieux moule classique, écorné, arrondi, poncé, usé par les professeurs et par les lauréats d'académie, que l'on voit briser et jeter en débris par-dessus les murs.

Il y eut un jour cependant où les divergences se turent, où le tumulte s'apaisa. Ce jour-là, il est vrai, Étienne prit le deuil; mais le lendemain tout Paris allait voir, applaudir, discuter, siffler *Hernani* et *Marion Delorme*, *Antony* et *Angèle*, *Chatterton* et la *Maréchale d'Ancre;* tout Paris lisait, dévorait, lacérait les *Orientales* et les *Feuilles d'automne*, *Notre-Dame de Paris*, *Volupté*, la *Peau de chagrin*, le *Spectacle dans un fauteuil*, *Colomba*, l'*Ane mort*, les *Consultations du docteur noir*, *Servitude et grandeur militaires*, *Il Pianto*, *Marie;* je suis peut-être trop facile, mais j'avoue que je me contente de ces fruits-là. Pour Étienne, il était, je le l'ai dit, plus difficile : il mit ce jour-là dans sa

Digitized by Google

poche la clef de sa petite chambre et s'en alla vivre dans la solitude, à Fontenay, en y portant ses dieux, Ducis et Népomucène Lemercier. Il se plongea dans ses études historiques sur la Renaissance et l'Italie; et dès lors rien n'altéra plus la sérénité de cette vie placée sous la tutelle des Muses silencieuses. Ni la chute de deux trônes, ni les explosions de l'esprit public en fermentation, n'agitèrent cette âme hautaine qui dans ce Paris qu'elle avait répudié n'exceptait de son dédain que deux monuments, le Théâtre-Italien et le palais des Expositions. A partir de ce moment, en effet, les Mémoires de M. Delécluze deviennent de plus en plus personnels; et lui qui dans sa première partie nous a recommandé tant de Marest, tant de Cerclet, tant de Duparquet, à peine trouve-t-il un mot à nous dire des célébrités d'après 1830. Il a, il est vrai, rencontré une fois Victor Hugo, mais c'était à Bièvre, chez Bertin l'aîné. Il a causé deux fois avec M. de Balzac, par hasard. Quant à George Sand, à qui il a été présenté un soir aux Italiens, et qui voulut bien lui adresser quelques compliments gracieux sur son roman de *Mademoiselle de Liron*, l'admiration qu'il éprouvait pour l'écrivain ne put triompher de l'embarras que lui causait le costume *qui démentait son sexe*.

M. Delécluze nous avoue en cet endroit (p. 473) que sa vie partagée entre le travail et les affections de la famille lui laissait peu le désir de faire de nouvelles connaissances. Heureux homme! la famille, l'amitié, l'étude! comment en effet sortir de cette triple enceinte capitonnée qui vous ménage un air si doux, si tiède, un calme si profond? Ce bonheur, qu'il a su réaliser pendant soixante ans, de vivre en famille et entre amis, avec des livres, Étienne l'avait rêvé dès sa jeunesse. Enfant encore, il s'était donné pour programme le fameux passage de La Bruyère sur les occupations du sage; et ce programme, il le rappelle à la fin de son livre, non sans quelque orgueil, avec la conscience de l'avoir rempli : « Il faut, en France, beaucoup de fermeté et une grande étendue d'esprit pour se passer des charges et des emplois et consentir ainsi à demeurer chez soi et à ne rien faire. Personne presque n'a assez de mérite pour jouer ce rôle avec dignité, ni assez de fonds pour remplir le vide du temps, sans ce que le vulgaire appelle des *affaires*. Il ne manquerait cependant à l'oisiveté du sage qu'un meilleur nom; et que méditer, parler, lire et être tranquille, s'appelât travailler. » Eh bien, je l'avouerai; quelque séduisant que soit ce programme, je n'ai jamais cru que La Bruyère en ait voulu sérieusement faire la règle de sa vie. Il m'a toujours semblé voir dans ces paroles un doute plutôt qu'un vœu, ou peut-être une réponse à d'impertinentes questions, ou peut-être encore une boutade écrite au retour de l'hôtel de Conti, après une soirée ennuyeusement passée à

Digitized by Google

entendre parler des militaires et des courtisans. Non, Dieu n'a pas voulu que la destinée de l'homme pût être enfermée dans ce bonheur de précautions, dans ce bonheur par élimination. Lire, méditer, parler, rêver, c'est l'emploi légitime de la vieillesse ou des années de retraite; mais pour remplir ainsi sa vie, il y faut le contre-poids et la contradiction de grands devoirs, c'est-à-dire de grandes passions. La Bruyère, homme passionné, et que le peu que nous savons de sa vie (voir les *Dernières recherches* de M. Édouard Fournier) nous montre pétulant et même violent, se fût-il accommodé d'un travail d'*oisif*, sans mobile et sans gloire? Et n'est-ce pas là plutôt encore un cri arraché à l'ennui de ses fonctions de secrétaire? Il faut avoir quelque chose à maudire dans la vie, un frein à broyer, une règle à combattre; et bien des pages émues, dans le livre de La Bruyère (celle de *Callisthènes*, par exemple), nous prouvent qu'il eut au dedans ses luttes, ses troubles, ses révoltes. Il s'est envolé ce jour-là vers un plein idéal de loisir et d'indépendance.

M. Delécluze n'a connu ni frein ni règle. Il a su écarter de sa vie tout ce qui faisait obstacle à sa liberté et à ses goûts. Il y a gagné en bonheur, sans doute; mais la passion n'y a-t-elle rien perdu? J'ai cherché dans son livre une de ces pages émues qui tout d'un coup vous révèlent l'homme, un homme dans les conditions ordinaires de l'humanité, agité, éprouvé, tourmenté, blessé même ou froissé par le souvenir de blessures anciennes, et qui, aussitôt, vous font entrer en communion avec l'auteur par la sympathie des destinées. Je l'ai déjà dit, les événements ne l'ont point atteint ni troublé; les révolutions n'ont guère été pour lui que des chômages de la littérature. A la nouvelle du coup d'État de Juillet, sa première pensée a été pour ses livres et ses papiers. Je n'ai surpris, à travers ces six cents pages, qu'un éclair d'enthousiasme, c'est après 1830, lors de la grande revue de la garde nationale au Champ de Mars. Étienne, l'arme au bras dans les rangs, rappelle les souvenirs de la Fédération de 90, à laquelle il avait assisté, et raconte à ses compagnons, plus jeunes que lui, les péripéties de cette journée mémorable; la nuit précédente, nuit nuageuse et pluvieuse, éclairée seulement par les feux de bivouac des gardes françaises campées dans le Champ de Mars; les curieux entassés dans le pavillon de l'École militaire pour ne rien perdre du premier coup d'œil de la fête; puis, au lever du jour, l'explosion des salves d'artilleries, et, enfin, les exclamations d'une foule enthousiaste — *jusqu'au délire*, — jurant solennellement fidélité à la nouvelle constitution. Toute cette page, écrite avec la précision et le mouvement des témoignages oculaires, fait tableau pour la pensée et reste dans la mémoire.

Digitized by Google

Pour retrouver une seconde veine d'émotion, il faut aller à la fin du volume et lire dans les quatre ou cinq dernières pages une apostrophe d'un ton philosophico-lyrique à Marc Bourgery, ami très-cher de l'auteur qu'il perdit en 1849. M. Bourgery était un anatomiste distingué ; son ami nous le représente comme un homme d'un mérite supérieur, à qui rien n'a manqué que le bonheur, et qui toute sa vie porta le deuil de la chance. Cette invocation, écrite sous l'impression d'un entretien et d'une promenade où les souvenirs de cette amitié regrettée s'étaient représentés vivement, est touchante comme expression d'un sentiment profond et sincère ; la phrase y palpite, et l'on sent d'un bout à l'autre le souffle d'une âme sympathique. J'avoue cependant que je n'ai pu lire sans étonnement cette confession non pas de scepticisme, mais d'incertitude. Avoir tant vécu, tant médité, *tout* lu, pour en arriver à se demander si l'ami qu'on regrette est passé dans telle étoile ou dans telle autre ; si son âme nous est, ou non, présente; et si, présente, qui l'empêche de se rendre sensible, c'est en vérité de quoi faire douter de la science et de l'expérience humaines. Encore une fois, je ne critique pas le sentiment de ce morceau, ni le ton qui, je le répète, est touchant, mais les idées; et une telle indécision chez un vétéran de la philosophie m'effraye pour l'avenir.

Je n'aurais pas rendu compte du livre de M. Delécluze, si je ne signalais la parfaite dignité, l'honnêteté de ses *souvenirs*. Assurément les travaux d'Étienne n'ont pas été inutiles aux lecteurs, et sa vie les honore. Homme heureux, il a vécu dans une époque heureuse. Et la dernière impression qui reste de cette lecture, c'est un sentiment de respect et d'envie pour ces temps d'activité et d'ardeur intellectuelles où l'empire de la société et du monde était à l'Esprit ; et où des salons de l'Abbaye-aux-Bois à l'atelier du peintre Gérard, et de l'hôtel Bertin aux salons bourgeois, et du premier étage aux mansardes, c'était le livre, ou l'article de journal, ou le tableau, la chose peinte, écrite ou parlée, l'Art, en un mot, qui réglait l'ordre du jour de toutes les conversations. Certes, rien qu'à comparer la vie des gens de lettres de ce temps-là avec celle qui nous est faite aujourd'hui, nous aurions de quoi être jaloux, sinon de quoi être modestes. Le livre de M. Delécluze est, sous ce rapport, très-suggestif ; il fait penser.

Quant à lui, partisan ou adversaire, il faut lui porter les armes : il a vu le feu.

CHARLES ASSELINEAU.

Digitized by Google

POÉSIE

AIR MOLDAVE.

Le mortel qui l'a vue et pleurer et sourire
En garde à tout jamais un éblouissement;
Il a vu la beauté sans voile et peut se dire :
Je sais ce que la vie offrait d'enchantement.

Hélas ! et ses regards qui brûlaient ma paupière
Sans comprendre mon âme ont rencontré les miens,
Sans voir à ses genoux, le front dans la poussière,
Le dernier, le meilleur de ses anges gardiens.

Un autre, plus heureux, saura toucher son âme,
Et la respirera comme une fleur d'un jour.
Un autre de l'enfant saura faire une femme
En ouvrant à ses pieds le livre de l'amour.

Ah ! qu'elle soit heureuse, et pour jamais ignore
Ce que souffre un cœur fier de trop d'amour rempli,
Ce martyre inconnu d'un cœur qui se dévore,
Qui lutte, se consume et s'éteint dans l'oubli !

ÉDOUARD GRENIER.

Digitized by Google

REVUE DES THÉATRES

Pour les théâtres qui ont le bonheur de posséder un vieux répertoire, il n'y a ni morte saison ni chômage. Si les nouveautés leur manquent, ils n'ont qu'à remonter en arrière d'un siècle ou deux, et à secouer la poussière de quelque ouvrage oublié depuis longtemps. Leur seul embarras doit être celui du choix. — J'entends par là qu'il faut se donner la peine de bien choisir. Le public se porte avec empressement à ces exhumations, attiré par l'envie de connaître les goûts et les amusements d'une société qui n'est plus. Si des essais malheureux l'éloignaient de ces spectacles instructifs, ce serait une chose regrettable. Puisque le vent est aux représentations historiques, faisons donc un peu d'histoire dramatique.

Ce n'est pas dans ses commencements ni dans les pièces composées par ordre exprès du roi qu'il faut chercher Molière. Si ce grand esprit, pour suivre la mode, n'eût écrit que des tragédies, comme le *Don Garcie de Navare*, ou s'il n'eût travaillé que pour les fêtes et les représentations officielles de la cour, sa gloire aujourd'hui serait à la hauteur de celle de Quinault. Ce malheur aurait bien pu lui arriver, car il n'y eut jamais d'homme si occupé. Quand on songe à son triple métier de directeur d'une troupe comique, d'auteur et d'acteur, au temps que lui prenait son emploi de valet de chambre du roi, on se demande comment il a pu trouver les loisirs nécessaires pour composer *Tartufe* et le *Misanthrope*. Son œuvre est énorme, si l'on considère le petit nombre d'années qu'il a mis à la faire : — de 1660 à 1673. — Et, au moment où la mort est venue le surprendre, non-seulement cette imagination surmenée depuis treize ans ne donnait encore aucun signe d'épuisement, mais elle semblait entrer dans une période nouvelle de vigueur et de fécondité. Ce n'est pas que les préoccupations, les chagrins domestiques et les peines de cœur aient manqué à Molière. On ne dira pas non plus que les envieux et les calomniateurs l'ont épargné : ils l'auraient mis en pièces s'ils avaient pu. Mais il avait un ami fidèle, et cet ami était le roi, le plus volontaire et le plus puissant du monde. Certes, il devait quelque reconnaissance à un protecteur si ferme et si éclairé ; quand Louis XIV demandait quelque pièce mêlée de musique et de danse, ou quelque

Digitized by Google

pantalonnade, pour l'amusement de la cour, il fallait bien le contenter. Molière s'en acquitta parfois en homme qui se résigne à faire tout ce qui concerne son état. De tous ces ouvrages composés ainsi par ordre supérieur, *Psyché* est celui qui se ressent le plus de la précipitation du travail. Cependant l'intérêt qui fait défaut dans la pièce, se trouve dans l'historique de la représentation et dans les circonstances qui l'ont accompagnée.

« M. de Molière, écrivait un contemporain, régla le plan et la disposition de cette tragi-comédie, où il s'attacha moins à la régularité qu'à la pompe du spectacle. Quant à la versification, il n'eut point le temps de la mener au bout à lui seul. L'approche du carnaval (de 1671) et les ordres pressants du roy le mirent dans la nécessité de souffrir un peu de secours. Il n'y a que le prologue, le premier acte, la première scène du second et la première du troisième dont les vers soient de lui. M. Corneille l'aîné fit le resté en quinze jours, et, par ce moyen, le roy se trouva servi dans le temps qu'il l'avait demandé. »

La belle fable de Psyché n'était pas un mauvais choix. Le sujet avait de quoi plaire à une cour galante et polie. Malgré le peu de temps accordé aux deux auteurs par les *ordres pressants* de Louis XIV, on devait encore attendre un poëme charmant de deux collaborateurs tels que Corneille et Molière. Apparemment le jeu des machines, la musique et les danses furent les plus agréables du monde, puisque le roi, la cour et la ville les applaudirent; mais il est certain que la pièce est froide, que le ton en paraît aujourd'hui guindé, qu'on y parle beaucoup d'amour et de passion et qu'il n'y a point de vraie passion. Je ne comprends pas pourquoi Molière n'a pas voulu suivre le plan d'Apulée, dans lequel Psyché, n'ayant eu de communication avec l'amour que de nuit, a le juste désir et la curiosité naturelle de voir celui qu'elle aime. De là le joli épisode de la goutte d'huile, dont Molière s'est inutilement privé. Psyché sans sa lampe n'est plus la Psyché antique. Connaissant le visage de son amant, il ne s'agit plus pour elle que d'en savoir le nom, et cette curiosité a le double défaut de n'être pas aussi excusable que l'autre et de ne fournir à l'action qu'un effet dramatique de peu de valeur. Je veux bien que tout cela soit encore passable pour une tragi-comédie mêlée de musique et de danses; mais ce n'était pas la peine de réunir ensemble Corneille et Molière pour un si faible résultat. Benserade lui-même en aurait pu faire autant. Sauf à quelques rares éclairs, on ne reconnaît pas le génie de l'auteur du *Cid;* la muse du *Misanthrope* ne se montre en aucun endroit. Tous les personnages sont de beaux parleurs ou de belles discoureuses, raffinant et raisonnant à qui mieux mieux sur

Digitized by Google

leurs sentiments, comme dans une académie de bel esprit. Quoi qu'en ait dit Boileau dans un accès de pédanterie, le sac et les coups de bâton de Scapin ne font nul tort à Molière. C'est dans les madrigaux de *Psyché* qu'on a peine à le retrouver.

Mais si l'on se transporte en imagination au carnaval de 1671; si l'on regarde attentivement la distribution des rôles, quels étaient les auteurs, les artistes et les spectateurs, leurs situations respectives les uns vis-à-vis des autres, leurs pensées et leurs sentiments cachés, on comprend de quel intérêt dut être la représentation de *Psyché* pour un petit nombre de personnes bien informées. Il se jouait là trois comédies à la fois : deux sur le théâtre et une dans la salle.

Tout le monde sait ce qu'était Armande Béjart : cette femme sans cœur poussa l'oubli de toute pudeur jusqu'à railler le meilleur et le plus tendre des maris de l'indulgence qu'il avait pour elle. Après une première rupture, pendant laquelle Molière, au désespoir d'avoir fait l'homme courageux, avait fini par trouver mille excuses aux fautes de sa femme, les époux s'étaient rapprochés, sans que la féroce coquette se fût amendée, car elle voulait bien consentir à rester au domicile conjugal, mais non à cesser sa vie de mensonges et d'intrigues. C'était dans ces conditions que Molière avait écrit le *Misanthrope* et donné au public deux comédies à la fois, en faisant jouer par sa femme le personnage de Célimène et en gardant pour lui le rôle d'Alceste. Dans cette double comédie, et pour la rendre tout à fait complète, apparaît la douce figure de mademoiselle de Brie sous le nom d'Éliante. Mademoiselle de Brie était belle, pleine de cœur, et, de plus, elle aimait Molière. Elle l'avait consolé du mépris de mademoiselle du Parc, et volontiers elle l'aurait encore consolé de ses nouveaux chagrins. Qui nous dira l'expression que cette charmante actrice a dû mettre dans ces beaux vers du rôle d'Éliante, où elle disait que si Alceste abandonnait Célimène pour venir à elle, son cœur *n'y trouverait aucune répugnance?* Quel spectacle que le *Misanthrope* représenté par de tels interprètes! Mais peut-être ceux qui l'ont vu n'en ont-ils pas senti le prix.

Dans *Psyché* la situation n'est plus la même. D'abord Corneille, malgré ses soixante-cinq ans, s'était amouraché d'Armande Béjart. Les œillades de la rusée coquette avaient ému le cœur de ce vieux romain. Il roucoulait aux répétitions, s'imaginant sans doute que le mari ne s'en apercevait pas, comme si Molière, le plus fin et le plus observateur des hommes, eût pu s'y tromper un seul instant, lui qui avait pour voir l'œil du maître et l'œil de l'amant! De cet amoureux-là le mari plus d'une fois a dû rire dans sa barbe; mais il y en avait un autre bien plus dangereux. Baron, beau comme le jour et bril-

Digitized by Google

lant de jeunesse, remplissait le rôle de l'Amour, et il y déployait les grâces de ce dieu redoutable. Aussi fameux en ce temps-là par ses bonnes fortunes que par son talent de comédien, Baron aurait bien pu se dispenser de lier avec la femme de son ami et de son bienfaiteur un commerce fondé sur un caprice de théâtre. Cent beautés galantes l'auraient amplement dédommagé de ce léger sacrifice ; Baron n'eut pas tant de générosité. Il ne lui en coûta rien d'oublier dix ans de bienfaits et une affection de père, pour satisfaire une fantaisie d'un moment. Et c'était Molière qui l'avait tiré de l'ignominie des tréteaux ; qui lui avait enseigné son art et s'était efforcé de le mettre en garde contre les dangers des coulisses, et de lui conserver les bons sentiments si ordinaires à son âge ! Voilà comment les leçons d'un tel maître lui avaient formé le cœur ! Notez que Baron et Armande Béjart ne se convenaient point. Ils avaient tous deux trop de vanité. L'intérêt, l'amour-propre, le besoin des intrigues les devaient séparer, à défaut de la conscience et de l'honnêteté. On ne peut pas dire qu'ils se soient aimés. Ce qui les rapprocha, ce fut l'occasion, le plaisir de mal faire, le ragoût de la trahison, car ils devaient se sentir aussi coupables et aussi ingrats l'un que l'autre.

Il est certain que Molière devina l'accord de Baron et d'Armande, et qu'il en ressentit un profond chagrin. Au déplaisir du bienfaiteur trahi se mêlait le tourment de la jalousie, car ce pauvre mari ne pouvait s'empêcher d'aimer sa femme. Comme les autres, il subissait le charme de l'enchanteresse. Elle avait tous les torts, et c'était lui qui demandait pardon. La fameuse conversation qu'il eut avec Chapelle dans son jardin d'Auteuil ne laisse aucun doute à ce sujet. « Ma passion, disait-il à Chapelle, est venue à un tel point qu'elle va jusqu'à entrer avec compassion dans les intérêts d'Armande, et quand je considère qu'il m'est impossible de vaincre ce que je sens pour elle, je me dis en même temps qu'elle a peut-être la même difficulté à combattre le penchant qu'elle a d'être coquette, et je me trouve plus de disposition à la plaindre qu'à la blâmer... N'est-ce pas là le dernier point de la folie? et n'admirez-vous pas que tout ce que j'ai de raison ne me serve qu'à connaître ma faiblesse sans en pouvoir triompher? »

Les choses étant ainsi, quelle a pu être l'intention de Molière en faisant le personnage de Zéphyre, qui, dans une des trois scènes écrites par lui-même, remplit auprès de l'Amour l'office de complaisant, et veille au dehors pour que rien ne vienne troubler l'entrevue des deux amants? Lorsqu'il voyait arriver Psyché, Molière se retirait dans la coulisse, en disant à Baron :

Vous pouvez vous montrer pour finir son martyre,
Lui découvrir son destin glorieux,

Digitized by Google

Et vous dire entre vous tout ce que peuvent dire
Les soupirs, la bouche et les yeux.
En confident discret, je sais ce qu'il faut faire
Pour ne pas interrompre un amoureux mystère.

Ce rôle de Zéphyre n'allait point à l'âge et à la figure de Molière. S'il l'a retenu pour lui, ce n'est donc pas sans dessein. Peut-être a-t-il trouvé un plaisir amer dans cette allusion publique à sa propre misère ; peut-être a-t-il pensé qu'en descendant si bas, on aurait pitié de lui, que les deux amants rougiraient de leur ingratitude et que la honte les en prendrait. Mais avec des gens sans cœur il n'y a point de ressource, et sans doute on ne remarqua dans cet excès de délicatesse que la position ridicule d'un mari prêtant les mains aux amours de sa femme.

A quoi songeait la Béjart pendant ce temps-là ? on le sait. Elle voulait plaire au comte de Guiche, l'homme à la mode, le héros de roman, le *beau ténébreux,* comme on l'appelait. Les yeux de Psyché le cherchaient parmi les spectateurs, et c'était à lui qu'elle adressait furtivement les mots tendres de son rôle. M. de Guiche, occupé d'une autre, faisait le cruel. Afin de le piquer au jeu, Armande Béjart lui donnait à croire que, pour l'amour de lui, elle maltraitait Lauzun, comme si Lauzun qui, dans le moment même, épousait secrètement la grande Mademoiselle, eût été homme à faire le métier de soupirant avec une actrice ! Pour qu'il y eût à cela quelque vraisemblance, il aurait fallu que Lauzun, d'accord avec Mademoiselle, jouât ce rôle d'amoureux dédaigné, pour tromper le roi qui le surveillait.

Voilà ce que la cour eut à observer, dans le carnaval de 1671, aux représentations de *Psyché*. Assurément ce fut un curieux spectacle, et je ne doute point du plaisir extrême que bien des gens durent trouver à saisir mille intentions dans le sens des vers, le jeu des artistes, les mines de certains spectateurs, et la triste position que l'auteur se faisait volontairement à lui-même. Mais aujourd'hui tout cela s'est évanoui. Sans Molière, sans Baron et la Béjart sur la scène, sans M. de Guiche, Lauzun et Mademoiselle dans la salle, le spectacle est fort différent. Il ne reste plus qu'une œuvre terne, d'un genre hybride, peu digne des grands noms dont elle est signée. Il est vrai que la musique et le ballet en secouent par instants la langueur ; on l'écoute patiemment ; on attend de beaux vers qui n'arrivent point, et le public semble se dire avec un respect religieux que cette poésie sans force, qui a fait les beaux jours du grand roi en carnaval, peut bien suffire de notre temps à faire une pièce d'été.

C'est l'Opéra-Comique qui a eu la main heureuse en exhumant un

Digitized by Google

petit chef-d'œuvre de Pergolèse, dont la connaissance était nécessaire à notre éducation musicale. La *Servante maîtresse* date de 1730 ; dans le genre bouffe on ne trouverait rien de remarquable en remontant plus haut. La gaieté italienne, qui est dans le tempérament autant que dans le tour d'esprit de cette nation si heureusement douée, a toujours existé, mais non en musique. Pergolèse, en écrivant sa gracieuse partition de la *Serva padrona*, n'eut pas la prétention de faire une comédie lyrique ; ce n'était qu'un intermède musical qu'on jouait entre deux actes d'un ouvrage sérieux. L'intermède fit tant de plaisir qu'il prit la première place dans la représentation, et la musique bouffe se trouva créée. Ce nouveau filon une fois découvert, la mine fut exploitée par tous les grands maîtres, qui jusqu'alors s'étaient tenus enfermés dans les limites de l'*opéra sérieux*. Il y eut en musique comme un débordement de *vis comica*, et si l'on songe à la pluie de gais ouvrages qui s'en est suivie, on peut s'étonner qu'un genre si familier au génie italien ait tardé longtemps à se produire. Il se dédommagea du retard. C'est par centaines que se comptent les opéras bouffes d'Anfossi, de Galuppi, de Paësiello, de Cimarosa, etc.

Un Français, homme de goût et d'esprit, M. de Berville, président au parlement de Dijon, étant à Bologne en 1740, peu de temps après la mort de Pergolèse, assista par hasard à la reprise de la *Serva padrona*. M. de Berville ne se doutait pas encore qu'il pût exister une musique bouffe. On peut juger, par le passage suivant d'une de ses lettres, de l'étonnement et du plaisir qu'il éprouva : « Ce n'est pas ici, écrivait-il de Bologne, ce n'est pas ici qu'est l'opéra. Vraiment, personne n'irait ; cela serait trop bourgeois ; mais comme il est dans un village à quatre lieues de Bologne, il est du bon ordre d'y être exact. Dieu sait si les petits-maîtres ou petites-maîtresses manquent de mettre quatre chevaux de poste à une berline, et d'y voler de toutes les villes voisines comme à un rendez-vous !... Ce n'est pas qu'il y ait ni chœurs, ni danses, ni poëme supportable, ni acteurs ; mais les airs italiens sont d'une telle beauté, qu'ils ne laissent plus rien à désirer dans le monde quand on les entend. Il y a surtout un bouffon et une actrice bouffe qui jouent une farce, dans les entr'actes, d'un naturel et d'une expression comiques qui ne se peuvent ni payer ni imaginer. Il n'est pas vrai qu'on puisse mourir de rire, car, à coup sûr, j'en serais mort... La musique céleste de cette farce est de Pergolèse. J'ai acheté, sur le pupitre, la partition originale, que je veux porter en France. »

On voit, par la correspondance de Grimm, que cette partition n'arriva sur la scène de la Comédie-Italienne, à Paris, qu'en 1754. Le *Calendrier des Théâtres* de l'année suivante parle du succès de ce

Digitized by Google

petit ouvrage, et nomme l'auteur de la traduction; mais il oublie de dire que la musique est de Pergolèse. Un certain Baurans, un peu poëte et bon musicien, étant de Toulouse, où tout le monde aime la musique et les vers, entreprit de traduire en français la *Serva padrona*, travail ingrat et difficile. Baurans s'en acquitta fort bien. La verve italienne a déteint sur son poëme. En voici les premiers vers, que chante maître Pandolphe au lever du rideau :

Longtemps attendre,
Sans voir venir;
Au lit s'étendre,
Ne point dormir;
Grand'peine prendre,
Sans parvenir,
Sont trois sujets d'aller se pendre.

La mesure de chaque vers, les longues et les brèves, tout étant commandé d'avance par la musique, Baurans a fait un tour de force, ou plutôt d'adresse, en se maintenant jusqu'au bout dans ce ton comique et naturel, sans changer une note de la partition. Aujourd'hui que Cimarosa et Rossini nous ont donné la plus haute expression de la musique appliquée à la comédie, l'opinion de M. de Berville sur la *Servante maîtresse* peut sembler exagérée. Le président n'était point blasé. Le genre bouffe, dans toute sa nouveauté, a dû produire sur cet esprit délicat une impression très-vive. Mais nous autres spectateurs du dix-neuvième siècle, qui ne manquons pas d'objets de comparaison, nous trouvons que pour mourir de rire en écoutant la *Servante maîtresse*, il ne faudrait connaître ni le *Matrimonio secreto* ni le *Barbiere*. Sous la verve de Pergolèse, on sent je ne sais quoi de tendre et de passionné. La disposition naturelle de ce génie aimable serait bien plutôt la mélancolie que la gaieté. Aussi, lorsque le vieux Pandolphe, après avoir comiquement grondé sa servante, conçoit sérieusement la pensée de la mettre à la porte, comme la musique se rembrunit tout à coup! quelle sévérité dans les accompagnements! quelle menace terrible dans la mélodie composée sur ces paroles:

Un jour viendra
Qu'on se plaindra,
Qu'on gémira
Dans la détresse!...

Si Zerbine n'avait pas une entière confiance dans la faiblesse de son maître, elle devrait trembler et croire sa partie perdue. Ce qui

Digitized by Google

est vraiment comique, c'est le *duetto* où Zerbine essaye le pouvoir de ses charmes sur le cœur du vieillard, et la scène où Scapin joue le rôle de capitaine Matamore pour éveiller la jalousie de Pandolphe. Quant à la raison pour laquelle ce Scapin ne parle point, il ne faut point la chercher dans un caprice du poëte, qui n'aurait rien d'ingénieux. Selon toute apparence, lorsque cet intermède fut composé, en 1630, pour le théâtre San-Bartolomeo, à Naples, il y avait dans la troupe un acteur comique excellent, mais sans voix, et qui ne pouvait jouer que la pantomime. Les musiciens de ce temps-là s'accommodaient du personnel dramatique qu'ils avaient sous la main, et leurs ouvrages n'en étaient pas plus mauvais.

Comme beaucoup d'hommes de génie, le pauvre Pergolèse n'a reçu de ses contemporains qu'affronts et déboires; il n'a vu accueillir avec faveur que ses deux petits intermèdes, auxquels sans doute il n'attachait pas d'importance, la *Servante maîtresse* et le *Maître de musique*, autre bluette comique, traduite aussi par Baurans. Quand il voulut, sur le beau poëme de l'*Olympiade*, écrit pour lui par Metastase, servir au public de Rome, qui passait pour juste et connaisseur, une grande partition où il avait mis tout son talent et toute son âme, il fut, non-seulement sifflé, mais insulté grossièrement. On alla jusqu'à lui jeter des oranges, et il en reçut une sur la tête étant assis à l'orchestre où il tenait le clavecin, suivant l'usage de son temps. Un seul spectateur comprit toute la beauté de son œuvre et courut, dit-on, se jeter dans ses bras, après la chute de la pièce : cet unique admirateur était Duni, le rival de Pergolèse. Mécontent, à bon droit, du public, dégoûté du théâtre, abattu et découragé par le mauvais succès de son meilleur opéra, l'auteur de l'*Olympiade* s'en alla mourir à Naples, d'une affection de poitrine aggravée par le chagrin. Deux ans après sa mort, on revenait à ses ouvrages et on ne manquait pas de le porter aux nues. L'Italie entière retentissait des airs de l'*Olympiade;* la *Serva padrona* courait toute l'Europe; le *Stabat mater* et le *Salve regina* étaient proclamés des modèles incomparables de musique religieuse, et Pergolèse était appelé le Raphaël de la musique. — Réparations inutiles! vain enthousiasme! éternelle et triste comédie de la sottise humaine, qui a fait dire à un poëte aimé des dieux que la gloire est *une plante tardive amante des tombeaux*.

PAUL DE MUSSET.

Le théâtre de l'Odéon a rouvert ses portes, le 1er du mois, par deux premières représentations. C'était plus qu'il n'en fallait pour remplir la salle. La première pièce jouée, *le Paradis trouvé*, est un

Digitized by Google

épisode sur Milton où se rencontrent des vers faciles et des traits heureux.

La seconde pièce, *le Marquis Harpagon*, a obtenu un succès complet et mérité à beaucoup d'égards. Quoique le sujet rappelle celui du *Gentilhomme pauvre*, qui lui-même a été emprunté à un roman de Conscience, il est de ceux que le public accepte avec plaisir, parce qu'il y retrouve le profond intérêt qu'inspire toujours la lutte des sentiments élevés et délicats en opposition les uns aux autres.

Voici, en quelques mots, l'analyse de la pièce en question.

Le marquis de Villaret, héritier d'un grand nom et d'une grande fortune, s'est ruiné volontairement pour sauver l'honneur de son frère; mais ce sacrifice est ignoré de tout le monde, et les économies que ce gentilhomme est forcé de s'imposer pour vivre, lui et sa fille, sont naturellement attribuées à son avarice. Pour ne pas divulguer son secret, le marquis est obligé d'accepter ce jugement, jusqu'au moment où un riche parti se présente pour l'établissement de sa fille. Le père du prétendant, un industriel enrichi, n'est pas exigeant sur la dot, en raison de la parcimonie bien établie du marquis et aussi à cause de l'amour réciproque des deux jeunes gens, mais enfin il exige une dot, fût-elle la plus modeste possible; le marquis est obligé de refuser, en avouant sa ruine, mais comme il n'en peut indiquer la cause, il n'est pas cru de l'industriel. Bref, une scène violente éclate entre eux, et le mariage des deux amants est rompu jusqu'au moment où, le secret du marquis étant découvert, il se renoue au milieu de l'attendrissement général.

Il y a dans cette pièce, dont nous n'avons indiqué que le sujet, des scènes belles et pathétiques, des caractères vrais, une action bien suivie et adroitement ménagée par des incidents intéresssants, sauf au deuxième acte, qui devrait être abrégé. Enfin, les acteurs ont joué à merveille. A coup sûr, le marquis Harpagon n'aurait pas été mieux représenté au Théâtre-Français.

GEORGES BERNARD.

Digitized by Google

REVUE DU MOIS

I

Il y a aujourd'hui trois mois que je n'ai parlé de Paris, ou même de la France, à mes lecteurs, et il semble qu'il devrait y avoir bien de l'arriéré. Je m'en suis senti d'abord un peu effrayé en prenant la plume, mais quelques instants de réflexion et un coup d'œil rétrospectif m'ont rassuré. Jamais cette morte saison de l'été n'a été plus réellement morte, et les chroniqueurs attitrés, s'il en est, des provinces de Kouang-toung et de Tche-kiang ont dû être aussi bien pourvus de matériaux que les nouvellistes parisiens. A vrai dire, il y a plus d'un rapport entre la position du chroniqueur chinois et celle de son confrère de France, — à supposer toutefois que le Céleste-Empire ressemble à l'idée que nous nous en sommes faite jusqu'à présent. Pour ne parler que de la littérature, même mouvement sans vie, même agitation stérile à constater. Les lettres, honorées officiellement, mais s'isolant tous les jours davantage par lassitude et par la force des choses de tout ce qui fait leur vivante et contemporaine puissance, sans retrouver pour cela la sérénité de la morale et de l'art éternels — perdant, en un mot, par un juste et providentiel châtiment, la beauté en même temps que la vertu; l'histoire même, cette dépositaire naturelle des protestations des peuples, se répandant en récits minutieux, en enquêtes oiseuses sur des nuances de criminalité ou en conjectures stratégiques, et se bornant dans ses conclusions à effleurer mollement d'un aiguillon tardif et repentant la conscience publique; de plates adulations au pouvoir, officielles et officieuses; la vertu récompensée et médaillée par une académie de mandarins; enfin, à l'occasion de la fête du souverain, une distribution de boutons bleus, — je veux dire de rubans rouges, — à des lettrés de seconde classe : voilà ce que j'ai retrouvé dans la Chine d'occident.

Le jour où se célébrait la fête de l'Empereur, on ouvrait gratuitement au public le théâtre national par excellence — celui que l'État

Digitized by Google

subventionne à grands frais pour représenter dignement aux yeux de l'étranger notre prééminence artistique, — et voici ce qu'on chantait sur cette grande scène de l'Opéra, en face du peuple le plus spirituel de la terre :

Notre France, tranquille et fière
Sous l'aile de l'aigle vainqueur,
Adresse au ciel sa prière
Pour la fête de l'Empereur :

« Dieu tout-puissant, roi du ciel, de la terre,
« O toi, qui tiens notre sort dans ta main!
« Maître de tous, soit en paix, soit en guerre,
« Protége notre souverain. »

. . . . . .

Que les arts aux arts s'unissant,
Aujourd'hui d'un chœur unanime,
Reconnaissent le bras puissant
Vers eux tendu qui les ranime.
Qu'ils acclament le Protecteur
De la nouvelle Renaissance,
Que par eux les vœux de la France
Remontent jusqu'à l'Empereur.

Franchement, qu'eût-on pu faire de mieux à Pékin, pour louer le fils du Soleil et le cousin de la Lune? Et que pensez-vous de la nouvelle renaissance célébrée par M. Nérée Désarbres?

Lorsqu'à mon retour de Londres j'ai ouvert nos journaux, j'ai cru un instant avoir rêvé l'absence. J'ai tout retrouvé, depuis les procès de M. Mirès à Douai jusqu'aux lamentations des feuilletonistes sur la démolition des théâtres du boulevard, qui se poursuivaient avec force détails historiques. On peut croire, en effet, que ce soit chose chanceuse que de forcer la gaieté française à déménager : pour peu qu'il s'en perde en route, il n'en arrivera guère au nouveau logement. Quand il reste si peu de liqueur au fond de la bouteille, il n'est pas sage, sans doute, de la transvaser; mais, enfin, ce n'est pas une raison parce que nous ne sommes plus gais de devenir ennuyeux, et il serait temps d'en finir avec l'histoire de la Gaîté, du théâtre de Nicolet et du petit Lazari.

Parmi les procès Mirès — leur nom est *légion*, — il en est un en face duquel je me suis montré d'une véritable ignorance d'émigré. Mon court voyage d'outre-Manche m'avait si bien fait perdre le souvenir de nos usages que je ne comprenais pas, tout d'abord, qu'on pût condamner un homme à la prison et à l'amende pour avoir dis-

Digitized by Google

tribué, pour les besoins de sa cause, sans autorisation préalable du préfet de police, une brochure où la politique n'avait rien à voir. C'est là, à ce qu'il paraît, une infraction à la loi de 1849 sur le colportage. Si l'interprétation donnée à la loi par le tribunal de Douai était rigoureusement adoptée, il y aurait bien des choses à réformer dans les habitudes de la vie commune. Ainsi on ne pourrait plus offrir, de la main à la main, un livre ou une brochure à un ami, sans s'exposer à être traité en colporteur non autorisé. Si l'on peut donner un seul exemplaire d'un livre, pourquoi n'en donnerait-on pas dix ou cent, dans les mêmes conditions? Par sa répétition, un acte innocent peut-il devenir coupable aux yeux de la justice? Tel auteur n'a qu'un ami et il lui porte lui-même un exemplaire de son livre; tel autre, plus heureux, a dix amis et leur donne dix exemplaires qu'il fait distribuer par la maison Bidault : où est la différence? Un journal a posé la question d'une manière encore plus satisfaisante pour la magistrature : « Combien de fois n'est-il pas arrivé, a dit le *Monde*, qu'un procureur général ait mis en brochure son discours de rentrée et l'ait adressé à diverses personnes et même aux différents journaux? Est-ce qu'une autorisation administrative eût été nécessaire pour cette distribution? » Dans son esprit, la loi de 1849 est déjà assez menaçante pour la liberté : si en l'appliquant on devait s'attacher à la lettre, elle deviendrait intolérable.

Comment voulez-vous qu'on comprenne ces choses-là quand on revient d'Angleterre, et surtout quand on en revient tout persuadé des résultats qu'y ont produits les sociétés de colportage, — sociétés dues à l'initiative privée et dont le but est de répandre à bas prix, dans les campagnes, l'instruction et l'amusement honnête? Jusqu'à présent, cette liberté de colportage n'a pas eu d'inconvénients. Il peut se trouver, à la rigueur, un éditeur avide pour spéculer sur l'appétit dépravé d'une portion du public, en lui fournissant des aliments malsains, mais il n'est guère probable qu'il se rencontre une réunion d'hommes pour fonder, en leur nom et avec leur argent, une association pour propager le vice et l'immoralité parmi leurs concitoyens. D'un autre côté, si les fondateurs se laissaient exclusivement guider dans le choix de leurs bibliothèques populaires par des influences de secte ou par le desir d'un enseignement trop sévère, les lecteurs pourraient bien manquer et l'entreprise devenir par trop onéreuse. Là, encore, la liberté arrange tout.

Mais me voilà bien loin de nos tribunaux français. J'y ai retrouvé encore une vieille connaissance qui y reparaissait sous forme de pourvoi. C'est le procès de M. Taule, ex-rédacteur du journal *le Travail*, déjà condamné en cette qualité à huit mois de prison et à cinq

Digitized by Google

cents francs d'amende. Il s'agissait cette fois pour lui de faire casser l'arrêt de la Cour impériale de Paris, qui l'a condamné à deux mois d'emprisonnement comme coupable de manœuvres et d'intelligences à l'intérieur. L'effet de cette condamnation, prononcée en vertu de la loi de sûreté générale de 1858, est, on le sait, de rendre le condamné passible à perpétuité d'expulsion ou d'internement. C'est là ce qui rendait cet appel en dernier ressort à la justice du pays cent fois plus intéressant, à mes yeux, que tous ces hideux procès de meurtre ou ces scandales de succession dont le public se repaît avec tant d'avidité, et c'est là aussi ce qui me fait un devoir d'en parler aujourd'hui. En France, nous oublions trop facilement la loi, jusqu'au moment où elle pose sa griffe sur nous. La poursuite dirigée contre M. Taule avait pour base unique une lettre adressée par lui à M. Ledru-Rollin, à Londres, lettre saisie à la poste par ordre de M. le préfet de police. La police correctionnelle avait vu là des manœuvres à l'étranger. En appel, la Cour impériale reconnut qu'une lettre qui n'était pas sortie de France ne pouvait avoir le caractère d'intelligence à l'étranger, et changeant le délit, sans changer la peine et sans reviser le procès, maintint la condamnation, mais cette fois pour manœuvres et intelligences *à l'intérieur*. Ces intelligences consistaient dans les relations de l'accusé avec un nommé Joly, qui lui a procuré un discours de M. Ledru-Rollin prononcé sur la tombe d'un Polonais proscrit; puis dans ses relations avec M. Martin-Bernard, qui lui a fourni l'adresse de la personne chargée à Londres de recevoir les lettres de M. Ledru-Rollin; enfin dans ses relations avec un individu resté inconnu, qui a porté la lettre incriminée à la poste. La Cour de cassation a rejeté le pourvoi de M. Taule. Ce procès, on l'avouera, n'était pas d'une lecture très-rassurante pour un voyageur dont toutes les communications avec la patrie, depuis deux mois, avaient eu lieu au moyen de cette poste si complaisante pour les curiosités de la police. On ne peut s'empêcher de trembler rétrospectivement en songeant à toutes les manœuvres et intelligences à l'étranger dont les amis ont pu se rendre coupables en vous écrivant.

Puisque nous sommes au Palais, profitons-en pour dire quelques mots en passant du discours que M. Jules Favre a prononcé il y a un mois à la conférence des avocats en se démettant de ses fonctions de bâtonnier.

Un beau discours est chose assez rare pour valoir la peine d'être mentionné, et il y a plus d'un volume qui ne contient pas autant de beautés littéraires que cette allocution de M. Jules Favre. C'est toujours une entreprise un peu scabreuse que de recommander et de vanter dans un discours l'art de bien dire : il faut là prêcher d'exemple;

Digitized by Google

l'ex-bâtonnier s'en est tiré avec tout le bonheur que donne un grand talent, et ses jeunes confrères, en l'écoutant, ont dû partager son admiration pour « les mystères de cette faculté donnée à l'homme de varier à l'infini les reflets de son âme. » Il a trouvé pour le travail des paroles d'amour propres à enflammer les plus paresseux, et il a peint en termes éloquents « l'émotion pleine et discrète qui succède à la lutte courageuse de la pensée, » — ainsi que « cette possession de soi-même, ce plaisir si vif de comprendre et de découvrir, cette élévation subtile et souveraine de tout notre être au-dessus de la triste sphère de nos misères un instant oubliées ! »

Tout en ne mettant jamais le pied au Palais, je m'intéresse fort, je l'avoue, à ce qui se passe au barreau. Son organisation, qui reconnaît une autorité confraternelle et toute morale, me semble renfermer des germes vivants de *self-government* (hélas ! qu'il faille se servir d'un mot étranger !) qui presque partout ailleurs sont absents ou atrophiés. Quand, autour de soi, tous les éléments de la société semblent de jour en jour se pulvériser, pour ainsi dire, davantage, on se sent rassuré par la vue d'une agrégation quelconque d'hommes. Ces gens qui élisent leurs bâtonniers et leur conseil de discipline, qui ont conservé le respect de la tradition tout en modifiant sans bruit, quand il le faut, comme ils viennent de le faire tout récemment encore, leurs usages pour les mettre d'accord avec l'esprit du temps, semblent former un noyau résistant qui pourrait, à un jour donné, servir de point d'appui pour la conscience publique. Dans un pays comme le nôtre, où il ne serait pas sage, dans la vie civile, de compter sur l'héroïsme individuel, il est bon qu'il y ait de ces forteresses professionnelles derrière lesquelles les hommes peuvent protester sans trop de risques. L'esprit de corps, s'il n'est pas l'honneur, y supplée souvent, et sa voix se fait parfois entendre dans des occasions où celui-ci resterait muet.

Mais le nombre de ces germes de gouvernement en dehors de l'État diminue tous les jours, et ils sont, du reste, trop faibles et trop dispersés pour que l'on fonde sur eux de bien fécondes espérances. La sagesse consiste à tirer le meilleur parti possible du régime sous lequel on vit; et puisque nous sommes un pays chaque jour plus centralisé, c'est au centre qu'il faut regarder. Je suis donc de ceux qui lisent avec persévérance les discours officiels : il s'y trouve souvent des promesses, et les promesses se réalisent quelquefois. Le discours de M. le ministre de l'instruction publique à la distribution des prix du concours général, annonce des modifications dans l'organisation de l'Université qui ne laissent pas que d'avoir leur importance. Il serait question, à ce qu'il paraît, d'abandonner, jusqu'à un cer-

Digitized by Google

tain point, le système connu sous le nom de *bifurcation*, d'organiser plus largement dans nos écoles l'enseignement secondaire français et de fonder avec le concours de l'État et des villes, des colléges spéciaux pour l'industrie. Pour compléter le système, on instituerait, en outre, quelques écoles supérieures destinées à l'étude de l'économie politique — que M. le ministre a désignée par une périphrase de cinq lignes. Malheureusement, le discours n'est point explicite sur la question d'application de ce système, et l'on ne voit point quelle devra être, au juste, la relation entre ces deux enseignements, dont l'un sera littéraire et l'autre professionnel. C'était pourtant là l'essentiel.

Une autre réforme à laquelle tous les esprits libéraux ne peuvent qu'applaudir sans restriction, mais qui sera peut-être d'une réalisation plus difficile que ne le pense M. le ministre, a été annoncée par lui en ces termes : « Espérons aussi un accueil bienveillant au projet de continuer la révision du programme littéraire, et de le dégager de tout excès. Ne serait-il pas avantageux de laisser aux élèves, livrés peut-être trop exclusivement aux exercices réglementaires, un peu plus de loisir, afin de leur rendre un peu plus de spontanéité ?

« Comment lire avec profit les meilleurs ouvrages ; comment s'égayer aux compositions vers lesquelles l'esprit incline ; comment réagir par les instincts naissants de l'imagination sur le fond même des études, si le travail continuel des leçons et des devoirs paralyse toute initiative personnelle ? N'en est-il pas de même des maîtres et des professeurs, qui, pleins de zèle et de courage, feraient mieux encore s'ils étaient moins absorbés ? »

Oui ! laissons à ces pauvres enfants un peu plus de loisir et à leurs professeurs un peu plus de liberté ; faisons même des vœux pour que le baccalauréat ès lettres « devienne une épreuve plus intelligente et plus sûre, quand elle n'est encore trop souvent qu'une gymnastique de la mémoire. » Mais n'espérons pas trop que par un décret on puisse donner de la spontanéité aux élèves, ou de l'initiative aux maîtres. Ces choses-là sont les fruits d'un arbre que l'Université a depuis longtemps coupé au pied. Comme l'a fort bien dit M. le ministre dans ce même discours : « Tout s'enchaîne dans la vie des peuples, tout y est dominé par l'esprit de mouvement et de continuité. » Cet excès de réglementation que l'on improuve dans nos écoles existe partout dans l'administration ; cette liberté pour laquelle on veut entre-bâiller une porte à l'Université frappe en vain chez nous à mille portes closes. La liberté ne se laisse pas ainsi parquer et limiter. Traquée partout, elle ne se réfugiera pas au collége. Elle est comme l'air, il faut l'exclure ou prendre son parti de la voir circuler. La liberté avait essayé de se faire entendre dans les Entretiens de

Digitized by Google

la rue de la Paix, qui constituaient un véritable enseignement secondaire tel qu'on prétend le désirer, comment l'a-t-on encouragée? On a défendu ces réunions. Elle parlait au Collége de France dans la chaire d'hébreu de M. Renan : on a suspendu le cours d'hébreu.

La centralisation pourtant, comme toute chose, a son bon côté, et quand il s'agit d'imprimer de l'unité à des travaux littéraires ou scientifiques, ou de mener à bonne fin quelque œuvre nationale, c'est une machine incomparable. *L'inventaire sommaire des archives départementales antérieures à* 1790, dont les deux premiers volumes viennent de paraître sous les auspices du ministère de l'intérieur, est précisément un de ces monuments dont l'érection est comparativement facile, quand on suit un plan unique tracé par un pouvoir central. Fondées en 1790, dans les chefs-lieux de nos préfectures actuelles, de la réunion de tous les titres provenant des intendances, cours des comptes, bailliages, évêchés, monastères et châteaux, nos archives départementales contiennent des richesses dont le public, en général, ne se doute guère, et qui, faute d'indications précises pour les pouvoir trouver, demeuraient à peu près inutiles. Aujourd'hui, grâce à cet inventaire sommaire commencé il y a environ neuf ans, on trouvera dans chaque préfecture le catalogue complet des documents historiques disséminés dans tous nos départements. Il suffira, pour donner une idée de l'importance de ce travail, de dire que les deux volumes déjà publiés concernent cinquante-quatre préfectures dans lesquelles se trouvent plus de sept cent mille pièces dont quelques-unes remontent au huitième siècle.

De son côté, le ministre de l'instruction publique publie une liste des prix offerts aux sociétés savantes de province pour des travaux topographiques et archéologiques de tout genre concernant les départements. Bref, il semble que la France fasse son inventaire. Ajoutons encore la fondation, par M. Roulland, des bibliothèques scolaires qui feront pénétrer les bons ouvrages dans des lieux où l'on en sait à peine les noms. Ce sont là des entreprises éminemment utiles, et, comme la spontanéité et l'initiative individuelle n'y sont pour rien, elles se trouvent être tout à fait de la compétence d'un gouvernement centralisateur.

Disons encore que le mois dernier a vu l'achèvement de plusieurs grandes entreprises littéraires. Nous avons eu la fin des *Misérables*, de M. Victor Hugo, et celle de l'*Histoire de la Révolution de Février*, par M. Garnier-Pagès, le douzième et dernier volume de l'*Histoire de la Révolution*, de M. Louis Blanc, et enfin, le vingtième et dernier volume de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*. Voilà bien des couronnements d'édifices et bien des gens arrivés qui sont partis il y a

Digitized by Google

longtemps! Sont-ils tous arrivés là où ils comptaient aller quand ils se sont mis en route? Cela paraît au moins douteux pour deux d'entre eux. Mais ce sont là des travaux trop sérieux pour n'en faire que l'objet d'un paragraphe, et quand on ne peut pas les examiner, il faut se borner à les annoncer. Quant aux derniers volumes des *Misérables*, je n'y reviendrai pas. Je n'y ai rien trouvé qui doive modifier mon premier jugement, et si sévère ou si irrévérencieux qu'il ait pu paraître à bien des gens, je me vois plus que jamais disposé à le maintenir.

II

En poursuivant la revue de tout ce qui, dans ces derniers temps, a occupé le public, je trouve surtout deux sujets qui semblent s'être reproduits sous diverses formes avec une persistance singulière — deux sujets, bien différents au premier aspect, et qui pourtant, à y regarder de plus près, ont plus d'un enseignement en commun : la bataille de Waterloo et la vie du comte de Cavour; la chute d'un empire et la fondation d'un royaume. Je n'ai point le projet, on le comprend, d'établir ici de parallèle, de rechercher des analogies ou des différences, je constate seulement un fait. Il est certain que depuis trois mois il ne s'est guère passé de semaine sans que quelque journal n'ait offert à ses lecteurs une variation sur l'un ou l'autre de ces thèmes. Entre les deux, je n'hésite pas un seul instant, pour mon compte. Oserai-je le dire? la bataille de Waterloo me paraît une question épuisée. Après le travail du colonel Charras et celui de M. Quinet, nous avons eu l'épisode colossal de M. Victor Hugo, puis le récit de M. Thiers, et enfin les commentaires innombrables de celui-ci. N'est-ce point assez, et ne serait-il pas temps de prendre son parti de cette bataille perdue? Si Grouchy était arrivé à l'heure critique, à la place de Blücher, et que le grand capitaine eût remporté une victoire de plus, le politique qui a succombé à Waterloo en était-il moins vaincu? En supposant même qu'il eût pu triompher encore, la liberté a-t-elle chez nous des annales si riches, que nous devions regretter les trente-cinq années de luttes et de conquêtes glorieuses qui ont suivi cette défaite?

Laissons donc là les morts dont l'héritage a été recueilli, et parlons plutôt de celui dont la succession est encore vacante. Lequel d'entre nous, en présence des difficultés qui assiégent aujourd'hui de toutes parts l'Italie, ne se demande bien souvent ce qu'en pareille occasion eût fait Cavour? La réponse, en tant qu'il peut exister de réponse à de pareilles questions, se trouve bien plutôt dans la vie même de

Digitized by Google

Cavour que dans l'histoire des quelques années pendant lesquelles il a dirigé les destinées de son pays; car, si les mêmes circonstances ne se reproduisent jamais, ni en politique ni ailleurs, le même caractère se retrouve toujours chez l'homme, quelles que soient les circonstances que le sort lui donne à combattre. Il est sans doute impossible de savoir ce que Cavour eût fait dans la position actuelle; mais, en lisant sa biographie, ses lettres et son œuvre parlementaire, on se dit qu'il n'eût jamais conduit sa patrie dans l'impasse où elle se trouve engagée aujourd'hui.

Voici deux ouvrages d'un vif intérêt l'un et l'autre, dans des genres différents, qui sont consacrés à la mémoire du grand ministre italien. Ce sont : *l'Œuvre parlementaire du comte de Cavour, traduite et annotée par J. Artom et Albert Blanc*, et un volume intitulé : *le Comte de Cavour, récits et souvenirs, par W. de la Rive*. Loin de faire double emploi, ces deux ouvrages se complètent l'un l'autre. J'ai même là, devant moi, un troisième volume où il est beaucoup question de M. de Cavour, et dont je suis fort tenté de parler en premier lieu, précisément parce qu'il ne m'est pas permis de m'y étendre beaucoup, son chapitre le plus remarquable ayant paru originairement dans les pages de cette Revue. Il s'agit des études d'art et de politique que Daniel Stern vient de publier sous le titre de *Florence et Turin*. Ici, le nom de l'auteur suffit, et je pourrais presque en rester là. On sait tout ce que ce nom annonce de grâce sévère et de force séduisante. La plupart des études et des lettres que renferme ce volume ont paru d'abord, si je ne me trompe, soit dans des revues, soit dans des journaux, mais elles gagnent à être réunies en livre; — épreuve si dangereuse cependant pour tant de succès de la presse périodique. On n'en sent que mieux la variété et en même temps l'unité de l'esprit si élevé qui les a dictées. Dans ces pages, où les questions d'art et de politique sont traitées tour à tour, on reconnaît même, à travers les arguments les plus graves, la perception délicate des nuances qui distingue l'artiste, de même que sous le critique des œuvres d'art on retrouve toujours le moraliste. Qu'on lise la biographie de l'abbé Bonavino (en littérature, Ausonio Franchi), ce libre penseur qu'on a surnommé le Lamennais italien, ou le chapitre consacré à la Rome nouvelle selon Vincent Gioberti, et qu'on parcoure ensuite les cinq pages qui contiennent le portrait de Victor-Emmanuel, on sentira, mieux que je ne peux le faire comprendre ici, que la force et la finesse sont bien plus compatibles que n'ont intérêt à le faire croire et les lourdauds et les bateleurs littéraires. Il était difficile de mieux expliquer en quelques pages la popularité incroyable de ce « roi vaillant » et de donner une idée à la fois plus juste et plus attrayante de « ce

Digitized by Google

Béarnais italien dont le triple talent conquiert à la fois cœurs et provinces. »

On sent que Daniel Stern comprend et aime l'Italie, non-seulement parce qu'il la connaît et qu'il y a été bien accueilli, mais encore parce qu'il a connu et aimé ceux qui ont le plus contribué à la faire telle qu'elle est. De nobles amitiés lui ont servi d'initiation. Les réfugiés italiens, il faut le dire, ont italianisé le monde. Par une justice providentielle, les anciens gouvernants, en exilant tant d'hommes illustres, ont fait une propagande à l'étranger dont ils ne se doutaient guère. Ses fils proscrits ont été pour l'Italie des missionnaires incomparables. Ainsi que le dit fort bien Daniel Stern : « L'exil restera toujours pour les âmes délicates une souffrance cruelle ; mais il a cessé d'être pour les idées un principe d'isolement, bien au contraire..... L'exil ne disperse plus, il associe. Et si l'expérience a déjà montré surabondamment que l'on ne tue pas les idées, l'heure n'est pas éloignée où l'on sera contraint de reconnaître aussi que les proscrire, c'est leur imprimer le mouvement, c'est leur donner l'électricité, la fécondité, la vie. »

Je serais tenté de faire une seule critique à propos de ce livre — critique plutôt typographique que littéraire — ou, pour mieux dire, je voudrais le prendre pour prétexte, et faire à son occasion une remarque qui me tient à cœur au sujet des notes en général. N'est-il pas singulier que, comme auteur, nous nous laissions aller si volontiers à cette tentation de faire des notes, tandis qu'en notre qualité de lecteurs nous savons si bien ce qui en résulte? Parmi les lecteurs, les uns les lisent tout d'abord, avant le texte qu'elles commentent et dans lequel elles doivent s'encadrer ; d'autres les lisent dans l'ordre où elles se présentent à l'œil, c'est-à-dire, après la page finie ; une troisième et plus nombreuse catégorie, enfin, ne les lit pas du tout. Il est chimérique d'espérer que ceux qui lisent « pour s'amuser, » et ils forment la majorité du public, s'astreindront à suivre des renvois, à tourner une page pour achever une note, et à reprendre ensuite le texte de l'autre côté. Pour la plupart des gens une page tournée est une page lue. Je voudrais donc que les notes ne servissent absolument qu'à indiquer les sources où l'on a puisé, à donner les titres des ouvrages qui corroborent et qui complètent les affirmations, ou, enfin, le texte original des citations qu'on a cru devoir traduire. Sauf dans ces cas, il me semble que tout ce qui est bon à écrire et à lire est bon à imprimer avec respect, et que c'est un préjugé absurde que celui qui nous engage à reproduire en petits caractères et à reléguer au bas d'une page des passages qui, pour le lecteur, doivent s'intercaler dans le texte. Rendons-lui la lecture aussi facile que

Digitized by Google

possible, quitte à se permettre quelques transitions un peu brusques, et à renoncer à l'illusion dangereuse d'un style toujours soutenu. Dans le volume intitulé *Florence et Turin*, ce sont les anecdotes qui sont en général impitoyablement reléguées dans les notes. Il semble que l'auteur ait vu une dérogeance dans l'enjouement et la familiarité. Tous nous avons ainsi des préférences injustes pour de certains côtés de nous-mêmes. Je crois que Daniel Stern, qui sait allier tant de qualités réputées incompatibles, pourrait sans crainte ramasser toutes les fleurs, mêmes les plus légères, de son style, et les attacher bravement à son corsage — je veux dire à sa boutonnière, — sans rien perdre pour cela de sa dignité.

A la mort du comte de Cavour, le parlement italien ordonna la réimpression intégrale de tous ses discours. Ce recueil officiel sera d'une incontestable utilité pour le peuple italien; mais MM. Artom et Albert Blanc ont pensé avec raison que, dans la traduction qu'ils se proposaient d'offrir au public français, il était inutile de reproduire sans choix tous les discours, et qu'il fallait éliminer ceux qui ne se rapportent qu'à des sujets d'un intérêt local ou tout momentané. Le volume qu'ils ont intitulé *OEuvre parlementaire du comte de Cavour* ne contient donc que « les discours ou les fragments relatifs à des faits de quelque importance ou à des questions de principes. » Ajoutons que les traducteurs ont exécuté leur programme et rempli leur tâche avec respect et discernement. Quelques éclaircissements et un petit nombre de pièces justificatives sont joints au texte, et de brèves notices, placées en tête des discours, servent à rappeler au lecteur les circonstances dans lesquelles ils ont été prononcés. M. Artom, qui pendant les dernières années de la vie de M. de Cavour a rempli auprès de lui l'office de secrétaire, a retracé, dans une courte introduction, quelques souvenirs qui forment un commentaire intéressant, quoique forcément incomplet, de l'œuvre parlementaire. Bien peu de gens en France lisent les journaux italiens; on peut donc dire que ce ne sera que grâce à ce livre que la plupart des lecteurs feront connaissance avec le talent oratoire de M. de Cavour, car les traductions hâtives et tronquées de nos journaux n'ont jamais pu en donner qu'une idée très-fausse. Ce n'était pas, à proprement parler, un orateur. Son élocution même, au dire de M. Artom, était « difficile, entrecoupée, pénible à entendre, » et ni son extérieur ni ses gestes n'étaient propres à captiver un auditoire; mais c'était un *debater*, comme disent les Anglais, hors ligne, c'est-à-dire un homme débattant toutes les questions avec une logique souveraine. Ces gens-là mettent la même chaleur et aussi la même simplicité à traiter les affaires politiques que d'autres à parler de leurs affaires

Digitized by Google

privées, parce que la chose publique leur est, en effet, personnelle.

Quand on a pris les affaires publiques, non-seulement en main, mais « à cœur et à foie, » comme dit Montaigne, on n'a point besoin de se préparer ni de se monter au lyrisme pour en parler. Aucune interruption, aucune digression ne dérangeait chez M. de Cavour l'ordre lumineux de son raisonnement. Ses arguments s'enchaînent les uns aux autres avec une simplicité irrésistible, ou plutôt ils s'engendrent et se succèdent par une filiation qui semble si inévitable, qu'on croit y voir plutôt le résultat nécessaire de la situation que l'effort d'une intelligence supérieure. Son esprit si délié ne se perd jamais dans les subtilités, son ironie ne va jamais jusqu'à dénaturer sa pensée. Le but lui est toujours présent : première condition de succès pour l'orateur comme pour l'homme d'action. Jamais esprit ne fut moins dogmatique que le sien; rien de cassant ni ne hautain dans cette parole, qui s'impose pourtant d'une façon souveraine.

Il était rare qu'après un discours de Cavour la discussion ne fût pas close; quand il avait parlé, il semblait que tout avait été dit. Si en relisant ces discours qui sont de véritables combats, on reste saisi d'admiration pour l'habileté merveilleuse qui les a dictés, on est encore plus frappé de la générosité, si j'ose m'exprimer ainsi, qui y préside toujours.

Si Cavour est habile, ce n'est jamais pour lui, pour garder le pouvoir, ou même la popularité : c'est pour la grande cause, c'est pour faire de ses adversaires de la veille ses alliés du lendemain, dans une lutte où tous les Italiens doivent être unis, ou bien encore, pour payer le moins cher possible le secours de l'étranger. En ce qui le touche personnellement, nulle prudence, nulle concession; il prend tout sur lui, répond de tout, n'élude aucune responsabilité, détourne volontiers sur le ministre l'impopularité qui pourrait s'attaquer à la royauté, et meurt sans avoir un seul instant rejeté le fardeau qu'il a accepté. Il a confiance en lui et dans les autres, confiance surtout dans l'avenir de son pays, et cette sécurité, il a le don de la faire partager à tout le monde : voilà le secret de son succès. Et, pourtant, quelle clairvoyance ! comme on sent que cette confiance se base sur le bon sens et la raison, et non sur les illusions de l'homme qui croit parce qu'il espère ! Il faut lire le discours prononcé pour défendre le traité qui cédait la Savoie et Nice à la France; et le tableau si vrai qu'il y trace des sentiments des partis français à l'égard de l'Italie, pour comprendre avec quelle perspicacité il jugeait la situation par laquelle il semblait dominé, et avec quelle franchise il savait, au besoin, l'exposer. Il faut surtout, aujourd'hui, relire ce discours où

Digitized by Google

il se défend contre l'accusation formulée par M. Rattazzi, d'avoir trop facilement cédé aux exigences de la France, pour comprendre la distance, terrible pour l'Italie, qui le sépare de ses successeurs au pouvoir.

Je ne veux point, on le comprend, passer ici en revue *l'Œuvre parlementaire de M. de Cavour :* ce serait refaire l'histoire de l'Italie de 1848 à 1861 ; je dirai seulement que, sur les dix-sept discours que ses traducteurs nous ont donnés, il n'en est pas un seul dont la lecture ne soit propre à augmenter notre respect et notre admiration pour la mémoire de l'honnête homme, du citoyen vraiment libéral et du grand politique.

J'avais l'intention de parler aussi, aujourd'hui, de l'ouvrage de M. de la Rive, qui nous montre surtout M. de Cavour dans la vie privée; mais le temps et l'espace me manquent. Il me faudrait resserrer dans quelques lignes ce que j'aurais à dire sur un livre remarquable à un double titre : par les détails intéressants qu'il contient, et par la façon pleine de charme avec laquelle l'auteur sait les donner; je me le reprocherais vis-à-vis du lecteur. Ce sera donc pour le mois prochain.

HORACE DE LAGARDIE.

Digitized by Google

CHRONIQUE POLITIQUE

8 septembre 1862.

Un brusque dénoûment est venu mettre fin à la crise qui depuis un mois fixait l'attention de l'Europe et tenait en suspens les destinées italiennes. Garibaldi a échoué devant un de ces terribles grains de sable dont parle Pascal, qui, placés à un certain endroit, suffisent quelquefois pour changer la face du monde. Dans les conditions qu'il avait acceptées avec une confiance trop généreuse en l'étoile de son pays, le général avait fait la part trop belle aux chances défavorables; il suffisait, pour l'arrêter en chemin, d'un soldat qui voulût de l'avancement. Or c'eût été un miracle que ce soldat ne se fût pas trouvé dans un pays soumis au régime des armées permanentes et de l'obéissance passive, et l'on ne doit pas compter sur les miracles. Le moment est venu maintenant de prouver par raison démonstrative que l'entreprise était de tout point insensée et que son auteur est un forcené à mettre aux petites-maisons. Mais l'on s'est acquitté de ce soin avec un si généreux empressement en France et en Angleterre, que nous serions tenté d'accepter l'honneur, aujourd'hui si peu disputé, de défendre la thèse opposée. La presse anglaise en particulier, qui a sur la nôtre l'incomparable avantage d'être une presse libre et de n'être liée dans cette question par aucun engagement national, a fait volte-face du jour au lendemain avec une impudeur dont les hommes qui s'en sont réjouis chez nous ne pourraient citer qu'un seul exemple, — celui des applaudissements qu'elle accordait il y a dix ans à leur propre défaite. Il est donc bien doux d'insulter à la gloire et de cracher sur les vaincus ! De toutes les ignominies de la nature humaine, celle-là est la plus triste à interroger.

L'Angleterre voyait déjà Garibaldi poussant ses volontaires sur les baïonnettes françaises, et elle ne peut lui pardonner de lui avoir donné cette fausse joie. Tout l'esprit de notre temps est dans ces changements à vue qu'opère le succès, ce grand machiniste des évolutions de l'opinion publique d'aujourd'hui. Là est le secret de nos misérables défaillances. L'époque actuelle se résume admirablement dans le hasard ironique qui vient de jeter une si grande proie aux mains d'un homme comme M. Rattazzi. Un autre eût été embarrassé

Digitized by Google

de son triomphe; il eût soupçonné une dérision de la fortune. Mais lui, il jouit de sa victoire avec une confiance souriante et tranquille, il en épuise les priviléges, il la savoure comme une satisfaction qui lui était bien due. C'est dans l'ordre, en effet, le ministre piémontais ne se trompe pas. Garibaldi attaché au char de M. Rattazzi, c'est le plus grand enseignement de l'histoire de notre temps.

L'entreprise de Garibaldi est de celles qui méritent d'être jugées sur une autre donnée que l'événement bon ou mauvais. Beaucoup des éléments de cette juste appréciation nous font encore défaut, l'avenir nous les donnera; mais d'après ceux que nous possédons déjà et pour les esprits qui savent s'élever au-dessus des impressions du moment et des inspirations d'une fausse et mesquine sagesse, le seul tort de l'illustre patriote est peut-être une erreur de date. On nous l'accordera sans doute, ce n'est pas au point de vue de la politique française que cette question peut être jugée. De son propre aveu, la politique française en ceci est égoïste, elle se préoccupe avant tout de son intérêt personnel, et elle est d'ailleurs si obscure qu'il est fort difficile d'en tirer une règle de conduite. Est-elle pour le maintien indéfini du *statu quo*? A-t-elle au contraire le projet d'imposer une transaction définitive à la cour de Rome? On peut répondre oui et non avec la même assurance, et ce n'est pas nous qui nous chargerons de mettre d'accord ceux qui se donnent pour ses interprètes. Qu'une presse complaisante et dévouée passe son temps à épier et à commenter les oscillations d'une telle politique, on le comprend; mais n'y aurait-il pas un excès d'aveuglement à vouloir soumettre une nation entière à un pareil régime et à en attendre une semblable résignation?

Or c'est précisément là ce qui est arrivé. En présence de tant de faits et d'engagements contradictoires, la nation italienne était logiquement conduite à ne plus se fier qu'à elle-même, à n'attendre la solution désirée que de son seul courage. Le ministère français n'a-t-il pas lui-même contribué à propager cette idée en déclarant à la tribune que le premier soin des Italiens, s'ils voulaient arriver au but, était de faire acte de force? De tous ses conseils, celui-là seul devait être entendu de la démocratie italienne, parce qu'il était le cri même de l'évidence.

Faire acte de force, tout est là, en effet, et M. Billault ne croyait pas si bien dire. Telle était hier et telle est encore aujourd'hui, nous n'avons pas cessé de le répéter, la seule ressource de l'Italie. Cette vérité, tout le monde la sent, tout le monde la proclame, même ceux dont la politique a empêché jusqu'ici qu'elle ne se réalisât. Sans doute c'eût été une fortune inestimable pour l'Italie que ce programme eût

Digitized by Google

été adopté par son gouvernement comme la devise nationale, que ce devoir eût été rempli par des voies légales et régulières, et que toutes les objections fussent tombées devant cette grande et imposante manifestation de la volonté de tout un peuple. M. Rattazzi n'a pas même été tenté un instant par la gloire de ce rôle. Il n'a eu pour tout système de conduite qu'une soumission si absolue aux influences étrangères, que ses propres amis sont les premiers à en rougir. Quels que soient les prétextes qu'on invoque pour son excuse, on sera forcé de reconnaître qu'une telle sujétion pour un peuple qui vient de naître à la liberté, et que ses traditions n'ont que trop accoutumé à recevoir ses maîtres des mains de la force ou de la victoire, est une initiation qui ne peut le conduire qu'à la servitude. C'est une corruption lente qui atteint toutes ses forces vives. Les convulsions même du désespoir valent mieux pour une nation que l'humiliation longtemps acceptée d'une telle dépendance.

On se relève des grandes défaites : les maux que la conquête apporte avec elle ne sont pas irréparables, souvent même ils contribuent à rallumer, au sein d'un peuple qu'on croyait mort, le foyer des nobles ambitions. C'est lorsqu'il les a perdus, qu'il apprend le mieux à connaître le prix des biens dont il ne se souciait plus, et il s'attache à son indépendance en raison des sacrifices qu'elle lui a coûté. Ce qui est plus dangereux pour lui que ces grandes extrémités, c'est l'inertie, la stagnation, l'indifférence, l'amoindrissement du sentiment public; c'est un asservissement qui se déguise sous la forme de la reconnaissance pour les services rendus, c'est l'habitude de ne rien oser par soi-même et de tout attendre de la volonté d'autrui; c'est l'équivoque sous le nom d'habileté, et la servilité sous le nom de complaisance. Voilà un mal plus difficile à guérir parce qu'il se fait moins sentir. Voilà la politique qui est vraiment redoutable pour une nation, parce qu'elle use insensiblement les ressorts les plus énergiques de sa personnalité, parce qu'elle tue en elle toute force et toute fierté, parce qu'elle la décourage, parce qu'elle l'humilie, parce qu'elle l'abaisse.

La levée de boucliers de Garibaldi est une protestation du sentiment national contre une politique qui n'a que trop de points de ressemblance avec celle que je viens de définir. Le gouvernement italien s'obstinant à ne pas remplir le rôle que tout le monde lui désignait, la révolution a cherché à s'en emparer; qu'y a-t-il là de surprenant, et à qui la faute? Elle retombe tout entière sur le ministère incapable et impuissant qui s'apprête à mettre Garibaldi en accusation et à combler par là la mesure de ses inconséquences. Il est difficile de s'expliquer une pareille aberration chez les hommes

Digitized by Google

qui ont reçu le royaume de Naples des mains du vainqueur de Marsala; il l'est plus encore de trouver une excuse aux sauvages exécutions qui ont suivi l'échauffourée d'Aspromonte; mais si cette résolution, accueillie jusqu'ici par la surprise et l'incrédulité de l'Europe, est définitivement arrêtée, le ministère italien fera bien de se hâter, car à l'ouverture des Chambres les rôles pourraient bien se trouver intervertis, et les accusateurs être transformés en accusés comme les réels auteurs de ces déplorables déchirements.

Ce qui est dès aujourd'hui certain, malgré les précautions qu'on a prises pour empêcher la vérité de se faire jour, c'est que le sentiment public est partout favorable, non pas à l'entreprise de Garibaldi en elle-même, ni aux moyens qu'il a cru devoir employer, mais à la généreuse impatience qui l'a inspirée. Le malheur du général, les rigueurs impitoyables et sans excuse qu'on a déployées envers quelques-uns de ses compagnons, la vue de l'inutilité de ces sacrifices à la peur par lesquels on s'est vainement flatté de forcer la main au gouvernement français, donneront une impulsion de plus en plus prononcée à ce retour de l'opinion, et alors il n'y aura plus qu'une politique possible pour le ministère italien quel qu'il soit, celle qui eût prévenu la déplorable scission à laquelle nous venons d'assister, celle qui réconciliera le gouvernement avec le sentiment national, celle en un mot qui consistera à tenter par des moyens légaux et réguliers l'œuvre que la révolution vient d'entreprendre à l'aide d'un coup d'État populaire.

Bien que la question que nous traitons ici soit infiniment délicate, nous ne craindrons pas de dire clairement toute notre pensée. Lorsque nous reprochons au gouvernement italien la faiblesse de son attitude, lorsque nous lui rappelons le langage qui convient aux représentants d'une grande nation, lorsque nous l'invitons à montrer plus d'indépendance vis-à-vis du cabinet français, est-ce à dire que nous appelions de nos vœux une rupture entre l'Italie et la France? Une telle rupture serait à nos yeux un immense malheur; mais, soutenant dans cette *Revue* une politique de liberté, nous donnerions un démenti à tous nos principes si nous acceptions comme un fait normal, durable et légitime, l'influence que la France exerce actuellement dans les affaires italiennes. Nous ne voulons pas plus pour les autres d'une pareille dépendance que nous n'en voudrions pour nous-mêmes. Nous croyons que si elle est funeste pour l'Italie qu'elle paralyse, elle ne l'est pas moins pour la France, qu'elle accoutume à compter sur une obéissance à laquelle elle n'a pas droit, et sur une alliance qui, usée par nos injustes exigences, lui ferait peut-être défaut à l'heure où elle en aurait le plus besoin. Nous lui voulons pour alliés des amis et non une do-

Digitized by Google

mesticité, nous croyons qu'un respect réciproque des droits et de la dignité des deux nations est la plus sûre garantie de leur bonne harmonie présente et future. Nous croyons aussi que, le gouvernement français étant composé d'hommes, et obéissant en cette qualité aux mobiles qui conduisent la nature humaine, on obtiendrait plus de lui par une attitude à la fois ferme, modérée et indépendante, que par une docilité que rien ne rebute ni ne lasse.

Le jour où, à bout de sacrifices et de concessions, un ministère italien ayant toute la nation derrière lui viendrait lui dire : « Nous avons tout fait pour votre satisfaction, nous avons accepté la guerre civile, nous avons sacrifié la popularité de nos plus grands citoyens, nous avons exposé nos villes à l'anarchie et livré nos campagnes au brigandage, nous avons fermé l'oreille à l'appel de nos frères opprimés, nous avons contenu les plus légitimes impatiences et réprimé l'espérance elle-même comme une sédition : nous ne pouvons plus rien. Nous ne vous déclarons pas la guerre, mais nous nous considérons comme dégagés envers vous et nous nous tenons prêts pour la première occasion qui nous permettra de revendiquer nos droits, » croit-on qu'une telle requête n'aurait pas plus d'efficacité que les obséquieuses sollicitations de M. Rattazzi? croit-on que le gouvernement français se résignerait si facilement à perdre en une heure tout le fruit de ses efforts en faveur de l'Italie?

Voilà le sens de la politique que nous conseillons aux Italiens; elle n'a rien d'impossible ni de chimérique, c'est celle que le comte de Cavour a presque toujours pratiquée; car, en tirant si habilement parti pour la cause italienne de la bonne volonté de la France, ce vrai politique dépensa une circonspection infinie à ne jamais mettre son pays à la merci de ses protecteurs. Un instant seulement, après Villafranca, il craignit d'avoir sérieusement compromis son indépendance, et son désespoir patriotique fut tel à cette occasion, qu'il faillit lui coûter la vie. C'est un fait généralement ignoré, et nous le rappelons à l'honneur de ce grand ministre, qu'une pensée de suicide se présenta alors à son esprit découragé, et que l'amitié seule parvint à l'en détourner. Il faut être à la hauteur de certaines tâches pour ressentir certaines douleurs. Il ne viendra à l'esprit de personne de demander de semblables inspirations à l'homme entre les mains duquel est tombée sa succession; mais, puisqu'il lui a plu de se placer à différentes reprises sous la recommandation de cette glorieuse mémoire, il devrait montrer un peu mieux qu'il se souvient des traditions que l'illustre mort a léguées aux continuateurs de son œuvre.

Je n'ai envisagé les derniers événements qu'au point de vue de la situation extérieure de l'Italie; la politique de M. Rattazzi ne soulève

Digitized by Google

pas moins d'objections au point de vue de l'avenir des institutions constitutionnelles. On ne doit pas se le dissimuler, l'Italie marche à grands pas vers l'établissement du gouvernement militaire. Que le Parlement y prenne garde pendant qu'il est encore temps. Dans ce petit pays de Piémont que la généreuse initiative de quelques hommes d'élite a conquis aux idées libérales, sommeille un système de gouvernement vaincu, mais non anéanti, que Charles-Albert a pratiqué pendant dix-huit ans, dont le personnel est encore debout, et qui, pour tous ceux qui l'ont vu de près, est le despotisme à la fois le plus mesquin et le plus impitoyable qui ait jamais pesé sur une nation. Il serait, sans doute, impossible d'appliquer aujourd'hui dans sa pureté cette administration à l'autrichienne, mais il y a une tendance marquée vers la restauration de ce régime, et les fusillades qui ont suivi l'affaire d'Aspromonte rappellent tout à fait les exécutions de 1831.

On a un moment espéré, pour l'honneur du gouvernement italien, que la nouvelle de ces lamentables représailles serait démentie par lui, qu'il se montrerait indulgent envers des hommes coupables seulement d'un entraînement généreux et assez punis par leur défaite; il a fallu renoncer à cette illusion. Il en a toujours été ainsi, la faiblesse croit faire preuve d'énergie quand elle n'est que cruelle et sanguinaire. Si le Parlement ne proteste pas avec vigueur contre de tels procédés, s'il ne restreint pas dans d'étroites limites ce régime de l'état de siége, qui semble devenir un moyen de gouvernement normal et quotidien, s'il ne s'élève pas contre la violation de tant de garanties qui a précédé, accompagné et suivi les derniers événements, on doit s'attendre à voir avant peu l'Italie gouvernée par un gendarme piémontais. On y voit paraître déjà les tribunaux d'exception et les commissions militaires. Déjà la presse reçoit des instructions sur ce qu'elle peut divulguer et sur ce qu'elle doit taire.

N'est-il pas étrange et tristement significatif qu'à l'heure où j'écris ces lignes, on ne possède pas encore un seul détail authentique des circonstances de l'arrestation de Garibaldi, et qu'on soit parvenu à empêcher d'une façon absolue ce récit d'arriver jusqu'au public? Il faut qu'on ait bien peur de la lumière. Ce ne sont pas là les pratiques d'un gouvernement libéral. On a peine à comprendre l'illusion où sont tombés les hommes d'État de Turin. Ils oublient que toute la popularité et la force du roi Victor-Emmanuel ne lui sont venues que de son renom de libéralisme.

C'est la liberté qui lui a donné l'Italie, la liberté seule peut la lui conserver. Le Piémont par lui-même n'a jamais été sympathique au génie italien. Sa morgue, sa pédanterie, sa roideur, sa pauvreté intel-

Digitized by Google

lectuelle, son opiniâtreté étroite et stérile n'ont rien de commun avec l'esprit de cette race mobile, compréhensive et passionnée. Ses institutions nouvelles et son dévouement à la cause commune lui ont seuls valu l'empire en Italie; mais du jour où il voudra s'y comporter en conquérant, il n'y sera plus qu'un objet de haine et de risée.

Ce triste résultat est plus avancé qu'on ne pense, mais il dépend encore du cabinet de Turin de prévenir les déchirements qui en seraient l'inévitable conséquence. Il le peut, à la condition de s'élever au-dessus d'un mesquin ressentiment, et de ne pas chercher à punir la nation de ce qu'il n'a pas su la comprendre. Qu'il montre seulement autant de zèle pour les susceptibilités de l'honneur national qu'il en a montré jusqu'ici pour les exigences de ses alliés. S'il avait rempli ce devoir avec convenance et dignité, jamais la révolution n'aurait cherché à suppléer à son inertie par une entreprise violente et dangereuse; elle n'a parlé que parce qu'il se taisait. S'il n'est pas absolument étranger à l'histoire du pays qu'il gouverne, il est impossible qu'il se méprenne sur le sens de l'avertissement qu'il vient de recevoir. La secousse qui a failli briser l'unité de l'Italie se retrouve presque à toutes les pages de son histoire, et les causes qui l'ont amenée sont une reproduction si fidèle du passé, que cette monotone répétition a quelque chose d'accablant pour l'esprit.

Le ministère Rattazzi a déjà réussi à rétablir l'éternel antagonisme du Nord et du Sud, comme il existait du temps du royaume des Lombards. De même il garde aussi pour trait d'union au centre une papauté hostile et protégée par l'étranger. C'est à lui de décider maintenant si la nouvelle monarchie poussera la ressemblance jusqu'au bout. Ce n'est pas sous l'épée des Francs que tombèrent les Lombards, ce fut en réalité sous une réaction du sentiment national qu'ils s'étaient aliéné par leur faute. Au reste, sous ces vieilles formes dont quelques-unes ne sont plus qu'un vain simulacre, combien la situation s'est au fond simplifiée, et combien la tâche est devenue plus facile! Si le grand obstacle à la consolidation de l'unité italienne est aujourd'hui comme alors la papauté, quelle distance infinie n'y a-t-il pas entre la force morale qu'elle possédait alors et l'influence toute nominale qui lui reste aujourd'hui dans le monde?

Malgré tout, nous ne pouvons renoncer encore aux espérances que les dix premières années de la nouvelle monarchie italienne avaient fait concevoir aux amis de la liberté : ce serait là une défaite pour nous aussi bien que pour les Italiens. Ce malheur sera épargné à cette belle cause pour laquelle a coulé tant de sang généreux. Les malentendus s'éclairciront, les haines se réconcilieront dans l'amour de la commune patrie. Quelle que soit l'issue de ce procès ridicule

Digitized by Google

qu'on intente au seul caractère vraiment pur et grand qui ait paru dans nos temps dégénérés, l'activité d'un tel homme ne sera pas condamnée à demeurer inutile à son pays, importune à lui-même, ses nobles qualités resteront une des espérances de l'avenir, sa gloire ne sera pas ternie. Les chicanes des gens de loi le grandiront au lieu de le diminuer, et si la légalité le condamne pour cette méprise du patriotisme au désespoir, elle ne fera de tort qu'à elle-même, et la conscience publique cassera ce jugement.

Au milieu des dangers qui viennent de mettre en question l'existence du nouveau royaume d'Italie, tous les yeux se sont tournés du côté du gouvernement français dans l'espérance qu'il allait nous donner enfin le dernier mot de sa politique au sujet des affaires de Rome; mais cette attente a été une fois de plus trompée. Comme le disait, il y a quelques mois, un de ses ministres orateurs, il ne livre pas son secret. Est-il bien sûr qu'il ait un secret? Voilà ce dont on commence à douter et non sans fondement. Nous croyons que dans tous les cas il serait bien embarrassé de le dire même à ceux qui ont ses plus intimes confidences. Il y a une politique qui consiste à avoir un système arrêté, mais il y en a aussi une qui consiste dans l'absence de tout système. Cette politique est commode, elle n'engage à rien, elle permet toutes les fluctuations et toutes les inconséquences, elle vous laisse toute votre force pour faire face à la difficulté présente; mais elle a ses inconvénients. Elle est essentiellement viagère et à courte échéance; elle ne possède ni solidité, ni continuité, ni chances de durée. Elle n'inspire aucune confiance. Elle ne lie envers personne, mais elle détache, inquiète ou indispose tout le monde. Il est difficile d'en apercevoir une autre dans notre intervention à Rome et l'on ne doit pas s'étonner qu'elle donne lieu à des interprétations si contradictoires.

La dernière note du *Moniteur*, si péremptoire qu'elle soit par la forme, n'a rien fait pour éclaircir les obscurités qui couvrent les vues de notre diplomatie. Si le gouvernement italien n'a pas reçu des instructions sécrètes qui ont fixé pour lui le sens de cette note, il a dû être singulièrement embarrassé, il a pu se demander, en effet, et avec raison, pourquoi son protectorat offert et accepté il y a deux ans pour les Romagnes dans des circonstances analogues, ne le serait plus aujourd'hui pour le reste du patrimoine de Saint-Pierre. Aussi le bruit d'une occupation mixte a-t-il rencontré d'abord beaucoup de partisans. La note répondait, il est vrai, d'avance à cela que la France n'abandonne pas dans le péril ceux sur qui s'étend sa protection; mais cette maxime était aussi vraie il y a deux ans qu'aujourd'hui, et chacun sait qu'elle n'a nullement empêché l'annexion des Romagnes. Que croire donc et sur quoi compter? Voilà ce que personne ne peut dire.

Digitized by Google

Notre politique à Rome autorise toutes les espérances et malheureusement aussi toutes les craintes.

La gravité des événements d'Italie et l'incertitude qu'ils ont jetée dans les esprits ont été cause que nos conseils généraux se sont montrés cette année très-sobres de harangues et de démonstrations politiques. Nous n'avons pas eu cette sorte de regain de nos exploits parlementaires. On n'y a pas songé; cela nous menace d'une véritable disette de prose apologétique. C'est là un malheur dont, en ce qui nous concerne, nous ne serons point inconsolable, mais tout le monde n'est pas aussi peu exigeant; il y a des millions de Français qui ont l'habitude de compter sur ces discours pour savoir ce qu'ils doivent penser de la façon dont on mène leurs affaires et de la mesure de bonheur dont ils jouissent, ils vont se trouver bien embarrassés, et nous nous demandons ce qu'on leur donnera pour tromper leur faim. Seraient-ils réduits à la pénible nécessité d'examiner par eux-mêmes ces difficiles questions? Espérons que cette triste extrémité leur sera épargnée et qu'on trouvera quelque autre moyen de leur faire connaître ce qu'ils doivent croire à cet égard. Les journaux des départements ne nous ont apporté qu'un seul discours émané d'un des membres du gouvernement actuel, et il ne touche qu'indirectement à la politique; c'est celui de M. Persigny, où il est prouvé par une loi mathématique qu'en France nous sommes tous nobles et membres de la même famille. Vérité consolante s'il en fut. On s'est évertué inutilement à chercher le but caché de cet ingénieux paradoxe : il n'en a pas eu d'autre que de nous intéresser à la création de la nouvelle noblesse.

Si peu aisée qu'elle soit, cette tâche lui sera plus facile que celle d'intéresser les écrivains à la création également nouvelle des fonctions de *directeur de la presse*. Nous avions jusqu'ici un directeur de la librairie et une foule de directeurs de tous genres, mais nous n'avions pas de directeur de la presse. Cette importante et salutaire direction nous manquait. Je ne sais pas si le lecteur se fait une idée bien juste de la signification de ce mot. Directeur de la presse, c'est comme si l'on disait : gouverneur de la pensée, intendant de la philosophie, sous-préfet de l'imagination, gendarme de la littérature. Ces locutions ont un sens analogue, et on nous laisse le droit d'espérer qu'elles seront peut-être créées plus tard, car ces divers départements sont encore livrés à l'anarchie et réclament impérieusement de fortes institutions. Ces titres impliquent tous l'idée de soumettre à la bureaucratie une force de l'esprit, essentiellement libre et spontanée, qui perd toute sa vertu aussitôt qu'elle subit une contrainte. Un directeur de la librairie réglait des intérêts, un directeur de la

Digitized by Google

presse voudra régler des pensées. La presse aura son chef d'orchestre, malheur à qui fera entendre une fausse note [1] !

Mais, dit-on, qu'importe le mot puisque nous avions la chose? Cette affirmation nous paraît contestable, vu la centralisation qu'on a apportée dans les prérogatives de cette singulière magistrature; mais lors même qu'on n'y introduirait aucun changement, n'est-ce donc rien que l'apparition d'un tel mot? Que d'institutions qui n'ont duré qu'à cause du nom qui en perpétuait le souvenir et qui les recommandait à l'esprit de routine? Que de révélations il contient sur nous, sur nos mœurs, sur nos idées, sur nos lois, sur nos caractères? Retenez-le ce mot, il restera dans l'histoire longtemps après que bien des noms retentissants auront été oubliés! De toutes les dénominations plus ou moins surprenantes que le temps présent léguera à sa postérité stupéfaite, voilà sans contredit celle qui l'étonnera le plus et qui lui paraîtra le plus incompréhensible. Nos petits-enfants plongés dans de longues réflexions répéteront lentement ce mot : Directeur de la Presse — et ils chercheront à comprendre. — Espérons pour eux qu'ils n'y parviendront pas !

L'état des questions extérieures n'a guère changé depuis un mois, si l'on en excepte les affaires italiennes. La Prusse et l'Autriche continuent avec une rigueur croissante leur campagne diplomatique au sujet d'une réforme sur la constitution fédérale, et l'Autriche étonne le monde par son libéralisme après l'avoir étonné par son ingratitude. Assurée d'avoir la majorité dans une diète formée des délégués des gouvernements allemands, elle pousse de toutes ses forces à l'extension des pouvoirs du gouvernement fédéral, et elle se glorifie dans d'interminables notes de cet excès de patriotisme et de désintéressement, ce qui contriste et embarrasse singulièrement le cabinet prussien hors d'état d'accepter ce défi et obligé de résister à un mouvement qu'il encourageait autrefois. Le désir de prendre une revanche a été pour beaucoup, s'il n'a pas été son seul mobile, dans sa reconnaissance du royaume d'Italie, qui n'a pas contribué à rétablir l'entente cordiale entre les deux grandes puissances germaniques. La note que M. de Rechberg a adressée à cette occasion à M. de Bernstorf est un document diplomatique tel qu'on ne peut en écrire impunément qu'en Allemagne. Cependant le ministre autrichien a tort de prendre avec la Prusse un ton si hautain et si dédaigneux. Dans

1. Par suite de cette disposition, les écrits autres que ceux de la presse périodique, c'est-à-dire toutes les publications de la librairie : la philosophie, la poésie, l'histoire, la théologie, la littérature, les ouvrages d'art, de science, etc., etc., font maintenant partie des attributions de la police, comme les tripots, les repris de justice et les lieux mal famés (CHARPENTIER.)

Digitized by Google

vingt ou trente ans d'ici, le cabinet prussien pourrait bien perdre patience et se fâcher.

Ce qui mérite à plus juste titre de fixer l'attention que cette guerre sur le papier, ce sont les symptômes de plus en plus inquiétants qui se manifestent dans l'Europe orientale. La dislocation de l'empire turc paraît imminente, et malgré le temps si long depuis lequel elle préoccupe la politique européenne, personne n'est prêt pour le règlement de cette question, mais elle suffit déjà pour tout paralyser. C'est à la question d'Orient qu'on doit surtout attribuer le rôle secondaire et effacé, ou pour mieux dire l'abstention à laquelle l'Angleterre se condamne depuis dix ans dans les affaires de l'Europe. Cette préoccupation exclusive et imprévoyante, à force de vouloir tout prévoir lui a fait subir bien des nécessités contre lesquelles son histoire proteste et qu'elle n'eût jamais consenti à accepter autrefois. Elle veut tenir en réserve toutes ses forces pour le moment critique où cette question s'imposera aux gouvernants et demandera impérieusement à être résolue; mais elle oublie trop que son influence est aussi une force, et qu'en laissant tout décider en Europe sans sa participation, elle la perd et se déconsidère. A tous les points de vue, il serait donc souhaitable qu'elle se décidât à mettre fin au protectorat artificiel et désormais impuissant qui seul prolonge aujourd'hui l'existence d'une puissance expirante. La Turquie peut être, selon une remarquable prédiction de César Balbo, la rançon des nations opprimées, — et dût cette espérance être trompée, comme elle l'a été tant de fois, il suffit que cet événement leur apporte en effet quelques chances nouvelles de libération pour que nous le voyions s'accomplir avec joie.

P. LANFREY.

CHARPENTIER, propriétaire-gérant.

Droit de reproduction réservé.

Paris. — Imp. P.-A. BOURDIER et Cie, rue Mazarine, 30.

Digitized by Google

PARIS EN AMÉRIQUE[1]

ÆGRI SOMNIA.

CHAPITRE XXII.

LES ENNUIS D'UN FONCTIONNAIRE AMÉRICAIN.

Après une journée bien employée, et une nuit calme, se lever de grand matin, le corps et l'esprit dispos, s'envelopper dans une large robe de chambre, se bercer dans un *rocking-chair*[1], et tout en fumant une pipe de maryland, se donner, comme disent les Allemands, *une fête de pensée*, c'est un vrai plaisir... quand on n'a plus trente ans.

Assis à la fenêtre, je m'amusais à voir la ville sortant de son sommeil. Laitières, charbonniers, bouchers, épiciers couraient par les rues, et descendant à l'étage souterrain par l'escalier extérieur, faisaient le service de chaque maison, sans en déranger les habitants. On eût dit que tout était calculé pour que rien ne troublât le sanctuaire où reposait le maître du logis. La demeure d'un Français est une chambre d'auberge : entre qui veut; le *home* d'un Saxon est une forteresse, défendue avec un soin jaloux contre les importuns et les curieux. C'est un foyer, dans le sens sacré et mystérieux de ce vieux mot, venu d'Orient.

Tandis que j'admirais la chaussée déjà balayée et arrosée par mes cantonniers, un cabriolet, traîné par un cheval rapide, arrivait à grand bruit de mon côté. J'ai toujours aimé les chevaux, aussi suivais-je des yeux la fière allure du trotteur américain; quand tout à coup le cheval s'abattit. Du fond du cabriolet, un grand chapeau, lancé à toute vapeur, passa comme une flèche par-dessus la tête de l'animal, et à la suite du chapeau un petit homme, enveloppé d'une longue

1. Voir les 38e, 39e, 40e, et 41e livraisons.
2. Fauteuil à bascule, fort à la mode en Amérique.

Digitized by Google

redingote. C'était l'ami Seth, poursuivi sans doute par les mânes du chien qu'il avait fait assassiner.

— Martha, criai-je en mettant la tête à la fenêtre; Martha, de l'eau, du vinaigre; courez, je descends.

Quand j'arrivai dans la rue, l'homme s'était déjà relevé et secoué; il passa ses mains le long de son corps pour s'assurer qu'il n'avait rien de brisé, avala un verre d'eau, et se mit à dessangler et à rajuster le cheval, sans dire mot. Martha était auprès de lui et tremblait de tous ses membres.

— Entrez chez moi, dis-je à Seth; un peu de repos vous fera du bien; s'il vous faut quelque secours, je suis là.

— Docteur Daniel, répondit-il sèchement, je n'ai nul besoin de tes services. Au revoir.

Et prenant le cheval à la bride, il le tira, d'un pas boiteux, vers la demeure de Fox, l'*attorney;* Seth venait sans doute en ville pour un procès, et n'eût pas été quaker si une jambe foulée ou une tête meurtrie lui eût fait oublier son intérêt.

Remonté à mon observatoire, je bourrai une seconde pipe. Sans passions, sans inquiétudes, je jouissais de mon repos; je prenais un plaisir d'enfant à suivre des yeux le soleil, qui, du faîte des maisons, descendait lentement dans la rue. Trois coups frappés à la porte me tirèrent de ma rêverie. C'était le voisin Fox, un portefeuille sous le bras. Sa visite me surprit. Je le savais fort contrarié de sa défaite électorale, et il n'était pas homme à oublier en deux jours sa rancune et son envie.

— Bonjour, monsieur l'inspecteur des routes et des rues, dit-il en entrant dans ma chambre.

La façon dont il accentua chacun de ces mots me fut désagréable. J'ai peu de patience, et je n'aime pas qu'on se moque de moi.

— Salut à monsieur l'attorney, répondis-je d'un ton cassant. Peut-on savoir ce qui me vaut l'honneur de sa venue?

— Eh bien, cher docteur, reprit-il d'une voix moqueuse, vous voilà un personnage! Vous voilà sur le chemin des grandeurs! Vos adversaires même s'inclinent devant votre talent et votre fortune. Que peuvent dire maintenant vos envieux?

— Je n'en sais rien, Fox; qu'est-ce que vous dites?

— Moi, répondit-il en fermant un œil, je ne dis rien, sinon que la roche Tarpéienne est près du Capitole.

Après cette maxime banale, il se jeta dans un fauteuil, ouvrit sa

Digitized by Google

tabatière, respira lentement une prise de tabac, et secoua à cinq ou six reprises quelques grains tombés sur son gilet. Puis, croisant les jambes, il leva vers moi son museau pointu, et se mit à me regarder en silence, de l'air d'une fouine qui guette un lapin.

Intrigué de ce manége, je me levai :

— Ayez la bonté, lui dis-je, de parler clairement. Qui vous amène chez-moi?

Une bagatelle, dit-il en s'allongeant sur son siége et en faisant tourner ses pouces : une vraie bagatelle. Une petite demande de 500 dollars [1].

— Je ne vous dois rien que je sache, repris-je, fort étonné de cette prétention.

— Sans doute, cher docteur; à moi vous ne devez rien, mais à mon client, c'est autre chose.

Sur quoi, ouvrant son portefeuille, il en tira la note suivante :

Mémoire des frais et indemnités dus à Seth doolittle, par le docteur Daniel Smith, inspecteur des routes et des rues, civilement responsable du mauvais entretien desdites routes et rues.

	Dollars.
1° Brancard cassé, et rétablissement d'un train neuf.....	50
2° Blessure du cheval à l'épaule, et dépréciation de ladite bête : au plus bas prix.....	150
3° Plus audit sieur Seth Doolittle, pour genou écorché, chapeau défoncé, pantalon déchiré, égratignures à la face, etc., indemnité calculée au plus bas, par égard pour le docteur.	200
4° Pour inquiétudes, ébranlement causé au cerveau, perte de temps, etc., etc.....	100
5° Soins divers, suites de la blessure et de la chute, consultation de médecin, avis d'avocat, etc., etc.....	*Mémoire.*

— Monsieur, dis-je à Fox en lui jetant au nez ce mémoire d'apothicaire, les mystifications ne sont pas de mon goût; je m'étonne du rôle que vous jouez dans cette farce ridicule.

— Très-bien, dit Fox, vous préférez un procès. Comme voisin, j'aurais voulu vous l'épargner; mais qu'à cela ne tienne : voici l'assignation.

— Un procès, m'écriai-je en haussant les épaules. Un procès fait par un bourgeois à un fonctionnaire public, à un inspecteur des routes et

1. 2,500 francs.

Digitized by Google

des rues! Quelle plaisanterie! Et l'article 75 de la Constitution de l'an VIII?

Chose étrange, et qui me surprit moi-même, je prononçai cette dernière phrase en français. Ces Saxons sont si barbares, si ignorants en administration que leur langue est impuissante à fournir ces mots qui font la gloire et la grandeur des races latines.

— L'assignation est pour aujourd'hui, dit Fox avec un sang-froid qui me démonta. J'espère que vous l'accepterez, pour ne pas retenir inutilement mon client à la ville. En un quart d'heure, notre nouveau juge de paix, votre ami, M. Humbug, terminera cette affaire qui, à vrai dire, n'en est pas une.

— Quoi, vous vous obstinez à prétendre que je suis responsable des accidents de la rue?

— Qui donc le sera, si ce n'est vous? reprit l'attorney. N'avez-vous pas sollicité et accepté les fonctions d'inspecteur? N'êtes-vous pas l'agent et le serviteur du peuple qui vous a élu? S'il y a négligence, à qui la faute, et qui doit en souffrir?

— La question n'est pas là, repris-je avec une juste fierté. Je ne suis pas un paveur, un ouvrier à la merci de celui que le paye, je suis un officier de l'État, un membre de l'autorité qui gouverne.

— Vous êtes le surveillant des paveurs, dit Fox, surveillant nommé par les citoyens, et responsable envers ceux qui vous nomment. Connaissez-vous un pays au monde où les fonctions existent au profit des administrateurs, et non au profit des administrés? Pour moi, je ne connais que la Chine avec ses mandarins.

— Ignorant, m'écriai-je, lisez la loi.

— Lisez-la vous-même, répondit Fox, elle est en tête de l'assignation.

Je lus l'article, et je baissai la tête. Fox avait raison. Je m'étais pris moi-même au piége de ma folle ambition! Cet honneur prétendu qui flattait ma femme, et ma fille, et moi-même, n'était qu'une charge pleine de soucis et de dangers. J'étais l'esclave de cette foule que la veille je saluais en triomphateur. Dans cet abominable pays, c'est le peuple qui commande, c'est le fonctionnaire qui obéit. Si je l'avais su!

Une réflexion me rendit le courage. Si arriérés que soient ces Yankees, pensai-je, ils ne sont pas tout à fait barbares. En France, dans ce foyer de civilisation, nous avons quarante mille lois qui se

Digitized by Google

contredisent; l'autorité, quoi qu'elle fasse, finit toujours par en trouver une qui lui donne raison; qui sait si aux États-Unis il n'y a pas aussi un *Bulletin des lois?* Je consulterai un avocat.

— Descendons, dis-je à l'attorney. Le tribunal est sans doute ouvert; Humbug nous jugera. Si je perds mon procès, je saurai du moins à quoi m'en tenir sur cette liberté américaine dont on m'étourdit. Plaisante liberté que celle d'un peuple chez qui l'autorité, c'est-à-dire la nation faite homme, s'incline devant la décision d'un juge de paix!

Arrivé dans la rue, j'y trouvai le quaker, toujours impassible. Sur un signe de Fox, il nous suivit en silence. Martha s'approcha de moi en soupirant.

— Maître, dit-elle, c'est à ce même pavé que ta fille et moi sommes tombées l'autre jour.

Puissance d'un mot! A ces simples paroles mes idées furent renversées. Suzanne, ma Suzanne, c'est toi qui troublais ma conscience! Certes, j'aí une foi politique à l'épreuve des folies modernes; la tête sur l'échafaud, je maintiendrais envers et contre tous que l'autorité n'a jamais tort, et que si elle se laisse discuter elle est perdue. Qu'un cheval, et même un chrétien se casse le cou sur un pavé mal entretenu, c'est un malheur; mais qu'importe! Les chevaux passent, les principes restent. L'intérêt général est au-dessus de ces misères de l'intérêt particulier. Voilà le dogme conservateur qu'on m'a enseigné; je le professe, et cependant quatre jours plus tôt la vue de ma fille blessée m'avait fait oublier ma foi politique. Moi aussi, dans ma folle colère, j'aurais voulu trouver devant moi un fonctionnaire responsable, et si je l'avais tenu, j'aurais agi comme ce misérable quaker, hormis le mémoire de deux mille cinq cents francs. Que notre cœur est faible, et que nous sommes tous infectés du poison républicain plus que nous ne pensons!

Humbug était dans son cabinet; nous y entrâmes; Martha n'avait pas quitté son bien-aimé. Était-ce un nouvel ennemi conjuré contre moi?

— Bonjour, docteur, cria Humbug du plus loin qu'il me vit. C'est bien à vous d'honorer de votre présence mon modeste tribunal. On ne peut trop enseigner aux hommes à respecter la justice, sœur de la religion.

Discite justitiam moniti et non temnere Divos.

Digitized by Google

— Monsieur le magistrat, lui dis-je, ce n'est pas un ami, c'est un plaideur qui comparaît devant vous.

— Un procès, dit-il en fronçant ses gros sourcils. Avez-vous oublié la sage leçon de nos pères? Pour faire ou pour accepter un procès, il faut six choses : *primò*, une bonne cause; *secundò*, un bon attorney; *tertiò*, un bon avis; *quartò*, de bonnes preuves; *quintò*, un bon juge, et *sextò* une bonne chance. Réunir toutes ces conditions est chose si rare que je conseille à chacun de s'en tenir à l'Évangile : « *Si quelqu'un veut plaider contre vous pour vous prendre votre robe, quittez-lui encore votre manteau.* » Vous y gagnerez le repos d'esprit et les frais de justice par-dessus le marché.

Tandis que Humbug signait quelques papiers, j'aperçus dans un coin Seth et Martha en grande discussion. Quelques mots interrompus ne me permettaient pas de suivre l'entretien. Seth parlait d'*insulte*, d'*une bonne occasion*, d'*entrée en ménage*. Martha gesticulant parlait d'*honnêteté*, de *Bible*, de *mariage*. Il était visible que les deux tourtereaux se prenaient de bec à mon endroit. Brave Martha, elle du moins avait pris au sérieux cette Bible qu'elle lisait tous les jours. Sa fidélité domestique l'emportait sur son amour. Peut-être aussi n'était-elle pas fâchée de s'assurer avant le mariage qu'elle serait la maîtresse au logis.

— C'est à prendre ou à laisser, dit-elle en s'éloignant du quaker avec un geste d'impatience.

— Savoir, savoir, répondit Seth, on en revient de plus loin.

Sur quoi et d'un pas tranquille, il alla trouver Fox, qui n'eut pas de peine à lui démontrer que pour un sage il y a tout bénéfice à perdre une femme et à gagner un procès.

Le greffier annonça que l'heure de l'audience était sonnée.

— Entrons, dit Humbug. Docteur, je vous donne le premier tour. Les procès sont comme les dents malades, il faut s'en délivrer au plus vite; une fois arrachées, on n'y pense plus.

— Comment se fait-il, lui demandai-je, qu'il y ait si peu de monde dans la salle? je croyais que dans un pays libre la justice intéressait tous les citoyens.

— Cher docteur, reprit le juge de paix, voyez-vous ces trois sténographes qui préparent leur papier et leur plume? Je vous dirai, comme autrefois lord Mansfield : Le pays est là. Soyez tranquille, avant deux heures tout Paris s'occupera de votre affaire. La publicité de la justice, c'est la publicité des journaux. Supprimez le

Digitized by Google

compte rendu, vous serez jugé en secret, y eût-il trois cents personnes dans cette enceinte. Notre forum à nous, peuple de trente millions d'âmes, c'est le journal. Grâce à lui, le plus obscur criminel, le moindre plaideur a pour juge, et au besoin pour avocat, le pays tout entier. La presse, mon bon ami, croyez-en un vieux journaliste, c'est la seule garantie de la justice et de la liberté.

Dans ces paroles de Humbug, je ne vis qu'une chose, c'est ce grand diable de tableau qu'on allait dresser dans la rue, afin d'amuser tout Paris avec ma mésaventure. Pour échapper à cet ennui, je pris une résolution hardie. — Je perdrai mon procès, pensai-je, mais je mettrai les rieurs de mon côté.

J'allais prendre la parole, mais déjà Fox avait lu ses conclusions et commencé son plaidoyer.

— Il y a, dit-il en agitant son bras de mon côté, il y a certains hommes, qui, sans génie, sans talent, sans capacité, mais affligés d'une ambition ridicule, ou plutôt d'une démangeaison maladive, mendient le suffrage populaire, et s'imaginent que les fonctions publiques sont faites pour la satisfaction de leur puérile vanité.

Cet exorde me suffisait; j'étais peu soucieux qu'on en imprimât davantage.

— Permettez, lui dis-je...

— Ne m'interrompez pas, cria-t-il de sa voix la plus aigre, et se mettant en défense comme un coq dont toutes les plumes se retroussent, ne m'interrompez pas...

— Pardon, honorable attorney, repris-je, avant de plaider, il faut qu'il y ait un procès, il n'y en a pas ici.

Monsieur le juge, continuai-je, nommé inspecteur depuis quatre jours, je pourrais m'excuser sur la nouveauté de mes fonctions, et rejeter sur mon prédécesseur une négligence dont je ne suis pas coupable; mais à Dieu ne plaise qu'un officier public, un mandataire du peuple se permette de pareilles chicanes. Fonction oblige; je veux être le premier à donner l'exemple du respect à la loi. Je me reconnais responsable d'un accident que je regrette; il est donc inutile d'attaquer un homme qui ne songe pas même à se défendre.

— Très-bien, s'écria le quaker, incapable de se contenir. Ami Daniel, tu es un fonctionnaire suivant le cœur de Dieu : un Booz, un Samuel; donne-moi les cinq cents dollars ou caution suffisante, je me déclare satisfait.

— Un peu de patience, répliquai-je; je suis prêt à payer séance

Digitized by Google

tenante toute indemnité légitime; cette indemnité, je ne veux même pas la discuter. Je défère le serment à mon adversaire; c'est ce saint homme de quaker qui fixera lui-même le chiffre du dommage que je lui ai causé.

— Je n'accepte pas, s'écria Seth furieux et troublé, j'aime mieux plaider; mon avocat m'a promis un succès complet. Est-ce qu'un quaker prête serment? Daniel, tu ne lis donc pas l'Évangile? Christ a dit : « *Ne jurez en aucune sorte, ni par le ciel, parce que c'est le trône de Dieu; ni par la terre, parce qu'elle sert d'escabeau à ses pieds; ni par Jérusalem...*

— Assez, dit Humbug; laisse-là ce *cant* inutile. On ne te demande que de dire en présence de Dieu, et comme Christ le conseille : *cela est* ou *cela n'est pas*. Rentre dans ta conscience, et songe à ton salut. Je te demande la vérité, toute la vérité et rien que la vérité. Sur ce, que Dieu te soit en aide.

Le quaker se gratta la tête et regarda son avocat d'un air piteux. Fox resta muet. Seth se retourna, et voyant Martha debout et silencieuse auprès de lui, il pâlit et se prit à balbutier. Sa conscience, son intérêt, son amour se livraient une terrible bataille; et il faut le dire à l'honneur du quaker, l'intérêt n'avait pas le dessus.

— Voilà le mémoire, dit-il, les faits sont exacts, mais naturellement sur le prix on peut rabattre quelque chose. Le brancard n'était pas neuf; il faudra cependant le raccommoder. Cinq dollars, ce n'est pas trop, n'est-ce point, Martha?

La grande fille fit un signe de tête comme la statue du Commandeur dans l'opéra de *Don Juan*.

— Mettons cinq dollars, reprit le quaker d'un ton lamentable. Le cheval était déjà écorché, mais la plaie est remise à vif. Cela vaut bien cinq dollars, n'est-ce pas, Martha?

Pour moi, continua-t-il, je ne demande rien, mais le pantalon est déchiré, j'ai perdu ma journée. Mettons dix dollars, n'est-ce pas, Martha?

— Et l'avocat, cria Fox, vas-tu l'oublier?

— L'avocat, reprit le quaker, heureux de passer sur quelqu'un sa fureur d'avarice, l'avocat est un sot qui ne m'a donné qu'un mauvais conseil. Cinq dollars pour payer ces dix paroles inutiles, c'est déjà trop, n'est-ce pas, Martha?

Et les yeux de Seth brillèrent en voyant sa bien-aimée rire à belles dents de la déconvenue de maître Fox.

Digitized by Google

— Voici les vingt-cinq dollars, dis-je à mon tour, heureux d'en être quitte à bon marché.

— Ah! Martha, s'écria le quaker, c'est une ruine que la conscience. Je suis sûr que les gens qui font une grosse fortune n'en ont guère ou ne s'en servent pas.

— Silence, fils de Bélial, dit Martha; bénis le ciel qui m'a placée près de toi.

— Bravo, docteur, me dit Fox en s'inclinant avec respect, vous êtes un rusé compère. Il est heureux pour nous que vous ne soyez pas avocat.

— C'est ce qui vous trompe, confrère, répondis-je en riant, je suis du métier.

— Comment cela, dit Humbug?

— J'ai fait, il y a quelques années un mémoire de médecine légale, à propos des femmes qui adoucissent le caractère de leurs maris, à force de laudanum discrètement administré. Cela m'a valu un diplôme de l'université de Kharkoff; je suis avocat et docteur en droit chez les Cosaques.

— Confrère, dit Humbug d'un ton solennel, faites-moi l'honneur de prendre place auprès de moi. Et vous, messieurs les sténographes, n'oubliez point ce fait merveilleux. Un médecin docteur en droit de l'université de Kharkoff, cela ne se voit qu'en Amérique. Je suis sûr que dans toute la vieille Europe on ne trouverait pas le pareil de ce phénix que nous possédons à Paris... en Massachusetts. Kharkoff, messieurs, n'oubliez pas cela, Kharkoff!

CHAPITRE XXIII.

L'AUDIENCE D'UN JUGE DE PAIX.

Je pris place auprès de Humbug, en ayant soin de me tenir respectueusement en arrière; et tandis qu'on appelait des affaires civiles sans importance, je me mis à regarder la salle et les acteurs.

Il n'y avait point d'estrade pour élever le magistrat au-dessus du justiciable; une simple barre de bois séparait le tribunal et le public. Humbug était assis derrière un large bureau; à l'un des bas côtés écrivait le *clerc* ou greffier. En face du juge était une espèce de loge à claire-voie, destinée à l'accusé; un peu en avant de l'accusé il y avait

Digitized by Google

une table pour le plaignant et les témoins. Rien de plus. Ce qui ajoutait à la simplicité du spectacle, c'est que personne ne portait de costume. Humbug siégeait en habit noir, le chapeau sur la tête; les avocats n'avaient aucune mise particulière. Point de robes, point de rabats, point de perruques. Ce peuple primitif a une foi si naïve dans la justice qu'il y croit sans cérémonies. On sent partout la grossièreté puritaine. Ajoutez qu'il y a une place d'honneur pour les sténographes. Ils représentent le peuple, surveillant ses magistrats, et jugeant la justice. O démocratie, ce sont là de tes coups! Et cependant il n'est pas un pays où l'on porte plus loin le respect de la loi et la confiance dans le magistrat. C'est une de ces bizarreries qui prouvent avec la dernière évidence que le Saxon a été créé pour la liberté, comme le Français pour la guerre, et l'Allemand pour la choucroute et la philosophie. Supposer que cette forte nourriture convienne à tous les estomacs, ce fut la folie de nos pères. Dans leur ignorance, ils n'avaient pas deviné qu'il y a des races *individualistes* et des races *centralistes* (deux beaux mots!), les unes faites pour planer solitairement dans l'espace, comme le milan; les autres pour vivre en troupeau et être tondues comme les moutons. Politique, religion, philosophie, liberté, ce sont des questions d'histoire naturelle; des variétés qui distinguent l'*homo civilizatus* parmi toutes les bêtes à deux ou quatre pieds. Admirable découverte! Éternel honneur des beaux génies de notre temps!

Quand le rôle des procès civils fut épuisé, on fit entrer un accusé dans la loge. C'était un jeune homme pâle, avec de longs cheveux; l'air efféminé et impudent. A la demande de Humbug, il dit son nom et son domicile, ajouta qu'il était tailleur, et qu'il plaidait *non coupable*[1]. Puis il s'assit, passant la main dans les boucles de ses cheveux, et regardant ses accusateurs avec un sourire de dédain.

— Monsieur le magistrat, dit un *policeman*, voici un des plus adroits filous de la ville; dans la foule où nous l'avons arrêté, il y a eu six poches coupées en un quart d'heure. Nous avons pris ce drôle, qui nous est bien connu; il avait ces grands ciseaux dans une doublure de son habit; du reste nous n'avons rien trouvé sur lui.

— Il n'y a pas d'autre témoin, ni d'autre preuve? demanda le juge.

— Non, monsieur le magistrat.

1. *To plead guilty* ou *not guilty*, c'est avouer son crime, ou se dire innocent. C'est la seule déclaration que la loi demande à l'accusé.

Digitized by Google

— Alors, faites sortir ce *gentleman*, et une autre fois tâchez d'être plus habiles.

Le voleur salua Humbug, et se retira d'un pas tranquille, comme un homme qui n'a jamais douté de son acquittement.

— Comment, dis-je à Humbug, vous lâchez ce coquin?

— Sans doute. Il n'y a pas de corps de délit.

— Mais la mauvaise réputation de ce misérable, mais ces poches coupées, mais ces ciseaux, ce sont là des preuves.

— Non, reprit Humbug; ce sont de simples présomptions. Il est très-probable que cet homme est entré dans la foule pour y voler; mais la loi punit le crime et non pas l'intention. Elle laisse place à l'hésitation, à la peur, au remords. A condamner les gens sur l'intention, quel homme de bien ne serait dix fois pendable en sa vie? Et d'ailleurs si vous donnez au juge le droit de lire dans l'âme de l'accusé, qu'est-ce que la justice humaine, sinon un arbitraire hypocrite? Ce n'est plus l'acte coupable qui fait le délit, c'est le caprice ou le préjugé d'un magistrat.

— Heureux pays, m'écriai-je, où la loi protége le voleur!

— Elle protége encore mieux l'innocent, répondit Humbug. Avec votre système d'inquisition qui donc échapperait à des haines privées, ou à des vengeances politiques? Avec votre droit d'interprétation, quel juge ne serait exposé à l'erreur et au repentir? Thémis est aveugle, mon bon ami; elle ne voit pas, elle sent. Si vous voulez qu'elle agisse, jetez dans sa balance un corps de délit, quelque chose de matériel, de lourd et qui emporte le plateau; mais des présomptions, des intentions, des souvenirs fâcheux, tout cela ne pèse pas :

Sunt verba et voces, prætereaque nihil.

En ce moment une espèce d'hercule, vêtu en *policeman*, entra dans l'audience, portant à bras tendu un petit homme qui gesticulait comme un diable dans un bénitier; je ne garantis pas l'exactitude de la comparaison. Le géant jeta de vive force le nain dans la loge; puis, rajustant son habit, dont le collet était arraché, et essuyant sa figure tout égratignée :

— Voilà ce que c'est, mon magistrat, dit-il d'une voix haletante: c'est un rebelle que je vous apporte.

— Pardon, dis-je à Humbug; vous n'allez pas juger séance tenante un flagrant délit commis hors de l'audience?

Digitized by Google

— Pourquoi non? dit le juge, surpris de ma question.

— Et les formes, m'écriai-je? Commencez par mettre cet homme en prison, puis faites déposer une plainte, puis sur cette plainte procédez à une froide et sérieuse instruction, puis contrôlez cette instruction même, pour ne laisser place ni à l'erreur ni à la passion. Prenez quinze jours, prenez un mois, prenez trois mois, s'il le faut; le temps n'est rien; mais observez les formes; elles sont la garantie de la liberté.

— Soyez tranquille, docteur; nous allons faire l'instruction à l'audience, en public, avec le pays pour témoin. Une pareille lumière dissipe toute erreur et toute passion. Toutes les garanties que vous demandez l'accusé les aura, hormis la prison préventive, à laquelle je ne suppose pas qu'il tienne autant que vous.

— Or donc, continua le *policeman*, je suis arrivé hier de ma province, et j'en étais ce matin à ma première ronde, quand ce monsieur accourt effaré, essoufflé, rouge comme une betterave. — « *Policeman*, qu'il me crie; enfin je vous trouve. Vite, vite, au secours; on a besoin de vous. » — Qu'est-ce qu'il y a, lui dis-je?— « Il y a, répondit-il en poussant des soupirs, il y a qu'on va commettre un meurtre abominable, si vous ne mettez le holà. Voyez-vous là-bas cette foule qui s'écrase; il y a un homme qui assomme sa femme avec un gros bâton. Écoutez : on crie à l'assassin. Courez vite, prévenez un malheur. »

— Et quel est ce particulier? que je lui demande. — « Il n'est pas grand, qu'il me répond, mais c'est un sauvage. » — Bon, que je dis, j'en ai vu de plus méchants.

— Abrégez, dit Humbug.

— C'est fini, mon magistrat; je cours, j'écarte la foule qui ne bougeait pas; l'homme était là qui frappait sa femme à grands coups de bâton sur la tête.

— Vous l'avez arrêté?

— Non, mon juge, dit l'hercule en se grattant l'oreille et en baissant la voix; c'était..... c'était Polichinelle!

— Continuez, dit Humbug en se mordant les lèvres, tandis que le public et l'accusé lui-même riaient de bon cœur.

— Voilà, mon magistrat. Je reviens à mon poste, un tant soit peu vexé, naturellement. Et alors arrivent tous les polissons de la ville, monsieur en tête; et tous de hurler : « Policeman, on vous appelle; à l'assassin! au meurtre! Polichinelle tue sa femme! » Je me dis : On

Digitized by Google

m'a joué une farce, la loi ne le défend pas; je suis pincé, taisons-nous; il faut payer son apprentissage; je marche de mon pas ordinaire, comme si de rien n'était; mais ce monsieur, qui à ce qu'il paraît est payé pour amuser la ville, se plante en face de moi les bras croisés, et dit à haute voix : — « Toi, je te connais, tu es un voleur et un assasssin! — Moi, que je crie. — Toi, qui me réponds. Citoyens je vous prends tous pour juges. Dites s'il n'a pas tué un orang-outang pour lui voler sa figure?

— Très-bien, monsieur, dis-je, chacun son tour; ceci est une insulte, j'ai la loi pour moi. Suivez-moi devant la justice. Il veut se sauver, je l'arrête par le bras; il me répond par un coup de poing dans la figure; je l'enlève et je l'apporte, sans le casser. Et voilà!

L'accusé se leva fort penaud, déclara qu'il ne contestait point les faits, et s'excusa de sa résistance, en disant qu'il n'avait pas cru commettre un délit en plaisantant comme Polichinelle.

— Vous vous trompez, monsieur, répondit Humbug d'un ton moitié sérieux, moitié goguenard. Si vous connaissiez mieux votre digne modèle, vous sauriez qu'après chacun de ses exploits on le met en prison dans une boîte soigneusement fermée. Je serai moins sévère pour vous; il ne vous en coûtera que dix dollars d'amende, et dix dollars pour réparation du préjudice causé à ce brave *policeman*. Remerciez-le de sa bonté; s'il eût serré les doigts, vous étiez mort.

Le petit homme tira d'un portefeuille graisseux quelques billets qu'il tendit au greffier d'assez mauvaise grâce; il sortit en soupirant, salué au dehors par les huées de la foule qui applaudissait le *policeman*. Goliath, cette fois, avait battu David; il est vrai qu'il avait mis la justice dans son jeu.

Après le chevalier de madame Polichinelle, défilèrent devant nous les habitués de la police correctionnelle : mendiants, vagabonds, ivrognes, débauchés, batailleurs, escrocs, joueurs, et autre filous : toutes les misères et tous les vices. A voir de quelle façon rapide et sûre Humbug instruisait et jugeait chaque affaire, à voir surtout comment le condamné acceptait sans se plaindre un châtiment prévu, je me réconciliai avec la procédure américaine. La publicité de l'instruction criminelle pourrait bien être une de ces decouvertes modernes qui suppriment le temps. En saisissant dans leur premier feu les paroles de toutes les parties, au lieu de les figer sur un papier qui n'en

Digitized by Google

garde ni le son ni le sens, en mettant face à face, accusés, accusateurs, témoins, avocats, le juge américain condense en quelques instants la vérité, qui trop souvent chez nous s'évapore dans les mille canaux où nous la refroidissons. Faire bonne et prompte justice sans entamer la liberté, voilà le problème que ces Yankees ont résolu. La science nous a trompés, le hasard les a servis.

Sur un point cependant il me restait quelque scrupule. Je demandai à Humbug s'il n'était pas effrayé de son pouvoir. Avoir dans ses mains la fortune, l'honneur et la liberté de tant d'accusés, être seul à en disposer, c'est une responsabilité terrible; ne vaudrait-il pas mieux la partager?

— Non, répondit Humbug, l'intérêt de la justice s'y oppose. Former un tribunal de trois ou quatre juges, ce n'est pas multiplier la responsabilité, c'est la diviser; l'accusé y perd sa meilleure garantie. Seul, et sous l'œil du public, il me semble que Dieu me regarde; je sens toute la sainteté du devoir que je remplis. Plus j'aurais de confrères, moins je me croirais engagé. Qu'est-ce qu'un tiers, un cinquième, un dixième de responsabilité? Et si le jugement est inique ou cruel, à qui s'en prendra l'opinion?

— Cependant, lui dis-je, voyez le jury.

— C'est l'exemple que j'allais vous citer, me dit-il. En ce pays la majorité est souveraine; c'est le nombre qui, en toutes choses, fait la loi. La justice seule est en dehors de cette condition. L'accord de onze jurés ne peut enlever à l'accusé ni la vie, ni l'honneur; il suffit de l'abstention d'un seul homme pour tenir leur verdict en échec. D'où vient cela? c'est qu'il y a ici une question morale, et non pas un problème d'arithmétique; la voix qui absout a peut-être plus de poids que les onze voix qui condamnent. Aussi, ce que demande le législateur, ce n'est pas la majorité, c'est l'unanimité. Ce qu'il lui faut, ce n'est pas une responsabilité divisée en douze parties, ce sont douze responsabilités. Vous voyez qu'il n'y a pas même en ceci l'apparence d'une exception; c'est toujours la même règle, mais renforcée : unité de juge, pleine et entière responsabilité.

Ce raisonnement me surprit; j'avais toujours cru que l'unanimité du jury était un de ces vieux restes de barbarie féodale, qui nous amusent aux dépens de l'Angleterre, et nous font mieux sentir notre supériorité. Humbug troublait la sérénité de ma foi. En vain je me rappelais les sages paroles de Montaigne : « Oh! que c'est un doux et mol chevet, et sain, que l'ignorance et l'incuriosité à reposer une tête

Digitized by Google

bien faite! » Le doute est comme la pluie, nul voyageur n'y échappe. Français! voulez-vous garder cette juste satisfaction de vous-mêmes, qui fait votre force et votre joie, ne perdez jamais de vue vos girouettes!

Un mouvement qui se fit dans l'auditoire, mouvement suivi d'un long murmure, nous annonça l'arrivée d'un personnage important. Un gros homme s'avança majestueusement, la tête droite, les yeux demi fermés, soufflant à chaque pas et ne regardant personne. Arrivé à la table des plaignants, il salua Humbug d'un signe de main familier et d'un sourire protecteur. C'était le banquier Little, portant sur ses joues bouffies l'insolence de ses vingt millions.

Derrière lui, deux *policemen* amenaient un homme de grande taille, maigre, la figure cave, les yeux ardents, l'air d'un joueur qui a risqué sa vie sur une carte, et qui a perdu. Il se laissa tomber sur le siége des accusés, et cacha son visage dans ses deux mains.

— Monsieur, dit le banquier, ce matin on a présenté à ma caisse cette traite de deux mille dollars, que je remets sur votre bureau. Mon caissier, un garçon intelligent, vous le connaissez, Humbug, ne trouvant pas ce payement indiqué sur le carnet d'échéance, a eu l'idée de m'apporter ce billet, malgré l'insignifiance de la somme. Le nom du tireur, les endos, mon acceptation, tout est faux. Depuis ce matin on s'est déjà présenté trois fois avec des billets semblables, qu'on a eu soin de ne pas me laisser. C'est un coup monté entre un certain nombre de fripons. On avait calculé que je serais nommé maire, qu'aujourd'hui je serais absent, et que mon caissier n'oserait refuser des traites signées de mon nom. J'ai saisi monsieur; c'est à la justice à découvrir ses complices.

— Accusé, dit Humbug, avez-vous quelque chose à répondre? Songez qu'on prendra note de toutes vos paroles; réfléchissez avant de parler.

— Je n'ai rien à dire, quant à présent, murmura le prévenu.

— Je suis donc obligé de vous renvoyer en cour d'assises pour crime de faux, ajouta Humbug d'une voix émue. Pouvez-vous fournir deux cautions de cinq mille dollars chacune? Autrement je serai obligé de vous retenir en prison.

— J'essayerai de trouver des garants, répondit l'accusé.

— Fort bien. Montez en voiture avec deux *policemen* et voyez vos amis; à votre retour, nous irons avec vous visiter vos livres, et au besoin prendre d'autres précautions.

Digitized by Google

— Laisser en liberté ce faussaire, dis-je à Humbug, y pensez-vous? Il a des complices, il les avertira, il se sauvera.

— La loi, répondit le juge, n'établit la prison préventive que pour les crimes emportant peine capitale. En tout le reste, elle s'en remet à la discrétion du magistrat. Pourquoi voulez-vous que j'ôte à cet homme le moyen de se défendre? Est-ce afin qu'il comparaisse en cour d'assises comme une victime, et que l'intérêt s'attache, non pas au volé, mais au voleur? Il faudra des vérifications, des expertises, des enquêtes; est-ce que tout cela peut se faire à l'aveugle en l'absence du prévenu? Est-ce que l'accusé n'a pas le droit de discuter et de critiquer toutes les charges amoncelées contre lui? L'instruction criminelle n'est pas une peine, c'est la recherche de la vérité.

— Avec votre fausse humanité, m'écriai-je, vous désarmez la société; ce n'est pas ainsi que j'entends la justice.

— Comment donc l'entendez-vous? demanda Humbug.

— Permettez-moi une comparaison, répondis-je. Dans la société, comme dans une forêt, il y a des oiseaux de proie, des animaux de rapine, ce sont les ennemis auxquels la police et la justice font une chasse continuelle. La police les traque, la justice les attend au passage; le magistrat, chasseur habile, abat et détruit cette engeance maudite. Demandez au loup une caution, offrez un sauf-conduit au renard, vous verrez ce que deviendront les moutons et les poules. Protéger les honnêtes gens, c'est le premier devoir de la justice; aux méchants elle ne doit que le châtiment et l'extermination.

— Cher ami, dit Humbug, vos plaisanteries sont cruelles.

Quænam ista jocandi
Sævitia.

S'il y a des loups parmi les pauvres humains, ce que je suis loin de nier, au moins ont-ils la même peau que les brebis; avant de tuer le brigand, il faut le reconnaître. C'est là une œuvre qui demande une main plus délicate que celle du chasseur. La justice n'est, sous un autre nom, que la société, mère de tous les citoyens; jusqu'à la condamnation elle croit à l'innocence de ses enfants. Cette confiance maternelle n'est pas un vain mot; c'est une tendresse active qui protége et soutient le prévenu, sans l'abandonner d'un moment. Vous croyez peut-être que c'est le jury qui punit le crime; détrompez-vous. L'instruction se fait chez nous de façon si large, si libre, si généreuse, qu'à vrai dire c'est le coupable qui se condamne lui-même et qui ac-

Digitized by Google

cepte l'expiation. Suivez un procès en cour d'assises, vous verrez que ce qui désarme l'accusé, c'est la douceur même de notre procédure. Attaqué, on se révolte; insulté, on outrage; l'orgueil et la colère soutiennent le scélérat tout autant que l'honnête homme; mais se justifier quand les faits seuls vous accusent, exposer simplement sa conduite, rendre compte de ses actions, c'est le privilége de l'innocence. Rien n'effraye un criminel comme de se sentir seul en face de lui-même, ayant pour témoin et pour juges le président qui le protége, et le jury qui l'écoute. Aussi le plus souvent finit-il par avouer sa faute, ou par se renfermer dans un silence qui est un aveu. Ce que vous appelez la faiblesse de nos lois, est ce qui en fait la vertu et la beauté.

— Je ne comprends rien à votre philantropie chimérique, lui répondis-je; ce n'est pas ainsi qu'on entend et qu'on pratique la justice...

— A Kharkoff, chez les Cosaques? interrompit Humbug en riant; je le crois, ces gens-là ne sont pas chrétiens.

— Ils sont aussi bons chrétiens que moi, répliquai-je, mais...

— Bonjour, mon juge, cria, tandis qu'on l'enfermait dans la loge, un homme à figure violacée, avec des yeux qui lui sortaient de la tête comme à une écrevisse, et une voix asthmatique et enrouée: c'est moi, Paddy, vous me reconnaissez.

— Deux fois en quatre jours, c'est trop, dit Humbug.

— Excusez, mon magistrat, dit le prévenu en montrant les *policemen*, c'est la faute de ces messieurs. Ils sont sans pitié pour le pauvre monde. Hier, dimanche, je sors pour me promener tranquillement, une bouteille de gin au poing, comme un bon chrétien qui ne veut pas devenir enragé faute de trouver à boire un jour de sabbat. Je rencontre ce grand diable là-bas, je lui demande poliment le chemin de l'hôpital.— «Tu l'as dans la main, me répond-il.— Çà, dis-je en tirant ma fiole, c'est la consolation de la vie. — C'est ton ennemi, réplique-t-il.—Eh bien, *policeman*, il faut aimer ses ennemis.» Là-dessus je bois à ma santé, et je me cogne nez à nez avec Patrick O'Shea, un compatriote, un fils de la verte Érin. Le dimanche, on ne rencontre pas un ami sans boxer un peu avec lui; histoire de rire, n'est-ce pas, mon juge? Nous ne saignions pas encore que le *policeman* me met la main sur l'épaule. — « As-tu trois dollars? dit-il. — Non, ma poche est percée. — Si tu n'as pas de quoi payer l'amende, ajoute-t-il, pourquoi te bats-tu? »

Digitized by Google

Je lui réponds : *Policeman*, vous avez raison; chacun doit s'amuser suivant ses moyens. — Là-dessus je m'en vais bras dessus, bras dessous avec Patrick, toujours amis. Mais voilà que Patrick se met à me taquiner sur les élections dernières; c'est un démocrate. — « Ton juge, dit-il (c'est de vous qu'il parlait, mon magistrat), ne vaut pas les quatre fers d'un chien; quant au docteur, on assure que c'est un sorcier. »

Naturellement je lui ferme la bouche avec un coup de poing; il me répond de même; je lui passe la jambe; le voilà par terre; — Je t'étrangle, lui dis-je, si tu n'avoues pas; et je l'ai forcé d'avouer.

— Quoi donc, demanda Humbug?

— Eh bien, mon juge, que vous valiez les quatre fers d'un chien, et que le docteur n'était pas sorcier.

— Paddy, reprit Humbug d'un air sérieux, nous vous remercions de votre bonne opinion à notre endroit; mais pour vous être grisé et battu dans la rue, cela vous coûtera dix dollars.

— Dix dollars! s'écria l'ivrogne, où voulez-vous que je les prenne?

— Si vous ne les trouvez pas d'ici à demain, cinq jours de prison vous vaudront quittance.

— Et ma femme, et mes enfants? murmura Paddy.

— C'était hier qu'il fallait y penser, répondit le juge; aujourd'hui il est trop tard.

— Pharisiens, m'écriai-je, enfin je vous tiens. Vous avez deux poids et deux mesures. Grâce à son argent, le riche peut se permettre tous les vices, le pauvre va expier en prison le seul crime que vous ne pardonnez pas : la misère. Est-ce là de l'équité? Pour un même délit, je n'admets qu'une même peine; enfermez tous les coupables ou n'enfermez personne. La justice n'est qu'un autre nom de l'égalité!

— Heureux logiciens, dit Humbug, admirables conducteurs des peuples! peu vous importe de tuer la liberté, pourvu que vous la meniez en ligne droite à l'abîme. Le jour où les bourreaux russes ont fait mourir sous le knout les nobles et les femmes, je soupçonne, sublime docteur de Kharkoff, que votre cœur a tressailli; vous vous êtes écrié : Grande victoire de l'égalité!

— Non, non, dis-je à mon tour; j'ai l'horreur du despotisme; je veux l'égalité qui élève, et non point l'égalité qui abaisse; je demande qu'on traite les serfs comme des nobles, et non pas les nobles comme des serfs.

Digitized by Google

— Fort bien, mon bon ami, reprit le juge; mais c'est ici que commence la difficulté. Il y a toujours un point, où, à moins d'imiter Procuste, le plus parfait des logiciens, vous n'en arriverez jamais à l'égalité.

Nos vieilles lois saxonnes, que vous trouvez dures, et que je trouve justes et douces, prennent toujours souci de ménager la liberté. Hormis les crimes atroces, elles s'attaquent à la bourse et non pas à la personne du coupable. Si le vrai moyen d'arrêter l'homme que la passion entraîne est de lui mettre sous les yeux la responsabilité qui l'attend, rien ne vaut les peines pécuniaires, croyez-en l'expérience. Il est des pays où l'adultère est une gentillesse; le manque de foi, un jeu permis; le duel, un exploit qui honore jusqu'au scélérat. Chez nous on ne séduit ni la femme ni la fille de son voisin, et on ne tue pas les gens pour réparer l'injure qu'on leur a faite. Pourquoi? Par la raison toute prosaïque qu'il faut payer quinze ou vingt mille dollars chacune de ces aimables folies. Personne ne se soucie de se ruiner pour être la fable de la ville, et avoir les rieurs contre soi par-dessus le marché.

Telle est la loi; un usage dix fois séculaire en a consacré la force et la sagesse. Mais que faire quand le condamné n'a rien? Faut-il donner au pauvre un privilége d'impunité, faut-il sacrifier la liberté par amour de l'uniformité? Nos ancêtres ont décidé, et nous avons gardé leur maxime : *Qui ne peut payer de sa poche, paye de sa peau : luat cum corio.* Chez nous l'amende est la règle, la prison est l'exception, parce que la liberté est le principe; à vrai dire, la prison n'est qu'un moyen d'exécution contre un débiteur insolvable. Que voyez-vous d'injuste en tout ceci?

— Je n'y vois point l'égalité, répondis-je.

— Eh bien, docteur, vous êtes aveugle. Il y a deux espèces d'égalité : l'une, qui ne convient pas aux sociétés humaines, est cette égalité matérielle qui ne tient compte ni de l'âge, ni du rang, ni de la fortune. Les mêmes peines dans des conditions inégales, c'est l'égalité absolue et la suprême injustice. L'autre égalité est celle qui proportionne le châtiment, non pas à la définition du délit, qui n'est qu'un mot, mais à l'acte même et à la personne du coupable. Au riche une lourde amende, au pauvre une amende légère, et à défaut du payement quelques jours de prison, c'est une loi où la justice et l'égalité véritable trouvent leur compte, non moins que la liberté.

— Paddy, m'écriai-je en appelant l'ivrogne qui leva vers moi ses

Digitized by Google

gros yeux étonnés, prenez ces dix dollars, payez votre amende, mon brave, retournez en paix chez vous, et ne péchez plus. — Voici ma réponse, ajoutai-je en me tournant vers Humbug : c'est une protestation contre l'iniquité de vos lois.

— C'est la justification de leur excellence, répondit-il. Si, par amour de l'égalité, nous avions établi la prison comme peine de l'ivresse, quel secours auriez-vous pu porter à cette intéressante victime? L'amende, au contraire, a ce grand mérite que les âmes tendres peuvent toujours corriger la dureté de nos jugements. Et quoi qu'en disent les légistes, cette race au cœur de pierre, quand il y a lutte entre la charité et la justice, il est bon que le dernier mot reste à la charité.

— Merci, docteur, cria Paddy en m'écrasant les doigts entre ses mains; je vais boire à votre santé; le premier qui osera dire que vous êtes sorcier, je l'assomme, foi de chrétien!

— Voilà un homme corrigé, dit Humbug. Maintenant, s'il n'y a plus rien à l'ordre du jour, levons l'audience.

Je le reconduisis à son cabinet; nous y trouvâmes le président d'assises dans une grande agitation.

— Je vous attendais, dit-il à Humbug; vous me voyez dans un embarras extrême. Le jury est rassemblé, l'attorney général me manque de parole. Il m'écrit qu'il est au lit, retenu par de telles douleurs d'entrailles, qu'il lui est impossible de se lever.

— Des entrailles... un attorney général! Cela est invraisemblable, s'écria Humbug.

— Mon ami, ne riez pas, et venez à mon secours. Donnez-moi quelqu'un qui puisse remplacer notre accusateur public.

Prenez ce cher Daniel, dit le juge toujours prêt à plaisanter. Voilà l'homme que vous cherchez. Il est avocat et docteur de l'Université de Kharkoff; c'est un prodige de gravité, d'inflexibilité, de légalité et de sentimentalité. Vous avez là, en une seule personne, Coke, Mansfield, Erskine et le reste.

— Venez vite, monsieur, dit le président en me prenant le bras; vous me sauvez la vie.

— Permettez, lui dis-je...

— Non, non, interrompit-il, je n'écoute rien. Point de fausse modestie; vous êtes docteur, cela suffit.

Du même coup Humbug me saisit par l'autre bras; je fus entraîné dans la salle, présenté au jury, et installé sans avoir pu souf-

Digitized by Google

fler mot. Humbug se mit auprès de moi, et tout souriant de ma mésaventure, me montra au banc de la défense Fox stupéfait, qui me regardait en fermant les yeux.

Il n'y avait plus à s'en dédire; le sort, qui se riait de moi, me condamnait à jouer une nouvelle comédie : *l'Attorney malgré lui.*

CHAPITRE XXIV.

UN ATTORNEY GÉNÉRAL.

Mon cher lecteur, si jamais une main traîtresse vous a jeté à l'eau par surprise, et sans que vous sachiez nager, vous pouvez vous faire une idée de ma triste situation. Je ne me sentais pas en état de dire deux mots de suite, mais me retirer eût été ridicule; il n'y aurait pas eu assez de sifflets pour moi dans toute la ville; je résolus donc de faire contre fortune bon cœur, et de soutenir mon rôle jusqu'au bout. — Tirant mon carnet, j'en arrachai des feuilles, sur lesquelles je me mis à écrire de souvenir quelques-unes de ces belles phrases qui ne disent rien, mais qui font le plus grand effet, quand on les place à propos dans une improvisation soigneusement préparée. Ainsi armé, j'attendis la bataille, avec la fermeté d'un soldat qui va au feu, en se disant qu'il y restera.

Le premier accusé qu'on amena était un scélérat abominable, qui avait lentement empoisonné sa femme, après lui avoir dicté un testament; le crime était flagrant, les preuves écrasantes, aussi le misérable n'essaya-t-il pas même de se défendre.

— Je plaide *coupable*, murmura-t-il d'une voix tremblante, la figure pâle, l'œil égaré. La mort, je demande la mort. Qu'on me délivre de la vie.

Il se fit un profond silence dans toute l'assemblée.

Je me levai majestueusement, je mis mon lorgnon à cheval sur mon nez, je toussai trois fois, et tenant mes cartes dans la main gauche, tandis que je remuais le bras droit en cadence, je commençai d'une voix basse et lente :

« Monsieur le Président, messieurs les Jurés,

« *Nemo auditur perire volens*, on n'écoute pas celui qui veut mourir, c'est là une de ces grandes et salutaires maximes que nous a laissées la profonde

Digitized by Google

sagesse de nos vénérables ancêtres, sagesse bien supérieure à la folle science et à l'orgueilleuse raison des générations d'aujourd'hui. *Nemo auditur perire volens*, c'est une maxime qui n'a pas été inventée seulement pour protéger le coupable contre son propre désespoir, mais pour assurer à la société la juste satisfaction d'une vengeance légitime.

« Oui, messieurs, quand un crime exécrable a été commis; quand notre admirable cité, toute rajeunie par la splendeur de ces glorieuses constructions qui font un honneur infini au génie prodigieux de notre habile et sage édilité, quand, dis-je, notre cité, Rome moderne, mille fois plus belle et plus grande que la Rome des Césars, se réveille au matin, terrifiée par la nouvelle imprévue d'un de ces horribles attentats, qui révèlent une dépravation inqualifiable, fruit empoisonné d'une civilisation que les révolutions et le journalisme ont corrompue; alors, messieurs, la justice, qui veille toujours, doit accomplir une mission sacrée, mission aussi difficile que grandiose. A défaut d'une parole facile, à défaut de cette éloquence magistrale, apanage de tant de mes illustres collègues, que je ne nomme pas pour épargner leur trop grande modestie, des magistrats qui du moins s'inspirent de leur conscience apportent dans cette enceinte leur énergique conviction, leur humble et ferme dévouement à la cause de l'ordre, des lois et de la société.

« Ici, messieurs les jurés, ici se donne un grand et beau spectacle, ici recommence dans tous ses détails une tragédie, douloureuse sans doute pour les honnêtes gens, mais nécessaire à l'expiation du crime, et à l'édification du pays tout entier. Dans ce drame effroyable, la débauche fait l'exposition, la convoitise remplit le second acte, le poison en est le nœud, l'instruction, par sa merveilleuse habileté en précipite les terribles péripéties, et nous en arrivons au dénoûment fatal et prochain. Ce dénoûment vengeur, il est dans vos mains, messieurs les jurés, votre verdict n'est pas douteux. Écrasé sous le poids de sa faute, vaincu par la justice, le coupable a tout avoué; il est là devant vous accablé par ses remords. Sa condamnation est écrite sur son front scélérat, comme elle est écrite dans vos nobles cœurs.

« Qu'il ne croie pas que cet aveu forcé puisse l'affranchir de la honte qu'il a méritée. C'est en vain qu'il détourne sa tête criminelle, c'est en vain qu'il éloigne de ses lèvres impures le calice amer que son crime exécrable lui a préparé; la loi aveugle et muette, la loi justement inexorable, la loi saintement impitoyable, veut qu'il boive son forfait jusqu'à la lie. Son supplice est le châtiment du passé et la leçon de l'avenir. »

— Assez, pour Dieu, assez, me dit Humbug, en me tirant par le pan de mon habit. *Res sacra miser*[1], mon bon ami.

— Laissez-moi donc, lui dis-je avec un geste d'impatience. L'accusation n'a rien à faire avec l'humanité.

« — C'est à nous, continuai-je en m'animant, c'est à nous, mi-

1. Le malheureux est chose sacrée.

Digitized by Google

nistres de la vindicte publique, qu'incombe le pénible et saint devoir de faire taire jusqu'aux palpitations de notre cœur d'homme, c'est à nous qu'il appartient de remuer cette fange, et de surmonter d'invincibles dégoûts, c'est à nous....

Imprudent! dans un geste magnifique j'élevai les deux bras, j'ouvris les deux mains; voilà tous mes papiers à terre et mon éloquence avec eux; je me baissai pour ramasser le tout ensemble, l'accusé profita de ce hasard malheureux, et se levant brusquement:

— Monsieur le président, dit-il, combien de temps souffrirez-vous que l'attorney général joue avec moi comme un chat avec une souris? La loi dit que vous êtes l'avocat de l'accusé; pourquoi laissez-vous insulter à ma misère? J'attends l'arrêt, qu'est-il besoin de prolonger mon supplice?

— Il a raison, dit un juré malappris, nous sommes ici pour faire justice, et non pas pour entendre un sermon.

J'allais parler; le président m'arrêta d'un signe de main, et se couvrant il prononça purement et simplement la condamnation du coupable et la peine de mort. Nul résumé, nulles paroles bien senties, nulle leçon donnée ni à l'accusé, ni au public, rien qui ajoutât à la solennité de cette scène palpitante d'intérêt. Tout au contraire, avec une familiarité de mauvais goût il se mit à pactiser avec le coupable.

— Condamné, dit-il, désormais vous n'avez plus rien à attendre de la miséricorde des hommes, il ne vous reste plus qu'à compter avec la justice de Dieu. Combien vous faut-il de jours pour régler vos affaires et mettre en ordre votre conscience?

— Trois jours suffiront, répondit-il, j'ai hâte d'en finir.

— Eh bien! reprit le président, dans cinq jours, à compter de l'heure présente, vous comparaîtrez devant le seul juge qui puisse vous pardonner.

Le condamné salua le président avec respect et sortit en me lançant un regard qui me troubla. N'avais-je pas fait mon devoir? Et doit-on de la pitié même aux assassins?

On introduisit le second accusé. C'était un effronté coquin qui, sorti du bagne depuis deux jours, s'était rendu coupable d'effraction, de vol et de tentative d'assassinat. Il avait brisé les fenêtres d'une maison de Montmorency, menacé une malheureuse servante qui gardait le logis, puis il avait tout pris, jusqu'à la voiture et aux chevaux.

La figure de ce drôle suffisait pour le faire condamner. C'était

Digitized by Google

la scélératesse en personne. On voyait un homme pour qui la société n'était qu'une ennemie, et qui avait autant de mépris pour la loi que de haine pour le magistrat; en un mot, une de ces bêtes farouches qu'il faut tuer pour n'en être pas dévoré.

— Prévenu, dit le président, plaidez-vous coupable ou non coupable?

— La question est adroite, répondit le voleur avec une audacieuse nonchalance. Coupable, ou non coupable? Ni vous ni moi n'en savons rien avant d'avoir entendu les témoins.

— Messieurs les jurés, m'écriai-je, qu'avons-nous besoin d'en écouter davantage? Retenez cet aveu. Est-ce que jamais un innocent hésiterait un instant à proclamer sa non-culpabilité? Il n'y a qu'un scélérat de profession qui ait cette effronterie. Voyez si ce misérable ne porte pas le crime écrit sur son visage impudent?

Je proteste contre cette théorie, crie le défenseur du prévenu. Cette voix glapissante me fit tressaillir : une fois encore la fortune moqueuse me mettait en face de Fox, mon éternel ennemi.

— Oui, continua-t-il, je proteste, et je protesterai toujours contre une doctrine qui n'a jamais été reçue devant les tribunaux de la libre Amérique. Vous n'avez pas le droit de torturer les paroles d'un accusé pour en tirer une condamnation. Vous n'avez pas le droit d'interpréter sa tenue, son geste, le ton de son langage pour en conclure sa culpabilité. S'il était permis d'invoquer ces signes trompeurs que la passion explique à son gré, qui donc échapperait à l'éloquence de messieurs les attorneys généraux?—L'accusé se tait? c'est que le remords l'accable, le silence est un aveu.—L'accusé proteste avec calme? c'est un effronté, l'effronterie est un aveu.—Il s'emporte, il raille? c'est un misérable qui outrage la justice; l'insulte est un aveu. — Faiblesse, énergie, humilité, orgueil, larmes, colères, tout est aveu pour des esprits prévenus, qui ne voient rien que d'un seul côté. Eh! messieurs, commencez par établir les caractères physiques de la vertu et du crime. Quand la science aura réalisé les rêves de Lavater, vous condamnerez les gens sur la mine; jusque-là laissez aux diseurs de bonne aventure cet art perfide et dangereux. La justice ne connaît que les faits, ne discute que les faits et ne prononce que sur les faits. C'est là sa sécurité et sa grandeur. Que monsieur l'attorney général réserve son rare talent pour une meilleure occasion, et passons à l'audition des témoins.

— Monsieur le président, m'écriai-je, c'est par respect pour la

Digitized by Google

Cour que j'ai souffert jusqu'au bout l'insolence de ces paroles; un attorney général n'a point de leçons à recevoir d'un avocat, et je requiers...

— Du calme, monsieur, dit le magistrat. Tout est permis à la défense, hormis l'injure; les paroles de l'honorable avocat n'excèdent en rien le droit de sa fonction. Quant à sa doctrine, c'est celle que nos précédents ont consacrée. Vous trouverez dans tous nos recueils ces principes que je me fais honneur de professer.

Je tombai sur mon siége comme un titan foudroyé. Le président, devenu l'apôtre de théories qui font descendre l'accusation au niveau de la défense; le président, déserteur de nos rangs et se faisant le complice de l'avocat, c'était le dernier coup! Si c'est là ce que les Yankees appellent la justice, je ne m'y connais plus. Qu'on parcoure l'Europe civilisée, on n'y verra rien de pareil.

— Très-bien, me dit l'excellent Humbug, pour me rendre un peu de courage. Vous parlez comme un sénateur; trop de zèle seulement. Modérez-vous, mon bon ami, vous ferez plus d'effet.

Je n'étais pas au bout de mes surprises. On appela les témoins; je m'attendais à ce que le président seul les interrogeât de concert avec moi. Vaine espérance! Le président était une statue impassible; en face de lui, l'accusé gardait le même silence. Quand je voulus l'interroger, un cri général m'apprit que, suivant la loi yankee, il n'y avait de faveur que pour les coquins. A voir le magistrat et le prévenu, tous deux immobiles et muets, on eût dit qu'étrangers à ce qui se passait à l'audience, ils étaient les juges du camp. Les combattants, ou plutôt les victimes, étaient les témoins, livrés à la merci de l'avocat, interrogés, démentis, blâmés, harcelés par un homme sans caractère public, et qui n'avait d'autre titre que de défendre la douteuse innocence d'un misérable vieilli dans le crime. Dans ce renversement de toutes les idées reçues, on eût pris l'accusé pour un témoin, les témoins pour des accusés.

Une des questions faites par Fox me parut si impertinente, que je m'opposai à ce que le témoin répondît.

— De quel droit? s'écria Fox, toujours furieux.

— Vous oubliez, lui dis-je, que je n'ai point de compte à vous rendre; je suis le représentant de l'État.

— Qu'est-ce que cette nouvelle chimère? reprit-il avec son impertinence habituelle. Il n'y a point d'État dans cette enceinte. Il n'y a place ici que pour la justice, admirablement représentée par l'impar-

Digitized by Google

tialité du magistrat et la sagesse du jury. Vous êtes avocat comme moi, rien de plus. Je représente l'accusé, vous représentez le plaignant, à qui la société vous donne pour soutien. Vous n'avez pas un droit qui ne m'appartienne; je n'ai pas un privilége que vous ne puissiez revendiquer. S'il en était autrement les balances de la justice seraient faussées, l'accusation serait plus forte que la défense; que deviendrait alors la liberté du citoyen?

— Monsieur le président, dis-je, est-ce encore là une de ces théories que vos précédents consacrent?

— Monsieur l'attorney général, répondit-il d'un ton attristé, votre demande m'étonne. Est-ce que, dans un pays libre, l'égalité de l'accusation et de la défense peut faire question?

Je n'avais plus qu'à me taire; je laissai Fox torturer les témoins à son aise. Une seule chose me consola. Il n'y a point d'abus qui, à côté de mille inconvénients, ne porte avec soi quelque petit avantage. Habitués dès l'enfance aux rudes épreuves de la vie publique, les témoins ne se laissaient point intimider par l'âpreté des questions qu'on leur adressait. Dans ce duel de paroles, Fox n'avait pas toujours le dessus. Il est vrai qu'il avait la peau dure; il se relevait chaque fois avec une rage nouvelle. Jamais on n'a défendu la liberté d'un homme avec une énergie plus désespérée.

Parmi les témoins figurait Seth le quaker, personnage important à Montmorency, en sa qualité d'aubergiste. Seth en voulait à l'avocat depuis son échec du matin, aussi lui répondit-il avec une malice qui me fit sourire en dépit de ma mauvaise humeur.

— Connais-tu l'accusé? demanda Fox.

— Oui, dit le quaker, je le connais pour son malheur et pour le mien.

— Oserais-tu affirmer, par serment, qu'il est un malhonnête homme?

— Je n'ai jamais dit qu'on l'eût accusé d'être un honnête homme, répondit l'ami Seth avec la plus grande placidité.

— Quel intérêt avait-il à voler une voiture et des chevaux?

— Aucun, que je sache, dit le quaker. Il eût mieux fait de les acheter et de ne pas les payer, à l'exemple d'honorables *gentlemen*. Peut-être n'avait-il pas leur crédit.

Après l'aubergiste, ce fut le tour de la servante, grosse blonde à l'air candide et réjoui, mais qui n'en avait pas moins bec et ongles comme toute fille des champs.

Digitized by Google

— Vous prétendez, dit l'avocat, que vous reconnaissez l'accusé, et vous affirmez qu'il vous a adressé des menaces dans un langage plus qu'inconvenant.

— Oui, monsieur, murmura-t-elle en rougissant.

— Parlez plus haut, dit Fox, messieurs les jurés ne vous entendent pas.

— Je ne peux pas, reprit-elle, tout émue.

— Vous le pouvez; faites comme moi, criez.

— Vous, c'est différent, dit-elle, c'est votre métier; tout petit on vous a élevé pour ça.

— Vous affirmez, continua Fox, que l'accusé s'est servi de paroles abominables, si abominables, messieurs les jurés, que la pudeur m'empêche de les répéter en public.

— Oui, monsieur, dit la pauvre fille en rougissant de plus belle.

— Fort bien, répétez ces paroles à la cour et au jury.

— Monsieur, dit-elle en se redressant, si votre pudeur ne vous permet pas de reproduire ces paroles, vous ne supposez pas que la mienne me le permette davantage.

— Très-bien, répondit Fox sans se déconcerter; le jury appréciera. Vous avez dit que l'accusé parlait comme un effronté. Savez-vous ce que c'est que de parler comme un effronté?

— Je m'en doute, dit-elle, en regardant l'avocat d'une telle façon que l'assemblée se mit à rire et que Fox abandonna le témoin.

La liste des témoins épuisée, je pris la parole; la colère me rendait éloquent, je le sentais; aussi je m'abandonnai au plaisir de déclamer. Dans un réquisitoire qui méritait d'être sténographié, je fis l'histoire complète de ce brigand. Je le saisis au berceau pour ne le lâcher que devant le tribunal, où il allait enfin recevoir un juste châtiment. D'abord, je le peignis à trois ans, comme un de ces enfants maudits qui n'ont jamais fait sourire leur mère; puis je l'accompagnai à l'école, je le montrai paresseux, menteur, querelleur, et préludant à l'échafaud en volant des noix et des prunes aux arbres du chemin. Par une fortune inouïe, j'avais retrouvé parmi les témoins, trois honnêtes camarades qui, vingt-cinq ans plus tôt, avaient fait la maraude avec ce futur scélérat. De l'école je passai à l'atelier, et là je traçai de cet homme un portrait horrible qui devait être ressemblant. Je fis contre l'ivrognerie, ce *poison criminel*, une tirade qui enleva l'auditoire; j'étais encore à dix ans du crime, que déjà le misérable était perdu dans l'opinion du jury. Après mon discours, si

Digitized by Google

quelque chose pouvait étonner, c'est que le forfait ne fût pas plus grand.

Je voyais l'accusé qui se tordait sous le fouet de mes paroles vengeresses. Terrassé par mes reproches, hors d'état de résister à ses remords violemment éveillés, il se leva et, m'interrompant :

— Président, cria-t-il d'une voix enrouée, si ça doit durer longtemps comme ça, j'en ai assez, je m'avoue coupable. J'aime mieux faire mes cinq ans que d'écouter ce monsieur.

— Malheureux, dit Fox, y pensez-vous? Retirez ces paroles funestes.

— Non, non, dit-il, ce monsieur *m'embête ;* je donnerais ma tête pour le faire taire.

— Accusé, dit le président, réfléchissez avant de faire une déclaration qui vous perd. Songez que si vous renouvelez de sang-froid cet aveu, je n'ai plus qu'à prononcer votre condamnation.

— Mon président, dit-il, je vous remercie; vous êtes un digne magistrat; vous n'écrasez pas un pauvre ver de terre qui est dans la peine. Que voulez-vous, je n'ai pas de chance; je crois que si je tombais sur le dos, je me casserais le nez. Après tout, j'ai volé, que justice se fasse. Mais pour ce que j'ai dit à ma mère, ou ce que j'ai fait à l'école quand j'étais gamin, m'est avis que ça ne regardait pas ce monsieur.

Ma victoire était complète. Vaincu par mon éloquence, le coupable avouait son crime, et, pour comble de bonheur, Fox, dont je redoutais la langue audacieuse, ne pouvait plus me répondre. Force restait à la justice et à l'autorité.

La séance levée, un des jurés vint à moi et me serra la main. C'était un orateur célèbre, un esprit plein de ressources qui, plus d'une fois dans les Chambres, avait battu ses adversaires lorsqu'ils avaient raison. Un pareil suffrage ajoutait à mon triomphe; et ce fut avec une joie peu dissimulée que je reçus de si glorieuses félicitations.

— Je suis charmé de votre ingénieuse découverte, me dit mon nouvel ami. A la première occasion j'espère vous imiter, et n'être pas moins heureux que vous. Prendre un homme à la naissance, saisir dans son germe le vice, l'erreur, le préjugé, en décrire et en interpréter le long développement, c'est admirable. Je n'imagine pas que personne puisse sortir intact de cette revue historique; avec votre procédé je me fais fort de démontrer que Caton était un scélérat et Socrate un athée.

Digitized by Google

— Je n'ai rien inventé, dis-je avec modestie; vous me flattez.

— Non, dit-il; jamais, dans ce pays, on n'a raisonné de cette façon subtile. C'est une logique nouvelle qui fait honneur. Les Yankees sont des gens grossiers, qui poursuivent le crime et non pas l'homme, tandis que pour vous le fait matériel n'est rien, c'est l'homme qui est tout. Il n'y a pas preuve suffisante du forfait dont on l'accuse; qu'importe, s'il était capable de le commettre? la présomption est contre lui, et d'ailleurs il est probable qu'il en a fait bien d'autres. Voilà ce que j'appelle une bonne justice, une justice qui protége la société et ne s'inquiète que du bien public. Êtes-vous Américain d'origine?

— Cette brusque question vous étonne, continua-t-il sans deviner la cause de ma surprise. Excusez mon indiscrétion; ma mère était Française, et je lui dois certaines idées qui ne sont jamais entrées dans une tête saxonne. Ces idées se rapprochent beaucoup des vôtres, et m'inspirent la plus vive sympathie pour l'originalité de votre talent.

Pour moi, par exemple, l'État est tout; et malgré le stupide bavardage d'ignorants moralistes, je soutiens qu'on ne peut mettre en balance l'intérêt de tout un peuple et le prétendu droit d'un chétif individu! Je suis socialiste dans le bon sens du mot; l'État avant l'individu! Les Yankees, au contraire, esprits bornés, cervelles étroites, ont apporté d'Angleterre un préjugé égoïste et sauvage. Qu'un juge manque de respect à une vieille bohémienne, qu'un attorney général perde patience en accusant un filou et malmène un assassin, aussitôt il sort de terre un Saxon qui s'en va crier par-dessus les toits qu'on viole la grande Charte et qu'on outrage l'humanité. Et voilà une foule imbécile qui accourt à la voix de l'aboyeur, et qui hurle après le magistrat comme les chiens après un cheval qui galoppe. On dirait d'un peuple de voleurs, chez qui chacun a peur de passer le lendemain en cour d'assises, et défend la liberté d'autrui par intérêt pour sa propre liberté. Grâce à la solidité de mes principes, ce n'est pas ainsi que j'entends la justice; je vois avec plaisir qu'en Amérique nous sommes déjà deux de même avis. On n'est pas un saint quand on paraît devant le jury, et j'aime mieux envoyer trois innocents à la potence que de laisser échapper vingt scélérats. Je suis un homme *carré;* touchez-là; à nous deux nous referons l'éducation de ce peuple monotone qui n'a qu'un mot à la bouche : liberté!

Il prit congé de moi en me secouant la main de la façon la plus cordiale; je le laissai faire. Chose étrange! ses éloges ne me plaisaient plus; mon succès me faisait peur.

Digitized by Google

— Si j'avais été trop loin, pensai-je? Si je m'étais laissé emporter par l'ardeur de la poursuite, comme un chasseur qui n'écoute que sa passion? Je ne me suis pas trompé, puisque le coupable a avoué son crime; mais les armes dont je me suis servi étaient-elles légitimes? Tout est-il permis à la justice? L'accusé n'a-t-il pas droit au respect?

Malgré moi ces pensées m'agitaient. L'idée de la vengeance publique ne me suffisait plus. J'entrevoyais vaguement une doctrine plus pure, une doctrine qui soumettait la justice humaine aux préceptes de l'Évangile. Je me disais que pour des chrétiens toute faiblesse est sainte, toute misère est sacrée, et qu'avec l'enfant, la femme, le pauvre et le coupable même l'autorité doit se défier de sa force et craindre d'avoir trop raison.

CHAPITRE XXV.

DINAH.

Au sortir de l'audience, je trouvai le quaker qui me félicita de mon habileté; ce compliment me fit un plaisir médiocre. Humbug, au contraire, ne me dit rien; j'aurais mieux aimé ses reproches; je crois qu'en ce moment sa colère m'eût fait du bien.

Fox m'attendait dans la rue; ses traits contractés, ses yeux brillants trahissaient une passion qui ne peut plus se contenir.

— Vous devez être satisfait, cria-t-il du plus loin qu'il m'aperçut. Voilà une victoire qui vous fait honneur. J'espère n'être pas le dernier à vous rendre justice. Il se trouvera bien un journal pour glorifier l'éloquence et la doctrine de M. l'attorney général. Un Jeffries, en Amérique, c'est un monstre qu'on n'a jamais vu, et qu'on ne revcrra jamais; il faut se hâter de l'admirer.

— Au reste, ajouta-t-il, furieux de mon silence, et serrant les dents, cela ne m'étonne guère. Il n'y a rien de cruel comme les gens qui ont des chagrins domestiques; c'est une race sans pitié.

— Des chagrins domestiques! dis-je en haussant les épaules. Vous perdez la tête, monsieur Fox; vous ne savez plus à qui vous parlez.

— Vraiment! répondit-il en ricanant, je croyais parler à l'heureux père de la trop aimable Suzanne.

Digitized by Google

La figure de cet homme m'effraya; son rire diabolique me glaça jusque dans la moelle des os.

— Taisez-vous, lui dis-je, je vous défends de prononcer un nom que chacun ici doit respecter.

— Bah ! dit-il avec un sourire de dédain, voilà de la sévérité mal placée?

— Misérable! m'écriai-je en le saisissant au collet, explique-toi ou je t'écrase sur place.

— Messieurs, dit l'avocat en se débattant, je vous prends à témoin de cette violence. Monsieur Humbug, vous me ferez justice!

— Sans aucun doute, dit le magistrat. Demandez-moi des dommages-intérêts pour cette réponse un peu vive, je vous accorderai un dollar. Mais si le docteur vous réclame à son tour trois ou quatre mille dollars, je ne vous ferai pas grâce d'un cents. Ce sera un plaisir pour moi que de châtier la calomnie.

— La calomnie! s'écria Fox, qui écumait de rage. Où donc va tous les jours cette précieuse demoiselle, dont on ne peut prononcer le nom? Est-ce ma faute si, chaque matin, en allant au palais, je l'aperçois qui se glisse avec mystère dans une des maisons les moins respectables de la ville? Qui donc l'honorable fille de l'honorable attorney général peut-elle visiter dans la célèbre rue du Laurier? Je l'y ai vue entrer il y a quelques heures; je suppose qu'elle y est encore, car d'ordinaire elle y fait un long séjour. Attaquez-moi en calomnie, docteur, ce sera un scandale amusant; je me vengerai!

J'étais tombé dans les bras de Humbug. Ma fille insultée! ma Suzanne diffamée! le coup était trop violent pour un père. Je n'y voyais plus; tout mon corps tremblait; la douleur et la colère m'étouffaient. Enfin, je pleurai; pleurs de rage et de désespoir qui, sans adoucir ma peine, me rendirent un peu d'empire sur mes sens et me permirent de parler.

— Monsieur, dis-je à Fox, la rue du Laurier est à deux pas d'ici; vous allez m'y suivre. Humbug, vous viendrez avec moi. Monsieur Seth, ne m'abandonnez pas. Surtout ne laissez pas fuir cet homme, il faut que justice se fasse; elle se fera.

— Sois tranquille, ami Daniel, répondit le quaker; nous t'accompagnerons tous les trois. Il appuya sur ces derniers mots : *tous les trois*, regarda l'avocat de la tête aux pieds, et retroussant ses manches, se mit à fendre l'air avec un nerf de bœuf qu'il tenait à la main.

Digitized by Google

— Messieurs, dit Fox avec un rire sardonique, je suis à vos ordres. Remarquez que je ne suis pour rien dans une démarche que certaine personne pourra regretter. Il est encore temps de vous arrêter; je ne suis point cruel; mais je vous préviens qu'une fois entré dans cette maison, quelles que soient vos prières et vos larmes, je ne sortirai qu'avec la ferme résolution de dire tout ce que j'aurai vu.

— Marchons, monsieur, lui dis-je, je n'ai que faire de votre pitié. J'avançais comme un homme ivre, en me retenant au bras de Humbug. — Te soupçonner, ma Suzanne, je ne le pouvais pas; je croyais à ta pureté comme à celle des anges; mais l'assurance de cet homme me troublait. Je craignais un coup imprévu, une embûche, un guet-apens, que sais-je? Hélas! quand on aime, on n'a de courage que pour soi.

— Voici la maison, dit Fox, et voilà le propriétaire.

Je levai la tête; la maison avait une mauvaise apparence. Une entrée sombre et humide, des murs noirs, des carreaux brisés ou remplacés par quelques lambeaux de papier, des loques aux fenêtres; c'était plus que la pauvreté; c'était le désordre et la saleté du vice. Suzanne dans ce repaire! c'était impossible.

Sur le pas de la porte était un homme débraillé. Les mains dans la poche de son pantalon, il fumait sa pipe et regardait les passants avec toute l'insolence d'un vaurien désœuvré. A notre vue, il souleva son chapeau défoncé, et se jetant sur moi me prit les deux mains avec une tendresse qui me fit horreur. C'était Paddy, à moitié ivre, puant le vin et le tabac.

— Bonjour, mon sauveur, cria-t-il; c'est bien à vous de venir me voir. Entrez, messieurs; si un verre de gin ne vous fait pas peur, vous trouverez à qui parler.

— Paddy, lui dis-je, cette maison vous appartient?

— Non, mon sauveur, répondit-il en riant; si ce palais était à moi, il y a longtemps que je l'aurais bu. C'est le bien de ma femme; c'est gentil, n'est-ce pas?

— Vous louez des chambres garnies? lui dis-je en lui montrant un écriteau.

— A votre service, docteur.

— Qui logez-vous dans cette maison? demanda Humbug d'un ton sévère. Des habitués de mon tribunal?

— Mon juge, dit l'ivrogne en bégayant, on n'est pas assez riche

Digitized by Google

pour être sévère; on prend dans le tas, au petit bonheur, et on attrape la vertu quand on peut.

— Qui demeure dans la chambre du premier? dit l'avocat d'un air narquois.

— Qu'est-ce que ça te fait, bavard? répondit l'ivrogne. Est-ce toi qui payes?

— Répondez, dit Humbug; n'oubliez pas que vous êtes devant un magistrat.

— Je n'ai rien à craindre, dit l'Irlandais fort ému. Vous sentez bien, mon juge, que, dans une chambre à trois dollars par semaine, et payés d'avance, il ne loge que d'honnêtes gens. C'est une dame qui habite au premier; et, ajouta-t-il à demi-voix, une jolie dame, douce, polie, pas exigeante, la perle de la maison.

— Qui reçoit-elle? continua Humbug, qui me voyait pâlir.

— Faites excuse, mon magistrat; nous ne sommes pas à l'audience. L'Amérique est un pays libre, chacun y fait ce qu'il veut, en payant. S'il passe des personnes quelconques par cette porte, on ne les regarde pas; si on les regarde, on ne les voit point.

— Ne faites pas l'ignorant, dit Fox. Il y a une heure, j'ai vu entrer dans cette allée une jeune fille, blonde, en robe de soie noire, en chapeau de paille; où allait elle?

Paddy, intimidé, se rapprocha de moi pour implorer mon secours.

— Mon ami, lui dis-je, obligez-moi de répondre; soyez sûr que nous n'avons aucune mauvaise intention; je récompenserai votre complaisance.

— Mon sauveur, dit-il, pour vous je n'ai pas de secrets; vous m'avez secouru dans la peine, je suis Irlandais, c'est tout dire; je me mettrais au feu pour vous.

— Au nom du ciel, murmurai-je en lui donnant quelques dollars, parlez, vous me faites mourir.

— Eh bien, docteur, reprit-il, tous les jours, à la même heure, cette demoiselle blonde vient chez la jeune dame du premier. Elle est là-haut.

— Je crois que ma présence est inutile, dit Fox d'un ton ironique; monsieur l'attorney général n'a plus besoin de mes services.

— Monsieur, lui dis-je d'un geste menaçant, je veux confondre vos indignes soupçons.

Hélas! je parlais ainsi pour me tromper moi-même; je ne savais plus que croire, j'étais désespéré. Humbug me prit par la main, et

Digitized by Google

j'entrai dans cette caverne comme un homme qui court au-devant de la mort.

Au premier la porte était ouverte. Il y avait une pièce d'entrée, une espèce de cuisine, sans rideaux et sans meubles. Je m'arrêtai pour reprendre haleine; j'entendais les battements de mon cœur. Seth s'assura que l'avocat nous avait suivis; puis il ferma la porte sans bruit, et mit la clef dans sa poche. Nous n'avions plus à craindre d'importuns.

J'étais hors d'état de parler; je fis signe à mes compagnons de rester en place, et je me glissai sans bruit jusqu'à l'entrée de la seconde chambre.

En face de moi, et me tournant le dos, une femme était à demi couchée dans un vieux fauteuil; à ses pieds, une petite fille était assise sur un tabouret de paille. A côté de l'enfant, Suzanne, la Bible à la main, faisait une lecture pieuse qu'on écoutait avec attention :

« Ils m'ont chargé d'iniquités et dans leur colère ils m'ont affligé de leurs persécutions.

« Mon cœur s'est troublé au dedans de moi, et la crainte de la mort est venue fondre sur moi.

« J'ai été saisi de frayeur et de tremblement, et j'ai été tout couvert de ténèbres;

« Et j'ai dit : Qui me donnera des ailes, comme à la colombe, afin que je puisse m'envoler et me reposer?

« Je me suis éloigné par la fuite et j'ai demeuré dans la solitude.

« J'attendais Celui qui m'a sauvé de mon abattement, et de la crainte de mon esprit, et de la tempête[1].»

— O ma Suzanne! s'écria l'inconnue, après Dieu, c'est toi qui me sauves la vie. Que ces paroles me font de bien ! toi, du moins, tu ne m'as pas abandonnée.

— Et moi, dit l'enfant, tu m'oublies donc?

— Non, ma chère petite, reprit la jeune femme; mais à l'École du Dimanche il n'y a que toi qui te sois aperçue de mon absence; et, dans ma famille, qui se souvient de moi?

L'enfant sauta au cou de sa maîtresse, les trois femmes s'embrassèrent en pleurant.

Y a-t-il une contagion dans les larmes? l'émotion était-elle trop

1. Psaume LIV, v. 3-8.

Digitized by Google

forte pour moi? je ne sais; mais, que ce fût de peine ou de plaisir, je me mis à sangloter.

— Mon père, s'écria Suzanne, vous ici! par quel hasard?

— Ma chérie, lui dis-je en la serrant sur mon cœur et en me mouchant avec fureur pour cacher mes yeux rouges, les pères sont curieux; il y a des jours où ils ne sont pas fâchés de savoir où vont leurs enfants.

— La curiosité est un vilain défaut, dit Suzanne en me menaçant du doigt. Un père bien élevé dirait à sa fille: Mademoiselle me permet-elle de l'accompagner? Et alors, sans se faire prier, mademoiselle prendrait le bras de son père, comme je fais; elle l'amènerait devant une pauvre jeune femme qui a besoin d'appui, et elle lui dirait, avec une belle révérence : Docteur Smith, je vous demande votre amitié pour ma chère Dinah.

— Monsieur, dit l'inconnue en me prenant les mains, bénissez-la, c'est mon ange sauveur.

Elle s'était levée en parlant, le sourire revenait sur sa pâle figure, quand tout à coup elle poussa un cri terrible, et retomba sur son fauteuil, tremblante et la tête baissée.

Le quaker était devant elle, les bras croisés, l'air furieux.

— Grâce, mon frère, murmurait la malheureuse, aie pitié de moi.

— Est-ce ainsi que tu tiens ta parole, dit Seth! ta mère te croit en route pour la Californie; elle t'a bénie au départ; faut-il qu'elle retire sa bénédiction?

— Seth, dit la jeune femme toute en larmes, je suis partie, le courage m'a manqué, j'ai besoin de ma mère et de ceux qui m'aiment.

— Dis donc que tu avais besoin de le revoir et de te perdre.

— Non, non, cria-t-elle, je suis une honnête fille; il ne sait pas que je suis ici, il ne le saura jamais. Je n'ai vu que ma bonne Suzanne.

— Et que veux-tu faire? reprit le quaker avec une dureté qui me blessa. Tu sais qu'au logis il n'y a plus de pain pour toi.

— Seth, reprit-elle, ne m'écrase pas; je ne serai point une charge pour vous. Suzanne m'a trouvé une place de maîtresse d'école dans un faubourg où personne ne me cherchera. Je vivrai de mon travail, je ne te demande rien que d'aller une fois par semaine embrasser ma mère et revoir notre maison.

Digitized by Google

Au milieu des scènes de famille, rien n'est plus gênant que la présence d'un tiers; je me retirais avec Humbug, lorsqu'au fond de la première pièce, dans un coin obscur, j'aperçus Fox, en contemplation devant une gravure enfumée. C'était le portrait de *Monarque,* fils d'*Éclipse*, vainqueur du Derby en 1812. Confondre un méchant, et jouir de sa confusion, c'est double plaisir; aussi ne me fis-je aucun scrupule de railler le calomniateur.

— Je ne vous croyais pas une si grande passion pour le *turf*, lui dis-je. A cinquante ans de distance les lauriers de *Monarque* empêchent de parler le plus célèbre avocat du Massachusetts, c'est merveilleux! c'est à mettre dans les journaux!

— Par pitié, docteur, murmura-t-il, faites-moi sortir.

Sa figure était si altérée, sa voix si faible, qu'en vérité il me fit peine. Je ne le croyais pas capable de tant de remords. Voilà, pensai-je, comme on juge mal les gens. On s'imagine que les avocats ne sont sensibles que pour le compte d'autrui. Quelle erreur!

J'allais rentrer dans la chambre pour demander à Seth la clef qu'il avait gardée, quand le quaker sortit brusquement, traînant après lui sa sœur tout échevelée, et la repoussant avec mépris. Suzanne pleurait à chaudes larmes, Humbug essayait de placer quelques bonnes paroles; nous étions tous émus; Fox seul avait repris son admiration pour *Monarque;* immobile et muet, on eût dit qu'il voulait s'enfoncer dans le mur.

Encore une fois, cria le quaker, en essayant de forcer les mains crispées qui s'attachaient à ses habits, je te répète les paroles de ta mère : « Tu ne rentreras à la maison qu'au bras d'un mari. » Puisque ce bel inconnu t'a promis mariage, fais-lui tenir son serment.

— C'est un procès, m'écriai-je; allons, heureux vengeur de l'innocence, allons, maître Fox, voici le moment de vous montrer.

Si la foudre était tombée à mes pieds, elle m'aurait moins effrayé que l'explosion qui suivit mon impertinente plaisanterie. A peine Dinah eut-elle levé les yeux sur l'avocat, qu'elle se redressa comme une folle, riant et pleurant tout ensemble :

— Gabriel, cria-t-elle, mon Gabriel! Le voilà, mon frère, le voilà!

Je ne compris rien à cette émotion que j'avais déchaînée; le quaker était plus intelligent. Tandis que Dinah se jetait au cou de son Gabriel, Seth tournait deux ou trois fois autour de son poing la la-

Digitized by Google

nière de son nerf de bœuf; et s'approchant de Fox qui pâlissait à vue d'œil :

— Ami, lui dit-il d'un ton peu rassurant, remets-toi, et explique-toi; j'attends.

Entre les tendresses de la sœur et les menaces du frère, l'avocat faisait une mine si piteuse que je m'en sentis tout réjoui. L'homme naturel est un méchant animal; ce n'est pas trop de l'Évangile pour nous faire aimer nos ennemis.

Humbug était meilleur chrétien que moi.

— Messieurs, dit-il d'une voix grave et douce, je crois que mon tour est venu; dans une affaire aussi délicate, c'est au magistrat qu'appartient le dernier mot :

Nec Deus intersit, nisi dignus vindice nodus
Inciderit.

Mon cher Fox, je ne doute pas de vos intentions. Si l'on vous demandait conseil en pareille circonstance, vous répondriez sans doute qu'un procès en rupture de promesse aurait pour un avocat les plus fâcheuses conséquences; ce ne serait pas seulement une perte de fortune, ce serait la ruine d'une clientèle, peut-être même l'obligation de changer de pays. N'est-ce pas votre avis?

— Oui, murmura Fox en soupirant.

— Ai-je besoin d'ajouter, continua l'excellent Humbug, qui tendait la perche au noyé, ai-je besoin d'ajouter qu'un homme comme vous n'a pas à s'inquiéter de ces considérations, si graves qu'elles soient? Il lui suffit d'avoir donné sa parole pour la tenir; n'est-ce pas vrai?

— Oui, dit l'avocat en soupirant de nouveau; j'ai toujours aimé Dinah; ce qui m'arrêtait, ce sont des difficultés.....

— Qui n'existent plus, interrompit Humbug. Nous voici tous d'accord. Tout cela va finir comme dans les bonnes comédies : amour, larmes et traverses aux premiers actes, et pour dénoûment le mariage.

Fox embrassa Dinah d'assez mauvaise grâce, et tendit la main au quaker; Dinah, toute rouge de plaisir, courut à Suzanne.

— Chère amie, dit-elle, c'est à toi que je dois mon bonheur. Et à toi aussi, mon enfant, dit-elle à la petite, qui déjà pâlissait de jalousie.

— Tout ceci est bon, dit Seth, qui ne s'envolait jamais dans les

Digitized by Google

nuages. Mais puisque nous sommes réunis, et que nous avons ici monsieur le juge de paix, rien n'empêche de dresser l'acte de mariage, séance tenante.

— Volontiers, dit Humbug; mademoiselle Suzanne, vous serez mon greffier.

Sitôt dit, sitôt fait; je croyais que de pareilles unions n'étaient bonnes qu'au théâtre, où elles se défont dans la coulisse; je supposais que le dernier tabellion était depuis longtemps empaillé, mais en Amérique on est toujours si pressé qu'on a maintenu le vieil usage. Une fois les amoureux d'accord, on se passe des parents et même du notaire. Deux *oui* prononcés devant un juge de paix, vous voilà mariés pour l'éternité. La volonté est tout, la formalité rien. Ces gens-là n'ont pas le goût de la cérémonie.

Avec quel plaisir je sortis de cette maison, où j'étais entré le trouble dans le cœur ! Paddy fit une récolte de dollars à en perdre la raison pour toute une semaine. Jamais la rue du Laurier n'avait vu si honnête et si joyeuse compagnie. J'ouvrais le cortége avec ma Suzanne qui donnait la main à sa petite protégée, Humbug et Seth formaient l'arrière-garde; entre nous marchait le nouveau couple, Dinah, souriante comme l'aurore, Fox, la tête basse,

Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris.

Mais quand on est heureux un peu de honte est bientôt bu. Si l'imprudent avait joué trop légèrement avec l'amour, comment était-il puni de sa faute? En épousant une charmante femme. A ce prix-là, je sais des innocents qui deviendraient criminels.

Il fallait préparer la mère de Dinah au retour de sa fille; il fallait aussi que Fox annonçât son mariage à ses amis et disposât sa maison. En attendant le grand jour, Suzanne gardait Dinah avec elle; c'est à moi qu'on réservait le rôle de père et de tuteur; l'heureuse sottise que j'avais faite m'y donnait quelque droit.

On rendit à Fox un reste de liberté dont il ne pouvait plus abuser, et toute la troupe descendit chez moi. Ce fut grande fête au logis; jamais on ne dîna plus gaiement. Martha ouvrait une bouche large comme un four, et soupirait comme un volcan, en admirant et en servant sa belle-sœur; Suzanne et Alfred avaient toujours quelque chose à se dire à l'oreille; Dinah seule était admise en tiers dans ces mystères, où l'on riait sans cesse. Seth dévorait tout ce qui était sur

Digitized by Google

la table, avec la satisfaction d'un homme qui a terminé une grosse affaire et qui dîne chez autrui. Humbug, qui, malgré son énorme embonpoint, mangeait peu et ne buvait que de l'eau, se dédommageait de sa sobriété en me citant les plus joyeux vers d'Horace, cet autre buveur qui chantait à jeun les plaisirs de l'ivresse :

Nunc est bibendum, nunc pede libero
Pulsanda tellus.

Pour moi, recueilli en moi-même, je jouissais de la gaieté et du bonheur des enfants. Mais rien ne peut rendre la joie et l'animation de ma Jenny. Elle ne pouvait tenir en place, elle allait, elle venait, elle chargeait toutes les assiettes avec du *roast-beef*, du jambon, du pâté, du fromage, des fruits, des gâteaux, elle faisait couler à flots le scotch-ale, le madère et le vin du Rhin ; elle avait un mot aimable pour tous les hommes, une caresse pour toutes les femmes. Un mariage à faire, c'était pour elle le gros lot gagné à la loterie. S'il était dans la Bible un verset que Jenny regardât comme divinement inspiré entre tous, c'était la grande parole que Dieu, dans la Genèse, adresse au premier couple : *Croissez, multipliez, remplissez la terre, et vous l'assujettissez.* L'excellente femme n'était ni Américaine ni protestante à demi. A ses yeux le célibat était un crime, ou tout au moins une maladie qu'on ne pouvait trop tôt guérir. A la laisser faire, elle n'eût pas laissé un garçon sur la terre ; j'imagine qu'elle eût fini par marier le Pape et l'Italie.

CHAPITRE XXVI.

LA CHARITÉ.

Le lendemain, à l'heure du déjeuner, je me sentis le cœur tout léger. Dinah à ma droite, Suzanne à ma gauche me donnaient l'air d'un patriarche au milieu de ses enfants. Depuis que je vieillis, rien ne me plaît davantage que de voir autour de moi ces jeunes figures, belles comme le jour naissant, riantes comme l'espérance. Hélas ! que ne peut-on leur écarter les ronces du chemin ! Que ne peut-on leur prêter cette expérience que la vie nous vend si cher et qui ne nous sert de rien !

Ma femme ne faisait pas les choses à demi. Si j'avais adopté

Digitized by Google

Dinah, Fox était le protégé de Jenny, il se mariait! aussi avait-il son couvert mis auprès de sa bien-aimée. Du reste, il entra sans la moindre gêne, un bouquet blanc à la main, et il embrassa sa fiancée avec un air vainqueur. Quand la colère crispait la mine pointue de l'avocat, il n'était pas beau; tendre et galant, il était horrible; on eût dit d'un serpent amoureux. Ce n'était point l'avis de Dinah; en vain je lui disais les choses les plus aimables, elle n'avait d'yeux que pour son autre voisin; Rachel avait moins admiré Jacob, quand, au désert, il roulait la pierre du puits pour abreuver les brebis de Laban. Les femmes ont au plus haut degré l'instinct de la propriété, et de toutes les propriétés, celle qui leur tient le plus au cœur, c'est un mari. Mais tandis que la Française est une nymphe chasseresse, qui une fois le gibier pris ne s'en soucie guère, l'Américaine s'empare de son mari avec l'âpreté et la jalousie du paysan français qui épouse la terre. C'est son bien, c'est sa chose; le malheureux n'est plus qu'un oiseau en cage, un esclave domestique; mais un oiseau qu'on caresse, un esclave dont on prévient tous les désirs. Les Américains abusent tellement de leur indépendance au dehors, qu'en rentrant chez eux ils n'ont plus de volonté. Ce Yankee qui met sa gloire et son orgueil à ne céder à aucun homme, n'est plus dans sa maison qu'un mari débonnaire qui écoute sa femme et se plaît à lui obéir; doux avec les faibles, intraitable avec les forts. Ce peuple a l'esprit à l'envers, et ne fait rien comme nous.

Fox voulait emmener Dinah pour acheter ses emplètes de mariage, Suzanne s'y opposa.

— Monsieur l'avocat, dit-elle, j'en suis fâchée, Dinah m'appartient. Nous lui avons trouvé un engagement de six mois comme maîtresse d'école; c'est aujourd'hui qu'elle entre en fonctions, elle ne peut manquer à sa parole. Dans quelque temps, il me sera facile de la remplacer, et de vous la laisser toute une semaine; aujourd'hui cela ne se peut pas. — Papa, ajouta-t-elle, nous comptons sur vous pour notre installation.

— Chère enfant, lui dis-je, tu oublies que moi aussi j'entre en fonctions à l'hospice de la Providence; je suis déjà fort en retard. Ce procès d'hier...

— Cela ne fait rien, dit Suzanne; allez de suite voir vos petits malades; notre école est dans la rue Fédérale, tout près de la rue des Noyers; nous vous attendons à midi.

Digitized by Google

Arrivé à l'hospice, je demandai le directeur; ce directeur était une femme, la maîtresse de Suzanne, la célèbre madame Hope, docteur en médecine et professeur d'hygiène; encore un de ces contre-sens qu'on ne rencontre qu'aux États-Unis. C'était du reste une respectable matrone, qui m'accueillit comme un confrère, et commença de suite la visite avec moi.

L'hospice était un modèle; en aucun pays je n'ai vu une installation aussi parfaite. De vastes salles avec un petit nombre de lits, largement espacés; point de rideaux, beaucoup d'air, un jour discret, du silence, une exquise propreté, rien de cette odeur fade et nauséabonde qui fait de l'hôpital un objet de répugnance, et souvent même un séjour empoisonné. Je trouvais là, réunis pour la première fois, toutes les conditions que réclame l'hygiène non moins que la charité.

A l'appel de madame Hope, accourut un escadron volant de jeunes femmes. Une robe noire, un tablier montant, un petit bonnet blanc, leur donnait un faux air de sœurs de charité. C'étaient les internes de l'hospice, les futurs docteurs en jupons de la libre Amérique. Elles suivirent ma clinique avec la plus grande attention, je fus frappé de la netteté de leurs explications, quand elles me donnaient l'état du malade, et du soin avec lequel elles notaient toutes mes paroles et mes prescriptions; mais j'avais trop de bon sens pour prendre au sérieux cet essai chimérique; aussi je demandai à la bonne madame Hope quel fonds elle faisait sur cette singulière éducation.

— Je crois, me dit-elle, que nous arriverons à une grande réforme. Ces jeunes élèves sont déjà restées deux ans à l'hospice de la Maternité, l'année prochaine elles iront à l'hôpital des femmes, nous en ferons de véritables médecins.

— Bravo, m'écriai-je, ce sera charmant pour nous autres barbes grises d'être soignés par des Hippocrates de dix-huit ans, en crinoline et en dentelles.

— Non, me dit-elle, nous n'aurons rien à faire avec vous, messieurs. Mais l'accouchement, le soin des petits enfants, les maladies et la folie des femmes, cela nous appartient; nous nous y entendons mieux que vous. On vous laissera la chirurgie et la grande médecine; mais tout ce qu'une mère ou une femme ne vous confie qu'à regret, nous le prendrons pour nous; on vous chassera d'un domaine que vous avez usurpé. Nous introduirons la pudeur dans la médecine; le préjugé criera suivant son habitude, mais nous aurons pour nous

Digitized by Google

les femmes, les filles, les pères et les mères; nous l'emporterons; n'est-ce pas votre avis?

Que répondre à un fanatique, surtout quand ce fanatique est une femme, c'est-à-dire un être faible de nature, et affligé d'un entêtement organique? Je rompis la discussion, et continuai ma visite. Les maladies n'étaient pas graves, et les petits malades étaient si tendrement et si sagement soignés qu'il me restait peu de chose à ordonner. Je n'eus à faire qu'une seule opération, et de peu d'importance. J'ouvris au cou d'un enfant un abcès de mauvais caractère, et mal placé. La légèreté de la main, la grâce et l'élégance du pansement sont la gloire de notre école de Paris; aussi j'eus un grand succès auprès de mes jeunes élèves; mon bandage, avec ses replis ingénieux, fut aussitôt dessiné, et le dessin placé comme modèle dans la salle des opérations. En vérité, à voir tant d'intelligence, de bonne volonté, d'attention, il y a des moments où j'aurais admis que les femmes sont bonnes à autre chose qu'à donner de la tisane aux enfants.

Tout cela ne va pas trop mal, eût dit Montaigne, *mais quoi! elles ne portent point de hauts-de-chausses*. Je fis à temps cette sage réflexion, et je le dis à mon honneur, je restai fidèle à l'antique religion de la Faculté. Passe pour les nouveautés en politique, c'est là qu'elles sont innocentes, mais ailleurs, vive le préjugé! La preuve qu'il est salutaire, c'est qu'il a pour lui la majorité, et qu'on lapide les novateurs. Je trouvais charmantes ces jeunes hérétiques, mais l'hérésie était abominable, et je n'y cédai point.

La visite achevée, je me rendis au conseil d'administration; madame Hope m'y accompagna, et prit place parmi nous, sans que sa présence étonnât personne. Parmi les *trustees* ou administrateurs, je trouvai des figures de connaissance : Rose l'apothicaire, le brave colonel Saint-John, l'aimable Humbug, et Noë Brown l'insupportable puritain. Ce fut la directrice qui parla la première; elle exposa, pièces en main et en bons termes, l'insuffisance de la maison et la nécessité d'acheter un jardin du voisinage pour faire un préau à l'usage des convalescents. Quand elle eut terminé, on me demanda mon avis.

— J'approuve tout à fait cette excellente idée, dis-je, et je suis convaincu qu'en adressant à l'administration un mémoire aussi net et aussi bien fait, on obtiendra d'ici à huit ou dix ans cette amélioration urgente.

Digitized by Google

— De quelle administration parlez-vous? dit le colonel, qui nous présidait par droit d'ancienneté.

— Je parle de l'administration générale des hospices.

— Qu'est-ce que c'est que ce monstre-là? dit Humbug en riant. Brown, est-ce un nouveau nom du Léviathan?

— Trêve aux plaisanteries, dis-je à Humbug; je suppose que cet hospice relève, comme tous les autres, d'une grande administration protectrice et centralisatrice? Est-ce l'État, est-ce la ville, est-ce une corporation qui règle, surveille et organise la charité? peu importe; il est évident qu'on dépend toujours de quelqu'un ou de quelque chose?

— Voilà, dit le grossier Brown, une évidence qui est le contraire de la vérité. Grâce à Dieu! nous ne dépendons de personne. Nous voici réunis pour soulager la misère, nous mettons en commun notre bonne volonté, notre temps et notre argent, nous soumettons nos statuts à l'État, qui fait de nous une corporation; après cela, qui peut avoir le droit de se mêler de nos affaires? Est-ce un crime que la charité? Est-ce une charge politique ou municipale? Je suis chrétien, je secours les pauvres à ma façon, qui donc peut me gêner dans ce premier de tous les devoirs? Est-ce qu'on gagne le ciel par procuration?

— Permettez, lui dis-je; personne ne vous empêche de donner votre argent; il n'y a pas de tyrannie qui ait jamais poussé la cruauté jusque-là. Mais le droit de fonder un hôpital est autre chose; si on laisse le premier venu ouvrir un de ces asiles, à quel désordre n'arrive-t-on pas? Vous aurez bientôt des hospices homœopathiques, et que sais-je?

— Des hospices homœopathiques? dit Rose, il y en a trois dans la ville, et on va fonder le quatrième; quel mal cela fait-il?

— Rose, mon cher ami, m'écriai-je, est-ce vous, un apothicaire orthodoxe, qui dites de pareilles monstruosités?

— Cher docteur, répondit Rose, nous ne savons pas, même en religion, ce que c'est qu'une orthodoxie officielle. Nous laissons à chacun le droit de chercher Dieu, suivant sa conscience. De bonne foi, nous ne pouvons pas être plus rigoureux pour la santé du corps que pour celle de l'âme. D'ailleurs, mon bon ami, nous sommes augures tous les deux; nous savons à quoi nous en tenir sur la médecine officielle et les pilules orthodoxes?

— Soit! répliquai-je; proclamez la liberté du charlatanisme et de l'empoisonnement; rien ne m'étonne plus dans cette république, qui

Digitized by Google

devrait mettre sur son drapeau fédéral la devise de l'abbaye de Thélème : *Fays ce que tu voudras;* mais je vous parlerai au nom de l'utilité et du bon sens. Avec votre système de *laissez faire*, combien d'hospices avez-vous?

— Une centaine, tout au plus, dit madame Hope.

Ce chiffre m'étonna; je ne croyais pas à cette fécondité de la charité anarchique; mais je n'étais pas à bout de raisonnement!

— Une centaine d'hospices! m'écriai-je; messieurs, retenez ce chiffre formidable : s'il fait honneur aux chrétiens de Paris en Massachusetts, demandez-vous, en gens pratiques, ce que cette multiplicité, ce que cette concurrence doit fatalement produire. Doubles emplois, pertes d'argent; ici, surabondance, là, absence complète de secours; gaspillage et pauvreté. Supposez, au contraire, qu'une vaste administration réunisse ces fils épars, et concentre ces forces égarées; placez en haut de la pyramide un homme vigilant, actif, économe, aussitôt l'ordre règne, et avec l'ordre tous les bienfaits de l'unité! Hiérarchie de médecins, cliniques régulières, enseignement discipliné, caisse centrale, pharmacie centrale, buanderie centrale, en un mot un véritable empire; l'empire de la charité, avec son chef, ses ministres et ses sujets. Ceci n'est pas un rêve; cet idéal est une vérité dans les pays qui sont en tête de la civilisation. Grâce à la merveilleuse puissance de la centralisation, j'affirme qu'avec un petit nombre de grands hospices et une organisation vigoureuse, il me serait facile de doubler le nombre de vos lits de malades, sans vous dépenser un dollar de plus.

— J'en suis convaincu, dit Humbug. Avec sa pierre philosophale le docteur est capable de refaire le monde et d'en chasser tous les désordres de la liberté. Je demande que, par le même vote, on lui remette entre les mains : filatures, fonderies, chantiers de construction, fabriques et le reste. Avec des usines centrales, et une hiérarchie d'ingénieurs, je ne doute pas qu'il ne double la production en diminuant tous les frais.

— Vous êtes insupportable, lui dis-je; me prenez-vous pour un communiste? Est-ce que je ne sais pas qu'en industrie cette unité est une chimère?

— Pourquoi donc? reprit l'éternel railleur. Est-ce qu'en industrie la centralisation n'amène pas forcément l'économie des forces, la régularité de la production, la hiérarchie et la discipline du travail?

— Sans doute, répondis-je, mais c'est le petit côté de la question.

Digitized by Google

Cette uniformité mécanique détruit la loi morale de la production. Qu'est-ce que cette régularité factice, si elle anéantit l'effort individuel, l'intérêt privé, la libre concurrence? Une goutte d'eau auprès de l'Océan. Ce que je vous propose, au contraire....

— Est exactement la même chose, interrompit Humbug avec vivacité : intérêt privé, effort individuel, libre concurrence, tous ces mobiles que vous appréciez si justement, sont aussi les mobiles de la charité; et il y faut ajouter le dévouement qui ne vit que de liberté. Si l'État ou la commune se charge de secourir les pauvres en mon lieu et place, si cette énorme mécanique me débarrasse de la première des vertus, je payerai en rechignant un maigre impôt, et tout sera dit. Mais laissez à ma charge le soin de la misère, et les douceurs de l'aumône, je vous apporterai jusqu'à mon dernier sou. Je me soucie peu des autres hospices de la ville, je ne les connais pas; mais celui-ci est à moi, ces enfants sont les miens, je les aime comme si Dieu me les avait donnés à moi seul. Quand j'ai fini ma journée, quand je suis triste et fatigué, c'est ici que je viens; c'est au milieu de mes petits protégés que j'oublie mes ennuis. Demandez à ces messieurs ce que leur coûte la charité volontaire. J'estime qu'au bas mot elle leur prend le dixième de leur revenu; je défie l'État de nous en prendre le vingtième pour ses hospices officiels. Chacun crierait à la tyrannie. Qu'il y ait un peu d'argent gaspillé et des forces perdues, je l'admets; mais c'est la fin qu'il faut voir, et j'affirme, pièces en main, que la charité individuelle a trois et quatre fois la fécondité de la charité organisée. Votre système, mon cher docteur, jette sans cesse entre la volonté et l'acte un obstacle qui glace tout. Nous ne sommes pas des paralytiques, laissez-nous agir, et voyez ce qu'un peuple gagne à la liberté. Au point de vue politique, l'État a tout intérêt à nous laisser la pratique de la plus aimable et la plus sociale des vertus; au point de vue économique, il fait une excellente affaire, il multiplie les secours et les études, il sert à la fois la science et l'humanité.

— Messieurs, dit le colonel, il me semble que nous nous écartons beaucoup de la question. On nous demande vingt mille dollars pour agrandir et améliorer notre hospice; nous n'avons qu'une chose à faire, souscrivons et adressons une lettre de souscription à tous nos associés. Moi, qui n'ai pas d'enfants et qui ai adopté ces petits, je donne l'exemple, je m'inscris pour mille dollars.

La liste passa de main en main; quand elle vint à moi, je fis comme Rose, je souscrivis pour cinquante dollars.

Digitized by Google

— Permettez-moi une dernière réflexion, dis-je au conseil. Je vois que nous achetons, moyennant dix mille dollars, un jardin de peu d'étendue; n'est-ce pas trop cher?

— C'est le double de la valeur véritable, répondit madame Hope, mais le propriétaire ne veut pas s'en dessaisir à moins.

— Voilà qui est plaisant, m'écriai-je, un propriétaire qui fait passer sa convenance et son égoïsme avant l'intérêt des pauvres! Eh! messieurs, il faut l'exproprier; n'encouragez pas par votre faiblesse une odieuse spéculation.

— Docteur Smith, dit Brown en fronçant les sourcils, ceci est du communisme au premier chef.

— Allons donc, repris-je en haussant les épaules, est-ce que l'intérêt particulier ne doit pas céder à l'intérêt général?

— Sans doute, répondit le puritain; mais rien n'est dangereux comme les maximes banales. C'est avec ces grands mots qu'on tue la liberté! La propriété n'est pas un intérêt, c'est un droit. L'intérêt général est un mot élastique et vague, qui peut couvrir les prétentions les plus injustes comme les plus légitimes. Avant de l'invoquer, commencez par le définir.

— Nos lois ont décidé la question, dit Humbug. Il n'y a pour nous que quatre causes d'expropriation : une route, une rue, un chemin de fer, un canal. Mais, quoique nous soyons par excellence un peuple municipal, et que la cité soit souveraine en ce qui la regarde, néanmoins, la propriété est chose si sainte, qu'avant d'y toucher il faut que la législature de l'État intervienne; c'est elle qui approuve le tracé et qui autorise la dépossession, moyennant indemnité préalable. Pour tout le reste, école, hospice, maison commune, église, la loi fait passer le droit particulier avant un intérêt qui n'est après tout que celui d'une corporation ou d'un quartier. Docteur, où irait-on avec votre système? On me dépouillerait de l'héritage de mon père, on m'arracherait mes souvenirs, on se rirait de mes affections, on troublerait la plus sainte des propriétés, et pourquoi? Pour bâtir un théâtre ou satisfaire quelque fantaisie ruineuse? Cela ne se peut pas.

— Quoi! m'écriai-je, c'est dans une république où le peuple commande qu'on défend ces vieilles maximes féodales!

— Monsieur, dit Brown, vous n'entendez rien à la liberté. Plus un pays est démocratique, plus il est nécessaire que l'individu soit puissant et sa propriété sacrée. Nous sommes un peuple de souverains; tout ce qui affaiblit l'individu nous mène à la démagogie, c'est-

Digitized by Google

à-dire au désordre et à la ruine; tout ce qui le fortifie nous mène à la démocratie, règne de la raison et de l'Évangile. Une nation libre est une nation où chaque citoyen est maître absolu de sa conscience, de sa personne et de ses biens; le jour où on nous parlera de l'intérêt général, au lieu de nous parler de nos droits individuels, c'en sera fait de l'œuvre de Washington; nous serons une foule et nous aurons un maître.

— Messieurs, dit le colonel, qui s'intéressait médiocrement à nos débats, il n'y a plus rien à l'ordre du jour, la séance est levée. Je vous demande pardon de vous quitter, ajouta-t-il. On dit qu'il y a de mauvaises nouvelles de la guerre, j'ai hâte de savoir la vérité.

Je n'étais pas fâché d'en finir avec le puritain et son âpre langage; mais, pour mon malheur, je lui avais plu, ou plutôt je suppose qu'il avait formé le glorieux projet de me convertir à son fanatisme.

— Docteur, me dit-il, j'ai un service à vous demander. Nous venons de fonder dans ce quartier un *institut d'ouvriers* [1]. Il y aura une bibliothèque, un musée de modèles, deux salles de dessin, des cours publics, un cabinet de lecture, en un mot, tout ce qui fait l'utilité d'un club de cette espèce. Ce sont les ouvriers eux-mêmes qui fourniront aux dépenses d'entretien; loin de nous la pensée de nous ingérer en bienfaiteurs, et de troubler en rien l'œuvre de la liberté. Ne jamais affaiblir ni la dignité, ni la responsabilité de ceux qu'on oblige, c'est la première règle de la charité. Mais il y a des frais de premier établissement qui sont considérables, la bourse de nos travailleurs n'y pourrait suffire; il nous faut au moins dix mille dollars. Pour les obtenir, nous faisons des lectures publiques et payées. Everett le classique nous a promis son concours, ainsi que l'éloquent Sumner. Nous aurons, je l'espère, le philosophe Émerson et le poëte Longfellow. De mon côté je ferai une leçon, où je montrerai qu'en réhabilitant le travail et en relevant l'ouvrier, l'Évangile a créé du même coup la richesse et la liberté moderne. Vous ne refuserez pas de vous joindre à nous. Deux lectures sur l'hygiène des nouveau-nés, par le savant médecin de l'hospice de la Providence, nous donneraient toutes les mères, et nous vaudraient au moins quatre cents dollars.

— Vous avez l'autorisation du gouvernement? lui demandai-je.

— En vérité, docteur, vous irez droit en paradis, répondit le bourru. A soigner les enfants, vous êtes devenu comme un de ces

1. *Mechanic's Institute*.

Digitized by Google

petits; vous ne pouvez plus marcher sans lisières. Quelle autorisation faut-il donc pour éclairer les hommes et leur faire du bien?

— Quoi! m'écriai-je, vous pouvez faire des cours publics, et parler politique aux ouvriers sans que le gouvernement s'en mêle?

— Assurément, dit-il; si nous oublions nos devoirs, la loi est là, et la justice avec elle; cela suffit.

— Non, cela ne suffit pas; une demi-instruction inspire au peuple une ambition désastreuse; c'est l'État et la religion même que vous mettez en danger.

— Une demi-lumière vaut mieux que la nuit, règne des appétits et des passions, dit Brown, et d'ailleurs quel moyen y a-t-il de trouver le jour, sinon de le chercher? Pour nous, d'ailleurs, démocrates et chrétiens, c'est une question de vie ou de mort. Ce qui tue les républiques, c'est l'ignorance; ce qui tue la religion, c'est une foi qui ne raisonne pas. Si le christianisme est une fable, qu'il tombe; s'il est la vérité, qu'il commande. Croyez-vous que nous autres pasteurs, nous soyons des charlatans qui vivent de l'erreur et de la crédulité?

— Calmez-vous, répondis-je, et ne plaçons pas si haut la question. Vous m'accorderez au moins qu'en donnant aux ouvriers un lieu de réunion, vous fondez un club où ils seront les maîtres.

— Sans doute, puisqu'ils seront chez eux.

— Mais, repris-je, vous ne voyez donc pas qu'à la première querelle avec leurs patrons, ce club sera le centre d'une coalition.

— Si les ouvriers veulent se coaliser, dit froidement ce fanatique, qui peut les en empêcher? Ceux qui vendent leur travail ont autant de droits que ceux qui le payent. C'est un marché à débattre librement.

— Mais, monsieur, m'écriai-je indigné de cette stupidité, vous prêchez l'anarchie.

— Monsieur, me dit-il avec sa brutalité ordinaire, vous parlez une langue qui n'est pas celle de l'Amérique. L'anarchie, c'est l'envahissement de la liberté d'autrui, ce n'est pas la défense de sa propre liberté.

— Croyez-moi, ajouta-t-il en levant au ciel des yeux inspirés, la culture de l'âme est le salut des démocraties chrétiennes; elles ne vivent que par l'éducation. Laissez les ouvriers lire, s'instruire, discuter : élevez-les, suivant le sens admirable du mot, élevez-les jusqu'à vous, élevez-vous avec eux, et vous n'aurez à craindre ni coalitions, ni communisme, ni toutes ces folies qui effrayent le vieux continent. Ce sont des maladies qu'engendre l'ignorance; c'est à nous, docteur,

Digitized by Google

qu'il appartient de les guérir. *Sursum corda*, voilà ma devise!

— Je l'accepte de grand cœur, répondis-je entraîné par la fougue de cet inspiré, comptez sur moi.

Resté seul avec Humbug, je lui demandai s'il venait avec moi à l'installation de Dinah.

— Je n'ai garde d'y manquer, docteur Paradoxe, me dit-il avec un malin sourire; vous m'amusez trop avec vos incroyables théories. Plus je vous entends et mieux j'apprécie la grandeur de nos libres institutions.

— Merci du compliment, lui répondis-je; il paraît que mes éloges de la centralisation vous font l'effet d'une démonstration de la liberté *per absurdum;* vous devriez être plus charitable, mon bon ami, et songer qu'il y a sur la terre d'autres pays que l'Amérique.

— Je vous vois venir, me dit-il, grand admirateur de la civilisation latine, pieux adorateur de la France. Moi aussi, j'aime les Français; les petits-fils de Lafayette sont pour moi des frères; mais, j'en demande pardon à ce peuple ingénieux, depuis soixante-dix ans il poursuit un problème impossible. Mettre la liberté dans une charte, et le despotisme dans l'administration, c'est vouloir marcher en s'attachant bras et jambes; tout l'esprit du monde n'y réussirait pas.

— Vraiment, repris-je en souriant de cette vanité. Voyons, homme pratique, dites-nous donc ce qui manque aux Français pour s'élever jusqu'à la civilisation des Yankees.

— Une seule chose, dit-il d'un grand sérieux. Dans tous leurs systèmes ils ont oublié la pièce essentielle. Leurs politiques ressemblent à Sam le distrait.

— Qu'est-ce que Sam le distrait?

— C'était le messager de mon village, dit gaiement Humbug. Un garçon plein de finesse et de malice, hardi jusqu'à la témérité, économe jusqu'à l'avarice, exact jusqu'à la minutie, la gloire et l'honneur du Connecticut. Il n'avait qu'un défaut, c'est qu'il perdait la mémoire. Un jour qu'il avait à distribuer plus de cinquante paquets le long du chemin, on le vit chaque fois inquiet et agité. — « J'ai oublié quelque chose, disait-il, mais qu'est-ce que j'ai oublié? » Enfin il arrive au pays, et voilà ses enfants qui courent au devant de lui. — « Bonjour, papa; où est maman? — Bon Dieu! cria Sam en se frappant la tête, voilà ce qui me manquait, j'ai oublié ma femme! »

Ainsi en est-il des Français, prenez au hasard une de ces consti-

Digitized by Google

tutions qu'on leur a fabriquées par douzaine, vous y trouverez l'État et ses droits, l'individu et ses droits; mais il y manque!...

— Quoi donc, m'écriai-je?

— La société, répondit Humbug. Il n'est jamais venu à l'idée d'un législateur français que la société, c'est-à-dire l'association sous toutes ses formes, la libre action des individus réunis, eût une place dans la vie politique de la nation. Nous autres Américains, nous lui donnons le plus large domaine : la commune, l'Église, l'hospice, l'école, l'éducation à tous les degrés, les sciences, les lettres. Chaque association est pour nous comme une famille agrandie, et toutes ces associations s'élevant de degré en degré forment autant d'assises qui partent de l'individu pour arriver à l'État. L'Amérique n'est à vrai dire qu'une réunion de familles qui font elles-mêmes leurs affaires. En France y a-t-il rien qui ressemble à cela? On ne voit qu'une seule chose, l'administration, immense polype, qui pousse partout ses bourgeons, s'accroche partout, prend tout, étouffe tout :

Monstrum horrendum, immane, ingens, cui lumen ademptum.

Le pays est coupé en deux; d'un côté le pouvoir, avec toutes les ressources d'une centralisation formidable, de l'autre une foule qui obéit plus ou moins volontiers. Tantôt on affaiblit l'autorité et on la réduit à l'impuissance; on croit agrandir la liberté, on n'arrive qu'à l'anarchie; tantôt on se jette dans l'excès opposé, on resserre tous les liens; on croit servir l'ordre, on n'arrive qu'à l'arbitraire. Spectacle déplorable qu'un noble peuple, qui ne se relève de l'abîme que pour verser de l'autre côté!

— Et le remède, mon cher ami? Qui sait si le caractère national n'est pas la cause de cet insuccès perpétuel?

— Je ne crois pas, dit Humbug, qu'il y ait des peuples nés pour servir; je n'excepte pas même les nègres; je ne vois pas d'ailleurs que la France ait jamais fait un mauvais usage de l'association. Grâce à l'administration, qui surnage après toutes les révolutions, et qui s'enrichit de chaque ruine, on a toujours refusé aux Français cette liberté paisible, qui tempère et assagit toutes les autres. On leur a donné dix fois un vote qui ne leur servait guère; mais le soin de leurs propres affaires, ils l'attendent encore. Rois pendant une heure, on leur refuse dès le lendemain jusqu'à la faculté d'agir et de parler. Dans ces conditions là l'expérience n'est point faite; la souve-

Digitized by Google

raineté n'est point la liberté. Avec la première un peuple ne conquiert souvent que le droit de se perdre; avec la seconde il vit, grandit, et tient dans ses mains sa fortune et son honneur. Quand les Français auront essayé de se gouverner eux-mêmes, on pourra les condamner; jusque-là personne n'a le droit de les accuser. Lafayette, dont nous lisons les écrits, que peut-être on néglige en France, réclamait il y a cinquante ans cette libre vie, ces libres réunions qui font notre grandeur. Si j'avais l'honneur d'être son compatriote, voilà l'héritage que je voudrais relever. Celui qui apprendra aux Français que la centralisation les asservit, et que l'association seule peut les affranchir, celui-là aura arraché à tout jamais le germe des révolutions et planté enfin dans une terre généreuse l'arbre qui ne séchera plus. Celui-là, bien plus sûrement qu'Archimède, pourra crier : *Eureka ;* il aura trouvé du même coup deux trésors plus précieux que toutes les richesses du monde : la liberté et la paix.

— Bravo, Humbug ! m'écriai-je, voilà de l'éloquence. Mais, mon bon ami, si vous alliez conter de pareilles fables à Paris, en France, on vous sifflerait comme un rêveur, si même on ne vous enfermait comme un séditieux, aux applaudissements de l'Athènes moderne.

— Cela ne m'étonnerait guère, dit-il; les Athéniens d'autrefois avaient un philosophe, que la Pythie proclamait le plus sage des hommes, aussi se sont-ils hâtés de le faire mourir. Les beaux esprits d'Athènes et les gens pratiques accusaient Socrate d'être un révolutionnaire et un athée. Où en est aujourd'hui la mémoire de ces grands hommes d'État qui repétaient sur tous les tons qu'ils avaient sauvé la patrie, et qui naturellement se faisaient payer leur service? Un citoyen ne s'arrête pas à ces obstacles misérables; il défend la vérité avec une ténacité invincible, il signale l'écueil, il crie jusqu'à ce que le flot l'étouffe, sauve les gens malgré eux, et n'attend rien que de la postérité. La reconnaissance est la vertu de l'avenir.

— Singulier peuple ! murmurai-je. Chez ces Yankees les convictions sont des passions, tandis que chez nous, peuple héroïque et théâtral, ce sont les passions et les intérêts qui.... Je gardai pour moi le reste de la réflexion.

René Lefebvre.

(La fin à la prochaine livraison.)

Digitized by Google

INFLUENCE DE L'ORIENT

SUR L'HELLÉNISME

I

Dans les études que j'ai publiées successivement dans cette Revue, j'ai considéré le polythéisme grec dans son essence, dans son expression plastique et dans ses différentes formes. Il resterait à faire connaître ses rapports avec les religions étrangères, à montrer ce qu'il a pu leur emprunter ou leur céder aux diverses époques de son histoire. La vie d'une religion comme celle d'un individu ou d'un peuple, n'est qu'une suite de rapports et d'échanges. Tout être vivant absorbe des éléments étrangers, et les transforme pour les assimiler à sa propre nature. Mais cette puissance d'assimilation diminue peu à peu, les forces individuelles s'épuisent dans la lutte contre le monde extérieur, et l'équilibre s'établit par la mort. La chute de l'Hellénisme, qui a entraîné celle de la civilisation tout entière, n'est que le dernier terme d'une infiltration successive des idées orientales en Grèce; il peut donc être intéressant d'étudier les principaux faits qui ont préparé de loin cette grande transformation religieuse.

Malheureusement une comparaison entre l'Hellénisme et les religions étrangères est encore aujourd'hui très-difficile, et peut-être ne pourra-t-on jamais la faire d'une manière bien complète. L'antiquité ne nous est guère connue que par les Grecs, et ce peuple qui, selon quelques systèmes, aurait tout reçu de ses voisins, imprime son caractère personnel à tout ce qu'il touche et transforme tout à son image. C'est là, même parmi les individus, le caractère du génie créateur; il ne sait pas copier. Il y a au Louvre des dessins de Rubens d'après des maîtres italiens; si on ne connaissait pas les originaux, on croirait voir des compositions de Rubens. De même, les auteurs grecs sont toujours, involontairement et à leur insu, des tra-

Digitized by Google

ducteurs infidèles ; ils habillent tout à la grecque. Ils retrouvent leurs Dieux dans tous les temples, ils retrouvent leurs traditions dans tous les pays, et si quelque symbole religieux les étonne par sa nouveauté, ils inventent pour l'expliquer une légende qui ressemble toujours à celles de leur mythologie.

Hérodote trouve en Égypte un polythéisme tout à fait pareil à celui des Grecs; la ressemblance lui paraît telle qu'il n'hésite pas à croire que la Grèce a reçu sa religion de l'Égypte ; il remarque cependant que les Égyptiens ne rendent pas de culte aux héros. Mais Diodore, imbu des doctrines évhéméristes, ne voit dans les Dieux de l'Égypte, comme dans ceux de tous les autres peuples que des héros divinisés. Plutarque trouve dans la religion égyptienne un dualisme analogue à celui des Perses, avec toute la démonologie pythagoricienne, qui avait cours de son temps. Enfin Jamblique y découvre la théologie abstraite des néoplatoniciens. Chaque siècle interroge à son tour la vieille terre des hiéroglyphes et des sphinx, qui fait à chaque siècle une réponse différente et garde éternellement son secret. L'étude de ses monuments religieux, même depuis qu'on a commencé à déchiffrer l'écriture sacrée, n'a fait bien souvent que déplacer les difficultés sans les résoudre. Cependant, elle nous a appris à nous défier, non pas de la bonne foi des auteurs grecs, mais de leur imagination, et de leur tendance à assimiler ce qu'ils voyaient chez les étrangers à ce qui existait chez eux.

Il n'y a rien de commun entre les institutions républicaines de la Grèce et le système des castes établi en Égypte ; il devait exister autant de différence entre la religion des Égyptiens et celle des Grecs, car les formes politiques ne sont que l'application des croyances religieuses. Une religion qui a pu trouver son expression pratique dans le régime des castes devait ressembler bien plus au panthéisme brahmanique qu'au polythéisme républicain de la Grèce. Si les monuments des Syriens et des Chaldéens étaient aussi nombreux que ceux des Égyptiens, et si leur religion était mieux connue, on s'apercevrait probablement qu'elle était plus éloignée de celle des Grecs que de celle des Hébreux et des Arabes, auxquels ils se rattachent déjà par la langue et par les mœurs. A mesure qu'on avance dans l'étude des monuments originaux, on reconnaît que les différences entre les Grecs et les autres peuples sont plus nombreuses et plus importantes que ne le croyaient les Grecs eux-mêmes.

Les Grecs ne soupçonnaient pas qu'il pût exister une autre religion

Digitized by Google

que la leur. Cette religion représentait toutes leurs idées sur l'ensemble des choses. Il n'y avait pas de lacune dans l'Olympe hellénique ; tous les principes éternels de la nature et de l'esprit y avaient leur place, et on ne pouvait concevoir de Dieux en dehors de ceux-là. Les lois divines sont les mêmes pour tous les hommes, le même ciel les enveloppe, la même lumière les illumine et une mère commune les nourrit. Si tel peuple barbare adore les Dieux sous d'autres noms que le peuple grec, c'est parce qu'il parle une autre langue, mais ce ne sont pas des Dieux différents, et pour les reconnaître il n'y a qu'une traduction à faire. Ces assimilations, si gênantes aujourd'hui pour l'historien et l'archéologue, se faisaient spontanément et sans effort, et c'est grâce à elles que les Grecs n'ont jamais eu de guerres religieuses. Si un contemporain d'Hérodote visitait aujourd'hui l'Europe et l'Asie, il est certain que le Christ et le Bouddha lui paraîtraient le même Dieu adoré sous deux noms différents. Cette intuition profonde de la vérité sous ses formes multiples, cette foi si large et si humaine, qui accueillait tout et ne proscrivait rien, rendait singulièrement faciles et bienveillantes les relations intellectuelles des Grecs avec les autres peuples. Aucune pensée divine n'était exclue de la grande hospitalité de l'Olympe.

La disposition géographique de la Grèce la prédestinait au commerce des idées. Pénétrée en tout sens par la mer, entièrement composée d'îles et de presqu'îles, ouverte par le Nord à toutes les migrations et accessible par les côtes à toutes les colonies, la Grèce pouvait à son tour renvoyer l'excès de sa population sur les rivages de l'Asie Mineure, de la Sicile et de la Libye. La mer était sillonnée de matelots marchands et guerriers, pirates au besoin, toujours prêts à s'établir sur les côtes où les avait poussés le vent. Les colons étrangers qui arrivaient en Grèce adoptaient la langue et les mœurs des Grecs, leurs Dieux se confondaient avec les Dieux indigènes et perdaient leur caractère national. Réciproquement, les Dieux de la Grèce, transportés en Afrique ou en Asie par des colonies grecques, s'y transformaient plus ou moins sous des influences locales. Plus tard, il arriva quelquefois aux Grecs de chercher l'origine de leurs Dieux dans les pays où eux-mêmes les avaient apportés ; ainsi, après avoir amené Athènè et Poseidon en Kyrénaïque, les Grecs les prirent pour des divinités libyennes. De même, les mercenaires ioniens établis à Saïs par Psammitichos ayant identifié Athènè avec la Neith égyptienne, on finit par chercher dans Neith le prototype d'Athènè,

Digitized by Google

on fit de Saïs la métropole d'Athènes, et l'autochthone Kékrops fut pris pour un colon égyptien.

Dès que la Grèce commença à avoir des relations suivies avec des peuples d'une civilisation plus ancienne, ses écrivains attribuèrent libéralement les dogmes et les lois de leur patrie à des colonies égyptiennes, phéniciennes et phrygiennes. Un voyageur, qui parcourait l'Égypte et qui comparait cette puissante théocratie à l'anarchie religieuse des Grecs, se laissait facilement persuader que ses compatriotes étaient des enfants, qu'ils avaient beaucoup appris des Égyptiens, et qu'ils avaient encore beaucoup à apprendre. La tradition des Hyperboréens, celle d'Orphée et d'une initiation venue de Thrace indiquaient des sources différentes de la religion grecque, mais on ne cherchait pas à concilier les opinions contradictoires, pourvu qu'on écartât, faute de pouvoir le résoudre, le problème si difficile des origines. Une difficulté reculée semble à demi tranchée; de même que les naturalistes repoussent la génération spontanée, tout en admettant une création initiale, les savants de l'antiquité repoussaient l'idée d'une révélation spontanée des dogmes religieux chez les Grecs, tout en l'admettant chez les Égyptiens. A ce système, adopté en général par les historiens et les philosophes grecs, les chrétiens ont ajouté l'hypothèse d'une altération des traditions hébraïques. Ces diverses opinions ont été tour à tour en faveur parmi les modernes, jusqu'à l'époque où l'étude du sanskrit a montré le lien qui rattache à la famille des Aryas les peuples de la Grèce et de l'Italie. La science contemporaine a reconnu entre les religions de ces races les mêmes rapports qu'entre leurs langues. De même qu'on découvre l'étymologie de bien des mots grecs à l'aide du sanskrit védique, le plus ancien des dialectes indo-européens, on peut retrouver aussi dans le Véda la forme première de plusieurs mythes grecs, devenus obscurs par des transformations successives. Mais l'analogie des traditions, comme celle des langues, prouve une fraternité de races et une communauté d'idées, nullement une filiation. Des peuples de même famille éprouvent devant la nature des impressions semblables et les rendent par les mêmes images, sans avoir besoin de se faire des emprunts réciproques. Les rapprochements de ce genre n'attaquent en rien l'originalité de la religion des Grecs et son caractère indigène.

Il ne s'ensuit pas qu'on doive rejeter absolument une opinion admise par la plupart des auteurs anciens, et nier qu'il y ait dans la

Digitized by Google

religion grecque aucun élément emprunté aux barbares. Mais, pour réduire ces emprunts à leur juste valeur, il faut abandonner les hypothèses historiques, et se placer sur la base à la fois la plus large et la plus solide, celle des traditions populaires. Homère, qui résume ces traditions, ne parle ni des colonies égyptiennes et asiatiques, ni des initiations orphiques, ni des migrations venues d'Orient. Le peuple grec, à l'exception de quelques lettrés, persista toujours à se croire autochthone et à regarder sa civilisation religieuse et politique comme une révélation directe de ses Dieux. Ce sont eux qui ont enseigné aux hommes l'agriculture et l'industrie, la gymnastique et la musique. Apollon fonde lui-même le temple de Delphes, Dionysos institue les orgies, Dèmèter les mystères d'Éleusis. Ces légendes, si nous savons les comprendre, contiennent une plus grande somme de vérité que chacun des systèmes anciens et modernes, car elles permetttent de les accepter tous à la fois et d'en fixer la valeur relative. Admettons, en effet, les colonies de l'époque héroïque, quoique Homère n'en parle pas; admettons aussi que les Grecs proprement dits, c'est-à-dire les tribus qui parlaient la langue grecque, avaient été précédés par des hommes d'une autre race. Si la nation grecque s'est formée de ces éléments hétérogènes, son existence comme nation ne date que du moment où ces éléments se sont fondus les uns dans les autres, et, puisque cette fusion n'a pu s'opérer que sur le sol de la Grèce, le peuple grec pouvait avec raison se dire autochthone. Les oppositions originelles avaient disparu par des croisements et des mélanges, les tribus étaient réunies par la religion et par le langage, c'est-à-dire par une même manière de comprendre les choses et de les traduire. De cette communauté de pensées et d'expressions, sortit une civilisation parfaitement indigène; application spontanée de ces idées premières qui sont la vie d'un peuple, conséquence naturelle de ces principes créateurs qui sont ses Dieux nationaux. Les Grecs avaient donc raison de regarder cette civilisation comme une révélation immédiate, comme un enseignement direct de leurs Dieux.

Si on veut essayer de remonter plus haut et de déterminer la part respective des éléments générateurs de l'Hellénisme et de la nation grecque elle-même, la ressemblance de la langue grecque avec le sanskrit prouve clairement qu'il faut placer en première ligne des tribus appartenant à la race indo-européenne. Ces tribus ont dû absorber et les races qui les avaient précédées sur le sol de la Grèce, et les colons étrangers qui vinrent s'y établir après elles, car elles leur ont

Digitized by Google

imposé la langue grecque, et les langues sont le signe de la vie indépendante des peuples et l'expression de leur caractère particulier. Mais si ces éléments secondaires furent absorbés par l'élément principal, ils ne furent pas anéantis; ils eurent une part dans le développement religieux et moral de la Grèce, ils servirent de trait d'union entre les Grecs et les peuples de race africaine et asiatique, et facilitèrent les échanges d'idées et les influences réciproques. Leur importance alla toujours en grandissant, et il faut tenir compte de leur action latente, si on veut comprendre la décadence de la civilisation grecque.

La période ascendante de cette civilisation répond à la prédominance de la race pure des anciens Hellènes, qui avaient pour religion naturelle le polythéisme et pour forme sociale la république. Mais il est dans la destinée des races héroïques de s'exterminer elles-mêmes, comme les fils de la terre, nés des dents du dragon. Les guerres incessantes qui remplirent l'histoire grecque jusqu'à la conquête romaine eurent pour résultat l'introduction et l'extension progressive de la servitude. Des esclaves africains ou asiatiques, successivement affranchis, remplacèrent peu à peu l'ancienne race hellénique. Le polythéisme et la république ne répondaient plus aux besoins de cette population nouvelle. Le panthéisme égyptien et le monothéisme sémitique lui convenaient mieux que la religion républicaine d'Homère et de Phidias, et la monarchie traduisait dans la politique ces dogmes plus conformes au caractère des races dégénérées. La Grèce n'était désormais qu'une province de l'Asie; sa dernière lutte contre la pensée orientale fut comme la crise qui termine une maladie mortelle.

II

Dans l'enfance et la jeunesse de la société grecque, les influences étrangères ne laissent que peu de traces. Si la Grèce emprunte à d'autres peuples quelques légendes ou quelques cérémonies, ces détails se perdent dans l'ensemble. Je m'abstiendrai donc de les énumérer tous[1], je m'attacherai aux emprunts les plus importants, à

1. On les trouvera exposés dans les chapitres XV, XVI et XVII du savant ouvrage de M. Alfred Maury, *Histoire des religions de la Grèce antique*.

Digitized by Google

ceux qui finirent par altérer la religion nationale, et je les présenterai autant que possible dans l'ordre chronologique.

C'est par leur colonie de Kyrène que les Grecs commencèrent à avoir des rapports suivis avec les Égyptiens. Entre l'Égypte et la Kyrénaïque, se trouvait la grande oasis, consacrée à Amoun, le Dieu adoré à Thèbes, dans la haute Égypte. Amoun, que les Grecs appellent plus souvent Ammon, parce que cette forme rappelle le mot qui dans leur langue signifie sable, était un Dieu solaire[1], et il semble que ce caractère aurait dû le faire rapprocher d'Apollon et d'Héraklès; mais Amoun était le Roi des Dieux, le Seigneur du ciel[2]; c'en était assez pour qu'il fût confondu par les Grecs avec Zeus. Comme Dieu générateur, il rappelle le père des Dieux et des hommes; Zeus verse sur la terre ses pluies fécondes, Amoun répand sur l'Égypte les eaux du Nil[3]; sous la forme du bélier, sa vivante image, il a fait jaillir au milieu du désert[4] la fontaine sacrée, tour à tour glacée, tiède et bouillante[5], qu'on nommait la Fontaine du Soleil. Au milieu de l'oasis qu'arrosait cette fontaine, s'élevait le temple du Dieu, dont l'oracle, souvent consulté par les Grecs, répandit parmi eux le nom et le culte de Zeus-Ammon. On rapprocha cet oracle de celui de Zeus Dodonéen et on essaya de les rattacher l'un à l'autre. L'oracle de Dodone, dont la réputation commençait à baisser, revendiqua cette parenté; les prophétesses racontèrent que deux colombes noires s'étaient envolées de Thèbes et étaient venues établir des oracles de Zeus, l'une en Grèce, l'autre en Libye. Hérodote prend des informations en Égypte; les prêtres lui disent que ce sont deux femmes de Thèbes, enlevées par des pirates phéniciens, qui ont institué les deux oracles : — « Comment avez-vous pu savoir cela, dit Hérodote? — Nous avons longtemps cherché ces femmes sans les trouver, répondent les prêtres, mais plus tard nous avons reçu des renseignements. » Hérodote, satisfait de cette réponse, croit avoir trouvé là l'explication de l'histoire des colombes noires[6].

Les échanges d'idées étaient encore plus faciles entre la Grèce et l'Asie qu'entre la Grèce et l'Égypte. L'Asie Mineure, traversée par

1. Jablonski, *Panth. Ægypt.*, lib. II, cap. II.
2. De Rougé, *Notice sommaire des monum. égypt. du Louvre.*
3. Champollion, *Panthéon Égyptien.* (Cnouphis-Nilus.)
4. Servius, *ad Æneid.*, IV, 196.
5. Diodor. Sicul., XVII, 50.
6. Hérodote, II, 54.

Digitized by Google

tant de migrations, était habitée par des populations très-diverses ; quelques-unes, appartenant à la famille indo-européenne, servaient de lien entre les colonies grecques des côtes de l'Archipel et les nations d'origine différente qui occupaient l'intérieur du pays. Les peuples de race syrienne, en rapport, d'un côté avec les Égyptiens, de l'autre avec des nations iraniennes et scythiques, exerçaient leurs aptitudes commerciales jusque dans le domaine des idées. Les oppositions qui devaient exister entre les croyances, comme entre les races, disparurent par des échanges multipliés. Aussi les religions de la Syrie et de l'Asie Mineure présentent-elles, sous leur diversité apparente, un caractère commun : elles tendent à l'unité par le dualisme. Ce n'est pas, comme en Perse, l'antagonisme du bien et du mal, de la lumière et des ténèbres; chez ces peuples, plus sensuels que guerriers, la dualité implique l'amour, et non la lutte. La terre et le ciel, la femelle et le mâle, la matière et l'esprit, reparaissent sous différentes formes, et finissent par se résoudre dans la grande unité de la nature. La divinité a souvent, chez ces peuples, un caractère hermaphrodite, et leur religion n'a qu'un pas à faire pour arriver au monothéisme.

Quand les Dieux étrangers pénètrent en Grèce, ils se confondent avec les Dieux helléniques, et réciproquement, quand ceux-ci sont transportés chez les barbares, ils y prennent les traits des divinités indigènes. Par suite de ces assimilations, les types se transforment au point qu'il devient presque impossible de les reconnaître. Il semble qu'il n'y ait rien de commun que le nom entre l'Artémis grecque, cette vierge austère et sauvage qui chasse au clair de lune dans les forêts d'Arcadie, et la grande Déesse d'Éphèse, dont la poitrine est toute chargée de mamelles, le front couronné de tours et le corps enveloppé d'une gaîne, d'où sortent des têtes de lions, de cerfs et de taureaux. Ces caractères annoncent une Déesse de la fécondité, et rappellent la Kybèle des montagnes de Phrygie, assise sur le dos des lions, celle que les Grecs confondent avec Rhéiè, la mère des Dieux. D'un autre côté, Kybèle présente une frappante analogie avec l'Astartè sidonienne, la reine du ciel, adorée à Cypre, sous le nom d'Aphroditè. Un même symbole se traduit de part et d'autre, sous des formes presque identiques; le Phrygien Attys et le Phénicien Adonis semblent être le même personnage, et on remarque dans les deux légendes la même prépondérance du principe féminin. Ces rapprochements n'avaient pas échappé aux Grecs; comment donc s'expliquer que la même Déesse ait pu être identifiée avec trois divinités

Digitized by Google

aussi différentes qu'Artémis, Rhéiè, et Aphroditè? C'est qu'une traduction exacte est aussi difficile à faire dans les religions que dans les langues; il n'y a pas de véritables synonymes, et il faut se contenter d'à peu près. Là où le polythéisme reconnaît des principes distincts, les religions unitaires ne voient que les attributs multiples d'une puissance unique; les Grecs, selon celui de ces attributs qui leur semblait prédominant, assimilaient les Dieux des barbares à telle ou telle divinité du panthéon hellénique.

Les peuples de la Syrie et de l'Asie Mineure adoraient la force productrice de la nature manifestée sous des aspects divers; tantôt c'est la lune, réglant par ses phases périodiques la naissance, le développement et la mort des productions terrestres : c'est l'Artémis d'Éphèse ou l'Artémis taurique; tantôt c'est la terre, base immobile, mère féconde de tous les êtres, une et multiple, la matière qui revêt toutes les formes, la substance commune des choses; c'est la Kybèle de l'Ida, que les Grecs nomment Rhéiè. D'autres fois, la puissance créatrice apparaît dans le plus mystérieux de ses actes, la génération; source de la vie universelle, elle règne des profondeurs du ciel aux gouffres de la mer par l'irrésistible attrait de la volupté. A Babylone on l'appelle Milytta, en Syrie Baalthis, c'est-à-dire la Maîtresse, Notre-Dame. Les Juifs la nomment la Reine des cieux[1]. Elle navigue au milieu des étoiles, elle glisse sur l'écume des vagues, et son astre éclatant guide les matelots phéniciens à Cypre, à Cythère et sur toutes les côtes de la Grèce, où on l'adore sous le nom d'Aphroditè Ourania, la céleste. C'est la même Déesse qu'on adorait à Hiérapolis, la ville sainte, et que le traité de la Déesse syrienne, attribué à Lucien, confond avec Hèrè, probablement à cause de sa qualité de reine du ciel. Les Romains la retrouvèrent à Carthage et l'identifièrent avec Junon, divinité italienne qui répond à Hèrè, et qui n'est qu'une forme de la grande Déesse pélasgique Dionè, mère d'Aphroditè selon Homère.

A côté de la Déesse qui, dans la religion de l'Asie Mineure et de la Syrie, personnifie la force productrice de la nature, on trouve un Dieu qui en représente le principe mâle et générateur. Les Phrygiens le nomment Pappas, *le Père*, les Phéniciens Baal, *le Seigneur*, Adon ou Adonaï, *le Maître*, Moloch, *le Roi*. Il est probable que ces titres divers étaient donnés à un Dieu unique; mais les Grecs, selon

1. Jérémie, XLIV, 17, 18, 19.

Digitized by Google

les lieux et selon les temps, l'assimilèrent à des divinités très-différentes. En Crète, Moloch se confond avec Kronos; sans doute, parmi les attributs du Dieu, les Crétois ont été surtout frappés de son ancienneté; les Hébreux appellent leur Dieu l'Éternel ou l'Ancien des jours. Le Dieu auquel les Phéniciens sacrifiaient des enfants devait d'ailleurs rappeler aux Grecs ce vieillard qui dévore ses fils, le Temps qui détruit tout ce qu'il a fait naître. Quant au nom même de Moloch, on a cru le retrouver dans l'épithète de μείλιχος donnée à Zeus, et qui chez les Grecs signifie *doux*, *bienveillant*.

Partout où les navigateurs phéniciens établissaient un comptoir, ils élevaient une colonne à leur Dieu national, Baal Melkarth, le Seigneur Roi de la ville[1], qui les guidait dans leurs courses maritimes comme l'Arche d'alliance guidait les Hébreux dans le désert. On croit que c'est de ce nom de Melkarth que les Grecs ont fait Melikerte, surnom qu'ils donnaient à Palémon, patron des navigateurs. On a supposé aussi que ce même nom, écrit de droite à gauche par les Phéniciens et lu de gauche à droite par les Grecs, aurait pu, par la ressemblance des lettres dans l'ancienne écriture, faire prendre le Dieu tyrien pour Hèraklès. Mais cette assimilation peut s'expliquer par des analogies plus réelles : les expéditions aventureuses du Dieu, symbole de celles des Phéniciens eux-mêmes, devaient rappeler aux Grecs les exploits du héros qui personnifiait pour eux le travail civilisateur. Le Dieu phénicien est d'ailleurs comme Hèraklès une divinité solaire; il s'avance de victoire en victoire jusqu'aux mers occidentales, et ses colonnes, élevées aux limites du monde, marquent le terme de sa course, le point où le soleil se couche dans l'Océan.

Le caractère solaire d'Hèraklès explique plusieurs traits de sa légende qui se retrouvent à la fois chez les Grecs et chez divers peuples asiatiques. La mort volontaire d'Hèraklès sur le bûcher de l'Œta rappelle une cérémonie religieuse célébrée en Cilicie en l'honneur du Dieu Sandon, identifié par les Grecs avec Hèraklès; ce Dieu paraît d'origine assyrienne, et Sardanapale n'en est peut-être qu'une forme, comme Sémiramis n'est qu'une forme de Derketo, la Déesse de Syrie. A Tarse, dont la fondation est attribuée tantôt à Sardanapale, tantôt à Sandon ou à Hèraklès, on célébrait la fête du

1. Le radical *Carth* se retrouve dans plusieurs noms de villes, Carthage, Cariath-Sepher, Cariath-Arbé.

Digitized by Google

Dieu en brûlant son image sur un bûcher[1]. Cet usage, qu'on peut rapprocher de la légende du Phénix et des bûchers élevés en Palestine et à Carthage en l'honneur de Moloch, ne suffit pas cependant pour faire attribuer une origine étrangère à la tradition de la mort d'Hèraklès. Un même symbole peut se produire spontanément chez plusieurs peuples, parce que toutes les traditions ont une source commune, le spectacle de la nature. Le Dieu qui meurt sur le bûcher de l'Œta, c'est le soleil qui disparaît dans les flammes du couchant. Puis, par la prédominance de l'élément humain dans les mythes religieux, la mort volontaire du héros devient le type de la rédemption par la douleur; purifié par le feu, dégagé des liens terrestres, couronnant ses travaux héroïques par un suprême sacrifice, il gravit le dernier degré de l'apothéose, et, accueilli dans l'Olympe, il épouse Hèbè, la jeunesse éternelle.

La servitude d'Héraklès chez Eurysthée, comme celle d'Apollon chez Admète, est également un mythe solaire : l'astre bienfaisant met son infatigable activité au service de l'homme, qui lui est pourtant bien inférieur. La fable d'Omphale représente une idée analogue, mais sous une forme étrangère au génie de la Grèce primitive et qui laisse deviner une origine asiatique. Le héros, ou plutôt le Dieu lydien que les Grecs lui ont assimilé, devient l'esclave d'une femme. Omphale, transformée dans la légende hellénisée en une reine de Lydie, était une des formes de cette grande Déesse de la nature qui, dans les religions de l'Asie Mineure et de la Syrie, domine en général le principe actif et créateur. L'Hèraklès lydien filant la quenouille et revêtu d'habits de femme rappelle les Dieux hermaphrodites ou énervés qui représentent, dans ces religions, les défaillances périodiques de la vie universelle. Le soleil perd pendant l'hiver son énergie féconde, les phases décroissantes de la lune ressemblent à une mutilation, suivie bientôt de la mort de l'astre et de sa renaissance. Dans certains pays de l'Asie la lune était un Dieu qu'on adorait sous le nom de Mèn, tandis que dans d'autres c'était une Déesse, comme chez les Grecs, qui l'appelaient Mènè. Les Allemands, qui appartiennent à la famille iranienne, disent : *die Sonne, der Mond*, LA soleil, LE lune. Ces différentes habitudes de langage ont dû produire chez les peuples de l'Asie Mineure une certaine indécision sur le rôle respectif des deux astres dans la nature, et

1. Dion Chrysost., *Orat.* XXXIII.

Digitized by Google

peut-être sont-elles pour quelque chose dans le caractère androgyne de leurs divinités.

Le couple divin qu'on retrouve dans toutes ces religions se compose d'une Déesse au caractère viril et d'un Dieu efféminé. Le grand générateur, le Seigneur et le Père, l'Adonis de Syrie ou le Phrygien Attys, est subordonné à la Mère universelle; il l'adore comme un prêtre et comme un amant. Mais l'engourdissement succède aux ardeurs frénétiques, l'astre épuisé, lune ou soleil, perd son énergie féconde; c'est la mutilation d'Attys, la mort d'Adonis. Dans leur sens le plus général, ces symboles expriment les alternatives incessantes de création et de destruction qui constituent la vie du monde. L'explication que donne de la légende d'Attys le philosophe Salluste[1] est vraie dans son ensemble, quoique un peu subtile dans la forme, comme toutes les interprétations platoniciennes. « Ces choses, dit-il en terminant, ne sont jamais arrivées, mais elles sont toujours; la parole les traduit comme successives, mais l'esprit les voit simultanées. »

La mutilation d'Ouranos dans la Théogonie d'Hésiode rappelle la mutilation d'Attys, et les deux traditions ont probablement une origine commune. On retrouve une idée analogue dans cette légende bizarre d'après laquelle Typhaon, dans sa lutte contre Zeus, lui aurait coupé les nerfs des pieds et des mains. Apollodore[2] donne pour théâtre à cette fable la Syrie et la Cilicie, deux pays où les défaillances de la force créatrice étaient exprimées dans la religion par l'image d'un Dieu énervé. La mort du troisième Cabire de Samothrace, celle de Zagreus, le Dionysos des mystères orphiques, doivent venir de la même source.

Quoique Kybèle ait été d'assez bonne heure confondue avec Rhèiè, Attys ne fut jamais complétement adopté par la religion grecque; on en fit simplement un berger aimé d'une Déesse, comme Anchise, qui peut bien être le même personnage plus hellénisé. Mais on transporta peu à peu à Dionysos la physionomie efféminée d'Attys; on lui donna Kybèle pour nourrice. Un Dieu phrygien dans un rapport étroit avec Attys, et qui peut-être n'en était qu'une forme, Sabazios, passa tantôt pour le père, tantôt pour le fils de Dionysos, quelquefois même fut confondu avec lui. Dionysos est le plus récent des

1. Sallust., *de Diis et Mundo*, IV.
2. Apollod., *Biblioth.*, I, 6.

Digitized by Google

Dieux de la Grèce; ses allures, si différentes de celles des Dieux d'Homère, trahissent son origine asiatique. Ses fêtes ont le caractère fanatique et désordonné du culte phrygien. Des énergumènes parcouraient les rues en agitant des serpents et en criant : Attès! Huès! Evoi! Saboi! et invitaient les passants à se faire initier[1]. C'est, comme je l'ai dit, à la faveur des cultes mystiques que les religions orientales envahirent la Grèce et dénaturèrent l'Hellénisme primitif.

Il y a dans ces religions un singulier mélange d'ascétisme et de sensualité. Le témoignage des Juifs et des chrétiens s'accorde sous ce rapport avec celui des Grecs. Ces prêtres mendiants, qui se mutilaient de leurs propres mains et se déchiraient les épaules à coups de fouet, avaient une fort mauvaise réputation. Leurs habits de femmes et leur démarche lascive inspirent autant de dégoût à Apulée qu'à saint Augustin. Les prophètes hébreux emploient continuellement le mot de prostitution en parlant des cultes syriens, et il y a là quelque chose de plus qu'une métaphore; la prostitution avait un caractère sacré à Babylone, à Hiérapolis et en Lydie; c'était un tribut payé à la grande Déesse de la génération et de la volupté.

Les bons citoyens protestaient en Grèce comme les prophètes en Judée contre l'invasion de ces religions sensuelles. Mais en Judée comme en Grèce les cultes étrangers trouvaient toujours un appui dans les femmes. En tout temps leur faiblesse physique les porte à la dévotion ; ne pouvant tourner leur activité vers la vie politique, elles se rejettent sur les jeûnes, les abstinences et les pratiques superstitieuses. Leur nature nerveuse les entraînait surtout vers les cultes mystiques où la mort et la résurrection d'un Dieu étaient célébrées par des alternatives de douleur bruyante et de joie passionnée. Les femmes de Jérusalem s'assemblaient à l'entrée du temple, vers le nord, pour pleurer Thammuz[2] : c'était le nom d'Adonis. A Alexandrie, elles venaient le contempler sur sa couche funèbre, « le bel adolescent aux bras roses, le jeune époux de dix-huit ou dix-neuf ans ; ses baisers ne piquent pas, car un blond duvet ombrage encore ses lèvres. Que Kypris se réjouisse de posséder son époux ! » On les étendait l'un près de l'autre sur des tapis « plus doux que le sommeil, » parmi des plantes hâtives aux fleurs éphémères : « Qu'il est

1. Démosth., *de Corona*.
2. Ezéchiel, VIII, 14.

Digitized by Google

charmant sur son lit d'argent, avec son premier duvet sur les joues, le cher Adonis, aimé même dans l'Achéron [1] ! »

Le siége principal du culte d'Adonis était à Byblos; sa légende s'y était localisée; c'était là, dans les forêts du Liban, que le sanglier l'avait blessé, et tous les ans, à pareille époque, le fleuve qui portait son nom se teignait d'un rouge de sang. Alors c'était un grand deuil dans tout le pays; on se frappait la poitrine, on se lamentait sur la mort du Dieu et on menait ses funérailles; le lendemain il montait au ciel et on célébrait sa résurrection. Des rapports s'étaient établis entre le culte d'Adonis et celui d'Osiris; chaque année une tête enveloppée de papyrus venait en sept jours d'Égypte à Byblos [2]. Les Alexandrins confondaient les deux Dieux dans un même culte [3], et la ressemblance des symboles justifie cette confusion. Osiris rappelle à la fois Zagreus, Adonis et Attys; comme Zagreus il est mis à mort par son frère, comme Adonis il est pleuré par son épouse, comme Attys il perd sa force génératrice. Ces analogies avaient frappé les anciens; après avoir expliqué les mythes de la Phrygie et de la Phénicie, Macrobe ajoute : « La même pensée religieuse se retrouve chez les Égyptiens dans la mort d'Osiris pleuré par Isis. Il est facile de reconnaître dans Osiris le soleil, et Isis n'est autre que la terre ou la nature. Comme pour Attys et Adonis, la succession des saisons est représentée dans la religion égyptienne par des alternatives de deuil et de joie [4]. »

Le traité d'Isis et d'Osiris, attribué à Plutarque, donne du mythe égyptien une explication plus large : Osiris est le principe générateur, manifesté soit par le soleil, soit par le Nil qui féconde l'Égypte; les fêtes par lesquelles on célébrait son corps perdu et retrouvé répondent aux phases successives de la végétation et aux travaux de l'agriculture. La mort et la résurrection d'Adonis représentent de même la disparition des graines et la germination des plantes, aussi est-il souvent pris pour le fruit. Cornutus fait remarquer les rapports de ces symboles avec les mystères d'Éleusis. Les périodes alternées de la vie et de la mort dans la nature ont dû frapper également tous les peuples, et le génie symbolique des religions primitives a dû les traduire partout sous des formes à peu près semblables. S'il y a eu

1. Théocrit., *Idyll.* XV.
2. Lucian., *de dea Syria.*
3. Suidas, v° Ἡραΐσκος.
4. Macrob., *Saturnal.* I, 2.

Digitized by Google

des emprunts, ils ont été réciproques et n'ont porté que sur quelques détails; encore fallait-il que ces détails n'eussent pas un caractère trop local ; ainsi, selon la remarque d'Eudoxe, Dionysos, que les Grecs assimilaient à Osiris, n'avait aucun rapport avec le Nil, et Démèter, confondue avec Isis, ne présidait pas à l'amour, parce que cette fonction, attribuée par les Égyptiens à Isis, appartenait chez les Grecs à Aphroditè.

Le taureau Apis, né d'une vache fécondée par un rayon de lumière, était regardé comme l'incarnation vivante d'Osiris [1]. Dionysos est quelquefois appelé le Dieu au visage de taureau [2], mais les sculpteurs lui donnent la forme humaine, comme à tous les autres Dieux; à peine est-il quelquefois figuré avec de petites cornes sur le front. Le culte des animaux, si populaire en Égypte, ne fut jamais adopté par les Grecs. Au lieu de chercher à pénétrer le sens de ce symbolisme tout à fait opposé à leurs mœurs, ils imaginèrent, pour l'expliquer, une fable qu'ils rattachèrent, selon leur habitude, à leur propre mythologie : ils racontèrent que, dans la guerre contre les Géants, les Dieux s'étaient sauvés en Égypte et s'y étaient cachés sous la forme de divers animaux; de là vient, disaient-ils, le culte que ces animaux reçoivent des Égyptiens [3].

Quoique les anciens et les modernes aient donné plusieurs explications du nom de Sarapis [4], tous s'accordent à reconnaître les rapports intimes qui rattachent Apis et Osiris au grand Dieu d'Alexandrie. Le taureau divin, dont la sépulture vient d'être retrouvée dans les ruines du Sarapeion [5], était réuni par sa mort à celui dont il était la vivante image. Sarapis, c'est Apis mort, c'est Osiris roi de l'Amenthi, c'est le soleil dans l'hémisphère inférieur. A la marche de l'astre créateur dans les deux régions du ciel, répondent les inondations et les décroissances du grand fleuve qui féconde l'Égypte. Il tient la clef du Nil, il ouvre et il ferme les portes de la vie, il est le principe caché de la naissance et de la mort. Sa magnifique statue ressemblait aux images de Zeus; c'est qu'en effet il est le Zeus souterrain, l'Invisible, celui qu'on ne nomme pas, le Dieu des profondeurs. Le vieux

1. Plutarch., *de Is. et Osir.*
2. Hymn. Orphic., XLV.
3. Diodor. Sicul., I, 86.
4. Jablonski, *Panth. Ægypt.*, II, 5 et IV, 3.
5. Mariette, *Renseignements sur les Apis*, dans les bulletins de l'*Athenæum français*, 1855.

Digitized by Google

monde, avec cette intuition prophétique des mourants, sentait l'approche des immenses ténèbres, et dans les angoisses de l'agonie prochaine il n'invoquait plus que le Dieu des morts. Quand le grand temple de Sarapis tomba sous le marteau des émissaires de Théodose, et avec lui cette bibliothèque d'Alexandrie où s'étaient amoncelés tous les trésors de la pensée humaine, les derniers fidèles de la religion proscrite virent bien que tout était fini et que la civilisation tout entière était ensevelie sous les décombres. Des hommes impies, disait Eunapios, ont renouvelé la guerre des Géants contre les Dieux[1]. Mais cette fois les ennemis des Dieux remportaient la dernière victoire; plus de temples sur la terre, plus de piété dans les âmes, les Dieux vaincus remontaient dans le ciel inaccessible, loin des blasphèmes du monde condamné. C'était donc en vain que l'Égypte avait été si longtemps la terre aimée des Dieux et l'image même du ciel. « Désormais, disent les livres d'Hermès Trismégiste[2], la religion sera proscrite, et cette terre sainte, toute couverte de temples, sera remplie de morts et de tombeaux. O Égypte, Égypte, il ne restera de tes religions que de vagues récits que la postérité refusera de croire; des mots gravés sur la pierre et racontant ta piété! Le Scythe ou l'Indien ou quelque autre barbare habitera l'Égypte; la divinité retournera au ciel, l'humanité mourra abandonnée, et l'Égypte sera déserte et veuve des hommes et des Dieux. »

1. Eunap., *Ædesius*.
2. Herm. Trism., *Asclepius*, IX.

Louis Ménard,
Docteur ès lettres.

Digitized by Google

SOLUTION

DE

LA QUESTION AMÉRICAINE

Les désastres éprouvés par les armées fédérales, chaque fois qu'elles ont pénétré dans l'intérieur des États confédérés, démontrent suffisamment le vice du système adopté dès le début de la lutte par le gouvernement du Nord pour les vaincre. Avec une vue plus profonde des choses et une plus grande connaissance du caractère de ses adversaires, ce gouvernement eût compris, dès le commencement, que, la révolte du Sud étant une révolution sociale qui voulait s'imposer, il faudrait nécessairement détruire l'esclavage qui en est le principe, et se préparer tout de suite à cette grande mesure, pour la réaliser à son profit et au plus grand détriment du Sud.

Les choses ont en elles une logique inflexible qui les développe et les fait aboutir nécessairement quand une force morale supérieure ne vient pas s'y opposer résolûment. Dans le sanglant conflit qui déchire les États-Unis d'Amérique, cette force d'opposition était pour les fédéraux l'abolition de l'esclavage. C'est sur cette base que devait pivoter toute leur action. Loin d'agir dans ce sens, M. Lincoln a commencé par protester de son désir de conserver l'institution dans le Sud après une soumission, sur laquelle il paraissait compter. Ce respect de la légalité envers des gens qui n'en faisaient eux-mêmes aucun cas, était le plus mauvais moyen que pût employer le gouvernement fédéral pour arriver à son but. En même temps qu'il privait la cause du Nord de sa plus grande force morale dans le monde, il désespérait les esclaves que le seul mot de liberté eût pu soulever, en partie du moins, et qui n'avaient plus rien à gagner dans la lutte.

En agissant ainsi, M. Lincoln a voulu rassurer les propriétaires d'esclaves dans les États frontières, mais il s'est trompé dans son calcul. Il a plus perdu, d'un côté, qu'il n'a gagné de l'autre. Dans ces États, la majorité des habitants est certainement opposée à l'esclavage, sinon tout à fait par sentiment, au

Digitized by Google

moins par intérêt personnel, mais les esclavagistes qui s'y trouvent n'ont guère été ralliés par ce respect de la Constitution chez eux, comme ils l'ont prouvé depuis dans certains comtés du Maryland.

Quant aux États foncièrement esclavagistes, les précautions de M. Lincoln, en faveur du maintien de l'institution, ne pouvaient avoir aucun effet sérieux sur eux. Tout au contraire, ils n'y ont vu qu'un acte de faiblesse et un aveu d'impuissance qui n'a fait qu'accroître leur orgueil. Des hommes qui ont rompu violemment le lien qui les attachait à l'Union et commencé une guerre fratricide, non parce qu'on voulait les priver de l'esclavage chez eux, mais seulement parce qu'on voulait les empêcher de continuer à l'étendre sur des terres libres (n'oublions jamais ce point écrasant pour eux), des hommes qui ont commis un crime aussi grand avaient donné la mesure de leurs passions et de leurs fureurs. Ils se sont dit, en voyant les ménagements de M. Lincoln : On n'abolit pas l'esclavage parce qu'on nous craint, tant nous sommes forts ! D'ailleurs ce qui peut nous arriver de pire, en continuant la lutte, c'est de rentrer dans l'Union comme nous en sommes sortis, avec l'esclavage restreint, tandis que si nous triomphons nous étendrons partout l'institution à notre profit.

Une autre faute du gouvernement du Nord, et qui provient aussi de sa trop grande confiance en ses forces, est d'avoir fait la guerre agressive. Tous les Européens qui connaissent les hommes du Sud et qui ont observé le caractère violent et absolu de leurs passions, avaient jugé qu'il était imprudent de lancer sur leurs territoires, à travers tous les obstacles naturels qui s'y trouvent et dont la défense profite, des armées fraîchement composées d'hommes braves, sans doute, mais presque tous étrangers par les occupations de leur vie au maniement des armes, mal disciplinés et commandés par des généraux sans expérience. On voit aujourd'hui combien leurs craintes étaient fondées.

Le gouvernement du Nord doit aujourd'hui suivre un système tout opposé, s'il ne veut pas éterniser une lutte qui ferait de l'Amérique un immense tombeau.

Il faut qu'il prépare promptement l'abolition de l'esclavage, et qu'il se résigne pendant quelque temps à une guerre défensive, jusqu'au moment où il pourra disposer de l'emploi de toutes les forces qu'il aura préparées.

Nous allons indiquer les moyens qui nous paraissent les meilleurs

Digitized by Google

à employer pour arriver à ce but, après avoir, auparavant, analysé brièvement les éléments de la situation actuelle.

En décrétant simplement l'abolition de l'esclavage, l'odieuse institution n'en subsisterait pas moins dans les États du Sud, puisque le Nord n'a pas maintenant la force nécessaire pour faire exécuter son arrêt.

En outre, les esclaves ne seraient guère disposés à en profiter, par la crainte des affreux supplices que les gens du Sud réservent aux esclaves fugitifs qu'ils peuvent atteindre.

Dans l'hypothèse même ou le Sud serait contraint d'accepter l'abolition, la liberté, si on n'y ajoutait les moyens de vivre, ne serait guère pour les esclaves que la liberté de mourir de faim ou de traîner une vie misérable.

Quand le gouvernement russe a affranchi les serfs de son empire, il leur a concédé en même temps des terres pour les nourrir. Un gouvernement républicain ne saurait faire moins.

On dira peut-être que les nègres vivent autrement que les paysans russes et sous un autre climat, que les fruits de la terre leur suffiront. On se tromperait. Pour élever les noirs à la civilisation, pour qu'ils ne retournent pas à la vie sauvage, pour qu'ils ne deviennent ni misérables, ni dangereux, il faut les attacher à la terre. La culture est le premier acte de civilisation que l'homme ait accompli. D'ailleurs les noirs du Sud de l'Amérique ne sont plus les noirs d'Afrique; ils ont vu depuis plusieurs générations les effets de la civilisation et ils en ont profité.

Mais on ne peut donner aux noirs les terres des blancs sans provoquer des luttes horribles. Leur en distribuer, au milieu ou à côté de leurs anciens maîtres, dont les terres resteraient sans culture, n'est guère praticable. Aller un peu plus loin ne suffirait pas; il y aurait toujours guerre ouverte entre les deux races, guerre d'homme à homme, de village à village.

Ajoutons que dans ce cas les fonctions publiques et judiciaires seraient nécessairement remplies par des blancs, et l'on peut penser comment leurs anciens esclaves seraient administrés et jugés par eux, ceux du moins que l'âge, les infirmités ou d'autres causes auraient retenus sur les terres où ils ont vécu.

D'un autre côté, la race noire est antipathique aux blancs du Nord comme à ceux du Sud, quoique les premiers se contentent de les

Digitized by Google

mépriser, tandis que les autres les exploitent comme des animaux. M. Lincoln a lui-même et publiquement constaté ce préjugé, tout en le déplorant. « Éloignez-vous de cette terre, a-t-il dit à une députation de ces malheureux qui étaient venus réclamer son appui, ici on ne peut vous souffrir ! » Tristes paroles qui ont dû retentir douloureusement dans bien des cœurs, et faire réfléchir les esclaves du Sud.

Enfin le projet de transporter les noirs des États-Unis dans une contrée de l'Amérique centrale est une utopie barbare. En supposant qu'on puisse ainsi déporter quatre millions d'êtres humains, ce serait les envoyer à la destruction. Ces malheureux, qui ont vu la civilisation et qui en ont compris les bienfaits, succomberaient presque tous dans le milieu sauvage où ils seraient placés. Un tel projet est à la fois impraticable et odieux.

Que faire donc, dira-t-on, de cette malheureuse population ? Nous répondrons hardiment : Lui faire, en l'affranchissant, une place à part sur le territoire même des États-Unis, une place qu'eux seuls peuvent remplir, où ils ne seront ni gênants ni gênés, où, loin de là, ils aideront puissamment les États du Nord à soumettre leurs adversaires du Sud : les coloniser dans la *Floride*, cette contrée que la Providence semble avoir réservée pour eux. C'est là qu'est, selon nous, la solution de la crise actuelle de l'Amérique du Nord.

La Floride est, comme chacun sait, un étroit prolongement du territoire américain entre le golfe du Mexique et l'Atlantique; elle a environ 540 kilomètres en longueur et 160 en largeur. Le sol, en beaucoup d'endroits, y est très-fertile. Ce territoire, qui produit le plus beau coton du monde et les plus beaux fruits, ne contient guère que 100,000 habitants, y compris les esclaves et les débris d'anciennes tribus indiennes, tandis qu'il pourrait en nourrir cent fois plus s'il était cultivé, indépendamment des produits de la pêche, sur une étendue de côtes de plus de 2,000 kilomètres.

Les blancs de la Floride, s'étant, comme ceux des autres États du Sud, insurgés contre le gouvernement fédéral, ont par là reconnu à celui-ci, contre eux, les terribles droits de la guerre; le gouvernement des États du Nord peut et doit en user dans le grand intérêt social qu'il lui faut satisfaire. Qu'il forme de la Floride un État particulier composé de noirs et d'hommes de couleur qui y seront à la fois libres et propriétaires sous son administration supérieure.

La Floride deviendrait alors l'asile et le refuge de tous les esclaves qui pourront échapper à la cruelle domination de leurs

Digitized by Google

maîtres, et de ceux que la marine des États-Unis pourrait recueillir sur les côtes du Sud, comme aussi de tous les noirs et hommes de couleur libres répandus dans les autres États de l'Union, et qui y traînent une vie misérable.

Une part serait ainsi faite en Amérique à cette infortunée race noire, et un grand acte de justice et d'humanité aurait lieu dans le monde.

Les États-Unis y gagneraient des alliés sûrs et dont ils n'auront jamais rien à craindre, puisqu'ils les domineront toujours par la mer.

La défense de la Floride est facile pour la puissance qui est maîtresse de la mer, car son front de terre n'a en largeur, comme nous l'avons dit, que 160 kilomètres environ. Il suffit d'y placer en certains lieux quelques camps retranchés pour en fermer l'accès aux gens du Sud.

Ainsi constituée, la Floride deviendrait en peu de temps une puissance redoutable aux États confédérés. Elle les dépeuplerait peu à peu en attirant à elle tous les esclaves, comme l'aimant attire le fer. Les blancs du Sud arriveraient bientôt à être obligés de travailler eux-mêmes pour vivre ; le nombre de leurs soldats s'en trouverait d'autant diminué. Ces États, qui ne vivent que du travail d'autrui, s'affaibliraient sans cesse en proportion de la diminution du nombre de leurs esclaves.

Ce n'est pas tout. Pendant la guerre, la Floride pourrait former en quelque sorte un vaste camp retranché que les confédérés auraient derrière eux. Une armée noire, soutenue par quelques troupes blanches d'élite, pourrait en sortir et faire avantageusement la guerre dans les États confédérés voisins, en combinant ses mouvements avec ceux des grandes armées du Nord.

La Floride, affectée aux noirs et aux hommes de couleur, est destinée à dégager l'Amérique du Nord du virus qu'elle a en elle. C'est l'exutoire qui lui rendra la force et la santé. Elle les débarrassera à la fois des noirs, de l'esclavage et des hommes du Sud, tels qu'ils sont aujourd'hui, bien entendu, c'est-à-dire qu'elle les replacera dans la condition normale de l'humanité en les forçant au travail, qui doit être le seul aliment comme le seul frein possible de leurs passions.

Cette formation d'un État noir et indépendant dans la Floride devrait être exécutée avec la plus grande diligence, et avec toutes les mesures que commande l'humanité.

Pendant le temps employé à la formation de cet État, les armées

Digitized by Google

du Nord resteraient absolument sur la défensive, en se bornant à empêcher l'invasion de leur territoire. A cet effet, il suffirait que sur toute la ligne du théâtre de la guerre chez eux, de l'Atlantique au Mississipi, une partie de ses armées occupassent des places fortifiées ou des camps retranchés, selon la nature des lieux. D'autres corps d'armées disposés en échiquier, plus loin en arrière, pourraient se porter rapidement en cas d'attaque au secours des camps retranchés ou agir directement contre les corps des insurgés qui franchiraient la ligue. Enfin une armée de réserve placée encore plus loin en arrière compléterait la défense, en se portant au besoin contre une armée du Sud qui serait parvenue à franchir les deux lignes. Cette armée du Sud, éloignée de sa base d'opérations, affaiblie par les combats qu'elle aurait déjà livrés et par les fatigues de la marche, serait alors facilement détruite, si elle s'avançait, ce qui n'est pas probable, malgré l'audace des généraux confédérés et la vigueur de leurs troupes.

Des communications télégraphiques et autres ne devraient pas être négligés entre tous les corps d'armée.

La défense présenterait ainsi un vaste triangle dont la base ferait face aux confédérés et la pointe au nord. Il aurait toute la force nécessaire, et sa disposition permettrait de résister victorieusement à toutes les attaques.

Les armées du Nord, établies dans ces camps et dans ces places, y acquerraient les connaissances pratiques qui leur manquent, et y compléteraient leur instruction militaire.

Ajoutons, à l'appui de ce système, qu'il convient mieux que la guerre agressive au caractère et au tempérament des soldats du Nord; ceux-ci n'ont sans doute ni l'élan ni l'intelligence passionnée de ceux du Sud, mais ils possèdent des qualités de résistance et de solidité qui, en fin de compte, assurent les grands résultats quand des généraux savent bien les employer.

En même temps qu'ils garantiraient leurs frontières du nord, les fédéraux s'assureraient le cours entier et complet du Mississipi, de façon à empêcher toute communication entre les États à esclaves d'une rive avec ceux de l'autre. La surveillance devrait y être sévère, même inexorable.

En outre, le Nord augmenterait et compléterait ses croisières pour bloquer complétement tous les ports du Sud, lequel se trouverait enfermé hermétiquement de tous les côtés.

Digitized by Google

L'ensemble des mesures que nous venons d'indiquer assurerait dans un temps donné et certain le triomphe complet du Nord, sans ces grandes effusions de sang qui ont lieu aujourd'hui.

L'action de l'État noir dans la Floride serait, nous l'avons dit, d'affaiblir incessamment le Sud par la perte de ses esclaves et l'augmentation de la misère qui en sera pour lui le résultat.

Une armée noire soutenue par des troupes blanches d'élite, en pénétrant dans la Géorgie le fer à la main, les mots de *liberté* et de *propriété* à la bouche, soulèverait tous les esclaves et désorganiserait cet État. L'effet s'en produirait bien vite dans les États voisins, et les esclaves arriveraient en foule dans la Floride. Des descentes de la marine des États-Unis sur les côtes du Sud répandraient aussi en cent endroits la grande nouvelle; elle circulerait comme le vent dans tous les États et y agiterait tous les cœurs, les uns par l'espoir, les autres par la crainte.

C'est alors que le caractère de la guerre pourrait changer et devenir énergiquement agressif, mais toujours avec circonspection; car, le succès du Nord étant certain, il lui serait inutile de rien risquer. Le temps seul détruirait ses ennemis. Les gens du Sud privés de la plus grande partie de leurs esclaves qui les font vivre, occupés à retenir de force les autres, minés par tous les besoins de la vie qu'ils ne pourraient satisfaire, agités par la crainte du dedans comme par celle du dehors, paralysés dans leur action, enfin, désarmés de toute force réelle, et en même temps vulnérables de tous côtés, les gens du Sud, disons-nous, seraient infailliblement amenés à céder.

Les contrées du sud de l'Amérique où le travail des blancs est impossible seront un jour occupées par des noirs et par des mulâtres, selon les justes lois de la Providence qui a donné à chacun sa place ici-bas avec les facultés pour s'y développer. Toutes les nuances de la peau, comme toutes les aptitudes, auront un jour leur place dans cette Amérique du Nord, mais la race blanche, tout en y dominant par sa supériorité morale et intellectuelle, y respectera les autres, comme le veut la justice.

GEORGES BERNARD.

Digitized by Google

LE CAPITAINE FRACASSE[1]

X

AMOURS NOUVEAUX ET ANCIENS.

Le duc de Vallombreuse fut assis avec précaution dans une chaise à porteurs, le bras bandé par le chirurgien et soutenu d'une écharpe. Sa blessure, quoiqu'elle le mît hors d'état de manier l'épée de quelques semaines, n'était point dangereuse; sans léser artère ni nerf, la lame avait traversé seulement les chairs. Sans doute sa plaie le faisait souffrir, mais son orgueil saignait bien davantage. Aussi, aux contractions légères que la douleur imprimait parfois aux sourcils noirs du jeune Duc, se mêlait une expression de rage froide, et sa main valide égratignait de ses doigts crispés le velours de la chaise. Souvent, pendant le trajet, il sortit sa tête pâle pour gourmander les porteurs, qui cependant marchaient de leur pas le plus égal, cherchant les endroits unis pour éviter le moindre cahot, ce qui n'empêchait pas le blessé de les appeler « butors, » et de leur promettre les étrivières, car ils le secouaient, disait-il, comme salade en panier.

Rentré chez lui, il ne voulut point se mettre au lit, et se coucha adossé à des carreaux sur une chaise longue, les pieds recouverts d'une courte-pointe de soie piquée qu'apporta Picard, le valet de chambre, fort surpris et perplexe de voir revenir son maître navré, cas qui n'était point ordinaire, vu l'habileté à l'escrime du jeune Duc.

Assis sur un pliant près de son ami, le chevalier de Vidalinc lui présentait de quart d'heure en quart d'heure une cuillerée d'un cordial prescrit par le chirurgien. Vallombreuse gardait le silence,

1. Voir les 28e, 29e, 30e, 31e, 34e, 39e, 40e et 41e livraisons.

Digitized by Google

mais il était visible qu'une sourde colère bouillonnait en lui, malgré le calme qu'il affectait. Enfin son courroux déborda en ces paroles violentes :

— Conçois-tu, Vidalinc, que cette maigre cigogne déplumée, envolée de la tour en ruine de son castel pour n'y pas mourir de faim, m'ait ainsi perforé de son long bec ? moi, qui me suis mesuré avec les plus fines lames du temps, et qui suis toujours revenu du pré sans une égratignure, y laissant au contraire quelque galant pâmé et tournant de l'œil entre les bras de ses témoins !

— Les plus heureux et les plus adroits ont comme cela leurs jours de guignon, répondit sentencieusement Vidalinc. Le visage de dame Fortune n'est pas toujours le même ; tantôt elle sourit et tantôt fait la moue. Jusqu'à présent, vous n'avez point eu à vous plaindre d'elle, qui vous a mignotté en son giron comme son enfant le plus cher.

— N'est-il pas honteux, continua Vallombreuse en s'animant, que ce fantoche ridicule, que ce hobereau grotesque, qui reçoit des volées et gourmades sur les tréteaux dans d'ignobles farces, ait eu raison du duc de Vallombreuse jusqu'alors invaincu ? Il faut que ce soit quelque gladiateur de profession caché dans la peau d'un saltimbanque.

— Vous savez sa qualité véritable dont le marquis de Bruyères se porte garant, fit Vidalinc; toutefois, sa force nonpareille à l'épée m'étonne, elle passe les habiletés connues. Girolamo ni Paraguante, les célèbres maîtres d'armes, n'ont un jeu plus serré. Je l'ai bien observé en cette rencontre, et nos plus fameux duellistes n'y feraient que blanchir. Il a fallu toute votre adresse, et les leçons du Napolitain, pour n'être point féru grièvement. Votre défaite est encore une victoire. Marcilly et Duportal, qui pourtant se piquent d'escrime, et comptent parmi les bonnes lames de la ville, seraient, à n'en douter pas, restés sur le terrain avec un semblable adversaire.

— Il me tarde que ma blessure soit fermée, reprit le Duc après un moment de silence, pour le provoquer de nouveau et prendre ma revanche.

— Ce serait une entreprise hasardeuse et que je ne vous conseillerais point, dit le chevalier ; il pourrait vous rester au bras quelque faiblesse qui diminuerait vos chances de victoire. Ce Sigognac est un antagoniste redoutable auquel il ne faut pas se frotter imprudemment. Il connaît maintenant votre jeu, et l'assurance que donne un

Digitized by Google

premier avantage doublera ses forces. L'honneur est satisfait de la sorte, la rencontre a été sérieuse. Restez-en là.

Vallombreuse intérieurement sentait la justesse de ces raisons. Il avait lui-même assez étudié l'escrime, où il croyait exceller, pour comprendre que son épée, quelque habile qu'elle fût, n'atteindrait point la poitrine de Sigognac défendue par cette garde impénétrable contre laquelle s'étaient brisés tous ses efforts. Il s'avouait, bien qu'il s'en indignât, cette étonnante supériorité. Il était même contraint de dire tout bas que le Baron, ne voulant pas le tuer, lui avait fait précisément une blessure qui le mettait hors de combat. Cette magnanimité, dont un caractère moins orgueilleux eût été touché, irritait sa superbe et envenimait ses ressentiments. Être vaincu! une semblable idée le forcenait. Il acquiesça en apparence aux conseils de son ami, mais à l'air sombre et farouche de son visage on eût pu deviner que quelque noir projet de vengeance s'ébauchait déjà dans sa cervelle, projet qui voulait être couvé par la rancune pour être mené à bien.

— Je ferai maintenant belle figure devant Isabelle, dit-il en s'efforçant de rire, mais il riait jaune, avec ce bras transpercé par son galant. Cupidon invalide ne réussit guère près des Grâces.

— Oubliez cette ingrate, fit Vidalinc. Après tout elle ne pouvait prévoir qu'un Duc aurait le caprice de s'enamourer d'elle. Reprenez cette bonne Corisande qui vous aime de toute son âme et pleure des heures entières à votre porte comme un chien renvoyé.

— Ne prononce pas ce nom, Vidalinc, s'écria le Duc, si tu veux que nous restions amis. Ces lâches tendresses, qu'aucun outrage ne rebute, me dégoûtent et m'excèdent. Il me faut des froideurs hautaines, des fiertés rebelles, des vertus imprenables! Comme elle me semble adorable et charmante cette dédaigneuse Isabelle! Comme je lui sais gré de mépriser mon amour qui sans doute serait déjà passé s'il eût été accueilli! Certes, elle ne doit point avoir une âme basse et commune pour refuser, en sa condition, les avances d'un seigneur qui la distingue et n'est pas mal fait de sa personne s'il faut en croire les dames de la ville. Il entre dans ma passion une sorte d'estime que je n'ai pas l'habitude d'accorder aux femmes; mais comment écarter ce damné gentillâtre, ce Sigognac de malheur que le diable confonde?

— La chose ne sera pas aisée, dit Vidalinc, à présent qu'il est sur ses gardes. Mais quand même on parviendrait à le supprimer, il resterait toujours l'amour d'Isabelle à son endroit, et vous savez

Digitized by Google

mieux que personne, pour en avoir mainte fois souffert, combien les femmes ont le sentiment têtu.

— Oh ! si je pouvais tuer le Baron, continua Vallombreuse que les arguments du chevalier ne convainquaient point, j'aurais bientôt réduit la donzelle malgré ses airs de prude et de vertueuse. Rien ne s'oublie plus vite qu'un galant défunt.

Ce n'était point l'avis du chevalier de Vidalinc, mais il ne jugea pas à propos d'entamer sur ce sujet une controverse qui eût pu aigrir l'humeur irritable de Vallombreuse.

— Guérissez-vous d'abord et nous aviserons ensuite ; ces discours vous fatiguent. Tâchez de prendre quelque repos et de ne point vous tracasser ainsi ; le chirurgien me tancerait et me taxerait de mauvais garde-malade si je ne vous recommandais la tranquillité tant d'esprit que de corps.

Le blessé se rendant à cette observation se tut, ferma les yeux et ne tarda pas à s'endormir.

Sigognac et le marquis de Bruyères étaient tranquillement revenus à l'hôtel des *Armes de France*, où, en gentilshommes discrets, ils ne sonnèrent mot du duel, mais les murailles qu'on dit avoir des oreilles ont aussi des yeux : elles voient pour le moins aussi bien qu'elles entendent. Dans ce lieu solitaire en apparence plus d'un regard inquisiteur épiait les diverses fortunes du combat. L'oisiveté de la province fait naître beaucoup de ces mouches invisibles ou peu remarquées qui voltigent aux endroits où il doit se passer quelque chose, et qui, bourdonnant des ailes, vont ensuite en répandre la notice partout. A son déjeuner, tout Poitiers savait déjà que le duc de Vallombreuse avait été blessé en une rencontre par un adversaire inconnu. Sigognac vivant fort retiré à l'hôtel n'avait montré au public que son masque et non sa figure. Ce mystère irritait fort la curiosité, et les imaginations travaillaient avec activité pour découvrir le nom du vainqueur. Il est inutile de rapporter les suppositions bizarres qui se firent. Chacun construisait laborieusement la sienne, s'étayant des inductions les plus frivoles et les plus ridicules, mais personne n'eut l'idée incongrue que le triomphateur véritable fût le capitaine Fracasse, dont on avait tant ri la veille. Un duel entre un seigneur de cette qualité et un baladin eût semblé chose par trop énorme et trop monstrueuse pour que le soupçon en pût naître. Plusieurs gens du beau monde envoyèrent à l'hôtel Vallombreuse pour savoir des nouvelles du Duc, comptant tirer quelque indice de l'in-

Digitized by Google

discrétion ordinaire des valets, mais les valets restèrent taciturnes comme des muets du sérail par la bonne raison qu'ils n'avaient rien à dire.

Vallombreuse, pour sa richesse, sa hauteur, sa beauté et ses succès près des femmes, excitait bien des haines jalouses qui n'osaient se produire ouvertement, mais dont sa défaite flattait la malignité obscure. C'était le premier échec qu'il subissait, et tous ceux que son arrogance avait froissés se réjouissaient de ce coup porté au plus tendre de son amour-propre. Ils ne tarissaient pas, quoiqu'ils ne l'eussent point vu, sur la bravoure, adresse et grande mine de l'adversaire. Les dames, qui avaient toutes plus ou moins à se plaindre des procédés du jeune Duc à leur endroit, car il était de ces sacrificateurs dont le méchant caprice souille l'autel où ils ont brûlé de l'encens, se sentaient pleines d'enthousiasme pour celui qui vengeait leurs affronts secrets. Elles l'eussent volontiers couronné de lauriers et de myrtes : nous exceptons du nombre la tendre Corisande qui pensa devenir folle à cette nouvelle, pleura publiquement, et, au risque des plus dures rebuffades, parvint à forcer la consigne et à voir non pas le Duc, trop bien gardé pour cela, mais le chevalier de Vidaline, plus doux et pitoyable, lequel eut grand peine à rassurer cette amante plus sensible qu'il ne fallait aux malheurs d'un ingrat.

Cependant, comme rien en ce globe terraqué et sublunaire ne peut rester caché, l'on sut de maître Bilot, qui le tenait de Jacques, le valet du Marquis, présent à l'entretien de Sigognac et de son maître au souper de Zerbine, que le héros inconnu, vainqueur du jeune duc de Vallombreuse, était à n'en pas douter le capitaine Fracasse, ou pour mieux dire un Baron engagé par amour dans la troupe ambulante d'Hérode. Quant au nom, Jacques l'avait oublié. C'était un nom qui finissait en *gnac*, désinence commune au pays de Gascogne, mais il était sûr de la qualité.

Cette histoire vraie, quoique romanesque, eut beaucoup de succès dans Poitiers. On s'intéressa à ce gentilhomme si brave et si bonne lame, et, quand au théâtre parut le capitaine Fracasse, des applaudissements prolongés témoignèrent, même avant qu'il n'eût ouvert la bouche, de la faveur qu'on lui portait. Des dames, parmi les plus grandes et les plus huppées, ne craignirent pas d'agiter leurs mouchoirs. Il y eut aussi pour Isabelle des claquements de mains plus sonores qu'à l'ordinaire qui faillirent embarrasser cette jeune personne et lui firent monter aux joues, sous le fard, le naturel incarnat

Digitized by Google

de la pudeur. Sans interrompre son rôle, elle répondit à ces marques de faveur par une révérence modeste et une gracieuse inclinaison de tête.

Hérode se frottait les mains de joie, et sa large face blême s'épanouissait comme une pleine lune, car la recette était superbe et la caisse risquait de crever par suite d'une pléthore monétaire, tout le monde ayant voulu voir ce fameux capitaine Fracasse, acteur et gentilhomme, que n'effrayaient ni bâtons ni épées, et qui ne craignait pas, valeureux champion de la beauté, de se mesurer avec un Duc, terreur des plus braves. Blazius, lui, n'augurait rien de bon de ce triomphe; il redoutait, non sans raison, l'humeur vindicative de Vallombreuse qui trouverait bien moyen de prendre sa revanche et de jouer quelque mauvais tour à la troupe. Les pots de terre, devaient, disait-il, éviter, encore qu'ils n'eussent pas été rompus au premier choc, de se heurter aux pots de fer, le métal étant plus dur que l'argile. Sur quoi Hérode, confiant en l'appui de Sigognac et du Marquis, l'appelait poltron, trembleur et claquedents.

Si le Baron n'eût été épris sincèrement d'Isabelle, il eût pu lui faire aisément une infidélité et même deux, car plus d'une beauté lui souriait d'un air fort tendre, malgré son costume extravagant, son nez de carton enluminé de cinabre, et son rôle ridicule qui ne prêtait point aux illusions romanesques. Le succès de Léandre en fut même compromis. En vain il faisait belle jambe, se rengorgeait comme un pigeon pattu, tournait du doigt les boucles de sa perruque, montrait son solitaire et découvrait ses dents jusqu'aux gencives; il ne produisait plus d'effet, et il eût pensé enrager de dépit, si *la Dama tapada* n'eût été à son poste, le couvant du regard, répondant aux clins-d'yeux qu'il lui adressait par de petits coups d'éventail sur le bord de la loge, et autres signes d'intelligence amoureuse. Sa récente bonne fortune versait du baume sur cette petite plaie d'amour-propre, et les plaisirs que la nuit lui promettait le consolaient de ne pas être l'astre de la soirée.

Les comédiens revinrent à l'auberge, et Sigognac reconduisit Isabelle jusqu'à sa chambre, où la jeune actrice, contre son habitude, le laissa entrer. Une femme de chambre alluma une chandelle, remit du bois au feu, et se retira discrètement. Quand la portière fut retombée, Isabelle prit la main de Sigognac qu'elle serra avec plus de force qu'on n'aurait pu en supposer à ces doigts frêles et délicats, et d'un ton de voix que l'émotion altérait, elle lui dit :

Digitized by Google

— Jurez de ne plus vous battre pour moi. Jurez-le, si vous m'aimez comme vous le dites.

— C'est un serment que je ne puis faire, dit le Baron; si quelque audacieux ose vous manquer de respect, je le châtierai, certes, comme je le dois, fût-il duc, fût-il prince.

— Songez, reprit Isabelle, que je ne suis qu'une pauvre comédienne, exposée aux affronts du premier venu. L'opinion du monde, trop justifiée hélas! par les mœurs du théâtre, est que toute actrice se double d'une courtisane. Quand une femme a mis le pied sur les planches elle appartient au public; les regards avides détaillent ses charmes, scrutent ses beautés, et l'imagination s'en empare comme d'une maîtresse. Chacun, parce qu'il la connaît, croit en être connu, et, s'il est admis dans les coulisses, étonne sa pudeur par la brusquerie d'aveux qu'elle n'a point provoqués. Est-elle sage? on prend sa vertu pour simagrée pure ou calcul intéressé. Ce sont choses qu'il faut souffrir puisqu'on ne les peut changer. Désormais fiez-vous à moi pour repousser par un maintien réservé, une parole brève, un air froid, les impertinences des seigneurs, des robins et des fats de toutes sortes qui se penchent sur ma toilette ou grattent du peigne, entre les actes, à la porte de ma loge. Un coup de busc sec sur les doigts qui s'émancipent vaut bien un coup de votre rapière.

— Permettez-moi de croire, charmante Isabelle, dit Sigognac, que l'épée du galant homme peut appuyer à propos le busc de l'honnête femme, et ne me retirez pas cet emploi d'être votre champion et chevalier.

Isabelle tenait toujours la main de Sigognac, et fixait sur lui ses yeux bleus pleins de caresses et de supplications muettes pour arracher le serment désiré; mais le Baron ne l'entendait pas de cette oreille-là, il était intraitable comme un hidalgo sur le point d'honneur, et il eût bravé mille morts plutôt que de souffrir qu'on manquât de respect à sa maîtresse; il voulait qu'Isabelle, sur les planches, fût estimée comme une duchesse en un salon.

— Voyons, promettez-moi, fit la jeune comédienne, de ne plus vous exposer ainsi pour de frivoles motifs. Oh! dans quelle inquiétude et quelle angoisse j'ai attendu votre retour! je savais que vous alliez vous battre contre ce duc, dont chacun ne parle qu'avec terreur. Zerbine m'avait tout conté. Méchant que vous êtes, me torturer le cœur de la sorte! ces hommes, ils ne songent guère aux pauvres femmes quand leur orgueil est en jeu; ils vont sans entendre les san-

Digitized by Google

glots, sans voir les larmes, sourds, aveugles, féroces. Savez-vous que si vous aviez été tué, je serais morte?

Les pleurs qui brillaient dans les yeux d'Isabelle à l'idée seule du danger que Sigognac avait couru, et le tremblement nerveux de sa voix montraient que la douce créature disait vrai.

Touché plus qu'on ne saurait dire de cette passion sincère, le Baron de Sigognac, enveloppant la taille d'Isabelle de sa main restée libre, l'attira sur sa poitrine sans qu'elle fît résistance, et ses lèvres effleurèrent le front penché de la jeune femme, dont il sentait contre son cœur la respiration haletante.

Ils restèrent ainsi quelques minutes silencieux, dans une extase qu'un amant moins respectueux que Sigognac eût sans doute mise à profit, mais il lui répugnait d'abuser de ce chaste abandon produit par la douleur.

— Consolez-vous, chère Isabelle, dit-il d'une voix tendrement enjouée, je ne suis pas mort, et j'ai même blessé mon adversaire quoiqu'il passe pour assez bon duelliste.

— Je sais que vous êtes un brave cœur et une main ferme, reprit Isabelle, aussi je vous aime et ne crains pas de vous le dire, sûre que vous respecterez ma franchise et n'en tirerez point avantage. Quand je vous ai vu si triste et si abandonné en ce château lugubre où se fanait votre jeunesse, je me suis senti une tendre et mélancolique pitié à votre endroit. Le bonheur ne me séduit pas, son éclat m'effarouche. Heureux, vous m'auriez fait peur. Dans cette promenade au jardin, où vous écartiez les ronces devant moi, vous m'avez cueilli une petite rose sauvage, seul cadeau que vous pussiez me faire; j'y ai laissé tomber une larme avant de la mettre dans mon sein, et, silencieusement, je vous ai donné mon âme en échange.

En entendant ces douces paroles, Sigognac voulut baiser les belles lèvres qui les avaient dites; mais Isabelle se dégagea de son étreinte sans pruderie farouche, mais avec cette fermeté modeste qu'un galant homme ne doit pas contrarier.

— Oui, je vous aime, continua-t-elle, mais ce n'est pas à la façon des autres femmes; j'ai votre gloire pour but et non mon plaisir. Je veux bien qu'on me croie votre maîtresse, c'est le seul motif qui puisse excuser votre présence parmi cette troupe de baladins. Qu'importent les méchants propos pourvu que je garde ma propre estime et que je me sache vertueuse? Une tache me ferait mourir. C'est sans doute le sang noble que j'ai dans les veines qui m'inspire ces fiertés

Digitized by Google

bien ridicules, n'est-ce pas ? chez une comédienne, mais je suis faite ainsi.

Bien que timide Sigognac était jeune. Ces charmants aveux qui n'eussent rien appris à un fat le remplissaient d'une ivresse délicieuse et le troublaient au dernier point. Une vive rougeur montait à ses joues ordinairement si pâles; il lui semblait que des flammes passaient devant ses yeux; les oreilles lui tintaient et il sentait jusque dans sa gorge les palpitations de son cœur. Certes, il ne mettait point en doute la vertu d'Isabelle, mais il croyait qu'un peu d'audace triompherait de ses scrupules; il avait entendu dire que l'heure du berger une fois sonnée ne revient plus. La jeune fille était là devant lui dans toute la gloire de sa beauté, rayonnante, lumineuse pour ainsi dire, âme visible, ange debout sur le seuil du paradis d'amour; il fit quelques pas vers elle et l'entoura de ses bras avec une ardeur convulsive.

Isabelle n'essaya pas de lutter; mais, se penchant en arrière pour éviter les baisers du jeune homme, elle fixa sur lui un regard plein de reproche et de douleur. De ses beaux yeux bleus jaillirent des larmes pures, vraies perles de chasteté qui roulèrent le long de ses joues subitement décolorées jusque sur les lèvres de Sigognac; un sanglot comprimé gonfla sa poitrine et tout son corps s'affaissa comme si elle eût été près de s'évanouir.

Le Baron éperdu la posa sur un fauteuil et, s'agenouillant devant elle, lui prit les mains qu'elle lui abandonnait, implorant son pardon, s'excusant sur une fougue de jeunesse, sur un moment de vertige dont il se repentait et qu'il expierait par la soumission la plus parfaite.

— Vous m'avez fait bien mal, dit enfin Isabelle avec un soupir. J'avais tant de confiance en votre délicatesse! l'aveu de mon amour eût dû vous suffire et vous faire comprendre par sa franchise même que j'étais résolue à n'y point céder. J'aurais cru que vous m'auriez laissée vous aimer à ma fantaisie sans inquiéter ma tendresse par des transports vulgaires. Vous m'avez ôté cette sécurité; je ne doute pas de votre parole, mais je n'ose plus écouter mon cœur. Il m'était cependant si doux de vous voir, de vous entendre, de suivre vos pensées dans vos yeux ! C'étaient vos peines que je souhaitais partager, laissant les plaisirs à d'autres. Parmi tous ces hommes grossiers, libertins, dissolus, il en est un, me disais-je, qui croit à la pudeur et sait respecter ce qu'il aime. J'avais fait ce rêve, moi fille de théâtre,

Digitized by Google

poursuivie sans cesse par une odieuse galanterie, d'avoir une affection pure. Je ne demandais qu'à vous conduire jusqu'au seuil du bonheur et à rentrer ensuite au fond de mon ombre. Vous voyez que je n'étais pas bien exigeante.

— Adorable Isabelle, chaque mot que vous dites, s'écria Sigognac, me fait sentir davantage mon indignité; j'ai méconnu ce cœur d'ange; je devrais baiser la trace de vos pas. Mais ne craignez plus rien de moi; l'époux saura contenir les fougues de l'amant. Je n'ai que mon nom; il est pur et sans tache comme vous. Je vous l'offre si vous daignez l'accepter.

Sigognac était toujours à genoux devant Isabelle : à ces mots la jeune fille se baissa vers lui et, lui prenant la tête avec un mouvement de passion délirant, elle imprima sur les lèvres du Baron un baiser; puis, se levant, elle fit quelques pas dans la chambre.

— Vous serez ma femme, dit Sigognac, enivré au contact de cette bouche fraîche comme une fleur, ardente comme une flamme.

— Jamais, jamais, répondit Isabelle avec une exaltation extraordinaire; je me montrerai digne d'un tel honneur en le refusant. Oh, mon ami, en quel ravissement céleste nage mon âme! Vous m'estimez donc? vous oseriez-donc me conduire la tête haute dans ces salles où sont les portraits de vos aïeux, dans cette chapelle où est le tombeau de votre mère? Je supporterais sans crainte le regard des morts qui savent tout, et la couronne virginale ne mentirait pas sur mon front!

— Eh quoi! s'écria le Baron, vous dites que vous m'aimez et vous ne voulez m'accepter ni comme amant, ni comme mari?

— Vous m'avez offert votre nom, cela me suffit. Je vous le rends, après l'avoir gardé une minute dans mon cœur. Un instant j'ai été votre femme et je ne serai jamais à un autre. Tout le temps que je vous embrassais, j'ai dit oui en moi-même. Je n'avais pas droit à tant de bonheur sur terre. Pour vous, ami cher, ce serait une grande faute d'embarrasser votre fortune d'une pauvre comédienne comme moi, à qui l'on reprocherait toujours sa vie de théâtre, quoique honorable et pure. Les mines froides et compassées dont les grandes dames m'accueilleraient vous feraient souffrir, et vous ne pourriez provoquer ces méchantes en duel. Vous êtes le dernier d'une noble race, et vous avez pour devoir de relever votre maison, abattue par le sort adverse. Lorsque d'un coup d'œil tendre je vous ai décidé à quitter votre manoir, vous songiez à quelque amourette et galanterie : c'était

Digitized by Google

bien naturel; moi, devançant l'avenir, je pensais à tout autre chose. Je vous voyais revenant de la cour, en habit magnifique, avec quelque bel emploi. Sigognac reprenait son ancien lustre; en idée j'arrachais le lierre des murailles, je recoiffais d'ardoise les vieilles tours, je relevais les pierres tombées, je remettais les vitres aux fenêtres, je redorais les cigognes effacées de votre blason, et, vous ayant mené jusqu'aux limites de vos domaines, je disparaissais en étouffant un soupir.

— Votre rêve s'accomplira, noble Isabelle, mais non pas tel que vous le dites, le dénoûment en serait trop triste. C'est vous qui la première, votre main dans ma main, franchirez ce seuil d'où les ronces de l'abandon et de la mauvaise fortune auront disparu.

— Non, non, ce sera quelque belle, noble et riche héritière, digne de vous en tous points, que vous pourrez montrer avec orgueil à vos amis, et dont nul ne dira avec un mauvais sourire : « Je l'ai sifflée ou applaudie à tel endroit. »

— C'est une cruauté de se montrer si adorable et si parfaite en vous désespérant, dit Sigognac; ouvrir le ciel et le fermer, rien de plus barbare. Mais je fléchirai cette résolution.

— Ne l'essayez pas, reprit Isabelle avec une fermeté douce, elle est immuable. Je me mépriserais en y renonçant. Contentez-vous donc d'un amour le plus vrai, le plus pur, le plus dévoué qui ait jamais fait battre le cœur d'une femme, mais ne prétendez pas autre chose. Cela est donc bien pénible, ajouta-t-elle en souriant, d'être adoré d'une ingénue que plusieurs ont le mauvais goût de trouver charmante? Vallombreuse lui-même en serait fier!

— Se donner et se refuser si complétement, mettre dans la même coupe cette douceur et cette amertume, ce miel et cette absinthe, il n'y avait que vous qui fussiez capable d'un pareil contraste.

— Oui, je suis une fille bizarre, reprit Isabelle, je tiens de ma mère en cela; mais comme je suis il faut me prendre. Si vous insistiez et me tourmentiez, je saurais bien me dérober en quelque asile où vous ne me trouveriez jamais. Ainsi, c'est convenu; et comme il se fait tard, allez en votre chambre et m'accommodez ces vers d'un rôle qui ne vont ni à ma figure ni à mon caractère dans la pièce que nous devons jouer prochainement. Je suis votre petite amie, soyez mon grand poëte.

En disant cette phrase, Isabelle cherchait au fond d'un tiroir un rouleau noué d'une faveur rose qu'elle remit au baron de Sigognac.

Digitized by Google

— Maintenant, embrassez-moi et partez, dit-elle en lui tendant la joue. Vous allez travailler pour moi, et tout labeur mérite salaire.

De retour chez lui, Sigognac fut longtemps à se remettre de l'émotion que lui avait causée cette scène. Il était à la fois désolé et ravi, radieux et sombre, au ciel et dans l'enfer. Il riait et pleurait, en proie aux sentiments les plus tumultueux et les plus contradictoires; la joie d'être aimé d'une si belle personne et d'un si noble cœur le faisait exulter, et la certitude de n'en rien obtenir jamais le jetait dans un accablement profond. Peu à peu ces folles vagues s'apaisèrent et le calme lui revint. Sa pensée reprit une à une pour les commenter les phrases d'Isabelle, et le tableau du château de Sigognac reconstruit qu'elle avait évoqué se présenta à son imagination échauffée avec les couleurs les plus vives et les plus fortes. Il eut tout éveillé comme une sorte de rêve.

La façade du castel rayonnait blanche au soleil, et les girouettes dorées à neuf brillaient sur le fond du ciel bleu. Pierre, revêtu d'une riche livrée, debout entre Miraut et Belzébuth sous la porte armoriée, attendait son maître. Des cheminées si longtemps éteintes montaient de joyeuses fumées, montrant que le château était peuplé par une domesticité nombreuse et que l'abondance y était revenue.

Il se voyait lui-même vêtu d'un habit aussi galant que magnifique dont les broderies scintillaient et papillotaient, menant vers le manoir de ses ancêtres Isabelle qui, par un de ces caprices fréquents dans la vision, avait gardé son costume de comédienne. Elle tenait à la main la petite rose, présent de Sigognac, auquel le temps n'avait rien fait perdre de sa fraîcheur, et tout en marchant elle en respirait le parfum.

La jeune fille paraissait triste, préoccupée, et comme dans l'attente de quelque événement; elle s'arrêtait parfois et jetait autour d'elle un regard inquiet, n'écoutant que d'une oreille distraite les protestations d'amour que lui adressait le Baron.

Chose bizarre, les tenanciers accourus sur le passage de leur maître ne semblaient pas s'apercevoir de la présence d'Isabelle, et leurs acclamations ne saluaient que Sigognac.

— Laissez-moi m'en aller, disait Isabelle, je n'ai plus rien à faire ici; ma mission est terminée. Il ne faut pas qu'elle me voie avec vous. Peut-être serait-elle jalouse. Elle approche; n'entendez-vous pas le bruit de la chasse?

En effet, de la forêt voisine arrivait une lointaine fanfare de cor.

Digitized by Google

Des abois de chiens en quête sous les arbres se faisaient entendre; bientôt du milieu d'un taillis déboucha sur la clairière, cravachant son palefroi rebelle, une amazone dont les traits ressemblaient beaucoup à ceux d'Yolande, mais leur expression cette fois n'avait rien de hautain ni de méprisant. Elle flatta de la main le col de son cheval, le mit à une allure plus modérée, et prit l'allée qui conduisait au manoir : Sigognac suivait, malgré lui, des yeux la superbe chasseresse dont la jupe de velours s'enflait comme une aile, et quand il les ramenait vers Isabelle, la pauvre comédienne devenait de plus en plus décolorée et pâle; elle prenait des diaphanéités d'ombre, et à travers ses contours presque effacés on distinguait plusieurs détails du paysage.

Quand la chasseresse eut atteint le porche, avant de s'enfoncer sous son ombre, elle se retourna lumineuse et souriante, et dit au Baron éperdu : « Mon cher Sigognac, ne rentrez-vous point au logis avec moi? »

Isabelle avait disparu comme une vapeur légère; le Baron se trouvait seul au milieu du chemin, et les tenanciers criaient : Vive Yolande! vive Sigognac!

Ces chimères qu'il tâchait d'écarter agissaient sur l'imagination de Sigognac avec une vivacité extrême et le troublaient étrangement; il se les reprochait comme un dévot se reproche à l'église des idées libertines, quoique involontaires, et taxait son cœur de volage, de perfide et de malhonnête. N'était-ce pas affreux? Au moment même où il venait de recevoir le don d'une âme charmante, et d'offrir son nom en échange de l'amour accepté, l'image d'une autre femme lui apparaissait rayonnante, irrésistible, adorée, en une vision aussi nette presque que la réalité même, et il suffisait de cette hallucination fantasmagorique pour lui faire oublier les ardentes paroles d'amour et le baiser virginal encore brûlant sur ses lèvres. Le brave Sigognac n'était pas éloigné de se regarder comme un monstre, tant sa noire ingratitude lui faisait horreur! Il ne s'expliquait pas de sa part une telle perversité que rendait plus odieuse le parfait désintéressement d'Isabelle. A côté de cette passion si vraie, si chaste, si noble, il se trouvait ignominieux et bas et se détestait le plus franchement du monde. Pour se punir de cette infidélité mentale, il s'imposa de ne plus penser à Yolande, ignorant que vouloir oublier est le meilleur moyen de se souvenir.

Ce qui étonnait si fort Sigognac était pourtant bien simple. Il

Digitized by Google

fallait, pour s'en estomaquer, la naïveté rurale et sylvestre du Baron. Un courtisan eût démêlé tout de suite cet écheveau dont notre héros ne savait pas trouver le bout.

En ce manoir ruiné, où les yeux n'avaient à se repaître que du spectacle de la désolation et de la misère, le Baron avait vécu, morne, somnolent, inanimé, plus semblable à une ombre qu'à un homme, jusqu'au jour de sa première rencontre avec Yolande de Foix en chasse sur la lande déserte. Il n'avait encore vu que des paysannes cuites par le hâle, que des bergères crottées, des femelles et non des femmes; il garda de cette vision un éblouissement comme ceux qui contemplent le soleil. Toujours il voyait danser devant ses yeux, même quand il les fermait, cette figure radieuse qui lui semblait appartenir à une autre sphère. Yolande, il est vrai, était incomparablement belle et bien faite pour fasciner de plus usagés qu'un pauvre hobereau se promenant sur un bidet étique dans les habits trop larges de son père. Au sourire provoqué par son accoutrement grotesque, Sigognac avait senti s'enfoncer en son cœur la flèche barbelée de l'amour impossible. Il croyait de bonne foi être parvenu à l'arracher. Sévère envers lui-même, il s'était condamné et courageusement jugé ridicule. Il évitait Yolande, ou s'arrangeait pour la voir sans en être aperçu, derrière quelque haie ou tronc d'arbre sur les chemins qu'elle avait l'habitude de prendre avec sa suite de galants qu'en son mépris de soi-même il trouvait tous cruellement beaux, merveilleusement vêtus, superbement aimables. Ces jours-là, le cœur enfiellé d'une amère tristesse, il revenait au château, pâle, défait, abattu, comme un homme qui relève de maladie, et il restait silencieux, des heures entières assis, le menton dans la main, à l'angle de la cheminée. Vainement Pierre l'avertissait que la garbure refroidissait dans la soupière, vainement Miraut lui posait les pattes sur les genoux et Belzébuth filait son rouet; il paraissait absorbé en une contemplation intérieure, vague et profonde, se disant qu'il était aussi insensé d'aimer Yolande qu'une étoile, qu'une impératrice ou qu'une reine, et ne pouvant détacher sa pensée d'elle quoiqu'il se fût ôté tout espoir. Une telle impression faite sur une âme vierge et préservée par la solitude ne s'efface pas et reparaît aux pages du cœur à travers les nouvelles écritures comme ces caractères antiques qu'on lit sous les mots tracés récemment sur les parchemins grattés.

L'apparition d'Isabelle au château avait donné le change à sa passion comprimée, mais non guérie. Il s'imaginait être libre de disposer

Digitized by Google

de son cœur pour une autre, ayant renoncé à toute espérance, en quoi il se trompait. Les grâces, la douceur, la modestie de la jeune comédienne l'avaient touché au plus tendre de l'âme, et il l'aimait réellement beaucoup. Il eût fait en sa faveur tous les sacrifices imaginables; peut-être même eût-il été heureux avec elle, mais non de ce bonheur sans réserve que procure l'idéal accompli. Au delà d'Isabelle, il y avait Yolande; au delà d'Yolande, il n'y avait rien. C'était pour lui l'absolu.

Avec sa délicatesse de femme, Isabelle avait peut-être deviné la puissance de cet amour si soigneusement enseveli et toujours vivace à l'insu même de celui qui le portait dans son cœur, et cette idée contribuait, sans doute, à la résolution qu'elle avait prise de rester vertueuse, ne pouvant posséder tout entière la tendresse de celui qu'elle aimait. Sigognac n'y comprenait rien et s'effrayait comme un homme qui voit se dresser devant lui, frais, ironique et souriant, un ennemi qu'il pensait avoir tué. « Aurai-je donc la lâcheté, se disait-il, d'y songer encore après le mépris qu'elle a fait de moi? » Il avait cette lâcheté; car, sans jouer sur les mots, le véritable amour n'a pas d'amour-propre. Il est humble de nature, même chez les plus fiers, et les dédains ne le sauraient rebuter.

Cependant le Baron parvint à chasser cette tentation importune qui lui montrait, parée des charmes les plus séduisants, la femme qu'il s'était juré de ne pas aimer, en fixant son attention sur la pièce qu'Isabelle lui avait confiée pour en retoucher quelques passages à son intention. Il retrancha certains vers qui ne congruaient pas à la physionomie de la jeune comédienne, il en ajouta certains autres; il refit la déclaration d'amour du galant comme froide, prétentieuse, guindée et sentant son Phébus. Celle qu'il substitua était, certes, plus naturelle, plus passionnée, plus chaude; il l'adressait, en idée, à Isabelle même; toutefois, nous ne voudrions pas mettre la main au feu que quelques-uns des meilleurs traits ne fussent inspirés par l'involontaire souvenir d'Yolande.

Ce travail l'amena fort tard dans la nuit, mais il s'en tira à son avantage et satisfaction, et fut récompensé, le lendemain, par un gracieux sourire d'Isabelle qui se mit tout de suite à apprendre les vers que son poëte, comme elle l'appelait, avait arrangés. Ni Hardy, ni Tristan n'eussent mieux fait.

A la représentation du soir, la foule fut encore plus considérable que la veille, et peu s'en fallut que le portier ne restât étouffé dans

Digitized by Google

la presse des spectateurs qui voulaient tous entrer en même temps à la comédie, craignant, bien qu'ils eussent payé, de n'y trouver place. La réputation du capitaine Fracasse, vainqueur de Vallombreuse, grandissait d'heure en heure et prenait des proportions chimériques et fabuleuses; on lui eût attribué volontiers les travaux d'Hercule et les prouesses des douze pairs de la table ronde. Quelques jeunes gentilhommes, ennemis du Duc, parlaient de rechercher l'amitié de ce vaillant gladiateur et de l'inviter à faire carousse avec eux au cabaret, à six pistoles par tête. Plus d'une dame méditait un poulet, d'un tour galant, à son adresse, et avait jeté au feu cinq ou six brouillons mal venus. Bref, il était à la mode. On ne jurait plus que par lui. Il se souciait assez peu de ce succès qui le tirait de l'obscurité où il aurait voulu rester, mais il ne lui était pas possible de s'y soustraire; il fallait le subir; un moment, il eut la fantaisie de se dérober et de ne point paraître en scène. L'idée du désespoir qu'en aurait le Tyran, tout émerveillé des énormes recettes qu'il encaissait, l'empêcha de le faire. Ces honnêtes comédiens, qui l'avaient secouru en sa misère, ne devaient-ils pas profiter de la vogue inopinée dont il jouissait? Aussi, se résignant à son rôle, il s'adapta son masque, boucla son ceinturon, drapa sa cape sur son épaule et attendit que l'avertisseur lui vînt dire que c'était son tour.

Les recettes étant belles et la compagnie nombreuse, Hérode, en directeur généreux, avait fait doubler le luminaire, de sorte que la salle resplendissait d'un éclat aussi vif qu'un spectacle de cour. Dans l'espérance de séduire le capitaine Fracasse, des dames de la ville s'étaient mises sous les armes, et comme on dit à Rome, *in fiocchi*. Pas un diamant ne restait dans les écrins, et tout cela brillait et scintillait sur des poitrines plus ou moins blanches, sur des têtes plus ou moins jolies, mais qu'animait un vif désir de plaire.

Une seule loge était encore vide, la mieux placée, la plus en vue de la salle, et les yeux se tournaient curieusement de ce côté. Le peu d'empressement de ceux qui l'avaient louée étonnait les gentilshommes et bourgeois de Poitiers, à leur poste depuis plus d'une heure. Hérode, entre-bâillant le rideau, semblait attendre pour frapper les trois coups sacramentels que ces dédaigneux arrivassent, car rien n'est maussade en les comédies comme ces tardives et trop fâcheuses entrées de spectateurs, qui remuent leurs siéges, s'installent bruyamment et détournent l'attention.

Comme le rideau se levait, une jeune femme prit place dans la loge,

Digitized by Google

et à côté d'elle s'assit péniblement un seigneur ayant l'apparence vénérable et patriarcale. De longs cheveux blancs dont le bout se roulait en des boucles argentées tombaient des tempes encore bien garnies du vieux gentilhomme, tandis que le haut de la tête laissait voir un crâne à tons ivoirins. Ces mèches accompagnaient des joues martelées de couleurs violentes qui prouvaient l'habitude de vivre au grand air et peut-être un culte rabelaisien de la dive bouteille. Les sourcils restés noirs et fort touffus ombrageaient des yeux dont l'âge n'avait pas éteint la vivacité et qui petillaient encore par moments dans leurs cercles de rides brunes. Des moustaches et une royale auxquelles on eût pu appliquer cette épithète de *grifaigne* que les vieux romans de geste attribuent invariablement à la barbe de Charlemagne se hérissaient en virgules autour de sa bouche sensuelle et lippue : un double menton rattachait sa figure à son col replet, et l'apparence générale eût été assez commune sans le regard qui relevait tout cela et ne permettait pas de mettre en doute la qualité du personnage. Un collet en point de Venise se rabattait sur sa veste de brocart d'or, et son linge d'une blancheur éblouissante soulevé par un abdomen assez proéminent débordait et couvrait la ceinture d'un haut-de-chausses en velour tanné; un manteau de même couleur, galonné d'or, jeté négligemment, se drapait au dos du siége. Il était facile de deviner en ce vieillard un oncle-chaperon, réduit à l'état de duègne par une nièce adorée malgré ses caprices; on eût dit, à les voir tous deux, elle, svelte et légère, lui, pesant et refrogné, Diane menant en laisse un vieux lion demi-privé qui eût aimé mieux dormir en son antre qu'être ainsi promené de par le monde, mais qui cependant s'y résigne.

Le costume de la jeune fille prouvait par son élégance la richesse et le rang de celle qui le portait. Une robe d'un vert glauque, de cette nuance que les blondes les plus sûres de leur teint peuvent seules affronter, faisait valoir la blancheur neigeuse d'une poitrine chastement découverte et le col d'une transparence alabastrine jaillissait comme le pistil de la corolle d'une fleur, d'une collerette empesée et découpée à jour. La jupe, en toile d'argent, se glaçait de lumière et des points brillants marquaient l'orient des perles qui bordaient la robe et le corsage. Les cheveux imprégnés de rayons et tournés en petites boucles sur le front et les tempes ressemblaient à de l'or vivant; pour les blasonner ce n'eût pas été trop d'une vingtaine de sonnets avec tous les concetti italiens et les agudezzas espa-

Digitized by Google

gnoles. Déjà la salle entière était éblouie de cette beauté, bien qu'elle n'eût pas encore ôté son masque, mais ce qu'on en voyait répondait du reste; le menton délicat et pur, la coupe parfaite de la bouche dont les rougeurs de framboise gagnaient au voisinage du velours noir, l'ovale allongé, gracieux et fin de la figure, la perfection idéale d'une mignonne oreille qu'on eût pu croire ciselée dans l'agate par Benvenuto Cellini, attestaient assez des charmes enviables des déesses même.

Bientôt, incommodée sans doute par la chaleur de la salle ou peut-être voulant faire aux mortels une générosité dont ils ne sont guère dignes, la jeune déité ôta l'odieux morceau de carton qui éclipsait la moitié de sa splendeur. On vit alors ses yeux charmants dont les prunelles translucides brillaient comme des pierres de lazulite entre de longs cils d'or bruni, son nez, demi-grec, demi-aquilin, et ses joues nuancées d'un imperceptible carmin qui eut fait paraître terreux le teint de la plus fraîche rose. C'était Yolande de Foix. La jalousie des femmes se sentant menacées dans leurs succès et réduites à l'état de laiderons ou d'antiquailles l'avait bien reconnue avant qu'elle ne se fût démasquée.

Promenant un regard tranquille sur la salle émue, Yolande s'accouda au rebord de la loge, la main appuyée contre la joue dans une pose qui eût fait la réputation d'un sculpteur et tailleur d'images, si un ouvrier, fut-il grégeois ou romain, pouvait inventer une attitude de cette grâce distraite et de cette élégance naturelle.

— Surtout, mon oncle, n'allez pas dormir, dit-elle à demi-voix au vieux seigneur qui aussitôt écarquilla les yeux et se redressa sur son siége, cela ne serait pas aimable pour moi, et contraire aux lois de l'ancienne galanterie que vous vantez toujours.

— Soyez tranquille, ma nièce, quand les fadaises et billevesées que débitent ces baladins dont les affaires m'intéressent fort peu, m'ennuyeront par trop grièvement, je vous regarderai et soudain j'ouvrirai l'œil clair comme basilic. »

Pendant ces propos d'Yolande et de son oncle, le capitaine Fracasse, marchant comme une paire de ciseaux forcée, s'avançait jusque près des chandelles, roulant des yeux furibonds et faisant la mine la plus outrageuse et la plus outrecuidante du monde.

Des applaudissements frénétiques éclatèrent de toutes parts à l'entrée de l'acteur favori et l'attention se détourna un moment d'Yolande. A coup sûr, Sigognac n'était point vaniteux et son orgueil

Digitized by Google

de gentilhomme méprisait ce métier de baladin à quoi la nécessité l'obligeait. Cependant nous ne voudrions pas affirmer que son amour-propre ne fût quelque peu chatouillé de cette approbation chaude et bruyante. La gloire des histrions, gladiateurs, pantomimes, a parfois rendus jaloux des personnages haut situés, des empereurs romains et Césars, maîtres du monde qui ne dédaignèrent point de disputer, dans le cirque ou sur le théâtre, des couronnes de chanteurs, mimes, lutteurs et cochers, quand ils en avaient déjà tant d'autres sur le chef, témoin Ænobarbus Néro, pour ne parler que du plus célèbre.

Quand les battements de mains eurent cessé, le capitaine Fracasse promena dans la salle ce regard que ne manque pas d'y jeter l'acteur pour s'assurer que les banquettes sont bien garnies et deviner l'humeur joyeuse et farouche du public sur quoi il modèle son jeu, se donnant ou se refusant des libertés.

Tout à coup le Baron eut un éblouissement; les lumières s'élargirent comme des soleils, puis lui semblèrent devenues noires sur un fond lumineux. Les têtes des spectateurs qu'il démêlait confusément à ses pieds se fondirent en une espèce de brouillard informe. Une sueur brûlante, aussitôt glacée, le mouilla de la racine des cheveux au talon. Ses jambes plus molles que coton ployèrent sous lui, et il crut que le plancher du théâtre lui montait à la ceinture. Sa bouche desséchée, aride, n'avait plus de salive; un carcan de fer étreignait sa gorge comme le *garote* espagnol fait d'un criminel, et de sa cervelle les mots qu'il devait prononcer s'envolaient effarés, tumultueux, se heurtant et s'enchevêtrant comme des oiseaux qui fuient de leur cage ouverte. Sang-froid, contenance, mémoire, tout était parti à la fois. On eût dit qu'un foudre invisible l'avait frappé, et peu s'en fallût qu'il ne tombât mort, le nez sur les chandelles. Il venait d'apercevoir Yolande de Foix, tranquille et radieuse en sa loge qui fixait sur lui ses beaux yeux pers!

O honte! ô rage! ô mauvais tour du sort! ô contre-temps par trop fâcheux pour une âme noble! être vu sous un accoutrement grotesque en cette fonction indigne et basse de divertir la canaille avec des grimaces, par la dame de ses pensées secrètes, devant qui l'on n'eût voulu faire qu'actions magnanimes, héroïques, surhumaines! Et ne pouvoir se dérober, disparaître, s'engloutir dans les entrailles de la terre! Sigognac eut un instant l'idée de s'enfuir, de s'élancer par la toile de fond en y faisant un trou avec sa tête comme avec une

Digitized by Google

baliste; mais il avait aux pieds ces semelles de plomb dont on prétend qu'usent certains coureurs en leurs exercices pour être plus légers ensuite; il ne pouvait se détacher du plancher et il restait là éperdu, béant, stupide, au grand étonnement de Scapin qui, s'imaginant que le capitaine Fracasse manquait de mémoire, lui soufflait, à voix basse, les premiers mots de la tirade.

Le public crut que l'acteur, avant de commencer, désirait une seconde salve d'applaudissements et il se mit à battre des mains, à trépigner, à faire le plus triomphant vacarme qu'on ait jamais ouï en un théâtre. Cela donna le temps à Sigognac de reprendre ses esprits. Il fit un suprême effort de volonté et rentra violemment dans la possession de ses moyens : « Ayons au moins la gloire de notre infamie, se dit-il en se raffermissant sur ses jambes; il ne me manquerait plus que d'être sifflé devant elle et de recevoir en sa présence une grêle de pommes crues et d'œufs durs. Peut-être ne m'a-t-elle point reconnu derrière cet ignoble masque. Qui supposerait un Sigognac sous cet habit de singe savant, bariolé de rouge et de jaune! Allons, du courage; à la rescousse! Faisons feu des quatre pieds. Si je joue bien, elle m'applaudira. Ce sera, certes, un beau triomphe, car elle est dédaigneuse assez. »

Ces réflexions, Sigognac les fit en moins de temps que nous n'en mettons à les écrire, la plume ne pouvant suivre les rapidités de la pensée, tandis qu'il débitait sa grande tirade avec des éclats de voix si singuliers, des intonations si inattendues, une furie comique si endiablée que le public éclata en bravi, et qu'Yolande elle-même, bien qu'elle témoignât ne prendre point de goût à ces farces, ne put s'empêcher de sourire. Son oncle, le gros commandeur, était parfaitement éveillé et heurtait les paumes de ses mains goutteuses en signe de satisfaction. Le malheureux Sigognac au désespoir, par l'exagération de son jeu, l'outrance de ces bouffonneries, la folie de ses rodomontades, semblait vouloir se baffouer lui-même et pousser la dérision de son sort jusques à la limite extrême où elle pouvait aller; il jetait à ses pieds dignité, noblesse, respect de soi, souvenir des ancêtres, et il trépignait dessus avec une joie délirante et féroce! « Tu dois être contente, Fortune adverse, je suis assez humilié, assez profondément enfoncé dans l'abjection, pensait-il tout en recevant les nazardes, croquignoles et coups de pied; tu m'avais fait misérable! tu me rends ridicule! tu me forces par un lâche tour à me déshonorer aux yeux que j'adore! Que te faut-il de plus? »

Digitized by Google

Parfois la colère le prenait et il se redressait sous le bâton de Léandre d'un air si formidable et dangereux que celui-ci reculait de peur, mais revenant par un brusque soubresaut à l'esprit de son rôle, il tremblait de tout le corps, claquait des dents, flageolait sur ses jambes, bégayait et donnait, au grand plaisir des spectateurs, tous les signes de la plus lâche poltronnerie.

Ces extravagances qui eussent paru ridicules dans un rôle moins chargé que celui de Matamore étaient attribuées par le public à la verve de l'acteur tout à fait entré dans la peau du personnage et ne laissaient pas que de produire un bon effet. Isabelle seule avait deviné ce qui causait le trouble du Baron : la présence dans la salle de cette insolente chasseresse dont les traits ne lui étaient pas trop restés dans la mémoire. Tout en jouant son rôle elle tournait à la dérobade les yeux vers la loge où trônait, avec l'orgueil dédaigneux et tranquille d'une perfection sûre d'elle-même, l'altière beauté que, dans son humilité, elle n'osait appeler sa rivale. Elle trouvait une amère douceur à constater intérieurement cette supériorité inéluctable et se disait que nulle femme n'eût pu effacer d'un cœur l'image d'une telle divinité. Ces charmes souverains lui firent comprendre les amours insensés qu'excitent parfois chez des marauds du peuple la grâce nonpareille de quelque jeune reine apparue en un triomphe ou cérémonie publique, amours suivis de folie, prisons et supplices.

Quant à Sigognac, il s'était promis de ne pas regarder Yolande de peur d'être saisi par un transport soudain, et la raison perdue, de faire publiquement quelque incartade bizarre qui le déshonorât. Il tâchait, au contraire, de se calmer en tenant sa vue attachée, lorsque le rôle le permettait, sur cette douce et bonne Isabelle qu'il eût dû aimer uniquement comme elle le méritait bien. Ce charmant visage, empreint d'une légère tristesse qu'expliquait la fâcheuse tyrannie d'un père qui, dans la comédie, la voulait marier contre son gré, redonnait à son âme un peu de repos ; l'amour de l'une le consolait des mépris de l'autre. Il reprenait de l'estime pour lui-même et trouvait la force de continuer son jeu.

Ce supplice eut un terme enfin. La pièce s'acheva, et lorsque, rentré dans la coulisse, Sigognac, qui étouffait, défit son masque, ses camarades furent frappés de l'altération étrange de ses traits. Il était livide et se laissa tomber comme un corps sans vie sur un banc qui se trouvait là. Le voyant près de pâmer, Blazius lui apporta un flacon de vin, disant que rien n'était efficace en ces occurences comme une

Digitized by Google

lampée ou deux du meilleur. Sigognac fit signe qu'il ne voulait que de l'eau.

— Condamnable régime, dit le Pédant, grave erreur diététique; l'eau ne convient qu'aux grenouilles, poissons et sarcelles; nullement aux humains : en bonne pharmacie, on devrait écrire sur les carafes : « Remède pour usage externe. » Je mourrais subitement tout vif si j'avalais une goutte de cette humidité fade.

Le raisonnement de Blazius n'empêcha point le Baron d'avaler un pot d'eau tout entier. La fraîcheur du breuvage le remit tout à fait et il commença à promener autour de lui des regards moins effarés.

— Vous avez joué d'une façon admirable et fantasque, dit Hérode en s'approchant du capitaine, mais il ne faut point se livrer de la sorte. Un tel feu vous consumerait bientôt. L'art du comédien est de se ménager et de ne présenter que les apparences des choses. Il doit être froid en brûlant les planches et rester tranquille au milieu des plus grandes furies. Jamais acteur n'a représenté si au vif l'emphase, l'impertinence et la folie du Matamore, et si vous pouviez retrouver ces effets d'improvisation, vous emporteriez dessus tous autres la palme comique.

— N'est-ce point, répondit amèrement le Baron, que j'ai bien rempli mon personnage? Je me sentais moi-même fort burlesque et fort bouffon dans la scène où ma tête passe à travers la guitare que Léandre me casse sur le crâne.

— De vrai, vous faisiez, reprit le Tyran, la mine la plus hétéroclitement furibonde et risible qui se puisse imaginer. Mademoiselle Yolande de Foix, cette belle personne si fière, si noble, si sérieuse, a daigné en sourire. Je l'ai bien vu.

— Ce m'est un grand honneur, fit Sigognac dont les joues s'empourprèrent subitement, d'avoir diverti cette beauté.

— Pardon, dit le Tyran qui s'aperçut de cette rougeur. Ce succès qui nous enivre, nous autres, pauvres baladins de profession, doit être indifférent à une personne de votre qualité, bien au-dessus des applaudissements, même illustres.

— Vous ne m'aviez point fâché, brave Hérode, dit Sigognac en tendant la main au Tyran; il faut faire bien tout ce qu'on fait. Mais je ne pouvais m'empêcher de songer que ma jeunesse avait espéré d'autres triomphes.

Isabelle, qui s'était habillée pour l'autre pièce, passa près de Sigognac et lui jeta, avant d'entrer en scène, un regard d'ange consola-

Digitized by Google

teur, si chargé de tendresse, de sympathie, de passion, qu'il en oublia presque Yolande et ne se sentit plus malheureux. Ce fut un baume divin qui cicatrisa les plaies de son orgueil pour un moment du moins, car ces plaies-là se rouvrent et saignent toujours.

Le marquis de Bruyères était à son poste, et quelque occupé qu'il fût d'applaudir Zerbine pendant la représentation, il ne laissa pas que d'aller saluer Yolande qu'il connaissait et dont parfois il suivait la chasse. Il lui conta, sans nommer le Baron, le duel du capitaine Fracasse avec le duc de Vallombreuse dont il savait mieux que personne les détails ayant été témoin de l'un des deux adversaires.

— Vous faites mal à propos le discret, répondit Yolande, j'ai bien deviné que le capitaine Fracasse n'est autre que le baron de Sigognac. Ne l'ai-je pas vu partir de sa tour à hiboux en compagnie de cette péronnelle, de cette bohémienne qui joue les ingénues d'un air si confit, ajouta-t-elle avec un ris un peu forcé, et n'était-il pas en votre château à la suite des comédiens? A sa mine niaise je n'eusse pas cru qu'il fût si parfait baladin et si vaillant compagnon.

Tout en causant avec Yolande, le Marquis promenait ses regards dans la salle dont il saisissait mieux l'aspect que de la place qu'il occupait ordinairement, tout près des violons, pour mieux suivre le jeu de Zerbine. Son attention se porta sur la dame masquée qu'il n'avait point aperçue jusqu'alors, puisque lui-même, assis au premier rang, tournait presque toujours le dos aux spectateurs dont il désirait n'être pas trop remarqué. Bien qu'elle fût comme ensevelie sous ses dentelles noires, il crut reconnaître dans la tournure et l'attitude de cette beauté mystérieuse quelque chose qui lui rappelait vaguement la marquise, sa femme. « Bah! se dit-il, elle doit être au château de Bruyères, où je l'ai laissée. » Cependant elle faisait scintiller, à l'annulaire de la main qu'elle tenait coquettement posée sur le bord de la loge, comme pour se dédommager de ne point montrer son visage, un assez gros diamant que la marquise avait l'habitude de porter, et, cet indice lui troublant la fantaisie, il prit congé d'Yolande et du vieux seigneur dans l'idée de s'aller assurer du fait avec une civilité assez brusque, mais non pas si prompte qu'il ne trouvât, quand il parvint au but, le nid sans l'oiseau. La dame, alarmée, était partie. Ce dont il resta fort perplexe et désappointé, quoiqu'il fût mari philosophe. « Serait-elle amoureuse de ce Léandre? murmura-t-il; heureusement j'ai fait bâtonner le fat par avance et je suis en règle de ce côté-là. » Cette pensée lui rendit sa sérénité et il alla

Digitized by Google

derrière le rideau rejoindre la soubrette qui s'étonnait déjà de ne le point voir accourir et le reçut avec la mauvaise humeur simulée dont ces sortes de femmes agacent les hommes.

Après la représentation, Léandre, inquiet de ce que la marquise avait disparu subitement au milieu du spectacle, se rendit sur la place de l'église à l'endroit où le page venait le prendre avec le carrosse. Il trouva le page tout seul qui lui remit une lettre accompagnée d'une petite boîte fort lourde, et disparut si rapidement dans l'ombre que le comédien eût pu douter de la réalité de l'apparition s'il n'eût eu entre les mains la missive et le paquet. Appelant un laquais qui passait avec un falot pour aller chercher son maître en quelque maison voisine, Léandre rompit le cachet d'une main hâtive et tremblante, et approchant le papier de la lanterne que le valet lui tenait à hauteur de nez, il lut les lignes suivantes :

« Cher Léandre, je crains bien que mon mari ne m'ait reconnue à la comédie, malgré mon masque; il fixait les yeux avec une telle insistance sur ma loge que je me suis retirée en toute hâte pour ne pas être surprise. La prudence, si contraire à l'amour, nous prescrit de ne pas nous voir, cette nuit, au pavillon. Vous pourriez être épié, suivi, tué peut-être, sans parler des dangers que moi-même je puis courir. En attendant des occasions plus heureuses et plus commodes, veuillez bien porter cette chaîne d'or à trois tours que mon page vous remettra. Puisse-t-elle, toutes les fois que vous la mettrez à votre col, vous faire souvenir de celle qui ne vous oubliera jamais et vous aimera toujours.

« Celle qui, pour vous, n'est que Marie. »

— Hélas ! voilà mon beau roman fini, se disait Léandre en donnant quelque monnaie au laquais dont il avait emprunté le falot; c'est dommage ! Ah ! charmante marquise, comme je vous eusse aimée longtemps ! continua-t-il quand le valet fut éloigné, mais les destins jaloux de mon bonheur ne l'ont point permis; soyez tranquille, madame, je ne vous compromettrai point par des flammes indiscrètes. Ce brutal de mari me navrerait sans pitié et plongerait le fer en votre blanche poitrine. Non, non, point de ces tueries sauvages, mieux faites pour les tragédies que pour la vie commune. Dût mon cœur en saigner, je ne chercherai point à vous revoir, et me contenterai de baiser cette chaîne moins fragile et plus pesante que celle qui

Digitized by Google

nous a un instant unis. Combien peut-elle valoir? Mille ducats pour le moins, à en juger par sa lourdeur! Comme j'ai raison d'aimer les grandes dames! elles n'ont d'inconvénients que les coups de bâton et les coups d'épée qu'on risque à leur service. En somme, l'aventure s'arrête au bel endroit, ne nous plaignons pas. » Et curieux de voir à la lumière briller et chatoyer sa chaîne d'or, il se rendit à l'hôtel des *Armes de France* d'un pas assez délibéré pour un amant qui vient de recevoir son congé.

En rentrant dans sa chambre, Isabelle trouva au milieu de la table une cassette placée de manière à forcer le regard le plus distrait de la voir. Un papier plié était posé sous un des angles de la boîte qui devait contenir des choses fort précieuses, car elle était déjà un joyau elle-même. Le papier n'était point scellé et contenait ces mots d'une écriture tremblée et péniblement formée comme celle d'une main dont l'usage n'est pas libre : « Pour Isabelle. »

Une rougeur d'indignation monta aux joues de la comédienne à l'aspect de ces présents dont plus d'une vertu eût été ébranlée. Sans même ouvrir la cassette par curiosité féminine, elle appela maître Bilot qui n'était point couché encore préparant un souper pour quelques seigneurs, et lui dit d'emporter cette boîte pour la remettre à qui de droit, car elle ne la voulait pas souffrir une minute de plus en sa possession.

L'aubergiste fit l'étonné et jura son grand sacre-dieu, serment aussi solennel pour lui que le Styx pour les Olympiens, qu'il ignorait qui avait mis là cette boîte, bien qu'il se doutât de sa provenance. En effet, c'était dame Léonarde à laquelle le Duc s'était adressé, pensant qu'une vieille femme réussit, là où le diable échoue, qui avait frauduleusement posé ces joyaux sur la table, en l'absence d'Isabelle. Mais, ici, la damnable matrone avait vendu ce qu'elle ne pouvait livrer, présumant trop de la force corruptrice des pierreries et de l'or qui n'agit que sur les âmes viles.

— Tirez cela d'ici, dit Isabelle à maître Bilot, rendez cette boîte infâme à qui l'envoie, et surtout ne sonnez mot de la chose au Capitaine; quoique ma conduite ne soit en rien coupable, il pourrait entrer en des furies et faire des esclandres dont souffrirait ma réputation. »

Maître Bilot admira le désintéressement de cette jeune comédienne qui n'avait pas même regardé des bijoux à tourner la tête d'une duchesse, et les renvoyait dédaigneusement, comme des dragées de

Digitized by Google

plâtre ou des noix creuses, et, en se retirant, il lui fit un salut des plus respectueux, celui qu'il eût adressé à une reine, tant cette vertu le surprenait.

Agitée, enfiévrée, Isabelle, après le départ de maître Bilot, ouvrit la fenêtre pour éteindre, à la fraîcheur de la nuit, les feux de ses joues et de son front. Une lumière brillait à travers les branches des arbres sur la façade noire de l'hôtel Vallombreuse, sans doute au logis du jeune Duc blessé. La ruelle semblait déserte. Cependant Isabelle, de cette ouïe fine de la comédienne habituée à saisir au vol le murmure du souffleur, crut entendre une voix très-basse qui disait : « Elle n'est pas encore couchée. »

Très-intriguée de cette phrase, elle se pencha un peu, et il lui sembla démêler dans l'ombre, au pied de la muraille, deux formes humaines enveloppées de manteaux et se tenant immobiles comme des statues de pierre au porche d'une église; à l'autre bout de la ruelle, malgré l'obscurité, ses yeux dilatés par la peur découvrirent un troisième fantôme qui paraissait faire le guet.

Se sentant observés, les êtres énigmatiques disparurent ou se cachèrent plus soigneusement, car Isabelle ne distingua ni n'entendit plus rien. Fatiguée de faire vedette, et croyant avoir été le jouet d'une illusion nocturne, elle referma doucement sa fenêtre, poussa le verrou de sa porte, posa la lumière près de son lit, et se coucha avec une vague angoisse que ne pouvaient calmer les raisonnements qu'elle se faisait. En effet, qu'avait-elle à craindre en une auberge pleine de monde, à deux pas de ses amis, dans sa chambre bien et dûment verrouillée et fermée à triple tour? quel rapport pouvaient avoir avec elle ces ombres entrevues au bas de la muraille et qui étaient sans doute quelques tire-laines attendant une proie et gênés par la lumière de sa fenêtre?

Tout cela était logique, mais ne la rassurait pas : un pressentiment anxieux lui serrait la poitrine. Si elle n'eût craint d'être raillée, elle se fût levée et réfugiée chez une compagne, mais Zerbine n'était pas seule, Sérafine ne l'aimait guère, et la duègne lui causait une répugnance instinctive. Elle resta donc en proie à d'inexprimables terreurs.

Le moindre craquement de la boiserie, le plus léger grésillement de la chandelle dont la mèche, non mouchée, se coiffait d'un noir champignon, la faisait tressaillir et s'enfoncer sous les couvertures, de peur de voir dans les angles obscurs quelque forme monstrueuse;

Digitized by Google

puis elle reprenait courage, inspectant du regard l'appartement où rien n'avait l'air suspect ou surnaturel.

Dans le haut d'une des murailles, était pratiqué un œil-de-bœuf destiné sans doute à donner du jour à quelque cabinet obscur. Cet œil-de-bœuf s'arrondissait sur la paroi grisâtre, aux faibles reflets de la lumière, comme l'énorme prunelle noire d'un œil cyclopéen, et semblait espionner les actions de la jeune femme. Isabelle ne pouvait s'empêcher de regarder fixement ce trou profond et sombre, grillé, au reste, de deux barreaux de fer en croix. Il n'y avait donc rien à craindre de ce côté, pourtant, à un certain moment, Isabelle crut voir au fond de cette ombre briller deux yeux humains.

Bientôt une tête basanée, à longs cheveux noirs ébouriffés, s'engagea dans un des étroits compartiments dessinés par l'intersection des barreaux; un bras maigre suivit, puis les épaules passèrent, se froissant au rude contact du fer, et une petite fille de huit à dix ans, se cramponnant de la main au rebord de l'ouverture, allongea tant qu'elle put son corps chétif le long de la muraille et se laissa tomber sur le plancher sans faire plus de bruit qu'une plume ou qu'un flocon de neige qui descendent à terre.

A l'immobilité d'Isabelle, pétrifiée et médusée de terreur, l'enfant l'avait crue endormie, et quand elle s'approcha du lit, pour s'assurer si ce sommeil était profond, une surprise extrême se peignit sur son visage couleur de bistre.

— La dame au collier! dit-elle en touchant les perles qui bruissaient à son col maigre et brun, la dame au collier!

De son côté, Isabelle, à demi morte de peur, avait reconnu la petite fille rencontrée à l'auberge du *Soleil bleu* et sur la route de Bruyères en compagnie d'Agostin. Elle essaya d'appeler au secours, mais l'enfant lui mit la main sur la bouche.

— Ne crie pas, tu ne cours aucun danger; Chiquita a dit qu'elle ne couperait jamais le col à la dame qui lui a donné les perles qu'elle avait envie de voler.

— Mais que viens-tu faire ici, malheureuse enfant? fit Isabelle, reprenant quelque sang-froid à la vue de cet être faible et débile qui ne pouvait être bien redoutable, et d'ailleurs manifestait certaine reconnaissance sauvage et bizarre à son endroit.

— Ouvrir le verrou que tu pousses tous les soirs, reprit Chiquita du ton le plus tranquille et comme n'ayant aucun doute sur la légitimité de son action; on m'a choisie pour cela parce que je suis agile

Digitized by Google

et mince comme une couleuvre. Il n'y a guère de trous par où je ne puisse passer.

— Et pourquoi voulait-on te faire ouvrir le verrou? Pour me voler?

— Oh non, répondit Chiquita d'un air dédaigneux; c'était pour que les hommes pussent entrer dans la chambre et t'emporter.

— Mon Dieu, je suis perdue, s'écria Isabelle en gémissant et en joignant les mains.

— Non pas, dit Chiquita, puisque je laisserai le verrou fermé. Ils n'oseraient forcer la porte, cela ferait du bruit, on viendrait et on les prendrait; pas si bête!

— Mais j'aurais crié, je me serais accrochée aux murs, on m'aurait entendue!

— Un bâillon étouffe les cris, dit Chiquita avec l'orgueil d'un artiste qui explique à un ignorant un secret du métier, une couverture roulée autour du corps empêche les mouvements. C'est très-facile. Le valet d'écurie était gagné et il devait ouvrir la porte de derrière.

— Qui a tramé cette machination odieuse? dit la pauvre comédienne, tout effarée du péril qu'elle avait couru.

— C'est le seigneur qui a donné de l'argent, oh! beaucoup d'argent! comme ça, plein les mains! répondit Chiquita dont les yeux brillèrent d'un éclat cupide et farouche; mais c'est égal, tu m'as fait cadeau des perles; je dirai aux autres que tu ne dormais pas, qu'il y avait un homme dans ta chambre et que c'est un coup manqué. Ils s'en iront. Laisse-moi te regarder; tu es belle et je t'aime, oui, beaucoup, presque autant qu'Agostin. Tiens! fit-elle en avisant sur la table le couteau trouvé dans la charrette, tu as là le couteau que j'ai perdu, le couteau de mon père. Garde-le, c'est une bonne lame.

Quand cette vipère vous pique,
Pas de remède en la boutique.

Vois-tu, on tourne la virole ainsi et puis on donne le coup comme cela; de bas en haut, le fer entre mieux. Porte-le dans ton corsage, et quand les méchants te voudront contrarier, paf! tu leur fendras le ventre. Et la petite commentait ses paroles de gestes assortis.

Cette leçon de couteau, donnée, la nuit, dans cette situation étrange par cette petite voleuse hagarde et demi-folle, produisait sur Isabelle l'effet d'un de ces cauchemars qu'on essaye en vain de secouer.

Digitized by Google

— Tiens le couteau dans ta main de la sorte, les doigts bien serrés. On ne te fera rien. Maintenant, je m'en vais. Adieu, souviens-toi de Chiquita !

La petite complice d'Agostin approcha une chaise du mur, y monta, se haussa sur les pieds, saisit le barreau, se courba en arc et appuyant les talons à la muraille par un soubresaut nerveux, eut bientôt gagné le rebord de l'œil-de-bœuf, par où elle disparut en murmurant comme une sorte de vague chanson en prose : « Chiquita passe par les trous de serrures, danse sur la pointe des grilles et les tessons de bouteilles sans se faire mal. Bien malin qui la prendra ! »

Isabelle attendit le jour avec impatience, sans pouvoir fermer l'œil tant cet événement bizarre l'avait agitée ; mais le reste de la nuit fut tranquille.

Seulement, quand la jeune fille descendit dans la salle à manger ses compagnons furent frappés de sa pâleur et du cercle marbré qui entourait ses yeux. On la pressa de questions et elle raconta son aventure nocturne. Sigognac, furieux, ne parlait de rien moins que de saccager la maison du duc de Vallombreuse à qui il attribuait, sans hésiter, cette tentative scélérate.

— M'est avis, dit Blazius, qu'il serait urgent de ployer nos décorations, et d'aller nous perdre ou plutôt nous sauver en cet océan de Paris. Les choses se gâtent.

Les comédiens se rangèrent à l'opinion du Pédant, et le départ fut fixé pour le lendemain.

THÉOPHILE GAUTIER.

(La suite prochainement.)

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

PRÉCIS D'HISTOIRE DE L'ÉGLISE RÉFORMÉE DE PARIS,

D'après des documents en grande partie inédits, par M. Ath. Coquerel fils, (1re époque, 1512-1594). — Paris, aux librairies protestantes, 1862.

L'histoire de la Réforme, — seulement à Paris et pendant le seizième siècle, — tel est le sujet du volume que publie M. Coquerel fils. Il est toujours difficile de circonscrire ainsi l'histoire, et jamais peut-être la difficulté n'est aussi grande que quand il s'agit de raconter le temps de la Renaissance et de la Réforme. Comment enfermer dans les murailles d'une seule ville un événement européen? C'est le caractère essentiellement moderne du seizième siècle d'établir entre les nations des rapports nouveaux et de mettre en contact, non pas seulement les diverses provinces d'un même pays, mais l'Europe tout entière, dans une singulière mêlée d'idées et de croyances contraires. Au fond et malgré les complications des événements, malgré les inconséquences des réformateurs, il n'y a que deux choses en présence, l'esprit ancien, l'esprit nouveau; l'autorité et la liberté. Les vieilles barrières disparaissent; au-dessus des nationalités s'élèvent des sympathies d'opinion et comme un patriotisme moral, fondé sur une communauté volontaire et libre de croyances et de dévoûment, non sur l'obéissance à un même maître ou la cohabitation en un même lieu. Je n'examine pas si ce progrès n'a pas eu ses excès et ses erreurs; si par exemple les catholiques de France ont bien fait, en adoptant pour signe de ralliement la couleur rouge, celle de l'Espagne, d'exciter ainsi les ambitions de Philippe II et des égarements semblables chez leurs adversaires. Mais enfin c'est un fait dont l'historien doit tenir compte. Alors même qu'il le blâme, *il* en subit l'influence : par une sorte de complicité involontaire, *il* arrive à imiter les gens du seizième siècle et à sortir un peu de son pays: l'esprit de cette époque est si contagieux! Voyez toutes les histoires locales qui la racontent; que ce soit l'*Histoire d'Espagne*, par M. Rosseuw-Saint-Hilaire, ou l'*Histoire de France*, par M. Henri Martin, il arrive toujours un moment où l'histoire franchit la frontière et devient

Digitized by Google

européenne. Le grand historien contemporain, Agrippa d'Aubigné, si préoccupé qu'il fût des affaires de son pays, avait subi tout le premier cette nécessité inévitable, et il la confesse en intitulant son livre *Histoire universelle*.

Ce n'est pas, du reste, une critique que je prétends adresser ici à M. Coquerel; j'indique seulement une des difficultés du sujet, et il faut convenir que l'auteur y a trouvé un avantage : il l'explique dans sa préface. S'il a voulu, en racontant ce drame sanglant, rester, comme dans une tragédie classique, fidèle à l'unité de lieu, cette délimitation du sujet n'est pas aussi arbitraire qu'on peut le croire, et M. Coquerel nous fait très-bien sentir le genre d'intérêt local qui s'attache à une histoire ainsi comprise. « Pasteur de l'Église de Paris, dit-il, j'ai souvent regretté de voir les fidèles ignorer l'histoire de leurs aïeux et passer chaque jour avec indifférence dans les endroits de notre grande ville consacrés par les souffrances de nos prédécesseurs ou par leur martyre. Je voudrais qu'après avoir lu ce précis, le Paris d'aujourd'hui leur rappelât plus souvent le Paris d'autrefois. Je voudrais que le Louvre, le marché des Patriarches, la place de l'Estrapade, la place Maubert, la Grève, la rue des Marais-Saint-Germain, l'ancien Pré-aux-Clercs, fussent pour eux peuplés d'augustes et touchants souvenirs; aussi ai-je attaché une importance toute particulière à l'exactitude minutieuse des renseignements topographiques. A ce point de vue, mon travail paraît au moment peut-être le plus opportun, tandis que Paris se transforme avec une rapidité extrême. » Oui, il est bon, même pour ceux qui portent vivante dans leur cœur la pensée de ces grandes épreuves, de pouvoir les rattacher au sol même qu'ils parcourent tous les jours, aux localités qui leur sont familières; ils auront assez l'occasion d'évoquer ces tragiques souvenirs. Si la colline qui borne Paris au nord a reçu spécialement le nom de mont des Martyrs, le sol entier de la ville n'a que trop souvent mérité cette sinistre dénomination.

C'est sur la rive gauche de la Seine que s'est établie d'abord la Réforme. Pendant toute la première période de son histoire, c'est dans l'espace qui s'étend du quartier Saint-Marcel au Pré-aux-Clercs que logeaient surtout les protestants. Contraste bizarre! c'est là aujourd'hui, et surtout depuis quelques années, « que le catholicisme a le plus d'établissements de tout genre, et que l'on rencontre le plus de prêtres et de séminaristes, de religieuses et de moines. » Au sommet de la montagne Sainte-Geneviève, se trouvait le collége de Montaigu : Calvin y habita quelque temps. Ce collége a été remplacé par une bibliothèque, celle de Sainte-Geneviève. Ce n'est pas là du moins un changement de destination trop accusé, une antithèse trop vio-

Digitized by Google

lente : l'imprimerie, les livres n'ont-ils pas été le plus puissant levier de l'esprit nouveau ? « O siècles, ô lumière, s'écriait l'un des premiers réformateurs, Ulrich de Hutten ; qu'il est doux de vivre maintenant, quoiqu'il ne soit pas temps encore de se reposer ! Ton heure a sonné, barbarie ! Ceins tes flancs et pars pour un éternel exil. »

« Qu'il est doux de vivre maintenant ! » Le mot semble tragique, quand on songe aux épreuves qu'ont eu à subir ces hommes convaincus : pour tous, l'exil, la prison ou la mort. Quittez le collége de Montaigu, berceau de la Réforme; descendez vers la Seine. En face de vous, sur la rive droite, la Grève a vu le supplice du premier martyr (1524); c'était un cardeur de laine, Jean Leclerc, qui eut le poing coupé, le nez arraché avec des pinces rougies au feu, les bras et la poitrine tenaillés; on jeta le reste au feu. Mais c'est de ce côté de la Seine, sur la rive gauche, c'est à la place Maubert que se firent les plus fréquentes exécutions. C'est là que mourut Louis de Berquin, — un gentilhomme; cela fait exception. La Réforme s'était d'abord recrutée à Meaux parmi le peuple : à Paris, la plupart des premiers martyrs sont des ouvriers ou des étudiants, tout au plus des bourgeois. La noblesse ne vint que plus tard, et fut la première à se retirer; Coligny le lui reprocha amèrement : « La noblesse aurait dû se rappeler, dit-il, que les villes lui avaient montré l'exemple, et les pauvres aux riches. » On trouve la liste des victimes brûlées à Paris, en 1534, dans le *Journal d'un bourgeois de Paris*, zélé catholique : ce sont, par exemple, un imprimeur, un libraire « *qui avait vendu Luther;* » — un cordonnier « *qui mourut misérablement sans soi repentir;* » — « *un jeune écolier pour avoir affiché la nuit des écriteaux;* » — « *la femme d'un cordonnier près Saint-Séverin, lequel était maître d'école et mangeait de la chair le vendredi et le samedi.* »..... Ce dernier trait est admirable : être la femme d'un homme qui mange gras le vendredi, quel crime ! La liste est longue, et le *Bourgeois* trouve tout cela fort bien. Ces horreurs se continuèrent presque sans interruption sous le règne du roi chevalier, le trop admiré François Ier. Son fils, Henri II, qui avait hérité de sa maîtresse, hérita aussi de sa sanguinaire intolérance. Les détails sont affreux : un libraire, nommé Chapot, en arrivant à la place Maubert où il devait être brûlé, s'étant avisé d'adresser une exhortation à la foule, on se hâta de l'expédier; et pour prévenir le renouvellement d'un pareil scandale, on décida qu'à l'avenir tous ceux qu'on enverrait au supplice et qui refuseraient d'abjurer auraient la langue coupée avant de sortir de la prison. On négligea pourtant cette salutaire précaution pour le conseiller au parlement, Anne Dubourg; aussi eut-on lieu de s'en repentir : « Son prêche en la potence et sur le bûcher fit plus de mal que cent ministres n'eussent pu

Digitized by Google

faire. » Voilà ce que dit piteusement un écrivain catholique d'alors, et ce que répète, avec un sentiment tout contraire, Agrippa d'Aubigné:

En chaire si hautaine
Ce prêcheur effraya ses juges de sa peine!

Tous ces *actes de foi* ne se firent pas au même lieu; les divers quartiers de Paris eurent successivement les leurs; mais la place Maubert en eut toujours la meilleure part, ainsi que les localités voisines.

Derrière la Sorbonne, vis-à-vis le collége du Plessis (rue Saint-Jacques, n° 115), se trouvait un vieux et vaste logis. Un jour, en 1557, pendant un instant de répit que leur laissait une tolérance passagère; des protestants s'y étaient rassemblés au nombre de trois ou quatre cents, pour célébrer la Cène. Les régents du collége ameutèrent la foule; on assiégea la maison à coups de pierres, en menaçant d'y mettre le feu; ceux qui voulurent sortir furent maltraités; l'un d'eux fut tué. Enfin, après six heures d'émeute, les archers du guet survinrent. Ils emmenèrent cent quarante personnes, toutes prises parmi les victimes, cela va sans dire, aucune parmi les agresseurs; le parlement se chargea du reste. Plusieurs furent brûlés: on n'oublia pas de leur couper la langue. L'un d'eux faisant des difficultés sous prétexte que ce surcroît de peine n'était pas dans l'arrêt, « on lui répondit qu'elle était ordonnée par le *Retentum* » (articles secrets que la jurisprudence française a admis jusqu'à la Révolution) [1]. Une des victimes, une jeune femme « d'une excellente beauté, » madame de Graveron, offrit d'elle-même sa langue au couteau: « Puisque je ne plains pas mon corps, dit-elle, pourquoi plaindrais-je ma langue? » D'autres prisonniers de la rue Saint-Jacques furent brûlés un peu plus tard, et avec eux des bibles, le livre le plus dangereux de tous, selon les orthodoxes [2], un livre qui avait corrompu l'esprit de Marguerite de Valois, au dire des régents du collége de Navarre, lesquels, dans une farce jouée par leurs écoliers, avaient représenté la sœur de François Ier jetant fuseau, quenouille, et lisant la Bible; « *ce qui la changeait en furie d'enfer!* » D'autres malheureux, pris dans l'affaire de la rue Saint-Jacques, languirent longtemps dans les cachots, où l'on trouvait moyen de leur faire passer des lettres de Calvin, qui de Genève soutenait leur courage. Il se trouvait des gens assez dévoués pour se

1. *Coquerel*, p. 22.

2. Et même, à ce qu'il paraît, un peu suspect au roi d'Angleterre, Henri VIII: en 1542, un édit du roi d'Angleterre permet la possession de la Bible aux *gentlemen*, en l'interdisant au peuple. (Henri Martin.)

Digitized by Google

charger de ces dangereuses commissions, quoique ces intelligences avec les Français fugitifs fussent défendues sous les peines les plus sévères.

Une tragédie du même genre se passa à l'endroit où se trouve aujourd'hui le marché des Patriarches, près de la rue Mouffetard. Grâce à une tolérance momentanée de Catherine de Médicis, les réformés avaient obtenu la permission de s'assembler hors de la ville, à la porte du Temple, à Popincourt, et enfin hors de la porte Saint-Marceau, dans la maison dite du *Patriarche*, au pied même de l'église Saint-Médard. « Il serait incroyable de dire, écrit Pasquier, quelle affluence de peuple se trouve à ces nouvelles dévotions. » Néanmoins ces assemblées furent presque toujours troublées par la foule qu'excitait le clergé. La reine donna l'ordre à Gabaston, chevalier du guet, de faire respecter ses ordres et de protéger l'assemblée du Patriarche. Alors on s'avisa d'une persécution sournoise, on imagina « un de ces tours » que, si l'on en croit le révérend père Garasse, « l'agneau enseigne à ceux de sa Société. » Le lendemain de Noël, à trois heures de l'après-midi, le pasteur Jean Malot commençait à prêcher au *Patriarche*, quand tout à coup les cloches de Saint-Médard se mettent à sonner à toute volée, couvrant la voix du prédicateur et assourdissant l'assemblée. On envoie deux des assistants au curé, pour le prier de faire cesser ce vacarme; le curé se moque d'eux, comme de raison; les cloches sonnent de plus belle; les églises voisines joignent leur tocsin à celui de Saint-Médard, la foule s'amasse, et des deux envoyés, l'un est tué, l'autre s'enfuit. Alors, les protestants perdent patience, sortent, refoulent l'émeute; l'église est envahie, quelques images sont brisées. Le chevalier du guet arrive enfin avec les archers, et, après s'être assuré que les prêtres avaient été les provocateurs, se décide à une chose nouvelle, inouïe, c'est de saisir, non les persécutés, mais les persécuteurs, et de les mener au Châtelet. Le Parlement évoque l'affaire, relâche les catholiques, pend les protestants, et condamne à mort le chevalier du guet, qui n'avait fait qu'exécuter la consigne. Le temple du Patriarche ne fut jamais rendu au culte. Il arriva même que le propriétaire de l'édifice renonça à sa propriété, et fit don de la maison au Parlement, « pour qu'elle fût employée en œuvres pies, tant lui déplaisait ce qui y était advenu, » — et probablement aussi ce qui lui pouvait advenir. Cette générosité était-elle bien spontanée? M. Coquerel en doute, et j'en doute aussi. Ce propriétaire invraisemblable s'appelait Canaye. Serait-ce un des ancêtres du fameux jésuite de Saint-Évremont, ce père Canaye, si ennemi de la raison, et qui, dans sa conversation avec le maréchal d'Hocquincourt, s'écriait avec tant d'enthousiasme *et avec un ton de*

Digitized by Google

nez si dévot : « Point de raison, monseigneur! c'est la vraie religion que cela. »

Près du Panthéon, le nom d'une place rappelle encore, ou devrait rappeler au passant indifférent le genre de supplice spécial qu'on y faisait subir aux réformés : le supplicié, les mains liées derrière le dos, était suspendu à une longue perche de bois, une sorte de potence à branche mobile. Le bûcher flambait au-dessous; on y plongeait et on en retirait alternativement la victime, et le spectacle ainsi se prolongeait, pour l'édification des assistants[1]. On appelait cela l'*estrapade*. Un jour, Francois Ier avec sa cour fut témoin d'un de ces actes de foi! On se faisait un devoir d'y assister. Je regrette de ne pas trouver dans l'ouvrage de M. Coquerel un détail fort instructif, que contiennent les règlements des jésuites. Ils interdisent aux élèves de leurs collèges la fréquentation des spectacles, comédies ou jeux publics, toutes inventions de Satan. En revanche, « *si un hérétique est mis à la torture ou brûlé vif, ils pourront aller voir son supplice, ce qu'ils ne pourraient faire, s'il s'agissait d'autres criminels*[2]. » C'est ainsi que les bons pères leur formaient le cœur et l'esprit, à ces chers enfants!

Nous avons moins de goût pour les supplices, même ceux des hérétiques, et nous ne voulons pas prolonger cette promenade au milieu des potences et bûchers du vieux Paris. D'ailleurs, à mesure que le protestantisme se répand, les exécutions se généralisent, et la province en a aussi son contingent. C'est ici surtout qu'on peut voir

1. Un monsieur un peu vif aurait bien désiré, en 1790, voir se renouveler, aux dépens de quelques membres de l'Assemblée constituante, ce genre de supplice, qui, malheureusement, était tombé en désuétude. Voici ce qu'il écrit dans un journal du temps : (*Actes des Apôtres*, n° 85) : « Blondel, lui seul, a bien su rendre la liberté au roi Richard : pourquoi ne serions-nous pas les seconds troubadours? Il faudrait ensuite chasser tous les démagogues, livrer un Charles Lameth, un Barnave, un Duport, un Robespierre, un évêque d'Autun (Talleyrand), un Mirabeau l'aîné, un Chapelier, un Dubois-Crancé, qui insultent toute l'armée, pour en faire la justice la plus sévère, *et se repaître du spectacle de les voir tous subir le même sort, que nous faisons subir aux crapauds dans la campagne, en les accrochant au bout d'une perche, sur les ruines de la Bastille, pour les faire mourir à petit feu.* Voilà ce qu'il serait glorieux pour nous de faire : nous deviendrions libres sous un roi bon et des lois sages; mais surtout point de démocratie. » Le journal où écrivait ce *troubadour* était une feuille ultra-royaliste, que M. Géruzez a très-bien appréciée dans son *Histoire de la littérature pendant la Révolution* (livre I, ch. 3).

2. Charles Livet, *l'Enseignement en France au dix-septième siècle* (*Revue française*, 1er avril 1856.)

Digitized by Google

l'inconvénient du cadre qu'a choisi M. Coquerel : cet inconvénient, c'est de faire oublier quelles horreurs se passèrent ailleurs, et les douze cents victimes d'Amboise, et le massacre de Vassy, et les atrocités commises par Montluc dans le Midi, et le massacre de 1562 qui fut général. « Pourquoi parle-t-on toujours de la Saint-Barthélemy de 1572, et non de celle de 1562? dit très-bien M. Michelet. C'est que celle de 72 se passa surtout à Paris; mais celle de 62 fut bien plus meurtrière en France. » Et il le prouve[1]. Malheureusement nos histoires de France ne sont guère que celle de Paris. Nous n'avons pas assez de la centralisation moderne; il nous faut la reporter jusque dans le passé! C'est ainsi que la partie la plus instructive et aussi la plus navrante de notre histoire nous échappe; car à Paris, devant ce grand jour et cette foule, on a eu toujours un peu de pudeur, on a été timide, sauf quelques cas d'une effronterie sanglante et exceptionnelle. La Saint-Barthélemy fut une de ces exceptions. Elle suffit, du reste, et M. Coquerel y insiste avec raison. Il n'a pas à raconter cette histoire : elle est partout. Mais il examine quelques problèmes historiques, résolus déjà dans l'*Histoire de France* de M. Michelet, ainsi que dans une excellence monographie de M. Soldan, professeur à l'Université de Giessen, lequel, sous ce titre, *la France et la Saint-Barthélemy*, reprend et discute à fond les points controversés. Presque toujours, M. Coquerel se trouve être du même avis.

Par exemple, est-il vrai que ce massacre eut un caractère purement politique? C'est la thèse qu'a mise à la mode M. de Falloux, et elle a si bien fait son chemin, qu'un écrivain nullement fanatique, M. Nettement, a pu écrire ceci[2] : « Dans la *Reine Margot*, M. Dumas met en cause le clergé et le catholicisme, bien que *tout le monde sache aujourd'hui que cette journée fut le résultat d'un mouvement politique et populaire.* » M. Coquerel a donc été obligé de donner un démenti à *tout le monde :* il est triste que cette réfutation soit devenue nécessaire, mais c'est une des misères de notre époque, qu'il ait fallu parfois démontrer l'évidence, et ce n'est pas la moindre de nos humiliations. M. Coquerel insiste trop, je crois, sur ce point. Peut-être suffisait-il de rappeler et les excitations au massacre que contiennent les lettres de saint Pie V à la cour de France, et la joie de la cour de Rome à la nouvelle de l'exécution, et le discours prononcé par le jésuite Muret devant le pape quatre mois après la Saint-Barthélemy, et enfin les trois célèbres fresques du Vatican, destinées à

1. *Guerres de religion*, p. 303.
2. *La littérature sous Louis-Philippe*, t. II, p. 284.

Digitized by Google

perpétuer, avec le souvenir de ces journées, l'approbation du Saint-Siége. Des inscriptions latines, placées au-dessous de chaque fresque, expliquaient et commentaient le sujet; par exemple : *Cædes Colignii et sociorum ejus*, etc. M. Coquerel nous apprend que ces inscriptions ont été grattées *depuis quelques années*. Mais quand? et par qui? Voilà ce qu'il serait intéressant de savoir.

Un point un peu plus difficile, et très-débattu, est celui-ci : La Saint-Barthélemy a-t-elle été longuement préméditée?

La réponse la plus nette et la plus précise qu'on ait faite à cette question se trouve chez M. Henri Martin : « Les interminables discussions sur la préméditation de la Saint-Barthélemy, intéressantes au point de vue historique, sont bien vaines au point de vue moral. La Saint-Barthélemy, c'est-à-dire l'extermination des hérétiques par la force ouverte ou par la ruse, avait toujours été dans le cœur des chefs du parti persécuteur. Ils massacrèrent quand ils purent, comme ils avaient brûlé. » Tous les faits, tous les documents confirment cette opinion du judicieux historien.

Mais, au moins, de la part du roi Charles IX y eut-il cette longue dissimulation dont il se vanta une fois le coup fait, le misérable? M. Michelet a répondu hardiment *non*, et prouvé qu'il s'était décidé dans la nuit même qui précéda le crime. M. Coquerel est du même avis. Il remarque que la plupart des écrivains protestants se sont prononcés pour l'opinion contraire : il aurait pu ajouter, — ce qui semble bizarre, — que des catholiques ont soutenu la même thèse, croyant faire à Charles IX un honneur infini : et non-seulement ce sont les italiens Capilupi[1] et Davila, mais aussi Montluc dans ses *Mémoires*[2], et Gabriel Naudé qui, dans ses *Considérations sur les coups d'État*, admire la Saint-Barthélemy « comme le plus hardi coup

1. On devrait bien réimprimer à part l'opuscule de Capilupi, publié à Rome en 1572, et traduit un peu après en français; voici le titre : *Lo stratagemma di Carlo IX contra gli Ugonotti Rebelli di Dio*. On l'a réimprimé dans des collections plus ou moins volumineuses, telles que les *Annales curieuses* de Cimber et Danjou, et la *Bibliothèque étrangère* d'Aignan. Une réimpression à part couperait court à toute la discussion relative à la complicité de la cour de Rome. Seulement des notes seraient nécessaires, quand ce ne serait que pour rectifier les exagérations de Capilupi, qui embellit encore le massacre. La vérité ne lui suffit pas.

2. Livre VII. « La reine me fit cet honneur de m'écrire et me mander qu'on avait découvert une grande conspiration contre le roi et son État, et que cela avait été cause de ce qui était advenu. *Je sais bien ce que j'en crus; il fait mauvais offenser son maître. Le roi n'oublia jamais que monsieur l'amiral lui fit faire la traite de Meaux à Paris, plus vite que le pas,* » etc.

Digitized by Google

«d'État et le plus subtilement conduit qu'on ait jamais pratiqué[1]. »

Enfin M. Coquerel discute la tradition qui représente Charles IX tirant lui-même sur les Huguenots. « Ce trait, dit-il, tout à fait conforme au caractère du roi et à ses emportements d'âpre et cruel chasseur, est, comme fait historique, assez peu important. Qu'en voyant tuer tant de monde, le désir de s'en mêler lui ait pris, surtout au moment où s'échappaient sous ses yeux un grand nombre de ses victimes, rien n'est moins étonnant. » Le fait peut être considéré comme douteux; mais il ne faut pas, comme M. Ed. Fournier l'a fait dans une petite dissertation sur ce sujet, dire simplement que « les témoignages allégués, celui du Gascon Brantôme, » et la tradition recueillie par Voltaire, « ne sont pas des preuves bien redoutables. » Je ne vois pas d'abord en quoi le témoignage du catholique Brantôme, fort ami des Guises et en général des massacreurs de la Saint-Barthélemy, est si fort à dédaigner; et en second lieu, il y a d'autres témoignages, par exemple celui de d'Aubigné qui le rapporte dans son *Histoire universelle*[2], quand il parle des lettres envoyées par Charles IX après la

1. Édition de 1667, p. 169.

2. On ne lit pas assez l'histoire de d'Aubigné; et cette négligence a donné lieu à une méprise singulière de la part de M. Capefigue, qui, voulant, lui aussi, révoquer en doute l'authenticité d'un autre fait, savoir, la lettre du vicomte d'Orthez se refusant au massacre, s'écriait : « *Je le dis ici haut*, la pièce citée par Voltaire a été supposée; on aurait pu s'en apercevoir *au style* de cette pièce, assez semblable aux protocoles philosophiques du siècle de Louis XV. » (*Réforme*, 1re édition, t. III, p. 230.) On a fait modestement observer à M. Capefigue qu'il était assez bizarre de reconnaître le *style* du temps de Louis XV dans une pièce citée par un contemporain de la Saint-Barthélemy, par d'Aubigné dans son *Histoire*. On pourrait ajouter que d'Aubigné fait ailleurs allusion aux paroles du vicomte d'Orthez, soit dans ses *Tragiques*,

Tu as, dis-tu, soldats, et non bourreaux, Bayonne,

soit dans un endroit de son *Histoire*, où il raconte qu'il renvoya au vicomte des soldats catholiques, faits prisonniers, avec charge de lui dire « qu'ils avaient vu le différent traitement qu'on faisait aux soldats et aux bourreaux. C'était en souvenance de la réponse qu'avait faite ce vicomte au roi. » M. Ed. Fournier, qui doute aussi de l'authenticité de la lettre du vicomte et la croit *fabriquée* par d'Aubigné, oublie de nous dire quel intérêt le huguenot d'Aubigné avait à mentir ainsi et à inventer un fait si honorable pour un catholique. Quant à la raison qu'il allègue, que le vicomte d'Orthez était le *plus enragé guerroyeur contre les protestants*, et que cela rend invraisemblable la lettre qui lui est attribuée, elle me semble peu concluante; il y a une énorme distance entre le plus féroce fanatisme, lequel peut être loyal, et un lâche guet apens, comme la Saint-Barthélemy.

Digitized by Google

Saint-Barthélemy, *pour se nettoyer de l'horreur du fait;* lettres, ajoute-t-il, *signées de la même main de laquelle ce prince giboyait de la fenêtre du Louvre aux passants* (Ed. de 1626, p.551). Et c'est dans les mêmes termes que, dans ses *Tragiques,* il y fait allusion comme à un événement connu, et rappelle que ce roi, transformé en *arquebusier*,

Giboyait aux passants trop tardifs à noyer.

On voit comment, dans le livre de M. Coquerel, des problèmes simplement curieux se mêlent à des récits de l'intérêt le plus élevé. La première partie de son travail nous en fait vivement désirer la suite. Le caractère dont l'auteur est revêtu, le fera évidemment accuser *à priori* d'une partialité que dément tout son livre. Je prie ici les esprits prévenus de remarquer une chose : c'est que des écrivains de notre temps, placés à un point de vue contraire, ont essayé d'excuser ou de justifier les persécuteurs du seizième siècle ; ils n'y ont pas réussi. L'opinion publique s'est refusée à cette impossible réhabilitation. Le sentiment général est si prononcé à cet égard, que, non-seulement dans l'histoire, mais dans tout ouvrage dont le sujet se rattache à cette sanglante période, roman, drame, opéra, opéra-comique même, l'auteur, quel qu'il fût, a toujours été obligé de donner le beau rôle aux protestants. Or, si je crois peu à l'infaillibilité des jugements de la foule dans la réalité où trop d'intérêts l'égarent, j'y crois devantage au théâtre, parce que là c'est la conscience seule qui dicte ses arrêts. Il y a là un verdict de la conscience publique qui tout à la fois honore le personnage multiple que Luther appelait *Monsieur Tout-le-Monde*, et justifie les historiens accusés de partialité à l'égard des réformés du seizième siècle.

LES MARTYRS DE LA LIBRE PENSÉE,

Cours public, professé dans la salle du grand conseil, par M. Jules Barni, professeur à l'Académie de Genève [1].

Le livre de M. Jules Barni n'est pas sans analogie avec celui de de M. Coquerel. Celui-ci raconte les souffrances du protestantisme naissant, M. Barni les persécutions subies par les philosophes de

1. Genève, chez les principaux libraires.

Digitized by Google

tous les temps. Ce martyrologe est riche en noms célèbres ; il comprend deux mille années, il commence à Socrate ; mais ce sont les temps modernes qui ont le plus grossi cette liste. M. Barni explique très-bien cette différence qui ne semble pas à l'avantage des modernes. « Dans l'antiquité grecque ou romaine, la religion n'a ni une doctrine arrêtée, ni un code sacré, ni un corps de prêtres chargé de conserver, d'interpréter et de développer la tradition, soit écrite, soit orale, et formant un pouvoir indépendant du pouvoir politique, un clergé, une Église. Point de dogmes précis, mais une collection de traditions vagues et incohérentes, c'est-à-dire de mystères et de légendes venues on ne sait d'où et formés on ne sait comment. Point de texte sacré : on n'a d'autres livres, quand on en a, que ceux des poëtes. Enfin point d'autorité ecclésiastique ; les prêtres ne sont que les représentants de l'État. Un tel ordre de choses était singulièrement favorable à la liberté de pensée, du moins à la liberté spéculative. » Rien de plus juste ; là où il n'y a pas d'orthodoxie, il est difficile de découvrir et de châtier les hérétiques. Peut-être conviendrait-il aussi d'ajouter que la découverte de l'imprimerie, — ce fait énorme, si fécond en conséquences de tout genre, et qui établit une démarcation radicale entre les temps antérieurs à Gutenberg et les temps qui ont suivi, — explique le redoublement de haine et l'acharnement des persécuteurs contre les livres, que leur multiplicité allait rendre insaisissables et d'autant plus dangereux. On s'est étonné parfois de l'indignation de Tacite racontant les suppressions de livres sous Tibère ou Domitien : ce fait, si commun dans les temps modernes, est pour lui monstrueux, inexplicable. C'est qu'en effet cette persécution était un véritable luxe de tyrannie, les livres ayant peu d'influence, et parce qu'ils étaient peu nombreux et parce qu'au milieu de l'ignorance commune ils trouvaient peu de lecteurs. Le seul moyen actif de propagande qu'aient connu les anciens, c'est l'enseignement oral ; or il est toujours assez facile de fermer la bouche aux gens. Il est un peu plus difficile d'arrêter la propagation des idées par l'imprimerie. Faites brûler les *Provinciales* par la main du bourreau ; arrêtez le *Télémaque* à la frontière. Les *Provinciales* et le *Télémaque* tireront de la proscription une cause nouvelle d'influence et de succès ; voilà à quoi aboutit la haine des persécuteurs ; et cette impuissance même nous explique leur rage. C'est aux œuvres modernes beaucoup plus qu'à celles de l'antiquité, que s'applique dans toute sa vérité la vigoureuse invective de Tacite contre le sénat faisant brûler l'histoire de Crémutius Cordus : « Il en échappa, dit-il, des exemplaires, cachés d'abord, puis reproduits. Donnons-nous ici la joie de nous rire un peu de ces hommes qui,

Digitized by Google

sous une autorité qui passe, se flattent d'étouffer dans l'avenir la mémoire de ce qu'ils ont fait. Opprimer le génie, c'est accroître son autorité ; et le seul fruit que les rois étrangers et ceux qui les imitent aient jamais retiré de ces persécutions féroces, c'est la gloire pour leurs victimes, la honte pour eux-mêmes. » Et Tacite fait remarquer qu'Auguste s'était, sans grands inconvénients pour lui, montré beaucoup plus tolérant pour les écrivains hostiles à sa puissance ; cela est vrai. Mais il faut convenir aussi que, depuis la découverte de l'imprimerie, la tolérance d'Auguste aurait été plus méritoire.

Je crois donc comme M. Barni que, pour des raisons qu'explique le progrès même de la civilisation, les modernes ont poursuivi les penseurs et surtout leurs écrits avec un acharnement inconnu à l'antiquité. C'était un hommage qu'ils rendaient à leur manière à la puissance de la pensée, devenue infiniment plus redoutable. Mais je ne suis plus de l'avis du savant écrivain quand il ajoute que « la tolérance religieuse fut beaucoup plus large à Rome qu'à Athènes. » C'est en effet une opinion bien souvent répétée, que les Romains n'ont fait qu'une exception à cette tolérance reconnue : et cette exception, ce seraient les persécutions contre le christianisme. Il y aurait ici plus d'une restriction à faire. Il faut se rappeler, que, loin de *souffrir toutes sortes de dieux,* comme le prétend Corneille, le sénat avait sous la république même ordonné la démolition des temples d'Isis et de Sérapis, dont le culte avait été récemment importé de l'Orient, et qu'il avait chassé tout à la fois et les philosophes grecs et les astrologues chaldéens. Il ne faudrait pas oublier non plus la mystérieuse et sanglante affaire des *Bacchanales*, plus d'un siècle et demi avant Jésus-Christ : cette confrérie secrète comptait plusieurs milliers d'adhérents, sept mille à Rome seulement, et surtout des femmes. Elle fut détruite avec d'épouvantables rigueurs. On imputait aux initiés toutes les infamies, dont on accusa plus tard les chrétiens et dont leurs premiers apologistes sont contraints de les justifier ; toutes celles qu'on imputa depuis à toutes les sectes persécutées, juifs, albigeois, etc. Sous l'empire, même avant la propagation du christianisme, on voit l'autorité toujours inquiète de tout ce qui lui vient de la Grèce et surtout de l'Orient. Au temps de Tibère, quatre mille Juifs sont déportés en Sardaigne. Contre le stoïcisme la persécution est permanente : dressez la liste de leurs grands hommes, c'est une liste de martyrs. D'un seul coup, Domitien exile de Rome tous les idéologues. M. Barni fait observer que ce qu'on persécutait en eux, ce n'était pas leur liberté spéculative, mais leur courageuse opposition à l'omnipotence impériale. Soit : mais la condamnation de Socrate à Athènes, n'avait-elle pas également un caractère aussi politique que

Digitized by Google

religieux[1]? La politique était-elle étrangère aux persécutions contre les chrétiens? Et dans les temps modernes, qu'il s'agisse des réformés ou des philosophes, est-ce que leurs doctrines n'ont pas été invariablement persécutées, non-seulement comme contraires à l'orthodoxie religieuse, mais aussi comme redoutables pour la société et pour l'État? Et, de fait, cette coalition des deux puissances qui reparaît à toute époque est assez concevable : la liberté de conscience en amène une autre, et l'instinct des oppresseurs ne saurait s'y tromper.

Quant aux Athéniens, que M. Barni juge bien sévèrement, je ne vois qu'un fait grave à leur reprocher, au point de vue de la liberté de conscience : c'est la condamnation de Socrate. Encore faut-il voir comment les choses se sont passées.

Jusqu'à l'âge de soixante-dix ans, Socrate vécut à Athènes, parlant librement de toutes choses. J'admets, si l'on veut, qu'à Rome Socrate n'aurait pas été exposé à ce qui finit par lui arriver à Athènes; mais pourquoi? C'est qu'on lui aurait fermé la bouche dès le premier jour. Quant à sa condamnation, à en juger par le recit détaillé que nous trouvons dans Platon et dans Xénophon, on en est à se demander si Socrate n'a pas voulu être condamné, et couronner par le martyre une vie consacrée à la vérité. Un serment, que prêtait tout Athénien arrivant à sa majorité[2], l'obligeait à respecter le culte national; Socrate avait dû le prêter tout comme un autre. C'est là l'idée de la religion d'État, idée fatale que l'on retrouve partout chez les anciens, où le culte fait souvent partie de la nationalité et en est parfois le seul lien, comme chez les Juifs, idée qui fait de toute dissidence philosophique ou religieuse un crime contre l'État. Mais, enfin, n'oublions pas que cette idée se retrouve assez souvent chez les modernes, et qu'il n'y a peut-être qu'une nation au monde qui en soit absolument dégagée, ce sont les États-Unis. Quoi qu'il en soit, on ne peut reprocher aux Athéniens d'avoir rempli bien rigoureusement les obligations

1. Voir sur ce point l'excellent ouvrage de M. Denis, *Histoire des théories morales dans l'antiquité.*

2. Voici la formule de ce serment :

« Jamais je ne déshonorerai les armes sacrées, jamais je n'abandonnerai le compagnon près duquel le sort me placera dans le rang. — Pour toute chose sainte et sacrée, je combattrai, soit seul, soit avec d'autres. — Je tâcherai de laisser la patrie plus grande et plus prospère que je ne l'ai trouvée. — J'obéirai docilement aux magistrats; je respecterai la constitution établie, et toutes les lois qu'établira la volonté de tout le peuple. Si quelqu'un renverse ces lois, ou refuse d'y obéir, loin de m'y prêter, je le punirai, soit seul, soit avec tous. — *Je respecterai le culte national.* — Que les Dieux soient témoins de mon serment ! » (*Cité par Stobée.*)

Digitized by Google

que leur serment leur imposait envers la religion, quand on voit Socrate jusqu'à soixante-dix ans prêcher impunément des doctrines très-peu orthodoxes au point de vue du paganisme. Cependant le procès a lieu. Socrate ne désavoue nullement ses doctrines; loin de là, il déclare loyalement que, si on voulait l'acquitter à la condition de « *cesser ses recherches accoutumées*, » il refuserait et répondrait sans balancer : « *Athéniens, je vous honore et je vous aime, mais j'obéirai au Dieu plutôt qu'à vous.* » Noble et franche déclaration, très-propre à faire rougir la plupart des philosophes modernes, si disposés aux compromis, mais très-propre aussi à irriter ses juges. Cependant on va aux voix, et sur cinq cent cinquante-six juges, il ne se trouve qu'une majorité de six voix pour déclarer Socrate coupable. Il faut convenir que la forte minorité qui le déclarait non coupable niait l'évidence; en cela elle faisait comme Socrate, elle obéissait à sa conscience, non à la loi.

Mais, une fois l'accusé déclaré coupable, tout n'est pas fini; il s'agit de déterminer la peine. Or, par une disposition très-libérale, la loi permettait au condamné de choisir entre ces trois peines : l'exil, — la prison perpétuelle, — l'amende[1]. Que fait Socrate? C'est ici qu'il franchit évidemment la limite que la loi la plus rigoureuse du devoir impose à un philosophe. A cette question des juges : Laquelle de ces peines choisis-tu? il répond par un persiflage : « La peine à laquelle je me condamne, dit-il, c'est d'être jusqu'à la fin de mes jours nourri au Prytanée, aux frais de l'État. » Qu'on se représente des juges, ayant un texte formel de la loi à appliquer, remplis d'ailleurs de préjugés fort concevables, et auxquels on fait une réponse aussi dérisoire : il y avait de quoi les outrer. Aussi, quand on va aux voix, la peine que réclamait l'accusation, la mort, est enfin prononcée contre Socrate.

Une fois condamné, il peut fuir. Ses amis lui en ont préparé les moyens. Il refuse : ce serait violer la loi, dit-il. On peut trouver là une assez singulière inconséquence; car il l'avait violée, la loi, il l'avait violée toute sa vie, en professant ce que la loi défendait. Il semble au contraire que son devoir eût été de fuir et d'épargner ce crime à sa patrie.

Ai-je besoin d'ajouter que je ne veux nullement, dans tout ceci, diminuer la grandeur morale de cette belle mort, mais simplement expliquer comme la cité tolérante par excellence, la ville des philosophes, a pu être amenée une fois à commettre ce crime de lèse-

1. Ses amis offraient de payer l'amende. Socrate le déclare aux juges (Platon). Ces souscriptions étaient permises à Athènes.

Digitized by Google

intelligence, dont elle ne tarda pas du reste à se repentir. J'ai voulu surtout protester contre cette supériorité, attribuée par M. Barni à Rome sur Athènes, relativement à la tolérance. A Rome, quand on est armé d'un texte de loi, on ne fait pas tant de façons pour l'appliquer.

Je ne connais qu'un Romain qui semble faire exception : c'est Gallion, frère de Sénèque et proconsul en Grèce. Quand les Juifs lui amènent saint Paul, qu'ils accusent « *de vouloir persuader aux hommes de servir Dieu d'une façon contraire à la loi*, » Gallion arrête saint Paul qui ouvre la bouche pour leur répondre, et il leur dit : « Si vous l'accusiez de quelque crime, je vous écouterais patiemment ; mais comme il ne s'agit ici que de querelles religieuses, arrangez-vous comme vous l'entendrez. *Je ne veux pas être juge de ces choses.* » Ce Romain semble avoir deviné la tolérance. Malheureusement les *Actes des Apôtres* ajoutent : « Alors tous les Grecs, ayant saisi le chef de la synagogue, le battaient devant le tribunal ; et Gallion ne s'en mettait pas en peine. » On voit que sa tolérance tenait beaucoup moins à son respect pour la liberté d'autrui qu'à son mépris pour des idées qui lui étaient étrangères, et surtout pour ceux qui les professaient.

M. Barni a étudié avec une sympathie généreuse le rôle des stoïciens à Rome. On peut se placer à deux points de vue différents pour juger cette philosophie si haute : ou à un point de vue absolu, purement philosophique, et alors au milieu d'admirables vérités on trouvera dans la doctrine stoïque des exagérations et des erreurs ; ou bien au point de vue de l'histoire, et alors tout s'explique. Le stoïcisme n'est pas une philosophie purement spéculative ; c'est une philosophie de combat. Ce ne sont pas seulement des penseurs, ce sont des hommes. Au temps des Césars, seuls ils demeurent libres, et c'est un spectacle qui relève l'âme attristée par tant de corruption et de bassesses, que celui de ces hommes énergiques et fiers restant debout au milieu de l'universelle prostration. Plutarque, parlant des Asiatiques si dociles à toute servitude, les appelle « les peuples qui ne savent jamais dire *non*. » Seuls de leur temps, les stoïciens ont su dire *non* : ils l'ont dit par leur vie, ils l'ont dit par leur mort. De tous les stoïciens célèbres à Rome, vous n'en trouverez que deux qui soient morts de mort naturelle : Épictète, l'éloquent esclave, qui fut seulement exilé, et Marc-Aurèle, le plus grand peut-être de tous, car il sut résister à la tentation suprême, celle du pouvoir absolu. Qu'on ne nous parle donc pas et de leur orgueil si légitime, et de la roideur de leur attitude. On connaît le type de l'Hercule antique si souvent reproduit. Ses mains s'appliquent avec une contraction nerveuse sur ses robustes flancs ; une de ses jambes est tendue en avant ; tous ses muscles ex-

Digitized by Google

priment l'effort. C'est que sur ses épaules repose le globe du monde. Si vous supprimez le fardeau qu'il porte, la convulsive énergie des muscles ne se comprend plus. Il en est de même des stoïciens. Eux aussi, ils portaient le poids accablant des corruptions romaines. Si l'on veut les comprendre, il ne faut pas les détacher de leur temps, il faut s'y replacer avec eux. C'est ce qu'a fait M. Barni; mais à côté de ces fortes vertus, de ces mâles doctrines, il n'oublie pas de rappeler tout ce que le stoïcisme apporta de vertus douces en ce monde; c'est précisément ce qu'on a presque toujours oublié. Ce sont eux pourtant qui les premiers, brisant l'étroite enceinte de la cité antique, ont prêché l'amour de l'humanité, sans distinction de classe ou de nationalité [1]. Ce sont eux qui les premiers ont protesté contre les combats de gladiateurs, contre l'esclavage; eux qui, les premiers, ont établi, comme le remarque M. Barni, « que la femme est moralement l'égale de l'homme. De cette égalité morale, le stoïcisme concluait que la femme ne doit être ni la servante, ni la pupille de l'homme, mais sa compagne, et que, si le mari peut exercer sur elle une certaine autorité, ce ne doit pas être un pouvoir d'empire, mais de protection et d'amour. » On nous parle souvent de la stérilité du stoïcisme; on nous demande ironiquement quelle trace il a laissée dans le monde : — ses exemples d'abord, puis ses idées, qui ont fini par triompher; elles sont toujours vivantes, et font partie du patrimoine même de l'humanité. Qu'on oublie à qui on les doit et ce qu'elles ont coûté aux premiers qui les ont mises dans le monde, cela se peut et ne prouve que notre ignorance et notre ingratitude; mais elles n'en subsistent pas moins, et cela vaut bien peut-être ce qui nous reste de leurs bourreaux, des ruines d'arcs de triomphe et d'amphithéâtre, et le souvenir des outrages qu'ils ont faits à l'humanité. M. Dubois-Guchan, dans un livre devenu célèbre, mais autrement sans doute que l'auteur n'aurait voulu, a écrit ceci au sujet des persécutions subies par les stoïciens : « Ce que les empereurs punirent, ce qu'ils continrent ou voulurent contenir, ce furent les perturbateurs lettrés ou philosophes [2]. » M. Barni, au contraire, nous raconte avec une admiration communicative l'histoire d'un de ces *perturbateurs*, Pétus Thraséa, *contenu* par Néron. Tâchons, en nous plaçant au point de vue de M. Dubois-Guchan, de deviner en quoi Thraséa fut un perturbateur. Au premier abord, son opposition paraît bien modeste, et l'acte le plus vif qu'il se permit, ce fut de ne pas s'associer aux félicitations que le sénat prodigua à Néron, à l'oc-

1. Non sibi, sed toti natum se credere mundo. (Lucain.)
2. *Tacite et son siècle*, t. 1er, p. 592.

Digitized by Google

casion d'une de « *ses difficultés de famille*, » — le meurtre de sa mère. Mais ce silence était séditieux; aussi est-il approuvé par Tacite, autre perturbateur. Thraséa ne tarda pas à être accusé, c'est-à-dire condamné. L'accusateur lui reprochait principalement deux choses: 1° son impiété, *spernit religiones;* Thraséa ne croit pas à la divinité de Poppée, femme de Néron, lequel lui avait fait accorder les honneurs divins, après l'avoir tuée d'un coup de pied dans le ventre; 2° sa conduite séditieuse; depuis trois ans il n'assiste plus aux séances du sénat : « On ne lit le journal dans les provinces et dans les armées que pour savoir ce que Thraséa ne fait point. » L'accusateur insinue en outre que Thraséa avait peu d'admiration pour les talents artistiques et « *la voix céleste* » de Néron. Ce furent ces crimes, tout négatifs, on le voit, que Néron « contint ou voulut contenir. » Thraséa reçut l'ordre de s'ouvrir les veines. « Faisons cette libation à Jupiter libérateur, » s'écria-t-il, quand il vit couler son sang. Ces dernières paroles prouvent qu'il était incorrigible. Voilà ce que j'aperçois de plus grave dans la biographie de ce perturbateur, et de plus propre à justifier l'arrêt prononcé par M. Dubois-Guchan.

Je voudrais pouvoir suivre M. Barni à travers les éloquentes leçons qu'il consacre à l'histoire des victimes de l'intolérance, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, Hypathie, Abélard, Ramus, Campanella, Jordano Bruno, etc. Dans un sujet de ce genre, il y avait un nom qui se présentait fatalement : celui de Michel Servet. M. Barni n'a pas craint de flétrir le crime de Calvin dans la métropole du calvinisme, et il a prononcé sur ce sujet deux leçons qui l'honorent et qui honorent aussi ses auditeurs. Il paraît pourtant qu'elles ont soulevé à Genève quelques réclamations; l'auteur dit à ce propos : « Certaines personnes m'accusent de n'avoir pas su me placer *au point de vue du seizième siècle*, et d'avoir jugé Calvin à travers les idées du dix-neuvième, comme si les notions les plus élémentaires du bien et du mal dataient de notre temps, et comme si, au temps de Calvin, la théologie avait en effet étouffé dans le monde toute conscience. » M. Barni a bien fait de tenir peu de compte de l'opinion de ces personnes. Il eût été étrange, en effet, en célébrant les héros de la pensée libre, de reculer soi-même devant des susceptibilités patriotiques ou religieuses, que l'on peut concevoir mais non approuver. A Genève surtout, pour un homme de cœur, c'était une nécessité de ne pas éviter un tel sujet, et de flétrir cette persécution oblique et violente tout à la fois, condamnée, il y a deux siècles, par les protestants Basnage et Jurieu, comme étant, de la part de Calvin, *un reste de papisme*, mais, en revanche, approuvée par Bossuet. Le passage de Bossuet mérite d'être cité, ne fût-ce que pour montrer les progrès accomplis

Digitized by Google

depuis un siècle et demi, et nous rassurer sur l'avenir. « Selon vous, dit Bossuet à Basnage, c'était *un reste de papisme de punir Servet?* c'est donc un des fruits de la Réforme de laisser l'impiété et le blasphème impunis, de désarmer le magistrat contre les blasphémateurs et les impies; on peut blasphémer sans crainte à l'exemple de Servet, nier la divinité de Jésus-Christ, etc... Il ne reste plus qu'à s'écrier : Heureuse la contrée où l'hérétique est en repos aussi bien que l'orthodoxe, où l'on conserve les vipères comme les colombes et les animaux innocents, où ceux qui composent les poisons jouissent de la même tranquillité que ceux qui préparent les remèdes! Qui n'admirerait la clémence de ces États réformés? On disait dans l'ancienne loi : *Chasse le blasphémateur du camp, et que tout Israël l'accable à coups de pierre.* Nabuchodonosor est loué pour avoir prononcé dans un édit solennel : *Que toute langue qui blasphémera contre le Dieu de Sidrac, Misac et Abdénago, périsse, et que la maison des blasphémateurs soit renversée!* Mais c'étaient là les ordonnances de l'ancienne loi, et l'Église romaine les a trop grossièrement transportées à la nouvelle. Où la Réforme domine, l'hérétique n'a rien à craindre, fût-il aussi impie que Servet et aussi grand blasphémateur... Que le blasphème est privilégié! que l'impiété est heureuse! Voilà sérieusement où en viennent les fins réformés : ils prononcent sans restriction que le prince n'a aucun droit sur les consciences [1]. »

Hélas, oui! Et ce ne sont plus seulement aujourd'hui les *fins réformés*, c'est tout le monde dans tous les pays civilisés; je doute qu'il s'y trouvât aujourd'hui quelqu'un pour approuver la doctrine de Nabuchodonosor et de Bossuet. Ce progrès, nous le devons à ces libres penseurs dont M. Barni nous raconte si bien la tragique histoire; pour un tel bienfait, et payé si cher, ils méritent au moins qu'on ne laisse ni méconnaître leur vertu ni s'effacer leur souvenir.

1. Bossuet, *Défense de l'histoire des variations*, § III.

EUGÈNE DESPOIS.

Digitized by Google

REVUE DES THÉATRES

Il y a cent ans, le genre essentiellement français de l'opéra-comique n'existait encore qu'à l'état de *comédie mêlée d'ariettes*. La musique n'était qu'un accessoire et restait au second plan, comme dans nos vaudevilles d'aujourd'hui. Parmi les nombreux compositeurs qui travaillaient pour la comédie italienne, Philidor et Duni jouissaient d'une faveur particulière. Le public les écoutait avec plus d'attention que les autres; on leur laissait aussi plus de place. Déjà le parti de l'opposition disait que le *Tom Jones* de Philidor méritait le titre d'opéra tout autant, sinon mieux, que les partitions à grand tapage du bonhomme Rameau. Les artistes chantants de la troupe italienne, Clairval, Cailleau, madame Laruette, tous comédiens excellents, soutenus par les partisans de la musique étrangère, n'attendaient plus qu'un maestro de génie pour se poser ouvertement en rivaux de l'Académie royale de musique. Ce fut Grétry qui leur en fournit l'occasion. Il arrivait d'Italie, complétement inconnu, mais dévoré du désir de se faire connaître. Avec bien de la peine, il obtint une audition de MM. les directeurs du grand Opéra, lesquels se moquèrent si cruellement de lui et de sa musique que le pauvre jeune homme s'apprêtait à retourner dans son pays, quand M. de Creutz, ambassadeur de Suède, lui promit de le recommander à Marmontel. Par égard pour le comte de Creutz, bien plus que par confiance dans le talent de ce petit Liégeois sans réputation, Marmontel voulut bien arranger pour la scène un conte de Voltaire qui faisait grand bruit. Le *Huron*, écrit et mis en musique en six semaines, fut si goûté du public que, malgré son titre de comédie mêlée d'ariettes, tout le monde le baptisa opéra. La faiblesse même du libretto tourna au profit du compositeur, en démontrant que tout le mérite de cet ouvrage était dans le charme de la musique, et, de ce jour, la rivalité entre la troupe des Italiens et celle de l'Académie royale se trouva si bien établie que l'avantage fut donné par les novateurs à la première. Grimm ne manqua pas de relever, en termes accablants et même peu civils, l'erreur que la direction de l'Opéra venait de commettre en repoussant avec mépris le jeune compositeur.

« Apparemment, disait-il dans sa *Correspondance*, ces messieurs ont

Digitized by Google

une peur du diable que la musique ne prenne racine dans leur boutique, et ne les force à se défaire de ce vieux et détestable fonds dont ils osent nous repasser les guenilles l'une après l'autre, avec une témérité bien justifiée par la dureté et l'ineptie de nos oreilles. Le succès brillant que M. Grétry vient d'avoir sur le seul théâtre que la musique puisse regarder comme son asile en France peut du moins faire sentir à ces tristes directeurs quel homme ils ont dédaigné ou desservi. »

En parlant ainsi, Grimm prenait encore plus de plaisir à donner sur les doigts à messieurs de l'Académie royale qu'à rendre justice à Grétry. Le grand point, c'était de crier par-dessus les toits que l'unique asile de la musique en France était le théâtre de la rue Mauconseil. Pendant ce temps-là, Diderot, encore plus passionné que Grimm, disait aux défenseurs de la grande musique : « Bâillez donc, messieurs, bâillez à votre aise; ne vous gênez pas... le petit dieu étranger (la musique italienne) se place humblement sur l'autel, à côté de l'idole du pays ; peu à peu il s'y affermit ; un beau jour, il poussera du coude son camarade, et patatras ! »

En sorte que Grétry qui, deux mois auparavant, ne savait que devenir, et se préparait à chercher dans son pays quelque chétive position de maître de chapelle, se trouvait tout à coup opposé à l'idole du pays et poussé en avant par les beaux esprits et les écrivains les plus influents. On se demandait à Paris qui était cet étranger, d'où il venait, quelle figure il avait. Grimm crut devoir donner son portrait : « M. Grétry, dit-il, est de Liége; il est jeune; il a l'air pâle, blême, souffrant, tourmenté : tous les symptômes du génie. Qu'il tâche de vivre, s'il est possible!... Sa physionomie est douce et fine; il est d'un commerce aimable. Il a épousé une jeune femme qui a des yeux bien noirs, et c'est bien fort pour une poitrine aussi délicate que la sienne; mais enfin, il se porte mieux depuis qu'il est marié, et M. le comte de Creutz dit qu'il en faut glorifier le Très-Haut. »

Avec son appétit presque déréglé de travail, sa légitime ambition, son amour profond pour son art, Grétry n'était pas homme à s'endormir sur un premier succès. La tête bourrée de mélodies qui demandaient à sortir, il relançait Marmontel pour obtenir d'autres poëmes. On ne l'en laissa pas manquer. Il composa successivement la musique des comédies lyriques de *Lucile*, de *Sylvain*, du *Tableau parlant* et des *Deux Avares*. Dans les deux premières, écrites par Marmontel, la part de la musique étant déjà plus considérable que l'usage ne l'avait permis jusqu'alors, l'auteur des paroles s'attribuait naïvement la gloire d'avoir créé le genre de l'opéra-comique. Grâce à

Digitized by Google

la prodigieuse facilité du maestro, les partitions se trouvaient achevées le même jour que le poëme, car Grétry, plein d'ardeur et d'impatience, s'emparait des scènes en vers, une à une, et les rapportait en musique le lendemain. Au lieu de s'appesantir, dans ses mémoires, sur ses *Contes moraux*, si oubliés aujourd'hui, et de s'étendre longuement sur ses *Incas* et son interminable *Bélisaire*, Marmontel aurait bien mieux fait de nous laisser plus de détails sur les commencements de sa collaboration avec Grétry. Le passage suivant, que je trouve dans son troisième volume, semble fait exprès pour donner une idée de ce qu'il aurait pu nous apprendre d'intéressant :

« Jamais, dit Marmontel, travail ne m'a donné des jouissances plus pures. Mes acteurs de prédilection, Clairval, Cailleau, madame Laruette étaient les maîtres de leur théâtre. Madame Laruette nous donnait à dîner. Là je lisais mon poëme et Grétry chantait sa musique. L'un et l'autre étant approuvés dans ce petit conseil, tout se préparait pour mettre l'ouvrage au théâtre, et, après deux ou trois répétitions, il était donné. »

Cette façon sommaire de monter un opéra ne ressemble guère aux longs travaux des théâtres de nos jours. La rapidité d'exécution des acteurs d'autrefois ne tenait pas seulement au talent des comédiens et à leur confiance en eux-mêmes ; il en faut attribuer une bonne part à l'habitude qu'ils avaient de se réunir ailleurs qu'au théâtre, de vivre en commun et de travailler ensemble, sans attendre qu'un bulletin de répétition vînt les convoquer. Cependant le sixième ouvrage de Grétry leur donna plus de peine. *Zémire et Azor* était un véritable opéra en quatre actes. Grétry en composa la musique en 1770, sur la fin de l'hiver. On aurait représenté cet ouvrage à l'occasion du mariage du Dauphin (Louis XVI), si le duc d'Aumont, surintendant des menus-plaisirs, n'eût été pris d'un étrange scrupule : « Votre pièce, dit-il à Marmontel, est tirée d'un conte de fées, *la Belle et la Bête*. Il m'est impossible de donner ce spectacle au mariage du Dauphin : on prendrait cela pour une épigramme. »

Marmontel effrayé répondit que l'épigramme était de monsieur le duc et non de lui, et qu'il fallait bien se garder de la répéter. La vérité est qu'il n'y avait de bête en tout cela que le duc d'Aumont ; mais ni les auteurs ni les artistes n'osèrent plus souffler mot de la pièce ; *Zémire et Azor* semblait pour longtemps sous le boisseau, quand, par bonheur, M. de Duras remplaça aux menus-plaisirs le duc d'Aumont. Pendant un voyage de la cour à Fontainebleau, en 1771, on voulut entendre un opéra de Grétry ; le nouveau surintendant prit sans hésiter la pièce de Marmontel. Elle fut représentée à Fontainebleau le 9 novembre et à Paris le 10 décembre suivant. Clairval et Cailleau se

Digitized by Google

surpassèrent dans les deux rôles d'Azor et de Sander. La voix de Clairval était d'une étendue prodigieuse, ce qui, pour la plupart des compositeurs, eût été une occasion de chercher de grands effets; mais Grétry, en homme prudent, voulant que le rôle d'Azor pût être chanté par d'autres artistes, ne sortit pas du registre ordinaire du ténor. Le passage suivant des *Essais sur la musique* donne une haute opinion du caractère autant que du talent de ce Clairval : « Depuis plusieurs années, dit Grétry, Cailleau avait été en possession des principaux rôles; Clairval, par une complaisance rare, avait consacré ses talents à faire briller ceux de Cailleau, en jouant à ses côtés des rôles presque accessoires. S'il me fut doux de lui confier, de l'aveu de Marmontel, le premier rôle dans une pièce en quatre actes que le succès couronna, le charme qu'il répandit dans ce rôle nous en récompensa largement... J'ai toujours cru que le physique charmant de cet acteur, apprécié d'avance des spectateurs, avait contribué à l'illusion qu'il produisit dans ce rôle. Clairval était bien, en effet, le jeune prince dent la monstruosité cachait des traits aimables qu'on devinait sous son masque. »

Zémire et Azor, traduit et représenté dans toutes les langues de l'Europe, même en patois flamand, fit le tour du monde civilisé. Tous les directeurs des théâtres de province dont les affaires allaient mal, relevèrent leurs finances en faisant connaître cette pièce au public de leurs petites villes. Les belles dames ne manquèrent pas d'appeler *Azor* leurs petits chiens favoris, et ce nom descendit des salons jusque dans les loges des portières, où il se retrouve encore parfois, comme un écho lointain d'un des succès les plus populaires du siècle dernier. Le pauvre Marmontel n'en tira pas grand honheur; toutes les louanges allaient au musicien, dont on avait grand soin de le séparer : La belle, disait-on partout, c'est la musique de Grétry, et la bête c'est la pièce de Marmontel. Mais, comme le remarque Grimm avec raison, tout en critiquant sévèrement le poëme, ce méchant bon mot était trop facile à faire, trop indiqué d'avance par le titre même de l'ouvrage, pour que les bons esprits eussent le courage de s'en faire une arme contre l'auteur des paroles. Les ricaneurs sans pitié l'auraient aussi bien appliqué à une pièce meilleure. Il est certain que, la donnée féerique une fois acceptée, ce libretto n'est pas plus bête que beaucoup d'autres. Sans doute, on peut crier à l'absurde quand le maître mystérieux du palais enchanté, après avoir offert à ses hôtes un souper magnifique et toutes les aises dont ils avaient besoin, se met en fureur contre Sander, jusqu'à vouloir le faire mourir, pour une rose que le voyageur a cueillie sans permission. Mais il faut aussi accorder à l'auteur que ce moyen, tout absurde qu'il semble, n'est

Digitized by Google

qu'un prétexte imaginé par Azor pour attirer chez lui la fille de Sander, car il sait bien que Zémire ne laissera point mourir son père. La menace de mort n'est pas autrement sérieuse, et dans l'empire fantastique où un prince, beau comme un astre, peut être changé en bête, il n'y faut pas regarder de si près.

Quant à la musique de Grétry, tout ce qui appartient aux voix en est resté jeune, parce que l'expression en est toujours juste. Dès le premier air que chante Sander :

> Le malheur me rend intrépide;
> J'ai tout perdu, je ne crains rien.

On reconnaît le cachet du maître. On sent que le génie du musicien est en rapports constants et intimes avec son cœur, qu'il était ému lui-même en faisant chanter son personnage et qu'il connaît les passions. Grétry ne s'élève pas jusqu'au sublime, comme Mozart; il n'a pas la grandeur de Gluck, ni le pathétique de Mehul. Dans les mouvements extrêmes de l'âme, il manque de souffle. Grétry n'est point, comme le disait Diderot, dans son style coloré, *un torrent qui entraîne et déchire ses rives;* mais, à défaut d'un certain degré de force qui chez tant d'autres dégénère en exagération, il a toujours une justesse d'expression parfaite, un goût exquis, la finesse d'un excellent observateur. Jamais on ne le surprend ni impuissant à rendre ce qu'il sent, ni à côté du vrai. Ses mélodies jaillissent naturellement d'une source abondante, inépuisable. Nul effort, nul apprêt, nulle contorsion. Chaque personnage soutient son caractère. Le domestique Ali, ne voulant plus quitter ce château où l'on soupe si bien, et revenu de ses frayeurs jusqu'à dire à son maître de s'en aller sans lui, est d'un bon comique. Azor, soupirant de sa laideur et de l'horrible impression qu'elle produit, pourrait sans doute exprimer son désespoir avec plus d'énergie; mais sa tristesse est touchante et suffit pour attirer sur lui l'intérêt; quand il chante à Zémire le fameux air : *Du moment qu'on aime*, la musique est éminemment tendre et amoureuse. Dans les sentiments doux, dans les effets de grâce, comme le trio des jeunes filles : *Veillons, mes sœurs*, ou l'air de Zémire : *Azor! en vain ma voix t'appelle*, tout cela plaît, charme l'oreille et va droit au cœur.

Les passages qui ont un peu vieilli sont ceux de pure fantaisie où le cœur humain n'est pas en jeu. L'orage gronde faiblement et la pluie ne mouille guère. On sait mieux aujourd'hui peindre les colères de la nature. L'air de bravoure que chante Zémire pour faire entendre sa belle voix se ressent un peu de son grand âge. Nos grand'mères chantaient ainsi; mais qu'importe? Ces chevrottements d'un art qui

Digitized by Google

venait de naître font mieux sentir le prix des vieux chefs-d'œuvre. Le faible bruit de l'orchestre qui accompagne souvent en quatuor n'est pas non plus désagréable. L'échelle des sons y est si bien ménagée qu'on s'apercevrait à peine de cette faiblesse, si la pièce n'était toujours précédée de quelque bluette en un acte où l'instrumentation moderne, surchargée de sons stridents, a déjà fatigué le tympan du spectateur. La reprise de *Zémire et Azor* est encore une heureuse exhumation. Pendant les trois heures qu'on passe à écouter cette gracieuse musique, on se sent en communication d'esprit et de cœur avec un maître aimable, plein de bonhomie, d'enjouement et d'imagination, et je gagerais volontiers que ceux à qui cet ouvrage plaît beaucoup sont de bonnes gens. S'il faut en croire Marmontel et Grétry, les artistes qui ont créé leurs rôles étaient des chanteurs admirables; mais, à défaut du beau Clairval, on peut se contenter de M. Warot; sa voix pure et d'un timbre charmant, son jeu simple, son talent sans recherche, auraient certainement obtenu l'approbation des deux auteurs. M. Troy s'est fait assez applaudir dans le rôle de Sander, pour que les érudits n'aient point eu le loisir de songer à ce Cailleau que nos pères ont tant aimé. Quant à l'incomparable madame Laruette, je ne sais ce qui en était; mais il est probable que si nous l'avions étendue, mademoiselle Baretti n'aurait pas réussi à la faire oublier.

Ceux qui trouvent que *Zémire et Azor* a quelque peu vieilli en pourraient dire autant d'un ouvrage tout neuf, représenté au Théâtre-Français. La *Dolorès* de M. Bouilhet a le défaut d'arriver trente ans trop tard. Ce n'est même pas un défaut, c'est un malheur. Bien résolûment, M. Bouilhet a voulu, en 1862, écrire un drame en vers de l'école d'*Hernani* et de *Marion de Lorme*, quand cette école a disparu. Le temps n'est plus où l'on disputait avec fureur sur un sonnet, sur un vers, sur un hémistiche, sur la virgule d'une césure, — temps regrettable et charmant sans doute, mais enfin passé à jamais. Le cor d'Hernani a eu son retentissement, mais enfin il ne sonne plus. Est-ce un rêve? Serions-nous encore en 1830, et trente-deux almanachs seraient-ils nuls et non avenus? Faisons semblant de le croire et prêtons-nous à dette douce illusion.

Nous sommes en Espagne, en plein Tolède. La perle de Tolède, pour le moment, est une certaine Laura, comtesse de Roxas, accompagnée d'un mari au manteau sombre, à l'humeur jalouse et plus sombre que son manteau. Tous les muguets de la cour se meurent d'amour pour l'impérieuse, l'orgueilleuse, la capricieuse Laura. Cependant l'inhumaine semble s'apprivoiser en faveur du beau marquis d'Avila. Ce marquis a une vieille tante, femme prudente et bien

Digitized by Google

avisée, qui redoute pour son neveu une liaison coupable et dangereuse. La bonne dame fait venir de province Dolorès, jeune fille orpheline, sa pupille, autre perle merveilleuse de grâce et de beauté, qui, lancée à l'improviste, au milieu de la cour, y produit l'effet d'un pétard. D'Avila se détache du soleil pour s'attacher à l'étoile nouvelle, au grand dépit de la vindicative Laura. Le plus chaud, le plus ardent, le plus fou des amoureux de la comtesse, c'est Fernand de Torrès, brave militaire qui, ayant peu fréquenté la cour, tombe dans les embûches de la coquette. Laura se jette à sa tête et le charge de la vengeance dont elle a soif. Fernand tuera le marquis; cela n'est pas douteux. Il ne faut plus que la provocation de rigueur dans toute pièce de cape et d'épée. Un quiproquo amène cette provocation. D'Avila fait chanter sous les fenêtres de Dolorès une sérénade, dont, par parenthèse, les paroles sont fort jolies et les vers bien tournés. Fernand s'imagine que les compliments de cette poésie s'adressent à la comtesse. Les deux dames habitent sur la même place, et leurs balcons sont assez voisins pour qu'on puisse s'y méprendre. Fernand ne manque pas de s'écrier tout haut que la musique est mauvaise, la poésie exécrable, et l'auteur un sot. Aussitôt les rapières sont au vent et déjà croisées, quand les amis des combattants les séparent. On se donne rendez-vous pour le lendemain. Ce sera, cette fois, un duel régulier; mais, dans l'entr'acte, le marquis a été assassiné au coin de la rue. Un *bravo* apposté par le comte de Roxas a fait le coup, et s'est enfui, sans avoir été vu de personne. Fernand, qui a passé la nuit chez la comtesse, est accusé de s'être lâchement débarrassé de son rival, et l'honneur lui défend de constater son *alibi*, dont la preuve exhibée perdrait sa maîtresse. Après deux actes écoulés, voilà enfin une situation, et la pièce commence.

Au milieu de cet imbroglio, où ce qui touche à l'action est noyé dans les détails et par conséquent difficile à saisir, le spectateur a pourtant appris que Dolorès a connu Fernand dans sa province, qu'il l'a aimée, et qu'elle l'aime encore tout infidèle qu'il est. On aurait pu ne pas s'en apercevoir, si l'on n'eût observé que Fernand, car il n'a pour la jeune fille ni un mot, ni une pensée, ni un regard; Dolorès ne lui est de rien, et cette indifférence trop grande nuit à l'intérêt de la pièce. Comment espérer que cet insensé puisse jamais revenir à Dolorès? Mais il ne s'agit pas du chemin du bon sens et de la raison; suivons la route où nous conduit le parti pris du poëte.

Une fois obligé au silence par son honneur castillan, malgré l'accusation capitale qui le menace, Fernand ne parlera pas. Il se laissera condamner; il acceptera la mort infâmante, le mépris public, l'abandon de ses amis. Cependant il a un vieux père. Don Pèdre de Torrès,

Digitized by Google

taillé dans le marbre d'où Victor Hugo a tiré ses grandes figures de Ruy Gomès de Silva et de Saint-Vallier, vient sommer son fils de s'expliquer avec lui. Dominé par l'éloquence du vieillard et par l'autorité paternelle, Fernand laisse deviner son secret. Don Pèdre comprend sans hésiter les scrupules de son fils ; il les approuve et les partage. Périsse le dernier enfant des Torrès, plutôt que de forfaire à l'honneur et de sauver sa tête par une action lâche ! La race s'éteindra, s'il le faut ; mais, un jour, quand elle aura disparu, l'innocence de son dernier rejeton sera reconnue. Cette résignation héroïque, exprimée en vers très-beaux, n'empêche point le vieillard de tenter un effort sur l'esprit de la comtesse. Il fait un appel à la générosité de l'orgueilleuse Laura ; il réussit à lui persuader de se rendre chez le roi pour lui faire, comme à un père, la confidence de sa faute. Laura va partir, en effet, décidée à ce sacrifice, quand Dolorès vient la sommer de sauver Fernand. La présence et les reproches de sa rivale réveillent l'orgueil et la jalousie de la comtesse ; elle retire sa promesse et ne veut plus parler. Dolorès indignée parlera donc : pendant la fatale nuit de la sérénade, elle a épié les faits et gestes de Fernand, et elle l'a vu se glisser dans l'ombre chez la comtesse. Comme elle le remarque avec raison, la Providence a placé là un témoin qui doit comparaître et dire la vérité.

Si Dolorès parlait, comme elle le veut et le doit, la pièce finirait. C'est donc uniquement pour l'empêcher de finir que don Pèdre s'oppose à la démarche de Dolorès, qu'il lui défend de témoigner en faveur de Fernand et qu'il lui barre le passage quand elle veut sortir. Ici le vieillard devient absurde ; son entêtement à laisser périr son fils n'a plus aucune raison d'être, et l'on ne voit plus de motif pour s'intéresser à des gens qui, ayant dans les mains les preuves de leur innocence, veulent absolument se laisser condamner. C'est ce qui arrive à Fernand ; il part pour aller à l'échafaud, appuyé sur le bras de ce père déraisonnable. Dolorès, qui ne devait pas tenir compte de la défense du vieillard, imagine un autre expédient. Elle se jette aux pieds du roi et lui déclare que Fernand a passé la nuit chez elle. Vite, on court après le condamné, on le rattrape et il revient pour démentir Dolorès, qui persiste dans sa fausse déclaration et le sauve malgré lui. Fernand touché du dévouement de Dolorès, revient à elle, tombe à ses pieds et lui offre son cœur et sa main. Il semble que rien ne s'oppose au bonheur de ces deux amants, et l'auteur aurait bien pu donner au public la satisfaction de les voir unis. Rodrigue et Chimène ne meurent pas, et cependant le *Cid* n'en est pas moins une tragédie. Mais M. Bouilhet n'a point pardonné à son héroïne. Dolorès, avant de venir s'accuser elle-même pour sauver son amant, avait pris

Digitized by Google

du poison, moyen sûr d'échapper à la honte, mais non de réussir dans son entreprise, car le poison aurait pu la tuer plus tôt qu'elle ne le voulait. Elle en meurt, à point nommé, quand elle n'aurait plus qu'à se laisser vivre pour être heureuse. Fernand la reçoit dans ses bras, et se tue vertement d'un coup d'épée, pour ne pas lui survivre. Tel est ce drame bizarre, où la logique est si souvent blessée que l'analyse suffit à en faire ressortir les graves défauts.

Malgré tout, l'œuvre de M. Bouilhet est celle d'un véritable poëte. On y rencontre quantité de beaux vers, point de mauvais goût, point de chevilles. Mais son incontestable talent lyrique ne l'appelle pas au théâtre. Tous les moyens, tous les prétextes ne sont pas bons pour amener une tirade brillante ou un ingénieux arrangement de mots. Un plan bien conçu, des sentiments bien humains, des situations admissibles sont d'abord nécessaires. L'auteur de *Dolorès* n'a pas l'air de s'en soucier; mais il reconnaîtra bientôt son erreur. Cette pièce n'est pas de notre temps; elle ne représente en aucune façon l'art dramatique au point où il en est aujourd'hui, — c'est un des compliments qu'on peut lui faire; mais elle n'exercera pas d'influence et ne laissera pas un long souvenir au théâtre. Sa place est dans un livre.

Au Gymnase, on représente une autre pièce non moins fantasque que celle de M. Bouilhet, mais qui révèle un esprit plus original. Si M. Plouvier arrivait pour la première fois au théâtre avec sa comédie des *Fous*, on la prendrait pour les prémices d'un jeune talent auquel il ne manque que de l'expérience. L'intrigue de cet ouvrage n'a point de solidité; d'un acte à l'autre l'action n'avance point, et les personnages épisodiques occupent toute la place. Un jeune homme, relégué au Havre, brûlant du désir de voir Paris et d'y faire toutes les sottises que comporte son âge, s'enfuyant de la maison, entraîné par une bande de vauriens qui passe dans sa petite ville, tombant dans les filets d'une créature ignoble, et revenant au bercail éclopé comme le pigeon de la fable et presque déshonoré, pour épouser une jeune fille qui l'aimait depuis longtemps, ce n'est pas assurément un sujet neuf. La bande des fous, qui entraîne ce jeune homme peu clairvoyant, pourrait s'appeler une collection d'*espèces*, pour ne pas dire de franches canailles, avec lesquelles un homme qui se respecte ne voudrait pas vivre pendant une heure. Cependant, malgré l'invraisemblance, malgré la lenteur de l'action, malgré les développements oiseux, il y a dans cette pièce des traits de caractère observés sur nature et fortement rendus, deux personnages curieux quoique étrangers à l'intrigue, et une scène d'une valeur dramatique très-grande.

A côté des fous qu'on devrait appeler des coquins, l'auteur a placé le seul fou de la pièce, qui est le buveur d'absinthe. Celui-là perd

Digitized by Google

réellement la raison et se fait enfermer dans une maison de santé. Il s'en échappe au quatrième acte, et vient reprendre sa place à table, auprès de ses amis. L'agent de police qui le cherche pour l'arrêter se déguise en garçon d'hôtel et sert le souper, pensant bien qu'il reconnaîtra aisément son fou dont il n'a jamais vu le visage. Mais à chaque discours des convives, les soupçons de l'agent passent d'un personnage à l'autre, et le dernier qui parle est toujours celui que le chercheur désorienté veut appréhender au corps. Si cette scène, au lieu d'être un hors-d'œuvre, appartenait au fond même du sujet, elle mériterait d'être remarquée comme un trait de génie. Telle qu'elle est, elle produit encore un effet saisissant, et de plus habiles que l'auteur n'en trouvent pas souvent d'aussi belles.

Un certain bonhomme Mathieu, octogénaire, encore gai, se mêle à la bande des fous, se moque d'eux, leur dit de dures vérités, tout en buvant leur vin et mangeant les meilleurs morceaux. On l'invite, on le régale, parce qu'on le croit millionnaire et d'une avarice sordide. On supporte ses sarcasmes patiemment, parce qu'il représente l'argent qu'on adore bassement, même en la personne de ce pincemaille qui fait profession de ne jamais dénouer les cordons de sa bourse. Cependant, à la fin, la troupe se sépare ; les uns font banqueroute et les autres sont ruinés ; c'est alors qu'on découvre que le vieux Mathieu ne possède rien qu'une chétive pension viagère et un mobilier de soixante francs. Il a dupé les dupeurs pendant plusieurs années et s'est repu à leur frais en les méprisant. Par malheur, cette silhouette originale, que l'auteur a probablement vue quelque part, ne tient pas plus à l'action que le fou échappé de son cabanon.

Le succès de cette pièce ne s'est pas établi sans contestation. Cela devait être : les défauts sont visibles à l'œil nu, et le public a voulu prouver, une fois par hasard, qu'il se mêlait encore de juger. Il n'a pas tenu assez de compte des qualités de cet ouvrage incomplet et il s'est attaché à des fautes bien palpables. Mais si l'on songe à tant d'autres ouvrages auxquels il prodigue ses bonnes grâces, on reconnaît, à ses accès de sévérité comme à ses moments d'indulgence, que son goût semble s'oblitérer. Que M. Plouvier ne s'en émeuve pas. Le jour où, au lieu de s'embarquer à la légère dans un long travail, il aura mûrement combiné son plan et préparé d'avance quelques scènes aussi fortes que le souper des fous, il prendra parmi les écrivains dramatiques une place tout à fait élevée. Il n'a besoin, pour cela, que d'étudier ce métier qu'un poëte a appelé :

L'art de servir à point un dénoûment bien cuit.

J'allais oublier le plus grand succès de l'époque, comme dit la

Digitized by Google

réclame. Cette fois, par extraordinaire, la réclame n'a pas menti. Le *Bossu* attire une foule considérable. Ce n'est pas une petite affaire que d'assister à la représentation du *Bossu*, si l'on y veut être dans les conditions d'un bon et honnête spectateur, capable de comprendre la pièce.. D'abord il faut se préparer par la lecture de l'énorme roman de M. Paul Féval, d'où ce mélodrame est tiré. Un semaine ou deux, à six heures de lecture par jour, suffiront. Cela fait, il est nécessaire d'arriver avant le lever du rideau, sans quoi on risquerait fort de n'avoir plus devant les yeux qu'une énigme malaisée à deviner. La meilleure manière d'analyser cet ouvrage colossal, c'est de le raconter succinctement, selon la méthode employée par Valentin, dans *Il ne faut jurer de rien*, pour faire connaître à l'ingénue Cécile tout le roman de *Clarisse Harlowe*, qui ne le cède ni en mérite, ni en longueur, à celui de M. Paul Féval : « Figurez-vous que Blanche de Nevers... non, Blanche de Caylus... ou plutôt Gonzague... j'entends par là M. Brindeau, qui remplit très-bien ce rôle... mais surtout Lagardère, je veux dire le Bossu, qui est Mélingue... Enfin c'est très-beau, très-émouvant, très-bruyant, très-brillant, très-intéressant et si long qu'on en a pour son argent. »

PAUL DE MUSSET.

Digitized by Google

REVUE DU MOIS

I

S'il est un reproche qu'on ait pu adresser avec justice à la nation belge, c'est, sans contredit, celui d'être très-faible à la tentation en matière de contrefaçon. Notre bonne petite voisine confondait si bien l'impunité avec le droit, qu'elle appliquait bravement à la contrefaçon la définition populaire de la propriété : elle en usait et en abusait. On se souvient de ce mot d'un directeur de théâtre belge à un Français qui se présentait à lui comme étant l'auteur de la pièce qui attirait tout Bruxelles à son théâtre : « — Les auteurs ! nous ne connaissons pas cela ici ! » Or, comme c'était la gent écriveuse qui souffrait le plus de cet état de choses, et qu'en somme c'est elle qui fait les réputations, la Belgique avait jadis chez nous une renommée qui devait assez peu flatter son amour-propre national. Pour une grande portion du public français, le Belge n'était lui-même qu'une sorte de contrefaçon de Français qui prenait de nous sa langue, sa religion et sa littérature, qui faisait ses révolutions au lendemain des nôtres, plantait des arbres de liberté, se donnait un roi citoyen et une garde nationale à l'instar de Paris, et qui s'estimerait trop heureux de devenir Français pour tout de bon le jour où nous voudrions bien l'honorer d'une annexion. Comme on se trompait pourtant ! Ce peuple belge, si imitateur par certains côtés, se trouve avoir eu d'autres choses, et des plus importantes encore, une grande originalité. Il y a même des gens qui vont jusqu'à dire que le moment serait venu pour nous de nous venger de ses contrefaçons passées en l'imitant un peu à notre tour.

La Belgique, depuis trente ans, ne s'est-elle pas avisée, toute continentale, toute démocratique et toute catholique qu'elle est, de marcher dans les voies de la liberté constitutionnelle aussi résolûment

Digitized by Google

que la protestante, insulaire et aristocratique Angleterre? N'y a-t-il pas là de quoi dérouter un peu tous ces faiseurs de systèmes qui échafaudent des théories politiques sur des différences de race et de climat? Est-ce assez original, par le temps qui court, que de se donner la liberté de la presse et de la tribune, le droit de réunion, et jusqu'à la séparation de l'Église et de l'État, tout en gardant et en respectant son vieux roi? Ce roi, — sage chef d'une nation sage, qu'on a surnommé l'Ulysse, puis, avec le temps, le Nestor des têtes couronnées, et que des gens qui ne l'ont ni assez écouté, ni assez imité en 1848, appelaient encore, si je ne me trompe, Cassandre, — ce roi faisait, il y a une quinzaine de jours, sa rentrée dans sa capitale après une longue et grave maladie. Jamais début de nouveau règne ne fut salué par de plus enthousiastes acclamations; jamais jeune monarque à son avénement ne témoigna une plus vive émotion. Le souvenir de trente années d'un gouvernement juste et libéral faisait à ce vieillard une auréole plus resplendissante que celle que donne la gloire ou la jeunesse. Nos compatriotes présents à Bruxelles, — et ils étaient nombreux, grâce au congrès international des sciences sociales, — s'émerveillaient d'entendre crier « Vive le roi! » en si bon français et de si bon cœur. Il est vrai que ce « Vive le roi! » voulait un peu dire « Vive la liberté!.» Je ne jurerais même pas que les Belges ne prissent un certain plaisir à nous prouver qu'il y avait là une nation qui saurait, le cas échéant, défendre le roi comme elle a défendu la liberté.

La liberté a fait à la Belgique une place que ne lui promettaient ni son territoire ni sa population : depuis un mois surtout on n'entend parler que d'elle. Autrefois, quand on voulait se battre en duel, ou se dispenser de payer ses dettes, on passait la frontière belge; aujourd'hui, c'est l'inverse qui a lieu. Si des économistes ou des philosophes veulent se réunir pour discuter pacifiquement des réformes sociales, ils se donnent rendez-vous à Bruxelles; si des publicistes veulent payer une dette de reconnaissance à un vétéran de la littérature, c'est encore à Bruxelles qu'ils se rendent? La presse a presque fait un événement du banquet offert à Victor Hugo par ses éditeurs bruxellois, MM. Lacroix et Verbockhoven, pour célébrer le succès des *Misérables*. Ils étaient là quatre-vingts journalistes de tous les pays, et chacun d'eux a raconté, à son retour, toute la fête à ses lecteurs. Ces nombreuses narrations ont jusqu'à un certain point échappé à la monotonie, en se teignant du caractère individuel du chroniqueur. Les unes, sous la plume des réalistes, ont énuméré exactement les mets et les vins, et ont constaté que la chaleur avait été excessive;

Digitized by Google

d'autres se sont élevées jusqu'au lyrisme, à la suite du maître; mais, prosaïquement ou poétiquement, chaque convive a proclamé que ce banquet avait réuni l'élite de la presse. Le bourgmestre de Bruxelles ainsi que le président de la Chambre des députés de Belgique y assistaient, et MM. Nefftzer et Pelletan y ont porté la parole au nom de la presse française.

Bien des gens, sans doute, penseront comme moi que le succès des *Misérables* n'est point tout à fait un sujet de joie européenne; mais, ceux-là mêmes comprendront que, *malgré* les *Misérables*, on ait voulu rendre hommage à un écrivain qui a eu deux générations de lecteurs enthousiastes, et s'attristeront à la pensée qu'il ait fallu passer la frontière pour cela.

Les discours qui terminent ces banquets d'honneur échappent d'ordinaire à la critique par leur banalité; mais celui qu'a prononcé Victor Hugo et que tous les journaux ont reproduit mérite un commentaire.

Le sujet qu'il devait traiter était indiqué par son entourage; et il a naturellement porté un toast à la presse libre. On devait s'attendre à ce que le poëte-orateur trouvât de nombreuses images pour exprimer l'idée qu'il se fait d'une presse libre. Elle a été tour à tour pour lui la clarté du siècle, « le clairon vivant qui sonne la diane des peuples, » le phare qui éclaire les questions inévitables vers lesquelles la société navigue irrésistiblement, « le doigt indicateur au milieu des sombres carrefours des problèmes sérieux, » enfin, « la sainte locomotive du progrès. » Toutes ces métaphores ne sont pas, il s'en faut, également justes; il en est même qui se contredisent un peu : le phare qui signale les écueils mais, qui laisse au navire le choix de la route qu'il prendra pour les éviter, ne ressemble en rien à la locomotive qui suit un chemin tracé d'avance, et qui dans son élan brutal y entraîne fatalement le convoi au risque de s'y briser avec lui si elle rencontre un obstacle. Mais c'est là l'inévitable inconvénient d'une trop grande abondance d'images, et ce n'est point une critique littéraire que je prétends faire. J'admets même qu'on pourrait, à la rigueur, soutenir que les deux comparaisons sont également justes, à la condition toutefois de les appliquer à deux sortes de presse bien différentes l'une de l'autre. N'en est-il pas une, en effet, qui, calme et inébranlable comme un phare au milieu de l'orage des partis, se borne à éclairer, tout en respectant la liberté de ceux qu'elle prétend guider, et une autre qui, emprisonnée dans les *rails* étroits de théories absolues, n'admet le progrès que dans une seule voie, et qui, franchissant les montagnes nivelées et les vallons comblés, poursuit le but sans tenir compte des diversités et des inégalités natu-

Digitized by Google

relles? Mais laissons de côté ces images. Ce qui me paraît surtout fâcheux, c'est d'affirmer que « la mission de notre temps est de changer les vieilles assises de la société, » et que dans « ce déplacement des bases sociales » rien ne résiste à la presse appliquant sa puissance de traction « aux blocs d'idées et de faits les plus réfractaires. » Franchement, si la mission de la presse est réellement de changer les bases sociales, peut-on s'étonner si les gouvernements, même les plus libéraux, et jusqu'à cet être collectif qu'on nomme la société, la voient avec méfiance? On ne remue pas impunément les blocs sur lesquels reposent les vieilles assises de la société, et l'on comprend que ceux qu'abrite l'édifice social s'émeuvent de cette prétention de la presse de les déplacer. De tout ce qui a été dans l'histoire, de tout ce qui existe dans le monde, n'y a-t-il donc rien qui mérite d'être conservé? Qu-est-ce que cette vérité et cette justice dont les peuples n'auraient eu jusqu'ici aucune notion? Au lieu de nous promettre le jour où, remorquée par la presse, « l'humanité délivrée enfin de ce noir tunnel de six mille ans, éperdue, brusquement face à face avec le soleil de l'idéal, fera sa sortie sublime dans l'éblouissement, » ne serait-il pas plus modeste et aussi plus exact de dire que la presse a pour mission d'entretenir et de propager l'amour du vrai, du juste et du beau, choses dont les hommes ont le sentiment inné, mais dont le respect et même l'intelligence tendent à s'oblitérer chez les nations où la pensée et la conscience publiques n'ont pas de libre expression? C'est Gœthe, je crois, qui a dit que l'on avait rarement une idée bien nette des choses dont on ne parlait jamais. Il en est de même pour les peuples : il faut qu'ils parlent pour s'apprendre à penser avec netteté. La presse est un organe, une voix, voilà tout — mais c'est beaucoup. Si le renversement radical de la société est le but que doit se proposer une presse libre, qu'en ferez-vous, le bouleversement accompli? Devra-t-elle recommencer à l'infini l'œuvre de destruction, ou bien notre nouvel ordre social établi, le supprimerez-vous comme l'ont supprimé d'autres ébranleurs de blocs réfractaires? Cela pourrait bien être.

II

C'est encore à Bruxelles que s'est ouverte, le 22 septembre, la première session du *Congrès international pour le progrès des sciences sociales*. Depuis longtemps il existe en Angleterre une association portant le même titre, sauf le retranchement des deux premières syl-

Digitized by Google

lables du mot *inter*national. Cette association, qui a provoqué de très-utiles travaux, tient ses assises annuelles dans l'une ou l'autre ville importante du Royaume-Uni. L'an dernier, c'est à Dublin qu'à eu lieu la réunion, et quelques Français, parmi lesquels on citait, si j'ai bonne mémoire, MM. Michel Chevalier et Desmaret, y ont assisté et y ont remporté de ces triomphes oratoires que les Français remportent un peu partout. Mais les étrangers ne sont admis que par courtoisie à prendre part aux travaux de l'association anglaise dont l'origine est toute nationale. Fondée par des hommes placés pour la plupart dans les rangs élevés de la société, comptant parmi ses membres des grands seigneurs et des millionaires, elle n'a point un caractère socialiste, dans le sens que nous donnons à ce mot. Il semble, au contraire, que ce soit là une enquête sociale instituée dans le but de conjurer le danger d'une révolution sociale. S'il y a socialisme, c'est un socialisme essentiellement anglais. Analytique et expérimental à la fois, procédant du petit au grand, du détail à l'ensemble, il ne rappelle en rien les synthèses audacieuses de nos novateurs. Étudiant jusque dans leurs plus menus détails les misères sociales, il cherche le progrès plutôt dans l'amélioration que dans le renversement, dans la réforme que dans la révolution. Les femmes prennent une assez large part aux travaux de l'association, et cette circonstance seule suffirait pour corroborer ce que j'ai dit au sujet de leur caractère analytique. Les femmes, on le sait, n'ont guère l'esprit de synthèse. Elles envoient hardiment à l'Association leurs observations sur l'éducation ou l'hygiène, observations faites soit dans une école de village, soit dans quelque obscur établissement de bienfaisance. De ce faisceau de faits et d'expériences, il se dégage pour le public des théories qui, sans être formulées d'une manière absolue, n'en reçoivent pas moins dans beaucoup de cas une utile application. Naturellement, dans l'assemblée il se trouve toujours des esprits plus compréhensifs que les autres, qui résument, pour ainsi dire malgré eux, les questions; mais, en général, le réformateur anglais, grâce à son tempéramment pratique, évite les généralisations comme une cause de défaite. Il sait que dans la chasse aux abus, comme dans toutes les autres, il est essentiel de s'en tenir à une seule piste.

L'association internationale qui vient de se fonder a de plus hautes visées que sa sœur aînée d'Angleterre. Ainsi que l'indique son titre, elle demande le concours de toutes les intelligences, à quelque pays qu'elles appartiennent. On espère par là rendre son action plus large et plus féconde. Ce résultat me paraît, quant à moi, douteux. Son programme embrasse plus, sans contredit, mais étreindra-t-il davan-

Digitized by Google

tage? Là est la question. N'est-il pas à craindre que dans une réunion d'hommes de tous les pays, de tous les partis, de toutes les religions, on ne soit obligé à tant de ménagements, à tant de réticences, que les travaux du congrès ne se réduisent à des discours où chaque orateur sera applaudi par les siens? La société a inscrit dans ses statuts qu'elle discutait et ne votait pas; mais même pour discuter, il y a longtemps qu'on l'a dit, il faut être un peu du même avis, faute de quoi la discussion se borne à des protestations contradictoires. Du reste, il serait fort difficile, après une première cession, de juger de l'avenir de l'association, ces œuvres-là ayant de l'importance selon leur succès, mais non du succès selon leur importance.

Les quatre jours qu'a duré le Congrès ont été marqués par toutes sortes de fêtes et de festins. Je ne les raconterai pas. N'y ayant point assisté, je ne suis pas tenu de payer ma dette de reconnaissance, comme tant d'autres chroniqueurs, aux dépens de mes lecteurs. De tout cela je ne sais que ce que je me suis laissé dire ; mais quand on se laisse dire, on entend bien des choses. Il y aurait eu quelques lésions d'amour-propre; on aurait trouvé que la commission organisatrice s'était trop préoccupée du soin de guider les élections pour la nomination des vice-présidents et des secrétaires, et qu'elle n'avait pas laissé assez de liberté à l'assemblée, on a dit..... Bref, il est arrivé ce qui se produit toujours quand beaucoup d'hommes, et surtout beaucoup d'hommes marquants, se trouvent réunis.

Disons plutôt quelques mots des séances du Congrès. Nos Français y ont beaucoup brillé, à ce qu'ils se sont accordés à dire, et l'on peut les en croire. Quand il s'agit de parler, nous ne le cédons à aucun autre peuple. *Gallia facunda*, disaient déjà les Romains. Sous les titres de Législation comparée, Éducation et Instruction, Art et Littérature, Bienfaisance et Hygiène publique, Économie politique, cinq sections se sont partagé le travail de la session, et ont soulevé à peu près toutes les questions sociales, depuis le désarmement général jusqu'aux lois contre l'ivrognerie, depuis le traitement des aliénés jusqu'à la répartition de l'impôt. Dans la discussion sur la presse, nos compatriotes ont remporté une véritable victoire tant qu'on en est resté sur le terrain des principes généraux, et personne n'a réclamé la liberté de pensée avec plus d'autorité et d'éloquence que M. Pelletan et M. de Pressensé; mais lorsqu'on en est venu à examiner et à comparer les législations qui régissent la presse en différents pays, ils se sont trouvés en face de commisérations et de curiosités demi-naïves, demi-railleuses, auxquelles il est difficile de répondre de bonne grâce. Ce n'est pas tout plaisir que de rendre visite à des voisins très-libres, et nos amis de Belgique et d'Angleterre ont parfois des étonne-

Digitized by Google

ments très-durs à subir. Ça été une rude épreuve pour des journalistes français que d'entendre, par exemple, un procureur du roi d'Amsterdam se vanter de n'avoir pas exercé une seule poursuite contre un journal pendant les vingt-six années qu'il est resté en fonctions. « Tout pays a le gouvernement qu'il mérite, » disait Joseph de Maistre : chacun s'accorde à trouver ce mot injuste; pourtant, en cherchant bien, on le retrouve ou l'on croit le retrouver au fond de presque toutes les compassions de l'étranger.

M. Émile de Girardin a profité de la circonstance pour développer la fameuse théorie de l'impuissance radicale de la presse et de la parole. On l'a interrompu pour lui demander « pourquoi il parlait alors, et pourquoi il avait tant écrit jadis. » Il a répondu, dit-on, à cette apostrophe par une autre question : « Pourquoi le bottier fait-il des bottes, pourquoi le peintre fait-il des tableaux? » Je ne sais si les peintres seront très-flattés de cette assimilation avec les bottiers. Chacun admettra volontiers qu'un écrivain qui fait des articles comme un bottier fait des bottes ne croie pas à l'influence de la presse, mais on ne s'explique pas qu'un orateur qui ne croit pas à la puissance de la parole prononce un discours pour faire partager cette opinion à son auditoire.

Quant au désarmement général, il va sans dire qu'il a trouvé des défenseurs chaleureux, et il s'est rencontré jusqu'à des militaires pour l'appuyer. M. Garnier-Pagès en a parlé d'une façon cordiale et attendrie qui devait éveiller des échos dans une assemblée d'hommes animés de sentiments de bienveillance et de sympathie. Mais qu'importent ces discours? Les orateurs de tous les pays déclament contre la guerre, chacun se défend de la désirer, et pourtant les armements vont partout leur train. Je ne voudrais pas parier qu'au sortir du Congrès tous ces ardents partisans du désarmement ne discutaient pas tout aussi vivement les mérites relatifs des frégates cuirassées, des canonnières et des boulets Amstrong. Quand j'entends parler de l'influence morale des grandes puissances européennes, je pense, malgré moi, à Ulysse haranguant les Grecs devant Troie. Il s'est fait prêter pour l'occasion le sceptre d'Agamemnon, le roi des rois, et, armé de ce symbole de la toute-puissance, il argumente avec les chefs, il emploie toute son éloquence, tous ses moyens de persuasion; c'est le plus sage, le plus prudent des Grecs; mais que le malheureux Thersite s'avise de lui résister, soudain il se rappellera que le sceptre divin est après tout une arme, et il s'en servira comme de la plus vulgaire massue pour assommer l'insolent. On commence par discuter, mais quand on est le plus fort on finit toujours par des coups. Coups de poings, coups de bâton, ou coups de canon, selon le rang de l'orateur.

Digitized by Google

Même en Angleterre, le pays des discussions pacifiques par excellence, les *meetings* garibaldiens ont donné lieu à des scènes de violence. Quelques Irlandais ont voulu prendre, à coups de pierres dans Hyde-Park, la revanche de Castelfidardo, et il a fallu faire intervenir le sceptre d'Agamemnon, c'est-à-dire le bâton du *policeman*. Il y avait longtemps qu'on n'avait entendu crier à Londres : *Vive le pape!* Du reste, ces réunions, pour protester contre l'occupation de Rome et la captivité de Garibaldi, qui se multiplient dans tout le Royaume-Uni, ont causé une émotion qu'on ne devait pas prévoir à propos d'événements où l'intérêt national n'est pas directement engagé. En Irlande surtout, le sentiment catholique s'est manifesté d'une façon regrettable. A Fralee, dans le comté de Kerry, le père Gavazzi ayant voulu faire une prédication en faveur de Garibaldi et de la réforme religieuse en Italie, la salle de réunion a été assiégée et l'orateur a dû prendre la fuite. Il serait, ce semble, plus prudent d'éviter, en Irlande, de semblables démonstrations. Si précieuse que puisse être pour l'Italie la sympathie des protestants d'Irlande, on ne pourrait qu'en regretter la manifestation si elle devait être une nouvelle cause de dissensions religieuses dans un pays qui n'est déjà que trop divisé.

La France, qui ne fait pas de *meetings*, a pourtant trouvé un champion pour protester en son nom. Je lis dans un journal qu'Alexandre Dumas « a demandé à partager la captivité de Garibaldi. » On ne sait trop ce que cela veut dire, par le temps qui court, et l'on songe involontairement à Blondel et à Richard Cœur-de-Lion. Il y a dans cette phrase, « partager la captivité, » un mélange du chevalier français de *Ma tante Aurore* et du romantique de 1830.

En rentrant en France, je ne vois rien, mais rien du tout, qui vaille la peine d'être raconté. A quoi bon parler des querelles de *la France* avec tous ses confrères de la presse, ou de la rivalité de MM. Pereire et Talabot? Voilà cependant ce qui remplit les journaux depuis un mois. J'ai lu deux circulaires ministérielles. La première est de M. le ministre d'État, au sujet des théâtres de province; elle n'est pas dans mes attributions, et je m'en félicite, car je ne la comprends pas très-bien. Il m'a semblé voir qu'elle avait surtout pour but de réglementer « le droit qu'à la porte on achète en entrant. » L'autre est de M. le ministre de l'instruction publique et a trait aux instituteurs primaires. On ne saurait méconnaître la sollicitude que montre M. Roulland pour leur sort, qui s'est amélioré sensiblement grâce à ses efforts. Mais cette circulaire constate un état de choses vraiment déplorable. Relevant de l'Université, dépendant du préfet, l'instituteur est encore aux ordres du curé qui l'emploie comme chantre, et du maire à qui

Digitized by Google

il sert de secrétaire. Ces fonctions accessoires de secrétaire de la mairie et de chantre sont nécessaires pour lui compléter un salaire suffisant, mais elles sont mal définies, et il a bien de la peine à contenter tout le monde. Le ministre recommande que ses nombreux supérieurs y mettent un peu de discrétion, et que les devoirs de l'enseignement passent en première ligne : mais le ministre est bien loin, et le curé et le maire sont bien près! Notre ennemi, c'est notre maître, a-t-on dit; l'instituteur primaire, à ce compte là, aurait bien des ennemis.

III

Je n'ai point oublié l'engagement pris le mois dernier envers mes lecteurs, de parler du volume de M. de la Rive, intitulé *le Comte de Cavour, Récits et Souvenirs*. S'il s'agissait seulement de la vie politique de l'homme d'État, ou même d'une de ces nombreuses notices biographiques qui naissent dans le sillage de toute vie illustre, je pourrais me repentir de ma promesse, car les événements du mois dernier ont plus que jamais fait de l'unité italienne une question d'actualité politique; et ce n'est point là, on le sait, mon domaine. Quant à la part qui revient plus particulièrement à Cavour dans l'œuvre de résurrection de sa patrie, je n'ai pas à m'y arrêter. Ce qui dans cette vie appartient à l'histoire a été raconté dans la *Revue* par un historien [1]. Je n'aurai pas l'audace maladroite de repasser sur le même terrain. Il me sera facile, du reste, de ne pas m'y laisser entraîner à la suite de M. de la Rive, car il s'est attaché à peindre l'homme bien plus que le politique, et le charme de son ouvrage consiste dans la peinture d'un caractère que de longues relations lui ont permis d'étudier et d'apprécier dans tout l'abandon de l'intimité. Il nous a donné une de ces biographies simples et familières qui semblent si faciles à écrire quand on les lit, et que si peu de gens pourtant réussissent à faire. On ne pouvait aborder la tâche avec plus de modestie. « Je conviens, dit-il, que, relevant de l'histoire, la biographie d'un grand homme exigerait un plan plus sévère; mais, reconnaissant que je ne pourrais viser à obtenir un peu plus de symétrie qu'en sacrifiant beaucoup de ma liberté, je dois choisir et naturellement je choisis les petits chemins faciles où l'on marche à sa guise. Aussi bien,

1. *L'Esprit piémontais et la Révolution italienne*, par Dauiel Stern. (*Revue Nationale*, numéros du 25 novembre et du 10 décembre 1861.)

Digitized by Google

quand je poserai la plume, il est certain que la biographie de M. de Cavour sera encore à faire; mais j'aurai, je l'espère, donné quelque satisfaction à la curiosité sympathique de ses amis et de ses admirateurs. »

M. de la Rive ne se rend pas justice, et si après avoir lu son livre, il nous reste à souhaiter une nouvelle biographie de M. de Cavour, ce ne pourrait être qu'une autre, plus étendue, de la même main. Les quelques lettres entremêlées au récit font entrevoir tout ce que la correspondance intime de M. de Cavour offrirait d'intérêt. Il est peu de lectures qui seraient à la fois plus instructives et plus attrayantes. On y verrait comment un homme *se prépare à être prêt*, si j'ose m'exprimer ainsi, pour les grandes conjonctures, non en les attendant les bras croisés et en déplorant son inaction, ni même en cherchant à les hâter intempestivement par les efforts d'une impuissante violence, mais en tenant toujours brillantes et fourbies, par un usage constant dans les combats journaliers de la vie, les armes qui doivent le faire vaincre au jour des grandes luttes. M. de la Rive a fort bien fait de nous donner le plus tôt possible son volume, quand ce ne serait que pour décourager d'autres biographes, mais il ferait mieux encore, à mon avis, s'il ne le considérait que comme une prise de possession du public et l'ébauche d'une œuvre plus complète. Je reconnais qu'en France on a grand' peur aujourd'hui des ouvrages un peu longs. Est-ce sa pensée comme lecteur, ou sa parcimonie comme acheteur, qu'on redoute chez le public? Je ne sais, mais le résultat, en ce qui touche les biographies surtout, est fâcheux. On ne fait connaissance avec les gens, même dans les livres, qu'après les avoir fréquentés longtemps, et ce n'est guère qu'au bout de cinq cents pages que, pour mon compte, je commence à me lier. Pour qu'une biographie soit réellement complète, il faut qu'elle contienne des extraits nombreux de la correspondance de celui qui en est l'objet. Les lettres d'un homme le font non-seulement connaître lui-même, elles font aussi connaître jusqu'à un certain point son entourage et ses intimités. Elles ajoutent au portrait le cadre. C'est l'introduction forcée de ces personnages du second plan, que leurs rapports avec un homme célèbre condamnent à la publicité sans la compensation de la gloire, qui rend, je le sais, ces sortes d'ouvrages d'une exécution fort délicate. La tâche, pourtant, n'est point en réalité aussi difficile qu'elle le paraît au premier abord. Sans même tenir compte de cette loi d'affinité naturelle qui fait que les amis d'un homme illustre sont généralement eux-mêmes gens à s'élever au-dessus des petites questions personnelles et des commérages de famille, il est difficile, si grande que soit l'intimité et si obscur que

Digitized by Google

soit le correspondant, qu'on ne prenne pas un peu le ton de celui auquel on écrit. Un certain niveau s'établit à l'insu de chacun : l'un se hausse, l'autre se plie un peu, sans quoi la correspondance cesserait fatalement. Tout le monde l'a éprouvé : il y a des gens pour qui l'on réserve instinctivement le meilleur de sa pensée; il y a des convives qui sont toujours servis les premiers au festin de l'intelligence. Il en résulte que, sauf de certaines exceptions, pour lesquelles il est fort permis de fermer la porte au nez du public, leur correspondance sera presque toujours plus dégagée de personnalités, et par conséquent moins compromettante à publier que celle du vulgaire.

Mais je m'aperçois que je lâche la proie pour l'ombre, et que tout en rêvant la publication d'une vie complète et de la correspondance de M. de Cavour, je néglige les *Souvenirs* de M. de la Rive.

Ce que l'on cherchera tout d'abord et avec raison dans ce livre écrit par un homme que les liens de la parenté et une longue amitié unissaient à M. de Cavour, ce sont les détails intimes, les traits de caractère de son héros. Je dis héros à dessein, car le biographe, si véridique qu'il soit, a, tout comme le romancier, un héros, et M. de la Rive, en particulier, ne se vante point d'être impartial. Les premières pages sont naturellement consacrées à l'enfance et à la famille du jeune Camille de Cavour. Cette famille patricienne, catholique et absolutiste, est décrite en quelques traits de plume d'une façon charmante. Elle entourait d'amour et de sollicitude l'enfant dont elle était, certes, bien loin de soupçonner l'avenir. Peut-être cet avenir l'eût-elle effrayée si elle eût pu le prévoir, bien que sans s'en douter elle le préparât par des habitudes de libre discussion, c'est-à-dire de liberté. Plus tard, le jeune homme trouvera, en dehors de la maison paternelle, à Paris, à Londres, et à Genève surtout, une société et des enseignements plus conformes à ses instincts; mais on aurait tort d'en conclure que son éducation première ait été sans influence. Comme le dit fort bien M. de la Rive : « Ceux qui en jugeraient ainsi oublieraient que chez celui qui élève un enfant, l'opinion importe bien moins que le caractère et les sentiments. Qu'importe que, des parents de Camille Cavour, les uns par simple inclination, d'autres avec passion, tous par situation, fussent attachés à la cause qu'il devait un jour battre en brèche? Ce qui importe, c'est que leur pieuse dévotion et leur ferveur politique fussent tempérées par l'esprit, par les mœurs et surtout par le cœur..... Ce qui importe, c'est l'intelligence, c'est la sincérité, c'est l'instruction de ceux sous lesquels l'enfant grandit. Et c'est ainsi que Camille de Cavour et son frère comprenaient mieux, aimaient mieux la liberté, et, à vingt ans,

Digitized by Google

étaient plus mûrs pour elle que tant de libéraux bercés, dès le maillot, des refrains de Béranger, élevés dans le culte des principes de 89, ayant pour type et pour héros quelques vieux routiers d'intrigue et de conspirations, qui, après avoir traîné la liberté à la remorque de leurs rancunes, de leurs préjugés, de leurs mesquines passions, ont fini, à bon droit, par s'estimer trop heureux d'être délivrés du soin de la conduire. »

L'enfance de Cavour n'offre rien de très-remarquable; c'était, dit sa mère, « un bon luron, fort tapageur, et toujours en train de s'amuser. » L'enfant n'aime point l'étude, « il l'a en horreur; » quand il s'agit pour lui d'apprendre à lire, « il n'en peut venir à bout, ce sont des soupirs à fendre l'âme. » Du reste, cet homme qui devait être un jour un si rude travailleur, ne fut jamais un brillant écolier. La docilité, qui bien plus que la volonté fait les enfants studieux, lui manquait, et son incroyable activité ne se développa que plus tard, à la poursuite d'objets et de buts déterminés. Un jour il regrettera certaines lacunes dans ses études. Il écrivait à M. de La Rive père, en 1843, en lui promettant un article sur le traité agronomique de M. de Châteauvieux pour la *Bibliothèque universelle* : « Je vous l'avoue sans détour, je ne me sens pas de force pour rendre d'une manière agréable tout ce que je pense. Faute d'exercice, si ce n'est de moyens, j'éprouve une grande difficulté à rédiger mes idées de façon à pouvoir les présenter au public..... Faites écrire, faites composer votre fils, afin que, lorsque sa tête sera devenue un atelier à idées, il sache se servir avec facilité de la seule machine qui puisse les mettre en circulation : la plume. » Ce sont plutôt là, il est vrai, les regrets d'un combattant qui voudrait avoir à sa disposition toutes les armes, que ceux d'un esprit vraiment littéraire, désireux de rendre les nuances de sa pensée. Tout cela n'empêchera pas Cavour d'écrire des articles excellents quand il le voudra, soit en français, soit en italien.

Mais, avant d'être écrivain, le jeune Camille devait être page, et Dieu sait si ces fonctions de cour étaient antipathiques à sa nature! Après trente ans écoulés il bondissait encore de colère au souvenir de cette domesticité que lui avait imposée sa naissance. Comme un jour on lui demandait quel costume portait les pages : « Parbleu! répondit-il d'une voix émue, comment voulez-vous que nous fussions habillés, si ce n'est comme des laquais que nous étions? J'en rougissais de honte! » — Faut-il s'étonner qu'avec de pareils sentiments, qu'il ne daignait même pas cacher, le jeune page fût vite dépouillé de ses fonctions et de sa livrée, châtiment dont il témoigna une joie irrévérencieuse? A seize ans, c'est-à-dire quatre ans avant l'âge fixé par le règlement, Cavour sortait de l'Académie militaire avec le

Digitized by Google

grade de sous-lieutenant du génie, mais il ne devait pas longtemps rester au régiment. Pour quelques paroles imprudentes prononcées à Gênes à propos des événements de juillet 1830, il fut envoyé au fort de Bard qu'on réparait, pour y surveiller des travaux de maçonnerie. C'était une véritable disgrâce. Entouré uniquement d'ouvriers, sans amis, sans ressources, il en était réduit, disait-il, pour passer le temps, à jouer au tarot avec les entrepreneurs. Au bout de six mois, en 1831, n'y tenant plus, le jeune officier donnait sa démission, qui fut acceptée avec empressement. Ainsi, à vingt et un ans, il renonçait à sa carrière et se faisait agriculteur, mais il redevenait son maître.

L'agriculture ne fut pas pour lui, comme pour tant d'autres, un pis aller, un délassement ou un prétexte à la vie champêtre; il s'y adonna énergiquement, et il voulut y réussir comme à tout ce qu'il entreprenait. « Je suis devenu agriculteur pour tout de bon, écrit-il à un ami; c'est maintenant mon état. » Ou bien encore : « Je ne sais pas faire les choses à demi : une fois lancé dans les affaires, je m'y suis donné tout entier. » Mais la passion ne faussera jamais chez lui le jugement, et, en agriculture comme en politique, il sera toujours un « juste milieu, » comme il le dit lui-même. Il étudiera la chimie agricole et lui demandera des lumières, tout en restant agriculteur pratique. « Je donnerais, écrit-il à M. de la Rive, je ne sais combien de sacs de riz pour acquérir ces connaissances théoriques qu'on trouve en Écosse. » Ce qui ne l'empêchera pas de dire spirituellement dans son article sur les *Voyages agronomiques* de M. de Châteauvieux : « Il n'y a pas longtemps qu'un savant professeur de chimie agricole soutenait devant moi qu'il serait aisé aux cultivateurs piémontais et lombards de tripler le produit de leurs prairies, pour peu qu'ils fussent un peu versés dans la science des engrais. Je n'ai pas osé le contredire; il m'eût écrasé sous la masse énorme de sels fertilisants qu'il avait probablement préparés dans son laboratoire; je me suis contenté de remercier tout bas la Providence de ce qu'ayant refusé un seul hectare de terre à ce digne professeur, elle l'avait sauvé d'une ruine certaine. » C'est partout et en tout, comme on le voit, le même bon sens, la même mesure. Du reste, M. de la Rive explique parfaitement en quelques lignes la grande supériorité de Cavour jusque dans des questions où les autres en savaient plus long que lui. Comme il est difficile de mieux dire, je ne me fais aucun scrupule de citer : — « La science de M. de Cavour était sans doute fort incomplète, et, comme il y avait beaucoup de choses qu'il n'avait point apprises, il y avait beaucoup de choses qu'il ne savait pas; mais ce qu'il savait n'était pas altéré, envahi par ce qu'il ne savait pas; dans son esprit, la limite entre le connu et l'inconnu

Digitized by Google

était nette, distincte; les notions acquises, il les possédait dans leur intégrité, en homme du métier, et non pas vagues et obscures. »

Les soins qu'il donnait à son domaine de Léri n'étaient pas un aliment suffisant pour son insatiable activité. Il défriche une forêt, creuse des canaux, introduit la culture de la betterave, établit des paquebots sur le lac Majeur, des moulins à vapeur et une fabrique de produits chimiques; forme une compagnie de chemins de fer, institue des salles d'asile pour l'enfance, et, enfin, fonde la banque de Turin. Il passe des entreprises agricoles aux spéculations industrielles, et, peu à peu, les unes et les autres le rapprochent de la vie politique. Un de ses premiers pas dans cette voie qui devait le mener si loin, fut la fondation, avec l'aide de quelques amis, d'un club, sous le nom inoffensif de « Club du whist. » Ce cercle, organisé sur le modèle de ceux de Paris et de Londres, devint bientôt un centre politique. L'esprit qui animait les membres était éminemment conservateur; mais toute réunion d'hommes en dehors du contrôle immédiat de l'autorité portait alors ombrage au gouvernement sarde, et jamais peut-être le grand politique ne déploya plus d'habileté qu'en menant à bonne fin cette entreprise qui paraît aujourd'hui si facile. Il faut, pour en comprendre les difficultés, se reporter à l'état de Turin à cette époque, ou plutôt il faut lire la lettre qu'écrivait M. de Cavour lui-même à M. de la Rive, en 1843 : — « Vous avez raison de parler de l'enfer, car depuis que je vous ai quitté je vis dans une espèce d'enfer intellectuel, c'est-à-dire dans un pays où l'intelligence et la science sont réputées choses infernales par qui a la bonté de nous gouverner. Oui, mon cher, voilà bientôt deux mois que je respire une atmosphère remplie d'ignorance et de préjugés, que j'habite une ville où il faut se cacher pour échanger quelques idées qui sortent de la sphère politique et morale où le gouvernement voudrait tenir les esprits enfermés. Voilà ce qui s'appelle jouir du bonheur d'un gouvernement paternel..... Vous vous rappelez peut-être cet oncle de madame Lafarge qui, pour avoir été longtemps exposé à une atmosphère d'ignorance, avait fini par avoir un rhume de cerveau à l'intelligence; moi, je suis un peu comme cet oncle, seulement, au lieu d'un rhume, c'est une espèce de paralysie dont je suis frappé. »

On sait s'il guérit de cette paralysie-là. Je n'ai pas l'intention de refaire ici la biographie de Cavour. A dater de 1847, époque où il fonda le *Risorgimento*, il entra définitivement dans la vie politique, et M. de la Rive ne raconte plus que ce que chacun sait. Ce qui fait le charme de ce livre, je l'ai dit, ce sont ces fragments de lettres, ces anecdotes, ces mots, qui mettent si bien en lumière ce charmant caractère — charmant autant que puissant. Il faut savoir gré à l'auteur

Digitized by Google

d'avoir su retrouver tout entier, pour nous le montrer dans le Cavour officiel et historique, le Cavour qu'il a connu et aimé, le vrai Cavour, l'homme enfin. Il sait même reproduire ses impressions d'enfance à l'égard de celui qu'il considérait comme un camarade, et nous en donne un portrait vivant. Il reconnaît pourtant que ce n'a pas été sans peine : « Aujourd'hui que la physionomie de Cavour m'apparaît imposante, sévère, historique, sous son vrai jour, j'ai quelque peine à isoler mes impressions d'autrefois, simples, par conséquent bornées, comme sont les impressions des enfants, de celles qui leur ont succédé et les ont complétées; j'ai peine à retrouver tel que, dans mon ignorance, je le comprenais, le « diseur de fariboles, » l'ami auprès duquel je me sentais en sympathie de goûts et je me croyais en sympathie de répugnance pour l'étude, pour le travail, pour les choses graves, pour tout ce qui me paraissait profondément incompatible avec la gaieté dont je contemplais en lui la brillante personnification. » Cette bienveillance, cet enjouement fut jusqu'au bout un des traits distinctifs de Cavour. Il ne dédaignait rien, ni les petites choses, ni les petites gens. « Vous n'avez pas assez de respect pour les petites cartes, » disait-il un jour à son ami qui se montrait découragé par une série de mauvais jeux aux whist. Le mot est caractéristique, et c'est bien là le même homme qui ne s'ennuyait jamais parce qu'il se persuadait que personne n'était ennuyeux.

Plus tard, vers la fin, sous le poids d'une pensée absorbante, ces traits du caractère originel se voilèrent, sans pourtant jamais s'effacer tout à fait. Ici je laisse encore parler M. de la Rive, que le défaut d'espace me force de citer incomplétement : « Chez Cavour, le ressort de la volonté, naturellement du métal le meilleur, parut devenir de jour en jour plus solide, plus résistant, plus apte à mouvoir, à conduire, à utiliser, comme autant de forces vives, toutes les excellentes parties d'une intelligence supérieure; de jour en jour, chez lui, l'union de la volonté et de l'intelligence peut devenir plus étroite, plus intime, et, ajoutons, plus absorbante..... Son sourire, la grâce accueillante de ses manières, la gaieté de ses propos, son abandon n'étaient plus qu'à la surface et à fleur de peau, comme s'ils eussent cessé d'être en harmonie avec le fond de ses pensées. Je ne veux point dire qu'il se soit jamais imposé un masque, ni qu'il se contraignît pour retrouver l'expression aimable, enjouée, doucement éclairée des premiers jours. Mais à travers cette expression qui lui était naturelle, rayonnait une force irrésistible, écrasante, prête à broyer tout ce qui lui ferait obstacle. Son visage même revêtait, en certains moments, une autre expression, sereine, sévère, implacable;

Digitized by Google

expression d'airain que les excès de la volonté impriment aux traits. Sa physionomie révélait alors son âme, l'âme d'un conquérant. »

Je crois avoir montré que M. de la Rive est un excellent portraitiste. Si j'ai insisté sur ce dernier côté de son talent, c'est qu'en le faisant ressortir, je m'éloignais un peu des sentiers battus qu'ont dû suivre les biographes ordinaires de Cavour. Mais il serait injuste de ne pas ajouter que ses appréciations de l'homme politique et ses réflexions générales sont aussi remarquables que les touches plus fines et plus intimes que j'ai indiquées. A l'exemple de celui dont il retrace la vie, M. de la Rive comprend et poursuit ce qui est grand sans pour cela négliger le reste. J'aime à croire que le lecteur voudra en juger par lui-même et faire connaissance avec un charmant écrivain qui, grâce à un jugement sain, un esprit élevé et une vive intelligence, arrive à des conclusions toujours justes et généreuses, tout en suivant « ces petits chemins faciles où l'on marche à sa guise. »

HORACE DE LAGARDIE.

Digitized by Google

CHRONIQUE POLITIQUE

8 octobre 1862.

Le gouvernement s'est enfin décidé à nous dire son secret, mais nous n'en sommes guère plus avancés, car si cette révélation répand quelque lumière sur le passé, elle autorise trop de conjectures contradictoires pour l'avenir. Cependant, il ne nous en coûte pas de le reconnaître, les documents publiés par le *Moniteur* au sujet des affaires de Rome ont jeté de nouveaux éléments dans une discussion depuis longtemps languissante et épuisée, et par cela même ils ont fait faire un pas à la question. C'est à ce point de vue seulement que cette publication tant controversée nous a semblé complétement satisfaisante. Elle n'a, à nos yeux, d'autre valeur que celle d'un appel à l'opinion, mais c'est un grand point qu'on songe enfin à la consulter sur un intérêt d'une telle importance. La question romaine est toujours, quoi qu'on fasse, la question qui, chez nous, a le privilége de passionner le plus vivement les esprits, et bien que nous comprenions, jusqu'à un certain point, le sentiment de ceux qui regrettent de lui voir prendre une si grande place dans les préoccupations publiques, nous ne saurions, pour notre part, nous associer à ce regret. Il nous est impossible de la reléguer comme ils font parmi les questions extérieures. Il n'est aucun intérêt qui nous touche de plus près. Il n'est presque personne qui ne sente aujourd'hui que la révolution qui se prépare à Rome implique de profondes modifications dans les rapports de l'Église avec l'État, et quelles que soient ces modifications, en admettant même qu'elles soient momentanément exploitées au profit d'une tentative impossible dans l'état actuel de la civilisation, elles ne peuvent que hâter le triomphe définitif du grand et libéral principe de la séparation de l'Église et de l'État. Cet avantage suffirait amplement pour justifier à nos yeux l'impatience et la perplexité du public. Il est toutefois une autre considération dont nous ne sommes pas moins frappé, c'est que tant que la question romaine ne sera pas résolue, toute action en commun est interdite en France aux amis de la liberté. Elle seule entretient leurs divisions, et, ils ne

Digitized by Google

doivent pas l'oublier, ce sont leurs divisions qui jusqu'ici ont fait leur impuissance. Il est probable que l'évidence de ce fait n'est pas absolument étrangère à la sage lenteur avec laquelle on a procédé au règlement de cette difficulté. Une fois le débat tranché, les croyants ne renonceront pas, sans doute, à leurs convictions; mais les esprits — et c'est la grande majorité — pour lesquels il y a là, non un scrupule de conscience, mais une simple question de tactique opposante, perdront tout espoir de revenir jamais sur un arrêt aussi visiblement dicté par la force des choses, et emploieront leur passion d'une façon plus utile pour la cause qu'ils prétendent servir. Alors il leur deviendra facile de reconquérir sur l'opinion une partie de l'influence qu'ils ont perdue par leur faute, et cette réconciliation seule rendra quelque chose de possible en France au point de vue des institutions libérales.

Notre langage n'a rien ici de factieux. Nous entrons, au contraire, dans l'esprit des promesses officielles. Le gouvernement actuel s'est toujours donné lui-même comme capable et même désireux de supporter une large extension de libertés : il en doit être ainsi, s'il aspire à durer. Nous ne voulons lui contester en rien cette ambition plus souvent affirmée que démontrée. Mais sa réserve, sa parcimonie et sa lenteur à mettre d'accord ses actes avec ses paroles, prouvent surabondamment que, pour réaliser ce désir de son cœur, il a besoin d'y être fortement encouragé; il a évidemment une crainte exagérée de nous faire violence en nous forçant à être libres, et ses scrupules ne cesseront qu'en présence d'un mouvement d'opinion sur le sens duquel il lui sera impossible de se méprendre.

Voilà le secret de notre impatience de voir couler à fond la question romaine; elle nous paralyse, elle nous annihile, elle nous interdit toute action efficace en faveur de la liberté, et nous n'hésitons pas à le dire tout haut, parce que ceux dont les temporisations calculées ont tant contribué à la traîner en longueur sont eux-mêmes amenés par des motifs, il est vrai, tout différents des nôtres, mais non moins impérieux, à déclarer « qu'il y a urgence à ce qu'elle reçoive une solution définitive. » Cette déclaration d'urgence, corroborée par la menace conditionnelle que contient la dépêche de M. Thouvenel, est incontestablement le trait le plus saillant et le plus significatif des documents publiés par le *Moniteur*. Quant à la transaction qui s'y trouve exposée, il n'y a pas lieu d'en discuter le mérite, puisque aucune des deux parties n'est disposée à y souscrire, ce qui était clair bien longtemps avant que les articles en fussent rédigés. On peut seulement remarquer, comme un symptôme caractéristique, qu'elle figure là plutôt à titre d'apologie pour le gou-

Digitized by Google

vernement français que comme un essai vraiment pratique et acceptable de réconciliation entre la cour de Rome et le cabinet de Turin. C'est un plaidoyer où l'avocat songe plus à lui-même qu'à ses clients. Tout cela, nous le répétons, est à l'adresse du public plutôt que des deux puissances rivales. Il est facile de se donner sur le papier les honneurs d'une impartialité absolue, en faisant ressortir avec une égale force les arguments invoqués par les deux causes qui sont aux prises; mais ce n'est là, après tout, qu'un artifice de rhétorique; le gouvernement français n'est pas, ne peut pas être impartial; pourquoi s'en cacher? C'est ce qu'on peut dire de plus honorable pour lui.

Il ne peut pas être impartial, parce qu'il a pris parti par ses actes antérieurs, parce qu'il a apporté sa coopération ouverte ou secrète, active ou passive, à tout ce que l'Italie a entrepris et accompli depuis trois ans, parce que, bon gré ou mal gré, il est engagé, parce qu'il est solidaire. Ce n'est pas dans de telles conditions qu'on peut se présenter en médiateur; on ne peut être juge lorsqu'on est partie; il y a d'ailleurs longtemps qu'il doit savoir, comme tout le monde, qu'entre des prétentions aussi inconciliables il n'y a pas de médiation possible, et la publication du *Moniteur*, si on la discutait comme un plan politique réalisable, ne pourrait faire illusion qu'à ceux qui ignorent que la sagesse ne consiste pas à exposer les difficultés, mais à les résoudre. Si nous parlions avec la liberté de l'histoire, nous aurions bien d'autres observations à présenter au sujet du sens apparent et du sens réel de ce document; mais ces distinctions n'échapperont pas aux regards pénétrants, et il suffit qu'on n'en puisse contester de bonne foi la portée générale, qui est celle d'une mise en demeure, à moins qu'il ne faille inventer à l'usage du gouvernement français un système d'interprétation tout différent de celui qu'on applique d'ordinaire aux actions humaines. Le soin même qu'il apporte à aller au devant des accusations et à mettre ses adversaires dans leur tort implique la pensée de dégager sa responsabilité et de faire entrer sa politique dans une nouvelle phase. Mais ces velléités se transformeront-elles en résolutions irrévocables? Cette évolution, combien mettra-t-elle de temps à s'accomplir? Voilà, en définitive, les seules questions qui aient aujourd'hui une vraie importance et sur lesquelles on ne nous ait donné aucun éclaircissement. Il nous serait facile d'y répondre si le *Moniteur* avait pris la peine de nous dire au nom de quels principes le gouvernement français se propose d'agir dans le règlement de la question romaine; mais c'est ce que son exposé justificatif, malgré son abondance et son dogmatisme, ne laisse pas même entrevoir, sans doute afin que ses auteurs puissent plus facilement conserver toute leur liberté d'action. Nous avons donc, pour tout

Digitized by Google

garant d'une solution prochaine, le souci que lui inspirent ses propres intérêts, mobile infiniment variable et beaucoup plus favorable à une politique d'indécision et d'ajournement qu'à un parti pris franc et hardi. Sous une telle inspiration, la transition que nous annonce le *Moniteur* pourrait durer vingt ans si rien ne venait en précipiter le dénoûment. Il nous a été impossible de découvrir dans les documents qu'il a publiés un principe de conduite plus fixe et plus rassurant. Lorsqu'on y expose les droits du pape, c'est la cause du pape qui a raison; lorsqu'on y développe les griefs de l'Italie, c'est la cause italienne qui est la seule juste. Chacun a pour soi et à son tour la vérité et la justice.

Cette attitude permet d'être impartial à peu de frais, et, ce qui est plus avantageux encore, de se prononcer pour l'un ou l'autre parti, selon les opportunités; mais elle ne résout ni ne termine rien, et, comme en définitive, il n'en reste pas moins vrai, même après les oracles rendus par le *Moniteur*, qu'il n'y a pas de droit contre le droit, cette façon seule de tenir la balance égale entre deux affirmations absolument opposées, indique que les termes de la question ont été imparfaitement exprimés. La question romaine ne sera résolue que lorsqu'on aura hautement reconnu et proclamé le principe supérieur devant lequel disparaissent comme de misérables arguties tous les sophismes invoqués par les défenseurs du pouvoir temporel. Ce principe n'est pas d'hier; c'est celui sur lequel reposent toutes les sociétés modernes, c'est le principe d'où découlent à la fois la liberté politique et la liberté de conscience. Le jour où l'on reconnaîtra aux populations romaines le droit qui depuis la Réforme est la loi commune des nations, c'est-à-dire le droit de choisir librement leurs institutions politiques et religieuses, ce jour-là il n'y aura plus lieu d'établir une comparaison entre les titres du pontife et ceux de son peuple, et le vieux droit théocratique s'évanouira comme un brouillard confus sous les ardents rayons du soleil.

Quelle que soit notre impatience de voir prévaloir ce résultat, nous croyons cependant qu'il serait d'une mauvaise politique de lui tout subordonner d'une façon absolue, et d'ajourner toutes nos espérances jusqu'à son complet triomphe. Ce serait peut-être en renvoyer bien loin l'échéance. Nous ne sommes nullement disposés à admettre, par exemple, qu'on en fasse, comme certains journaux le demandaient récemment, l'unique enjeu des prochaines élections. Les amis de la liberté en France sont encore trop peu nombreux, et les dissidences sur cette question sont à la fois trop vives et trop multipliées pour qu'on ait le droit de choisir un tel motif d'exclusion. Avant de se résigner à un pareil sacrifice, il faudrait tout au moins être sûr du

Digitized by Google

succès, et il n'est nullement certain, ni que cette combinaison stratégique donnerait la majorité aux adversaires de la papauté, ni que cette majorité réussirait à faire sortir le gouvernement de son indécision. Il est au contraire de toute certitude que cet esprit d'exclusivisme réduirait presque à néant le petit nombre de nominations sur lesquelles l'opinion libérale peut compter, en divisant les voix de ses partisans sur des candidats de nuances opposées. Nous ajouterons à ce sujet que le public, comme la presse, nous paraissent perdre beaucoup trop facilement de vue cette question des élections, que des bruits prématurés d'une dissolution de la Chambre, avaient récemment mise à l'ordre du jour. Jamais élections n'auront été, en effet, plus importantes pour la France, depuis celles qui pourvurent au remplacement de la Chambre introuvable. Nous n'avons pas à nous le dissimuler, hommes de l'opinion libérale, il y a là pour nous une question de vie ou de mort; si nous nous laissons prendre au dépourvu, ce n'est pas seulement une honte pour notre cause, c'est une défaite peut-être irréparable. Malgré tout ce qu'on nous a dit de l'ajournement indéfini des élections, nous devons compter qu'elles se feront avant qu'il soit longtemps, parce qu'il est de l'intérêt du gouvernement qu'elles se fassent avant le dernier moment, et il faut que nous soyons prêts si nous ne voulons pas être surpris. Selon toutes les probabilités, la première victoire éclatante que nos troupes remporteront au Mexique donnera le signal de la bataille électorale, et il n'est pas besoin d'être prophète pour prédire que l'administration actuelle se présentera aux électeurs sous les auspices les plus favorables qu'il lui sera possible de rencontrer, ou plutôt de faire naître, car elle se trouve un peu à cet égard dans la situation des augures de l'antiquité, qui consultaient les dieux, mais qui savaient aussi au besoin les faire parler.

Cette grave éventualité donne un grand mérite d'à-propos à l'excellente brochure que M. André Pasquet vient de publier sur notre droit électoral et sur l'interprétation que le gouvernement lui donne. Il en résulte que la simple addition du mot « inscrits » à l'article 35 de la Constitution de 1852, qui est ainsi conçu : « Il y aura un député au Corps législatif à raison de 35,000 électeurs, » que cette simple addition, dis-je, du mot *inscrits* au mot *électeurs* nous retire 41 députés, c'est-à-dire ne nous en laisse que 270 à nommer, au lieu de 311 que nous aurions à élire sans cette addition malencontreuse, qui est bien en réalité une soustraction des mieux caractérisées. M. André Pasquet n'a pas de peine à faire remarquer combien cette interprétation paraît peu conciliable avec cet autre article de la Constitution qui dit formellement « que l'élection a pour base la population, » avec celui

Digitized by Google

qui définit l'électeur « tout Français âgé de vingt et un ans accomplis, jouissant de ses droits civils et politiques, » et avec plusieurs autres dispositions de nos lois, qui ne font nulle mention de cette nécessité de l'inscription en ce qui concerne la qualité d'électeur. Le public n'a pu s'expliquer qu'une administration qui a toujours montré tant de zèle pour la consolidation du suffrage universel, et qui lui a dû tant de succès mémorables, ait paru tout à coup se défier de lui par une interprétation aussi étroite d'une législation qui est tout à la fois son œuvre et son acte de naissance. Elle aura sans doute voulu par là stimuler la paresse des électeurs qui négligent de se faire inscrire, en leur rappelant que la meilleure manière de conserver ses droits est de les exercer. Nous espérons que la leçon ne sera pas perdue pour eux.

Le gouvernement italien s'est enfin prononcé pour l'amnistie après de longues fluctuations entre le parti militaire et l'opinion des hommes modérés ou, pour mieux dire, l'opinion de la nation entière. En adoptant cette résolution tardive, il s'est amnistié lui-même; mais il ne se sauvera pas de sa propre incapacité, et il sent bien tout le premier qu'il ne saurait survivre à la convocation des chambres. De là sa répugnance toute naturelle à les réunir malgré la gravité des circonstances, malgré l'urgence des projets de loi qu'il a à lui présenter, malgré le budget qui n'a pas encore été voté. Déjà on annonce que la session sera ajournée au mois de décembre, et que M. Rattazzi s'apprête à venir chercher à Paris un renouvellement de mandat qu'il n'ose pas demander aux représentants de son pays. Ces éternels pèlerinages ne sont guère flatteurs pour l'orgueil de la nation italienne. Il est fort douteux que cet expédient lui réussisse cette fois aussi bien qu'au début de sa dernière campagne ministérielle. Si la grâce d'en haut lui fait défaut, ce qui paraît fort à craindre, il ne lui restera qu'à donner lui-même sa démission. La cause italienne se relèvera, nous n'en doutons pas, des échecs qu'elle a subis dans ces derniers temps ; elle les réparera à force de patriotisme, de courage et d'abnégation ; mais le ministère actuel ne se remettra pas de sa victoire d'Aspromonte, il a été frappé au cœur par la balle qui a blessé Garibaldi. Après avoir été, par sa présomption, sa légèreté, ses complaisances et sa politique équivoque, le principal auteur de la déplorable scission qui a déchiré l'Italie, il se présente aujourd'hui avec assurance, comme seul capable de guérir les maux qu'il a produits; mais si la triste expérience qu'on a faite de ses talents n'est pas perdue, il ne fera pas facilement partager cette confiance à ses concitoyens. Ainsi que nous l'avions prédit ici même, dès le

Digitized by Google

lendemain de sa facile victoire, il s'est vu réduit, pour donner satisfaction à l'opinion publique, à adopter pour son propre compte la politique de ses adversaires, et M. Durando a présenté en son nom au gouvernement français une note qui, sous la forme diplomatique, n'était autre chose que la requête du vaincu d'Aspromonte. Nous n'aurions que du bien à dire de cette note, si elle eût été rédigée par un autre ministère; mais, après toutes ses concessions à la peur, M. Rattazzi est-il en droit de parler ce langage et en état de faire prévaloir une telle politique? Elle fait contraste avec tous les actes de son administration, et son prochain voyage, dont la signification n'échappe à personne, nous prouve qu'il est encore plus prompt au repentir qu'à l'impatience.

Cette politique, que ses faiblesses ont rendue nécessaire à l'Italie, mais dont il ne saurait en aucun cas être le ministre ni le partisan convaincu, consistera, nous l'avons dit, à substituer l'action du gouvernement à l'initiative révolutionnaire, à obtenir par des moyens réguliers et normaux les résultats qu'en présence de l'inaction du ministère, Garibaldi a demandés à l'insurrection, à un coup d'État populaire. Cette politique n'est ni dans le tempérament ni dans les goûts de M. Rattazzi. Son passé est là d'ailleurs qui lui défend de songer jamais à la faire sienne. Il y a là-dessus un vers célèbre, qui est d'une haute moralité : « Ah ! peut-on hériter.... » nous n'achevons pas la citation que nous sommes loin de vouloir appliquer dans son sens littéral à l'honorable M. Rattazzi, mais qu'on peut considérer comme une excellente leçon au figuré sur l'attitude qu'il convient de garder vis-à-vis des adversaires qu'on a combattus, et des systèmes qu'ils représentent. Quelles que soient sa souplesse et sa facilité d'esprit et de caractère, M. Rattazzi doit comprendre qu'il est au moins un rôle qu'il lui est désormais interdit de s'approprier, même avec les meilleures intentions.

Les infortunes de Garibaldi, déjà à moitié transformées en légende en Italie, ont donné lieu, en Angleterre, à des manifestations qui sont un curieux témoignage des mœurs et du véritable caractère de ce peuple plus sérieusement enthousiaste sous ses apparences flegmatiques qu'aucune autre nation du continent. En présence de ces scènes singulières et si spontanées, en présence de tant de têtes cassées en l'honneur du héros populaire de l'Italie, on est forcé de reconnaître que ce peuple anglais, invariablement représenté chez nous comme un froid et insensible spéculateur, est cependant capable d'un entraînement généreux, et quelle que soit la dose de machiavélisme qu'on lui prête, il faut croire qu'il ne pousse pas encore le calcul

Digitized by Google

jusqu'à se faire rompre les os sur les places publiques pour nous donner une fausse idée de ses sentiments. Nous sommes fort loin, aujourd'hui en France, d'être à ce point romanesques, nous ne donnons plus, hélas! à l'Angleterre, comme au reste du monde, que des leçons de sagesse et de docilité. Nous aussi, pourtant, nous avons connu cette noble folie. Il fut un temps où nos places publiques frémissaient comme un champ de bataille à la nouvelle de quelque grand revers. Aujourd'hui nous rions de la badauderie britannique. Passe encore pour faire des manifestations bruyantes, accidentées de vociférations et de coups de bâton. Mais en l'honneur de qui, et de quoi? S'il s'agissait au moins d'un plan de régénération sociale destiné à assurer le bonheur du genre humain. Mais non, il ne s'agit que d'envoyer un cri de sympathie à un soldat blessé, désarmé et impuissant. Une telle manifestation n'est plus dans nos mœurs, elle nous fait hausser les épaules de dédain et de pitié. Et cependant il y a dans cet échange sentimental qui se fait entre cet homme et cette nation, quelque chose, non-seulement de touchant, mais de très-sérieux, qui n'est pas indigne de fixer l'attention des hommes d'État, et qui, s'ils en saisissaient bien la portée lointaine, n'exciterait peut-être pas leur hilarité. Les politiques du *Times*, lorsqu'ils discutent gravement les effusions passionnées de la lettre de Garibaldi au peuple anglais, ne se doutent pas que les non-sens qu'ils lui reprochent sont infiniment surpassés par leur propre absurdité. L'enthousiasme a toujours quelque côté ridicule pour l'observateur de sang-froid, mais quand il se personnifie dans certains hommes, il possède le don des miracles. Qu'importe, d'ailleurs, au populaire anglais qu'on lui démontre savamment que Garibaldi exige de lui des choses irréalisables? Ce qui lui plaît, c'est justement qu'on l'estime assez pour lui demander l'impossible.

Garibaldi, loin d'avoir été diminué par son échec, est aujourd'hui l'homme le plus populaire de l'Italie, et il sera bientôt, non son homme d'État, car il n'a rien de ce qu'il faut pour ce rôle, mais l'arbitre et le réconciliateur nécessaire des partis qui la divisent. Dans une telle situation, il serait fort imprévoyant de la part du cabinet français de ne pas tenir grand compte de la popularité immense que Garibaldi a acquise en Angleterre, car le gouvernement anglais, on le voit chaque jour, n'est plus aussi indépendant des mouvements de l'opinion qu'il l'a été autrefois, et il la suivrait d'ailleurs sans répugnance sur ce terrain, encouragé par la certitude d'obtenir l'appui d'un parti déjà très-puissant en Italie et hostile à l'influence française. Si le ministère actuel, qui vient de déclarer lui-même, par l'organe de M. Durando, que « l'état de choses n'est plus tenable, » n'obtient pas du cabinet français les concessions qu'il sollicite, tout

Digitized by Google

autorise à croire que sa succession tombera entre les mains de ce parti, et c'est là une éventualité qui mérite sans doute d'être prise en considération pendant qu'il en est encore temps.

Pendant que l'Italie travaille à sauver cette unité qui lui a coûté tant d'efforts et qui n'est qu'à moitié réalisée, l'Allemagne cherche la sienne à tâtons, non à travers les obstacles créés par la domination étrangère, mais à travers les obscurités de sa propre pensée. Elle n'en est encore qu'à la définition, et si l'on considère la variété d'aspects sous laquelle le problème se présente à l'esprit de ses hommes d'État et de ses penseurs, elle n'est pas près de sortir de ce travail préliminaire, qui heureusement pour elle n'a fait jusqu'ici couler que des flots d'encre, bien que, selon la prédiction quelque peu emphatique d'un ministre prussien, il ne puisse s'accomplir définitivement que « par le fer et le sang. » Le fer et le sang! on ne peut s'empêcher de demander à quoi bon. Quelle soif homicide s'est donc emparée de la bonne patrie allemande? nous persisterons à croire, jusqu'à plus ample informé, que le belliqueux ministre du parti de la Croix la calomnie. Si pour fonder l'unité allemande, il ne s'agissait de faire couler le sang dont il parle qu'à Posen, ou en Gallicie, ou dans le Schleswig, nous serions beaucoup moins incrédule; mais c'est le sang du peuple allemand lui-même qu'il s'agit de verser, et, dans l'état actuel de l'Allemagne, il ne nous semble pas que le résultat en vaille la peine. Son morcellement ne lui laisse pas, il est vrai, à l'extérieur, toute l'influence à laquelle lui donneraient droit sa puissance réelle et sa population si elle était unie, mais ce malheur a des compensations auxquelles elle devrait attacher plus de prix. Elle n'a, pour se consoler, qu'à jeter les yeux sur ces voisins qu'elle envie le plus.

Où sont nos *Vor-Parlement?* Vous figurez-vous un préfet français apprenant que les membres de la défunte Assemblée législative de 1851 vont se réunir et ouvrir leurs séances dans la ville qu'il administre, sous prétexte que tout ce qui s'est fait en France depuis cette époque est illégal et non avenu? C'est pourtant, à la lettre, ce que peuvent faire en Allemagne les membres du Parlement de Francfort de l'année 1848, sans qu'il vienne à l'esprit de personne de les troubler dans leurs arrangements. Une organisation politique qui rend possibles de telles choses ne vaut-elle pas l'unité qui permet de faire une expédition du Mexique? Les Allemands ont chez eux sept à huit parlements préparatoires en permanence, qui ne doivent leur existence qu'à la libre initiative des citoyens, et où l'on discute chaque jour jusqu'à l'existence des gouvernements qui régissent actuellement la Confédération; et nous, si d'aventure nous éprouvons le besoin de

Digitized by Google

dire en public que la presse doit être libre, que l'instruction doit être obligatoire, et autres vérités aussi hardies, il nous faut aller ouvrir un congrès à Bruxelles! il est vrai qu'en revanche nous avons l'honneur d'être la nation la plus unitaire et la plus centralisée qu'il y ait dans les deux mondes. Sans méconnaître donc ce qu'il y a de légitime dans le sentiment qui porte l'Allemagne à chercher une plus grande part d'autorité en Europe, dans une plus grande concentration de ses forces, nous croyons que les Petits-Allemands, comme les Grands-Allemands, y mettent le plus souvent une ardeur aveugle, qui leur fait trop oublier les biens certains qu'ils exposent pour les avantages beaucoup plus problématiques qu'ils poursuivent. Ni l'Autriche, ni la Prusse, après l'hégémonie desquelles ils soupirent, n'ont, en ce moment, dans leur situation intérieure, rien qui paraisse bien digne d'envie. L'Autriche, condamnée à l'impuissance comme empire absolutiste, travaille de son mieux à se créer une virginité de libéralisme sans avoir encore réussi à convaincre qui que ce soit de sa sincérité dans ces voies si nouvelles. Quant à la Prusse, les rapports entre la couronne et le Parlement y deviennent chaque jour plus difficiles, elle côtoie le dangereux expédient des coups d'État, et les Petits-Allemands qui aspirent de tout leur cœur à devenir Prussiens, pourraient bien échoir en partage à un parti militaire, qui leur donnerait toute l'unité qu'ils peuvent désirer, mais n'encouragerait pas dans la même proportion leur intarissable loquacité, ce qui serait regrettable pour tout le monde, mais particulièrement pour les Petits-Allemands.

Aux États-Unis, les succès du général Mac-Clellan sont venus relever les affaires du Nord au moment où elles semblaient dans une situation désespérée, et le dernier manifeste du président Lincoln va achever de faire entrer cette guerre dans une phase toute nouvelle. Il devient de plus en plus difficile de soutenir que « l'esclavage n'est pour rien dans la lutte. » Nous avons d'ailleurs plus d'une objection à élever contre la mesure que le président a cru devoir adopter, ou plutôt contre la forme malheureuse, selon nous, qu'il a cru devoir lui donner, car au fond cette mesure n'est autre chose que l'abolition pure et simple. Puisqu'on a tant fait que de se décider à cette grande et solennelle résolution, il valait mieux l'aborder franchement que d'en amoindrir la portée par des restrictions peu dignes d'une telle cause. En agissant ainsi, on a ôté à la mesure son caractère juridique et universel, en qui résident toute sa vertu et toute sa raison d'être. On l'a abaissée aux mesquines proportions d'un fait et d'un accident, au lieu de la décréter comme un principe de justice.

Les vues qui ont inspiré ses auteurs ne sont pas difficiles à pénétrer,

Digitized by Google

ils ont voulu laisser une porte ouverte aux États qui voudront rentrer dans le sein de l'Union avant l'échéance qui leur est assignée, ils ont voulu qu'ils y fussent même attirés par un intérêt palpable et certain; mais l'inutilité des ménagements qu'on a eus pour eux dans le passé montre trop bien celle des promesses en partie illusoires qu'on leur offre pour l'avenir, et puisque la mesure avait avant tout pour objet d'apporter aux forces fléchissantes de l'Union l'appui des esclaves délivrés, il fallait pour susciter plus sûrement cette insurrection lui donner confiance et sécurité par un appel qui ne parût pas seulement un cri de détresse, par la liberté et non par un affranchissement conditionnel.

Le manifeste de M. Lincoln risque fort de ne ramener à l'Union ni les maîtres ni les esclaves. Quel enthousiasme veut-on que ressentent ces pauvres gens auxquels on promet la liberté, mais seulement à condition que leurs maîtres feront ou ne feront pas telle ou telle chose, à qui on dit d'avance que leur affranchissement est considéré, non comme un bien auquel ils ont droit, mais comme un moyen d'intimidation dont la république a besoin, non comme une récompense pour eux, mais comme un châtiment pour leurs maîtres? Tout cela n'est pas seulement souverainement impolitique, c'est d'une souveraine iniquité. Heureusement la force des choses est là pour reviser ce décret. La révolution qui s'accomplit aux États-Unis n'est pas à la merci d'une mesure fausse ou incomplète. Il y a dans les nobles passions qui lui ont donné naissance assez de grandeur pour suppléer à la médiocrité d'un homme d'État.

Ceux qui veulent se faire une idée juste et sûre des événements qui s'accomplissent aujourd'hui en Amérique et des causes qui ont amené la guerre actuelle n'ont qu'à lire la brochure substantielle et décisive que vient de publier sur ce sujet l'écrivain qui, depuis Tocqueville, a le mieux parlé en France des États-Unis et qui les a le mieux connus[1]. Notre presse esclavagiste s'est bien gardée de mentionner cet irréfutable travail, sobre, concis, nourri de faits et de citations péremptoires, qui ne laisse debout aucun des arguments qu'elle continue à développer chaque matin avec une imperturbable assurance.

L'étude de M. Laboulaye contient, spécialement, un très-curieux aperçu sur les vues politiques de Napoléon Ier au sujet des États-Unis. Il les considérait avec raison comme destinés à servir de contre-poids à la puissance maritime de l'Angleterre, et à aucun prix il n'eût voulu les voir divisés. L'éminent publiciste n'a pas de peine à faire res-

1. Les *États-Unis et la France*, par Édouard Laboulaye, chez Dentu.

Digitized by Google

sortir la folie de ceux qui voudraient aujourd'hui lancer la France dans cette guerre fratricide et, qui *pis est*, comme eût dit M. de Talleyrand, impolitique.

« Chez nous, Français, ajoute-t-il à ce sujet, est-il possible que la cause de l'esclavage soit jamais populaire? Nos pères ont été en Amérique avec la Fayette et Rochambeau pour y soutenir la liberté. C'est là une de nos gloires nationales; c'est par ce service rendu aux États-Unis que nous sommes là-bas des frères et des amis, Effacerons-nous ce passé mémorable? Le nom français sera-t-il associé au triomphe du Sud, c'est-à-dire, quoi que nous fassions, à l'esclavage éternisé? Cela ne se peut pas. La France, dit-on, ne se bat jamais pour un intérêt, mais pour une idée. J'adopte cette fière devise, et je le demande, si nous secourons le Sud, quelle est l'idée que nous défendrons? »

P. Lanfrey.

CHARPENTIER, propriétaire-gérant.

Droit de reproduction réservé.

Paris. — Imp. P.-A. Bourdier et Cie, rue Mazarine, 30.

Digitized by Google

ARMAND CARREL

I

De tous les hommes de ce siècle qui ont succombé avant le temps en laissant d'eux-mêmes l'idée qu'ils étaient appelés à quelque chose de grand et qu'ils n'ont pas donné leur vraie mesure, Carrel est peut être celui dont on attendait le plus. Aucun de ceux qui l'ont connu n'a gardé de lui un médiocre souvenir. Aussi, bien qu'elle n'ait guère fait que traverser la scène, cette figure originale et hautaine est-elle restée profondément gravée dans l'esprit des contemporains. Carrel est parmi nos publicistes ce qu'André Chénier est parmi nos poëtes : une promesse plus belle que bien des gloïres toutes faites. Il semblait être naturellement à la hauteur des rôles les plus élevés, et rien de grand n'eût étonné de lui. Que des amitiés telles qu'il savait les inspirer, je veux dire exaltées jusqu'au fanatisme, lui aient un peu facilement attribué une étoile, qu'elles l'aient admiré pour ses défauts encor plus que pour ses vertus, on ne saurait s'en étonner; mais en quoi il a été plus digne d'être envié, c'est en obtenant l'estime et les regrets même de ses ennemis. Bien qu'il fût avant tout l'homme de sa cause, sa mort a paru une perte pour sa patrie encore plus que pour son parti. Des dévouements pieux et jaloux se sont empressés à l'envi de disputer sa mémoire au néant. On a pris plaisir à le venger d'un sort injuste, à achever cette destinée si cruellement interrompue. On en a reculé le terme au delà de la fatale échéance, afin de lui créer un rôle au milieu d'une génération qu'il n'a pas connue. Cette poétique survivance que les hommes accordent aux existences prématurément tranchées comme pour les dédommager de tout ce que la vie leur a refusé, n'est ni l'illusion d'une espérance déçue, ni comme on se le figure, une gratuite libéralité, c'est une justice rendue à de grandes qualités qui n'ont pas trouvé leur emploi. L'histoire de ces privilégiés du trépas se continue ainsi après qu'ils ont disparu, et l'éloignement les grandit

Digitized by Google

au lieu de les diminuer. Peut-être leur renommée a-t-elle plus à gagner qu'à perdre à cette collaboration des regrets; peut-être est-ce dans ce sens qu'on doit dire qu'en mourant jeunes ils sont aimés des dieux. Pour un beau génie moissonné dans sa fleur, combien de grands hommes qui ont eu à pleurer d'avoir trop vécu!

Quoi qu'il en soit, cette justice posthume n'a point fait défaut à Carrel. Tout le monde a voulu marquer la place que l'histoire lui eût sans doute accordée, et qui n'a pas été remplie. Longtemps cette place vide, semblable à celle que laissaient autrefois les armées au capitaine tombé sur le champ de bataille, l'a désigné aux souvenirs : elle semblait le rendre encore présent au milieu de nous. Bien des années après sa mort, au plus fort de nos détresses publiques, qui ne se rappelle avoir entendu ses anciens adversaires regretter hautement les inspirations de ce ferme caractère? Aujourd'hui encore, toutes les fois que dans un certain cercle d'hommes politiques la pensée se reporte vers les événements de février 1848 et vers leur triste issue, il est une question que ce sujet ramène presque invariablement : Que fût-il advenu si Carrel eût été là? Ce lieu commun d'une admiration banale est après tout le plus bel hommage qu'on ait rendu à sa mémoire. Reconnaître qu'un homme eût peut-être changé le cours des choses, n'est pas un éloge vulgaire dans une époque où l'on accorde si peu d'efficacité et d'importance aux efforts individuels. Que fût-il advenu, en effet, si ce vaillant homme, fortifié par de longues épreuves, mûri par l'expérience, par le sentiment de ses propres fautes, par le progrès naturel d'une intelligence qui grandissait sans cesse, en pleine possession de l'autorité qui devait être un jour le prix de sa supériorité et de ses travaux, eût interposé sa volonté, son mâle bon sens entre l'irrésolution, l'impéritie des uns et la folle mobilité des autres? Eût-il conjuré le destin? Eût-il prévenu à temps des scissions irréparables? Eût-il scellé le pacte de la démocratie avec la liberté?

C'est un grand honneur pour lui qu'on hésite à répondre. Au reste, ceux-là sont de pauvres observateurs qui ne croient pas à l'action exercée sur les événements généraux par les individualités fortement trempées. Le champ ouvert aux combinaisons de l'activité et de la liberté humaines est infini, et les temps de servitude seuls acceptent la fatalité dans l'histoire comme dans les âmes. L'action des grands caractères est telle, en réalité, qu'on voit parfois des générations entières frappées en quelque sorte à l'effigie d'un seul homme. Je lais-

Digitized by Google

serai pourtant de côté cette question comme hypothétique et vaine. Ce qui importe à la gloire de Carrel, ce n'est pas qu'elle soit résolue, c'est qu'on ait songé à la poser à propos de lui.

Il est à la fois plus utile et plus sérieux de rechercher le sens des espérances passionnées qui s'attachèrent à cette fière personnalité, et qui furent trompées par sa fin tragique. Qu'aimait-on en elle? Que suivait-on sous ce drapeau que Carrel portait si haut? était-ce attrait, vertu, principe ou chimère? Quelle est la part de l'erreur et celle de la vérité dans la direction qu'il imprima à la démocratie? Voilà ce que je voudrais dire. Bien que Carrel ait exercé plus d'influence par son caractère que par ses idées, ce dont on ne s'étonnera pas, — la complète éclosion de ces dernières étant naturellement plus tardive et plus lente, — cependant il était arrivé vers la fin de sa vie à un ensemble d'opinions nettement marqué d'une empreinte toute personnelle. Malgré les quelques incohérences qu'on y peut relever et qui ont donné lieu à des interprétations contradictoires, il n'est pas difficile de déterminer vers quel but il conduisait ceux qui l'avaient choisi pour chef et auprès desquels il n'a pas été remplacé. Ce but, on ne le désigne d'ordinaire que par ce mot de république qu'il avait adopté pour cri de ralliement, et sous lequel se sont abrités tant de systèmes qui n'avaient entre eux rien de commun; mais il faut aller au delà de ces formules générales, si l'on veut atteindre la substance même d'une doctrine politique. Rendre claire et précise pour tout le monde celle que Carrel s'était lentement formée, ce serait à la fois montrer en quoi il a manqué à sa cause et combler une lacune importante, ses biographes s'étant de préférence attachés jusqu'ici à peindre en lui l'homme et l'écrivain plutôt que le politique, ou n'ayant peint ce dernier que d'une façon incomplète [1]. C'est peu de chose sans doute au point de vue des faits matériels que cette vie si courte; pourtant, si l'on considère que le mouvement auquel Carrel a donné l'impulsion a acquis assez de force à un moment donné pour renverser une monarchie et n'a peut-être avorté que faute d'avoir été jusqu'au bout dirigé par lui, on conviendra qu'il peut être de quelque intérêt, et pour ceux que ce mouvement a précipités et pour ceux qui n'ont pas su le gouverner, de l'étudier dans ses origines mêmes. Une telle

1. Voir sur Carrel les travaux, d'ailleurs excellents à divers titres, de MM. Sainte-Beuve, Nisard et de M. Littré, qui par la publication complète des articles de Carrel a rendu un véritable service à l'histoire politique de notre temps. (A Paris, chez Chamerot, 1858; 5 vol in-8°.)

Digitized by Google

étude est moins stérile sans doute que le dédain inintelligent avec lequel les premiers encore meurtris de leur chute contestent la puissance de ce mouvement, ou que l'aveugle persistance des seconds à ne pas reconnaître qu'ils l'ont mal conduit.

II

D'après ce qui vient d'être exposé, on ne s'attend pas à ce que je retrace ici dans tous ses détails la vie d'ailleurs si connue d'Armand Carrel. Je n'y veux relever que les circonstances qui ont particulièment influé sur le développement de son caractère et de ses idées politiques, c'est-à-dire qui ont contribué à leur formation, soit comme moyen, soit comme obstacle, car on met à profit les circonstances en réagissant contre elles plus souvent encore qu'en leur obéissant. Je choque ici toutes les idées reçues dans la critique contemporaine. D'après une théorie fort accréditée aujourd'hui, les hommes ne sont guère que ce que les circonstances les font. On s'ingénie à trouver leur horoscope dans l'insignifiant milieu où ils sont apparus. On va jusqu'à déduire le caractère et le génie d'un poëte, de la nature du sol sur lequel il a été mis au monde, comme s'il s'agissait d'un champignon ou d'une tulipe. C'est au contraire en luttant contre les circonstances au lieu de les subir que se forment les véritables hommes. Elles sont faites pour servir et non pour commander, et leur influence sur les caractères énergiques se réduit en définitive à la mise en œuvre qu'elles offrent à leurs facultés. Elles peuvent ne pas élever celui qui les violente les ayant contre soi, mais il ne dépend jamais d'elles de l'abaisser.

L'exemple de Carrel serait en tout cas bien mal choisi pour justifier cette thèse peu héroïque. Sa vie entière n'est guère autre chose qu'une lutte incessante contre ce que les circonstances ont voulu faire de lui. On le trouve en révolte d'abord contre les influences de famille, contre la direction donnée à sa première éducation, plus tard contre les vues étroites de l'esprit militaire, puis enfin contre les despotiques instincts de la démocratie extrême. Pour mieux dire, cette opposition entre sa vraie nature et son apparente destinée éclate dès le berceau. Il était né pour être, selon toutes probabilités, un honnête et pacifique commerçant. C'est au fond de l'arrière-boutique d'un marchand de Rouen que ce type accompli des vertus chevaleresques vint au monde. Personne n'a jamais donné

Digitized by Google

un plus flagrant démenti au préjugé, plus digne d'affranchis que d'hommes libres, qui, au sein d'une société se disant égalitaire, persiste à faire de ces qualités je ne sais quel insolent privilége du sang et de la race, comme si reconnaître un pareil monopole n'était pas la plus humiliante de toutes les façons d'avoir une aristocratie. Si cependant par noblesse on doit entendre, selon la plus ancienne acception du mot, un mélange d'honneur, de courage, de loyauté, de désintéressement, de délicatesse et de générosité de sentiments, qui peut se vanter de notre temps d'avoir été un plus vrai gentilhomme qu'Armand Carrel?

Ses parents le destinaient au négoce, et c'est contre leur volonté formellement exprimée qu'il eut d'abord à se débattre. Les exploits militaires du premier Empire, dont le prestige s'était accru de toute la poésie d'un malheur sans mesure, exerçaient alors sur les jeunes esprits qui n'en pouvaient pénétrer l'inanité une toute-puissante fascination. Ils avaient de bonne heure servi d'aliment à l'ardente imagination du jeune Carrel, que ses penchants les plus forts entraînaient d'ailleurs vers la vie d'action, et comme il arrive souvent, l'espèce de mirage que ce passé formait dans son esprit détermina le choix de sa profession avant qu'il pût prononcer en toute connaissance de cause. Il est certain toutefois que ses qualités et ses défauts, tels que la jeunesse les comportait, s'accommodaient de la profession des armes mieux que de toute autre; plus tard il est douteux qu'à moins d'événements exceptionnels il y eût trouvé un exercice suffisant pour ses facultés. Il s'engagea donc, en 1816, malgré son père, qui, sur les instances du colonel Moncey, consentit pourtant à le faire entrer à l'École militaire de Saint-Cyr. Il y compléta son instruction, mais déjà, à ce qu'on a remarqué, avec un goût beaucoup plus prononcé pour les historiens que pour les études spéciales, et annonçant de loin un caractère indépendant, résolu et quelque peu frondeur. On a retenu de ce temps-là sa réponse hardie au général directeur de l'École, qui le menaçait de le renvoyer mesurer de la toile dans la boutique de son père : « Mon général, lui dit Carrel, si jamais je reprends l'aune de mon père, ce ne sera pas pour mesurer de la toile. »

Il sortit de Saint-Cyr sous-lieutenant dans le 29e de ligne. C'était alors le moment de ces conspirations demi-bonapartistes, demi-libérales (alliage dont la bizarrerie étonnera un jour l'histoire), qui amenèrent tant de sanglants holocaustes sans pouvoir ébranler le

Digitized by Google

gouvernement qu'elles voulaient détruire. Carrel s'y jeta avec la témérité de la jeunesse et toute l'ardeur de son caractère. Il fut assez heureux cependant pour échapper aux suites fâcheuses qu'elles eurent pour un grand nombre de leurs auteurs. Il a depuis jugé un peu sévèrement ces sortes d'entreprises, comme en avait le droit l'homme qui y avait plusieurs fois joué sa vie, mais c'est surtout leur inefficacité qu'il entendait leur reprocher. Quant à leur légitimité, elle ne paraît pas lui avoir inspiré le moindre scrupule, non plus que leur composition si hétérogène. Mais c'était selon lui un expédient désespéré qu'on ne devait employer qu'à la dernière extrémité et à défaut de toute autre ressource. Peut-être oubliait-il ici que les premières de ces conspirations avaient un peu ce caractère dans la pensée de ceux qui les conçurent. Il est remarquable, en effet, que l'ère des complots contre la Restauration ne commença qu'à l'époque où l'on désespéra momentanément des voies légales, en présence des mesures qui signalèrent le déclin du ministère Decazes, et lorsqu'on vit la faction qui s'était démasquée dès le début du règne, maîtresse du pouvoir et prête à mettre la main sur les institutions. Il n'y eut pas alors une conspiration, mais deux conspirations en sens inverse, dont la seule vraiment coupable était celle qui s'était placée au centre même du gouvernement pour attaquer plus sûrement nos libertés. La conspiration libérale n'était en quelque sorte que défensive. Ce qui est plus à regretter que l'insuccès de ces complots et peut-être même que le sang généreux qu'ils firent répandre inutilement, c'est la confusion et la solidarité contre nature qu'ils établirent dès lors entre des sentiments mal définis, entre deux causes plus faites pour se combattre que pour s'allier, entre ce qu'on nommait alors le bonapartisme et la cause libérale.

Il n'est pas surprenant qu'un officier de vingt et un ans ne se rendît pas compte de l'antagonisme profond qui séparait ces deux causes lorsque tant de politiques expérimentés et clairvoyants ne l'apercevaient pas ou ne s'en souvenaient plus. La communauté de ressentiments, de patriotisme et de malheur qui existait entre elles, faisait oublier aux libéraux leurs justes griefs contre la longue oppression que l'empire avait fait peser sur eux. Celui-ci ne se présentait d'ailleurs à ce moment avec aucun des caractères qui constituent une doctrine politique. Il n'affichait aucune prétention personnelle au pouvoir ni même à l'influence. Il s'effaçait en toute occasion derrière ce patronage si nouveau, s'efforçant

Digitized by Google

seulement d'identifier sa récente défaite aux blessures encore saignantes de l'orgueil national. Il existait à l'état de sentiment plutôt que de système, de regret plutôt que d'espérance, de superstition plutôt que de foi politique. Il n'était chez beaucoup de ses partisans qu'une forme du patriotisme. Il ne comptait d'adeptes convaincus que dans ces rangs obscurs des masses populaires où les opinions ne sont guère que de vagues instincts, et demeurent à l'état latent jusqu'au choc qui tout à coup les révèle et leur donne un nom. Tant que ces opinions n'ont pas reçu l'ébranlement qui les rallie, elles s'ignorent en quelque sorte elles-mêmes, et comme rien ne vient trahir leur puissance, il est facile de se figurer qu'elles n'en ont aucune. Telle fut l'illusion qui inspira aux libéraux la fausse sécurité avec laquelle ils acceptèrent l'alliance de leurs anciens adversaires et négligèrent de se mettre en garde contre des sentiments qui ne devaient pas profiter à leur propre cause. Ils enrôlaient indistinctement tout ce qui se présentait, ne regardant pas de trop près aux soldats pourvu que le drapeau portât leurs couleurs, et ne prévoyant pas qu'ils se réveilleraient un jour chefs nominaux d'une armée qui n'était point la leur, et instruments de ceux qu'ils avaient cru dominer.

Les services que cette équivoque rendit un instant à la liberté leur ferma les yeux sur le mal qu'elle devait lui faire. Carrel aimait déjà passionnément la liberté, mais il l'adorait en jeune homme, comme on aime une maîtresse qu'on n'a jamais possédée, un bien qu'on ne connaît que par l'imagination, et sans se douter encore des conditions délicates que ce mot implique. Il n'avait aucune idée des incompatibilités qui existeront toujours entre les institutions libres et l'esprit de conquête, entre les franchises constitutionnelles et une centralisation empruntée à la discipline des camps, entre un régime de garanties et la jalouse domination d'une démocratie militaire. Son patriotisme embrassait avec une égale ardeur ces éléments ennemis comme s'il eût eu la vertu de les réconcilier. Son rêve allait pourtant déjà au delà de l'empire : c'était la vie simple et héroïque des jeunes généraux de la République. La réputation d'un Hoche ou d'un Kléber lui semblait la plus enviable de toutes les gloires. L'attitude humiliée de la Restauration devant l'Europe n'avait guère ce qu'il fallait pour satisfaire une telle ambition. Pour tout aliment, elle lui offrit à ce moment même cette guerre odieuse et inique que, dans sa vanité quelque peu sotte, le vicomte de Châteaubriand appelait naï-

Digitized by Google

vement « ma guerre d'Espagne! » comme il eût dit : ma tragédie, ou : mon sonnet.

Carrel se trouvait alors à Aix en Provence, où on l'avait mis au dépôt de son régiment comme suspect de libéralisme. Il s'y consumait dans l'inaction, l'impatience et l'ennui. Sa détermination fut bientôt prise. Une vie aventureuse s'offrait à lui et avec elle une cause sacrée à défendre, de grands dangers à courir, un grand avenir peut-être à assurer, — il n'hésita pas et y joua hardiment sa destinée. Il le fit avec la généreuse et insouciante libéralité de son courage, fermant toutes les portes derrière lui, s'interdisant volontairement toute possibilité de revenir en arrière en cas d'insuccès. Il espérait d'ailleurs, comme beaucoup d'esprits trop confiants, que l'apparition du drapeau tricolore au milieu des rangs espagnols produirait sur l'armée française un irrésistible effet. Aussitôt que la guerre parut inévitable, il donna sa démission, décidé à offrir ses services au gouvernement constitutionnel d'Espagne. Au mois de mars 1823, un bateau pêcheur le conduit à Barcelonne. Là il s'enrôle comme sous-lieutenant dans un bataillon formé d'une poignée de volontaires, Français comme lui. Dès le premier mois de son séjour, ses illusions tombèrent en présence de l'inertie et de l'incapacité du gouvernement espagnol; mais il n'était pas homme à reculer. Il faisait partie d'une petite armée destinée à opérer en Catalogne et composée principalement de réfugiés étrangers. Il a raconté lui-même dans une page admirable les vicissitudes de ce corps mal secondé dès le début et réservé à une destruction certaine. Il montra dans ce poste sacrifié, où il ne lui restait aucun espoir de rien changer à la marche des affaires, un esprit plein de ressources, une activité indomptable, un caractère intrépide. Il s'y fit remarquer comme un soldat accompli, mais de manières froides et réservées, ne permettant de familiarités à personne, s'isolant dans ses moments de loisir, trouvant la force d'oublier ses mécomptes et ses fatigues dans la lecture de quelques volumes qu'il avait apportés avec lui. C'est là qu'il connut et assista à ses derniers moments le colonel Pachiarotti, réfugié italien qu'il s'est plu à représenter comme une âme antique. Mortellement blessé dans une rencontre et soutenu par Carrel sur son cheval pendant une longue et difficile retraite, le colonel expirant le désignait à ses compagnons : « Je n'ai plus besoin de rien, disait-il, mais je vous recommande ce noble jeune homme. »

Bientôt après, cette faible armée, poursuivie par des forces supé-

Digitized by Google

rieures, épuisée par les marches et les privations, réduite de moitié par une série de sanglants combats, fut cernée près du fort de Figuières et obligée de se rendre après avoir obtenu, grâce à sa ferme attitude devant ses vainqueurs, les honneurs d'une capitulation qui ne s'accordent pas d'ordinaire à une armée en rase campagne. Le général baron de Damas s'engagea à employer tous ses efforts en faveur des prisonniers français, et promit verbalement de leur procurer des passe-ports dans le cas où l'on voudrait les traduire devant des conseils de guerre. Cette partie de la capitulation ne fut pas respectée. Carrel et ses compagnons furent emprisonnés à Perpignan, puis cités devant une commission militaire qui se déclara incompétente, et enfin condamnés à mort par un conseil de guerre. Carrel se pourvut à la fois en révision et en cassation. La procédure traîna en longueur. Ici encore on eut occasion d'éprouver son caractère. C'est dans ces situations critiques qu'on apprend à connaître un homme et qu'on lit jusqu'au fond de son âme. Il soutint son bon droit avec une invincible obstination, inébranlable dans son système de défense fondé sur les termes de la capitulation méconnue, il refusa énergiquement de prêter l'oreille aux ouvertures du baron de Damas, devenu ministre de la guerre, et qui n'encourageait les sévérités des juges que dans le but d'amener les condamnés à un recours en grâce, qui servirait d'amende honorable et serait un échec moral pour l'opposition libérale. La détention de Carrel et de ses compagnons dans la prison du Castillet prolongée presque indéfiniment, aggravée par les raffinements d'une rigueur inusitée, ne put fléchir un instant leur résolution ; mais à plus d'une reprise la confiance les abandonna et tout espoir de sauver leur tête parut perdu. C'est dans une de ces heures d'angoisses que Carrel, prenant un jour à part son défenseur, lui dit avec un regard interrogateur et de façon à ne pas être entendu de ses compagnons : « Je voudrais mourir pour eux. » Il cherchait dans son esprit quelque moyen d'attirer sur sa propre vie tous les dangers qui menaçaient celle de ses amis.

La révision de son procès fut enfin admise après de longs délais, et Carrel fut traduit à Toulouse devant un nouveau conseil de guerre. Défendu par un éloquent avocat, M. Romiguière, il fut acquitté par six voix sur sept, après avoir cédé sur la question d'incompétence, grâce aux pressantes sollicitations de son défenseur. Il sortit de ce procès non-seulement intact, mais la tête haute et sans qu'on eût obtenu de lui aucune des concessions qu'on se flattait de lui arracher.

Digitized by Google

Son attitude calme et simple dans les débats, le sens et la dignité de ses réponses, sa gravité précoce, le contraste de tant de malheur avec tant de jeunesse, son empire sur lui-même devant les vexations et les dégoûts sans nombre dont on l'abreuva dans sa prison, la grâce virile avec laquelle il porta si longtemps le poids d'une condamnation capitale, laissèrent une profonde impression chez tous ceux qui le connurent à cette époque.

Bien que leur issue ait failli lui être fatale, ces années d'épreuves furent loin d'être perdues pour lui. L'action est devenue chose si rare dans les mesquines conditions de la vie moderne, qu'on doit la considérer comme un bienfait inestimable pour ceux à qui elle s'offre, sous une forme quelconque, alors qu'ils sont encore assez jeunes pour la mettre à profit en y développant leurs facultés. La responsabilité est la grande école de la vie humaine. C'est l'épreuve à laquelle on reconnaît les hommes qui moralement sont nés viables : plus elle est sérieuse, plus le caractère et l'intelligence s'y fortifient. Grâce à ces agitations de son existence, il fut de bonne heure donné à Carrel de voir de près les extrémités de la destinée humaine, et quoi que lui ait coûté cette expérience, il ne la paya pas trop cher. Il y gagna la décision, le sérieux, la saine et forte trempe de son esprit. C'est qu'il n'avait pas eu seulement à vaincre des périls extrêmes, à prendre spontanément les plus graves déterminations, à rester seul chargé de sa propre destinée, chose presque inconnue aux individus dans l'état présent de notre civilisation, il s'était trouvé en face de grandes perplexités morales qu'un homme n'agite pas sans que son âme soit profondément ébranlée. Il y a des délibérations intimes et suprêmes qui donnent à la plus jeune intelligence toute la maturité d'un juge. Ce n'est pas sans de profonds déchirements intérieurs qu'avec son éducation, ses sentiments patriotiques, ses préjugés même de profession et de parti, Carrel s'était résigné au dernier moment à tirer l'épée contre son pays, ou du moins contre ce qui semblait être la cause de son pays. Il n'était pas vraisemblablement sans avoir lui-même flétri en plus d'une occasion la conduite des émigrés à l'époque de la révolution, car ce sujet revenait fréquemment dans les polémiques du temps ; et ses ennemis ne se sont pas fait faute de rappeler ce précédent pour l'en accabler. Il est permis toutefois de penser, en y regardant d'un peu plus près, que ce rapprochement n'est pas un argument péremptoire. Il suffit, je le sais, d'effleurer une telle question pour blesser quelques scrupules sincères, et surtout pour faire jeter les hauts cris à une

Digitized by Google

foule de susceptibilités de commande. On ne peut néanmoins se dispenser de remarquer ici, à la décharge de Carrel, la distance infinie qu'il y a entre envahir à main armée avec des secours étrangers le sol de la patrie, et s'associer à la défense d'une nation injustement attaquée par un gouvernement oppresseur. C'est contre ce pouvoir et non contre son pays que combattait Carrel. La distinction, ce semble, vaut la peine d'être notée. Que poursuivait la Restauration en Espagne? c'était ce qu'elle cherchait à étouffer en France, la liberté. Eh bien, supposez que Carrel eût défendu cette cause qui était la sienne, dans son propre pays, même au prix d'une guerre civile, tout le monde lui en ferait un titre de gloire : mais parce qu'il la défend en pays étranger, et contre le même adversaire, parce qu'il soutient en même temps les droits et l'indépendance d'un peuple ami, trop faible pour se protéger lui-même, son action change tout à coup de caractère et de vertu devient crime? Il faut laisser aux étroits adeptes de la nationalité à outrance le soin de concilier de telles contradictions. Un moraliste chinois a dit en Chine, il y a deux mille ans, qu'avant d'être Chinois on est homme. Il est douteux que cette maxime hardie puisse être ouvertement professée en France avant plusieurs siècles. Quoi qu'il en soit, aux yeux de ceux qui n'admettent pour les actions humaines d'autre règle que la justice, Carrel n'est coupable ici que d'une généreuse illusion. Ses accusateurs ont assez montré qu'ils avaient de la patrie une moins haute idée que ce noble transfuge. Si l'on veut que le patriotisme devienne une religion, qu'on l'empêche d'abord d'être un fétichisme!

III

La guerre d'Espagne mit fin à la carrière militaire d'Armand Carrel, ce qu'on ne saurait, je pense, regretter à aucun point de vue. Il avait pris de la vie des camps tout ce qui pouvait développer ses qualités énergiques, il n'en avait contracté ni la routine, ni la stérilité intellectuelle, ni l'orgueil à courtes vues, ni l'adoration de la force. Ceux qui se sont plus à signaler avant tout en lui une vocation de soldat, se sont mépris sur ce caractère. La passion politique le prend dès son entrée dans le monde, et dès lors se subordonne tout en lui : elle devient son principal mobile. C'était un soldat si l'on veut, mais un soldat dans le grand combat de la vie; soldat de métier, il n'eût pu l'être que dans des conditions exceptionnelles. Ni son activité ne se fût

Digitized by Google

contentée des loisirs et des exploits de la vie de garnison, ni son ambition, des obscures compétitions des temps de paix. Il avait assurément une âme militante, mais presque rien de ce qui constitue le militaire. Il montre dès son début les instincts les plus opposés à la profession; il en déteste les servitudes; il ignore ou dédaigne les savants mystères de l'avancement; il n'est pas un instant l'homme de la consigne, du mot d'ordre, de l'obéissance passive; l'uniforme en un mot est trop étroit pour lui. Il aime le combat, mais pour sa propre cause, et le premier usage qu'il fait de ses armes est de les retourner contre le pouvoir qui les lui a confiées. Il ne sait pas ce que c'est que servir, or servir, c'est l'âme même de la profession : cela est si vrai qu'on l'a nommée par excellence le service. Carrel n'était en réalité qu'une seule chose, le champion d'une idée. Dès lors qu'importait l'arme? Ce pouvait être la plume tout aussi bien que l'épée. Et l'une étant brisée dans ses mains, il se saisit de l'autre.

Mais bien que son intention en prenant la plume fût, non pas de chercher un exercice ou un plaisir d'imagination, mais de continuer sous une forme nouvelle ce qu'il avait un peu étourdiment tenté de réaliser par l'épée, des nécessités d'un ordre infime mais inexorables, le cercle spécial et restreint de ses connaissances, son inexpérience comme écrivain et comme publiciste ne lui permirent pas de marquer tout d'abord son but et d'y marcher aussi directement qu'il avait fait jusque-là. Il rencontra là des embarras matériels et surtout des difficultés morales qui ne s'enlèvent pas avec une charge à la baïonnette. Il s'essaya dans plus d'une direction avant de trouver celle qui convenait à son esprit. Il eut à lutter contre la gêne en même temps qu'il lui fallut passer par cette lente et pénible initiation qu'aucune carrière ne réclame plus impérieusement que celle des lettres. Mais il y arriva avec une pensée d'action sans cesse présente à l'esprit, préoccupation salutaire et fortifiante, cherchant dans la littérature une arme et non un vain ornement. De là sa rare originalité comme écrivain. D'ordinaire les lettres commencent par être un pur jeu d'esprit, et le talent, cherchant à y satisfaire des fantaisies plutôt qu'une passion, y contracte mille habitudes factices. La jeunesse, n'ayant que peu ou point d'idées acquises, les a bien vite dépensées, et alors ce sont les lieux communs et la rhétorique qui en font les frais. Carrel au contraire aborda la littérature étant déjà homme fait, ayant un fond personnel d'observation, de réflexion, d'expérience. Aussi rien en lui ne sent l'école et la convention. On voit qu'il s'est

Digitized by Google

préoccupé de penser avant de songer à écrire, et qu'il ne parle que parce qu'il a quelque chose à dire. C'est la passion qui l'y pousse et non une habitude. Voilà le secret de sa supériorité sur ces bonnes gens qui étalent leurs phrases comme on étale des étoffes, sans autre motif que l'honnête intention de pratiquer leur petit état.

« Il est singulier, a dit Carrel, que lorsque les hommes dont la profession est d'écrire, laissent corrompre ce bel art, il se conserve chez les hommes qui ne l'ont jamais exercé. Cela doit être : les bonnes leçons en ce genre nous viendront des hommes solides qui ont des choses sérieuses à dire, et que le sérieux de ces choses préservera de ces goûts fantastiques et puérils qui font le ridicule de notre temps. »

On ne saurait mieux dire sur lui-même. Rien en lui n'est donné à la routine, à l'effet, à la manière, à ces cliquetis de mots et d'images, dont le seul but est de jeter de brillants mirages sur le vide ou l'indigence des idées. Il a un suprême dédain pour les artifices de style si chers aux littérateurs de profession ; il manque absolument de coquetterie littéraire. Le style chez lui ne cherche jamais à briller aux dépens de la pensée. C'est une prose ferme, précise, animée, se prêtant avec un égal succès à l'ironie la plus acérée et à la plus ardente invective, se soutenant au besoin dans les régions les plus élevées de la spéculation politique, digne en un mot par ses mâles allures de servir de traduction à de hautes pensées.

Cette forme, Carrel ne la trouva pas sans tâtonnements, ou plutôt il ne trouva pas tout d'abord les sujets qui la lui inspirèrent, car il ne paraît pas l'avoir jamais cherchée indépendamment du fond. Il éprouvait à ses débuts le besoin d'apprendre plutôt que celui de produire; aussi ses premiers essais ont-ils le caractère d'études faites pour sa propre instruction plutôt que de travaux à l'adresse du public. Le choix lui en était d'ailleurs imposé par des nécessités de situation. Mais du jour où, au lieu de se trouver en face d'une besogne commandée, il rencontra un sujet qui mit chez lui la passion en éveil, dès ce jour-là il fut un écrivain supérieur. Ses deux articles sur la guerre d'Espagne marquent le moment où l'étincelle se communiqua à son talent, et lui apporta à la fois la chaleur et la lumière qui dans certaines âmes ne sauraient aller l'une sans l'autre. Ces articles sont parmi les plus belles pages qu'il ait écrites, bien que ses dernières œuvres témoignent d'un esprit plus souple et plus étendu.

A son retour à Paris, après son acquittement de Toulouse, Carrel

Digitized by Google

se trouva presque sans moyens d'existence. Il lui fallait désormais concilier la nécessité d'y pourvoir avec les exigences jalouses d'une carrière qui prend l'homme tout entier et ne lui donne que des ressources précaires et insuffisantes. Cette carrière ne peut d'ailleurs devenir glorieuse qu'à la condition de rester désintéressée, car une plume qui cherche à être lucrative est bien près de devenir vénale. C'est alors qu'il connut ces obscurs tourments qui semblent une barrière destinée à interdire l'accès de la vie des lettres aux vocations trop complaisantes, et qui la protégent contre des profanations vulgaires. Il connut ces sacrifices sans témoins qui sont l'expiation des existences placées hors de la voie commune, et la douloureuse initiation d'une chevalerie qui fait plus de martyrs que de triomphateurs. Après diverses tentatives infructueuses pour vaincre sa mauvaise fortune, Carrel dut entrer chez M. Augustin Thierry en qualité de secrétaire. On peut croire qu'il ne s'y résigna pas sans une vive et intime souffrance. Ce qu'un homme éprouve en de telles occasions, il faut le mesurer non pas à sa situation présente, mais à la secrète ambition qu'il porte en lui-même. C'était d'ailleurs une sorte de noviciat et d'introduction à la vie littéraire plutôt qu'un assujettissement. L'historien s'efforça d'adoucir par des prévenances de tout genre et par les égards les plus délicats ce que ces fonctions un peu subalternes pouvaient avoir de pénible pour l'amour-propre du jeune officier. M. Thierry achevait alors sa belle *Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*. Carrel travailla sous sa direction avec un grand fruit pour lui-même, mais sans pouvoir jamais s'acclimater. Bien que sa nouvelle situation ne fût à ses yeux que provisoire, il n'en prit son parti qu'avec peine, et en y apportant une réserve extrême.

Ce fut chez M. Thierry et sous son patronage qu'il fit son début littéraire. Cet essai fut un résumé de l'histoire d'Écosse, genre d'ouvrage alors à la mode, et qui fut écrit comme pouvait l'être par Carrel un livre commandé par un libraire. C'est un précis substantiel et consciencieux, d'un tissu solide, mais quelque peu terne et inanimé. On voit à son allure contrainte qu'il a été écrit dans la gêne et la captivité. Il ressemble un peu trop à ces memento qu'on écrit pour coordonner la suite des faits et les fixer dans son esprit en sacrifiant les développements accessoires et ces détails qui sont la vie d'un récit. On peut en dire autant d'un *Résumé de l'histoire de la Grèce moderne* qui suivit de près son premier ouvrage (1825). Il y a dans

Digitized by Google

ces deux livres un travail méritoire et des qualités fort estimables; mais au point de vue du talent, rien de personnel.

Avant même que cette publication fût achevée, Carrel avait cessé ses fonctions auprès de M. Thierry. Ces deux écrits n'avaient rien qui pût le faire sortir de la foule et ne lui avaient valu qu'un succès d'estime auprès d'un très-petit nombre de lecteurs. Inquiet et mécontent comme les hommes qui ne se sentent pas à leur place, il cherchait autour de lui un plus digne emploi de sa vie; il se cherchait surtout lui-même, ignorant encore sa vraie destinée, osant à peine s'avouer une ambition qu'il n'avait pas su justifier à ses propres yeux, s'essayant tour à tour dans les différentes directions qui s'offraient à lui. C'est ici que se place l'époque de sa courte et singulière apparition dans les rangs de l'école saint-simonienne, si toutefois on peut donner ce nom ambitieux au petit groupe d'écrivains qui concourait en 1825 à la rédaction du *Producteur*. L'école était alors bien loin d'avoir seulement conçu tous les dogmes philosophiques, sociaux, humanitaires et religieux qu'elle devait enfanter plus tard avec une si infatigable fécondité. Elle n'avait nullement songé encore à donner son chef comme le successeur direct de Bouddha, du Christ, et de Mahomet. Elle n'avait pour apôtres que quelques écrivains modestes, vivant dans une sage obscurité, se défendait avec grand soin de toute pensée de réalisation immédiate, et se produisait sous la forme d'une doctrine économique plutôt que d'une révélation.

Carrel trouva cette petite église sur son chemin et la traversa en curieux plutôt qu'en disciple. Le *Producteur* contient de lui quelques articles, un entre autres où il défend avec beaucoup de chaleur ses amis contre les irrévérencieuses plaisanteries de Henri Beyle. Celui-ci, dont le flair voltairien avait très-finement pressenti les prétentions ultérieures de la secte, s'était égayé dans une brochure aux dépens de son fondateur. Carrel se fâche très-sérieusement contre cette critique un peu superficielle, mais vive et ailée, et qui par sa légèreté même échappe à ses étreintes, et il ne lui épargne pas les gros mots. Il prend la massue d'Hercule pour écraser une abeille de l'Attique. C'est un spectacle original. Les formules de ce mysticisme utilitaire qui voulut faire de l'industrie une religion, produisent un effet imprévu sous cette plume si essentiellement guerrière. Carrel a d'ailleurs grand soin de distinguer « celles des opinions de Saint-Simon dont l'application est déjà possible, de celles qu'une prévision trop active n'a pu entourer de certitude et dont la réalisation appar-

Digitized by Google

tient à une époque beaucoup trop éloignée de nous, » distinction qui implique au moins un certain nombre de restrictions mentales. Pour tout dire, il ne voyait alors dans le saint-simonisme qu'une généreuse protestation en faveur des classes productives et du travail méconnu. Il n'y aperçoit rien de plus, il ne paraît pas même soupçonner ce que cette doctrine contenait en germe d'hostile à la liberté, comme toutes les théories qui font de l'État l'ordonnateur suprême d'une arbitraire organisation des forces sociales. Son article renferme une petite apologie des jouissances matérielles qui est tout à fait dans le goût de ses nouveaux amis. Carrel y répète fort innocemment quelques-unes de leurs maximes favorites, on ne peut plus étonnées de se trouver dans un de ses écrits : « Honte à qui dîne mal par sa faute ! Reconnaissance à celui qui sait augmenter son bien-être en contribuant à celui du grand nombre ! » etc. Son talent, pas plus que son caractère, n'eût gagné à rester dans cet ordre de sentiments. Il nous a été donné depuis de reconnaître combien cette réhabilitation de la chair, cette apothéose de la richesse, du bien-être, des jouissances, de l'industrie, de toutes les énergies matérielles cachaient de cynique indifférence pour tous les intérêts de l'ordre moral. Leçon instructive et mémorable ! les passions auxquelles le saint-simonisme s'adressait ont eu leur jour de triomphe grâce à un courant irrésistible. — Qu'ont-elles fait pour la liberté expirante ? Elles ont insulté à son agonie et applaudi à sa défaite. Ce sont précisément elles qui devaient tuer plus tard cette libérale politique que Carrel s'efforça de fonder dans son pays. Le saint-simonisme est la première en date comme la plus séduisante de ces écoles qui, par la prédominance exclusive qu'elles accordèrent aux questions de bien-être, firent un fléau d'un sentiment qui aurait pu être une source d'améliorations, rendirent les classes populaires indifférentes à la liberté et ajournèrent indéfiniment chez nous la consolidation des institutions libres.

Ce passage de Carrel dans le camp saint-simonien ne fut que la courte méprise d'un esprit inexpérimenté, cherchant à s'orienter parmi des chemins mal connus. Indépendamment de ce que le positivisme et le terre à terre de cette propagande avait au fond d'antipathique à ses instincts chevaleresques, il ne possédait ni la servile docilité ni la foi aveugle qui font le sectaire. L'esprit de système n'exercera jamais un empire durable sur une âme douée de quelque étendue et de quelque mouvement. Aux yeux de tout homme ayant

Digitized by Google

des passions et des facultés actives, le monde tel qu'il est, avec ses hasards, ses contrastes et ses calamités, sera toujours incomparablement plus beau et plus enviable que ce monde fermé de l'utopie où tout est administré, prévu et réglé comme dans une prison, où l'héroïsme ne consiste plus qu'à produire et à consommer selon certaines règles, la vertu à satisfaire des appétits, la liberté à obéir, l'honneur à pratiquer un règlement, le génie à donner, non pas les fruits naturels d'un esprit puissant, mais ceux qu'on veut bien lui demander après l'avoir préalablement greffé et mis en espalier. Une tête un peu bien faite ne consentira jamais à céder son libre arbitre en échange des plates satisfactions qu'on nous y promet; elle ne mettra jamais ce triste bien-être en balance avec ce luxe admirable de la nature humaine qui ne fleurit qu'au milieu des combats de la volonté libre.

Parmi les petits travaux de circonstance que Carrel fit insérer vers la même époque dans différents journaux, on remarque encore deux articles sur l'*Histoire de la Révolution française* de M. Thiers qui furent publiés par le *Constitutionnel*, et qui sont une inspiration de l'amitié plutôt que l'œuvre d'une critique clairvoyante et raisonnée. Plus tard il eût été plus impartial et il lui eût été plus facile d'être simplement juste envers l'auteur. Les produits probablement fort modestes de ces travaux ne pouvant pas suffire à le préserver de la gêne, il conçut la folle idée de former, avec deux de ses amis, une association pour un commerce de librairie dont sa famille consentit à faire les fonds. Il est inutile de dire qu'il n'était nullement l'homme qu'il fallait pour faire prospérer une telle entreprise et qu'elle eut une issue peu brillante. Cet expédient de sa détresse lui procura néanmoins quelques mois de loisir qu'il mit à profit en écrivant son *Histoire de la contre-révolution d'Angleterre.*

Ce pamphlet historique parut dans le cours de l'année 1827. Carrel se rapprochait de son véritable terrain et commençait à aborder la politique. Tel était, en effet, le véritable esprit de ce nouvel ouvrage, en dépit de son étiquette historique. C'était bien la contre-révolution de France que prétendait interpeller Carrel en redisant les complots et les mécomptes de la contre-révolution anglaise. Tout le monde comprit le défi jeté à la Restauration par ce hardi parallèle dont un seul terme était mis en lumière, mais qui s'achevait de lui-même dans la pensée des lecteurs. Le rétablissement des Bourbons présentait avec celui des Stuarts des points si frappants

Digitized by Google

de ressemblance, la principale question en litige depuis 1815, à savoir le dilemme de la charte octroyée ou de la charte subie, offrait tant d'analogie avec la prétention persistante de la royauté anglaise à se mettre au-dessus de la constitution, la politique aveugle de Jacques II était si minutieusement copiée par Charles X, que lorsque l'auteur arrivait au dénoûment final qui fut le châtiment de tant d'imprévoyance, sa conclusion s'imposait à l'esprit comme une prophétie, et chacun nommait tout haut le nouveau prince d'Orange. Tout cela était dit froidement, sans déclamation, sans colère, avec un calme menaçant, avec l'affirmation de la certitude. Les événements se déroulaient dans un ordre uniforme, en suivant une marche lente, mais avec l'enchaînement d'un fait inévitable. L'avertissement fut entendu de tous, excepté de ceux à qui il s'adressait. Carrel n'éprouvait, quant à lui, aucun doute sur l'issue de l'aventure tentée par Charles X. Il ne put, on le conçoit, s'expliquer formellement sur ce point en raison même du genre adopté dans son livre, mais il le donna à entendre fort clairement à quelque temps de là à propos d'une histoire de la Restauration que venait de publier M. de Lacretelle. Il reprochait à l'auteur sa tentative elle-même. C'était, selon lui, vouloir écrire l'histoire d'un fait encore inachevé dont le sens ne serait fixé que plus tard. Il fallait attendre, pour traiter ce sujet, que la Restauration eût reçu son dénoûment naturel, c'est-à-dire, en bon français, ne l'entreprendre qu'après sa chute définitive : « M. de Lacretelle s'est trompé, disait-il, suivant nous, en croyant déjà pouvoir faire l'histoire du gouvernement de la Restauration. Le sujet sera beau, mais seulement quand le temps l'aura *complété*, quand une lutte décisive l'aura revêtu *de ces grandes et instructives moralités* qui n'entrent dans une infinité d'esprits que par l'impression du bon ou du mauvais succès. »

Peut-être le prophète ne pensait-il pas lui-même dire si vrai. Les moralités se font parfois si longtemps attendre dans l'cadre des faits que c'est un devoir pour l'histoire de devancer dans celui des idées leur justice trop lente. Plus d'une fois même elle a suppléé à l'absence du châtiment. Carrel lui-même n'avait-il pas devancé une punition à son gré trop tardive lorsqu'il avait écrit son récit anticipé de la peine réservée aux Bourbons déguisés sous le nom de Stuarts? Cette histoire était un acte politique éminemment actuel en ce qu'il posait nettement la question entre la légitimité d'une part et les droits de la nation de l'autre. La Restauration entière n'est au fond

Digitized by Google

qu'une lutte entre ces deux théories de la souveraineté. Tous les débats sérieux du temps partent de là ou viennent y aboutir. Cette lutte n'aurait été que la plus vaine et la plus chimérique des contestations, et les ardentes passions qu'elle mit en jeu ne seraient que ridicules, si sous ces deux idées abstraites ne s'étaient cachées, dès le principe, d'un côté l'arrière-pensée de reprendre ce qu'on prétendait n'avoir fait qu'octroyer, et de l'autre la ferme et légitime volonté de consolider ce qu'on avait si péniblement acquis et d'en développer toutes les conséquences. Carrel trancha le débat dans le sens de la cause libérale et découvrit hardiment à tous les yeux le point redouté où les coups devaient porter désormais. Néanmoins son ouvrage n'obtint pas tout le succès qu'il méritait. La faute en était un peu au cadre même qu'il avait choisi. Cette attaque par voie d'allusion, cette marche oblique et détournée n'allait pas à son tempérament polémique fait pour affronter l'ennemi de face et à découvert. Il en résulte une certaine obscurité dans le style qui est tendu à force d'être concentré.

Ce fut son dernier tâtonnement. Les deux articles sur la guerre d'Espagne qui suivirent de près l'*Histoire de la contre-révolution d'Angleterre* (1828) nous le montrent arrivé, sinon à la complète et définitive expression de son talent, du moins à la pleine possession de ses ressources comme écrivain, et ce qui n'est pas d'une moindre importance, à cette révélation intime de ses propres forces sans laquelle l'esprit le plus heureusement doué manque également de suite et de décision. Des aptitudes qui s'ignorent elles-mêmes perdent la moitié de leur puissance. Tous ceux qui lurent cette célèbre étude furent extrêmement frappés, non, comme il arrive d'ordinaire, de telle ou telle qualité saillante, ou d'un effet habilement calculé pour éveiller l'attention par quelque explosion imprévue, mais de la personnalité même qui s'annonçait dans ces pages d'une sévère beauté. On s'y sentait en présence d'un homme. Elles n'avaient rien pour attirer les regards, elles ne se prêtaient à aucun grand éclat de passion, à aucun de ces développements oratoires où l'on attend d'avance l'écrivain; mais la hauteur et la sûreté des vues, la mâle allure du style, l'énergie contenue des sentiments donnaient l'idée d'un ensemble de qualités bien supérieures à celles qui font un littérateur même distingué. Carrel laissait paraître, pour la première fois, dans ses écrits cette flamme intérieure qu'il y avait en lui.

C'était un jugement ferme et recueilli sur des événements qu'il

Digitized by Google

avait vus de près, sur une cause à laquelle il s'était dévoué et dont il connaissait à fond les illusions et les malheurs, sur un pays où son jeune enthousiasme était venu se heurter contre la force des choses. Il n'avait ici qu'à laisser parler ses propres impressions, et aucun intermédiaire étranger ne venait se placer entre son sujet et lui. Cette large et rapide esquisse embrassait l'ensemble des vicissitudes politiques de l'Espagne depuis le commencement du siècle. Après avoir jugé brièvement l'insurrection de 1808 contre les Français et la révolution faite par les cortès contre Ferdinand VII en 1820, il disait les projets d'intervention conçus par la Restauration dans un intérêt dynastique, ses menaces accueillies d'abord par l'incrédulité; il rappelait l'injustifiable inertie des chefs révolutionnaires en présence de l'invasion, leur sécurité aveugle, leur folle confiance dans les secours armés du libéralisme européen, l'attitude passive de l'armée française composée en grande partie d'anciens soldats de Bonaparte, sa résignation devant le mot d'ordre qui la transformait en armée de la Foi, enfin l'inévitable dénoûment de cette guerre impolitique dont le résultat ne devait justifier ni les espérances ni les alarmes dont elle a été l'objet.

Tous les traits de ce tableau d'une énergique concision sont dessinés avec une rare vigueur, sans complaisance pour aucun parti, sans ménagement pour aucune faute. Carrel y rendait justice même à la Restauration, dont les vues étaient appréciées avec une dédaigneuse impartialité. Dans les dernières pages de cet écrit il faisait en peu de mots un retour sur les événements auxquels il avait personnellement pris part, et y jugeait ses illusions d'alors avec une sévérité stoïque. Un passage mérite d'être cité en entier. Il y parlait d'abord de cette poignée de Français qui, sous les ordres du colonel Fabvier, « vinrent sur la Bidassoa, y agiter inutilement aux yeux de nos soldats des couleurs oubliées, et qui, avant d'enterrer le drapeau qui trompait leurs espérances, crurent lui devoir cet honneur d'être encore une fois mitraillés sous lui ; » puis, arrivant aux vicissitudes de la légion libérale étrangère dont il avait fait partie, il ajoutait :

« Les passions qui ont fait la guerre d'Espagne sont maintenant assez effacées pour qu'on puisse se promettre d'inspirer quelque intérêt en montrant, au milieu des montagnes de la Catalogne, sous l'ancien uniforme français, des soldats de toutes les nations ralliés à l'ascendant d'un grand caractère, marchant où il les menait, souf-

Digitized by Google

frant et se battant sans espoir d'être loués ni de rien changer, quoi qu'ils fissent, à l'état désespéré de leur cause, n'ayant d'autre perspective qu'une fin misérable au milieu d'un pays soulevé contre eux, ou la mort des esplanades s'ils échappaient à celle du champ de bataille. Telle fut pendant de longs jours la situation de ceux qui, partis de Barcelonne peu de temps avant la capitulation de cette place, allèrent succomber avec Pachiarotti devant Figuières, après deux jours d'un combat dont l'acharnement prouva trop que c'étaient des Français qui combattaient de part et d'autre. Ce combat, qui devait finir par l'extermination du dernier de ceux qui, au milieu de l'Europe de 1823, avaient osé mettre la flamme tricolore au bout de leurs lances et rattacher à leur schako la cocarde de Fleurus et de Zurich, le général de Damas l'arrêta par une parole qu'il était noble à lui d'offrir et que nul autre que lui dans l'armée n'était à même de faire respecter. Ce n'est rien que la destinée de quelques hommes dans de tels événements; mais combien d'autres événements il avait fallu pour que ces hommes de toutes les parties de l'Europe se rencontrassent anciens soldats du même capitaine, venus dans un pays qu'ils ne connaissaient pas défendre une cause qui se trouvait être la leur! A ce titre la légion de Pachiarotti méritait qu'on dît un mot de son existence. Les choses, dans leurs continuelles et fatales transformations, n'entraînent point avec elles toutes les intelligences, elles ne domptent point tous les caractères avec une égale facilité, elles ne prennent pas même soin de tous les intérêts; c'est ce qu'il faut comprendre, pardonnant quelque chose aux protestations qui s'élèvent en faveur du passé. Quand une époque est finie, le moule est brisé, et il suffit à la Providence qu'il ne se puisse refaire; mais des débris restés à terre, il en est quelquefois de beaux à contempler. »

Des travaux de ce genre étaient une excellente préparation à la vie politique, qui exige avant tout des vues nettes et arrêtées sur les événements contemporains. Parmi ces premiers écrits de Carrel, il faut citer encore sa notice sur Paul-Louis Courier, étude élégante et solide, le plus connu peut-être de tous les morceaux qu'il a laissés, mais non pas celui qui mérite le plus de l'être. Il y avait entre Carrel et Paul-Louis des rapports de destinée remarquables, l'un et l'autre ayant commencé leur carrière dans l'armée pour l'achever dans les lettres, au service d'une même cause, et l'un et l'autre étant réservés à une fin tragique et prématurée. Cette analogie dont les traits

Digitized by Google

principaux ne pouvaient échapper au peintre, était faite pour l'attirer vers son modèle, mais leurs qualités se repoussaient comme leurs défauts. Le caractère quelque peu sournois et très-médiocrement sympathique de Courier n'avait rien de commun avec l'âme ouverte et généreuse de Carrel, et leur talent ne différait pas moins que leur humeur. Les œuvres de Courier, si exquises et si parfaites dans leur cadre restreint, révèlent un artiste plus accompli; mais celles de Carrel, qui se ressentent un peu trop parfois des négligences de l'improvisation, annoncent une intelligence bien autrement riche et puissante. Chez l'un, l'ironie trop continue devient monotone et tourne à l'acide; l'autre, moins habile à manier cette arme aiguë qui, dans ses mains, reste toujours courtoise, possède à un degré supérieur les grandes parties de l'éloquence. L'art étudié de Courier arrive à toute la perfection dont il est susceptible, il se satisfait lui-même, il ne peut rien au delà; celui de Carrel, moins achevé, mais plus spontané, plus abondant, plus varié, semble le ton naturel de son âme et fait espérer plus encore qu'il ne donne parce qu'on le sent capable de s'appliquer à un ordre d'idées tout différent. La libéralité avec laquelle il se prodigue forme un contraste non moins complet avec la laborieuse parcimonie de Courier. Pour tout dire, on sent dans Courier un rare écrivain et dans Carrel un homme supérieur.

L'opposition n'est pas moins grande entre leur conduite et leurs goûts. Courier s'est beaucoup égayé aux dépens des héros. Outre les raisons qu'il allègue contre eux, et qui sont si plaisamment tournées, il y a celles qu'il ne dit pas. Bien qu'il eût fait ses preuves en plus d'une rencontre, sa conduite en deux ou trois affaires, principalement à l'île Lobau, ne fut pas des plus brillantes, soit dégoût, soit fatigue. Elle faillit même lui attirer des désagréments plus sérieux que celui de manquer d'avancement, lorsque tous ses anciens camarades parvenaient aux grades supérieurs de l'armée. Carrel, dans sa notice, a grand soin de glisser sur ces *épisodes* scabreux, et s'efforce de tourner en plaisanterie la mauvaise humeur de Paul-Louis contre la gloire militaire; mais on sent bien qu'au fond il juge sévèrement le décousu par trop excentrique de sa vie de soldat. C'est ici le lieu d'avouer que Carrel conserva toujours un grand faible pour sa première profession, peut-être parce qu'il ne fit guère que la traverser en volontaire plutôt qu'en homme du métier. Il est certain qu'il y eût excellé dans les conditions dont Courier ne sut rien faire. Il considérait l'art de la guerre comme celui qui offrait, après l'art de gouverner, le plus

Digitized by Google

noble exercice des facultés de l'homme, et il s'occupait avec une prédilection particulière de toutes les questions qui s'y rattachent. La guerre était à ses yeux un fait inévitable, vu l'imperfection de la nature humaine, et même une extrémité, jusqu'à un certain point salutaire, en raison des qualités énergiques qu'elle développe chez les hommes.

« Ceux qui ont rêvé la paix perpétuelle ne connaissaient ni l'homme, ni sa destinée ici-bas. L'univers est une vaste action, l'homme est né pour agir. Qu'il soit ou non destiné au bonheur, il est certain du moins que jamais la vie ne lui est plus supportable que lorsqu'il agit fortement : alors il s'oublie, il est entraîné, et cesse de se servir de son esprit pour douter, blasphémer, se corrompre et mal faire. Une société en paix perpétuelle tomberait en pourriture : voyez la France du dix-huitième siècle! Il faut sans doute qu'une guerre soit juste, mais appuyée sur la justice et succédant à de longs intervalles de paix, elle retrempe les mœurs et le caractère des nations. »

Ce jugement affirmatif et un peu tranchant est extrait d'une appréciation des Mémoires militaires du maréchal Gouvion-Saint-Cyr. Le problème est sabré plutôt que résolu. Voilà Carrel bien loin de son rêve saint-simonien; mais c'est ici qu'il parle vraiment selon son cœur. Au reste, ses idées devaient encore se modifier à cet égard; mais, quelle que soit l'opinion qu'on s'en fasse, on reconnaîtra qu'elles n'ont rien de vulgaire et qu'elles s'inspirent d'une philosophie plus haute et d'une vue plus pénétrante que la plupart des déclamations philanthropiques des apôtres de la pacification universelle. La question est, en effet, beaucoup plus compliquée qu'on ne l'imagine d'ordinaire. La guerre est un mal, mais un mal relatif. Elle est la manifestation désordonnée de passions, d'instincts pour la plupart bons et légitimes en eux-mêmes; il faut donc prendre garde, en supprimant la guerre, de ne pas atteindre des qualités dont l'expression est déréglée, mais dont la source est féconde et généreuse, car le remède serait alors pire que le mal. Il faut songer à préserver des vertus qui sans elle auraient péri faute d'exercice. Ce problème a un côté plus grave encore : la suppression de la guerre compromet l'existence d'un élément nécessaire à la vie de l'humanité, et contre lequel conspire incessamment la marche actuelle de la civilisation, je veux

Digitized by Google

parler de la variété qui existe dans le caractère et le génie des différentes races. Cette précieuse diversité est sans doute assez indifférente aux millions d'hommes qui soupirent aujourd'hui après les mœurs des castors; cependant faites-la disparaître, et vous aurez bientôt une tyrannie plus lourde que celle qui pesa sur le monde romain et sur la Chine. Il n'est nullement prouvé jusqu'ici que la guerre ne soit pas la sauvegarde et la condition nécessaire de cette variété; en tout cas, il est certain qu'elle a grandement contribué à la maintenir. Or les moyens qui sont d'ordinaire proposés pour supprimer l'une, atteindraient irréparablement l'autre. L'unité qu'on invoque comme la fin de la guerre serait aussi la fin de toutes les forces vives de l'esprit humain. L'uniformité des lois et des mœurs qui semble à quelques-uns devoir inaugurer le règne de l'âge d'or, serait mortelle à la liberté, à la vertu, au génie. La guerre est un bienfait auprès de la torpeur et de l'affadissement qui atteignent les races énervées au sein d'un empire immobile. Peut-être les hommes sont-ils destinés à découvrir un jour que ce fléau destructeur était en réalité un précieux agent de conservation, que ce terrible ouvrier de la mort était un des plus brillants messagers de la vie. Peut-être l'humanité languissante, vieillie, prise dans le réseau d'une civilisation unitaire, accablée sous le poids de l'universelle apathie, hors d'état de soulever le joug qu'elle aura forgé de ses mains, sera-t-elle reduite à regretter l'ère des guerres comme une époque de jeunesse et de virilité; peut-être déplorera-t-elle un jour les tentations qui l'auront fait tomber dans ce piége doré du repos et de l'ordre à tout prix; peut-être maudira-t-elle trop tard cette paix tant désirée qui n'aura été pour elle que la paix des tombeaux. — Mais, malgré toutes ces raisons de ne pas trancher avec un optimisme présomptueux et crédule des questions si délicates, on doit ici à l'esprit humain de ne pas désespérer de son génie et de ses destinées. On peut avoir confiance en son étoile. Sans doute, cette unité qui paraît la première condition de la pacification universelle a donné, de nos jours, des fruits empoisonnés qui ne sont pas de nature à faire désirer qu'elle soit jamais étendue au monde entier, même au prix de l'extinction de la guerre; mais il n'est pas démontré que la difficulté ne puisse être résolue que par l'unité, et même en admettant qu'elle le soit, dans une certaine mesure, par ce principe, celui-ci n'est-il pas susceptible d'applications nouvelles, et le système des garanties ne reste-t-il pas toujours réalisable entre les nations comme entre les individus?

Digitized by Google

Au reste, la question ne peut être qu'indiquée ici. En acceptant l'hypothèse d'une suppression de la guerre entre nations par les mêmes moyens qui l'ont supprimée entre provinces au sein de chaque État, on s'aperçoit qu'on n'aura guère fait que déplacer la difficulté, tant qu'on n'aura pas réussi à prévenir ces guerres intérieures qu'on nomme révolutions. Les inconvénients au prix desquels les peuples ont obtenu cette pacification locale et partielle ne sauraient non plus donner une juste idée de ceux qu'elle entraînerait si elle s'étendait au monde entier. Ceux sur qui pèse, de notre temps, la dure et aveugle domination des intérêts, savent jusqu'où peut aller leur brutalité : que serait-elle donc le jour où, au lieu de parler au nom d'une nation, elle parlerait au nom de l'humanité? La raison d'État nous foule et nous écrase ; que ferait-elle lorsque ses forces seraient centuplées? Le salut public est une tyrannie qui se croit tout permis, que ne prétendrait-il pas lorsqu'il se dirait le salut du genre humain, et que sur aucun point du globe il n'y aurait de refuge contre lui? Si la solution de ce problème n'est pas la plus décevante des chimères, elle se trouve, non dans le sacrifice des individualités nationales, mais dans leur commune sauvegarde.

Je ne donnerais des aptitudes de Carrel qu'une idée fort incomplète si, avant de passer à l'examen du rôle politique qui allait commencer pour lui avec la fondation du *National*, je ne disais un mot des rares excursions qu'il fit dans le domaine de la spéculation exclusivement philosophique ou littéraire. On lui a refusé, je ne l'ignore pas, ce genre de compétence, moins en rapport apparemment avec ses qualités solides que la juridiction des choses politiques. De notre temps, les qualités qui sont le signe de la force font presque absolument défaut aux ouvrages de l'esprit, à quelque ordre d'idées qu'ils appartiennent, et l'on s'en venge en prisant par-dessus tout la souplesse, la subtilité, la complication, la fantaisie, les nuances et tous les raffinements qui sont la triste et facile consolation des époques de décadence. D'une infirmité érigée en théorie on fait une révolution littéraire qui consiste à proclamer la supériorité de l'accessoire sur le principal. Il ne déplaît pas aux habiletés impuissantes de présenter la force comme la marque des esprits immobiles et peu étendus, et de donner à entendre qu'elles prennent leur revanche par des mérites plus rares, quoique moins éclatants. Les esprits qui ont ce don si précieux, le seul et véritable signe de la royauté intellectuelle, sont accusés de manquer de compréhension et de largeur parce

Digitized by Google

qu'ils ont des vues arrêtées, d'impartialité parce qu'ils montrent de la décision, de finesse parce qu'ils dédaignent les minuties, de variété parce qu'ils ont des facultés dominantes et suivent une direction unique. Il suffit de connaître les grands maîtres pour s'assurer combien ces accusations sont peu fondées. Si la finesse et les artifices qui l'accompagnent brillent moins chez eux que d'autres mérites, c'est qu'ils relèguent à leur place des qualités qui par elles-mêmes sont secondaires. A quoi bon les détours quand on peut marcher en ligne directe? A quoi bon le demi-jour quand on possède la lumière, les coups d'épingle quand on peut donner des coups d'épée, et les interprétations quand on a la pleine lucidité? La pénétration du génie voit plus loin que la finesse, et elle peut se passer de la loupe que celle-ci promène laborieusement sur les objets qu'elle analyse.

Cette digression est, toute proportion gardée, applicable jusqu'à un certain point à Carrel, et à ceux qui lui ont dénié la souplesse et l'étendue de l'esprit. L'unité de la direction intellectuelle qu'il a suivie a pu faire illusion sur ce point, et une certaine tension de style, qui était chez lui non le résultat de l'effort, car il possédait une facilité de travail à peine croyable, mais l'acte de présence d'une volonté toujours en éveil, a contribué à accréditer cette fausse idée; mais elle ne saurait prévaloir contre des œuvres qui attestent l'intelligence la plus flexible et la plus variée. Il y a de lui tel fragment de critique littéraire qui prouve surabondamment que si son goût l'eût porté vers ce genre spécial, il n'y eût point été inférieur à ce qu'il a été comme publiciste. Qui refuserait aujourd'hui de rendre hommage à la justesse de ses réserves contre les écarts et les folies sans nombre que le romantisme mêla aux légitimes tendances dont il a été l'expression? Qui ne reconnaîtrait la vérité de ces fines et mordantes ironies, en présence des convulsions burlesques auxquelles se livre cette littérature expirante au moment d'exhaler tout le vent dont elle est gonflée? Pourquoi faut-il que des prévisions si sages aient été si peu écoutées, et qu'on n'en comprenne le sens que lorsque la prophétie est réalisée et le mal irrémédiable? On commence seulement à se douter que de nouvelles combinaisons de mots, de bizarres entassements d'images, des rimes sonores et bruyantes, des contrastes forcés, des couleurs criantes, des métaphores outrées, des hyperboles qui hurlent pour se faire entendre, et tous les jeux prétentieusement puérils d'une forme vide et boursouflée ne remplacent ni la justesse des pensées, ni l'har-

Digitized by Google

monie des proportions, ni la vérité des caractères, ni l'entente des passions, ni la force et la logique des situations, ni le bon sens, ni le goût, ni enfin aucune de ces qualités qui, dans tous les temps, ont été inséparables du grand art. Or, c'est là ce que Carrel rappelait, il y a trente ans, à ceux qui croyaient affranchir la littérature parce qu'ils la conviaient à un carnaval perpétuel.

Le morceau le plus éloquent peut-être qui soit sorti de sa plume est encore plus étranger à ses préoccupations habituelles, et ferait honneur aux moralistes qui ont le plus profondément sondé les abîmes du cœur de l'homme. C'est une sorte de méditation philosophique sur le suicide, d'une admirable élévation de style et de pensée. Un ami de Carrel, Sautelet, jeune homme doué des qualités les plus attachantes, connu et aimé de tout ce qui s'occupait alors de littérature, avait volontairement mis fin à une existence qui lui était à charge, après d'inutiles efforts pour surmonter des chagrins intimes. Avec cette simple donnée, interprétée par une saisissante intuition, Carrel a tracé du suicide l'analyse la plus émouvante qui ait jamais été écrite. Après nous avoir fait assister aux délibérations et aux angoisses qui amènent d'ordinaire cette résolution désespérée, après avoir décrit avec une précision froide et cruelle les funèbres apprêts, la détresse, le farouche isolement de la mort volontaire, il nous met tout à coup face à face avec cet infortuné qui s'est jugé et condamné lui-même à mort, et qui est là immobile, seul chargé d'exécuter la sentence, hésitant, ajournant pendant que son cœur demande grâce une dernière fois et que tout son être se révolte contre l'atrocité de la tâche. Il nous conduit ainsi à travers les palpitations de cette agonie jusqu'à l'instant suprême où la main crispée saisit l'arme pendant que l'esprit éperdu mesure l'abîme en frémissant... On recule d'épouvante. La leçon est poignante, sans être nulle part formulée. A l'horreur succède alors l'attendrissement pour ces âmes malheureuses que tous les biens de la vie n'ont pas réussi à réconcilier avec leur destinée, et une inspiration vraiment humaine de pitié, d'indulgence et de justice se substitue comme conclusion à la condamnation sèche et dure d'une philosophie sans entrailles.

L'impression que laissent ces belles pages est profonde, et cependant ne ressemble en rien à celle qu'on ressent à la lecture des éloquents morceaux que ce sujet a inspirés. Cette impression si forte tient tout à la fois à la réalité extraordinaire du tableau, à l'absence de toute déclamation et au silence que garde l'écrivain relativement à la

Digitized by Google

vie future, qui occupe d'ordinaire une si grande place dans ces dissertations. On sent que ce n'est pas un rhéteur qui parle, mais un homme qui a plus d'une fois cotoyé le précipice. Il a supprimé avec intention toutes les perspectives réelles ou imaginaires qui pourraient diminuer l'horreur de cette nuit impénétrable qu'on aperçoit par delà le tombeau, et l'effet est d'autant plus puissant, qu'on voit le suicide se précipiter, non au-devant d'une vie nouvelle, mais dans des ténèbres dont aucune lueur n'éclaire la profondeur muette.

IV

C'est au commencement de janvier 1830 que parurent les premiers numéros du *National*. Carrel avait le premier conçu la pensée et le plan de ce journal, qui devait garder une si vive empreinte de sa personnalité. Jamais l'âme d'un homme ne s'est à ce point incarnée dans une œuvre collective. Le *National*, jusqu'en 1836, c'est Carrel lui-même, et bien qu'il ait un peu dévié plus tard de sa direction première, il a toujours conservé quelque chose de cette origine. Longtemps après on le reconnaissait encore à un accent tout particulier, à je ne sais quoi de fier, de décidé, de généreux qui faisait contraste avec la pacifique allure des feuilles bourgeoises : c'était la tradition de Carrel.

Il communiqua son projet à ses deux amis, MM. Thiers et Mignet, qui l'aidèrent à le réaliser et partagèrent avec lui les fonctions de rédacteur en chef. Il fut convenu qu'elles seraient exercées par chacun d'eux à tour de rôle et pour un an. Le nouveau journal n'avait nullement en vue la propagation des doctrines plus ou moins radicales qui avaient jusque-là servi de texte aux conspirations, et encore moins celle des principes qui devaient plus tard inspirer sa polémique contre le gouvernement de Juillet. Il ne s'écartait en rien de la thèse politique soutenue en ce moment par les autres organes de l'opposition libérale. Il ne s'en distinguait que par un penchant plus marqué pour l'action. Comme eux il invoquait la Charte et ses garanties, mais avec un accent agressif, pressant, résolu qui lui donnait un caractère à part et montrait la volonté de maintenir à tout prix la légalité existante. Au bout de chacun de ses articles il laissait entrevoir l'expulsion des Bourbons comme le seul moyen de rendre au pays la sécurité, et il accoutumait peu à peu les esprits à cette idée.

Ce programme relativement si modéré dit assez quel changement

Digitized by Google

de tactique s'était opéré au sein du parti libéral et chez les ennemis les plus décidés de la Restauration. En présence de la triste issue des tentatives révolutionnaires, de la répugnance de la nation à se lancer dans les aventures, de la tendance de plus en plus manifeste de la royauté à en appeler aux coups d'État, on avait délaissé les complots pour une conspiration d'un nouveau genre, qui avait l'inestimable avantage de pouvoir dire tout haut son mot d'ordre, ses moyens, son but : la conspiration de la légalité. A quoi bon tenter en secret ce qu'on pouvait désormais entreprendre au grand jour? Par le plus étrange renversement des rôles, c'était la monarchie qui maintenant méditait la ruine des institutions. C'était elle qui alarmait les intérêts. Elle abandonnait l'ordre légal, cette admirable position fortifiée d'où elle avait pu si longtemps braver ses ennemis, elle descendait à son tour dans l'ombre des sociétés secrètes, elle instituait un carbonarisme monarchique et religieux. Le complot était sur le trône, les conspirateurs de 1821 se firent les défenseurs de la légalité abandonnée. Ils se retranchèrent dans la Charte devenue factieuse. Ils réduisirent toutes leurs anciennes prétentions à la stricte conservation des droits acquis et gagnèrent à cette simplification une force de résistance qui devait leur donner la victoire.

Ainsi, la célèbre équivoque que les conseillers du roi Louis XVIII avaient cachée dans le préambule de la Charte comme le grand en cas de la royauté, allait devenir l'écueil où la monarchie devait se perdre. Si la Charte avait été octroyée, elle était révocable et perfectible au gré du pouvoir royal. Ce qu'on avait prêté, on pouvait le reprendre; cela allait de soi. Dans cette formule, Louis XVIII n'avait vu qu'un hommage rendu à l'antique fiction du droit héréditaire. Charles X la prit au sérieux, il en déduisit impassiblement toutes les conséquences pratiques, il l'interpréta avec la consciencieuse et rigide minutie de son esprit étroit. Nul doute que, si au lieu du vague de cette clause et de l'article 14, il eût trouvé dans la Charte des stipulations claires et positives en faveur du droit national, il ne se fût résigné strictement à son rôle constitutionnel, mais l'imprévoyance et la faiblesse des hommes qui s'étaient opposés en 1814 à ce que la Charte eût le caractère d'un pacte entre la nation et la couronne devaient porter leurs fruits.

Tant que Louis XVIII avait vécu, des intérêts considérables représentant les éléments de stabilité qui existaient au sein de la nation, s'étaient interposés entre les deux partis qu'on avait vus aux prises

Digitized by Google

dès le lendemain de la Restauration. Sous le ministère Decazes ces intérêts, quoique passablement divergents et contradictoires, eurent leur jour d'éclat et de triomphe. Comme toutes les forces qui arrivent au gouvernement des sociétés, ils aspirèrent à se transformer en principes. Ils eurent un corps de doctrines. M. Royer-Collard fut leur théoricien. Une école naquit, plus imposante que solide, qui s'efforça de fondre leurs incompatibilités dans un amalgame singulier de libéralisme et de droit divin. Avec le concours de Louis XVIII, les doctrinaires réussirent à maintenir l'équilibre entre ces principes ennemis. Mais lorsque la conspiration monarchique prit possession du trône avec Charles X, leurs tempéraments et leurs compromis apparurent dans toute leur impuissance, et leur rêve de conciliation s'évanouit. Une seule ressource leur restait : s'emparer du ministère au moyen de la majorité parlementaire et gouverner malgré le roi. C'était renoncer à toutes leurs anciennes théories sur les droits et l'indépendance de la couronne; mais ces théories, n'ayant été conçues qu'en vue d'une situation spéciale, devaient tout naturellement se modifier avec elle. On vit donc M. Royer-Collard refaire de toutes pièces son système sur la responsabilité ministérielle et répéter, à la suite de M. Thiers, que le roi règne et ne gouverne pas.

Que cette maxime fût conforme à l'esprit du gouvernement constitutionnel, on n'en saurait douter. L'influence des Chambres sur le ministère est l'âme même de ce gouvernement, et la Charte l'avait implicitement consacrée par toutes les prérogatives qu'elle avait attribuées au pouvoir parlementaire. La Chambre ayant tous les moyens de rendre au ministère l'existence même impossible, on devait à plus forte raison lui reconnaître le droit d'influer sur sa direction politique. La royauté était d'ailleurs suffisamment protégée contre tout empiétement par la faculté de dissolution qui lui permettait de prendre la nation pour juge en cas de conflit. Mais, ce pouvoir des Chambres n'étant nulle part expressément stipulé, et le droit du roi à choisir des ministres étant au contraire énoncé d'une façon absolue, Charles X entendait conserver les siens malgré les Chambres, malgré l'opinion, malgré la nation elle-même qu'on rappellerait au besoin à la raison par un changement de la loi électorale.

La question ne pouvait rester longtemps à l'état de discussion abstraite. Les élections de 1827 la posèrent sous la forme pratique par l'envoi d'une majorité libérale dont la simple apparition renversa

Digitized by Google

le ministère Villèle. Le roi n'avait pas encore pris son parti et subit l'administration de M. de Martignac comme un dernier essai de conciliation. Mais ce ministère, plein de bonnes intentions envers tout le monde, n'avait de quoi contenter personne. Il était condamné par situation aux demi-mesures. Mal soutenu par une majorité qu'il ne satisfaisait qu'à moitié, mal vu par un roi auquel il ne rappelait qu'une humiliation, il tomba bientôt et fut remplacé par le ministère Polignac.

Ici personne ne douta plus. C'était le coup d'État qui s'annonçait. Cependant le nouveau ministère n'agit pas aussi promptement qu'on s'y attendait. Il apporta dans ses préparatifs une lenteur calculée, faisant toutefois proclamer hautement par ses amis ce qu'il nommait sa mission providentielle. Ce fut pour les adversaires de la Restauration une bonne fortune inespérée. Ils démasquèrent à tous les yeux ce pouvoir qui, de lui-même, se mettait hors la loi. Ils avaient appris à connaître à leurs dépens ce qu'il y a de force dans la défense de la légalité. Cette force est encore bien plus précieuse pour une opposition qui sait s'en emparer à propos que pour un gouvernement que son rôle naturel condamne à s'en couvrir sans cesse et par là même à l'user.

C'est ce que le *National* sut comprendre alors mieux que tout autre organe de la presse. On le vit s'éprendre pour la Charte d'un zèle soudain, édifiant, dévorant. Ses articles en furent pendant six mois le commentaire assidu. Ils forment un véritable cours de droit constitutionnel. Il en prêche le respect, il en interprète les textes avec la componction, l'ardeur pieuse et toutes les momeries que déploient les dévots envers les Écritures. M. Thiers fut le petit saint de cette croisade. Il avait alors au *National* le principal rôle, ayant été chargé de la direction pour la première année. Il déploya dans cette guerre de plume une verve et une agilité merveilleuses. « Nous les enfermerons dans la Charte comme dans la tour d'Ugolin, » disait-il. Et il tint parole.

Pendant toute cette première période, Carrel fut relégué au second plan par ses collaborateurs et confiné dans les questions d'un intérêt moins pressant, mais il n'en prit pas moins une part active à cette lutte et y dessina nettement ses opinions. Sans prendre à la lettre des déclarations de principe inspirées par une tactique de parti, on peut s'assurer qu'elles n'étaient pas loin d'exprimer sa véritable pensée, et que la Charte était à ses yeux, non pas une œuvre parfaite, mais une

Digitized by Google

constitution qui suffisait aux garanties les plus essentielles de la liberté. Il la considérait comme un traité de paix acceptable entre la révolution française et ce qui survivait des éléments de l'ancienne société. Ces deux causes n'ayant pu s'annihiler l'une l'autre, la nécessité avait imposé une transaction qui leur permît de vivre ensemble, et la Charte avait été ce pacte. Elle n'avait donc pas donné à la France ses droits, elle les avait reconnus. « Elle n'avait pas plus octroyé à la nation sa faculté d'être libre qu'on n'octroie à la terre sa forme sphérique. » Ce point de vue est développé avec beaucoup de force dans un article du 18 février 1830 sur la *Charte et la souveraineté* du peuple. Carrel y repousse ensuite les théories absolues du *Contrat social*, et il y marque, en finissant, la différence qui existe entre la souveraineté et la liberté, distinction lumineuse et capitale, si mal comprise en France et qu'il devait lui-même trop oublier plus tard. La plupart des calamités de la révolution française, de même que les déceptions politiques de notre temps, sont nées de la confusion qu'on a établie entre ces deux principes, à l'exemple de l'antiquité où ils avaient une signification toute différente.

« Quel besoin a le peuple d'être souverain? disait Carrel, il se moque d'être ou non la source des pouvoirs politiques, pourvu qu'il soit représenté, qu'il vote l'impôt, qu'il ait la liberté individuelle, la presse, » etc. C'est ce que Benjamin Constant avait établi avant lui avec une force incomparable. En France, la démocratie s'est presque exclusivement passionnée pour la souveraineté, idée plus simple et plus accessible à l'esprit populaire que celle des garanties. Pourvu que le peuple ait le droit de vote, peu nous importe que l'expression de ce vote soit le despotisme. Nos élus nous prennent toutes nos libertés, mais ils nous appellent le peuple souverain, et cela nous console de tout. On conçoit une telle illusion chez les petites républiques de l'antiquité. Lorsque la république ne comprenait que deux ou trois mille citoyens votants, chaque citoyen sentait distinctement sa part de pouvoir, d'action, de volonté dans les affaires, et l'exercice de ce pouvoir avait de quoi faire illusion si la loi était tyrannique. Mais lorsque cette part d'influence sur les affaires publiques se réduit comme chez nous à un dix-millionième, n'est-ce pas une duperie insigne que celle qui consiste à sacrifier sa liberté à ce pouvoir dérisoire, à un dix-millionième de tyrannie? La liberté est un droit éternel, elle est la substance même de la vie; la souveraineté n'est qu'une faculté toute relative et susceptible de modifications infinies, elle reste

Digitized by Google

pour la plupart des hommes à l'état de fiction. L'idéal serait sans doute de les posséder toutes deux, mais subordonner la première à la seconde, accepter comme une compensation suffisante de la perte de sa liberté cette participation lointaine et infinitésimale à un pouvoir que le plus souvent on déteste, c'est la plus inexplicable et la plus vaine des mystifications.

Un autre article écrit par Carrel à la veille de la signature des ordonnances, caractérise et accentue encore mieux la ligne politique qu'il suivait à ce moment. Un charbonnier, membre d'une députation venue pour féliciter le roi au sujet de la prise d'Alger, s'était écrié : « Sire, le charbonnier est maître dans sa loge, soyez maître aussi chez vous ! » Le mot avait fait fortune et suggéré l'idée d'exciter les classes ouvrières contre la bourgeoisie, procédé aujourd'hui bien connu et familier aux souverains absolus, mais difficile aux Bourbons en raison de leurs antécédents. Carrel traita cette velléité comme il convenait, mais il écrivit sur l'incapacité politique de ces classes, ces lignes qu'il aurait pu méditer plus tard en plus d'une occasion :

« Quand on s'est mis en opposition avec l'esprit public dans un pays, quand on ne peut s'entendre ni avec les Chambres qui le représentent légalement, ni avec les organes tout aussi légaux que lui fournit la presse, ni avec la magistrature indépendante qui ne relève que de la loi seule, il faut bien trouver dans la nation une autre nation que celle qui lit les journaux, qui s'anime aux débats des Chambres, qui dispose des capitaux, commandite l'industrie et possède le sol. Il faut descendre dans les couches inférieures de la population où l'on ne rencontre plus d'opinions, où se trouve à peine quelque discernement politique et où fourmillent par milliers des êtres bons, droits, simples, mais faciles à tromper et à exaspérer, qui vivent au jour le jour et luttant à toutes les heures de leur vie contre le besoin, n'ont ni le temps, ni le repos de corps et d'esprit nécessaire pour songer quelquefois à la manière dont se gouvernent les affaires du pays. Voilà la nation dont il plairait maintenant à nos contre-révolutionnaires d'entourer la couronne. Et en effet c'est dans les bras de la populace qu'il faut se jeter quand on ne veut plus de lois. C'est ce qu'ont fait avec succès les rois d'Espagne, de Portugal et de Naples... »

Ceci était écrit le 22 juillet. Quelques jours plus tard paraissaient les ordonnances et la révolution de 1830 éclatait dans Paris. Elle allait

Digitized by Google

donner une importance inattendue à ces classes sur lesquelles Carrel venait de porter un jugement si sévère. C'est, en effet, à partir de cet instant que, pour prix de leur sang versé dans la lutte, elles devaient réclamer leur part dans le gouvernement du pays. Lorsque l'événement qu'il avait tant prédit et appelé de ses vœux se présenta à lui face à face, Carrel ne le reconnut pas. Il crut à un piége de la fortune. Il assista le cœur plein de doute et de secrète angoisse aux préparatifs d'une lutte qu'il considérait comme un sacrifice inutile. Il n'admettait pas que l'insurrection populaire pût tenir ferme sous le feu d'un régiment, dupe en cela d'une erreur d'optique qui lui montrait l'armée telle qu'elle est devant l'ennemi, et lui cachait la dissolution intérieure qui dans la guerre civile la démoralise et la frappe d'inertie. Il signa la protestation des journalistes, flétrit énergiquement le coup d'État, appela les citoyens à la résistance légale, et ce fut tout. Les combattants de juillet ne le virent point paraître dans leurs rangs. Mais il fut aperçu errant à travers les rues une baguette à la main, l'air pensif et distrait au milieu des balles, l'esprit assiégé des plus tristes prévisions, épiant d'un œil inquiet les péripéties du combat.

P. Lanfrey.

Digitized by Google

PARIS EN AMÉRIQUE[1]

ÆGRI SOMNIA.

CHAPITRE XXVII.

L'ÉCOLE.

Tout en causant, nous étions arrivés dans la rue Fédérale. En face de nous, sur un monticule qui dominait la ville et la campagne, se dressait fièrement un édifice de grande apparence, une tour carrée, flanquée de deux ailes. Si j'avais été dans un pays civilisé j'aurais dit : C'est la caserne de la gendarmerie, ou l'hôtel de la Préfecture; chez ce peuple sans police et sans gouvernement, c'était le palais de l'Abécédé, c'était l'École! On peut juger une nation à ses monuments.

— Eh bien, docteur, me dit Humbug, comment trouvez-vous notre palais de la jeunesse?

— Très-beau à l'extérieur, lui répondis-je; mais mal agencé. Je vois là-haut, à cette porte, de grands garçons de quinze ans et des jeunes filles du même âge qui entrent ensemble; cela n'est pas convenable. Dans toute école bien organisée, on sépare les deux sexes; c'est une précaution dont il semble que vous n'ayez même pas l'idée.

— Deux entrées pour des enfants qui vont étudier dans la même salle, dit Humbug? A quoi bon?

— Dans la même salle, m'écriai-je, y pensez-vous? C'est le comble de l'immoralité.

— Je ne vois d'immoral que votre imagination, reprit Humbug en riant. Nos enfants, cher docteur, sont d'honnêtes enfants; on ne trouve chez nous que :

Virgines lectas puerosque castos.

1. Voir les 38e, 39e, 40e, 41e, et 42e livraisons.

Digitized by Google

L'école est une grande famille où il n'y a que des frères et des sœurs qui se disputent le prix de l'étude. Où prenez-vous vos horribles gentillesses?

— Alors, mon bon ami, les Yankees sont des anges, mâles et femelles.

— Les Yankees, reprit le juge, sont des hommes qui se donnent la peine de réfléchir et de raisonner.

— Et l'Europe, repris-je, avec ses mille ans d'expérience n'est qu'une radoteuse qui ne sait pas ce qu'elle fait.

— Cher docteur, dit Humbug, les Anglais ont commencé par nous railler; aujourd'hui ils nous imitent. Avant dix ans il n'y aura plus en Angleterre une seule école où les deux sexes ne soient réunis. Quant aux autres peuples de l'Europe, leur éducation a été si longtemps cléricale qu'il leur faudra plus d'un jour pour dépouiller leur préjugé. Nous n'élevons ni des moines, ni des soldats, nous préparons des hommes à la vie commune. Pourquoi donc ne pas faire de l'école l'image de la famille et de la société?

— Vous êtes des imprudents, m'écriai-je; vous jouez avec le feu.

— Nous sommes des pères de famille, reprit Humbug; nous savons par expérience que pour adoucir le cœur, former le caractère, et inspirer des idées généreuses rien ne vaut cette première communauté de travail et d'étude. Ce qui est imprudent, insensé, c'est la prétendue sagesse de la vieille Europe. Séparer les garçons et les filles, leur apprendre dès le premier âge qu'ils sont l'un pour l'autre un danger mystérieux, troubler et exciter de jeunes imaginations, et puis tout d'un coup, au moment le plus difficile, jeter dans le monde des hommes ardents et téméraires, des femmes inquiètes, timides, sans défense, c'est de la folie au premier chef; j'en demande pardon à votre gravité, mon cher docteur. Votre éducation claustrale est une digue qui retient et grossit toutes les passions; notre éducation commune habitue nos enfants à s'aimer comme des frères et à se respecter mutuellement.

— Est-il possible, m'écriai-je, que les dangers de votre système ne vous crèvent pas les yeux?

— Demandez à nos maîtres, répondit-il; vous n'en trouverez pas un qui ne soit fier de nos écoles mixtes. C'est l'invention et l'honneur de l'Amérique. Comme toujours nous avons eu confiance dans la nature humaine et dans la liberté; comme toujours nous

Digitized by Google

avons réussi. Nulle part l'instruction n'est plus forte, ni la moralité plus grande que dans notre chère institution. L'émulation entre les deux sexes est un aiguillon sans pareil. Si enfant qu'il soit, l'homme a honte de céder le premier rang; la femme est patiente, et elle a l'intelligence plus ouverte; dans ces premières études qui n'ont rien d'abstrait, c'est presque toujours elle qui l'emporte. Mais ce n'est là que le petit côté de la question. Les jeunes filles y gagnent autant par le caractère et la volonté, que les jeunes gens y gagnent par le cœur. Elles apprennent à nous connaître, et entre nous, mon bon Daniel, nous ne sommes dangereux qu'autant qu'on ne nous connaît pas. Respectées, les jeunes filles se respectent elles-mêmes; libres, elles se font la place qui leur convient; et par exemple dans les récréations, une prudence naturelle les sépare de leurs compagnons. Quant aux jeunes gens, ils acquièrent dans nos écoles cette délicatesse de sentiments, cette politesse chevaleresque que la société des femmes peut seule donner. Qu'y a-t-il de plus farouche et de plus brutal que l'écolier anglais, abandonné à lui-même et à la tyrannie de ses aînés? Avez-vous lu *Tom Brown;* c'est à faire rougir de la civilisation. J'aimerais mieux vivre chez les Peaux-Rouges qu'au milieu des écoliers d'Éton ou de Rugby. Chez nous, au contraire, tous les jeunes gens grandissent ensemble; à seize ans, à vingt ans, leurs relations sont aussi simples, aussi fraternelles que lorsqu'ils se trouvaient sur les mêmes bancs. Il se fait plus d'un mariage entre ces anciens camarades d'école; c'est l'estime, c'est l'amitié qui amène l'amour et qui lui survit. L'Europe, votre idole, a-t-elle rien imaginé d'aussi chrétien et d'aussi parfait?

— C'est un rêve, dis-je.

— Entrez, incrédule, reprit Humbug; vous verrez que ce rêve est une vérité.

— Un mot encore, lui dis-je. Tous ces enfants sont des saints, c'est entendu; mais où trouvez-vous des hommes capables d'élever ces phalanges célestes? Quel est le maître qui peut tout à la fois animer la timidité de vos jeunes filles, et adoucir la turbulence de vos garçons? Où chercher ce phénix, qui, en chaque commune, répond de l'honneur et de la vertu de vos enfants?

— Entrez, répondit Humbug; vous verrez à l'œuvre Dinah votre protégée, et peut-être votre chère Suzanne.

— Vous êtes fou m'écriai-je en frappant la terre avec ma canne; c'est à une femme de vingt ans que vous confiez des hommes qui

Digitized by Google

ont déjà de la barbe au menton? Beau général pour une telle armée! Comme on doit le respecter!

— Encore un préjugé de l'ancien monde, cher docteur. Chez un jeune homme qui aime sa mère et sa sœur, rien n'est plus naturel que de respecter une femme; ce qui l'est moins, c'est d'obéir à un maître qui menace et qui châtie. La force a peu de prise sur le cœur d'un enfant; plus il est généreux, plus il résiste; mais il est sans défense contre la douceur et l'affection. En ce point encore l'expérience donne un démenti à l'antique sagesse, qui n'est qu'une vieille erreur. Ce sont les femmes de la Nouvelle-Angleterre qui, avec un dévouement de missionnaires, s'exilent parmi la corruption du Sud, ou dans les solitudes de l'Ouest, pour y élever de jeunes âmes, et les donner à la vérité et à Dieu. Nous avons des maîtres, qui ne le cèdent à personne, mais nos instituteurs les mieux doués échouent souvent là où une fille yankee fait des merveilles. L'enfance appartient à la femme; c'est une loi naturelle que nous avons eu le mérite de reconnaître et d'appliquer.

— Amen, répondis-je en haussant les épaules; allons donc admirer ces timides brebis et ces dociles moutons, conduits par une bergère non moins innocente que son troupeau.

J'entrai de mauvaise humeur dans la grande salle; je ne puis souffrir la déraison; mais, je l'avouerai à ma honte, à peine avais-je le pied dans le sanctuaire, que j'étais séduit.

Je me trouvais dans une vaste pièce, où l'air et le jour entraient par de larges fenêtres; les murs étaient d'une propreté exquise, et garnis de place en place, soit de cartes muettes, soit de tableaux d'histoire naturelle, soit de figures de physique et de géométrie. Chaque enfant avait son pupitre, isolé par quatre couloirs qui se croisaient autour de lui. Assis devant cette table vernie, qui brillait comme une glace, seul, et sans voisin, l'écolier est son maître; s'il est distrait, s'il ne travaille pas, c'est sur lui que retombe toute la responsabilité. L'instituteur, placé sur une estrade, surveille d'un coup d'œil ces longues files de pupitres, rangés les uns derrière les autres. Surveillance peu nécessaire chez un peuple ambitieux, où chacun veut s'instruire pour arriver à la fortune et au pouvoir! Les vices des Américains les servent mieux que ne nous servent nos vertus.

Dinah était occupée dans une pièce voisine. Le maître de la grande salle, c'était ma Suzanne. En ce moment mademoiselle enseignait

Digitized by Google

la géométrie à sept ou huit grands gaillards qui, je leur dois cette justice, écoutaient comme de bons enfants leur aimable maîtresse.

— Venez, mon bon père, dit Suzanne toute joyeuse, prenez cette craie, démontrez-nous les propriétés du carré de l'hypoténuse.

Faire une démonstration m'eût été difficile; tout ce que j'ai retenu en ce point se réduit à une vieille chanson, que, peut-être, aux environs de l'École polytechnique, on fredonne encore sur l'air de *Calpigi*.

Le carré de l'hypoténuse
Est égal, si je ne m'abuse,
A la somme des deux carrés,
Faits sur les deux autres côtés.

Je laissai donc Suzanne tracer sur le tableau le triangle rectangle ABC, élever sur chaque côté un carré, etc., etc., et je m'enfuis pour que ma fille n'eût pas à rougir de l'ignorance paternelle.

Dans une des petites salles (il n'y en avait pas moins de huit), Dinah interrogeait, sur les fleuves et les rivières de la France, des enfants de neuf à dix ans. Je fus étonné de leur mémoire et de leur science, moi Français qui, interrogé sur l'Amérique, n'aurais pu offrir en échange à ces jeunes érudits que le Mississipi, l'Hudson et le Potomac, seuls cours d'eau dont on m'ait jamais parlé. Il est vrai que l'Amérique ne nous touche guère, tandis que la France, reine des lettres et des arts, doit intéresser prodigieusement les Amécains. C'est l'admiration des sauvages pour la civilisation!

Après la géographie vint la lecture à haute voix, et la déclamation. Un petit bonhomme de neuf ans se leva, et sans timidité comme sans effronterie, nous récita un des passages les plus poétiques du *Hiawatha* de Longfellow. Quoique le jeune prodige parlât du nez, vice commun en Amérique, il nous dit ce morceau avec une grande justesse de ton et un sentiment vrai; il y a des acteurs célèbres qui ne se sont jamais élevés jusque-là.

Après la poésie, ce fut le tour de l'éloquence. Un enfant, à cheveux flamboyants, se leva, mit ses pieds en équerre, et d'une voix animée entonna un hymne à la gloire de l'Amérique.

« Amis et concitoyens,

« Vous n'êtes que dans l'enfance, et cependant vous êtes déjà le premier peuple du monde. Quel est le héros du dernier siècle, le plus grand homme et le meilleur, l'ami de son pays et de la liberté? L'univers répond : C'est Georges Washington, un Américain. Quel était alors le plus grand physi-

Digitized by Google

cien? Franklin, un Américain. Le plus grand théologien? Jonathan Edwards, un Américain. Quel est le plus grand jurisconsulte du dix-neuvième siècle? Le juge Story, un Américain. Quels sont les premiers orateurs de notre âge? Clay, Webster, Everett, Sumner, tous des Américains. Quels sont les premiers historiens? Prescott, Bancroft, Lothrop-Motley, Ticknor, des Américains. Quel est le premier naturaliste? James Audubon, un Américain. Quels sont les plus grands moralistes et les vrais sages de notre temps? Channing, Emerson, Parker, tous des Américains. Quel est le premier romancier de notre âge? Madame Beecher Stowe [1], une Américaine. Quels sont les grands inventeurs? Withney, qui a imaginé la machine à éplucher le coton; Fulton, qui a créé le bateau à vapeur; Morse, qui a trouvé le télégraphe électrique; Maury, qui a tracé sur les mers des routes infaillibles, tous des Américains.

« Courage donc, fils des Puritains; l'avenir est à vous. Avant la fin du siècle vous serez cent millions d'hommes; que sera en face de vous l'Europe asservie et divisée? La nature vous a donné les plus grands lacs, les plus grands fleuves, les plus beaux ports; vous avez des terres fécondes, et en quantité inépuisable. Vos mines de charbon sont aussi grandes que la France. L'industrie vous a donné plus de chemins de fer, plus de bateaux à vapeur, plus de navires, que n'en ont tous vos rivaux ensemble. Vos hommes sont les plus braves, les plus hardis, les plus ingénieux de l'univers; vos femmes sont les plus belles de la création. Courage, donc, race bénie du ciel! le monde est à toi, car tu es à la fois le peuple le plus libre et le plus chrétien. »

— Cher ami, dis-je à Humbug, parmi toutes les vertus que vous enseignez à vos petits saints, comptez-vous la modestie?

— Un peu d'indulgence, docteur, répondit-il d'un ton embarrassé. Quand on élève des enfants, il est bon de forcer un peu le patriotisme. C'est le moyen que plus tard l'égoïsme ne prenne pas le dessus. J'avoue, du reste, que la vanité est notre côté faible; notre prodigieuse croissance nous tourne la tête et nous fait faire plus d'une faute. Mais que celui-là nous jette la première pierre qui n'a point péché. John Bull est convaincu qu'il est le roi des mers; et je suis sûr qu'en France on répète sur tous les tons à la jeunesse que les Français sont le premier peuple de la terre, et que le monde n'a d'yeux que pour les admirer.

— Quelle différence, m'écriai-je. La France est la France!

1. C'était aussi l'opinion d'Alfred de Musset. Un jour que nous le trouvâmes penché sur *la Case de l'oncle Tom*, qu'il dévorait avec des yeux pleins de larmes, il nous dit avec la plus profonde émotion : « Voilà le plus beau livre de ce temps-ci. Madame Stowe a trouvé dans le *courant de son cœur* des effets d'art tels qu'aucun de nous autres qui nous croyons des artistes n'est capable d'en rencontrer dans son esprit. » (Ch.)

Digitized by Google

— L'Amérique est l'Amérique, reprit-il en riant. Tous les chrétiens sont imbus de la même folie; il n'y a pas de sottise où l'on ne puisse entraîner un peuple, en lui criant avec aplomb : « Anglais, volez cette province, vous êtes Anglais ! Français, battez-vous à tort et à travers, vous êtes Français ! Américains, soyez insolents avec l'Europe, vous êtes Américains ! » L'orgueil national, c'est le drapeau rouge qu'on tend au taureau populaire, quand on veut le faire tomber tête baissée dans un piége. Mon cher ami, jetons à pleines mains l'éducation, portons partout la lumière, si nous ne voulons pas que le peuple soit la dupe éternelle des charlatans qui se jouent de ses passions les plus nobles et de ses meilleurs instincts.

A ce moment l'horloge sonna; c'était l'heure de la récréation. Je courus au préau; j'y trouvai l'aimable Naaman, devenu capitaine d'une milice nouvelle. Trois à quatre cents enfants étaient rangés en colonne, les filles d'un côté, les garçons de l'autre. On ouvrit une porte vitrée qui donnait sur la cour, on y plaça un piano, et voilà Suzanne et Dinah jouant à quatre mains la marche d'Obéron. Aussitôt les colonnes s'ébranlent en ordre; on saute, on court, on s'arrête en mesure; la chaîne se dénoue et se rattache avec une précision admirable. C'était un mélange de danse et de gymnastique qui charmait les yeux, quelque chose de noble, de hardi, de gracieux tout ensemble. N'était-ce pas ainsi que les Grecs exerçaient la jeunesse? Pour la première fois je compris comment Platon plaçait la danse et la musique parmi les devoirs du citoyen. J'étais ravi, et sans un reste de honte et ma barbe grise, j'aurais volontiers pris ma place dans ce ballet militaire. Pourquoi n'aurais-je pas dansé avec des enfants? les Spartiates le faisaient bien.

— Mon jeune ami, dis-je à Naaman, ceci est charmant; mon cœur est tout réjoui de ce spectacle, mais tirez-moi d'un doute. Où suis-je? Où m'a-t-on mené? Cette maison élégante, ces tables d'un luxe recherché, ces beaux livres reliés en basane, tout cela, sans doute, appartient à une école particulière, où l'on ne reçoit que des enfants riches. Quel est le directeur de ce bel établissement?

— Toujours plaisant, docteur, dit le beau pasteur. Vous êtes à l'école primaire du douzième arrondissement, troisième quartier. Nous avons quatre-vingts maisons de cette espèce, dans notre bonne ville de Paris, et ce n'est pas assez.

— Fort bien; mais comment le fils du pauvre peut-il fournir aux frais de cet enseignement coûteux?

Digitized by Google

— D'où venez-vous, s'écria Naaman? Ne savez-vous pas que l'éducation est gratuite? N'avez-vous jamais regardé votre cote d'impôts? Nous sommes les fils de ces puritains, qui, à peine débarqués sur l'aride roche de Plymouth, ouvraient des écoles pour combattre Satan, c'est le vrai nom de l'ignorance. Ce qu'il y a de diabolique en nous, c'est la bête; ce qu'il y a de divin, c'est l'esprit. L'école est notre amour et notre faiblesse; aussi est-ce le gros chapitre de notre budget, ce qu'est la guerre ou la marine chez des peuples civilisés. Ici, dans notre Massachusets, la dépense de l'école est à peu près le quart de nos dépenses générales; dans le petit État du Maine, elle est du tiers; ce que serait pour la France un budget de quatre à cinq cents millions..

— Grand Dieu! pensai-je, si ces gens-là ne sont pas fous, qu'est-ce que nous sommes? — Dites-moi, M. Naaman, qui vote ces fonds, et comment vos écoles sont-elles administrées?

— Le vote est communal, répondit-il; c'est l'ensemble des habitants qui fixe le chiffre de l'impôt; c'est peut-être la seule dépense qui augmente toujours, aux applaudissements de ceux qui payent. En ce point il n'y a point de parti en Amérique; toutes les communions, toutes les opinions rivalisent pour faire de nos écoles l'établissement le plus riche et le mieux doté du pays.

— Et naturellement, dis-je, chaque communion veut y dominer.

— Non, reprit-il; ceci vous étonnera peut-être, nulle influence d'église n'entre dans ces murs. Chaque leçon commence par l'oraison dominicale, et une lecture de la Bible; mais nulle réflexion ne l'accompagne. L'enseignement est chrétien par l'esprit de nos maîtres, il n'est ni catholique, ni protestant. Ici nous donnons à nos enfants le moyen de chercher la vérité, nous les armons contre l'ignorance, nous les préparons à combattre le bon combat; quant à l'enseignement dogmatique, c'est à l'église et aux écoles du dimanche qu'il est réservé. C'est ainsi que nous évitons de troubler ces jeunes consciences, et que cependant nous habituons nos enfants à se considérer tous comme frères en Jésus-Christ.

— Bien; mais qui vous répond des maîtres?

— Le bureau d'éducation, dit Naaman; bureau librement élu par tous les citoyens de la même commune, et qui a au-dessus de lui le bureau central de l'État. Ces assemblées réunissent les hommes les plus considérables du pays. C'est une gloire que d'être appelé à surveiller l'éducation; nos meilleurs citoyens, les Horace Mann, les

Digitized by Google

Barnard ont refusé une place au Sénat fédéral pour rester les directeurs de nos écoles dans le Massachusets et le Connecticut.

— Est-ce possible? m'écriai-je.

— Qu'y a-t-il d'étonnant? reprit le jeune ministre. Croyez-vous qu'en un pays comme le nôtre on en soit à se demander ce qui fait la prospérité et la grandeur des nations? Dans une république, dans un État où le peuple est souverain, il faut vaincre l'ignorance ou être tué par elle; il n'y a point de milieu. Pour élever un peuple qui croie à la liberté et qui l'aime, nos politiques n'ont trouvé qu'un moyen, c'est de l'éclairer; c'est de faire du moindre citoyen un homme assez instruit pour qu'on ne le trompe pas, assez sage pour se gouverner soi-même.

— Et vous avez résolu le problème?

— Oui, dit-il, le problème a été résolu le jour où nous avons eu des écoles si bien tenues, et si complétement gratuites, qu'il ne s'est plus trouvé un père qui osât nous refuser ses enfants. Quand la commune fournit tout jusqu'aux livres, au papier et aux plumes, qui serait assez fou ou assez coupable pour ne pas profiter de la munificence nationale, et pour condamner ses enfants à l'ignorance et à la misère?

— J'espère, lui dis-je, que l'éducation est obligatoire. Après de pareils sacrifices, l'État a le droit de forcer les gens à s'instruire. Il ne peut pas souffrir de brutes dans la société.

— Nous avons repoussé toute contrainte, répondit le jeune pasteur. Ce n'est pas que nous ayons douté de notre droit; mais nous avons craint d'attacher à un bienfait une idée odieuse. L'amende et la prison feraient haïr nos écoles; nous laissons ces duretés à des gouvernements qui tiennent plus à l'obéissance qu'à l'amour des citoyens. Rendre l'éducation universelle est toute la question; nous sommes arrivés à cette fin excellente, sans toucher à la liberté. Nos écoles, ouvertes à tous les enfants jusqu'à l'âge de seize ans, séduisent et attirent les plus rebelles. Dans la Nouvelle-Angleterre, vous ne trouverez pas un citoyen, né dans le pays, qui n'ait reçu de nous l'instruction.

— Bravo! m'écriai-je, voilà une œuvre qui fait le plus grand honneur aux chrétiens d'Amérique.

— La politique y trouve son compte, non moins que la religion, reprit-il; nous sommes arrivés à un résultat fait pour surprendre les modernes. Par la perfection de nos écoles, nous avons rétabli,

Digitized by Google

sans le savoir, l'éducation commune, si chère à l'antiquité. Notre enseignement est assez élevé pour préparer l'enfant du riche à entrer au collége, il est assez simple pour ne pas effrayer l'enfant du pauvre, assez substantiel pour le mettre à même de tenir sa place dans la société, sans avoir jamais à rougir de son ignorance. C'est ici que toute la jeunesse (entendez bien ce mot : toute la jeunesse) vient apprendre la lecture, l'écriture, l'arithmétique, la géométrie et le dessin. Nous y joignons un peu de géographie, d'histoire, de physique et de chimie; et nous ne craignons pas de parler à ces enfants de morale et de politique. Nous leur expliquons la constitution de leur pays; ce sont des citoyens. Grâce à la richesse et à la solidité de nos leçons, le fils du millionnaire vient s'instruire côte à côte avec le fils du manœuvre irlandais. J'aperçois là-bas une des filles de Green qui joue avec l'enfant d'une pauvre fruitière de la rue des Noyers. C'est ici que règne la véritable égalité, l'égalité par en haut, l'égalité qui élève; c'est ici que s'entretient le patriotisme et l'amour de la liberté. Former une génération, c'est former un peuple; voilà notre devise, voilà ce qui fait de nos écoles un lieu chéri de tous et sacré pour tous.

— Cela est bon, m'écriai-je, cela est grand; mais pardonnez-moi un dernier scrupule. Quand vous avez instruit les enfants du peuple, ne craignez-vous pas de leur avoir inspiré du même coup une ambition perverse? Ne jetez-vous pas dans la société des hommes mécontents de leur sort; ne leur avez-vous pas donné des désirs et des besoins au-dessus de leur condition?

— C'est là, dit Naaman, une vieille objection qui depuis longtemps n'a plus cours en Amérique. Si nous abandonnions nos jeunes gens au sortir de cette enceinte, vos craintes seraient fondées; mais songez que notre société et notre gouvernement sont deux écoles qui ne ferment jamais. D'une part, tout ce que nous avons d'hommes éclairés se fait un honneur et un plaisir d'instruire les citoyens. Voyez nos murs couverts d'affiches : il n'y a pas de soirée où l'on ne fasse quelque lecture politique, littéraire, scientifique. La lumière nous inonde; il faut être deux fois aveugle pour rester ignorant. A côté de cet enseignement libre, placez l'Église, toujours active, et ces mille réunions où pauvres et riches sont sans cesse associés pour des œuvres de propagande et de charité. Joignez-y la vie politique, qui remue toutes les idées et féconde toutes les âmes. Enfin, et au premier rang, mettez la presse, c'est-à-dire la parole publique qui ne tari

Digitized by Google

jamais. Il n'est pas une Église, pas une association, pas un corps, pas un individu qui n'ait son journal; les enfants mêmes ont le leur; le *Child's Paper*, fondé il y a quatre ans, a déjà trois cent mille lecteurs, dont le plus âgé n'a pas quinze ans. Qui donc résisterait à cette marée qui monte toujours? Qui ne serait emporté par ce flot de civilisation qui pousse l'humanité vers un avenir meilleur?

— Ainsi vous êtes un peuple de savants?

— Non, dit-il en souriant. L'érudition comme les arts est le luxe des vieilles nations, nous ne le possédons pas encore. Nous sommes des parvenus; il nous faudra peut-être un siècle avant d'avoir ces loisirs qui permettent une culture désintéressée; mais j'oserai dire que nous sommes le peuple le moins ignorant que le soleil ait jamais vu. Regardez autour de vous; ici il n'y a point de paysans, mais des fermiers; point de manœuvres, mais des artisans. Au sortir de sa forge, l'ouvrier met un habit noir, et va écouter une lecture sur Washington ou sur les nouvelles découvertes de Livingstone, en Afrique. Son voisin, le bijoutier, ira travailler dans une école de dessin ou suivra un cours de chimie. Malgré leurs mains noircies, tous deux sont des *gentlemen;* ils aiment les plaisirs de l'esprit tout autant que vous pouvez les aimer. Allez dans l'Ouest, entrez dans quelque *log-house*[1] perdu au fond des bois; vous serez reçu par la femme du pionnier; vous la verrez qui pétrit le pain ou qui bat le beurre. Attendez le soir, cette même femme se mettra au piano, et causera avec vous de politique, de morale, et peut-être de métaphysique. Lire le *Parfait cuisinier* ne l'empêche point d'apprécier Emerson et de goûter Channing. Nous ne donnons pas à tous la richesse matérielle, quoique le bien-être soit plus facile à conquérir en Amérique qu'en tout autre pays, mais nous offrons à tous cette richesse qui ne craint ni la rouille ni les voleurs; nous mettons à la portée du plus pauvre ces jouissances intellectuelles qui, à tout âge et dans toute situation, sont une force et une consolation. En faisant cela, nous croyons remplir la parole du divin Maître, et mener les hommes à Dieu, en cultivant leur esprit et leur cœur.

Je regardais ce jeune homme avec une émotion dont je n'étais plus maître; jamais sur une figure humaine je n'avais vu briller

1. C'est uue espèce de chalet, construit avec des troncs d'arbre; la première demeure du pionnier américain.

Digitized by Google

tant d'enthousiasme et tant de foi; la science et la religion étaient pour lui un double nom de la vérité; toutes deux lui tenaient au cœur avec la même force; il les aimait toutes deux d'un même amour.

— Naaman, m'écriai-je, vous m'avez vaincu. Me voilà, comme saint Paul sur le chemin de Damas, foudroyé par la lumière et entendant la voix qui me crie : « Il est dur de regimber contre l'aiguillon. » Je me rends, mes yeux s'ouvrent; je vois, j'admire la grandeur de ce pays. Quelle vie intense! Le cœur, la pensée, tout est en action; point de gêne! point de barrière! l'homme est maître de sa destinée; il a son bonheur et sa vertu entre les mains. Ici point de mensonge officiel, c'est la vérité qui règne; ici point de préjugés, point d'entraves; partout résonne le cri d'un peuple enivré d'espérance : En avant! en avant vers un monde où la misère sera guérie, où la force sera abattue, où l'esprit régnera. Je suis fier d'être citoyen de ce beau pays. Vive la liberté! vivent les États-Unis! vive la grande république!

Ma voix fut couverte par un roulement de tambour suivi de fanfares retentissantes. Deux zouaves entrèrent dans l'école; l'un courut à Suzanne et lui prit tendrement la main, c'était Alfred; l'autre me sauta au cou, c'était mon fils Henri.

— Père, me dit-il, les gens du Sud ont franchi le Potomac; Washington est menacé; on mobilise nos milices, on appelle les volontaires; nous partons ce soir. Venez vite, ma mère vous attend.

CHAPITRE XXVIII.

LE DÉPART DES VOLONTAIRES.

Suivi de mes enfants, je sortis de cette paisible retraite, où j'avais surpris enfin le secret de la grandeur américaine. La ville avait changé d'aspect; les maisons étaient pavoisées. A chaque fenêtre, l'étendard fédéral, agité par le vent, déroulait ses bandes rouges et bleues et ses trente-quatre étoiles comme une protestation muette en faveur de l'Union. De place en place une affiche immense annonçait le désastre de l'armée fédérale, et appelait les citoyens au secours de la patrie en danger. Des bataillons armés marchaient dans les rues au son des clairons et des tambours. Les églises étaient encombrées de volontaires qui invoquaient le Dieu de leurs pères avant de marcher

Digitized by Google

au combat. Partout les chants de guerre se mêlaient aux hymnes religieux; pères, mères, sœurs accompagnaient les jeunes miliciens en les encourageant. On se prenait les mains, on pleurait, on s'embrassait, on levait les bras au ciel. C'était la ferveur d'une croisade!

J'arrivai chez moi fort agité. Parisien, j'ai vécu, j'ai grandi au milieu des émeutes et de la guerre civile; ce sont des souvenirs qui m'attristent; mais là, dans ce départ aux frontières, dans cet enthousiasme qui poussait aux armées toute une population, il y avait quelque chose de si noble et de si grand, que je me sentais exalté. Les périls mêmes qu'affrontaient Henri et Alfred ne m'effrayaient point; une voix secrète me poussait à partir avec eux. N'avais-je pas, moi aussi, un foyer et une famille à défendre? L'Amérique, où je possédais ces biens si chers, n'était-elle pas ma patrie?

A ma porte je trouvai tout un régiment de zouaves formé par les volontaires du quartier. On avait hissé sur un cheval blanc le vieux colonel Saint-John; le brave vétéran oubliait ses rhumatismes et ses blessures pour guider les jeunes gens au combat. A côté du colonel, Rose, en habit de capitaine, marchait accompagné de ses huit fils, et de quatre beaux jeunes gens, fils de Green. Fox, devenu lieutenant, était au milieu d'un groupe; il pérorait, gesticulait, et ne respirait que sang et carnage. Son faux col et sa tabatière n'allaient pas très-bien avec son uniforme, et m'auraient fait rire en une autre occasion; mais il parlait avec tant de feu, que je lui trouvai l'air martial. Il y avait là autre chose qu'un soldat de profession; c'était un citoyen décidé à mourir pour son pays.

— Voisin, me dit Rose, nous comptons sur vous; c'est aux anciens à donner l'exemple. Il nous faut un chirurgien pour notre régiment de zouaves, on vous a nommé à l'unanimité; il ne nous manque plus que votre consentement.

— Vous l'avez, m'écriai-je; oui, mes bons amis, je pars avec vous; nous serons là pour veiller sur ces enfants, et au besoin nous ferons le coup de feu avec eux. Vive l'Union! vive la patrie!

Ce cri fut répété dans tous les rangs; on y mêla aussi celui de vive Daniel! vive le major! Je me sentis chatouillé jusqu'au fond du cœur par les acclamations de cette brave jeunesse; j'entrai chez moi le front haut, l'œil brillant. Une vie nouvelle s'éveillait en mon âme, j'étais heureux!

Jenny, tout en larmes, se jeta dans mes bras, mais n'essaya même pas d'ébranler mon courage. Il lui semblait naturel que le père

Digitized by Google

accompagnât le fils, et que les femmes seules restassent à la maison. Suzanne n'était pas moins résolue; à sa pâleur, on voyait qu'elle était profondément émue; ses lèvres priaient, ses yeux regardaient le ciel; mais elle ne dit pas un mot qui pût troubler Alfred, et ne parut occupée que de préparer notre départ. Chères femmes! elles aussi comprenaient le devoir et aimaient la patrie!

Quelques heures suffirent pour me procurer un uniforme de chirurgien; Rose me fit cadeau d'une trousse excellente; j'achetai des révolvers, un sabre, un cheval; à trois heures j'étais prêt; nous partions le soir même.

Jusque-là je n'avais point réfléchi, la furie française m'avait emporté. Mais au moment de quitter cette maison où j'avais passé des jours si heureux et si bien remplis, j'éprouvai je ne sais quelle tristesse; il me semblait qu'une fois parti je ne reviendrais plus. Et si je revenais, ramènerais-je avec moi mon Henri, et cet Alfred que je commençais à aimer comme un fils?

Je secouais ces tristes pensées qui, toujours repoussées, revenaient sans cesse à l'assaut, quand le vieux colonel entra chez moi. Sa vue me fit du bien; c'était un de ces braves soldats prodigues de leur sang, ménagers du sang d'autrui; nous ne pouvions avoir un chef plus honorable et plus sûr.

— Colonel, lui dis-je après avoir reçu ses félicitations, nous voilà seuls, je puis vous parler à cœur ouvert. Entre nous, quel cas faites-vous de ces nouvelles levées? C'est une belle chose que l'enthousiasme, mais qu'est-ce que cela à côté de l'exercice et de la discipline? Malgré le courage de ces bons jeunes gens, voilà des bataillons qui fondront au premier feu.

— Patience, major, répondit le vétéran. Je suis moins sévère que vous, et cependant j'ai fait la guerre toute ma vie. Deux mois passés derrière les forts de Washington changeront ces volontaires en soldats. La discipline est beaucoup sans doute, mais c'est un métier à la portée du plus ignorant. Ce qui ne se donne pas, c'est le cœur, c'est la foi, c'est l'amour de la patrie. Là est le ressort suprême, quoi qu'en disent les traîneurs de sabres. Pour manier la baïonnette il faut un bras habile et vigoureux; mais c'est l'âme qui fait la force du bras. Quelques années de guerre et de souffrances suffisent à faire l'éducation d'un peuple et à mettre les deux ennemis au même point. Reste alors l'énergie morale : c'est elle qui a le dernier mot; c'est pourquoi les meilleures armées sont des armées de citoyens.

Digitized by Google

— Excusez-moi, colonel, je croyais que rien ne valait de vieux soldats.

— Erreur, dit Saint-John. Dans une revue ou une parade, la chose est possible; pour la guerre il en est autrement. De bons cadres, de jeunes soldats et de vieux généraux, voilà ce qu'il faut. Pour marcher sans se plaindre, pour obéir sans murmurer, pour braver le danger, tête levée, pour marcher à la mort en souriant, il n'y a que la jeunesse; et plus cette jeunesse est intelligente, pieuse, patriotique, plus on peut compter sur elle. Dans la vieille Europe on a d'autres idées; là-bas règne encore le préjugé et l'adoration de la force brutale. Ici la civilisation nous a éclairés. Sans doute la victoire appartiendra toujours au général qui, au moment décisif, jettera sur un point donné les plus nombreux bataillons. Mais à condition égale, un soldat jeune et patriote vaudra mieux qu'un mercenaire vieilli dans le métier. Voyez la guerre de Crimée; certes, les vétérans Russes et Anglais se sont bien battus; mais à qui appartient la couronne, sinon aux conscrits français, héroïques enfants enlevés à la charrue pour un jour, paysans la veille, citoyens le lendemain. Voilà notre modèle, voilà ce que nous ferons, nous aussi, de nos jeunes Américains.

— Vous n'avez pas de généraux, lui dis-je; votre pays est une terre pacifique qui, jusqu'à présent, a enfanté plus de fermiers et de marchands que de Césars.

— Soyez tranquille, répondit le colonel, vous aurez des généraux, et plus que vous ne voudrez. La guerre est comme la chasse, un métier fort ordinaire, où certaines gens excellent dès le premier jour. Tel est aujourd'hui forgeron, mécanicien, avocat, médecin peut-être, qui demain sur le terrain se réveillera général. Ouvrez l'histoire; il y a des époques stériles où les lettres, les arts, l'industrie sont mortes; il n'y en a point qui ait manqué de généraux. L'homme a des instincts chasseurs et sanguinaires que la paix comprime, mais qu'elle ne détruit pas. Vienne la guerre, vous aurez des héros; fasse le ciel que le peuple les estime à leur juste valeur, et ne leur sacrifie pas la liberté!

— Vraiment, colonel, lui dis-je, vous parlez de la guerre avec peu de respect.

— C'est que je l'ai faite, dit-il tristement; je sais ce que vaut ce jeu sanglant. Que des rhéteurs tranquillement assis au coin de leur feu s'amusent à célébrer les combats et la gloire, je hausse les épaules

Digitized by Google

devant ces paradoxes ; la guerre est le plus grand des fléaux, l'ennemie du travail et de la liberté, la ruine de la civilisation. Malheur à ceux dont l'ambition déchaîne sur la terre cette peste abominable, mais trois fois maudits ceux qui portent sur la patrie une main parricide! Que Dieu nous aide, nous leur ferons payer leur crime. La guerre est aussi le châtiment de l'orgueil et de la folie; cruelle leçon qu'on ne comprend que quand il est trop tard.

Le bruit des clairons nous annonça l'heure de l'adieu. Je descendis tenant la main d'Henri et d'Alfred. Jenny nous embrassa tous trois avec le courage d'une femme et d'une mère chrétienne. Suzanne, silencieuse et agitée, nous remit à chacun une Bible qui ne devait plus nous quitter. Martha avait préparé un sermon prophétique, mais au premier mot la pauvre fille poussa un sanglot terrible, et prenant Henri dans ses bras, comme un enfant, elle l'inonda de larmes et de baisers. Je lui serrai la main, elle me sauta au cou; et ce fut à demi étranglé que je montai à cheval.

Au même instant accourut Zambo avec un accoutrement ridicule, un chapeau à plumes et un sabre qui traînait sur le pavé.

— Massa, criait-il, emmenez-moi, je suis un brave. Si j'ai la peau noire, j'ai le sang rouge. S'ils ne me tuent pas avant la victoire, je les battrai tous.

Ce ne fut pas sans peine que je me débarrassai de ce pauvre garçon. Je lui fis les raisonnements les plus sages pour lui prouver que son courage était ridicule. Quand on a des cheveux crépus, on est né, non point pour se battre, mais pour être battu. Paroles inutiles! Zambo avait l'angle facial trop aigu pour saisir les grandes découvertes de nos beaux esprits. Le pauvre diable se croyait homme, chrétien, citoyen, et il avait la peau noire! C'était de la folie! On fut obligé d'employer la menace pour le faire rentrer au logis, où il s'enfuit en hurlant. Il était temps de finir cette triste comédie, les rangs étaient formés, les tambours battaient; on partit.

Tant que je me sentis près de la maison je n'osai pas me retourner; j'avais des larmes dans les yeux, je ne voulais pas qu'elles coulassent; mais au détour de la rue je regardai en arrière; les trois femmes agitaient leurs mouchoirs et nous suivaient d'un long regard. Mon cœur battit avec force :

— O mon Dieu! m'écriai-je, je te confie tout ce que j'aime. — Pour la première fois je pleurai, je priai, et je me sentis consolé.

A quatre heures nous étions rangés en bataille sur la place de la

Digitized by Google

Mairie. Green nous passa en revue, et nous parla de la patrie avec une émotion qui touchait à l'éloquence. Sa voix fut couverte par nos acclamations. Puis, tout rentra dans le silence; chacun se recueillit. Seul peut-être du régiment, j'étais agité; chose étrange! il me tardait d'aller au feu. Dans un moment de repos, je passai devant mes compagnons, riant, parlant, gesticulant, ayant un mot pour chaque soldat; je raillais ceux qui étaient émus, j'encourageais ceux qui essayaient de sourire, je promettais à tous mon secours au moment du danger; j'avais déjà la fièvre du combat.

Humbug, qui m'avait rejoint sur la place, me regardait d'un air étonné.

— Quel homme êtes-vous, docteur! me dit-il en soupirant. J'admire votre belle humeur et votre gaieté. Vous étiez un citoyen timide, vous voilà un hardi soldat. Êtes-vous Irlandais? Avez-vous dans les veines le sang

Non paventis funera Galliæ?

Nous autres Saxons, nous portons sur le champ de bataille

Devota morti pectora liberæ,

mais nous n'avons ni cette grâce, ni cette élégance, ni cette bravoure. En vérité, à vous voir, il semble que le combat soit une fête, et le danger un plaisir. Vous donneriez envie de mourir au plus dégoûté.

Le roulement des tambours couvrit ma réponse; Humbug m'embrassa tendrement et m'appela en latin la moitié de son âme; un instant plus tard, j'avais quitté mon vieil ami, et pour toujours.

La soirée était belle; la lune, levée de bonne heure, éclairait au loin des prairies bordées de chênes, et coupées par des saules; à l'horizon une rivière déroulait ses flots argentés; il y avait un certain charme à se laisser porter par son cheval, et à s'abandonner à la rêverie au milieu de cette belle campagne. Le bonheur du soldat, c'est qu'il jouit de l'heure présente et ne s'inquiète point du lendemain. Depuis quelque temps, je me livrais au plaisir de rêver, les yeux ouverts, quand deux cavaliers se rangèrent près de moi. Je levai la tête; à ma grande surprise je reconnus le sombre Brown et l'aimable Truth.

— Que faites-vous ici, m'écriai-je, et que veut dire ce grand chapeau, cette redingote croisée, ce sabre au côté? ce n'est pas là le costume d'un soldat, ni celui d'un pasteur.

Digitized by Google

— Docteur, dit le puritain, la guerre est une cruelle maladie; l'âme y est en danger non moins que le corps; vous soignez l'un, nous soignons l'autre; nous sommes médecins comme vous.

— Je suis charmé de vous avoir pour confrères, répondis-je; mais le métier est rude. Un chirurgien s'y fait; la tendresse est chez lui un mal inconnu; pour que la main ne tremble pas, il faut que le cœur se taise; mais vous, Truth, comment résisterez-vous au cri des blessés, au désespoir des mourants?

— C'est mon devoir, dit-il; Dieu me donnera la force, aussi longtemps qu'il jugera mon service utile ou nécessaire. C'est au Seigneur que j'appartiens.

L'étape n'était pas longue; à huit heures on s'arrêta. Le colonel avait voulu nous apprendre à marcher; la leçon n'était pas inutile, le régiment avait l'air d'un troupeau de moutons en déroute. Cependant le brave Saint-John félicita tous les novices, les habituant peu à peu à le regarder comme un père et à mettre leur confiance en lui.

— Major, me dit-il, ne riez pas. Avant un mois nous vaudrons les Prussiens. Quand un homme se croit soldat, il l'est déjà à moitié; vous verrez ce que c'est qu'une armée de citoyens.

Ce fut au milieu des champs qu'on établit le bivouac. Les feux allumés, les chevaux mis au piquet, on soupa de grand cœur avec les provisions que chacun avait apportées. Pour des conscrits, c'était une fête que ce premier repas en plein air; la guerre ne leur avait pas encore donné le regret du bien-être et l'amour du foyer.

Quand le souper fut achevé, et il ne dura guère, les soldats, au lieu de rire et de crier, s'assirent en silence sur leurs manteaux pour écouter les ministres. Notre état-major forma le cercle; Truth s'avança au milieu de nous, et ouvrant la Bible, il lut d'une voix inspirée l'hymne que chanta David quand Dieu l'eut délivré de la main de ses ennemis.

« Le Seigneur est ma forteresse; il est ma force, il est mon sauveur.

« Mon Dieu est mon soutien; j'espère en lui; il est mon bouclier, il est mon salut.

« C'est lui qui m'a élevé en honneur, c'est lui qui est mon refuge. Mon sauveur, vous me délivrerez de la main des méchants.

« ... Y a-t-il un autre Dieu que notre Seigneur? Y a-t-il un autre fort que notre Dieu?

« ... C'est lui qui instruit mes mains à combattre, et qui rend mes bras fermes comme un arc d'airain.

« ... Je poursuivrai mes ennemis, et je les réduirai en poudre; je ne re-

Digitized by Google

tournerai point que je ne les aie détruits. Je les détruirai, et je les briserai sans qu'ils puissent se relever; ils tomberont sous mes pieds.

« ... Ils crieront et nul ne viendra à leur secours; ils crieront au Seigneur, et le Seigneur ne les écoutera pas.

« Je les dissiperai comme la poussière; je les écraserai, et je les foulerai aux pieds, comme la boue.

« ... Vive le Seigneur! et que mon Dieu soit béni; que le Dieu fort, le Dieu qui sauve soit glorifié[1]!

Tandis que Truth récitait cette belle poésie, je regardais autour de moi. Tous les officiers écoutaient en priant, leurs yeux brillaient d'enthousiasme et de foi. Les dernières flammes de nos feux prêts de s'éteindre illuminaient ces nobles figures, et y jetaient je ne sais quel éclat mystérieux. Je me croyais revenu au milieu du seizième siècle, et transporté dans un camp de Têtes-Rondes. — Et c'est là, pensai-je, c'est là ce peuple à qui nos journaux refusent tout patriotisme et toute religion! Non, la tyrannie militaire ne s'établira jamais sur cette terre généreuse; ce sol, ouvert et fécondé par les Puritains, ne peut enfanter que la liberté.

La lecture finie, je serrai la main de Truth, et profitant de mon privilége, j'inspectai toutes les compagnies, cherchant mon fils et Alfred. Je les trouvai tous deux, couchés à terre, enveloppés dans leurs manteaux et causant à voix basse. De qui parlaient-ils? je le savais.

— Enfants, leur dis-je, quand on est soldat, il faut ménager ses forces; et la première condition, c'est de dormir. Faites-moi place entre vous deux, et rêvez les yeux fermés.

Sur quoi, j'embrassai tendrement mes deux fils, je fermai avec soin mon manteau, je rabattis le capuchon sur mon visage, et je m'endormis aussi tranquille et le cœur aussi léger que si j'étais dans ma maison. Quand on se dévoue à la patrie, quand il est permis de se sacrifier pour ce qu'on aime, la fatigue est douce, le danger même a des attraits.

CHAPITRE XXIX.

UN VOYAGE D'AGRÉMENT.

Au milieu de mon paisible sommeil, j'eus une vision. Un homme, ou plutôt un fantôme, à l'œil moqueur, au front plissé, était couché

1. II Rois, ch. XXII.

Digitized by Google

sur moi et m'étouffait. Je reconnus Jonathan Dream; lui seul avait ce terrible regard.

— Eh bien, docteur, dit-il d'une voix cassante, l'épreuve est faite; vous ne doutez plus du magnétisme et de ses miracles; vous voilà devenu Yankee en huit jours.

— Oui, oui, murmurai-je; et j'en suis fier. J'ai une femme et des enfants suivant mon cœur; j'ai une patrie à aimer, la liberté à servir et à défendre, je suis maître de ma vie, je crois à l'Évangile, je suis heureux; si c'est un rêve, par pitié, ne m'éveillez pas.

— Bravo, cria la voix, je suis vengé. En route maintenant pour la France; à Paris!

Je sentis une main qui écartait mon manteau et se glissait sous mon capuchon. Je me levai en sursaut, je voulus crier, effort inutile! j'étais magnétisé. Un bras invisible me saisit par la seule mèche de cheveux qui restât sur mon front chauve, et m'entraîna dans les airs avec une effroyable rapidité.

Je n'étais pas encore remis d'une émotion bien naturelle, que je me trouvai planant dans le ciel, comme un oiseau, et tournoyant au-dessus de ma maison. Le traître, qui m'avait ôté la parole, et qui me tenait toujours suspendu, me fit descendre jusqu'à la fenêtre du parloir. Dans ce séjour chéri, j'aperçus, réunies autour d'une table de travail, ma Jenny, ma Suzanne et Martha; le pauvre Zambo était assis à terre et sanglotait dans un coin. Suzanne, d'une voix entrecoupée, lisait l'Évangile, Jenny et Martha déchiraient des bandes et faisaient de la charpie.

Mon cœur les appela et les bénit. Jenny leva aussitôt la tête.

— Suzanne, dit-elle toute tremblante, il me semble que j'entends ton père; je suis sûre qu'en ce moment il pense à nous.

— Maman, reprit Suzanne, ce que vous dites là est étrange; j'ai le même pressentiment.

— Effet du magnétisme, murmura Jonathan en riant d'une façon sinistre. Que dites-vous de cette expérience, savant docteur?

— Mon Dieu, dit Jenny en se levant, vous qui m'avez donné Daniel, et qui m'avez dit de l'aimer, protégez-le, je vous en prie. Loin de lui, loin de mes enfants, écartez le danger et la mort. Mais avant tout, Seigneur, que votre volonté soit faite, et que votre nom soit béni.

— Amen, dit Suzanne; amen, dit Martha, et les trois femmes se

Digitized by Google

mirent à pleurer, tandis que Zambo s'enfonçait un mouchoir dans la bouche pour étouffer ses cris.

O mes amours! je vous ouvrais mes bras, quand une seconde fois je fus lancé dans l'espace et emporté par une force irrésistible. En un clin d'œil disparut la grande ville avec ses lumières vacillantes; après la ville s'évanouirent les champs, je n'entendis plus que le souffle du vent et les gémissements de la vague; j'apercevais, comme au fond d'un abîme, les flots qui tremblaient sous les pâles rayons de la lune; j'étais à trois mille pieds au-dessus de l'Océan.

— Causons maintenant, dit l'affreux sorcier qui planait au-dessus de moi comme un aigle qui tient un pigeon dans ses serres. Docteur Lefebvre, je vous rends la parole; je serais charmé de jouir de votre aimable conversation.

— Monstre, m'écriai-je, combien de temps serai-je ta victime?

— Mon bon ami, répondit-il en ricanant, vous n'êtes pas poli. Tutoyer un homme qu'on a vu deux fois est chose grossière, c'est de plus une maladresse; il me suffirait d'ouvrir les doigts pour vous précipiter dans les flots, et je ne pense pas que la gendarmerie française, malgré toute sa vigilance, vous fût ici d'un grand secours. Soyez donc gracieux, et amusez-moi. Je suis las, j'ai perdu beaucoup de fluide, il m'est difficile de faire plus de cent lieues à l'heure; nous ne serons pas à Paris avant demain matin. Il nous reste toute une nuit à vivre ensemble; le temps est beau, la route agréable, soyons amis et causons.

De quoi peut-on causer dans les nuages, sinon de métaphysique.

— Monsieur Jonathan, dis-je en prenant ma voix la plus respectueuse, croyez-vous en Dieu?

— Dieu, s'écria-t-il d'une voix de professeur, et comme s'il répétait une leçon, Dieu c'est un vieux mot, c'est la catégorie de l'idéal, rien de plus.

— Je ne comprends pas, lui dis-je.

— C'est que vous n'êtes pas philosophe, répondit-il. La philosophie est une langue particulière et difficile comme l'allemand. J'ai vu d'illustres savants qui l'ont parlée vingt ans sans y rien entendre, et qui n'en ont pas été moins applaudis.

— Expliquez-moi votre système, repris-je avec une douceur forcée. Vous êtes un grand homme, un génie, je serais charmé de m'instruire à votre école. Ayez aussi l'obligeance de me tirer un peu

Digitized by Google

moins les cheveux, j'ai la tête sensible, et je suis sûr qu'Absalon, pendu à son arbre, avait quelque peine à philosopher.

— Je suis élève de Spinoza, dit Jonathan, mais j'ai été plus loin que mon maître. Il n'y a ni matière ni esprit dans le monde ; il n'y a qu'un ensemble de forces organisées qui se diversifient à l'infini ; la plante, l'animal, l'homme, autant de formes de cette vie universelle, autant de bulles d'eau qui viennent éclore à la surface de l'océan des êtres, et qui rentrent dans l'abîme pour en sortir à nouveau. La vie, la mort sont de simples phénomènes sans importance ; l'individu disparaît, l'espèce dure, c'est l'essentiel. Peu importe ce qu'écrase la roue, pourvu qu'elle tourne toujours. Voilà mon système, il accepte tout.

— Et n'explique rien, m'écriai-je. Ces forces, qui les a créées?

— A quoi pensez-vous, docteur, répondit le magicien. Créer, ce serait troubler l'ordre universel et fatal des choses ; il n'y a jamais eu de création. Supposer un commencement, c'est supposer une volonté ; cela dérangerait tout le système.

— Je supposais, lui dis-je, qu'on accommodait les systèmes aux faits observés?

— Cela est bon pour des physiciens, reprit-il. Nous, au contraire, nous accommodons les faits au système ; nous sommes des philosophes.

— C'est fort ingénieux, dis-je, mais tirez-moi d'un doute ; je croyais que l'homme n'était pas très-ancien sur la terre.

— C'est mon avis, reprit-il ; il y a douze ou quinze mille ans tout au plus que l'homme a paru ; mais ce n'est pas là une création. La nature...

— Qu'est-ce que la nature, monsieur Dream?

— C'est un autre nom pour la force universelle.

— Qu'est-ce que la force universelle?

— C'est un autre nom pour la nature.

— Je vous remercie de cette explication philosophique.

— La nature, reprit-il, éprouve à certaines époques un redoublement d'énergie, une espèce de fièvre, et alors elle remanie, et au besoin transforme certaines espèces. C'est ainsi que l'homme a paru sur la terre ; suivant toute apparence, c'est un singe ou un chien dégénéré.

— Et la parole, et la conscience? m'écriai-je.

— C'est peu de chose, dit-il. Cela tient à une simple modification

Digitized by Google

physiologique. Un peu plus de finesse dans la composition du larynx a fait d'un cri bestial un langage articulé. Il n'y a pas de conscience possible sans un appareil nerveux; par conséquent, la conscience est une affaire de nerfs. Il a suffi d'une accumulation de la substance grise, d'un jeu de la nature, pour enfanter ce seigneur de la création.

— Pauvre sire assurément, s'il n'est que le premier et le plus méchant des animaux.

— Non pas, dit Jonathan; car, grâce à son appareil nerveux, il a des idées générales, et voilà ce qui fait de l'homme une espèce à part. C'est le seul animal qu'on amuse et qu'on trompe avec des mots. L'homme voit certains faits qui se reproduisent en série régulière, et qu'il appelle des vérités; il imagine une vérité universelle qui comprend et soutient toutes les vérités particulières; il aperçoit de belles choses, et il se figure une beauté qui est le modèle et le type de toutes les autres. Voilà l'idéal qui le séduit et le console; c'est ce que les bonnes gens appellent Dieu.

— Très-bien, lui dis-je, je commence à entrevoir ce que c'est que la catégorie de l'idéal. L'âme est une glace qui réfléchit ce qui n'existe pas; ou, si vous l'aimez mieux, l'homme se voit lui-même dans ce miroir grossissant; c'est devant cette image agrandie qu'il se met à genoux.

— Pas mal pour un novice, dit le sorcier.

— Ainsi il n'y a rien de supérieur à l'homme dans l'univers.

— Conclusion logique, dit Jonathan.

— S'il n'y avait jamais eu d'hommes sur la terre, il n'y aurait pas eu d'idée de Dieu, et par conséquent Dieu n'existerait pas.

— A merveille, dit-il, vous devenez philosophe.

— Non certes, m'écriai-je, je ne sais si ma façon de voir tient à mon étrange position, mais il me semble que toute cette métaphysique est comme moi, suspendue en l'air et par un cheveu. Qu'est-ce que cette nature qui a des redoublements d'énergie? Un mot, pour remplacer l'être suprême qui dans sa bonté crée librement l'homme et le monde. Qu'est-ce que ce changement de tissus, cette métamorphose d'appareils, sinon une phrase sonore qui explique l'inconnu par l'impossible? Qu'est-ce que cette force inconsciente et immorale qui produit une créature douée de conscience et de moralité? Une chimère. A la hauteur où je suis, on juge les choses d'une toute autre manière, on ne se paye pas de vaines paroles; les lois physiques, c'est-à-dire

Digitized by Google

un ordre intelligent, une création constante et continue me révèlent et me crient qu'une volonté toujours active et toujours présente soutient l'univers et l'empêche de se dissoudre. La nature, je ne la vois nulle part, et je sens Dieu partout.

— Bravo, trois fois bravo, dit le magicien.

— Ce n'est donc point votre système que vous exposiez, repris-je fort étonné.

— Ce système est à moi, dit-il, puisque je l'ai volé; mais je n'y crois guère. Hier, en passant à Tubingue, où j'allais visiter un de mes bons amis, honnête théologien qui rêve toujours, j'ai aperçu un grand métaphysicien qui, à force d'écrire, s'était endormi sur Hégel. Je lui ai rafflé du même coup sa pipe, ses lunettes et son système; quand il se sera réveillé, il n'aura plus trouvé que ses yeux pour voir, et son esprit pour raisonner.

— Le pauvre homme! m'écriai-je; que fera-t-il de ces instruments qui ne lui ont jamais servi?

— Bah! dit le sorcier, vous ne connaissez guère les philosophes allemands. Ce sont des vers à soie qui vivent dans les livres; ils tirent du premier bouquin venu un fil avec lequel ils s'enveloppent dans un bon système, à l'épreuve de la lumière et du bruit. Mon homme en sera quitte pour tisser un nouveau cocon. La vérité n'est rien, la logique est tout. Hégel est mort, vive Schopenhauer! Il y a toujours un roi dans cette dynastie de rêveurs.

— Monsieur, lui dis-je, vos plaisanteries sont cruelles. On ne tient pas un homme à trois mille pieds en l'air pour se moquer de lui.

— Monsieur, dit-il d'un ton sec, vos questions sont impertinentes. Comment osez-vous demander à un spirite s'il croit à Dieu? Nous seuls savons ce qu'est l'âme, nous seuls avons en main la preuve de son immortalité.

— Qu'est-ce donc que l'âme? demandai-je avec impatience.

— C'est une force magnétique, répondit Jonathan. Cette monade créée par Dieu, et douée de conscience, se fait elle-même une enveloppe, comme le grain de blé jeté en terre se fait des racines, une tige et des épis. Quand le corps a vieilli, l'âme toujours jeune et toujours active rejette une enveloppe décrépite, et s'en va dans un monde meilleur chercher une forme nouvelle pour son immortelle énergie. Voyez ces globes qui rayonnent dans l'espace : Jupiter, Saturne, Sirius! autant de sphères habitées par des esprits qui s'élèvent. Monter l'échelle infinie de la création, toujours ap-

Digitized by Google

procher de Dieu sans y jamais atteindre, telle est notre glorieuse destinée. La mort n'est qu'un passage à une vie plus intense. Rien ne s'anéantit ici-bas, non, pas même un atome de poussière; comment donc la conscience s'éteindrait-elle? Dieu est-il un artiste capricieux qui détruise le chef-d'œuvre de sa grandeur et de sa bonté?

— Monsieur, m'écriai-je, ces paroles sont belles, et me vont au cœur; mais la preuve, cette preuve que l'humanité demande depuis six mille ans, donnez-la-moi.

— Rien n'est plus aisé, reprit Jonathan; envolons-nous vers Sirius, qui brille là-haut au-dessus de nos têtes, vous y verrez une des stations où vous habiterez quelque jour. Il n'y a pas longtemps que j'y ai visité Washington.

— L'offre était faite pour tenter un curieux, mais le maudit sorcier s'était déjà joué de moi; je me défiais de sa magie. Craignant les ennuis d'un nouveau voyage, je refusai, j'eus tort; c'était une occasion que peut-être je ne retrouverai plus.

— Serons-nous bientôt arrivés? demandai-je à Jonathan.

— Voilà une question peu aimable, me dit-il. Regardez en bas; ne voyez-vous pas sur la mer une petite lumière. C'est le fanal de l'*Arabia* qui quittait Boston le jour où je vous ai porté en Amérique; il est à moitié chemin de l'Europe; c'est encore six cents lieues qui nous restent à faire, ou six heures de route.

Je soupirai, et ne parlai plus.

— Mon bon ami, dit l'odieux magicien, vous êtes maussade. Si vous n'aimez pas la discussion, si la métaphysique vous prend sur les nerfs, choisissez quelque sujet familier où il soit aisé de tomber d'accord. Parlez-moi politique.

— Que pensez-vous de l'esclavage? m'écriai-je; que pensez-vous de la guerre fratricide qui déchire les États-Unis? Sur ce point il n'y a qu'une opinion chez les honnêtes gens; je suppose que vous détestez le despotisme, et que vous haïssez la servitude, vous, monsieur le spirite, qui respectez sans doute une âme immortelle, quelle que soit la peau qui la couvre?

— Voilà une question tout à fait pacifique, dit-il; mais elle est plus délicate que vous ne croyez. Ce ne sont pas les lois qui font qu'un homme commande ou obéit.

— Qu'est-ce donc?

— C'est le fluide magnétique, répondit-il avec un flegme insup-

Digitized by Google

portable. Ce que les philosophes appellent volonté, énergie, puissance, n'est autre chose que ce fluide qui constitue notre âme. Chacun en possède une quantité diverse et inégale. La femme, par exemple, est un être plus magnétique que l'homme; aussi voyez-vous que dans la plupart des ménages, quoi qu'en dise le législateur, c'est le mari qui obéit. Les enfants, que la loi soumet aussi à leurs parents, sont des tyrans domestiques qui imposent leurs caprices à toute la maison et font de leur mère une esclave. Pourquoi? Parce qu'ils sont très-riches en magnétisme. Les vieillards, au contraire, ont le sang refroidi, et n'ont plus d'influence sur ce qui les approche. Les amoureux...

— Grâce, dis-je en bâillant; ne parlons pas médecine, parlons politique.

— Patience, dit Jonathan d'un ton railleur. S'il est prouvé que les nègres ont moins de fluide que les blancs, la question est jugée, l'esclavage est légitime.

— Monsieur, lui dis-je, vos paradoxes me fatiguent.

— Paradoxes, s'écria-t-il! Vous n'êtes pas de votre temps, docteur Rococo; lisez vos grands historiens et vos grands politiques, étudiez la question des races, vous verrez qu'aujourd'hui la morale n'est plus que de la physiologie.

J'ai une grande douceur naturelle, chacun le reconnaît, hormis mes amis intimes, qui, suivant l'usage, ne voient que mes défauts, mais qu'on se mette à ma place, on comprendra que la patience pouvait m'échapper. Pendu par les cheveux depuis six heures, emporté je ne sais où, par je ne sais qui, c'était assez d'ennuis sans que par-dessus le marché on fût en politique d'un autre avis que le mien.

— Monsieur, dis-je sèchement à mon ennemi, portez ailleurs votre bel esprit. Je ne puis pas vous prier de sortir, mais je vous déclare que désormais je ne vous écoute plus.

— Et comment ferez-vous? reprit-il d'une voix moqueuse.

— Un mot de plus, m'écriai-je, est une insulte dont vous me rendrez raison.

— Un duel dans ces hauteurs sereines, dit le sorcier, cela serait original; j'y réfléchirai; en attendant vous m'écouterez, bon gré mal gré; je vous défie de me fausser compagnie.

— Vous ne savez pas, dis-je en grinçant des dents, vous ne savez pas de quoi un Français est capable.

Digitized by Google

— Je le crois capable de toutes les folies, répondit Jonathan, excepté des folies impossibles.

— Impossible! m'écriai-je, ce mot n'est pas français.

Et plus prompt que l'éclair, je tirai de ma trousse une paire de ciseaux, et je coupai la mèche de cheveux qui me mettait dans la main de ce misérable.

Aussitôt je tombai, tournoyant de droite et de gauche, comme un cerf-volant qui s'abat. Au premier moment, tout entier au plaisir de la liberté reconquise, je ne m'inquiétai point de cette descente rapide, la réflexion me revint quand j'entendis le grondement des flots, et le sifflement de la rafale. Il était trop tard; la mer s'ouvrit pour me recevoir dans ses abîmes, et moins heureux que Jonas, me rejeta sur la vague, haletant et glacé. Je ne perdis pas courage, je me mis à nager avec une ardeur désespérée. Cinq cents lieues à faire de cette façon primitive, c'était beaucoup, mais ne pouvais-je pas rencontrer quelque bateau à vapeur sur cette grande route de l'Océan? Je regardais au loin, cherchant quelque lumière, et ne voyant que la nuit, quand l'horrible fantôme, prêt à m'emporter, s'abattit sur moi comme une hirondelle qui enlève une mouche à la surface de l'eau.

— Docteur, me dit-il en ricanant, j'espère que ce bain vous a rafraîchi le sang; reprenons la discussion où nous l'avons laissée.

— Plutôt mourir que d'entendre tes détestables sophismes, m'écriai-je, et fermant le poing, j'en assénai à mon ennemi un coup si terrible, que tous les os de ma main en craquèrent. Je poussai un cri de douleur et.....

CHAPITRE XXX.

LE PLUS COURT DU LIVRE ET LE PLUS INTÉRESSANT POUR LE LECTEUR.

. . . . . je m'éveillai dans mon lit.

CHAPITRE XXXI.

QUELQUES INCONVÉNIENTS D'UN VOYAGE EN AMÉRIQUE.

Au sortir de ce danger, ou de ce cauchemar, je ne sais lequel, il me fallut quelque temps pour me reconnaître. Où étais-je? Dans

Digitized by Google

quel pays mon bourreau m'avait-il jeté? Les rideaux du lit étaient fermés, je les écartai; la chambre était sombre et muette; c'était le silence et le demi-jour qui entourent un malade. Quand mes yeux se furent habitués à l'obscurité, je regardai autour de moi. Une table couverte de papiers, de livres, de brochures, empilés au hasard; une bibliothèque remplie de livres brochés, reliés, cartonnés, les uns debout, les autres en travers; une masse de bouquins s'élevant de terre et formant une pyramide branlante qui menaçait à chaque instant de s'ébouler : tout était à sa place; c'était bien mon cabinet. J'étais à Paris, en France, et enfin revenu de mes caravanes. Le dirai-je? ce retour au centre de la civilisation me fit un médiocre plaisir; j'avais pris goût à la liberté.

Je sonnai, Jenny entra sur la pointe du pied, et demanda à voix basse si j'avais appelé.

— Sans doute, ma chère amie, lui dis-je; donnez-moi du jour, je vous prie, cette chambre est un tombeau.

Jenny entr'ouvrit les rideaux et appela Suzanne, qui avança tout doucement la tête à la porte, et s'arrêta pour me regarder d'un œil inquiet.

— Eh bien! mademoiselle, lui dis-je gaiement, on n'embrasse donc pas son père, aujourd'hui?

Au lieu de se jeter dans mes bras, elle approcha d'un pas timide, et prit ma main en pleurant.

— Comment vous sentez-vous, papa? murmura-t-elle.

— Fort bien, mon enfant, sauf la fatigue et l'émotion du voyage.

— Ah! dit Suzanne. — Ah! dit Jenny.

Il y avait dans ce cri un accent si étrange que je regardai tour à tour ma femme et ma fille; leur visage était bouleversé.

— Qu'avez-vous donc? leur demandai-je. Qu'ai-je dit qui puisse vous effrayer?

— Mon ami, dit Jenny, je vous en prie, gardez le silence, le docteur Olybrius l'a recommandé.

— Qu'est-ce que le docteur Olybrius? N'est-ce pas ce fat qui a fait un gros volume sur *le Carême considéré au point de vue de l'hygiène et de la navigation?* Qu'y a-t-il de commun entre moi et ce pédant de sacristie?

— Daniel, reprit Jenny d'un ton sec, le docteur Olybrius est le médecin que tout le monde consulte, et depuis huit jours il a eu pour vous tous les soins d'un confrère et d'un ami.

Digitized by Google

— Depuis huit jours? criai-je en me dressant sur mon séant. Vous rêvez, ma chère enfant. Comment votre docteur m'aurait-il soigné à Paris, puisque nous étions en Amérique?

— Ecoutez-moi, Daniel, dit ma femme d'une voix émue, écoutez-moi sans m'interrompre, car il y va de votre santé et peut-être de votre vie.

Hier mardi il y a eu huit jours que vous êtes rentré à la maison dans un état déplorable. Vous aviez consulté je ne sais quel charlatan; si j'en crois le docteur, cet homme vous a fait prendre une potion d'opium ou de haschisch, qui devait vous tuer. La force de votre constitution et nos soins peut-être vous ont sauvé. Toute la semaine vous avez été dans une léthargie complète ou dans un délire affreux. Vous avez eu des visions terribles, qui plus d'une fois nous ont fait craindre pour votre raison. Aujourd'hui vous reprenez vos esprits, le docteur Olybrius l'avait prédit; mais il a ajouté que ce retour à la santé demandait les plus grands ménagements; que, selon toute apparence, il vous faudrait quelque temps pour secouer vos rêveries et vous réhabituer à la vie réelle, et que dans une crise pareille le repos et le silence étaient de nécessité absolue.

Ce fut mon tour de regarder ma femme avec effroi. Qu'était-ce que cette fable, débitée avec tant d'assurance? J'étais bien sûr d'avoir été en Amérique; jamais cervelle française n'aurait imaginé ce que j'avais vu; d'ailleurs le délire est incohérent et ne laisse pas de souvenirs. Mais si Jenny était restée en France tandis que je vivais en Massachusets, qu'était-ce donc que cette Jenny américaine que je serrais si tendrement sur mon cœur. Aurais-je été bigame sans m'en douter? Y avait-il deux Suzanne et deux Henri, l'un à Paris de France, l'autre à Paris d'Amérique? Étais-je double? Avais-je une seule âme en deux corps? Quelle confusion! quel chaos!

— Maudit Jonathan! murmurai-je, que le diable t'emporte et le spiritisme avec toi! Me voici dans un bel embarras!

Soudain la vérité me frappa, je m'en voulus d'avoir écouté ma femme, ne fût-ce qu'un instant. Jonathan ne m'avait-il pas dit que seul je garderais la mémoire, et que ma famille deviendrait yankee de naissance? Tout s'expliquait de la façon la plus naturelle; Jenny était le jouet d'une illusion. Dans ma maison, si quelqu'un rêvait, ce n'était pas moi, c'était ma femme.

Cette réflexion si simple me rendit mon courage et ma dignité.

— Ma chère, dis-je à Jenny, ne vous fiez pas à l'apparence. Votre

Digitized by Google

Olybrius est un sot; je n'ai jamais été malade. La preuve en est que mon pouls n'a pas plus de soixante-cinq pulsations, que je meurs de faim, et que, avec votre permission, je vais me lever et déjeuner.

Pour toute réponse, ma femme se mit à fondre en larmes : c'est une façon de raisonner qu'Aristote a eu tort d'oublier; elle joue un grand rôle dans la rhétorique des ménages; un mari agacé est à demi vaincu.

En fille bien élevée, Suzanne ne manqua pas de renchérir sur sa mère et se pendit à mon cou en sanglotant :

— Papa! cria-t-elle, mon petit papa, ne nous faites pas de chagrin; attendez le docteur.

— Je l'attendrai debout et non pas à jeun, répondis-je; au reste, mes enfants, je ne veux point vous affliger. Je suis médecin, je vous donne ma parole d'honneur que je me porte très-bien; si mon assertion ne vous suffit pas, faites monter le voisin Rose; il est docteur, et vous aura bientôt rassurées.

La transaction fut acceptée. Appelé aussitôt, Rose entra avec une mine si gauche et si solennelle que je lui ris au nez.

— Bonjour, mon vieil ami, dis-je en lui tendant la main.

— Vous me faites honneur, monsieur le docteur, répondit-il en s'asseyant dans mon grand fauteuil.

— Obligez-moi de me tâter le pouls, et dites à ces dames si je ne suis pas en parfaite santé.

Il prit mon bras, compta gravement les pulsations de l'artère, et, se retournant vers Jenny d'un air étonné :

— S'il m'était permis d'avoir un avis, dit-il, j'oserais dire que voici un pouls qui n'a rien de capricant. Il est régulier, et même un peu faible, comme celui d'un homme qui n'a pas mangé. La crise est passée, si tant est qu'il y ait eu crise, ce que je n'oserais affirmer. Je crois, ajouta-t-il en se déridant, qu'un poulet froid et quelques verres de vieux vin de Bordeaux sont naturellement indiqués; c'est une prescription que, malade ou non, M. le docteur peut accepter.

Les deux femmes sortirent pour ordonner mon repas; Rose, se levant, s'approcha de moi, le doigt sur la bouche.

— Avouez, docteur, dit-il tout bas, que désormais vous ne jouerez plus avec les opiacés?

— *Tu quoque*, m'écriai-je? Mon cher monsieur, l'opium n'est pour rien en toute cette affaire; j'ai été magnétisé.

Digitized by Google

— Bon, dit-il; vous, docteur, un homme carré, un esprit fort, vous croyez au magnétisme, quand l'Académie de médecine lui refuse l'état civil ?

— Il a bien fallu céder à l'évidence, répondis-je en soupirant. Vous voyez une victime de cette déplorable invention. On m'a transporté en Amérique.

Rose recula, pâle et interdit.

— Oui, repris-je, on m'a transporté en Amérique, moi, la maison et la rue. Je vous y ai vu, monsieur Rose; vous y étiez un patriote, un brave, un capitaine de zouaves.

— Taisez-vous, au nom du ciel, dit-il, taisez-vous; si un autre que moi vous entendait !

— Doutez-vous de ma parole? lui dis-je; vous faut-il des preuves?

— A Dieu ne plaise que je vous donne un démenti, s'écria l'apothicaire; nous avons servi ensemble dans les rangs de la garde nationale, je vous tiens pour un galant homme, et je serais fâché qu'il vous arrivât rien de fâcheux. Écoutez donc le conseil que me dicte le respect que je vous porte. Soyez prudent; soyez discret. Vous avez été en Amérique, soit; vous le dites, je le crois; mais chez vous chacun croit le contraire. Vous êtes seul de votre avis. Or, vous savez le proverbe :

Quand tout le monde a tort, tout le monde à raison.

Si vous vous obstinez à parler de ce voyage magnétique, j'ai peur que des incrédules ne se vengent à leur façon, et ne vous fassent passer pour un homme qui....

Il s'arrêta, mit un doigt sur son front, hocha la tête et me regarda d'un air de pitié.

— Quoi, m'écriai-je, pensez-vous par hasard que j'aie le cerveau dérangé?

— Non, sans doute; je sais à quoi m'en tenir, mais qui peut arrêter des imaginations trop vives? Votre aventure est si extraordinaire, qu'il serait sage d'en garder le secret pour vous seul.

— Monsieur Rose, répondis-je, asseyez-vous et causons, vous verrez que jamais je n'eus la tête plus saine. Comment se portent vos neuf fils?

— Fort bien, dit-il, je vous remercie; les voici tous casés, jusqu'à mon Benjamin.

Digitized by Google

— Alfred, lui dis-je?

— Oui, dit-il en souriant, un beau jeune homme de vingt-quatre ans. C'est une grande joie pour un père que d'avoir enfin établi, et bien établi toute sa famille.

— Que font tous vos enfants? Contez-moi cela, mon voisin; parlez, incrédule; assurez-vous que j'ai le cœur et l'esprit plus jeunes qu'à vingt ans.

— L'aîné, dit-il, est le seul qui m'ait causé du chagrin. C'était tout le portrait de sa défunte mère. Têtu, ambitieux, ayant toujours des idées à lui, ne voulant céder à personne, je n'en pouvais jouir. Aussi en ai-je été réduit à le faire entrer à l'École polytechnique, d'où il est sorti un des premiers. Il pouvait avoir une belle place dans les tabacs; mais c'est un cheval échappé qu'on ne peut brider. Monsieur a couru le monde avec des inventions dans sa poche; il est aujourd'hui directeur d'une usine et prétend qu'il fait fortune. Dieu le veuille! mais l'industrie est un métier perfide; on n'est jamais sûr d'avoir réussi que quand on est mort. J'ai toujours peur pour cet enfant.

Mes autres fils, tous élevés par mes soins, ne m'ont donné que de la joie. Ils ont reçu une éducation littéraire, et grâce à des protections habilement employées, je les ai tous poussés dans l'administration. J'en ai deux dans les douanes; deux dans les droits réunis; deux autres sont déjà percepteurs, le huitième est dans les eaux et forêts; quant à mon Alfred, le voilà secrétaire particulier d'un préfet, et sur le chemin des grandeurs. Avant deux ans, si je lui obtiens quelques recommandations, il sera conseiller de préfecture avec dix-huit cents francs d'appointements.

— Quoi! m'écriai-je, vous, Rose, un patriote, vous avez fait de vos enfants des commis, quand vous pouviez leur ouvrir une carrière indépendante et en faire des citoyens?

— Docteur, répondit l'apothicaire, j'ai suivi le conseil et l'exemple des gens d'esprit. Si le service de l'État n'est pas brillant, il est sûr. On n'a pas d'inquiétudes, on ne se fatigue guère; si l'on a quelque petite fortune, on tripote à la Bourse, pour améliorer son avoir; on tâche d'épouser une femme ayant une jolie dot, et des parents qui ne soient pas trop jeunes; on vit doucement, et on vieillit à son aise, avec une jolie retraite, au fond de quelque ville de province.

— C'est la vie d'une huître.

— Les huîtres sont heureuses, reprit-il; c'est le principal. Soyez

Digitized by Google

donc fabricant, commerçant, armateur? Un jour la révolution vous ruine; le lendemain c'est un gouvernement fort, qui fait la guerre sans vous prévenir. Et les impôts qui augmentent toujours, et les crises, et la concurrence! tout est conjuré contre l'homme qui travaille. Notre société n'est pas faite pour lui. Bien fou qui court de pareilles chances, quand rien n'est plus aisé que de vivre tranquille et honoré, en servant son pays. L'administration, c'est la France! Que les républicains et les délicats aboient tant qu'ils voudront, j'aime mieux que mes fils soient parmi ceux qui mangent que parmi ceux qui sont mangés.

— Et pour en arriver là il vous a fallu solliciter, tendre la main.

— Oui, dit-il en riant, on a fait quelques bassesses. Reines de la main droite, reines de la main gauche, j'ai tout imploré, tout flatté, mais j'ai réussi; c'est l'essentiel. N'ouvrez pas de grands yeux, docteur; j'ai fait comme tout le monde, vous ferez comme moi. Je n'en suis pas moins un patriote, et toujours dans l'opposition; je suis centre gauche, avec toute la France, et je m'en fais gloire, entre nous; mais quand l'avenir de mes enfants est en jeu, je mets dans ma poche des opinions qui ne me servent à rien.

— Pour les retrouver un jour de révolution, n'est-ce pas? lui dis-je avec ironie.

— Sans doute, reprit-il d'un ton placide. On sert un gouvernement, on ne se perd pas pour lui. C'est un des grands avantages de l'administration que les révolutions lui profitent; la tête s'en va, les jeunes gens montent; il y a une crise tous les quinze ans, heureux qui est à même de saisir l'occasion et d'attraper le bon numéro!

— Vous êtes un sage, monsieur Rose.

— Tout simplement un homme de sens, reprit-il avec une orgueilleuse modestie. Voyez, par exemple, mon Alfred; il a fait des études admirables; il a eu le prix de discours français au grand concours. Si je l'avais écouté, il se serait fait avocat, belle carrière, mais longue, difficile, laborieuse, et qui à présent ne mène à rien. Tandis qu'avec son esprit, sa bonne tenue et un peu d'entregent, il ne lui faut, à ce garçon, que deux ou trois bonnes chances pour être sous-préfet dans dix ans, préfet dans quinze, et peut-être sénateur.

— Ah, mon Dieu! m'écriai-je, entendez-vous ce bruit dans la rue?

Rose courut à la fenêtre.

— Ce n'est rien, dit-il, ce n'est qu'un cheval qui s'abat, et un homme qui est tombé par-dessus la tête du cheval.

Digitized by Google

— Je suis perdu : me voilà pris encore pour cinq cents dollars.

— Qu'avez-vous, cher monsieur? dit l'apothicaire tout interdit de mon effroi. Un inconnu qui se casse le cou dans la rue, cela se voit tous les jours; qu'est-ce que cela peut vous faire? c'est un de ces hasards dont on ne peut accuser personne.

— Cela touche au moins votre administration, lui dis-je revenant à moi et songeant que je n'étais plus en Amérique.

— L'administration n'est jamais responsable, reprit Rose d'un ton goguenard. Elle nous soigne à nos risques et périls.

— Il y a un inspecteur.

— Sans doute, dit-il, mais l'inspecteur dépend du préfet, qui dépend du gouvernement, qui ne dépend que de Dieu et de son épée. Comme disait feu mon père, il y a trois cas fortuits, et sans remède: naufrage, incendie, fait du prince. Aujourd'hui, contre le naufrage et l'incendie on a l'assurance; contre le fait du prince, il nous reste ce qu'avaient nos aïeux : la résignation.

— Ce n'est pas ainsi, m'écriai-je, que les choses se passent en....

Rose me regarda; je me mordis les lèvres et je me tus.

— Du reste, reprit l'apothicaire, vous serez bientôt délivré de ce pavé détestable, qui depuis dix ans fait le désespoir des cochers; on vous exproprie le mois prochain.

— Comment, on m'exproprie?

— Ne le savez-vous pas? reprit-il; l'enquête est ouverte depuis huit jours.

— Je m'y oppose, je réclame.

— Réclamer, à quoi bon? dit-il d'un air paterne. Mon cher voisin, vous connaissez l'histoire du pot de terre et du pot de fer. Ne faites pas la mauvaise tête, c'est inutile, et quelquefois nuisible; traitez avec l'administration, elle vous donnera de votre maison un prix raisonnable, que vous faut-il de plus?

— Je ne veux pas qu'on me chasse de la maison de mon père; les journaux sont là, j'écrirai.

— Les journaux! dit l'apothicaire. Je voudrais qu'on les supprimât tous. A quoi servent-ils depuis dix ans? Autrefois, sous le dernier règne, ils disaient leur fait aux ministres, c'était amusant; aujourd'hui je ne sais quelle maladie on leur a inoculée, ils sont muets comme des poissons. Ce ne sont plus que des affiches. Ai-je besoin de payer cinquante francs par an pour qu'on m'envoie à domicile le prospectus de toutes les affaires véreuses, dont on chante les

Digitized by Google

perfections à cent sous la ligne? Si j'étais gouvernement, j'obligerais les journaux à dire la vérité; sinon le *Moniteur* me suffit, et encore!

— Et vous êtes libéral?

— Libéral et franc-maçon, jusqu'à la mort, dit-il, en levant la main avec un sérieux grotesque. Depuis quarante ans, mon *Credo* politique n'a pas varié d'un *iota*. Vive notre immortelle révolution et l'Empire qui a porté jusqu'à Moscou les glorieux principes de 89! A bas les aristocrates et les émigrés! A bas les jésuites, qui sont la cause de toutes nos misères! Je ne suis pas l'ennemi de la religion, il en faut au peuple, mais je veux des curés patriotes et bons enfants. Je hais la perfide Albion, je maudis l'autocrate russe; je veux que la France affranchisse tous les opprimés : Polonais, Hongrois, Valaques, Serbes, Grecs, Maronites, Italiens et Nègres. Du reste, j'aime la paix et les arts; on n'en fera jamais assez pour notre première scène nationale, la Comédie française, où j'ai applaudi Mr Talma dans *Scylla*.

J'ai gouverné sans peur et j'abdique sans crainte.

Je veux un gouvernement fort et patriotique, qui écoute les honnêtes gens et qui fasse taire les avocats et les bavards . Je veux une armée qui puisse tenir tête à l'Europe, une marine qui défie l'Angleterre, des canaux partout, des chemins de fer partout; je veux que le gouvernement donne du travail et du pain à chaque ouvrier. Avec cela, je veux un petit budget et peu d'impôts. Je ne veux point que l'État s'engraisse des sueurs du peuple. Voilà mon symbole; c'est celui de tous les bons Français.

— Et la liberté, lui demandai-je, je ne la vois point sur votre programme?

— Vous vous trompez, reprit-il. Ne vous avais-je pas dit que je voulais un gouvernement énergique, une administration qui broyât toutes les résistances individuelles? Le jour où le gouvernement, éclairé sur ses véritables intérêts, nous forcera d'être libres, nous aurons la liberté, et nous l'imposerons à l'univers.

— Qu'entendez-vous par la liberté? lui demandai-je.

— Voisin, dit-il, voilà une question qui prouve combien vous avez la tête saine. Il y a une foule de niais qui crient liberté! liberté! sans voir le piége que leur tendent le fanatisme et l'aristocratie. Je ne veux pas de ces fausses libertés qui ne sont que le privilége de

Digitized by Google

la richesse et de la superstition. Patriote, ami des lumières, je ne veux pas d'une liberté religieuse qui ne profiterait qu'aux calotins. Il faut museler les prêtres pour que le peuple soit libre. Je ne veux pas d'une liberté d'association qui servirait aux capucins; je ne veux pas qu'au nom de la charité on corrompe le pauvre avec des aumônes politiques et qu'on lui porte un pain empoisonné. Je ne veux pas d'une liberté d'éducation qui livrerait nos enfants aux jésuites. Je ne veux pas d'une liberté départementale qui reconstituerait le fédéralisme provincial; je ne veux pas d'une liberté communale qui ressusciterait le despotisme du seigneur et du curé, et ferait de nous des serfs et des vilains. Mieux vaut la main de l'État que ces droits anarchiques dont abuseraient des gens remuants, des aristocrates, des fanatiques et des cafards. Je suis pour le peuple, vive l'égalité!

Je regardais avec terreur cet honnête imbécile. Penser, me disais-je tout bas, qu'avant mon voyage en Amérique, j'en étais à ce degré de stupidité! Moi aussi je mettais mon patriotisme dans l'égalité de la servitude; moi aussi je faisais consister les libertés publiques dans la destruction de toutes les libertés particulières, comme si, après cet anéantissement, il restait autre chose que le brutal mécanisme de l'administration. Jonathan! Jonathan! maudit sorcier! pourquoi avez-vous fait de moi un étranger dans mon pays, ou pourquoi ne transportez-vous pas tous les Français en Amérique?

— Eh bien, voisin, dit l'apothicaire, surpris de mon silence, que pensez-vous de mes principes? Suis-je un homme du siècle? Suis-je un patriote et un Français de vieille roche? Ne sont-ce pas là les doctrines que vous avez toujours défendues?

— Vous dites vrai, répondis-je; mais en faisant l'énumération de toutes les libertés dont nous avons peur, je ne vois pas trop celles qui nous restent.

— Bah! me dit-il, vous plaisantez. Et la liberté de la boulangerie? n'est-ce donc rien? Et le suffrage universel? n'est-ce pas tout? C'est à l'heure du scrutin qu'on reconnaît les hommes qui ne flattent jamais le pouvoir. Depuis quarante ans, je puis me rendre cette justice, je n'ai jamais voté qu'avec l'opposition. On peut me briser; je ne plierai point.

— En attendant, vous vous laissez exproprier sans rien dire?

— Entre nous cela me gêne, répondit l'apothicaire. Mais que voulez-vous, je ne suis qu'un individu. Citoyen, je brave les tyrans; simple patenté, je n'irai pas me mettre mal avec l'administration dont

Digitized by Google

j'ai besoin tous les jours. D'ailleurs les principes sont là; l'intérêt privé doit céder à l'intérêt général. Songez que votre maison, si on la conservait, déborderait de deux centimètres au moins l'alignement général. Qui souffrirait un pareil défaut de symétrie? Nous autres Parisiens nous naissons tous le compas dans l'œil. Il n'y a point de passant qui ne fût choqué de cette énormité, et qui n'en fît des gorges chaudes contre notre édilité.

— Oui, dis-je, les droits ne sont rien, la ligne droite est tout.

— Monsieur, dit l'apothicaire, ne parlez pas mal de la ligne droite; vous me donneriez une mauvaise idée de vos lumières et de votre goût.

— Vous aimez donc bien ce plus court chemin d'un point à un autre, que vous lui fassiez sans regret le sacrifice de votre industrie?

— Si je l'aime, dit-il; écoutez-moi, voisin, je vous ferai une confidence qui, j'en suis sûr, vous charmera comme elle a déjà charmé tous mes amis.

— J'écoute des deux oreilles, en homme qui ne demande qu'à se convertir.

— Eh bien, dit-il, vous voyez ce qu'on fait de Paris. Vieilles maisons, vieux souvenirs, tous ces restes d'un passé barbare tombent chaque jour sous le marteau des démolisseurs et sont remplacés par des rues droites et des palais nés d'hier. C'est magnifique; un Parisien lui-même ne s'y retrouve plus. Avant dix ans, Paris sera une ville toute neuve : le théâtre, l'auberge et le café du monde entier. Eh bien! en partant des mêmes idées, j'ai conçu un projet plus hardi et plus beau; je mets la France entière dans Paris. La province est morte, il n'y a plus ni Auvergnats, ni Gascons, ni Savoyards; il n'y a même plus de Français; nous sommes tous Parisiens.

— L'œuvre est grande, continua-t-il, il s'agit de fortifier et de concentrer l'unité nationale, qui laisse encore beaucoup à désirer; mais le moyen est des plus simples; je prolonge le boulevard de Sébastopol, d'une part, jusqu'à Bayonne, de l'autre jusqu'à Dunkerque; je mène la rue de Rivoli, d'un bout jusqu'à Brest, de l'autre jusqu'à Nice. Chemin faisant, j'abats tout, afin que rien ne gêne la ligne droite. Quelle perspective! Quel horizon! Et songez que la dépense n'est rien! Les expropriations ne coûteront pas très-cher, et la plus-value des terrains sera énorme, puisqu'on sera toujours dans Paris. Toutes les villes ne seront plus que des faubourgs.

Au milieu de la voie je place un chemin de fer; des deux côtés

Digitized by Google

sont des maisons en arcades, pour que le piéton ne souffre ni de la pluie, ni de la boue; je mets des théâtres de place en place, et des cafés partout. Paris devient ainsi la promenade du genre humain. Ce n'est pas tout, j'appelle les arts à mon secours, pour donner du style à mes bâtisses. A l'extrémité de ce boulevard de deux cents lieues, vers Bayonne, je dresse une statue de cent vingt pieds: la Gloire; à l'autre extrémité, vers Dunkerque : la Victoire. Au bout de la rue de Rivoli, vers Brest : un groupe de guerriers; au bas, vers Nice : des nymphes offrant des lauriers. Au centre, enfin, c'est-à-dire vers Bourges, j'établis un Walhalla, un Panthéon gigantesque. Une colonne, ou plutôt une pile immense, formée de canons superposés, élèvera jusque dans les nues une espèce de Minerve avec pique, casque et cuirasse. Ce sera la France, reine de la civilisation, des arts et de la paix. Autour de la colonne, je dispose un vaste portique; dans l'intérieur je place les statues de nos gloires nationales, Duguesclin, Condé, Turenne, Masséna, Murat, etc.; au-dessus j'établis des statues symboliques, ayant chacune vingt-cinq pieds de haut. D'un côté la Guerre protégeant l'Industrie et les Arts; de l'autre, la Conquête portant à l'Étranger la Liberté; au milieu la Fortune et la Beauté couronnant la Vaillance. Ce sera noble, ce sera grandiose, il y aura là un de ces monuments patriotiques qui immortalisent un siècle, et agrandissent l'esprit de vingt générations. L'immensité dans l'uniformité, quel idéal!

— Les Grecs, répondis-je, faisaient, je crois, consister la beauté dans la proportion et la variété.

— Les Français ne sont point des Grecs, s'écria-t-il; nous sommes des Romains; rien ne nous plaît que la symétrie; l'énorme, c'est le beau.

Je soupirai, je baissai la tête, et ne répondis pas.

— Eh bien, docteur, vous voilà retombé dans votre silence? Que pensez-vous de mon projet?

— Je pense, lui dis-je en haussant les épaules, que je viens d'un pays où l'on s'occupe d'élever des hommes au lieu de remuer des pierres et de bâtir des monuments. Des portiques, des colonnes, des arcs de triomphe, des statues forment à l'horizon de fort belles perspectives; mais il y a quelque chose de plus beau, de plus grand, quelque chose de vivant qui répand dans la rue la plus étroite je ne sais quelle heureuse lumière, et qui fait du plus sombre réduit un palais : c'est la liberté.

Digitized by Google

— Bon, reprit-il sur le ton d'un auteur irrité, voici vos papillons noirs qui reparaissent; je sens que ma présence est indiscrète.

Il se leva; je le laissai partir. Qu'avais-je à faire de ce vieux fou? Je l'entendis qui parlait à ma femme dans le salon; je distinguai le nom d'Olybrius et les mots : « Pressez-vous, il est temps. » Que signifiaient ces paroles? Je ne m'en inquiétai point, j'eus grand tort. Il faut toujours se défier des sots.

CHAPITRE XXXII.

UNE FAMILLE PARISIENNE.

Enfin je me levai et je fis ma toilette, mais non sans regretter plus d'une fois ma petite maison d'Amérique. Pas de bain où reposer mes membres fatigués, pas de feu dans ma chambre, pas d'eau chaude; les Français n'ont pas encore compris que la première des libertés domestiques, c'est d'avoir tout sous la main et de n'avoir besoin de personne. Il me fallait sonner sans cesse, et à chaque coup de sonnette arrivait un laquais solennel et gourmé qui me regardait du haut de sa cravate blanche et me servait avec une majestueuse pitié. Où étais-tu, mon pauvre Zambo? Tu étais gauche et ridicule, mais tu m'aimais.

Une fois rasé, je me regardai dans la glace, et j'eus quelque plaisir à retrouver mon visage d'autrefois. Ce n'est pas qu'il fût beau, mais j'y étais habitué; rien n'est gênant comme de se chercher sous un masque étranger. Dans la salle à manger je trouvai ma femme et ma fille qui m'attendaient avec une inquiétude mal dissimulée. Jenny brodait une tapisserie pour se faire une contenance, Suzanne festonnait et levait de temps en temps sur moi des yeux tristes et effrayés. Je me mis à table, et n'en déjeunai pas moins de bon appétit. Huit jours d'émotion et d'eau claire me faisaient goûter avec délices un déjeuner français et mon vieux vin de Bordeaux. Je retrouvais la patrie; mon cœur se réchauffait; j'avais des idées poétiques, ce qui ne m'était jamais arrivé au Massachusets. — O ma patrie! que j'aime comme un amoureux aime sa maîtresse, en la querellant toujours, en lui souhaitant toutes les beautés et toutes les vertus; ô ma chère France! tu as plus d'un défaut d'éducation, mais la nature t'a traitée en enfant gâté. Rien ne vaut la douceur de ton ciel, la richesse de tes moissons, la beauté de tes fruits, la chaleur de tes vins. Quand la fièvre des

Digitized by Google

révolutions ne les affole pas, tes fils sont polis, aimables, ingénieux; tes filles sont plus fines que leurs maris. Que te manque-t-il donc pour être la plus heureuse et la plus noble nation du monde? Rien que cette liberté dont tu te moques et que tu ne connais pas!

— A quoi songes-tu, ma Suzanne? dis-je à ma fille dont le silence m'étonnait. D'ordinaire elle gazouillait comme un oiseau.

— Je ne songe à rien, mon bon père.

— Vraiment? mon petit doigt me dit que mademoiselle s'inquiète à propos de son plus vieil ami.

— Je ne dis pas non, mon père.

— Eh bien! mon enfant, il faut chasser ces mauvaises pensées. Je me porte si bien que je ne suis occupé que de ton bonheur. Sur ce, ma fille, quand te maries-tu?

Jenny se leva comme si un ressort l'eût poussée. Suzanne rougit jusqu'au blanc des yeux.

— Point d'enfantillage, m'écriai-je. Suzon, tu as bientôt vingt ans; tu n'es pas une de ces petites sottes qui, au mot de mari, se mettent à loucher en se regardant le bout du nez. Si ton cœur a parlé, dis-le-moi; j'ai pleine confiance en toi, mon amie; j'adopte par avance le gendre que tu m'as choisi.

— Suzanne, dit ma femme d'une voix émue, allez dans ma chambre, et cherchez-moi de la laine pour ma tapisserie.

Disant cela, elle fit à ma fille un signe d'intelligence qui, traduit en bon français, voulait dire : « Laisse-nous. »

Dès que Suzanne fut sortie, Jenny éclata.

— Daniel, dit-elle, vous êtes cruel. Que vous a fait cet enfant?

— Quoi! je ne peux pas demander à ma fille si elle aime?

— Ma fille, reprit Jenny, n'aime personne, monsieur. C'est une honnête femme qui fera comme a fait sa mère; elle attendra le jour de son mariage pour aimer l'époux que ses parents lui auront choisi.

— Le jour de son mariage, m'écriai-je, c'est un peu tard. Si l'amour n'entre pas le premier soir, il trouvera la porte fermée le lendemain. Laisser son bonheur au choix de ses parents, c'est dangereux. On se marie pour soi et non pas pour sa mère. Le devoir est une belle chose, mais il ne remplace pas cette première et sainte tendresse d'un cœur qui s'est donné librement.

— Je ne sais où vous prenez vos doctrines, dit Jenny d'un ton sec; vous devriez assez respecter votre maison pour n'y point apporter ces tristes paradoxes.

Digitized by Google

— Mais, ma bonne amie, dans tous les pays du monde les jeunes filles choisissent leurs maris. Voyez l'Amérique?

— Sommes-nous des sauvages? interrompit ma femme.

— Voyez l'Angleterre, l'Allemagne, l'Espagne même; on y épouse celui qu'on aime, et je ne vois pas que les ménages y soient moins heureux qu'à Paris.

— Vous n'avez pas le sens commun, Daniel.

— C'est-à-dire, madame, qu'il y en a un de nous deux que le préjugé aveugle et qui raisonne de travers.

— Oui, monsieur, avec cette différence que vous êtes seul de votre avis, et qu'en France tout le monde pense comme moi.

— Ah! murmurai-je, voilà mon tyran, le seigneur *tout le monde*, que je retrouve au logis. Que ma femme valait mieux en Amérique!

Discuter était inutile, disputer m'est odieux; j'eus recours à un remède qui manquait à Socrate; j'allumai ma pipe, et je me mis à rêver.

La paix ne dura pas longtemps. Henri entra dans la chambre, et vint m'embrasser timidement. Je regardai mon fils; j'eus quelque peine à le reconnaître. Ce n'était plus mon hardi volontaire toujours prêt à partir pour l'Inde ou pour la guerre, c'était un beau petit jeune homme qui avait la mine d'une poupée. Il avait une raie au milieu de la tête, comme une femme; ajoutez une chemise brodée, un col droit, un ruban écossais qui lui servait de cravate; on eût dit d'une jeune fille en paletot; toute sa personne avait je ne sais quoi de gracieux, de délicat et d'indolent.

— D'où viens-tu? mon chéri, lui dit sa mère.

— De chez mon coiffeur, maman.

— Son coiffeur! Mon fils avait besoin d'un perruquier! Je le contemplai comme une curiosité.

— Tu as été au manége, ce matin? continua Jenny.

— Oui, maman, et à la salle d'armes.

— Très-bien, dit-je, j'aime ces exercices virils. Il faut qu'un garçon monte à cheval, nage, boxe, tire à l'épée et au pistolet; il faut que l'homme civilisé combatte sans cesse la douceur d'une vie qui l'énerve; mais, mon cher Henri, ce n'est pas tout, il faut aussi prendre un état. Tu as seize ans; tu es un homme. Que vas-tu faire?

— Pauvre amour! s'écria Jenny, laissez-le jouir de ses belles années; il n'est pas seulement bachelier.

Digitized by Google

— Eh bien ! qu'il se fasse bachelier.

— J'ai le temps, papa, dit Henri en bâillant. L'année prochaine tu me donneras un répétiteur.

— A quoi bon ? lui demandai-je.

— Tout le monde prend des répétiteurs, dit Jenny en haussant les épaules. Voyez le fils de M. Petit, le banquier. Il ne savait rien, c'était un idiot. En trois mois un homme du métier lui a mis toute une encyclopédie dans la tête; il a étonné jusqu'à ses examinateurs.

— Et trois mois après il était aussi ignorant qu'au premier jour.

— Qu'importe ? dit Jenny, il était bachelier; c'est un titre qui mène à tout.

— Sois donc bachelier, mon fils, et n'attends pas l'année prochaine; je veux qu'à dix-sept ans tu aies une profession.

— Encore faut-il qu'il fasse son droit ! dit ma femme.

— Oui, trois ans à se promener au bois et ailleurs, sauf une maladie chronique qu'on nomme l'examen. Trois années, les plus belles de la vie, sottement perdues dans l'oisiveté ou dans de tristes plaisirs. Je ne veux point de cela. Qu'Henri ait d'abord un état, ensuite qu'il fasse son droit sérieusement. Parle, mon fils, quelle profession choisis-tu ?

— Celle que vous voudrez, papa, répondit-il en embrassant sa mère. Jenny lui souriait et semblait lui dire : « Patience, mon fils, ton père n'a pas le sens commun. »

— Tu n'as aucun goût, aucune vocation, demandai-je à Henri.

— Non, papa, c'est votre affaire. Pourvu que je reste à Paris, que je puisse monter à cheval et m'amuser avec mes amis, tout m'est égal.

— Cher enfant, comme il nous aime ! dit Jenny en lui lissant les cheveux.

— T'amuser, m'écriai-je, qui t'a donné de pareils principes ? Mon ami, on n'est pas sur terre pour s'amuser. Le travail, c'est l'ordre de Dieu, le frein de nos passions, la gloire et le bonheur de la vie. En Amérique, il n'y a pas un homme de ton âge qui déjà ne se suffise à lui-même, et n'ait le sentiment de son devoir et de sa dignité.

— Daniel, dit Jenny avec une impatience visible, pourquoi tourmenter cet enfant qui ne cherche qu'à vous plaire ? Attendez un peu; il fera comme tout le monde.

— C'est-à-dire qu'il ne fera rien.

— Il aura une place.

Digitized by Google

— C'est ce que je disais, repris-je, indigné de cette faiblesse maternelle. Une place, voilà le grand mot, mon fils sera commis!

— Tout le monde l'est aujourd'hui, dit ma femme. Citez-moi un père de famille qui ne demande rien! Pourquoi vous singulariser?

— Quoi! dis-je à Henri, tu n'aimerais pas mieux être l'artisan de ta fortune, et ne devoir ta position qu'à ton travail et à ton talent? N'est-ce donc rien que l'indépendance? Ne veux-tu pas être avocat, médecin, fabricant, commerçant?

— Pourquoi ne lui proposez-vous pas d'être épicier? dit Jenny avec un dédain qui me blessa.

— Très-bien, madame! Peser du sucre pour son propre compte, c'est chose honteuse; mais cacheter des lettres et enfiler des quittances pour le compte du gouvernement, c'est noble et glorieux! Et, pour en arriver là, il faut prier, solliciter, renier ses opinions, flatter des gens à qui on ne prendrait pas la main.

— Tout le monde en fait autant, dit Jenny. Vous croyez-vous plus sage ou plus vertueux que tout le monde?

— O préjugé! préjugé! m'écriai-je. Paul-Louis, tu as raison : nous sommes un peuple de valets!

J'étais furieux, je marchais à grands pas dans la chambre, je frappais du poing sur la table; Henri baissait la tête et se taisait, Jenny, pâle et les lèvres serrées, me suivait des yeux.

— Daniel, dit-elle, finissez, je vous prie, cette scène ridicule; vous oubliez que je ne suis pas de force à soutenir de pareilles émotions. Quand vous serez de sang-froid, j'espère que vous entendrez la raison. En ce moment, vous ne savez plus ce que vous dites.

— Madame, lui dis-je, il me semble qu'en présence de mon fils ces paroles sont déplacées; vous manquez au respect que vous me devez.

— Mon ami, dit-elle, vous êtes malade.

— Assez, m'écriai-je; cette pitié est de la dernière inconvenance. Je vous montrerai ce que c'est qu'un chef de famille. Malgré vos préjugés et vos désespoirs, je forcerai ma fille à faire un mariage d'inclination, je forcerai mon fils à choisir un état à son goût, et un état indépendant.

— Daniel, vous êtes fou, dit Jenny en croisant les mains.

— J'ai mon bon sens, madame, et je vous apprendrai que je suis le maître à la maison.

Digitized by Google

— Il est fou, cria ma femme en fondant en larmes ; et elle se jeta au cou de Henri, qui se mit à pleurer.

A ce moment on ouvrit la porte à deux battants, et une voix annonça monsieur le docteur Olybrius.

CHAPITRE XXXIII.

LE DOCTEUR OLYBRIUS.

Il entra, je le vois encore. Un front chauve, avec des mèches de cheveux roux qui flottaient de droite et de gauche, des lunettes d'or, un sourire béat, un triple menton caché dans les profondeurs d'une large cravate, un habit vert avec un ruban chamarré des couleurs de l'arc-en-ciel, tout annonçait le sot qui a réussi. Derrière lui marchaient, comme deux recors, l'avocat Renard, qui, de ses yeux de fouine, semblait toujours chercher un trou pour s'y cacher, et le gros colonel Saint-Jean, appuyé sur sa béquille, et traînant son ventre et sa goutte. Que me voulait ce cortége grotesque? Hélas! j'allais le savoir à mes dépens.

— Bonjour, belle dame, dit Olybrius en prenant la main de ma femme et en y posant ses lèvres ; êtes-vous un peu remise de vos fatigues et de vos émotions? Ménagez-vous; le cœur est l'organe faible chez les femmes ; ne vous laissez pas assassiner par votre sensibilité.

Bonjour, cher docteur, reprit-il d'un ton cavalier en me tendant une main que je n'osai refuser; je suis charmé de vous voir sur pied. Aussi est-ce en ami et non pas en médecin que je me présente. Je l'ai dit à ces messieurs qui venaient en voisins savoir de vos nouvelles, et qui n'osaient point entrer avec moi.

— Bonjour, monsieur Lefebvre, dit le colonel. Sacrebleu! nous avons donc été malade! Mais le coffre est bon; je suis heureux de vous voir, sacrebleu!

Renard ne jura point, mais du ton le plus mielleux il me fit un compliment si ambigu, que j'en fus blessé sans savoir pourquoi.

— Comment allez-vous? me dit Olybrius.

— Très-bien, répondis-je.

— Tant pis, dit-il, ce n'est pas naturel; c'est la preuve que le poison n'est point encore épuisé. Après huit jours de ravages causés par l'opium, vous devriez être à demi mort, sans pouls et sans voix.

Digitized by Google

— Il est de fer, dit le colonel. Sacrebleu! il eût fait un carabinier.

— Cher confrère, dis-je à Olybrius, votre diagnostic vous a trompé. Mon cas est si extraordinaire, qu'à votre place tout autre savant y eût également perdu son latin. Je n'ai pas été empoisonné par l'opium; j'ai été magnétisé et transporté en Amérique, d'où je suis revenu cette nuit.

— Bigre! cria le colonel, celle-là est forte; j'ai commandé un régiment de Gascons qui n'avaient pas leurs pareils pour la *blague* et la guerre; mais à vous la palme!

— Cher confrère, dit Olybrius d'une voix aigre-douce, je sais toujours ce que je dis. Les faits sont là; rien n'est brutal comme un fait. Que vous vous imaginiez avoir été en Amérique, cela ne m'étonne guère, c'est l'effet de l'opium; mais moi, qui vous ai soigné durant huit jours et huit nuits, je puis vous affirmer que vous êtes resté en chair et en os dans votre lit, et que vous n'avez point quitté Paris.

— Monsieur, répondis-je, je viens d'un pays où la vérité règne sans partage. J'y ai pris l'horreur des mensonges officieux ou officiels; croyez ce qu'il vous plaira, je ne puis dire qu'une seule chose : en chair ou en esprit, je ne sais lequel, j'ai passé huit jours en Amérique.

— Effet de l'opium, dit Olybrius en tirant sa tabatière et en savourant une prise de tabac. Le cerveau n'est pas dégagé, l'illusion persiste. Mon cher monsieur, il faut réagir avec votre raison, autrement les lobes cérébraux deviendraient le théâtre d'un désordre grave et persistant. Le premier remède est de chasser une idée fixe, et de croire les choses sur la parole de votre médecin. Vous n'avez pas été en Amérique, ajouta-t-il, en scandant chacun de ses mots d'un ton impérieux.

— Monsieur, lui dis-je, vous me permettrez de garder mon opinion.

— Daniel, s'écria ma femme tout éplorée, au nom du ciel n'insistez pas, vous vous perdez!

— Bon Dieu! ma chère amie, repris-je en souriant, de quelle voix vous me dites cela! Il me semble que j'entends cette pauvre Rachel dans *Bajazet* :

Écoutez, Bajazet! je sens que je vous aime,
Vous vous perdez; gardez de me laisser sortir.

Digitized by Google

Pour toute réponse Jenny leva les bras au ciel, et, prenant Henri par la main, elle s'enfuit de la chambre en cachant sa tête dans son mouchoir.

— Sacrebleu! dit le colonel, vous affligez votre femme. Que diable! on peut mentir pour être agréable aux dames. Vous n'êtes donc pas Français! Sacrebleu!

— Cher voisin, dit l'avocat, parlant à demi-voix, comme s'il commençait un plaidoyer, raisonnons. Si vous avez été en Amérique, vous avez vu tout ce pays en détail, vous le connaissez à fond; si vous avez rêvé, vous n'avez sur ce point que des idées incomplètes, confuses et, tranchons le mot, chimériques. Permettez-moi de vous adresser quelques questions qui vous ramèneront dans la vie réelle, et qui vous permettront de vous convaincre par vous même de la fausseté ou de la vérité de vos impressions.

— Parlez, monsieur, je vous écoute.

— Durant votre séjour en Amérique, avez-vous vu les gens se tirer des coups de pistolet dans la rue? A-t-on pendu deux ou trois personnes par jour en vertu de cette loi de la lanterne, de cette *Lynch law* dont les Américains nous ont emprunté le nom et peut-être l'idée?

— Monsieur, répondis-je, laissez aux journaux ces balivernes. Les Américains sont cent fois plus paisibles et plus civilisés que nous. Le duel même y est inconnu.

— Sacrebleu! cria le colonel, c'est trop fort. Un pays où on ne se bat pas, est-ce que ça existe? Il n'y a donc que des religieuses du Sacré-Cœur dans ce couvent-là?

— Effet de l'opium! dit Olybrius; on voit tout en beau.

— Dites en laid, reprit le colonel. Sacrebleu! si j'étais dans cette baraque-là, je les soufflettérais tous pour voir s'ils ont du cœur au ventre.

— Y a-t-il un gouvernement en Amérique, dit l'avocat, ou du moins en avez-vous trouvé quelque trace par hasard?

— Monsieur, dis-je, il y a le plus beau des gouvernements, celui qui administre le moins; celui qui laisse aux citoyens le plus de liberté pour se gouverner eux-mêmes.

— Effet de l'opium! reprit Olybrius. Chacun sait que l'Amérique est une pure anarchie.

— Monsieur, dis-je impatienté, donnez-vous la peine d'aller aux États-Unis; vous y trouverez un gouvernement central, trente-quatre

Digitized by Google

États particuliers, trente-cinq sénats et trente-cinq chambres de représentants. Je ne suppose pas que des sauvages aient imaginé de pareilles combinaisons.

— Sacrebleu! dit le colonel, trente-cinq nids d'avocats et de bavards! Si de pareilles folies étaient possibles, je ferais le voyage tout exprès pour faire sauter les trente-cinq nichées par la fenêtre! Portez arme, croisez *ette*, tous les oiseaux s'envolent; et alors, sacrebleu! on a un gouvernement qui ne boude pas.

— Il y a des ministères? reprit l'avocat de sa voix la moins aiguë.

— Sans doute.

— Un ministère des cultes, par exemple?

— Non, les églises sont des sociétés indépendantes. Chacun peut ouvrir un temple sans avoir rien à craindre que de la loi.

— C'est impossible, dit l'avocat. Ce serait livrer la société aux intrigues des prêtres et à toutes les haines de religion. Il y aurait chaque jour une Saint-Barthélemy.

— Monsieur, répondis-je, la chose est peut-être impossible, mais elle existe; et j'ajoute qu'en aucun pays il n'y a plus de tolérance et de charité.

— Effet de l'opium! dit Olybrius.

— Et non-seulement l'Eglise est libre, ajoutai-je en m'animant, mais l'école, mais l'hospice le sont également. Chacun peut enseigner, chacun peut soulager la misère sans avoir besoin de tendre la main au gouvernement, et de s'adresser à la police comme s'il s'agissait d'ouvrir un mauvais lieu.

— C'est un rêve, dit l'avocat; c'est matériellement impossible.

— Effet de l'opium! dit Olybrius.

— Docteur Olybrius, m'écriai-je, si quelqu'un en ce moment a une idée fixe, il me semble que ce n'est pas moi.

— Je n'ai point d'idée, docteur Daniel, reprit-il, j'en atteste ces honorables messieurs; il me suffit de constater que jusqu'à présent vous ne nous avez pas dit un mot qui ait le sens commun.

— Y a-t-il un conseil d'État en Amérique? reprit l'avocat, qui avait toute la ténacité d'un juge d'instruction.

— Non, monsieur; la justice suffit à tout, l'administration lui est soumise.

— Quelles chimères! dit l'avocat; un peuple ne vivrait pas six mois sans cette admirable séparation de pouvoirs, qui fait la gloire de notre immortelle Constituante. Y a-t-il des préfets?

Digitized by Google

— Non.

— Des sous-préfets?

— Pas davantage.

— Une direction de la presse?

— Non, monsieur, lui dis-je; sur cette terre sauvage, comme vous l'appelez, chacun dit et imprime ce qu'il veut, sous la seule garantie de la justice et des lois. Les journaux y sont considérés comme un bienfait. On les favorise, on les multiplie de toutes parts. Point de cautionnement, point de timbre, rien qui empêche la lumière de se répandre, rien qui gêne la liberté.

— Bigre! dit le colonel; voilà un pays où la gendarmerie doit être occupée.

— Il n'y a pas de gendarmes, monsieur le colonel.

— Pas de gendarmes! s'écria-t-il. Sacrebleu! j'en ai dans l'aile, je n'en demande pas davantage. Si vous n'êtes pas fou à lier, mon voisin, je demande qu'on démolisse Charenton. Je n'en ai jamais vu de votre calibre; pas de gendarmes! Pourquoi ne pas dire tout de suite : pas d'armée, pas d'infanterie, pas de cavalerie, pas d'artillerie, pas de généraux, pas de colonels, pas de capitaines; une société de pékins ou d'Iroquois, telle que le monde n'en a jamais vu!

— Colonel, lui dis-je, pendant soixante-dix ans l'Amérique n'a pas eu d'armée; viennent la paix et le rétablissement de l'Union, elle s'en passera de nouveau. Comme vous dites, c'est une société de pékins.

— Assez, jeune homme, dit-il en fronçant le sourcil. Respectez ma moustache blanche. Je suis bon enfant, sacrebleu! mais j'en ai embroché qui ne me *blaguaient* pas moitié autant que vous faites depuis un quart d'heure.

— Effet de l'opium! dit Olybrius. Comment vivrait-on sans gendarmes et sans armée? On pourrait donc à chaque heure du jour se réunir dans la rue, ou ailleurs, parler politique, critiquer le gouvernement, sortir en armes, et que sais-je?

— En effet, monsieur, repris-je, tout cela se fait, et la paix n'en est point troublée. Des citoyens libres, et habitués à la liberté, savent se diriger eux-mêmes. Au besoin la loi est là; il suffit d'un officier de police et d'un juge pour que l'ordre soit maintenu ou vengé.

— C'en est assez, dit l'avocat, lançant un coup d'œil à Olybrius. Docteur, je suis convaincu.

— Et la médecine, dit le solennel imbécile, tournant sa tabatière

Digitized by Google

entre ses doigts, comment est-elle exercée dans votre pays de cocagne?

— C'est là, répondis-je, une des choses qui m'ont le plus frappé; les femmes y pratiquent, et avec succès.

— Bigre! dit le colonel, que n'ai-je eu un major en cotillon quand je suis resté trois mois sur le dos à Constantine, avec une balle dans le mollet! J'aurais donné tous les médecins pour une *médecine*. C'est un calembour, mais il est bon, sacrebleu!

— Et, ajoutai-je, ce n'est pas le seul état que les femmes exercent; elles se sont emparées de l'enseignement; ce sont elles qui élèvent la jeune Amérique.

— Ça doit faire de jolis troupiers! dit le colonel. Voilà une école où l'on doit enseigner à se donner des coups de poing, premier apprentissage de la guerre et de la civilisation! Qu'est-ce qui sort de ces boutiques-là? Des plumitifs et des calicots.

— Il sort de là sept cent mille volontaires qui se battent en héros.

— Sacrebleu! dit le colonel, ne me récitez pas le journal. Depuis deux ans ma gazette me parle tous les matins de ces fameux conscrits qui courent l'un après l'autre sans jamais s'attraper. Ah! si j'étais là, rien qu'avec mon quatorzième léger, comme je taperais n'importe sur qui, suivant le vœu du gouvernement. J'en ai de l'Amérique par-dessus la tête; je demande qu'on mette la révolution dans un autre pays, pour me changer un peu et m'amuser.

— Colonel, je ne suppose pas que vous défendiez l'esclavage?

— Je me moque pas mal des moricauds. Mais vos Américains, je les exècre; c'est un tas de gueux et de démocrates qui donne le plus mauvais exemple à l'Europe et qui fait tache dans la civilisation. Aussi je souhaite que le Nord avale le Sud, et qu'il s'étrangle en l'avalant. Voilà ma politique, et je ne suis pas le seul de mon avis, sacrebleu!

— Monsieur, me dit Olybrius en se levant avec majesté, permettez-moi de résumer en quelques mots notre conversation. Les réponses de ces messieurs, vos amis, vos voisins, ces réponses pleines de sens et de vérité ont dû vous convaincre que votre cerveau n'est pas dans un état normal. Une société sans administration, sans armée, sans gendarmes, avec la liberté sauvage de prier, de penser, de parler, d'agir chacun à sa façon, c'est là, vous en conviendrez, un de ces abominables cauchemars que l'opium seul peut enfanter. Votre système ne durerait pas un quart d'heure; c'est la négation de

Digitized by Google

tous les principes et de toutes les conditions de cette civilisation qui fait la gloire de notre grande nation. Vous êtes malade, mon cher confrère, et d'autant plus malade que vous ne le sentez point. Il est urgent de vous soigner; j'ajoute même qu'il n'y a qu'un traitement énergique qui puisse vous rendre la possession de vous-même et le calme que vous avez perdu.

— Pourquoi ne dites-vous pas tout de suite que je suis fou, et qu'il faut m'enfermer?

Olybrius soupira, prit du tabac entre son index et son pouce, l'aspira lentement, et me regarda d'un air contrit.

— Pauvre ami, dit-il, vous êtes gravement atteint; mais je vous guérirai; je vous sauverai malgré vous.

Je sentais la colère qui me grondait dans le cœur, et j'avais peine à me contenir.

— Monsieur, lui dis-je, finissons cette comédie; il y a trop longtemps qu'elle dure, je suis fatigué.

Olybrius rougit jusqu'aux oreilles.

— Monsieur, dit-il en grossissant sa voix, vous le prenez sur un ton singulier.

— Ne vous fâchez pas, cher docteur; vous vous donnerez une attaque d'appoplexie.

— Docteur Daniel, dit-il en grinçant des dents, je ne souffre pas l'impertinence. Savez-vous à qui vous parlez, mon petit monsieur?

— Oui, mon gros monsieur, à un sot.

— Monsieur, dit-il, n'oubliez pas que vous avez devant vous un homme que tous les souverains d'Europe ont décoré.

— Parlons-en, m'écriai-je! On fait relier en maroquin rouge un volume de sottises, et on le dépose à l'ambassade, sur quoi on est nommé commandeur ou chevalier de l'Hippopotame ou du Condor. Des croix! c'est l'aumône que les princes jettent aux mendiants de la littérature.

— Savez-vous, monsieur, reprit Olybrius écumant de rage, savez-vous qu'à trente-deux ans j'ai été nommé membre de l'Académie de médecine, à l'unanimité?

— Pardieu, repris-je, j'ai plus raison que je ne croyais. Si vous aviez eu du talent, vous auriez eu des ennemis; on vous aurait tenu à la porte de la compagnie jusqu'à cinquante ans; et vous n'auriez été reçu qu'à une voix de majorité. Les sots n'offusquent personne, aussi entrent-ils à l'Académie comme dans un moulin.

Digitized by Google

J'avais été un peu loin, je le sentais. Le colonel riait à gorge déployée; mais Renard me regardait de façon étrange, et Olybrius étouffait. Je vis le moment où, les rôles changeant, c'était le malade qui allait saigner le médecin. L'avocat avait, sans doute, de l'or potable dans son gosier; deux mots versés dans l'oreille d'Olybrius rendirent à mon imbécile toute sa sérénité. Un sourire diabolique illumina les plis de sa figure. Il s'approcha du colonel, lui frappa sur l'épaule, et l'emmena dans un coin, toujours suivi de Renard, son fidèle conseiller.

Cette façon d'agir, ce conciliabule tenu chez moi et sans moi, me parût étrange. Je me promenais à grands pas, prêt à faire un éclat, quand Olybrius sortit sans me saluer. Renard, au contraire, me fit une profonde révérence. Le colonel s'approcha de moi d'un air joyeux. Ses yeux rayonnaient.

— Savez-vous, dit-il en se frottant les mains, que vous avez joliment habillé ce paroissien-là.

— J'ai eu tort, répondis-je.

— Je ne dis pas cela, reprit Saint-Jean; vous m'avez fait un sensible plaisir, sacrebleu! Je déteste ces pékins qui se font couvrir de décorations sans avoir jamais risqué que la peau d'autrui; mais, entre nous, notre homme n'est pas content. C'est naturel, n'est-ce pas? Il dit que vous l'avez insulté; il exige que vous lui fassiez des excuses.

— Moi? m'écriai-je.

— Soyez tranquille, dit le colonel; je lui ai dit son fait; il est raisonnable; j'ai arrangé l'affaire.

— Très-bien.

— Vous vous battez.

— Nous nous battons? dis-je fort étonné. Et quand donc?

— Tout de suite. *En chaude colle*, comme on disait au régiment. Rien n'est dangereux comme de laisser refroidir ces choses-là; pour avoir attendu vingt-quatre heures, j'ai vu manquer dix occasions. Ma voiture est en bas; nous pouvons partir; j'ai des pistolets excellents, vous en serez charmé. A trente pas j'ai enlevé l'oreille d'un petit monsieur qui me regardait de travers, sous prétexte qu'il louchait. Allons, mon brave, les moments sont comptés. En route, sacrebleu!

— Dans un instant je suis à vous, répondis-je.

— Vous allez embrasser votre femme et vos enfants? Mauvais système! on s'émeut, la main tremble. Point d'adieux tragiques;

Digitized by Google

buvez-moi un verre de madère, et fumez deux cigares; voilà qui relève le moral et qui donne du nerf à l'avant-bras.

Je n'avais nul besoin de relever mon courage; la colère m'emportait. J'entrai au salon; Jenny, pâle et muette, était là avec ses enfants serrés auprès d'elle; ils avaient tout entendu.

— Vous partez avec le docteur? me dit Jenny d'une voix mourante.

— Oui, ma chère amie, répondis-je; il est probable que je m'absente pour quelques jours.

— Vous reviendrez bientôt, dit-elle; puis elle s'arrêta comme effrayée.

— Oui, répondis-je, je reviendrai bientôt, s'il plaît à Dieu. Laissez-moi vous embrasser tous avant mon départ.

Adieu, mon cher Henri, rappelle-toi mes conseils. On n'a rien fait pour te donner de la volonté, c'est un grand malheur; les passions prennent dans notre âme toute la place que la volonté n'occupe pas. Fais-toi donc des convictions raisonnées et un caractère énergique; c'est par là qu'on est un homme. Prends un état indépendant, et n'attends ta fortune que de toi-même. Ne plie la tête devant personne, n'aie jamais à rougir devant Dieu, et ne t'inquiète point de l'avenir. Le bonheur n'est pas dans les choses de la terre, mais dans la joie d'une bonne conscience; la vraie grandeur est celle d'un honnête homme qui s'est élevé par le travail et la vertu. Adieu, sois chrétien et citoyen, rappelle-toi que pour surmonter l'égoïsme qui nous dévore, il y a deux forces invincibles : l'amour de Dieu et l'amour de la liberté.

Adieu, ma Suzon, choisis toi-même ton mari. Ne regarde ni à la position ni à l'argent, regarde au cœur, c'est là qu'est la seule richesse qui n'ait rien à craindre du temps ni du hasard. Prends surtout un homme que tu estimes et qui pense comme toi; sois fière du père de tes enfants. L'amour s'envole, la confiance et le respect restent au foyer, et deviennent en vieillissant quelque chose de plus doux et de plus saint que l'amour. Quand tu auras des enfants, laisse leur âme s'épanouir; ne leur enseigne pas la cruelle sagesse de cette société qui réduit tout à l'intérêt; laisse-les rêver comme leur grand-père, dussent-ils souffrir comme lui. Les plus malheureux ici-bas ne sont pas ceux qui pleurent.

Adieu, ma chère Jenny, pardonnez-moi si je vous ai blessée, et permettez-moi un dernier conseil. Vous autres Françaises, vous avez

Digitized by Google

beaucoup d'esprit, de la vivacité, de la finesse; il faut plus de simplicité pour être heureuse. Pourquoi toujours sortir? le monde ne peut vous offrir que l'agitation et l'ennui. Rappelez-vous ce qu'a dit saint Paul : « L'homme n'a pas été créé pour la femme, mais la femme a été créé pour l'homme. » Épousez votre foyer, mettez votre plaisir à faire la volonté d'un mari, soyez la reine de cette ruche où Dieu vous a placée, c'est là qu'est ce bonheur que vous cherchez au loin, et qui vous attend en vain dans une maison déserte. Ah! ma Jenny, que ne sommes-nous en Amérique, c'est là qu'étaient l'amour et la félicité!

Ma femme était fort agitée; elle pleurait, mais à ces derniers mots elle se retira de mes bras, et tressaillit quand je l'embrassai. Henri reçut mes caresses d'un air froid et gêné; Suzanne seule se pendit à mon cou et m'inonda de ses pleurs.

Une fois encore je les serrai tous sur mon sein, et je partis pour ne plus revenir.

Descendre l'escalier, monter dans la voiture, où le colonnel m'attendait avec ses pistolets, ce fut l'affaire d'un instant. Je demandai à Saint-Jean où nous allions.

— Je n'en sais rien, dit-il; nous suivons la voiture d'Olybrius; je crois qu'il nous mène à Saint-Mandé dans quelque jardin particulier. Depuis qu'on a défiguré Vincennes et le bois de Boulogne pour en faire des parcs anglais, il n'y a plus de plaisir. Battez-vous donc dans une allée qui tourne; écartez tous ces gens qui vous suivent à la piste pour ratisser la trace de vos pas. Il nous manque un champ clos à Paris; c'est une honte pour le vieil honneur français, sacrebleu!

Le colonel était monotone et se répétait beaucoup; je me hâtai de lui offrir un cigare qui lui ferma la bouche, et, m'enfonçant dans un coin de la voiture, je suivis la mode française qui veut qu'on réfléchisse quand il est trop tard. A mon âge, et pour une pareille cause, ce duel était une folie, à laquelle je m'étais laissé entraîner par un brutal et par un sot. J'étais décidé à ne pas répondre au feu d'Olybrius; mais cela ne me justifiait pas. Quoi! je n'avais pas eu la force de résister à un stupide préjugé! Comme alors mes pensées ou mes remords m'emportaient en Amérique! je revoyais ces douces et loyales figures, ces bons et sincères amis qui m'avaient élevé jusqu'à eux. Truth, Humbug, Naaman, Green, Brown lui-même me souriaient, et avec eux toute cette famille américaine qui faisait la joie de mon cœur, sans oublier ni Martha ni Zambo. Quel diffé-

Digitized by Google

rence entre les deux pays ! Le Paris où j'étais me semblait une ville étrangère, les rues de mon enfance avaient disparu, et mes souvenirs avec elles; mes voisins me semblaient ignorants, vaniteux, égoïstes; leurs actes, leur langage, tout était de convention; nulle vérité, nulle simplicité. En huit jours au Massachusets j'avais plus vécu qu'à Paris en cinquante ans. Mes yeux s'étaient ouverts, j'avais dépouillé le vieil homme; ma patrie était là-bas où l'on m'aimait, où je vivais; mon âme s'envolait par delà l'Océan.

Tout entier à ces rêveries, je ne revins à moi qu'en descendant de voiture. Nous étions dans la cour d'une grande maison à fenêtres grillées, quelque chose comme un couvent, un collége ou une prison. Au fond était un jardin que Renard me désigna comme le lieu du combat; il m'engagea à m'y rendre, tandis qu'il réglerait avec le colonel et deux amis toutes les conditions du duel.

J'avançai sans défiance; tout à coup on ferma une grille derrière moi; je me retournai, quatre hommes vigoureux me saisirent par les bras et les jambes; je résistai comme un forcené, je criai, on étouffa ma voix. En un clin d'œil je fus porté dans une salle basse, jeté, maintenu, attaché sur un fauteuil. Puis tout se mit à tourner devant moi avec une incroyable vitesse; une masse d'eau glacée me tomba sur la tête, et je m'évanouis.

CHAPITRE XXXIV.

UN FOU.

Saint-Mandé, maison du docteur Olybrius.

20 avril 1862.

Il est trois sortes de personnes que la loi dédaigne et qu'elle abandonne à l'administration : les filles, les fous et les journalistes. Mais, quelle que soit leur scélératesse (je parle des journalistes), ou quelle que soit leur faute, j'estime que ces misérables ne sont indignes ni de justice ni de pitié. S'ils sont coupables, pourquoi ne pas les juger? S'ils sont malheureux, pourquoi les traiter en coupables? C'est une question que je recommande aux philanthropes. Il est beau de racheter des petits Chinois; il est beau de sauver du feu les veuves de Malabar qui suivent leur époux jusque dans la mort (l'exemple en

Digitized by Google

serait contagieux); mais il ne serait pas mal peut-être de défendre l'humanité en France, et de donner les garanties du droit commun à de pauvres créatures, victimes de l'éducation, de la naissance ou de la société. Encore un rêve qu'il faut garder pour moi, ou gare les douches et la saignée!

Mon sort est fixé; j'ai joué contre le préjugé une partie dangereuse, j'ai perdu. Un sot, qui s'intitule médecin, m'a déclaré fou; mes bons amis ont confirmé avec joie l'arrêt de l'ignorance. Me voici enfermé, et pour toujours. Puis-je éteindre dans mon cerveau cette flamme qui l'illumine? Puis-je renier la vérité? Non! j'ai connu la liberté, j'ai goûté du bout des lèvres ce miel qui enivre, j'ai entrevu l'éternel idéal, je suis un fou! je ne veux pas guérir!

Les Français ont encore plus d'esprit qu'ils ne s'en attribuent. Emprisonner les gens qui pensent, qui raisonnent et qui parlent, c'est un coup de majorité dont le succès est infaillible. Où est la force, là est l'opinion. Allez, heureux moutons! broutez en silence; dites-vous en bêlant que vous êtes les rois du monde; ce ne sont pas vos bergers qui vous refuseront ce plaisir innocent. Amusez-vous, jouissez de la vie, vous n'avez rien à craindre; les sages sont enfermés, ils troubleraient votre quiétude; plus on est de fous, plus on rit.

Ma femme ne vient pas me voir; elle est si sensible! la pitié la tuerait. Je ne veux point de mes enfants. Pauvre Henri, s'il gagnait mon mal, comment ferait-il fortune? Et toi, ma Suzanne, je t'aime trop pour te faire pleurer. Les larmes d'une fille, c'est la seule épreuve qui puisse ébranler un martyr.

Mes voisins ne m'ont pas oublié. Rose m'écrit que ma mésaventure ne l'a point surpris. Il y reconnaît la main des jésuites; ma femme allait trop souvent à la messe! Il est sur la trace d'un vaste complot tramé par les révérends pères; ce sont eux, dit-il, qui poussent le Nord sur le Sud, qui remuent l'Europe, qui préparent la chute du sultan. Toutes les révolutions sont leur ouvrage; ils sont la cause de toutes les misères; son journal lui a révélé ce mystère d'horreur et d'iniquité. Rose est libre, c'est un homme sensé, je suis un fou!

Voici une lettre du colonel. Le brave Saint-Jean s'excuse d'avoir aidé à mon arrestation sans le savoir. Il a voulu, dit-il, couper les oreilles d'Olybrius, le faquin s'est refusé à l'opération. S'il a des torts envers moi, il est prêt à les réparer. Pour m'ôter le droit de me plaindre, il m'offre de nous brûler mutuellement la cervelle. Le jeu n'est pas égal; je ne puis accepter cette aimable proposition.

Digitized by Google

Saint-Jean me parle politique; il voit la guerre éclatant de toutes parts au printemps; sa joie est immense. C'est un soldat : il est convaincu que les hommes sont sur la terre pour s'entre-tuer. Si les mères, au travers d'angoisses infinies, élèvent leurs fils jusqu'à vingt ans, c'est pour les envoyer à l'abattoir. Le colonel est libre; c'est un homme sensé, je suis un fou!

Lisons le journal; je ne suis plus qu'un spectateur qui, de sa loge grillée, regarde la comédie et les acteurs de son temps. Usons du seul droit qui me reste, sifflons!

« Il vient de paraître un nouvel ouvrage de M. Renard, notre grand orateur, notre célèbre publiciste. Ce livre, qui ne peut manquer d'ouvrir à l'auteur les portes de l'Académie des sciences morales et politiques, est intitulé *l'Unité*. M. Renard démontre d'une façon invincible que toutes les souffrances et toutes les révolutions de la France tiennent à une cause unique : la faiblesse de la centralisation. Aujourd'hui que les chemins de fer et les télégraphes ont supprimé la distance, la France, le pays modèle, peut trouver enfin une constitution qui lui permette de remplir sa grande destinée. L'auteur réunit le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel dans les mêmes mains, admirable secret pour en finir avec ces dissensions qui déchirent le monde depuis quinze siècles; il supprime les conseils municipaux, les conseils généraux, les chambres, la presse, et tous ces moyens d'opposition, excusables peut-être à une époque critique, dans un âge de lutte et de transition, mais qui n'ont plus de raison d'être dans un siècle organique tel que le nôtre, et avec la première race centraliste du globe. Un seul homme, un pape civilisateur, placé au foyer de l'État, ayant dans son cabinet tout le réseau des fils télégraphiques, gouvernera toute la France par son infaillible et irrésistible volonté. Organe de la souveraineté populaire, il sera la démocratie personnifiée. Dès lors rien ne pourra plus entraver le progrès; toutes les divisions auront cessé; toutes les têtes de l'anarchie seront tranchées d'un seul coup.

« Dès qu'on entre dans le détail, il est impossible de n'être pas séduit par la simplicité de ce système. C'est la marque de toutes les grandes inventions. Désormais, il n'y aura plus en France qu'une âme et qu'une pensée. Le pays tout entier sera une grande et ingénieuse mécanique, conduite par un seul moteur. Qui pourrait troubler cette grande harmonie formée par l'accord d'une seule note? Une même dépêche, répétée dans les quarante mille communes, transformera quarante millions de citoyens, du soir au matin. « Travaillez, » dira le télégraphe, il y aura aussitôt du travail pour tout le monde. — « Soyez instruits, » l'ignorance cessera. — « Soyez vertueux, » on fermera la Bourse. — « Soyez heureux, » notre bonheur sera fait.

« Il est incroyable que l'humanité ait vécu aussi longtemps sans réaliser cette merveilleuse découverte, qui immortalisera le nom de M. Renard. Mais quoi! la vapeur est d'hier; et le télégraphe n'existait pas! Nos rois, du reste, ont eu le sentiment de cette vérité, ils ont toujours

Digitized by Google

abattu les résistances qui les gênaient ; et c'est pour cela que l'histoire admire les François Ier, les Richelieu et les Louis XIV. Saint-Simon a entrevu cette grande réforme ; mais la gloire d'en être le prophète appartient sans partage à l'illustre Renard. Il n'est pas un Français qui ne lui envie son génie et son succès. »

Hélas ! pensais-je, M. Renard est libre ; on l'admire et on l'envie ; c'est plus qu'un homme sensé, c'est un grand homme, et je suis un fou !

Qu'aperçois-je? le nom de mon bourreau. Qu'a pu faire cet intrigant ? lisons :

« Hier, l'Académie de médecine a reçu une communication du plus haut intérêt. Une de nos sommités médicales, le célèbre docteur aliéniste Olybrius, a lu un mémoire sur l'esprit, le génie et la folie. Il a démontré que, par l'effet du nœud sympathique, qui unit en nous les fonctions du cerveau à celles de l'estomac, c'est ce dernier organe qui, en dernier ressort, produit et domine toutes ces forces nerveuses, que les gens du monde appellent *facultés*. L'esprit est une névrose, le génie une gastrite chronique, et la folie une gastrite aiguë. A l'appui de son sytème, le docteur a cité un exemple des plus curieux. En ce moment, il a dans les mains un sujet des plus précieux pour l'expérimentation. C'est un certain docteur L. qui, dans sa folie, s'imagine qu'il a été transporté subitement en Amérique, et qu'il y est resté toute une semaine. Il y a dans le délire de ce pauvre homme un mélange d'hallucinations, de souvenirs et d'idées originales, que le docteur Olybrius suit et observe avec le plus grand soin. La maladie est aiguë au plus haut degré ; le savant Olybrius ne désespère pas de la réduire à l'état chronique, et de la transformer à force de saignées, de douches, et par une alimentation habilement réglée. S'il réussit, le problème est résolu. D'un fou à moitié guéri, on fera un homme de génie. Aussitôt l'expérience achevée, le savant aliéniste mettra le sujet sous les yeux de l'Académie. Il n'a pas besoin de faire remarquer les conséquences de cette prodigieuse invention. La France manque d'hommes de génie, quand rien ne lui serait plus facile que d'en fabriquer et d'en fournir le monde entier. A Charenton seulement il y a trois mille malades qu'avec un bon régime, et en moins de six mois, on pourrait transformer en poëtes, en musiciens, en artistes de toute espèce. Là, peut-être, est un nouveau Mozart, et un Raphaël ignoré.

« Cette lecture, parsemée de traits piquants, a été écoutée dans un profond silence, fréquemment entrecoupée par des murmures flatteurs. On n'a pas plus d'esprit que le docteur Olybrius ; à l'entendre, nous craindrions pour sa santé ; mais à le voir nous sommes rassurés par la solidité de ses muscles et la vigueur de ses poumons. »

Triple sot ! m'écriai-je ; moins niais cependant que ceux qui t'écoutent ! tu es un savant, un académicien, un philosophe, et moi, qui te siffles, je suis un fou !

Digitized by Google

Non, je ne rentrerai pas dans cette société vaniteuse qui a peur de la vérité, et qu'on attrape au miroir comme les alouettes, en l'éblouissant. Si la foule me repousse, moi je l'exile de ma paisible demeure; la solitude me rend la liberté. C'est ici que je veux vivre et mourir, consolé par l'Évangile, entouré de ces vieux amis qui sont toujours fidèles, et qui ne mentent jamais : Socrate, Démosthène, Cicéron, Dante, Cervantes, Louis de Léon, Milton. Vous aussi, poëtes, orateurs, citoyens, les hommes vous ont dédaignés, maudits, chassés, emprisonnés, assassinés. Fous et séditieux durant votre vie, vous êtes devenus des sages et des patriotes après votre mort. C'est aux victimes qu'il a égorgées que le monde dresse des autels. L'histoire de l'humanité, c'est l'histoire des martyrs.

Pourquoi n'aurais-je pas mon heure? Si je ne suis pas un grand homme, n'ai-je point soutenu une grande cause? Qui sait si mon pays, dégoûté des fadeurs qui l'énervent, ne me pardonnera pas ma sauvagerie et mon âpreté? *Ce qui est amer au goût est doux au cœur*, dit un proverbe; ainsi en est-il de la vérité. Elle est saine comme la senteur des herbes et des bois; comme le vent qui passe sur les glaciers et les mers; quiconque a vécu dans cet air vif, étouffe dans les bas fonds et les marais.

J'espère contre toute espérance; je suis fou. Si j'étais sage, je ferais comme les habiles, je me résignerais, et je crierais avec la foule. Mais je ne veux pas de ces joies qui attristent, j'aime mieux rêver.

Chaque matin, dans le silence de ma pauvre chambre, une vision me console. Je vois dans le lointain des cimes qui blanchissent; c'est l'aurore qui se lève, l'aurore d'un jour que je ne verrai point; mais qu'importe? Quel est ce point lumineux que je crois apercevoir à l'horizon, et qui semble chasser l'ombre qui fuit? C'est la nouvelle Jérusalem, la cité de l'avenir. Là tout est changé; les derniers vestiges de l'état païen ont disparu; l'individu commande, il est roi. Respecté de tous, comme il les respecte, il est seul maître de ses actions, seul responsable de sa vie; il n'a rien à craindre que des lois. L'Église a reconquis l'indépendance évangélique, elle a rompu cette chaîne adultère que, pour le malheur du monde, Constantin lui a imposée. Revenue à son divin époux, elle est le frein, la consolation et l'espoir de toutes les âmes; la religion est la sœur de la liberté. Répandue à pleines mains, l'éducation ouvre tous les cœurs à la vérité; la charité, œuvre de tous, donne carrière à cet

Digitized by Google

instinct d'union, à ce besoin d'action commune, qui fait la grandeur des sociétés. La province a repris son antique vigueur; l'amour de la petite patrie double, en le fortifiant, l'amour de la grande. La commune a rompu les liens qui l'enchaînent; elle vit, elle agit, elle appelle et retient ses enfants auprès d'elle. Le *Times* n'est plus l'organe de la France; la presse est libre; chacun peut dire ce qu'il pense et penser ce qu'il dit. Renfermé dans ses limites, l'État n'est plus qu'un bienfait. Au dehors il est l'épée du pays, au dedans il est la loi, rien de moins, rien de plus. Vérité, justice, liberté, vous brillez dans ce ciel nouveau, comme des astres pacifiques; devant vous se sont éclipsés les fléaux de la vieille Europe : l'arbitraire, l'intrigue et le mensonge. La France, heureuse et fière, s'épanouit dans l'abondance et la paix, elle est l'exemple et l'envie des nations; c'est là qu'il est beau de vivre; c'est là qu'il est doux de mourir.

Voilà mon rêve; il jette dans ma prison je ne sais quelle clarté sereine qui me réchauffe le cœur. Qu'il sera beau ce jour où, les masques tombés, les fous seront les sages, les sages seront les fous! C'est alors que, vers l'an 2000, des pèlerins pieux, aussi nombreux que les fourmis, visiteront la cellule où, nouveau Daniel, j'annonçais l'avenir. Alors aussi, quelques curieux, quelques érudits qui travaillent toujours à ne rien faire, chercheront sous les décombres du passé ce que pouvaient être certaines variétés des Français du dix-neuvième siècle, variétés disparues à jamais comme le carlin, éternel regret des portières. On se demandera ce que c'était que le mangeur de jésuites, la culotte de peau, l'inventeur des races centralistes, l'adorateur du Dieu-État. Et le père de famille, parcourant les salles du Muséum d'histoire naturelle, montrera du doigt à ses enfants étonnés un gigantesque bocal, où, embaumé dans du vinaigre, avec ses croix et ses diplômes, reposera le dernier des Olybrius.

Amen, amen, AMEN, AMEN!

Digitized by Google

CHAPITRE XXXV.

UN SAGE.

Le docteur Olybrius, etc., etc., etc., à madame Daniel Lefebvre.

22 avril 1862.

« Chère madame,

« Notre pauvre ami a bien souffert; il va un peu mieux; il boit, il mange, il dort; il n'a plus de volonté, c'est l'essentiel!

« La crise a été terrible; dès que nous avons voulu le soigner, il est devenu furieux. C'est un des symptômes les plus caractéristiques de cette funeste maladie. Le Français est naturellement doux, aimable, poli, toujours prêt à faire ce que ses maîtres, ses amis ou sa femme lui ordonnent. Voyez l'histoire de notre glorieuse révolution? Pour sauver la France, la Convention a mis hors la loi tous les Français. Elle les a ruinés, chassés, déportés, mitraillés, fusillés, guillotinés. En est-il un seul qui ait résisté? Y a-t-il aujourd'hui rien de plus populaire que cette immortelle Assemblée? Mais, hélas! dès que la folie le gagne, le Français devient méchant. Si on l'arrête, il résiste; si on l'enferme, il se révolte; il ne pense et ne parle que de liberté. Telle est la dégradation intellectuelle et morale qu'amène une violente névrose chez des sujets affaiblis.

« C'est là qu'en était arrivé notre pauvre ami. Heureusement pour lui, je veillais. Deux saignées abondantes, trois purgations énergiques, des douches glacées, lui ont rendu le calme dont il avait besoin. La maladie, je l'espère, sort de la période aiguë; en devenant chronique elle donnera des résultats surprenants, sur lesquels je fonde l'espoir de ma réputation.

« En ce moment il est tranquille; il s'occupe à écrivasser, preuve, hélas! trop certaine qu'il est encore loin de la guérison. Je vous envoie ce fatras, qu'il intitule *Paris en Amérique;* je n'ai voulu en rien retrancher, non pas même les injures qu'il m'adresse, et qui tombent à mes pieds. Chevalier de vingt-sept ordres, membre de trente-trois académies étrangères et de quatre-vingt-deux sociétés de province, mon nom n'a rien à craindre. La France a toujours vénéré les Olybrius. Gardez-vous cependant de répandre ou d'imprimer de pareilles folies; rien n'est plus contagieux que la chimère; le cerveau de l'homme est faible, et la névrose est une

Digitized by Google

maladie dont il faut se défier. Serrez ces papiers; ils vous serviront à faire prononcer une interdiction trop nécessaire. Je ne suppose pas qu'un Français raisonnable et qui connaît son siècle puisse lire deux pages de ces rêvasseries sans déclarer que leur auteur est un fou, et qu'il est urgent de l'enfermer.

« Venons à vous, chère madame, et permettez-moi de toucher un point délicat. Sensible comme vous êtes, il vous faut les plus grands ménagements : voyez le monde, entourez-vous, cherchez à vous distraire, l'ennui vous serait mortel. Je vous ordonne les distractions et le plaisir. Rentrez dans la vie, habituez-vous à une indépendance et à une solitude que tous vos amis essayeront d'adoucir. Ne nourrissez pas de vaines espérances; ce sont des émotions qui affaibliraient votre santé déjà trop ébranlée. Le pauvre docteur ne rentrera jamais dans sa maison. Quelque forme que prenne sa maladie, devînt-elle une folie littéraire qui ressemblât au génie, il sera toujours prudent et nécessaire de tenir de près un homme aussi dangereux pour sa famille que pour la société. Vous pouvez m'en croire, chère madame, la science est infaillible, et un Olybrius ne se trompe jamais. Folie d'amour, on en guérit quand on est jeune, les vieux en meurent; folie d'ambition cède quelquefois à l'âge et au mépris des hommes; folie de liberté, on n'en guérit jamais.

« Je me mets à vos pieds, chère madame, » etc., etc.

PRÉFACE EN GUISE DE *POST-SCRIPTUM*.

« Ami lecteur, je t'offre ce petit livre, écrit pour ton plaisir et pour le mien. Je ne le dédie ni à la fortune ni à la gloire; la fortune est une donzelle qui, depuis six mille ans, court après les jeunes gens; la gloire est une vivandière qui ne se plaît qu'avec les soldats. Je suis vieux, je n'ai tué personne, aussi n'ai-je plus d'autre envie que de chercher la vérité à ma guise, et de la dire à ma façon. Si je n'ai pas toute la gravité d'un bœuf, d'une oie, ou d'un ..... (choisis le nom que tu voudras), pardonne-moi; les premiers actes de la vie nous font assez pleurer pour qu'il soit permis de rire avant que le rideau tombe. Quand on a perdu ses illusions de vingt ans, on ne prend plus au sérieux ni la comédie, ni les comédiens.

« Si ce petit livre t'agrée, c'est bien; s'il te scandalise, c'est mieux; si tu le jettes, tu as tort; si tu le comprends, tu en sais plus long que Machiavel. Fais-en le bréviaire de tes heures perdues, tu n'y auras point de regret : *Non*

Digitized by Google

est hic piscis omnium. Les paradoxes de la veille sont les vérités du lendemain. A bon entendeur, salut!

« Un jour peut-être, à la lueur de ma lanterne, tu verras toute la laideur des idoles que tu adores aujourd'hui ; peut-être aussi, par delà l'ombre décroissante, apercevras-tu, dans tout le charme de son immortel sourire, la Liberté, fille de l'Évangile, sœur de la justice et de la pitié, mère de l'égalité, de l'abondance et de la paix. Ce jour-là, ami lecteur, ne laisse pas éteindre la flamme que je te confie; éclaire, éclaire cette jeunesse qui déjà nous presse et nous pousse, en nous demandant le chemin de l'avenir. Qu'elle soit plus folle que ses pères, mais d'une autre façon, c'est là mon vœu et mon espoir.

« Sur ce, je prie Dieu qu'il te garde des ignorants et des sots. Quant aux méchants, c'est ton affaire ; la vie est une mêlée, tu es né soldat, défends-toi, ou mieux encore reprends aux Américains la vieille devise de la France: *En avant; toujours et partout, en avant!*

« Adieu, ami.

« New-Liberty (Virginia), 4 juillet 1862. »

René Lefebvre.

FIN.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

POÉSIES D'ANDRÉ CHÉNIER,

Édition critique, par M. L. Becq de Fouquières[1].

On a dit que la gloire est le concert d'acclamations et de *malédictions* qui s'élève autour des grands hommes. De ces deux conditions, réputées nécessaires, la seconde a manqué à André Chénier; nulle gloire littéraire n'a été moins contestée. Il semble que sa vie, si éprouvée et si cruellement interrompue, ait épuisé toute l'amertume qui paraît indispensable pour sacrer le grand poëte. Le souvenir de cette mort tragique éveillait d'avance l'intérêt, et quand ses poésies parurent enfin en 1819, la malveillance était désarmée. La critique inintelligente ou hargneuse, qui ne l'eût pas épargné vivant, le laissa prendre possession de sa gloire : *Sit divus, dum non sit vivus,* comme disait un empereur romain de son frère qu'il avait fait tuer, et dont il permettait l'apothéose. Quelque jugement qu'on pût porter sur les opinions politiques d'André Chénier, on savait qu'il les avait servies avec dévoûment, et leur avait donné sa vie. Tout conspirait à le faire accueillir avec bienveillance. Néanmoins cette poésie si originale, cette façon si neuve et si imprévue de comprendre l'antiquité dut choquer ceux qui avaient admiré l'*Hector* du peu homérique Luce de Lancival et les poëmes *antiques* de Millevoye. C'était un romantisme d'un nouveau genre, une innovation singulière bien faite pour dérouter les préjugés. Aussi cette gloire, si peu contestée, fut-elle assez lente à se répandre; nous en avons pour preuve le nombre assez restreint des éditions jusqu'au moment où le triomphe définitif de l'école nouvelle fut en même temps celui d'André Chénier. Il convient de ne pas oublier les noms de ceux à qui le public fut redevable de cette laborieuse initiation. Parmi eux, il faut citer d'abord le premier éditeur de ces poésies, M. de Latouche qui, « au premier coup d'œil, dit M. Sainte-Beuve, porta un jugement dont on ne saurait assez lui savoir gré, et qui, en cette occasion, fit un acte de goût original et courageux, ce qui est aussi rare et plus rare encore qu'un acte de courage dans l'ordre civil. »

1. Charpentier, quai de l'École, 28.

Digitized by Google

Il faut citer ensuite et surtout M. Sainte-Beuve lui-même qui, après avoir salué des premiers cette jeune gloire, n'a cessé de la proclamer en toute circonstance; qui l'a défendue avec fermeté quand enfin elle a rencontré un contradicteur; qui l'a accrue même par la découverte de quelques fragments précieux. Cette persistance d'une admiration qui n'a pas faibli un moment depuis plus de trente années, fait honneur au critique encore plus qu'au poëte. Tout d'abord M. Sainte-Beuve a su comprendre que le dévouement politique d'André Chénier est pour moitié dans sa gloire, même aux yeux de ceux qui se rattachent à des traditions ou à des espérances un peu différentes. C'est là ce que l'auteur de *Joseph Delorme* lui enviait surtout, alors qu'il regrettait de ne pouvoir porter,

> Comme Roland, Charlotte, et le poëte André,
> Sa tête radieuse à l'échafaud sacré!

Grâce à ces efforts d'une critique indépendante, André Chénier est devenu un de nos classiques. Ce n'est pas seulement la plus incontestée de toutes nos gloires littéraires, c'est encore la plus aimée. On lui passe tout, et des peintures très-propres à effaroucher les rigoristes, et des invocations éloquentes à la Liberté et à l'*Égalité sainte*[1], et un radicalisme philosophique que, pour ma part, je ne saurais partager. D'où vient cette indulgence exceptionnelle? C'est qu'André Chénier est en tout si aimable et si sincère, qu'il devient pour chacun de nous plus qu'un grand artiste, c'est un ami. A-t-on remarqué avec quelle facilité on arrive à nommer par leur prénom soit *André*, soit Jean-Jacques, en un mot, les écrivains qui ont su toucher notre cœur, plus encore qu'éblouir notre esprit? Il y a des écrivains que l'on respecte, que l'on admire, mais avec lesquels on ne se permettra jamais des familiarités pareilles. Qui connaît le prénom de Bossuet?

Il ne peut plus être question d'apprécier le génie d'André Chénier.

1. La prospérité matérielle ne suffisait pas à A. Chénier, qui, s'adressant à la France et lui montrant l'Angleterre, disait a sa patrie :

> Oh! combien tes collines
> Tressailliraient de voir réparer tes ruines,
> Et pour la liberté donneraient sans regrets
> Et leur vin, et leur huile, et leurs belles forêts...
> O sainte égalité! dissipe nos ténèbres,
> Renverse les verrous, les bastilles funèbres, etc.
>
> *Hymne à la France*, 1787.

Digitized by Google

On ne peut que raconter l'histoire de cette renommée si tardive à se produire, et c'est ce que M. Becq de Fouquières a fait dans une notice bibliographique, qui emprunte à des circonstances tragiques un intérêt rarement accordé aux sécheresses obligées de la bibliographie.

La première des poésies d'André Chénier, publiée de son vivant, est la pièce intitulée *le Jeu de paume, à Louis David, peintre, par A. Chénier* (1791). Il faut convenir que ce début avait de quoi effrayer les classiques du temps. Quand Chénier aurait eu le dessein arrêté de rompre avec l'ancien régime littéraire aussi brusquement qu'avec l'ancien régime politique, il ne s'y serait pas pris autrement, et je me figure l'effroi de la Harpe, — alors des plus ardents parmi les novateurs politiques, — quand il trouvait chez André Chénier des rejets dont l'audace dépassait de beaucoup la hardiesse de versification censurée par le critique chez Roucher, des rejets d'une strophe à l'autre, comme celui-ci :

Déraciné dans ses entrailles,
L'enfer de la Bastille, à tous les vents jeté,
Vole, débris infâme, et cendre inanimée;
Et de ces grands tombeaux la belle Liberté
Altière, étincelante, armée,

*Strophe XII*e.

Sort.

La Harpe voulait bien alors détruire une monarchie de quatorze siècles, renverser le catholicisme, se coiffer du bonnet rouge en plein lycée; mais détrôner Boileau, c'était trop fort pour lui, et son jacobinisme n'allait pas jusqu'à l'enjambement. Bien d'autres hardiesses devaient le choquer ici. Il est vrai que certaines choses, qui nous semblent un peu baroques et contournées dans ces vers de circonstance, étaient alors très-intelligibles; ainsi cette expression assez obscure : *le glaive ami, sauveur de l'esclavage*, se trouvait commentée et expliquée par le vers de Lucain, qu'on venait de graver sur les sabres d'officier de la garde nationale :

Ignorantne datos, ne quisquam serviat, enses,

devise qui, plus tard, fut reprise et traduite en allemand, mais cette fois contre la France, et dans un chant patriotique, sous la plume du patriote prussien Arndt, devint le vers célèbre qui, traduit littéralement, signifie :

Dieu, qui créa le fer, n'a pas voulu d'esclaves!

Digitized by Google

Mais dans cette pièce d'André Chénier, à côté de ces vers alarmants ou pour le vieux régime ou pour le vieux goût, il s'en trouvait malheureusement d'autres qui pouvaient satisfaire le mauvais goût du temps; par exemple, André Chénier n'avait pas cru pouvoir, au milieu de toutes ces audaces, nommer par son nom le *Jeu de paume*, et il l'avait désigné sous cette périphrase à la Delille :

Au loin fut un ample manoir,
Où le réseau léger, en élastique égide,
Armé d'un bras souple et nerveux,
Repoussant la balle rapide,
Exerçait la jeunesse en de robustes jeux.

Somme toute, ce début était peu fait pour révéler l'avenir poétique d'André Chénier.

La seconde pièce fut l'*Hymne aux Suisses de Châteauvieux*, publié dans le *Journal de Paris*, 15 avril 1792, et suivi d'une note en prose qui en commentait les intentions. Malgré l'amère violence des premiers vers, il faut avouer que la fin présentait des allusions savantes et compliquées, peu propres à être comprises de la foule. Collot-d'Herbois les comprit pourtant et en garda le souvenir, ainsi que d'une lettre du poëte Roucher, qu'on lit dans le numéro précédent et qui est dirigée également contre lui. Roucher et André se trouvaient réunis sur la même charrette, qui, le 7 thermidor, les mena à l'échafaud.

Voilà tout ce qui fut publié du vivant d'André Chénier.

Après la mort d'André, Marie-Joseph Chénier devint le dépositaire des manuscrits de son frère. Lié avec les écrivains qui, dans la *Décade philosophique*, restèrent fidèles à la cause de la liberté sous le Directoire et sous le Consulat, ce fut lui, sans doute, qui leur communiqua deux des plus charmantes pièces d'André, *la Jeune Captive*, publiée dans le n° du 20 nivôse an III, et *la Jeune Tarentine* (4 brumaire an X). On peut se demander pourquoi il ne s'est pas fait le premier éditeur des poésies d'André Chénier. Ce n'est point qu'il n'en sentît tout le mérite, et on en a la preuve dans ses beaux vers sur cette noble et triste mémoire, qui avait servi à le calomnier si indignement.

Auprès d'André Chénier avant que de descendre,
J'élèverai la tombe où manquera sa cendre,
Mais où vivront du moins et son doux souvenir,
Et sa gloire, et ses vers dictés pour l'avenir.

Le monument le plus digne d'André eut été le recueil de ces poé-

Digitized by Google

sies alors inconnues, auxquelles Marie-Joseph promettait la gloire. « Toutefois, dit M. Becq de Fouquières, si Marie-Joseph ne publia pas lui-même les œuvres inédites de son frère, il les montra, les fit lire, les prêta. Les manuscrits coururent même des dangers et beaucoup de feuillets durent certainement s'égarer. Dans cette facilité qu'il mettait à les communiquer, il faut certes voir le légitime orgueil que lui inspirait le talent d'André; mais il eût pu, avec plus d'avantage, sinon les publier, au moins en préparer la publication. » Il eût prévenu ainsi chez quelques poëtes du temps des ressemblances avec les plus beaux vers d'André, trop nombreuses pour ne pas être suspectes. Millevoye a cru devoir rendre hommage à la mémoire d'André en citant avec éloge quelques fragments de l'*Aveugle*. Il a prouvé encore mieux, mais d'une autre façon, qu'il comprenait son mérite en le copiant çà et là, surtout dans ses pièces antiques. M. de Fouquières en donne de curieuses preuves.

Pendant plusieurs années après la mort d'André, la part très-active que Joseph Chénier prit aux affaires publiques suffit pour le justifier de n'avoir pas publié les écrits de son frère. Plus tard, éloigné de la politique, puis destitué par Napoléon de ses fonctions d'inspecteur général des études, il aurait eu assurément assez de loisir. Mais qu'on y réfléchisse : abreuvé de dégoûts de toute sorte, chagrins privés et patriotiques douleurs, en proie à la gêne auprès d'une mère dont il était le soutien, malade, harcelé sans cesse par les écrivains qui croyaient faire leur cour en poursuivant de leurs injures « *le Sophocle de* 93, » Joseph Chénier passa les dernières années de sa vie dans l'amertume et le silence, n'écrivant guère que quelques pièces, telles que la *Promenade*, auxquelles il confiait le secret de ses espérances trompées, et que l'avenir seul devait connaître. Lui, jadis si fécond et trop fécond, il ne publiait plus de vers. Doit-on s'étonner qu'il n'ait pas eu le courage d'entreprendre la publication des poésies de son frère? Elles eussent réveillé la calomnie un moment assoupie; c'eût été là sans doute une bien cruelle épreuve pour Joseph Chénier, un danger que rien ne l'obligeait à braver. Elles n'eussent pas d'ailleurs à cette date paru sans suppressions importantes, et c'est une chose qui semblera hors de doute pour ceux qui connaissent les sévérités de la censure d'alors. Elles n'auraient pas moins choqué par leurs hardiesses littéraires le goût des critiques du temps. Joseph Chénier les réserva donc pour un temps plus favorable, et les confia en mourant à un dépositaire fidèle, à Daunou. Ce fut celui-ci qui, en 1819, proposa à deux libraires la publication des poésies d'André Chénier. Il y avait un classement à faire, et M. de Latouche fut choisi pour ce travail.

Digitized by Google

Non-seulement, comme l'a justement remarqué M. Sainte-Beuve, M. de Latouche reconnut et signala aussitôt dans André Chénier un grand poëte; mais en outre, ce qu'on sait moins et ce que M. Becq de Fouquières nous apprend, il ne changea que quelques mots, scrupule méritoire, pour un temps où le texte même des classiques du dix-septième siècle était traité avec un respect médiocre. « Le nombre des vers qu'il modifia ne se monte pas à plus de vingt. » La seule chose grave qu'on puisse lui reprocher, ce sont quelques suppressions. D'abord l'*Iambe aux Suisses de Châteauvieux* était tronqué, et s'arrêtait avant ces vers, assez dangereux peut-être en 1819 :

Quelle rage à Coblentz! quel deuil pour tous ces princes
Qui, partout diffamant nos lois,
Excitent contre nous et contre nos provinces
Et les esclaves et les rois!...

M. Becq de Fouquières, à propos de cette suppression, y voit « une prudence pleine de courtisanerie. » Je ne saurais m'associer à ce blâme, contre lequel proteste le caractère de M. de Latouche, beaucoup plus frondeur que courtisan. Tout récemment il avait fait l'épreuve des libertés d'alors, libertés que nous sommes beaucoup trop disposés maintenant à exagérer. Une simple allusion, difficile à découvrir dans un compte rendu de l'exposition de peinture [1], avait fait suspendre le *Constitutionnel*, et c'était M. de Latouche qui était l'auteur de cet article, accusé de manifester des *regrets*. En outre, il est très-possible que les suppressions aient été exigées par l'imprimeur ou par le libraire, et ce ne serait pas la dernière fois que pareil fait se serait présenté. Ce qui me semble tout aussi excusable, c'est une suppression d'un autre genre. Dans l'édition de M. de Latouche l'ode à Marie-Joseph n'avait que deux strophes : « Ici, dit très-bien M. de Fouquières nous n'avons pas le courage de blâmer; il fallait laisser dormir tous les absurdes bruits touchant la querelle des deux frères. »

Enfin il y avait une suppression, la seule pour laquelle on doive, ce me semble, être sévère. C'est celle qui porte sur les derniers vers d'André, écrits, disait-on, au pied même de l'échafaud :

1. Voici le passage; il s'agit d'un portrait d'enfant par Isabey : « On remarque parmi les plus jolis desseins de M. Isabey la figure en pied d'un enfant qui porte dans ses deux mains un énorme paquet de fleurs roses. Cette association des couleurs du printemps et des grâces de l'enfance rappelle et rassemble des idées d'espérance. Au milieu du bouquet, l'auteur a jeté de jolies fleurs bleues; l'ensemble de cette composition est du plus riant effet. Ces fleurs se nomment en allemand : *Wergiss mein nicht* — (ne

Digitized by Google

Avant que de ces deux moitiés
Ce vers que je commence ait atteint la dernière,
Peut-être en ces murs effrayés
Le messager de mort, noir recruteur des ombres,
Escorté d'infâmes soldats,
Remplira de mon nom ces longs corridors sombres.

. . . . . .

Cette ligne de points, ce vers suspendu et sans sa rime, faisait un effet tragique. Eh bien! il paraît que non-seulement il a sa rime dans le manuscrit, mais que la pièce continue, et cette continuation, c'est l'iambe qu'on a imprimé à part : *Quand au mouton bêlant*, etc. Le premier éditeur a trouvé mieux de couper la pièce en deux, de supposer que les premiers vers avaient été les derniers, et qu'André Chénier avait été interrompu brusquement par l'appel funèbre. Il est certain que cela faisait mieux ainsi. Mais il y a là un petit charlatanisme qui, mêlé au souvenir d'une catastrophe sanglante, choque singulièrement. Pour moi, j'avoue que je pardonne de très-bon cœur les menus forfaits qui ont été reprochés à M. de Latouche, comme d'avoir failli très-involontairement, ainsi qu'on l'a vu, amener la suppression du *Constitutionnel*, et même plus tard *d'avoir ri* à la pensée qu'il aurait pu être la cause de cette catastrophe. Je lui pardonne également d'avoir écrit dans la *Revue de Paris* de 1829 son virulent article sur la *Camaraderie*, article dont quelques camarades n'ont peut-être pas encore perdu le souvenir. Mais ce dont il faut, je crois, le blâmer rigoureusement, c'est ce petit changement, cette simple transposition, cette suppression d'une rime. Il y a là une profanation.

Enfin, en 1839, M. Sainte-Beuve publia, d'après les manuscrits, de nouveaux fragments, quelquefois un vers isolé, une note de Chénier. Ce travail, fait avec beaucoup de goût et un sentiment profond de cette poésie si pénétrante, était du plus haut intérêt; il est reproduit dans l'édition monumentale que vient de publier M. Becq de Fouquières.

Le nouvel éditeur a eu l'excellente idée de recueillir, surtout dans les poëtes grecs, les passages visiblement imités par Chénier. Pour cela, il a dû lire tout ce qui nous reste de ces poëtes, et l'on est confondu de l'immensité du travail qu'il s'est ainsi imposé par piété pour

m'oubliez pas). » (Cité par M. Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, t. III. p. 377.)

Comprenez-vous? Il paraît qu'il s'agissait ici du roi de Rome; mais il fallait être bien fin pour s'en apercevoir, et bien ombrageux pour s'en formaliser.

Digitized by Google

la mémoire de Chénier. On est bien plus surpris encore quand on apprend que l'auteur est un ancien officier, jeune encore. Helléniste, militaire et homme de goût, voilà trois qualités qui ne s'étaient pas trouvées réunies à ce degré du moins, depuis Paul-Louis Courrier. Au reste, André Chénier lui-même avait été tout cela.

C'est toujours une entreprise fort délicate que de signaler des imitations là où il n'y a peut-être qu'une réminiscence très-involontaire et souvent rencontre fortuite[1]. Mais André Chénier nous a tant de fois initié lui-même aux secrets de son art si inspiré et si savant, les curieuses notes publiées par M. Sainte-Beuve le montrent si souvent préoccupé de tel ou tel vers antique dont il essaye la traduction en s'en réservant le *placement*, qu'avec lui on n'a guère à courir les risques ordinaires des commentateurs qui veulent partout voir des imitations, et en profitent pour faire étalage de leur érudition. L'érudition de M. Becq de Fouquières est sobre autant que forte, et peut-être aurait-il pu, en quelques endroits, multiplier ses rapprochements. Il ne l'a pas voulu, et sans doute il a bien fait. Il s'en est tenu aux imitations évidentes, incontestables. Tel qu'il est, ce remarquable travail contient l'essence de la poésie grecque; je ne conçois pas d'initiation plus aimable et plus sûre à cette poésie si originale et si vive, qu'une étude d'André Chénier appuyée de ce commentaire. On a le miel de l'abeille, et tout à côté les fleurs où elle l'a puisé.

Ce commentaire était nécessaire, d'ailleurs, pour l'intelligence d'André Chénier. Les allusions mythologiques abondent dans ses vers, et la mythologie qu'il emploie est bien celle des Grecs, c'est-à-dire très-peu semblable à celle qui s'enseigne dans les manuels à l'usage des maisons d'éducation : cette dernière mythologie, beaucoup plus régulière que l'autre, se ressent surtout de notre habitude

1. J'en citerai un exemple. Tout le monde connaît les vers de Lamartine:

Et tu veux qu'éveillant encore
Des feux sous la cendre couverts,
Mon reste d'âme s'évapore
En accents perdus dans les airs.

Feuilletant un jour la correspondance de Favart, je tombai sur des petits vers galants adressés par lui à Sophie Arnould, et j'y trouvai ceci :

Qu'avec tes sons voloptueux
Mon reste d'âme s'évapore.
(Édition de 1808, tom. III, p. 296.)

Ce vers ne semble pas de ceux où deux poëtes peuvent se rencontrer sans se copier. Et pourtant je doute fort qu'il y ait là une imitation ou un plagiat. Il est probable que Lamartine n'a pas lu Favart.

Digitized by Google

de classer toutes choses. Par exemple, on sait que les Muses, même chez les Romains, présidaient aux arts et aux sciences en général; point d'attributions spéciales pour chacune d'elles : elles étaient sœurs, et les poëtes ne faisaient entre elles aucune distinction. C'est ainsi que dans une ode, Horace remerciera Melpomène de lui avoir donné le génie lyrique; que dans son épopée, Virgile invoque Érato, dans ses églogues, Thalie, etc. Nous avons régularisé tout cela, et mis l'ordre au milieu de cette anarchie de l'antique Parnasse. Melpomène, depuis deux siècles, préside à la tragédie, Thalie à la comédie, etc.; point de conflits de pouvoir, point d'empiétements à craindre; c'est organisé comme une administration. Malheureusement, André Chénier avait étudié le paganisme chez les païens, et sa mythologie est si vieille qu'elle semble étrange, et demande à tous moments des commentaires. De là la nécessité de notes explicatives, aussi bien que pour les allusions de toutes sortes qui se rencontrent dans ses poésies. C'est ce qu'a fait M. de Fouquières avec beaucoup de science et de goût.

Il y a un point où je ne suis pas de l'avis du savant et ingénieux commentateur, et ce point a ici son importance. L'ïambe, la forme adoptée par André Chénier pour ses vigoureuses invectives, a été bien souvent reproduite depuis par Auguste Barbier et par beaucoup d'autres modernes. Ce rhythme si heureux, si frappant, a été accepté sous ce titre. Si l'on eût été plus curieux, on se serait demandé d'où vient ce nom d'*ïambe*, appliqué par André Chénier à ce genre de poésies. M. Becq de Fouquières, qui, au sujet de son poëte bien-aimé, a toutes les curiosités légitimes, s'est posé cette question, et voici comment il y répond :

« Les Grecs appelaient vers ïambique le vers composé de pieds appelés ïambes. Le mot ïambe était synonyme de vers satirique, parce que les vers satiriques étaient généralement écrits en vers ïambiques; appliqué aux pièces d'André Chénier, ce mot n'a plus de sens, puisque les vers dont elles se composent n'ont aucun rapport avec des vers ïambiques. L'innovation qu'André introduisait dans la poésie française avait une autre raison d'être. Les Grecs se servaient du vers hexamètre (dactylique) dans le poëme épique et dans l'idylle; mais ils avaient senti que lorsque la poésie devient l'expression de sentiments, de passions personnelles, elle doit, tout en n'abandonnant pas son caractère de grandeur, de dignité, s'approcher cependant de l'enthousiasme lyrique. Une mesure plus vive, un rhythme plus varié, plus expressif, étaient donc nécessaires; on les obtint par la succession perpétuelle de deux vers inégaux, du dactylique hexamètre et du dactylique pentamètre. C'est ainsi, avec le vers héroïque

Digitized by Google

et le vers élégiaque, que les Grecs composèrent leurs élégies, et que Tyrtée enflammait les guerriers. Les Latins prirent ce système des Grecs.... En l'introduisant dans la poésie française, c'était réellement l'élégie lyrique que créait André Chénier. »

Je ne crois pas que l'ïambe de Chénier soit une imitation du distique élégiaque des Grecs, auquel il ne ressemble que par l'alternative d'un grand et d'un petit vers. Voici comment j'expliquerais ce nom d'ïambe donné par le poëte au rhythme dont il semble l'inventeur.

Les Grecs, et à leur imitation les Latins, avaient un autre mètre ïambique que celui dont parle M. de Fouquières. C'est celui qui se compose de deux vers, comme l'ïambe de Chénier. Il était consacré à l'invective, et Horace s'en est en effet servi dans quelques pièces satiriques de ses épodes. Lisez les vers suivants, en les coupant comme des vers français, et vous y retrouverez l'ïambe d'André Chénier.

Quid im | meren | tes hos—pites | vexas, | canis,
Igna | vus ad | versum | lupos?

Salut, divin triomphe, entre dans nos murailles,
Rends-nous ces guerriers illustrés...

On le voit, si l'on ne tient compte que du nombre des syllabes, c'est exactement le même mètre chez les anciens et chez le poëte français. Je soumets cette explication à M. de Fouquières. Presque partout, d'ailleurs, il est difficile de ne pas être de son avis et de ne pas se laisser mener par un guide si sûr. Ce travail aura la récompense la plus douce qu'on puisse espérer en pareil cas : le nom du commentateur restera attaché à celui du poëte. Une notice bien faite et qui n'a rien omis précède le volume. Peut-être pourrais-je y relever deux ou trois points où je ne serais pas de l'avis de l'auteur. En tous cas, je n'y blâmerais pas un rapprochement qui a fort choqué le *Constitutionnel* et la *France*. Dans une page éloquente qui termine dignement la notice sur André Chénier, M. Becq de Fouquières enveloppe dans une égale réprobation « le despotisme des Césars et des Collot-d'Herbois. » La *France* déclare ne pas bien comprendre « la portée de ces quelques lignes, » et elle ne voit, « dans cet accouplement de César et de Collot-d'Herbois, qu'un ingénieux moyen de niveler le démagogue et le César, en comparant la pourpre sanglante du premier à la pourpre glorieuse du second. » D'abord, M. de Fouquières pourrait répondre qu'il a parlé, non de Jules César, mais des Césars, et puis, à l'égard du grand Jules lui-même, sans le confondre d'ailleurs avec ses successeurs, il pourrait s'autoriser de l'opinion d'André Chénier, qui félicite Caton,

Digitized by Google

De n'avoir pas voulu montrer à l'univers
Aux pieds du *crime heureux* la vertu dans les fers.

Quant au *Constitutionnel*, il a cru devoir aussi se scandaliser de cette assimilation, et il s'est écrié en propres termes : « Fi donc! en pareil lieu! dans le temple des Muses! » Pour moi, je l'avoue, j'ai peine à comprendre comment Collot-d'Herbois est indigne de la compagnie de Tibère et de Caligula, de Néron et de Domitien. Si justement exécré que soit le mitrailleur de Lyon, il lui manque au moins ces « *difficultés de famille* » qui se rencontrent dans la vie de presque tous les Césars : il faut convenir que ceux-ci sont plus complets. Pourquoi cela ne saurait-il se dire dans le *temple des Muses?* Est-ce que la Muse de l'histoire serait bannie?

EUGÈNE DESPOIS.

PENSÉES DE J. JOUBERT

Précédées de sa correspondance, d'une Notice sur sa vie et ses travaux, par M. PAUL DE RAYNAL, et de jugements littéraires de MM. Sainte-Beuve, de Sacy, Saint-Marc Girardin, Gérusez et Poitou [1].

Avant de commencer à parler de Joubert, je dois au lecteur une petite confession; c'est que je n'ai jamais pu me plaire à la littérature des sentencieux et des maximateurs. Il m'a toujours semblé qu'un homme qui s'exprimait par phrases détachées et concises, fût-il d'ailleurs un grand esprit, était tout le contraire d'un écrivain. Il y a toujours, en effet, dans un écrivain, quel qu'il soit, un peu du poëte et un peu de l'avocat. Il aime les développements : après avoir posé sa thèse, il veut l'orner, la prouver, la défendre; il voit les objections et veut y répondre d'avance; il veut présenter toutes les faces de son idée, pour être plus sûr d'être compris. Ces esprits solitaires qui laissent tomber leurs pensées une à une, comme l'ambre distille ses gouttes, ou comme le chêne perd ses glands, me font l'effet, ou de monstres d'impuissance, ou de monstres de fatuité. Il y a dans cette forme brève et saccadée, si fatigante à la lecture, je ne sais quoi d'impertinent : — « Ramassez cette perle à mes pieds, et travaillez là-dessus tant que vous voudrez; toutes vos réflexions et tous vos dé-

1. Paris, Didier, 1862. 2 vol. in-12.

Digitized by Google

veloppements ne vaudront jamais une goutte de mon élixir. » Quand bien même la Rochefoucauld, sa morale et son caractère ne m'auraient pas été profondément antipathiques, j'avoue que cette forme gourmée, pincée, pédantesque m'aurait toujours rendu difficile la lecture de son livre; et encore je ne suis pas bien sûr de l'avoir jamais lu tout entier. Qu'on ne me parle pas ici de la Bruyère : le livre de la Bruyère est un ouvrage composé, déduit, méthodique, et où la pensée suit sa pente de paragraphe en paragraphe. Quand Boileau a dit que la Bruyère s'était épargné la difficulté des transitions, il n'avait fait attention qu'à l'art visible et, pour ainsi dire, matériel. Il n'y a de séparé que les paragraphes, la transition est dans la pensée.

Dans le livre de J. Joubert l'ordre est artificiel; il est entièrement du fait de l'éditeur, et lui-même convient qu'il lui en a coûté plusieurs années pour opérer un classement méthodique, pour choisir entre diverses leçons la plus heureuse et même pour rassembler les membres d'une même pensée épars sur différents carnets. C'est donc un cahier de notes et non un *recueil* de pensées que Joubert à laissé à publier à ses amis; et j'avoue qu'en raison des préventions dont je me suis confessé plus haut, je suis bien aise de l'apprendre. Joubert eût-il publié de son vivant ces pensées éparses? Attendait-il un éditeur? On nous dit que oui, en s'appuyant de ces quelques lignes trouvées parmi ses notes : « Si je meurs et que je laisse quelques pensées éparses sur des objets importants, je conjure, au nom de l'humanité, ceux qui s'en verront les dépositaires de ne rien supprimer de ce qui s'éloignera des idées reçues..... » En fallait-il davantage, « nous dit l'éditeur, M. Paul de Raynal, pour prouver qu'il avait compté sur l'avenir....? » Je ne dis pas non. Il est possible que Joubert, en songeant au rôle qu'il avait tenu dans la société, à l'importance de ses relations et de ses amitiés, ait prévu que ses manuscrits tenteraient un jour un éditeur. Mais peut-être avait-il autant de sujet de le craindre que de l'espérer. Il est bien tombé, heureusement pour lui; et assurément aucun legs littéraire ne pouvait trouver ni des mains plus pieuses, ni des patronages plus illustres. Mais que ne pouvait-on appréhender d'une main moins délicate, d'un dévouement moins intelligent?

Joubert croyait-il avoir fait un ouvrage, pensait-il à ses publications lorsqu'au conseil de Fontanes, qui lui recommandait d'écrire chaque soir le résultat de ses méditations du jour, l'assurant qu'il finirait ainsi par faire *un beau livre sans s'en douter*, il répondait : « Cela serait assurément fort agréable; mais pour peu que je continue, je ne ferai qu'un livre blanc [1]. » Ses notes, comme sa cor-

1. *Lettre XXXIV*e, à madame de Beaumont.

Digitized by Google

respondance sont pleines de ce sentiment de regret et d'impatience d'un homme qui a conscience d'une lacune dans ses facultés et dans son éducation littéraire : — *Le ciel n'avait donné de la force à mon esprit que pour un temps, et ce temps est passé. — Je suis propre à semer, mais non pas à bâtir et à fonder. — Le ciel n'a mis dans mon intelligence que des rayons..... — Je suis comme une harpe éolienne, qui rend quelques beaux sons, mais qui n'exécute aucun air..... — J'ai souvent touché du bout des lèvres la coupe où était l'abondance; mais c'est une eau qui m'a toujours fui. — Mes idées, c'est la maison pour les loger qui me coûte à bâtir.* — « Il y a, nous dit l'éditeur, il y a dans les livres *une pâte*, si je puis dire, *vulgaire et sans saveur*, qui sert de lien aux idées de l'écrivain, un métal plus ou moins précieux où s'enchâssent les diamants et les perles. Lui, dédaignait de s'en servir..... » Hélas! cette *pâte*, c'est la pensée même dans ses fluctuations, c'est la substance des idées de l'auteur déroulée et développée selon le rhythme naturel des opérations de l'esprit; c'est le style enfin, si le style n'est autre chose que les habitudes d'une pensée en marche..... « Peut-être, nous dit-on encore, le livre qu'il méditait était-il impossible à ses efforts; peut-être cet élan de tous les moments vers une perfection idéale et suprême avait-il porté sa pensée si haut, qu'il ne pouvait plus descendre aux pratiques du métier littéraire..... » Erreur : d'abord il n'y a rien de bas dans la pratique d'un *art* (qui est le mot par lequel il convient de traduire ici celui de métier); ensuite si jamais écrivain au monde eut le droit de s'offenser de ce qu'on lui supposât du mépris pour l'art, — pour le métier, si le mot vous plaît, — c'est assurément Joubert. Ses soins, ses méditations, ses plus grands efforts ont eu l'art pour objet, non-seulement la matière abstraite de l'art, mais surtout la pratique, et dans la pratique, le détail. Et c'est sans doute cette recherche du parfait, et du fini dans l'expression, et, pour tout dire en deux mots, du *précis* dans l'*exquis*, qui a arrêté en lui l'abondance, plutôt qu'une impuissance naturelle. Joubert savait ce que c'était qu'un livre; et en compensation du livre conseillé par Fontanes et qu'il ne faisait pas, ou qu'il ne croyait pas faire, nous voyons par sa correspondance qu'il avait un moment songé à deux ouvrages dont il faut regretter la perte. « Ce qui m'occupe, écrit-il à M. Molé, est *peu important*. Je vous en parlerai. Ce sont des caractères ou caricatures littéraires, mais en grand, c'est-à-dire les défauts des écrivains vus et montrés dans leur esprit, et leur esprit mis *en relief, en corps, en visage*. Fiévée et Delalot m'y servent à modeler mes sentiments de déplaisance..... » Il faut lire dans la suite de la lettre le développement de cette idée, qui, conduite avec la lucidité d'esprit et la science d'expression qu'avait Joubert eût immanquable-

Digitized by Google

ment produit un livre curieux et neuf, pour peu que l'imitation de la Bruyère ne l'eût pas réduit à trop de concision (et c'est ce que ferait craindre la brièveté des opinions rassemblées dans le chapitre des *Jugements littéraires*, si toutefois ces jugements ne sont point des notes formulées en vue du travail qu'il préparait).

Le second projet, *le plus important* au dire de Joubert, se rapportait au programme proposé par l'Institut en 1805, et qu'ont traité Chénier et M. de Barante, le tableau de la littérature au dix-huitième siècle. Afin d'éviter les dangers que présentaient à un esprit tel que le sien les vastes proportions d'un *tableau*, Joubert s'était décidé à traiter sous forme de lettres le sujet mis au concours, et il pouvait tirer un heureux parti de ce plan qui offrait à sa pensée les repos et les limites dont elle avait besoin. « Je considérais, écrit-il, le dix-huitième siècle au bout de tous ceux qui l'ont précédé dans la littérature française, c'est-à-dire que je ne voyais en lui que la langue et l'esprit français, parvenus au point où il les a mis, et considérés dans leur cours. Je prenais donc la langue... et je la conduisais de livre en livre, de siècle en siècle, jusqu'à nos jours. Les citations nouvelles, piquantes, utiles, me reposaient et m'aidaient à faire ma route légèrement. » Mais à mesure qu'il avançait sur la route et que le but se rapprochait, de nouveaux horizons se découvraient à l'œil subtil du voyageur; le plan s'agrandissait, se compliquait, les scrupules venaient; et Joubert croyait comprendre que le sujet dans lequel il s'était d'abord renfermé n'était qu'une partie du sujet même : « L'état de la littérature, dit-il, veut dire, en effet, quatre choses : 1° son caractère, par son esprit particulier; 2° ses traits, en quelque sorte, par ses principaux auteurs; 3° son sort, ou la condition dont elle jouit dans le monde; enfin, sa place, ou le rang qu'elle occupe parmi nos autres littératures, dernier aspect sous lequel j'avais d'abord voulu la considérer uniquement. Me voilà donc, depuis trois semaines, occupé des trois premiers points. J'ai *médité* là-dessus une dizaine de lettres, courtes et vives. *Je prépare mes fils;* mais je ne sais ce qui en arrivera; *car le plaisir commence à se passer par trop d'ardeur qui survient.* En tout cas, je n'aurai pas perdu ma peine pour moi. » C'est cela même, et voilà bien le trait de caractère : le plaisir s'éteignant sous l'ardeur du travail. Pour ces natures contemplatives et analyseuses le plaisir suprême est dans la conception. La rêverie est pour elles une telle volupté qu'elle absorbe et épuise toutes les facultés actives. Livre rêvé vaut livre fait; le rêve achevé laisse l'esprit pleinement satisfait, et il ne reste plus que dégoût pour toute besogne, si « charmante » qu'elle puisse être. Esprit voluptueux, plutôt que paresseux, habitué au travail lent,

Digitized by Google

savoureux, loisible de l'inspiration, Joubert devait redouter ce travail violent, ardent, tenace, qui est une lutte de l'auteur avec sa pensée. Ses luttes à lui étaient des dialogues mesurés et méthodiques, tel qu'on peut imaginer la parole de Platon même, de Platon, son dieu et son modèle. Ce que d'autres poursuivent, il l'attendait. Les yeux fixés sur l'immuable azur, il écoutait au dedans de lui-même ses pensées se mouvoir sur le rhythme harmonieux des corps célestes. L'œil de son esprit les suivait, les guettait dans leur marche périodique; et lorsque, arrondies, polies par la vertu du mouvement même, elles lui revenaient parfaites à son gré, il les recueillait et les plaçait dans sa constellation.

Sans doute il faut regretter l'abandon des deux ouvrages auxquels il avait songé. Nous y perdons une caractéristique nette et originale de nos principaux écrivains, tracée par un écrivain qui savait voir, et qui surtout savait voir ce qu'on ne voit pas communément. Nous y perdons une étude originale sur la langue et la littérature au dix-huitième siècle, où la fréquentation familière de Diderot et la contradiction de son esprit naturellement en défiance contre les idées du temps l'avaient fait pénétrer plus avant que tout autre. Mais il eût fallu, pour les conduire à fin, plus de temps et de feu qu'il n'en mettait à tirer de son écrin magique les mots choisis et précieux qu'il enchâssait dans ses proverbes dorés. Il serait intéressant de savoir où il s'est arrêté dans ces deux projets, et si certains paragraphes plus développés que les autres, celui sur la Fontaine, par exemple, le fragment, relativement assez étendu, sur *quelques romans du temps*, le morceau célèbre : *Qu'est-ce que la Pudeur?* si délicatement achevé, et qui se placerait assez naturellement dans un chapitre sur les sentiments en littérature, n'ont point appartenu à l'un ou à l'autre. Ces divers morceaux, et quelques autres, prouveraient, ce que d'ailleurs Joubert a prouvé partout dans sa correspondance, qu'il lui était facile de se mouvoir au delà des proportions d'une sentence. Est-ce seulement la faiblesse de sa santé, ou l'impatience de ses nerfs, qui lui rendait impossible un travail suivi? On nous le dit, et cela est probable. Mais c'est peut-être aussi qu'il avait d'autres pensées et une autre vocation.

Joubert avait horreur de la littérature de son temps, je veux dire du temps où il était né. Venu dans une époque de transition, c'est-à-dire dans une de ces périodes de décadence qui précèdent les révolutions en littérature, son esprit net et délicat, et qui voulait la précision et la clarté comme éléments de la richesse et de l'éclat dans l'art, devait abhorrer justement cette prose languissante et fluente, où l'analogie banale remplaçait la propriété, qui noyait le sens dans

Digitized by Google

l'équivoque et le mot dans la périphrase; cette poésie sans rhythme et sans rime, qui n'était que la même prose encore plus alanguie, encore plus dépravée par le lieu commun et la convention. Il vit des premiers, et peut-être le premier, c'est là son grand mérite et ce doit être sa gloire, quel secours il fallait porter à la langue en désarroi, et comment c'était la *substance* même de la phrase, le mot qu'il fallait régénérer. Les mots, en effet, leur rôle et leur valeur ont été la grande étude, l'étude constante de Joubert. Ils eut en cela la conscience et le sentiment de Paul-Louis Courier qui, dans sa haine pour le style de convention, qu'il appelait le style de cour, voulait aller rechercher dans nos premiers siècles littéraires les forces vives de la langue française. Courier réclamait brutalement le mot propre, Joubert, plus athénien que spartiate, épris de la grâce et de la beauté autant que de la justesse et de la raison, demandait davantage. Il voulait que le mot propre fût en même temps le plus juste, le plus précis et le plus expressif, le plus sonore, le mieux peignant. « L'attention est soutenue dans les vers, disait-il, par l'amusement de l'oreille. La prose n'a pas ce secours; pourrait-elle l'avoir? » Il en doutait; mais il essayait. Et s'il n'est pas le seul, qui dans notre temps même ait poursuivi de tels essais, il se pourrait bien qu'il eût été en mil huit cent le seul qui y pensât. Les écrivains préoccupées de la figure dans les mots, et du son, et du relief, forment tout une famille dont on peut en trouver des représentants à chaque siècle : Remy Belleau et son école au seizième siècle; au dix-septième, la Bruyère et la Fontaine. On a vu dans ces derniers temps l'auteur de *Gaspard de la Nuit*, Louis Bertrand, l'émailleur dijonnais, essayer en ses brèves peintures de concentrer l'effet d'une image en un petit nombre de mots choisis et nécessaires, relevés, sonores, chromatiques, et tenter de se composer une langue pittoresque d'où serait éliminé tout terme abstrait, incolore ou vague. Joubert, moins préoccupé des images des choses que des images des idées, n'allait pas si loin : il se contentait du mot parlant, sans aller jusqu'au mot *voyant* ou rententissant. Ce serait cependant se tromper de moitié, que de vouloir, à cause de cela, le classer absolument parmi les moralistes. Ceux qui rêvent pour lui[1], comme honneur suprême, une place entre Vauvenargues et Nicole (Nicole!), n'ont vu dans Joubert que le philosophe; mais c'est l'écrivain qui l'emporte.

Je serai franc : parmi ces pensées dont on a fait un gros volume, j'en trouve beaucoup d'inutiles, de communes, sans parler des répé-

1. M. Eugène Poitou, dans un article rapporté en tête de cette nouvelle édition des Œuvres de Joubert.

Digitized by Google

titions et des double-emploi. Un lecteur attentif qui marquerait en marge les choses frappantes et saisissantes, les pensées vraiment de bon poids et de bon aloi, laisserait dans certains chapitres (ceux sur les lois, les mœurs, sur la règle et quelques autres) bien des pages nettes. On pourrait relever aussi bien des obscurités, des mignardises; ici de l'afféterie et là de l'emphase. Joubert s'est confessé de la subtilité; c'était le défaut de sa nature, et il ne lui a pas manqué. En tout je crois que les chapitres les plus remarquables du livre sont ceux où il est traité du style, de la composition littéraire, des beaux-arts et de la poésie. Joubert avait prévu par quels moyens la poésie devait se régénérer et se relever des langueurs, de la fluidité et des lieux communs du dix-huitième siècle : « Je suis parvenu à déterminer et fixer à mes yeux les caractères de la poésie et de la versification, de manière à pouvoir, au premier mot, distinguer Lucain et Virgile et à savoir pourquoi les vers de Voltaire, d'Esménard et de quelques autres ne sont pas de bons vers, de véritables vers. Il me semble que je sais très-bien maintenant ce que c'est que la poésie, le poëte et la versification : — *Architecture des mots.* » Les critiques qui, de 1820 à 1840, ont tant reproché à la poésie moderne d'être une poésie *de mots* ne se doutaient pas qu'ils avaient un aîné, — un classique — si avancé dans l'hérésie. — Un poëte de mots, ce n'est pas si peu de chose, répondait un jour Joubert à Fontanes qui croyait maltraiter Lebrun en l'appelant ainsi. Et c'était bien en effet dans l'expression que la poésie était malade après soixante-quinze ans de vers libres, d'épigrammes, de poëmes didactiques et de poésies fugitives. Il n'y a que les sots et les esprits bornés qui croient que la richesse et le soin de l'expression excluent la beauté et la solidité des pensées. On n'a pas vu jusqu'ici beaucoup d'imbéciles être bons ouvriers en poésie; et il n'est pas certain qu'il y ait moins d'idées dans les vers de Ronsard, de Corneille, de Malherbe et de Théophile Gautier que dans ceux des poëtes de l'École *négligée*. Joubert poussait si loin la bonne volonté en ce sens, qu'il va jusqu'à admirer Delille pour « la beauté des sons et des couleurs. » C'était là se contenter de ce qu'on a.

Je pourrais sans doute, de ces articles consacrés au style et à l'art littéraire, au goût, etc., tirer de nombreux et précieux extraits. Il serait toutefois difficile d'en déduire une poétique. J'ai souligné, comme m'ayant particulièrement frappé, les pensées où l'auteur explique : pourquoi son temps n'avait pas de poëtes, p. 229, § LXXXI; pourquoi il est plus facile d'écrire à l'origine des langues que lorsque les langues sont formées, p. 273, § I; ce que c'est que la franchise dans le style, p. 288, § LXXII; par qui la caricature doit être faite, p. 299,

Digitized by Google

§ CXXIX; les inconvénients des plans *trop détaillés*, p. 318, § XCVII; comment la minutie n'est point ridicule, p. 211, § LI; les jugements sur Platon, la Fontaine, Voltaire, Massillon, Balzac, etc., etc Je ne puis résister à la tentation de citer quelques courtes pensées, que je retrouve en feuilletant le livre: — *Il est impossible de danser et de chanter juste sans plaisir.....* — *L'homme qui chante lorsqu'il est seul et pour ainsi dire livré au désœuvrement de la machine, a par cela même dans sa position quelque équilibre, quelque harmonie; toutes ses cordes sont d'accord.* — *Qui n'est jamais dupe n'est pas ami.* — *On échappe à l'odieux par le ridicule.* — *Le peuple hait ses vices dans les grands; mais il aime dans les rois la bonté qui ressemble à la sienne. C'est que la sienne est la meilleure, comme ses vices sont les pires.* — *Le pouvoir est une beauté; il fait aimer aux femmes la vieillesse même.* — *Mettez la poésie d'Homère ou l'éloquence de Démosthènes à la mode, les Français en feront.* — Mais surtout je recommanderai, avec le regret de ne pouvoir le transcrire à cause de son étendue, le dernier paragraphe du titre IV : De la nature des esprits.— *Il est des esprits méditatifs et difficiles*, etc., où Joubert a fait son propre portrait, celui de ses sentiments et de ses idées. La correspondance qui dans cette édition précède les pensées est des plus intéressantes; et, à ne considérer que l'attrait, on serait facilement de l'avis d'un des meilleurs juges de Joubert, M. de Sacy, qui est tout près de trouver ces lettres la meilleure partie du recueil. Pour l'agrément, cela peut être vrai; mais néanmoins l'âme de Joubert, ses idées méditées et travaillées sont dans l'autre partie. Sa correspondance nous montre plutôt son humeur, ses sentiments, ses habitudes. De l'une à l'autre, au reste, de ces deux parties les relations sont nombreuses. On retrouve dans la correspondance la même grâce tantôt calme, tantôt mignarde, la même courte haleine, la même hâte d'abréger en concentrant qui apparaissent dans les pensées; comme on reconnaît dans celles-ci le même esprit de prudence et de mesure, la même appréhension de l'excès et de la fatigue et en quelque sorte le même amour du régime qui se révèlent dans les lettres; c'est dans les deux parts quelque chose, à la fois, de féminin et de sénile. Et en effet, pour cette besogne de vanneur de mots, de dévideur de pensées, de contemplateur patient et calme, la délicatesse d'une femme ne convenait pas moins que la sérénité d'une vieillesse précoce. Femme et vieillard, il y a de l'un et de l'autre dans Joubert. Il semble par moment à travers le babillage un peu précieux des lettres, entre la chute de deux pensées, entendre le badinage de haut ton, la noble coquetterie de langage de quelqu'une des belles vieilles qui survécurent aux épisodes romanesques de la Fronde; madame de Sablé, par exemple. Et ici l'analogie se complète par une

Digitized by Google

certaine conformité de tempérament, par la faiblesse valétudinaire, par la sollicitude, par la peur du rhume et des courants d'air; et aussi, disons tout, par un pareil bonheur d'inspiration; car si madame de Sablé eut la Rochefoucauld, Joubert eut Chateaubriand.

Pour en revenir à ces lettres, elles sont curieuses. Elles abondent en renseignements sinon sur les faits, au moins sur les caractères et sur le courant d'idées de cette société d'élite de madame de Beaumont, de madame de Vintimille, de Fontanes, de Chênedollé, de ce petit groupe qui eut son heure dans l'histoire jusqu'au jour où il s'éclipsa derrière la gloire de l'auteur des *Martyrs*.

Joubert fut le doctrinaire du groupe. Et il est certain que ses confidences jettent une vive lumière sur les idées en discussion.

Et puisque voici son œuvre rendue classique, et publiée sous une forme définitive et, comme on disait autrefois, avec toutes les herbes de la Saint-Jean : précédée d'une notice biographique, où l'on peut trouver à chicaner sur quelques points de vue, mais dont il faut honorer le sentiment et le ton pieux et grave; escortée de quatre témoignages considérables, deux fragments de M. Sainte-Beuve, que l'on connaît, un article excellent de M. de Sacy, un autre, de M. Saint-Marc Girardin, un troisième, assez fin, de M. Gérusez, et un quatrième dont je n'ai rien à dire; accueillons-les, et plaçons-les sous le rayon favorable; non pas dans le voisinage du froid Nicole ou du mélancolique Vauvenargues; mais entre Voltaire qu'il détestait, plus pour ses dons que pour ses œuvres, et Chateaubriand dont l'audace ne l'effraya point.

Le Platon du Consulat fera bonne figure entre Lucien et Hérodote.

CHARLES ASSELINEAU.

RÉMINISCENCES.

Sous le titre modeste de *Réminiscences* [1], M. Coulmann vient de nous donner le premier volume de ses *Mémoires*. Ces souvenirs racontent très-simplement et sans aucune prétention littéraire, une vie qui, sans avoir des droits à une place dans l'histoire, a été utilement et honorablement employée à servir son pays. Nous les avons lus

1. Chez Michel Lévy,

Digitized by Google

avec grand intérêt, et cette lecture nous a fait concevoir pour l'auteur une véritable estime.

Les livres de ce genre deviennent bien rares, et c'est dommage. Les mémoires ne sont guère plus aujourd'hui que les plaidoyers d'hommes politiques cherchant à prouver leur infaillibilité à la génération même qui a vu leurs erreurs, ou les mascarades biographiques d'aventuriers des deux sexes qui procèdent par anticipation à leur propre canonisation, faute de pouvoir compter sur la postérité. Mais ce livre que chacun de nous pourrait écrire — l'histoire de sa propre vie — ce livre que la plume la plus modeste pourrait rendre intéressant, si elle voulait être réellement sincère — bien peu de gens le donnent au public. M. Coulmann n'a point fait une biographie complète, et il semble n'avoir songé à recueillir ses souvenirs que dans un âge assez avancé. Ce sont donc plutôt des esquisses détachées que le tableau d'une vie. Aussi qu'il le dit lui-même, « les brumes du temps couvrent vite le passé, et quand on est jeune, se fiant à sa mémoire, on songe trop peu à retenir et à collectionner. » Né sous le Directoire, la jeunesse de Coulmann se passa au milieu des amis et des soutiens de l'Empire, et ses liens de famille et ses premiers attachements lui inspirent encore aujourd'hui des absolutions et même des approbations contre lesquelles la Revue doit protester. A la Restauration, les promesses de la liberté politique, et un peu le bonheur d'écrire dans les journaux — quitte même à y faire l'éloge des brochures monarchiques de M. de Chateaubriand — exercèrent leurs séductions sur ses dix-huit ans. Il est difficile de laisser voir plus naïvement les inconstances politiques d'un jeune homme à une époque où la France entière fut inconstante. Puis il entre en relations d'amitié avec les principaux membres de l'opposition libérale, devient maître des requêtes en 1830, et enfin député. Du reste la carrière personnelle de l'homme importe peu; il suffirait d'avoir eu le goût des nobles amitiés, et la curiosité naturelle à tous les esprits élevés, pour avoir aujourd'hui des souvenirs précieux quand on est né au siècle dernier. Songez ce que c'est que de pouvoir se rappeler la conversation intime d'un homme comme Denon, par exemple, qui vous disait : « J'ai dû à madame de Pompadour d'être mis à la tête du cabinet des pierres gravées du roi; » ou bien encore : « Quand je revins, en courrier, de Pétersbourg, où j'étais gentilhomme d'ambassade et peu en faveur auprès de l'impératrice Catherine, je demandai, en passant à Potsdam, à faire ma cour au grand Frédéric qui voulut bien agréer ma demande ! »

Le goût des lettres et quelques publications heureuses de jeunesse firent admettre M. Coulmann dans la société littéraire de la Restau-

Digitized by Google

ration. Il a cultivé surtout toutes les muses de ce temps, où il y avait des muses charmantes, comme Delphine Gay et madame Tastu. Il consacre bien des pages, entre autres, à madame Dufrénoy, muse un peu oubliée aujourd'hui, et qui, même sous la Restauration, n'était déjà plus jeune. Les lettres qu'il nous donne d'elle, malgré le petit cachet d'afféterie que son temps y a imprimé, sont charmantes; il faudrait savoir gré à M. Coulmann de ses *Réminiscences*, quand ce ne serait que pour y avoir donné place à cette aimable mémoire.

CHARLES LACOMBE.

Digitized by Google

LE SPHINX

A quoi songes-tu, sphinx étrange?
Ton pur profil, sur le ciel bleu
Que le nuage cuivré frange
De ses ardents festons de feu,

Se détache impassible et morne. —
Depuis plus de quatre mille ans
Dans l'immense désert sans borne
Tu plonges tes yeux vigilants.

Le regard perdu dans l'espace,
Demandes-tu le grand secret
A l'oiseau fugitif qui passe
Et fuit au loin prompt comme un trait;

Au palmier dont le tronc se penche;
Au simouun qui roule en sifflant
Ses tourbillons de poudre blanche
Qui cinglent et fouettent ton flanc?

— Sous tes pieds dorment enfouies
Des villes et des nations
En un seul jour évanouies
Avec leurs générations.

Blêmes sous leurs linceuls de sable
Sommeillent des peuple de rois;
Leur gloire était impérissable...
Ils gisent inconnus et froids.

Contemporain des premiers âges,
Débris d'un monde enseveli,
Seul, immuable, tu surnages
Plus haut que l'insondable oubli.

Digitized by Google

L'oubli! cette mer de ténèbres,
Gouffre vertigineux, sans fin,
Plein d'épouvantements funèbres
Qui font reculer l'œil humain!

Sur ta croupe de granit glisse
Et s'émousse l'ongle du temps;
Ton sein a gardé son grain lisse,
Ses contours fermes et saillants.

Jamais ta paupière affaissée,
Cédant à l'engourdissement,
Sur ton œil ne s'est abaissée
Pour le voiler un seul moment.

Sphinx, énigme du passé sombre,
Muet dans l'immobilité,
Écoutant s'épancher dans l'ombre
Goutte à goutte l'Éternité,

Attends-tu l'heure solennelle,
L'heure si lente du réveil,
Alors que déployant ton aile
Tu secoûras ton long sommeil,

Et sous leurs cryptes endormies
Ta voix, par un cri surhumain,
Fera tressaillir les momies
Pour le grand jour sans lendemain?

CHARLES GANNEAU.

Digitized by Google

REVUE DES THÉATRES

Bien souvent j'ai entendu Stendhal,—un des esprits les plus sincères et les plus indépendants de notre temps,—soutenir cette thèse: que la comédie est impossible au dix-neuvième siècle. Il s'en prenait à la Révolution de 1789, qui, en supprimant toutes les castes et en confondant en une seule toutes les classes de la société pour en faire la *nation*, avait, disait-il, effacé les caractères. Cette opinion trop absolue sentait le paradoxe.

Il est certain que, dans les siècles passés, les ridicules sautaient aux yeux et s'étalaient complaisamment jusque dans la rue. On les voyait venir de loin sous l'habit à paillettes du marquis, sous la veste mordorée du traitant, sous le petit collet de l'abbé, sous la perruque à marteaux du procureur ou l'habit de droguet du simple clerc. Chaque profession se distinguait des autres par son costume, son langage, ses airs et son ton particuliers. Au premier coup d'œil, on savait à qui l'on avait affaire, et le modèle, sans y songer, posait devant vous. Qu'on se figure Lesage à la recherche de son insolent financier; il l'a bientôt démêlé dans la foule des passants; il le suit pas à pas, l'écoute parler, prend note du geste et de l'intonation, et rentre chez lui avec tous les matériaux nécessaires pour créer son type impérissable de *Turcaret*.

Le métier d'observateur, depuis la grande révolution du siècle dernier, est devenu plus difficile. Tous les hommes semblent vivre de la même façon, et l'on conçoit que Stendhal ait pu croire que le sens comique, si éveillé qu'il fût en France, ne réussirait plus à percer cette enveloppe uniforme sous laquelle toute individualité disparaissait. Cependant, avec le temps, on a fini par s'habituer à pénétrer au delà de cette surface. Sous ces figures semblables en apparence, l'homme se retrouve toujours, avec ses vices et ses passions. Il n'y a qu'à gratter l'écorce. A la vérité, il faut se donner plus de peine; mais n'est-ce pas un plaisir de chercher, quand on est sûr qu'il y a

Digitized by Google

des découvertes à faire? Déjà quelques essais ont prouvé que la comédie pouvait renaître. A défaut de ces types particuliers, au moyen desquels les anciens maîtres représentaient une classe entière de la société, on a observé de près certaines catégories de gens, certains groupes de personnages; on les a exposés sur la scène assez fidèlement pour que le public les reconnût. Enhardie par ces premiers succès, la comédie, sentant bien qu'elle tient un filon, s'y attache et le suit avec persistance. Elle étudie, elle tâtonne encore, souvent gênée par l'élément du drame, dont elle a peine à se débarrasser, cherchant une voie nouvelle, qui n'est plus celle de notre comédie classique, mais qui semble remonter vers la plus ancienne de toutes les comédies, celle d'Aristophane. Les titres seuls de ces récentes tentatives indiquent parfaitement la route où l'art dramatique s'engage : *les Effrontés*, *les Fous*, *les Ganaches*. Dans peu de jours, M. Émile Augier va, dit-on, livrer au public un ouvrage du même genre. Pour être juste, il faut remarquer que M. Barrière avait pris l'initiative, dans ses *Filles de Marbre* et ses *Faux Bonshommes*. Ce dernier ouvrage surtout, complétement dégagé de l'élément mélodramatique, contenait des caractères fortement tracés et un acte entier vraiment beau. Le jour où, pour la première fois, on a représenté cette scène du troisième acte des *Faux Bonshommes*, dans laquelle un père avare et intraitable baisse pavillon devant son gendre qui, pour le dompter, fait semblant d'être bien plus cupide et plus intraitable que lui, ce jour-là, le spectateur inconnu qui, jadis, éleva la voix du fond du parterre pour encourager l'auteur des *Précieuses ridicules*, aurait pu s'écrier encore, s'il se fût trouvé au Vaudeville : « Courage, Barrière ! Voilà de la vraie comédie. »

Depuis lors, M. Barrière, comme s'il s'était désorienté, néglige la comédie pour retourner au drame. Il y a de charmantes scènes dans les *Ivresses;* mais la plupart appartiennent aux rôles épisodiques, et le fond du sujet serait difficile à admettre, s'il n'avait pour soutien le beau talent de mademoiselle Fargueil. Georges de Limours, orphelin de père et de mère, livré à lui-même par un tuteur indifférent, s'est trouvé maître de sa fortune et de ses actions dans l'âge des *ivresses*. En Italie, Georges s'est épris d'une grande cantatrice, et il l'a épousée. Ce n'est pas pour lui que ce mariage a mal tourné, mais pour sa femme. Un soir que Paula s'apprêtait à chanter le morceau préféré de son public idolâtre, un coup de sifflet lancé par un envieux, lui a causé une émotion si vive et si douloureuse qu'elle en a perdu sa voix. Dans ce moment, madame de Limours était enceinte, et la petite fille qu'elle a mise au monde se trouve muette. On serait tenté de chicaner sur cette physiologie de fantaisie, si elle ne donnait lieu à une

Digitized by Google

scène où l'on voit l'enfant répondre par une pantomime charmante aux efforts de sa mère pour la faire parler. Revenu en France avec sa femme et son enfant, Georges de Limours mène une vie dissipée. Il tombe dans les filets d'une comtesse de Ronzoff, aventurière russe à laquelle on ne peut pas espérer de plaire à moins d'avoir une grande fortune, et Georges se voit au bout de la sienne, lorsqu'un héritage de huit millions lui arrive à l'improviste. Cette aubaine adoucit fort les rigueurs de la belle étrangère, qui se prépare à tailler en plein drap dans l'héritage de son amant.

Madame de Limours, qui supportait avec douceur le refroidissement de son mari, n'est pas femme à prendre son parti de se voir supplanter par une rivale. Un mouchoir de la comtesse, qu'elle reconnaît dans les mains de Georges, l'éclaire sur sa position. Avec l'impétuosité d'une Italienne, elle court au-devant d'une explication; dans un accès de jalousie et d'indignation elle traite la comtesse en véritable courtisane, et lui jette au visage une poignée de pièces d'or. Cet emportement lui coûterait cher, si elle n'avait pour défenseur André de Fugères, ami d'enfance de Georges. André surveille la comtesse et sermonne le mari avec cette verve amusante dont M. Félix a le privilége. Ces rôles de protecteurs actifs remplacent avantageusement dans la comédie moderne les raisonneurs d'autrefois. La comtesse de Ronzoff réunit ses amis et connaissances, et leur donne une soirée d'adieux où elle leur annonce son brusque départ pour la Russie; Georges de Limours partira tout à l'heure avec elle, ou bien il ne la reverra jamais. Mis ainsi au pied du mur, Georges partirait: mais André de Fugères est là. André connaît les antécédents de la comtesse, c'est pourquoi elle ne l'avait point invité à son bal. Il y arrive sans invitation. Madame de Limours, avertie par André, vient résolûment, tenant sa fille dans ses bras, reprendre possession de son mari. André a dans les mains les armes nécessaires pour ruiner l'intrigante dans l'esprit de Georges, et la balance penche enfin du bon côté. Au moment où les têtes s'échauffent, la petite fille, voyant sa mère décidée à poignarder sa rivale plutôt que de céder, pousse un cri et se met à parler, afin que la satisfaction du spectateur soit complète, et que le repentir du mari infidèle et la vertu de sa femme soient récompensés.

Voilà, en abrégé, le sujet de la pièce des *Ivresses;* autour de cette intrigue, plutôt sombre que dramatique, gravite un nombre considérable de figures épisodiques, dessinées avec beaucoup de talent, mais sur lesquelles l'intérêt s'éparpille. Il y a un couple de petits amoureux ingénus dont les scènes d'aveux, de dépit et de raccommodement occupent beaucoup de place, et ces scènes, parfaitement jouées

Digitized by Google

par mademoiselle Brémond, réussissent trop bien à faire oublier l'intrigue principale. Il y a un jeune duc ruiné qui supporte sa ruine avec une gaieté divertissante. Il y a un petit sot toujours amoureux de quelque donzelle qui se moque de lui, et toujours au désespoir. Il y a un Espagnol, M. Verveda, dont un jeune militaire, M. Richard de Clèves, serre de près la facile moitié. Richard serait capable de tenir tête à un jaloux dangereux, d'affronter un duel à mort ou de parer un coup de couteau à l'espagnole; mais la peur le prend quand le mari déclare nettement que si quelqu'un lui soufflait sa femme, il la lui camperait sur les bras pour toujours. Le personnage le plus original de toute la bande est un vieux célibataire qui fait hautement profession d'égoïsme. M. Guibert raisonne à merveille sur le bonheur de ne se soucier de rien et de ne s'intéresser à personne; mais au troisième acte, ému par les remontrances d'André de Fugères, et touché des chagrins de madame de Limours, M. Guibert sent tout à coup son vieux cœur se fondre, et une larme lui sortir des yeux. Une révolution s'opère en lui; à partir de ce moment, il se démène comme un enragé pour sauver tout ce qui est en danger, secourir et consoler tout ce qui souffre, parer à toutes les difficultés et prévenir tous les malheurs. Ce n'est plus un homme, c'est un chien de Terre-Neuve, comme le lui dit André de Fugères, qui trouve dans ce vieillard un auxiliaire utile et un complice de tous ses bons desseins. Avec ce seul caractère plus amplement développé, on aurait pu faire une petite pièce gaie et touchante à la fois. M. Barrière a ainsi dépensé beaucoup d'esprit et de verve pour faire un ouvrage estimable auquel il ne manque qu'une seule chose, plus d'ordre, et qui pèche par une trop grande profusion d'idées.

Volontiers je demanderais encore à l'auteur quel besoin il avait de mettre dans la bouche du personnage d'André de Fugères une profession de foi religieuse, à la suite de beaucoup de jurons, car André, qui a mené une vie nomade et aventureuse, ne se fait pas faute d'orner son style, comme feu Caussidière, de mots qui ne sont pas dans le dictionnaire. Au moment où il déclare à la comtesse de Ronzoff qu'il l'empêchera d'enlever un mari à sa femme et de jeter le trouble et la désolation dans une famille qu'il aime, André s'écrie : « Et je réussirai, parce que ma cause est juste et que je crois en Dieu ! » La raison est faible. On peut avoir une cause juste, croire en Dieu et ne point réussir dans ses projets. Un Anglais, près duquel je me trouvais assis, murmurait tout bas que cela était *choquant*. Curieux de connaître sa pensée, je l'interrogeai lorsque le rideau baissa : « Il faut vraiment, me répondit-il, qu'on soit bien impie dans votre pays pour que le personnage de la pièce qui représente l'honnête homme

Digitized by Google

se recommande au public en affirmant qu'il croit en Dieu. C'est donc une chose extraordinaire que de croire en Dieu? et tout individu qui oublie de se prononcer sur cet article est donc naturellement considéré comme athée? » Ce *gentleman* avait raison : en voulant faire, hors de propos, une politesse au bon Dieu, et peut-être à la censure, il se trouve que nous prêtons le flanc sans y penser, et qu'un étranger, scandalisé du mot que nous avions cru louable et méritoire, nous accuse en masse d'être des incrédules.

Maintenant il faut, s'il vous plaît, nous transporter dans la petite ville de Quimperlé, au fond de la Bretagne; c'est là que M. Sardou va nous introduire au milieu d'une étrange collection de vieilles gens réunis sous le même toit. L'habitation est mal commode, avec des chambres comme des hangars, de hautes cheminées où l'on brûle des troncs d'arbres, des portes mal jointes, un mobilier gothique assorti aux figures des habitants. Cette maison est l'hôtel de la Roche-Péan, où demeure la famille de ce nom depuis le temps des croisades. Le vieux duc, chef de cette famille, n'a pas moins de quatre-vingt-quinze ans. Il fut brillant dans le siècle passé; ce n'est plus aujourd'hui qu'un vénérable radoteur, qui cite à propos de bottes des historiettes sans aucun intérêt ou des bons mots insignifiants, et retombe ensuite assoupi, le menton dans son jabot de dentelles. Son fils, le marquis, homme à bonnes fortunes du temps de la Restauration, et officier de la garde royale, licencié en 1830, a commencé par bouder le gouvernement de la branche cadette, persuadé que le roi légitime ne tarderait pas à revenir. Il continue à bouder et à attendre. La soixantaine est arrivée; ses cheveux ont blanchi; mais il a conservé les manières élégantes et les formes polies de l'ancienne cour, aussi bien que les préjugés et les convictions politiques du monde où il a passé sa jeunesse.

A côté des burgraves provinciaux de la légitimité se trouvent le burgrave de la République et celui de la bourgeoisie de juillet. Le marquis a pour ami d'enfance Léonidas Vauclin, ex-docteur-chirurgien des armées, athée comme Lalande, matérialiste comme Cabanis, *égalitaire* comme Saint-Just; féroce en paroles, mais bon diable au fond, toujours prêt à se dévouer pour ses amis et à leur rendre mille petits services tout en grondant. Il porte encore les oreilles de chien, la houppelande et le gilet à revers, comme le marquis porte les sous-pieds au pantalon. L'auteur de la pièce, sentant bien que la présence de ce vieux jacobin dans la maison des la Roche-Péan pourrait sembler difficile à admettre, suppose que Vauclin a sauvé la vie au marquis. On a plus de répugnance encore à voir au milieu de gens distingués un ancien marchand de conserves alimentaires, caricature

Digitized by Google

du *bourgeois de Paris*, déjà représenté avec moins d'exagération par l'excellent artiste Geoffroy. Le Fromentel des *Ganaches*, cerveau étroit et cœur racorni, maugréant contre le soleil ou la pluie, aussi bien que contre l'état de choses politique, répétant sans cesse les mêmes mots plats et vulgaires, devrait être aussi insupportable au duc et au marquis qu'au vieux républicain ; ce n'est pas une ganache, c'est un imbécile.

La quatrième ganache est un poëte amateur, probablement auditeur assidu de l'ancien *Athénée* ou membre obscur de la société du *Caveau*, admiré dans l'arrondissement, auteur d'un poëme didactique sur le jeu de domino, en beaucoup de chants, dans la manière de l'abbé Delille, et dont il récite à ses voisins un passage burlesque où l'on remarque l'harmonie imitative si fort à la mode de son temps. M. de Valcreuse est le burgrave littéraire. Pour compléter la collection, il fallait un fossile femelle. C'est une vieille demoiselle, cousine des la Roche-Péan, parente pauvre de la famille, confite en dévotion, c'est-à-dire aigre-douce, méchante, envieuse, langue de vipère, et n'aimant au monde que son petit chien. Mademoiselle de Corbac demeure au troisième étage de l'hôtel, près du docteur Vauclin dont le voisinage l'irrite et lui donne la chair de poule. Au second habite le bourgeois Fromentel. Le premier étage et le rez-de-chaussée sont occupés par le vieux duc et son fils.

Pour faire ressortir ce qu'il y a de gothique dans cette coterie, un jeune garçon se trouve là, et bien fâché d'y être. Fromentel possède un fils digne de lui, fruit sec du baccalauréat ; le jeune Urbain, attendant avec impatience l'héritage paternel, passe les journées au café du *Commerce* et les nuits à l'estaminet. Ce petit drôle nourrit le projet d'aller un jour à Paris fonder un journal de critique. Il ne sait pas sa langue ; mais il a peut-être des raisons de croire que les plus simples notions de grammaire sont inutiles aujourd'hui pour écrire une pièce de théâtre, car il se propose de travailler pour la scène, parce que ce genre de littérature est lucratif, et si on ne veut point de ses élucubrations dramatiques, il s'en consolera en *éreintant* les pièces des autres.

Chaque soir, la maisonnée entière, à l'exception d'Urbain, se réunit dans le salon du premier étage. Le vieux duc s'assoupit dans son grand fauteuil ; la vieille cousine tricote, le poëte Valcreuse pérore devant la cheminée, tandis que Fromentel, Vauclin et le marquis jouent au *whist* à trois, avec un *mort*. Ce whist, dont on nous donne la représentation, est une chose vraiment comique. Tout en maniant les cartes, les trois joueurs causent ensemble, contrairement à la règle du jeu que Fromentel rappelle souvent, sans l'observer mieux

Digitized by Google

que les autres. Cette conversation niaise, décousue, pleine de lieux communs, où chacun tire à soi, où l'on ne s'accorde sur rien, où la raillerie elle-même est insipide, compose une sorte de tableau photographique parfaitement réussi. Quand on a bien divagué, quand on s'est bien contredit à bâtons rompus, que le poëte stupide a récité une douzaine de ses vers et que la dévote a sifflé de loin ses *aparté* venimeux, le marquis se met à fredonner tout bas un air d'opéra-comique du répertoire d'Elleviou. Le vieux duc, à moitié endormi, chante à l'unisson, les deux autres joueurs l'imitent, et voilà toute la bande des vieillards chantant plus ou moins faux, de leurs voix chevrotantes, le morceau charmant de leur jeunesse. Ce quintette rocantin, bien que ce soit simplement un de ces effets comme on en rencontre souvent dans les charades en action, a égayé toute la salle. Le rire gagnant de proche en proche, s'est élevé du parterre jusqu'aux loges. Le spectateur, mis en belle humeur, se trouva ainsi favorablement disposé à écouter la pièce, qui n'était pas encore commencée. C'est à la dernière scène du premier acte que le sujet se laisse enfin entrevoir.

Le notaire de la famille interrompt les chansons et prend à part M. le marquis pour l'entretenir tout bas d'une affaire sérieuse. Il y a longtemps, la sœur du marquis s'est enfuie de la maison pour épouser un honnête homme qui avait le malheur de ne pas être *né*. L'orgueilleuse famille a rayé son enfant rebelle du nombre des vivants; mais cette mésalliance a produit un fruit aimable, une jeune fille, innocente des fautes de sa mère. La jeune fille, orpheline aujourd'hui, vient d'atteindre sa dix-septième année. Il serait affreux de l'abandonner sur le pavé de Paris, exposée à tous les dangers d'un âge si tendre. Le marquis consent à recueillir sa nièce; mais l'approbation du vieux duc est nécessaire, et il faudra le préparer doucement à recevoir sa petite-fille. Le temps presse, dit le notaire. La jeune fille est en route pour Quimperlé; elle va peut-être arriver demain, aujourd'hui, tout à l'heure. Sur ce, on frappe à la porte. C'est mademoiselle Marguerite! En effet, le vieux domestique vient annoncer qu'une jeune fille est là.— Qu'elle attende! s'écrie le marquis embarrassé. — Oui, monsieur le marquis, dans l'antichambre. — Une la Roche-Péan faire antichambre! cela ne se peut pas; qu'on ouvre la porte à deux battants! — Et voilà le marquis en face d'une jolie nièce, toute tremblante, qu'il se voit obligé de rassurer, de consoler et d'embrasser. Au lieu de s'amuser aux précautions, l'oncle conduit sa nièce par la main jusqu'au fauteuil où dort l'aïeul. Marguerite se met à genoux devant son grand-père. Celui-ci, ne sachant trop si ce n'est pas un rêve, aperçoit un jeune visage dont les traits ne lui sont

Digitized by Google

pas inconnus. Il demande ce que c'est. On lui répond que c'est une petite-fille à lui; machinalement le vieillard sourit et ouvre les bras. Marguerite s'y jette, et la paix est signée.

Ce premier acte, très-gai et très-amusant, n'a que le défaut d'être une peinture complétement inexacte des mœurs de la province. Chaque personnage est vrai et connu; mais leur réunion et leur intimité sont le rebours de la vérité. Tout le monde sait que dans les petites villes, plus encore que dans les grandes, le parti de la légitimité fait bande à part, constitue un faubourg Saint-Germain en miniature et ferme dédaigneusement ses portes à la bourgeoisie, à la magistrature et aux gens d'opinions contraires aux siennes. Dans la réalité, cette coterie, composée de figures chargées et disparates, n'existerait pas pendant une semaine. Elle se dissoudrait à jamais dès la première rencontre. Acceptons-la pourtant; elle nous a fait rire, par conséquent la critique est désarmée.

Au second acte, le vieux manoir se transforme par les soins de la jeune fille, dont la présence anime cet intérieur pétrifié. Le marquis s'est pris d'une amitié tendre pour sa nièce, et forme charitablement le projet de la garder le plus longtemps possible. Mais déjà le cœur de Marguerite s'est donné secrètement. Tandis qu'elle était à Paris, triste et malade, un jeune voisin, M. Marcel Cavalier, venait la voir assidûment et lui donner des consolations. Elle l'aime et pense à lui au fond de la Bretagne, sans grand espoir de le revoir jamais. Tout à coup, Marguerite aperçoit ce jeune homme sous les fenêtres de la maison. Que viendrait-il faire si loin de Paris, si ce n'était pour la voir? Marguerite conclut de la seule présence de Marcel à Quimperlé qu'il a deviné son amour et qu'il le partage. La vieille cousine, qui surveille cette jeunesse, remarque aussitôt l'agitation de Marguerite, la surprend en faction à la fenêtre, avise de loin le jeune homme, et s'empresse de dénoncer l'intrigue amoureuse au marquis. Celui-ci observe Marcel; il le voit installé dans le jardin de l'hôtel sur la pelouse de gazon, écrivant on ne sait quoi,—un billet-doux probablement. Afin de prendre l'amoureux au piége, le marquis ordonne qu'on ferme la grille. Cependant, Marcel est tout simplement un ingénieur civil, chargé par une compagnie de chemin de fer de dessiner le tracé de Nantes à Brest. Il entre dans la maison et se trouve en face de Marguerite toujours persuadée qu'il la cherche. Cette méprise donne lieu à une scène délicatement nuancée, dans laquelle la jeune fille, sans le savoir, fait les demandes et les réponses. Marcel, embarrassé, n'ose pas dire que c'est son métier d'ingénieur qui l'amène en Bretagne; il sourit de l'aimable naïveté de Marguerite et lui laisse croire tout ce qu'elle veut, en sorte qu'elle se retire pour lui per-

Digitized by Google

mettre d'adresser au marquis une demande en mariage bien et dûment formulée. Marcel, qui n'entend malice à rien de tout cela, prend son chapeau et s'apprête à sortir, lorsque trois figures grisonnantes et sévères apparaissent devant lui sur le seuil des trois portes. On l'entoure, on lui fait subir un interrogatoire, et l'on découvre que M. Cavalier est le petit-fils d'un ancien intendant de la maison des la Roche-Péan : « Encore un croquant ! » murmure tout bas le marquis. Une grande discussion s'engage dans laquelle on plaide d'un côté pour l'immobilité, de l'autre pour le progrès. Les uns font l'apologie du passé, l'autre celle de l'avenir. Finalement Marcel, sommé de s'expliquer, ouvre son album, montre ses dessins et ses plans, et déclare au maître de la maison que le tracé du chemin de fer rencontre son immeuble et le jette à bas. Dans six mois l'antique manoir sera rasé de fond en comble, et les machines infernales de la civilisation moderne passeront en sifflant sur ses fondations détruites. La nouvelle est un coup de foudre pour le marquis ; mais il prétend se défendre. Il part pour Paris, décidé à remuer ciel et terre et à sauver sa maison. Cette péripétie imprévue qui termine le second acte, est la dernière où se montre le conflit du vieux monde avec le nouveau. Le reste de la pièce n'est plus qu'un petit drame sentimental qui pourrait se passer aussi bien partout ailleurs que dans la maison des la Roche-Péan.

A l'acte suivant, Marguerite est malade, très-malade. Elle ignore comment a tourné l'entrevue de Marcel avec son oncle ; mais ne voyant plus son amoureux, elle pense que la demande en mariage a été repoussée. Vauclin désolé de l'impuissance de son art, épie la jeune fille pendant son sommeil et reçoit, dans un de ces accès de rêverie somniloque fort usités au théâtre, la confidence de l'amour de Marguerite. Il court après Marcel, et le ramène près de la malade. Le marquis arrive de Paris tout juste à point pour s'opposer à l'entrevue ; mais il faut bien obéir au médecin lorsqu'il affirme qu'il y va de la vie. Le marquis cède. — Nouvelle scène entre Marcel et Marguerite, dans laquelle on voit encore la jeune fille faire la demande et la réponse. Cette fois pourtant le jeune homme comprend qu'il est aimé, et cette découverte lui inspire l'amour qu'il n'avait point encore ressenti. Tout irait bien si mademoiselle de Corbac ne se donnait le plaisir d'enlever à Marguerite ses illusions, en lui expliquant ses méprises et en lui démontrant que le jeune homme ne songeait point à elle. Marguerite ne voit plus que la mort qui puisse la délivrer du chagrin et de la confusion qui l'accablent. Vauclin lui a sur toutes choses recommandé de se garder du froid. Elle se traîne jusqu'à la fenêtre et s'expose en plein hiver au contact de l'air extérieur. Heu-

Digitized by Google

reusement Marcel rôdait sous le balcon. Il y grimpe, saisit la jeune fille dans ses bras et ferme la fenêtre. Avant que le rideau tombe, Vauclin a bien soin de nous dire que le cas est grave et qu'il ne répond pas de la vie de Marguerite.

A ce troisième acte, où l'originalité des caractères s'est un peu effacée, succède un dernier acte monotone et languissant. Marguerite est dangereusement malade, et le spectateur n'a plus d'autre crainte que celle de la voir mourir. Au point de vue de l'art, ou, si l'on veut, du métier, ce n'est pas lutter de franc jeu contre les difficultés de la situation, que de mettre simplement le marquis dans l'alternative de perdre sa nièce ou de lui donner satisfaction en la mariant à celui qu'elle aime. Le marquis, d'ailleurs, cède d'autant plus facilement qu'il est revenu de Paris à peu près converti. De son côté, Marcel a fini par devenir tout à fait amoureux de Marguerite. Il ne s'agit donc plus que d'obtenir le consentement du vieux duc, qu'on n'a pas revu depuis le premier acte. C'est le curé de la paroisse, député secrètement par l'athée Vauclin, qui tente dans la coulisse une démarche de conciliation. Une porte s'ouvre, et le centenaire sort de son appartement pour venir donner sa bénédiction aux deux amants.

Pendant toute la seconde moitié de la pièce, comme on le voit, le drame a tué la comédie. Les ganaches ne sont plus que de bonnes têtes grises donnant des soins à une jeune fille triste et souffrante. Tous les caractères faiblissent et se démentent, comme si l'auteur eût oublié les engagements qu'il avait pris avec le public dans l'exposition. Vauclin lui-même fait tout à coup bon marché de son athéisme et de son endurcissement. La malade lui demande si réellement il existe des gens qui ne croient pas en Dieu, et il baisse la tête sans oser répondre. Marguerite, poursuivant son idée, se représente l'homme mourant tout entier, et s'effraye du froid que l'incrédule doit ressentir dans la terre; et Vauclin frissonne comme elle. Apparemment cette innocente enfant s'imagine que la foi tient chaud dans la tombe, et que le thermomètre s'y élève plus ou moins, selon le degré de piété du défunt.

Mais ne plaisantons pas. Dans ce nouvel ouvrage, l'auteur n'a point abusé de ces moyens matériels, de ces nombreux accessoires dont ses premières pièces étaient encombrées. Il a tracé de véritables caractères, observé tant bien que mal les mœurs contemporaines et cherché ses développements dans les sentiments humains. C'est un progrès considérable que je me plais à reconnaître. Les *Ganaches* ne sont encore que l'ébauche d'une comédie; mais le succès que M. Sardou vient d'obtenir doit l'encourager à persévérer dans cette voie, qui est celle de l'art et non de l'industrie dramatique. Les artistes du Gym-

Digitized by Google

nase se surpassent eux-mêmes dans l'exécution de cette pièce. Il n'y a pas un rôle qui ne soit *perlé*, comme on dit en musique.

La réouverture du Théâtre-Lyrique a pris les proportions d'une grande solennité. La salle nouvelle de la place du Châtelet, éclairée par un procédé ingénieux, et inaugurée par une sorte de festival-concert, présentait le plus brillant coup d'œil au lever du rideau. Chacun des artistes groupés sur la scène représentait un des succès de l'ancien théâtre du boulevard du Temple, et le programme de cette première soirée en était une heureuse récapitulation. L'hymne d'inauguration, composée par Charles Gounod, et le prélude de Bach, arrangé par le même compositeur, ont obtenu de vifs applaudissements. La présence de mesdames Viardot, Miolan-Carvalho, Marie Cabel, de MM. Bataille et Monjauze, rappelait les belles soirées d'*Orphée*, d'*Oberon*, des *Noces de Figaro*, de l'*Enlèvement du sérail* et de *Faust*. Pour l'avenir, on peut s'en rapporter à l'habile direction de M. Carvalho. Voilà les théâtres au grand complet, et les plaisirs de Paris assurés pour l'hiver.

PAUL DE MUSSET.

Digitized by Google

REVUE DU MOIS

I

Dans le monde physique comme dans le monde moral la tempête s'est déchaînée; nos côtes ont été semées de débris, tandis que dans la sphère des orages politiques ce qu'on s'accorde à nommer le vent des révolutions a jeté sur les rivages de l'exil un pilote malhabile de plus : mais ni les désastres matériels, ni la déchéance du roi Othon, ni les coups d'État prussiens, ni même les bulletins du Mexique n'ont réussi à faire oublier un seul jour un pauvre soldat vaincu, blessé et hier encore prisonnier! Garibaldi, malgré tout, a continué à tenir sa place dans l'attention publique, et c'est peut-être encore de lui, à tout prendre, qu'on s'est le plus occupé ce mois-ci. C'est que l'héroïsme est rare aujourd'hui, bien que la bravoure soit chose si commune, et ce n'est pas certes en sa qualité de héros qu'on eût pu lui faire concurrence à Athènes ou à Berlin. Les bulletins de la Spezzia ont donné lieu à des alternatives de crainte et d'espérance qui, à l'heure où j'écris, n'ont encore fait place à aucune certitude. Les Anglais ont cru le blessé sauvé quand ils lui ont envoyé le docteur Partridge, les Français se sont rassurés en le voyant entre les mains de M. Nélaton, puis tout le monde l'a cru perdu quand on a su qu'il y avait eu une consultation de dix-sept médecins.

Malheureusement, les vies très-précieuses sont souvent mises en danger par les hésitations et les scrupules de ceux qui en répondent devant le public, toujours prêt à blâmer en présence d'un résultat fâcheux, et il se peut qu'un soldat obscur eût déjà guéri de cette blessure dont Garibaldi devra peut-être mourir. Mais quelle que soit l'issue de cette maladie, la sympathie universelle qui s'est manifestée à son occasion vient encore une fois donner raison à l'historien Macaulay. On cesserait, dit-il, de reprocher au peuple son inconstance, si on la comparait à celle des aristocraties et des princes. La populace elle-même, que l'on peut avec justice accuser de souvent mal choisir ses favoris, ne les abandonne pas aussi facilement qu'on se plaît à le dire. La popularité arrivée à un certain point revêt un caractère presque indélébile. La mort même est impuissante à la

Digitized by Google

détruire : elle la transporte, en l'ennoblissant, dans la légende. On peut être assuré que les traditions populaires raconteront les exploits du héros Garibaldi bien longtemps après que les rois qui se succéderont sur le trône incontesté de l'Italie unie auront oublié que Naples et la Sicile ont été apportés en don par le prisonnier du Varignano. Il est assez singulier, du reste, que ce ne soit pas ceux à qui la vie de Garibaldi importe le plus qui témoignent le plus de sollicitude pour sa conservation. Il est beaucoup de gens qui, en tous pays, suivent avec anxiété le progrès de son mal, et qui sont cependant persuadés qu'il ne pourra désormais rendre aucun service à la liberté italienne, tandis que le gouvernement, qui ne doit pas se dissimuler que cette mort lui porterait un coup presque irréparable, semble à peu près indifférent.

Après avoir accordé cette première mention à celui qui a si justement occupé la première place aux yeux du public, il faut bien rentrer chez soi et chercher ce qu'il peut y avoir à dire. C'est un peu à contre-cœur que je m'y décide, malgré tout mon patriotisme. « Mon chez moi ! » me disait un jour un homme à qui je reprochais de ne pas assez se plaire dans son intérieur, « mais je l'adore ! Ce n'est que de là que j'aime à partir. » C'est un peu le sentiment de la *Revue*, qui trouve souvent, elle aussi, que le chez-nous serait surtout bon comme point de départ. Une fois partie, elle ne demanderait pas mieux que de rester en voyage, où l'on est toujours un peu plus à l'aise. A l'intérieur on est arrêté par mille choses. Il y a d'abord celles que tout le monde sait, puis celles que personne ne sait, pas plus le chroniqueur que les autres; celles que l'on dirait bien si l'on savait tout, enfin, celles qu'on sait bien mais dont on ne pourrait pas tout dire. De tout cela, il vaut mieux ne pas parler. Dans ce moment-ci il y a la disette. En dehors des démolitions et des reconstructions qui vont leur train, et des théâtres qui se réorganisent à l'envi pour la campagne d'hiver, il ne se fait rien à Paris. Il n'y a guère à raconter de lui que ses conversations — encore celles-ci sont-elles peu animées. Le Parisien actif, militant, revient à peine de ses vacances. Le Parisien oisif et causeur des salons est encore à la campagne jouissant du brumeux été de la Saint-Martin. Tous les ans, il rentre en ville un peu plus tard, et, le confort toujours croissant des habitations de campagne aidant, il ne faut pas désespérer de le voir un jour invoquer l'été de la Saint-Sylvestre comme prétexte à prolonger ce que les chroniqueurs attitrés du *sport* et de la *fashion* se plaisent à nommer dans leur langage élégamment exotique la *villégiature*.

Dans ce monde-là le duel tout récent de M. le duc de Grammont-Caderousse et de M. Dillon, dans lequel ce dernier a été tué, vient de

Digitized by Google

remettre sur le tapis la question si controversée des duels, — question que les arguments et la raison ne trancheront jamais. « Et la raison n'est pas ce qui règle l'amour, » a dit un poëte : elle ne règle pas davantage, hélas ! la haine, ni la colère, ni l'amour-propre froissé, ni même la coutume. On est même parfois tenté de se demander ce qu'elle règle en ce bas monde. Toujours est-il que si l'origine du duel s'explique très-facilement par les instincts naturels de l'homme, sa disparition graduelle de certains pays où il a été en usage semble tenir à des causes plus mystérieuses. Les édits, les sermons, les condamnations se sont montrés impuissants à le combattre pendant des siècles, puis, tout à coup, sans raison apparente, il a commencé à s'effacer de nos mœurs. En Angleterre, où l'on se battait à tout propos il y a quarante ou cinquante ans, le duel est aujourd'hui chose presque inconnue, et, ajoutons, fort mal considérée. On ne pourrait cependant pas dire que les Anglais d'il y a quarante ans fussent, en général, moins religieux que ceux d'aujourd'hui, et les tribunaux, quand on voulait bien s'adresser à eux, accordaient alors les mêmes satisfactions qu'actuellement. Chez nous, comme chez nos voisins, personne ne s'avisera non plus de soutenir que l'honneur soit moins chatouilleux de nos jours que du temps de nos pères. Il faudrait, pour faire reposer l'usage du duel sur une plus grande susceptibilité dans les questions d'honneur, oublier que de tout temps les hommes les moins délicats et les moins scrupuleux s'en sont servi comme d'un moyen facile d'obtenir par la crainte une considération qu'ils auraient en vain demandée à l'estime. Il semble vraiment qu'on doive simplement attribuer cette décroissance dans le nombre des duels au plus grand développement qu'a pris dans notre société actuelle ce que je nommerais la sensibilité, — faute d'un meilleur mot. Le même sentiment qui fait qu'on goûte moins les combats d'animaux, qu'on cherche à tuer, quand il le faut, sans faire souffrir, fait que la mort d'un adversaire apparaît sous un jour plus grave. Peu de gens aujourd'hui sauraient aller souper ou dormir de bon appétit après avoir tué « leur homme », comme on disait jadis ; peu de gens aussi soupent ou dorment de bon cœur à la veille de s'exposer à être tués eux-mêmes. On prend la vie et la mort plus au sérieux. Ce changement, qu'on doit bien appeler progrès dans le cas qui nous occupe, est tout collectif pourtant. Il y a toujours des jeunes gens et des vieillards : on peut dire cependant que le monde, en général, est plus vieux et ne se bat plus guère qu'à coups de canon, ainsi que le disait de lui-même le maréchal Soult dans ses vieux jours. L'individu n'est ni meilleur ni moins brave; la société seulement est devenue plus débonnaire, — l'atmosphère morale a changé, et les barbaries y ont peine à vivre.

Digitized by Google

De leur côté, les femmes d'une certaine coterie se sont beaucoup préoccupées du projet de retraite dans un couvent, qu'on a attribué à l'ex-reine de Naples. A ce propos, il s'est chuchoté à l'oreille mille commérages que je n'aurai garde de répéter. A ne croire que la moitié de ce qu'on dit, comme le veut le proverbe, ce serait déjà beaucoup trop. Ce qui paraît très-vraisemblable, c'est que celle qu'on s'est plu à nommer l'héroïne de Gaëte a trouvé la vie de famille à Rome plus rude à subir que les dangers d'un siége ou les péripéties émouvantes de la guerre civile. Le coffret richement ciselé, mais vide, que ces dames lui ont offert dans le temps en témoignage de leur admiration, aurait été un emblème cruel de son bonheur domestique. Une femme d'esprit disait à sa fille, lors de son entrée dans le monde : « Je ne chercherai pas à vous prémunir contre les orages de la vie, on finit toujours par s'en tirer; mais tâchez de vous préparer au calme plat : cela est plus fréquent et bien autrement difficile à supporter. » Rentrer de bonne grâce dans le calme plat de la vie privée auprès d'un mari médiocre, dans une maison sans enfants, après avoir été reine et héroïne, doit être doublement difficile. Mais, dira-t-on, entrer au couvent est un mauvais remède contre l'ennui. C'est possible, à la longue; mais entrer au couvent, c'est toujours sortir d'autre chose, et c'est là ce qui tente. Il est triste de voir de pareilles tentations assaillir une femme de l'âge de cette jeune reine, et l'on peut, à tout hasard, la plaindre. Il semble même que la délicatesse exigerait qu'on en restât là, et qu'en échange d'un trône perdu, elle ait le droit de réclamer cette immunité contre les commérages de journaux dont jouissent toutes les femmes dans la vie privée.

Le sort de la collection Campana est un sujet plus légitime de controverse, aussi ne s'est-on pas fait faute de le discuter, et avec assez d'emportement. MM. les Commissaires provisoires du musée Napoléon III ont été jusqu'à faire porter leurs messages à certains journaux par huissier, et ont cru devoir enrégistrer leurs théories artistiques sur papier timbré. Ils auraient voulu que le musée Napoléon III, au lieu d'être réuni à celui du Louvre, continuât à former un musée distinct; que les collections qui le composent fussent affectées spécialement à un enseignement pratique, et que des cours d'art, appliqué à l'industrie, des leçons sur les moyens et les procédés antiques, fussent institués près de ce musée-école. Ils voulaient, en un mot, que les élèves de notre école industrielle de dessin trouvassent la preuve à côté de la démonstration. Ils ont invoqué un exemple qu'aucun visiteur à l'Exposition de Londres ne sera tenté de récuser, c'est celui du musée-école de Kensington, dont l'influence heureuse sur les produits anglais dans les industries de goût est incon-

Digitized by Google

testable. Sans doute la supériorité de la France n'est pas encore sérieusement menacée, mais les progrès ont été assez rapides dans ces derniers temps, — progrès dus, sans contredit, à l'enseignement du musée-école de Kensington et de ses nombreuses succursales disséminées dans toute l'Angleterre, — pour qu'il faille bien reconnaître là une concurrence menaçante pour l'avenir. M. Ingres, à la fois le Nestor et l'Ajax de la peinture, est aussi intervenu avec sa vivacité accoutumée dans le débat, mais sans succès. C'est M. de Nieuwerkerke qui a eu raison. Les collections Campana ont été purement et simplement annexées au musée du Louvre, et une commission a été nommée pour séparer et répartir les doubles dans les Musées des départements.

On éprouverait une grande timidité à donner son opinion après tant de gens compétents, si l'on n'y était un peu enhardi par leurs dissidences mêmes. Après tant de contradictions, on est bien sûr, quoi qu'on fasse, de n'être pas seul de son avis. J'oserai donc dire qu'il me paraît que tout le monde pourrait bien avoir un peu raison et un peu tort. Rien n'empêche, ce semble, de fonder un musée-école, sans pour cela y affecter spécialement les collections Campana. Seules, elles seraient tout à fait insuffisantes; et, puisqu'il faudrait, en fin de compte, puiser à notre trésor artistique pour compléter, ne serait-il pas plus simple, si la fondation d'un musée-école est résolue, et je suis bien loin d'en contester l'opportunité, de le former d'après un plan régulier, en prenant au Louvre même ce qui serait nécessaire? Pour beaucoup d'objets, des fac-simile suffiraient. Je sais bien qu'on rencontrerait des difficultés administratives, et que bien souvent les petites considérations, comme l'a dit Voltaire, sont le tombeau des grandes choses; mais je suis convaincu aussi que la simple manifestation de « l'initiative *unique, personnelle,* » qui, selon le dire de MM. les Administrateurs provisoires, a formé le musée Napoléon III, suffirait pour aplanir tous les obstacles. La question des doubles une fois réglée, l'importance du musée Campana sera, je crois, considérablement diminuée. Sans vouloir déprécier une collection dont les érudits parlent avec vénération, ni en aucune façon m'associer à l'exclamation de cette dame qui, en voyant les longues rangées de vases identiques, s'écriait : « Mon Dieu! on aura pillé une famille étrusque le jour où elle faisait ses confitures! » j'oserai dire qu'il régnait une assez grande monotonie dans ce musée : En un mot (que l'on me pardonne cette observation qui paraîtra peut-être trop naïve à beaucoup de gens), il me semble que le musée Campana était un musée pour le marquis Campana parce que c'était tout ce qu'il avait pu acheter, mais que pour la France, il n'y a là qu'une col-

Digitized by Google

lection achetée plus ou moins cher, et venant naturellement se fondre dans celles qu'elle possède déjà. C'est bien assez d'avoir à tenir séparés les musées particuliers qui ont été donnés à cette condition par leurs propriétaires ; — ce n'est pas là le cas du musée Campana, il s'en faut de beaucoup.

J'ai fait allusion en commençant aux orages qui ont assailli nos côtes; j'y reviens encore pour placer un mot à propos d'une science qui se dégage bien lentement de la défaveur qui a accompagné ses origines : je veux parler de la météorologie. A vrai dire, pour bien des gens, à peine est-ce une science. Elle vient d'obtenir pourtant un triste triomphe, à l'occasion de l'affreuse tempête qui a éclaté le 19 du mois dernier, et qui s'est fait surtout sentir sur les côtes d'Angleterre. Les observations météorologiques de l'amiral Fitzroy avaient fait prévoir l'ouragan, et ses signaux, établis dans la plupart des ports anglais, en avaient donné avis aux marins. Mais il était arrivé bien des fois que les signaux avaient donné de fausses indications, et les gros bateaux charbonniers du Nord, pressés d'approvisionner Londres avant les froids, n'en ont tenu nul compte. Dieu sait si plus d'un brave marin a eu lieu de s'en repentir! La côte orientale de l'Angleterre a été semée de naufrages. Tandis que dans de certains points on dédaignait ainsi les avertissements du brave amiral, dans d'autres on intentait des procès aux conseils municipaux pour avoir reculé devant la dépense d'établir les signaux qui eussent pu sauver tant de vies.

Il est triste de penser que des savants dans leur cabinet, à Paris ou à Londres, savent presque à coup sûr prédire l'approche d'une tempête que de pauvres diables de matelots vont affronter sans se douter de leur danger. Ne serait-il pas bon que les prophéties de la Cassandre météorologique fussent du moins toujours portées à la connaissance de ceux à qui elles s'adressent le plus spécialement? On finirait peut-être par les écouter. Que les calculs des météorologistes soient souvent fautifs, et que des éléments dont la science ne sait pas encore tenir compte viennent souvent les traverser, cela n'est pas douteux, mais ils n'en sont pas moins basés sur des théories très-justes et des observations nombreuses et consciencieuses. « Monsieur, me disait un paysan devant qui on parlait des prédictions de M. Mathieu de la Drôme, ce Mathieu-là serait-il parent de Mathieu Lænsberg? » Ce mot explique toute la peine qu'éprouve la météorologie à se faire prendre au sérieux. C'est sa parenté qui lui fait tort. Mon Dieu, oui! elle est parente de Mathieu Lænsberg, mais comme l'astronomie l'est de l'astrologie, *comme la sorcellerie l'est de la médecine.*

Digitized by Google

II

Peut-on offenser les gens en leur supposant un sentiment qu'on a soi-même éprouvé? Il faudrait peut-être savoir à quoi s'en tenir là-dessus avant de me permettre de parler ici de l'ouvrage intitulé : *Mémoires des Sanson*. Rien de plus naïf, j'en conviens, que de s'être laissé attirer comme moi par la réclame des journaux annonçant ce livre avec le sous-titre : *Sept générations d'exécuteurs* — 1688 — 1847, et tout lecteur doué de la moindre expérience, je le reconnais encore, aura le droit de repousser comme injurieux le soupçon qu'il ait pu partager un seul instant ma curiosité; mais d'un autre côté, s'il se trouve parmi mon public un seul lecteur candide qui se soit demandé si c'était là de véritables souvenirs ou simplement une spéculation de librairie — exploitant un nom terrible, — il me saura gré de la franchise de mon aveu et ne demandera pas mieux que de profiter de mon expérience.

Je me suis dit qu'après tout les Sanson avaient été très-réellement bourreaux de père en fils pendant cent soixante-dix ans, et que sous le titre héréditaire de *Monsieur de Paris*, ils avaient tranché bien des têtes illustres ou obscures, innocentes ou coupables; je me suis dit encore que tout homme dans les affaires tient des livres, et que ceux où cette famille enregistrait ses comptes, ses pièces justificatives et ses notes secrètes avaient dû se conserver dans leur intégrité comme les archives de toutes les races qui ne s'expatrient, ni ne se déclassent, et qui ne se mêlent pas facilement à d'autres.

L'échafaud seul, en France, avait sa caste, caste de parias, si l'on veut, mais enfin une caste et, comme telle, gardienne involontaire du passé. Les simples comptes de ménage de la famille Sanson pouvaient fournir des aperçus curieux sur les mœurs et les superstitions de nos ancêtres. La question était donc de savoir si les Mémoires étaient authentiques.

En thèse générale, la politesse, qui n'est jamais de trop, même quand il s'agit de critique, exige qu'on accepte tout auteur, jusqu'à preuve du contraire, pour ce qu'il prétend être; mais dans le cas qui nous occupe, il semble que la question d'authenticité puisse se débattre sans crainte de blesser personne. Un homme de lettres, quel qu'il soit, qui prend pour pseudonyme le nom du bourreau, ne devra guère se fâcher si l'on reconnaît que ce terrible masque n'est point son vrai visage, et d'un autre côté, M. Sanson, en admettant qu'il soit l'auteur véritable des Mémoires, malgré le dédain avec lequel il repousse l'imputation d'avoir été « ramasser dans la fange des lettres »

Digitized by Google

quelque gâcheur de phrases pour tailler un livre » sous son nom, pourrait, à la rigueur, nous pardonner de le prendre pour un simple romancier de l'école du terrible, un peu trop enclin seulement au style boursouflé et pathétique.

En 1829, — c'était le temps, on le sait, des mémoires apocryphes — il parut chez l'éditeur Sautelet des *Mémoires de Sanson* qui ne furent jamais achevés : la mort de l'éditeur, et plus tard la révolution de 1830, ayant fait suspendre cette publication. M. Sanson dit aujourd'hui que « ces deux volumes sont un tissu d'allégations mensongères et d'inventions puériles, dénuées, non-seulement de vérité, mais même de vraisemblance; » mais il n'en est pas moins certain qu'ils ne donnèrent lieu à aucune réclamation au moment même. Rien ne nous prouve, par conséquent, que les Mémoires d'aujourd'hui ne seront pas démentis à leur tour dans trente ans d'ici.

Cependant, malgré le charlatanisme qui a présidé à cette publication nouvelle, et qui a été jusqu'à imprimer le titre sur la couverture en caractères d'un rouge vif, couleur de sang, je penche à croire que M. Sanson est bien réellement l'auteur du livre qui vient de paraître sous son nom.

Le style, c'est l'homme, dit-on : or, n'est-ce pas le bourreau lettré d'un siècle philanthropique et phraseur qui a dû écrire ceci : « J'ai revêtu la robe virile sur l'autel des expiations humaines, le jour où, jeune lévite, j'assistai pour la première fois mon père dans l'exercice de ce terrible sacerdoce, que de Maistre appelle la clef de voûte des sociétés ! » Il me plaît de croire que c'est bien l'ancien exécuteur des hautes œuvres de la Cour de Paris qui s'exprime ainsi. Si cela est, je lui rends justice en le proclamant; si je me trompe, ma décision sera un châtiment pour ses aides.....littéraires.

On n'est jamais trahi que par les siens. M. Sanson est l'ennemi déclaré de la peine de mort. Le bourreau ne veut plus de l'échafaud; il est vrai qu'il s'agit d'un bourreau en retraite, ou, pour mieux dire, destitué. Avant 1847, date de sa révocation, il n'a fait aucune protestation, bien qu'il eût lu depuis longtemps, à ce qu'il nous dit, le *Dernier Jour d'un condamné*, livre qui produisit sur lui un tel effet, que si son père lui eût demandé de l'assister pour la première fois, alors qu'il était encore sous l'impression de cette lecture, il aurait « méconnu les devoirs de la piété filiale ! » O puissance de la littérature ! « J'éprouve aujourd'hui, ajoute-t-il, une singulière satisfaction à publier cet ouvrage presque en même temps qu'une œuvre nouvelle de l'auteur du *Dernier Jour d'un condamné*. » Voilà, je pense, une des dernières et des plus curieuses fanfares du triomphe des *Misérables*. M. Sanson ne dit pas en quoi il avait démérité, ou comment il avait encouru la défa-

Digitized by Google

veur du pouvoir, à ce point d'être privé de sa charge; il se borne à nous dire que dès qu'il apprit sa révocation, il se fit apporter une cuvette et de l'eau, et qu'il « lava solennellement ces mains que le sang de ses semblables ne devait plus souiller! » Cette protestation du bourreau pourrait avoir son poids si elle eût été faite à temps; mais on se demande pourquoi, à défaut de cette révocation, qui eût pu ne jamais arriver, l'admirateur de Victor Hugo n'a pas songé à une démission qui le libérait tout aussi efficacement de ce qu'il se plaît à nommer son sanglant ministère. On n'est point en ce temps de liberté, et de guillotine surtout, « rivé à la hache et au billot. » Ses ancêtres avaient amassé une fortune considérable; il possédait un hôtel, des équipages, et jusqu'à des armoiries où une cloche fêlée représentait le rébus héraldique *sans-son*. Que ne demandait-il sa cuvette quelques années plus tôt, et, cédant volontairement ce qu'il nomme « la pourpre de l'échafaud et le sceptre de la mort » à un de ces dix-huit concurrents qui, au lendemain de sa disgrâce, se disputaient sa succession, que ne se consacrait-il un peu plus tôt à la culture des choux ou des lettres? C'était le cas de retourner le fameux mot, et de se condamner soi-même aux phrases sans la mort.

Ce sont donc des loisirs involontaires que M. Sanson a consacrés à mettre en ordre ses papiers de famille. Malheureusement, son livre est bien plutôt fait avec ces papiers imprimés qui se trouvent dans toutes les bibliothèques. Il y a d'abord l'historique des supplices que chacun de nous connaît pour l'avoir *sauté* quand nous l'avons rencontré un peu partout. Triste énumération qui pourrait se résumer par le mot de Brantôme : « Commettez les crimes les plus grands et les plus inouïs, nous saurons nous rendre, par notre vengeance, plus odieux que vous. » Il y a l'invention de la guillotine, et l'allusion obligée à son prototype, la *mannaia* de Gênes, telle que la décrivit le père Labat au siècle dernier; il y a la question ordinaire et extraordinaire, le tenaillement, l'estrapade, l'écartèlement et le reste.

On se plaint assez généralement aujourd'hui qu'il y a trop de livres; il serait bien plus vrai de dire qu'il n'en existe, à proprement parler, qu'un nombre très-restreint sur chaque matière. Ceux-là, retournés, traduits, raccourcis, rallongés, amalgamés de cent façons diverses, servent à fabriquer tous les autres. Après le chapitre des Supplices, il y a celui de l'Exécuteur, et puis enfin une suite d'épisodes qui ne sont que la reproduction des relations fort connues des affaires criminelles les plus célèbres. Ce n'est pas gai, mais ce n'est pas neuf. La seule portion de l'ouvrage où l'auteur ait montré quelque invention est dans l'histoire de Charles Sanson de Longval, gentilhomme et officier aux gardes, qui aurait été, à ce qu'il paraît, le

Digitized by Google

premier de la famille à remplir l'office de bourreau. C'est un roman mal composé, basé, c'est possible, sur une légende de famille, mais qui n'a aucun caractère de vérité.

Pour être juste, pourtant, il faut ajouter que le chapitre de l'Exécuteur est une monographie assez complète. On y voit la déchéance graduelle de l'office, — depuis le beau temps où *Monsieur de Paris* percevait un droit de *lavage* ou de *lavée* sur tous les marchés, et se faisait ainsi cinquante mille livres de rente, jusqu'au jour où la parcimonie de la seconde République le réduisit au gage de cinq mille francs. Ce droit de lavage, remplacé en 1721 par un traitement fixe, consistait à prélever sur tous les grains apportés au marché autant qu'on en pourrait prendre avec les deux mains, et n'était qu'un des priviléges du bourreau. Il avait encore droit sur les fruits, le foin, les œufs et les laines; sur le passage du Petit-Pont et sur les lépreux; sur les balais, le charbon, le poisson, la vente du cresson, et enfin sur les pourceaux qu'on laissait errer dans les rues de Paris. Tout cela faisait de beaux revenus, mais il y avait bien de la besogne. La Convention fit un nouveau pas dans la voie des économies en fixant à dix mille francs les appointements de l'exécuteur; mais avec une clause significativement consciencieuse qui accordait un supplément de trois mille francs tant que le gouvernement français serait révolutionnaire. Ce n'était pas trop, observe avec raison M. Sanson. Mais si la Convention rétribuait mal en argent, elle tenta du moins la réhabilitation tant souhaitée par ces officiers du parlement que le peuple s'obstinait à nommer bourreaux. Elle les admit au grade d'officier dans les armées, défendit par un décret qu'on leur appliquât l'épithète de bourreau, et agita la question de leur décerner à la place le titre de *Vengeur national*. Un représentant du peuple, Leguinio, en mission à Rochefort, embrassait « tous les exécuteurs de France dans la personne du citoyen Ance, » guillotineur de cette ville, et l'invitait à un dîner où il le plaçait en face de lui, entre ses deux collègues Guesno et Topsent.

Oserai-je, à ce propos, dire que j'ai été singulièrement frappé, en lisant ces mémoires écrits par le petit-fils du *Vengeur national* de 93, de l'étrange rapport qu'il y a entre son style emphatique et attendri et celui de beaucoup de biographes de célébrités terroristes? Serait-ce que le fond a là, comme ailleurs, influé sur la forme? Serait-ce que l'encre avec laquelle les uns et les autres ont écrit leur réhabilitation est de la même couleur, et que leurs apologies sont basées sur les mêmes sanglants paradoxes? Au fait, s'il était utile pour le bonheur du genre humain de répandre le sang et d'organiser la terreur, quel patriote s'y employa plus utilement et plus activement que le citoyen

Digitized by Google

Sanson? Quel nom imprimait une plus salutaire épouvante aux ennemis de l'intérieur?

Toujours est-il que lorsque j'ai lu la description complaisante de « ce pâle vieillard, remplissant avec l'impassibilité du destin, au milieu de la lutte des partis qui s'entre-dévoraient, son implacable mission! » il m'a semblé avoir déjà lu cela bien des fois dans d'autres livres, où il s'agissait de gens pour lesquels on nous demandait, non notre indulgence, mais notre admiration.

L'auteur des *Mémoires de Sanson* n'a pourtant aucune sympathie révolutionnaire. C'est, après tout, on le sent, un homme de caste et d'hérédité, si tristes qu'elles puissent être, et l'on voit qu'il se comptait dans sa sombre filiation. N'a pas affaire à la fatalité qui veut, et les petites gens n'ont guère que du malheur tout au plus. Il parle volontiers de ses aïeux, de ses ancêtres; sa famille n'est jamais que « sa race » ou sa « maison, » dont l'histoire devient sous sa plume des « archives » ou des « annales. » Qui dira jamais où l'orgueil pourra se loger? Il est surtout une particularité sur laquelle il revient à plusieurs reprises avec complaisance, et qui est, en effet, assez curieuse pour être notée. Ce sera le dernier emprunt que je ferai à un livre sur lequel je me suis déjà arrêté trop longtemps. En 1726, la dynastie des Sanson était représentée par un enfant de sept ans. Vu sa minorité, on dut lui nommer un suppléant temporaire. Mais le parlement exigea que le titulaire, malgré son jeune âge, légalisât par sa présence toutes les exécutions, qui étaient accompagnées, à cette époque, de supplices effroyables! Cette minorité de l'échafaud, suivant de si près celle du trône, a quelque chose de bizarre et de fatal. Dans les règnes suivants, le successeur de l'enfant-roi et celui du bourreau-mineur se rencontreront sur la place de la Révolution, où toutes les hérédités viendront aboutir et mourir.

Après avoir confessé tout d'abord ma curiosité, et mieux encore, après les quatre pages que je viens, sans m'en douter, de consacrer à un livre sans valeur, je ne veux pas me joindre à ceux qui en ont flétri la simple publication comme un scandale. J'admets qu'il avait droit à l'existence et qu'il pouvait même comporter un lugubre enseignement, mais à la condition d'être sincère. L'auteur, du reste, a parfaitement défini le public auquel il s'adresse particulièrement : ce sont ceux « qui cherchent avidement dans les colonnes des journaux judiciaires le compte rendu aussi uniforme qu'infidèle des exécutions capitales. » Voilà ce qui vient de paraître! Cela ne se vend que cinq centimes, un sou! Les volumes dont je viens de parler se vendent cinq francs, et il y en aura huit ou dix.

Digitized by Google

III

Je voudrais, en terminant, laisser des impressions plus riantes que celles que je viens d'éveiller, aussi en ai-je réservé l'espace qui me reste à un petit roman tout frais et tout gracieux.

Il est rare qu'il soit question de romans dans cette revue, et la faute n'en est pas toute au chroniqueur. Il en lit quelquefois, et toujours consciencieusement; mais au moment d'en parler, le cœur lui manque. On a de la peine à prendre au sérieux nos romans d'aujourd'hui — peut-être parce que les auteurs eux-mêmes n'en donnent guère l'exemple. Ce qu'ils livrent au public n'est, le plus souvent, qu'une série de feuilletons réunis en volume. Ce maudit feuilleton a tout gâté, et de plus d'une manière. La position de la librairie est telle aujourd'hui que pour retirer de son travail une rémunération un peu convenable, le romancier, il faut le dire, est à peu près obligé d'en donner la primeur à un journal. Si ce sacrifice consistait seulement à laisser couper en une trentaine de petits morceaux, qu'on soumet au public avec des entr'actes de vingt-quatre heures au moins, une œuvre dont l'intérêt doit se développer graduellement, et résulter de l'accumulation, si je puis m'exprimer ainsi, d'émotions habilement ménagées, il n'y aurait que demi-mal, et l'on pourrait se borner à plaindre l'écrivain contraint de subordonner ainsi son amour-propre littéraire au besoin de gagner de l'argent. Mais ce n'est pas tout. Trop souvent le romancier laisse commencer la publication de son œuvre avant qu'elle soit complétement achevée. Il ne reste peut-être que les derniers chapitres à retoucher, que de légers changements à faire, et il se dit qu'il aura du temps de reste pour cela pendant qu'on publiera les premiers feuilletons; mais il s'attarde, et un moment arrive où il faut travailler au jour le jour. Alors, adieu cette recherche de la perfection, de la perfection relative s'entend, qui doit être la préoccupation de tout écrivain : il ne s'agit plus que d'en finir à tout prix. Tant pis pour lui, s'il est scrupuleux, car le temps des hésitations est passé. S'il s'aperçoit que son dénoûment n'est pas assez motivé, qu'il aurait dû faire pressentir certains incidents, préparer de certaines métamorphoses, je le répète, tant pis pour lui : toute correction est impossible. Il se console alors, en se promettant de revoir soigneusement son roman quand il s'agira de le publier en volume; mais en se faisant cette promesse, il ne tient compte ni du dégoût qu'inspire la révision d'une œuvre déjà ancienne, ni de la difficulté d'évoquer de nouveau tout un monde fictif dont il s'est séparé depuis longtemps,

Digitized by Google

ni de l'obsession jalouse de conceptions nouvelles. En fin de compte, il se borne, le plus souvent, à mettre une préface, et voilà un roman médiocre de plus.

Le feuilleton a encore pour résultat de rebuter la critique, et d'émousser chez lui cet appétit des œuvres nouvelles qui fait qu'il les déguste avec ardeur et discernement. On ne distingue pas au juste, par le temps qui court, ce qui est vieux de ce qui est neuf. Sans qu'on ait lu le livre, le titre et les personnages en sont devenus familiers, pour les avoir vus, malgré soi, au bas d'un journal où l'on cherchait autre chose, et l'on éprouve à leur égard à peu près le même sentiment que pour ces gens avec qui on a échangé des saluts pendant des années, et avec lesquels on ne se soucie plus de faire connaissance.

On peut vous dire que la critique vraie fait presque entièrement défaut aux romans du jour (car on ne peut guère classer sous ce titre les articles d'amis que chacun obtient à son tour), et il faut même des circonstances très-exceptionnelles pour que le public, qui pourtant les lit assez volontiers, les discute un peu sérieusement. Cependant les traductions de l'anglais trouvent des lecteurs enthousiastes, et ce public français, qu'on dit si avide d'émotions violentes, accepte, avec une patience mêlée d'admiration, jusqu'aux longueurs et aux sermons de l'école méthodiste. Pourquoi cela? Ce n'est pas seulement par amour pour la morale, car ce même public tolère fort bien notre théâtre de Vaudeville, qui n'est point puritain, on le sait. Et puis les romans moraux ne manquent pas absolument aujourd'hui. Ils font bravement, quoiqu'en petit nombre, concurrence aux photographies écrites du demi-monde, et les héroïnes d'autrefois, grandes dames, qui étaient toutes plus ou moins des Marguerite de Bourgogne, ont assez généralement fait place à des bourgeoises vertueuses ou à des paysannes plus vertueuses encore. Dans tout cela l'esprit, l'imagination et même le talent se rencontrent souvent : que manque-t-il donc?

Il arrive quelquefois dans le commerce que certaines marchandises de tel ou tel pays se trouvent indûment dépréciées sur les marchés nationaux et étrangers, et que, malgré leur belle apparence, l'acheteur ne les aborde qu'avec méfiance; quand cela arrive, vous pouvez tenir pour certain que, sinon dans le présent, du moins dans un passé assez rapproché, les fabricants de cette marchandise déconsidérée ont manqué de conscience et de bonne foi industrielle. Eh bien! si aujourd'hui en Russie, en Allemagne, en Italie, si partout en Europe, et jusque chez nous, le roman français se voit menacé par la concurrence étrangère, c'est que dans cette branche particulière de la littérature le producteur français a manqué souvent, il faut le dire, de ce

Digitized by Google

quelque chose fort essentiel qui n'est ni l'esprit, ni l'imagination, ni le talent, comme je le disais tout à l'heure.

C'est donc ce quelque chose-là qu'il faut rechercher et saluer avec empressement quand on le découvre. Il me semble le trouver dans *un Mariage scandaleux*, par M. André Léo. Les mêmes bons symptômes se rencontrent sans doute de loin en loin ailleurs; mais je choisis ce roman comme exemple, non-seulement à cause de son mérite réel, mais parce qu'il s'agit d'un début, c'est-à-dire de la promesse d'œuvres peut-être meilleures encore. On m'assure aussi que ce nom d'André Léo est un pseudonyme qui cache jusqu'au sexe de l'auteur. Tant mieux encore. Il serait bien à désirer que les femmes, qui partout font des romans pendant toute leur vie, en écrivissent davantage en France. Si au lieu d'être l'apanage presque exclusif des hommes et de quelques femmes déclassées ou désexées, la plume du romancier tombait plus souvent en quenouille chez nous, le ton général du roman ne pourrait qu'y gagner, et il y aurait lieu d'espérer que les mères pourraient quelquefois permettre à leurs filles la lecture de ce que des femmes auraient écrit. Je ne saurais assez dire combien cette innovation me semblerait heureuse à tous égards. Ce serait répondre à un besoin positif et impérieux de la nature humaine, que de fournir un aliment honnête à l'imagination des jeunes filles. Dans un temps où l'instruction cherche sans cesse à se déguiser sous forme d'amusement, quand il s'agit de la science ou des arts, comment ne comprend-on pas que la science de la vie et la connaissance du monde doivent aussi revêtir une forme attrayante, et que les sermons, le catéchisme de persévérance et les livres de piété ne suffisent pas pour les enseigner? Mais ce sujet me mènerait trop loin d'*un Mariage scandaleux*, qui, bien qu'honnête, n'est point un roman de pensionnaire, comme on pourrait le croire d'après mon exorde.

Il s'agit d'une mésalliance, et c'est l'héroïne qui la fait. Tout d'abord, je l'avoue, le sujet m'a effarouché. J'ai craint de trouver un de ces romans où l'on donne à la passion la victoire sur le préjugé, après avoir sacrifié dans la lutte toutes les délicatesses et toutes les vraisemblances. Que les rois épousent des bergères, passe encore; mais les reines qui épousent des bergers y perdent mieux que leur couronne royale. Dès les premiers chapitres j'ai été rassuré; la mésalliance est si peu dans le fond des choses, le scandale est tellement de convention, que j'ai fini par donner mon consentement tout comme les parents de la pauvre Lucie Bertin.

La famille Bertin appartient à la bourgeoisie : c'est là son orgueil, mais c'est aussi son malheur, car elle est pauvre, plus réellement pauvre que les paysans qui l'entourent. C'est cette misère bourgeoise,

Digitized by Google

mesquine, sans compensation aucune, que l'auteur a peinte avec un véritable talent et qui fait le sujet même du livre. Les Bertin sont d'excellentes gens, point fiers au fond, et qui pourraient même vivre sans trop de privations, car ils ont une maison et un peu de bien au soleil, si ce n'était que bourgeoisie oblige. Le père, qui n'ose cultiver franchement sa terre comme un simple paysan, voit tout se détériorer autour de lui et les dettes s'accumuler, tandis que la mère, qui, dans les oisivetés de sa jeunesse (c'était la fille d'un médecin de village), a lu beaucoup de romans, se berce de l'espoir que les maris riches se présenteront pour épouser ses filles sans dot. L'aînée, Clarisse, a longtemps partagé les illusions de sa mère, mais le temps marche, la gêne augmente, autour d'elle se marient les bourgeoises dotées et les paysannes qui savent travailler; elle seule n'a point de prétendants, et elle comprend enfin qu'elle n'en aura jamais. Dans cette lutte irritante de la jeunesse et de la vanité contre les fatalités sordides de l'existence, sa santé finit par s'altérer, et elle meurt à vingt-six ans, non d'amour, mais de l'absence de tout amour, de tout espoir, de toute *utilité* dans la vie. Sa sœur Lucie lutte courageusement, moins encore contre la pauvreté que contre les prétentions des siens. Elle ne peut leur faire comprendre que cette pauvreté, il s'agit de la vaincre, au lieu de se borner à la cacher. Elle cultive un peu, à la dérobée, le jardin, fait des broderies pour un magasin de la ville, et ne demanderait pas mieux que d'élever un cochon et des poules. Mais qui nettoyerait l'étable? Qui irait vendre les œufs et les poulets au marché? Son activité, son dévouement se gaspillent dans de petites combinaisons pour farder leur misère et faire bonne figure aux dîners du dimanche de leurs cousins les Bourdon. Car ils ont des parents prospères, ces pauvres Bertin! Sans les tortures de l'envie leur malheur ne serait pas complet; et madame Bertin qui ne peut pas marier ses filles, voit sa nièce, mademoiselle Aurélie Bourdon, porter des robes de soie, recevoir le *Journal des Demoiselles*, et enfin, pour comble de gloire, épouser un ingénieur!

Voilà le cadre, quant à l'action, je ne la raconterai pas, quand bien même l'espace ne me ferait pas défaut. J'ai dit que Lucie Bertin épousait un paysan, mais comment il se fait que ses parents et le lecteur y applaudissent en fin de compte, chacun devra le voir par lui-même.

S'il fallait absolument, pour obéir aux règles de la critique moderne, rattacher l'auteur d'*un Mariage scandaleux* à une école littéraire, je dirais qu'il tient, par de certains côtés, à cette branche de l'école réaliste qui nous a déjà donné M. Duranty, l'auteur d'un roman de mérite, *le Malheur d'Henriette Gérard*. Mais je répugne, je l'avoue,

Digitized by Google

à étiqueter ainsi les romanciers. Le moindre défaut de ces classifications est d'être presque toujours défectueuses. Elles ont encore pour résultat bien plus fâcheux de parquer les écrivains dans leurs défauts en les élevant au rang de principes, et en faisant ainsi de leur exagération presque un point d'honneur. Quant aux qualités, elles resteront toujours individuelles. M. André Léo possède toutes celles qui sont essentielles au romancier. Je lui reprocherais seulement, par-ci par là, quelques expressions trop ambitieuses. Un bon bourgeois qui cause avec sa femme, ne doit pas parler, par exemple, d'une « situation inéluctable. » Encore moins dans une description de paysage, doit-il être question d'un « cercle de brume de trois cent trente degrés. » Cela ne représente absolument rien au lecteur, si exact que cela paraisse. Ce sont là des fautes graves contre le goût, d'autant plus inexcusables que M. André Léo écrit fort bien quand il le veut, ou, pour mieux dire, quand il ne le veut pas. En résumé, si *un Mariage scandaleux* est un premier ouvrage, et que son auteur veuille se garder de cette désastreuse fécondité qui perd aujourd'hui presque tous nos romanciers, on peut hardiment prédire qu'il n'aura besoin, pour faire son chemin, de se rattacher à aucune école, ni de flatter les préjugés politiques, religieux ou littéraires d'aucun parti.

HORACE DE LAGARDIE.

Digitized by Google

CHRONIQUE POLITIQUE

8 novembre 1862.

Avons-nous eu, oui ou non, une crise ministérielle? Voilà l'importante question qui n'a pas cessé d'être débattue depuis la retraite de M. Thouvenel. Les avis sont encore très-partagés à l'heure qu'il est. Ceux qui se prononcent pour l'affirmative attestent les démissions offertes, et triomphent de ce que nous sommes restés constitutionnels malgré nous; les autres se récrient avec vivacité contre une si folle prétention. Pour faire une crise ministérielle, disent-ils, il faut un ministère; or, nous n'avons aujourd'hui que des ministres isolés dans leur sphère spéciale et entre lesquels il n'y a aucun lien de solidarité. Nos ministres n'ont aucune action commune, ils ne sont responsables qu'en ce qui les concerne individuellement, et encore ne sont-ils responsables que moralement. La seule responsabilité effective est celle du chef de l'État, ce qui a l'avantage de simplifier considérablement cette question compliquée, et ce qui facilite, comme on voit, d'une façon singulière l'action ou le recours que chaque citoyen peut avoir à exercer. On réplique à cela que si les ministres n'étaient pas engagés dans une politique collective, il n'y aurait aucune raison pour les faire délibérer ensemble dans les conseils de cabinet sur certaines questions déterminées, qu'il est des intérêts d'un ordre tellement général qu'ils se mêlent à tout, que sur la question romaine, par exemple, le ministre de l'intérieur n'est pas moins directement engagé que ne l'était son collègue des affaires étrangères, que lorsqu'on a proclamé et soutenu publiquement certains principes, on serait malvenu à les renier du jour au lendemain, que pour être ministre on n'en est pas moins homme, — que ne dit-on pes encore? Je ne me prononcerai pas, dans ce grave débat, qui peut durer longtemps. Je saluerais avec bonheur le retour des crises mi-

Digitized by Google

nistérielles, mais je n'y croirai pas tant qu'on ne couronnera d'autre édifice que celui de la boulangerie.

Le pas en arrière qui a été révélé au public par la rentrée aux affaires de M. Drouyn de Lhuys n'a rien d'imprévu pour quiconque a étudié les oscillations politiques du gouvernement actuel. Nous l'avons vu revenir de plus loin. Il y a peu de bonne foi à nier ces variations, et il y aurait de la puérilité à en concevoir des alarmes exagérées. Ce changement de politique est une concession aux passions très-diverses d'origine, de nature et de tendances, que nous avons vues se coaliser dans l'opposition du sénat, et dont le journal *la France* est l'organe le plus accrédité. Cette coalition, formée des éléments les plus hétérogènes, n'a nullement la consistance nécessaire pour fonder un parti, et nous ne prêtons pas au pouvoir actuel la pensée d'avoir cru trouver en elle un point d'appui. Mais cherchant, selon son système favori, son centre de gravité en dehors de tous les partis ou, pour mieux dire, de toutes les opinions, il a rencontré tout naturellement sur son chemin cette phalange recrutée un peu dans tous les camps. Ce groupe d'hommes politiques est donc appelé par la force des choses à exercer une certaine influence sur les affaires tant qu'on persistera dans cette politique d'équilibre et de neutralité. Une telle politique serait le rôle naturel du souverain sous un régime constitutionnel, parce qu'au lieu d'y contrarier la légitime influence des partis, elle la favorise en leur permettant de l'exercer chacun à son tour sur le gouvernement lui-même; mais sous les institutions actuelles elle n'a pas de raison d'être et n'est pas durable, et on ne peut obvier à l'immobilité qu'elle finirait par créer que par de brusques déviations tantôt dans un sens, tantôt dans un autre.

Cette neutralité d'attitude ne pouvant être que momentanée de la part du pouvoir, on se demande s'il voudra revenir éternellement au système de bascule dont je parlais tout à l'heure, et qui lui a si bien réussi par le passé. Ce système offre incontestablement à ceux qui savent l'employer des avantages très-séduisants. Il arrive presque à égaler la souplesse des régimes constitutionnels; il ne donne jamais à l'opinion que des demi-satisfactions, mais il tient tout le monde par la crainte ou par l'espérance. Si l'on se place à un point de vue personnel et viager, il n'en est pas de plus commode et de plus attrayant. Mais combien les choses changent si on l'envisage au point de vue d'un intérêt dynastique. On s'aperçoit alors combien il y a plus de sûreté et de garanties de durée à identifier la destinée du pouvoir avec une grande cause, ayant ses racines dans la nation elle-même, au lieu de le faire tenir en équilibre sur une pointe d'aiguille, sous prétexte de

Digitized by Google

le mettre à l'abri de l'influence des partis. Voilà les considérations que pourraient, ce semble, faire valoir les hommes qui encouragent le pouvoir actuel à prendre une position décidée dans la question romaine.

S'il se détermine jamais à adopter ce parti, ce ne sera pas dans tous les cas avec le concours du ministre qui a fait l'expédition de Rome. Nous n'avons donc pas besoin de dire que nous n'attendons de M. Drouyn de Lhuys que des demi-mesures et d'impuissants essais de conciliation. Les vagues déclarations de sa première circulaire nous autorisent à penser qu'il est lui-même, tout le premier, profondément pénétré de l'esprit de sa mission, qui consiste principalement à parler pour ne rien dire. Nous souhaitons vivement que sa seconde circulaire dont il est fort question en ce moment, mais qui n'a pas encore été rendue publique, vienne démentir cette assertion.

Cette interminable question italienne dont on a depuis si longtemps épuisé tous les aspects, et pour laquelle le public français n'a pas cessé de se passionner malgré sa propre lassitude, parce qu'il sent bien qu'au fond elle est sienne, autant si ce n'est plus qu'aucune de nos questions intérieures, a donné lieu dans ces derniers temps à des polémiques dont la vivacité prouve que l'opinion est loin de se résigner à l'ajournement indéfini dont on nous menace. Une foule de brochures sont venues inopinément stimuler l'ardeur languissante de la presse périodique. Si la faiblesse et la médiocrité des hommes qui gouvernent actuellement l'Italie ont créé à celle-ci de nouveaux adversaires jusque-là neutres ou indécis, les revers d'une cause juste et libérale, malgré les fautes de ceux qui la représentent momentanément, n'ont pas été sans parler aux cœurs généreux qui croient encore à cette vieille chimère de l'alliance de la politique avec le droit. Parmi ces publications je signale avec plaisir la remarquable étude de M. D'Haussonville sur M. de Cavour, œuvre courageuse dans son extrême modération, surtout si l'on tient compte à l'auteur de la fermeté avec laquelle il se sépare sur ce point de ses amis politiques dont on connaît le fervent prosélytisme en faveur des droits de la sainte Église. On serait heureux d'avoir à reconnaître dans ce travail d'un esprit impartial et juste, non pas seulement le témoignage d'une bonne volonté isolée, mais l'expression d'un progrès accompli au sein de l'opinion à laquelle M. D'Haussonville appartient. Ce qui a rendu cette opinion hostile aux Italiens, ce n'est, on peut le dire, ni une question de principes, ni même une question d'intérêt, ce sont les auxiliaires que la cause italienne a tour à tour acceptés et subis, auxiliaires qui ne sauraient malgré tout lui faire

Digitized by Google

perdre son vrai caractère, libéral par nature et par nécessité. Cette cause d'hostilité pouvant disparaître d'un moment à l'autre, il ne serait point impossible que le revirement dont je parle s'accomplît; l'histoire nous en a montré plus d'un du même genre dans le cours même de notre siècle. Il démontrerait une fois de plus que pour juger de tels événements il faut savoir s'élever au-dessus d'une rancune passagère et de l'intérêt du moment, à moins de vouloir se donner à soi-même de perpétuels démentis.

Il n'est pas difficile de deviner pourquoi tant d'amis sincères de la liberté, comme par exemple M. Pelletan [1], sont si profondément exaspérés contre l'unité italienne. Nous-même ressentons leurs griefs plus vivement que personne. Et ç'a été de la part de l'homme d'État actuel du cabinet de Turin une faute grossière et impardonnable de froisser gratuitement tant de nobles susceptibilités par sa servilité et ses condescendances; mais irons-nous là-dessus faire le procès à toute une nation, sous le prétexte apparemment qu'une nation a toujours le gouvernement qu'elle mérite? Que le ministère change demain et il faudra nous déjuger. Lorsqu'on se croit le droit de condamner sans appel la plus légitime des causes pour des griefs pour ainsi dire personnels, il n'est pas surprenant qu'on soit obligé de recourir à des paradoxes outrés et à des accusations qui font plus de tort à l'auteur qu'à ses adversaires. C'est à la brochure de M. Pelletan sur la *Comédie italienne* que je fais allusion ici. M. Pelletan prête trop facilement à ceux qui ne sont pas de son avis des vues intéressées; il parle trop volontiers des décorations qu'il n'a pas reçues. On n'est pas un héros pour cela. Il serait encore plus beau de sa part de se taire sur ce grand sacrifice. Avant de jeter à tous les défenseurs de l'Italie indistinctement l'injure imméritée de démocratie bâtarde, M. Pelletan aurait dû mûrement examiner le sens de cette épithète et les titres du libéralisme qui soutient à la fois le système des garanties à Paris et le gouvernement absolu à Rome. C'est ce que lui rappelle avec beaucoup de verve et de vivacité un de ses anciens amis politiques, M. Anatole de la Forge [2], dont presque tous les travaux ont été consacrés à la cause italienne depuis près de quinze ans. M. De la Forge a fait justice de toutes les utopies et de tous les systèmes de gouvernement et d'organisation que nos hommes d'État et nos publicistes ont imaginés à l'envi, pour en faire hommage à cette nation qui s'obstine à ne pas comprendre son bonheur, et à ne tenir ses institutions que d'elle-même. Il demande comme nous qu'on la laisse libre de

1. *La Comédie italienne*, par Eugène Pelletan; chez Dentu.
2. *Les Utopistes en Italie*, par Anatole de la Forge; chez Castel.

Digitized by Google

faire son choix. Je ne reprocherai à sa critique qu'un excès d'optimisme et de bienveillance à l'égard du ministère actuel. L'auteur voit M. Rattazzi à travers Manin et Cavour. — C'est une illusion qui me paraît de tous points inexplicable.

Puisque je parle des brochures auxquelles la question italienne a donné lieu dans ces derniers temps, il y aurait affectation de ma part à passer sous silence celle qui a non pas obtenu le plus de succès, mais produit le plus de scandale, ce qui est, à vrai dire, le genre de succès que recherchait son auteur. M. Proudhon ne paraît pas avoir jamais ambitionné d'autre gloire que celle de stupéfier les niais, et il faut convenir que depuis Diogène le Cynique, personne n'y a mieux réussi que lui. Il a été, d'ailleurs, considérablement encouragé dans ce rôle par la simplicité de ses contemporains.

A chacune de ses mystifications nouvelles, c'est un étonnement sans fin dans la badauderie démocratique. Son dernier factum a produit l'effet accoutumé. Ceux qui s'étonnent encore des volte-faces politiques de M. Proudhon me font l'effet de ces esprits un peu lents qui rient d'un bon mot huit jours après qu'ils l'ont entendu. Quoi! vous êtes surpris, vous criez à la trahison parce que cet ex-dieu de l'ironie dirige contre l'unité italienne les traits de sa foudre ébréchée! — Mais vous n'avez donc pas lu les invectives et les lâches insultes qu'il jetait à la nation polonaise après les massacres de Varsovie? Il ne vous souvient plus de ses apologies du droit de la force et de tant d'autres défis lancés à la justice, au bon sens, à la pudeur?

Lorsqu'un jour les historiens voudront donner une idée de l'impuissance de la génération qui a fait et perdu la révolution de 1848, ils montreront ses idoles et la plus creuse de toutes, le sophiste Proudhon. Ils raconteront comment, dans un certain parti, on proposa gravement alors de décerner la dictature à cet insulteur public qu'Athènes eût confiné dans un tonneau. Ils démonteront les ressorts de cet épouvantail de la bourgeoisie, de ce satan de tabatière. L'influence philosophique de M. Proudhon, l'importance qu'on lui a attribuée, le rôle qu'on lui a laissé prendre, sont une des hontes de notre temps. M. Proudhon a poussé très-loin, il faut le reconnaître, l'art d'en imposer aux ignorants par des airs d'infaillibilité et par une affectation de science qui rappelle les personnages de Molière; il s'est composé un vocabulaire à part, avec des formules empruntées aux pédants d'outre-Rhin et dont il ignorait lui-même tout le premier la véritable signification; avec cela dialecticien très-subtil, c'est-à-dire ergoteur infatigable, il avait en lui tout ce qu'il faut pour faire un sophiste; personne n'a jamais déraisonné avec plus de méthode et de logique,

Digitized by Google

mais ce ne sont pas là précisément des titres à la gloire. Pour être comparé à Jean-Jacques Rousseau, il ne suffit pas d'avoir son humeur chagrine et misanthropique. On demeure confondu lorsqu'on examine de près les œuvres sur lesquelles cette réputation a été échafaudée : ôtez-en l'insulte, il ne reste plus qu'un fatras de rapsodies dignes des petites-maisons. M. Proudhon a plus d'une fois critiqué, avec ce bonheur que la jalousie de métier a seule le don d'inspirer, les visions de ses confrères en socialisme, mais il y a un système qui les dépasse toutes en extravagance, c'est celui de l'inventeur de la *Série* et de la banque d'échange.

M. Proudhon n'a jamais été cité pour sa mansuétude; il serait difficile de trouver, soit dans le passé, soit dans le présent, une gloire qui n'ait été outragée par lui, et on ne lui connaît guère d'autre admiration que celle qu'il s'est vouée à lui-même. Il est resté, dans son nouvel écrit, assez fidèle à son caractère. Amis et ennemis y sont presque également maltraités : Mazzini est un traître, Garibaldi un incapable; les démocrates, en général, sont des « imbéciles; » le parti même dont M. Proudhon a cherché les applaudissements n'y est guère plus ménagé. Il n'a fait qu'une seule exception à ce parti pris de dénigrement et de malveillance, — et tout le monde avouera ici que cet austère citoyen sait placer à propos ses exceptions, — elle est en faveur de l'Empereur actuel des Français. Toutes les fois qu'il y est question de Napoléon III, cet homme farouche s'humanise, ce hardi censeur, qui a dit son fait à Dieu lui-même, adoucit les éclats de sa voix et prend un ton de componction vraiment charmante. Combien le bourgeois qu'il terrorise connaît peu cette grande âme! Ce n'est pas lui qui se laisse aveugler par l'esprit de rancune, il sait rendre justice même à des adversaires. Il comprend les nécessités du pouvoir. Ce n'est pas lui qu'on verra afficher une méfiance injurieuse envers le gouvernement actuel; il laisse ces sentiments étroits à Mazzini et à ses pareils, et il en donne la raison : « Il ne fait aucun cas, dit-il, de cette politique de *subjectivité*, » faisant intervenir ici son jargon allemand, faute d'oser exprimer sa pensée en bon français; il sait, quant à lui, se détacher de ses préjugés de parti et s'élever jusqu'à l'impartialité; et si sa subjectivité proteste, il enfourchera son objectivité qui ne lui refusera pas ce petit service, et son moi vivra sans remords, grâce à cet heureux dédoublement. Il est impossible de mieux traduire une flatterie dans le langage de la raison pure. Il revient à plusieurs reprises sur cette idée, « que l'opposition au gouvernement impérial atteint la nation elle-même, » c'est-à-dire, en langue vulgaire, qu'elle est un crime de haute trahison; il fait de ce gouvernement la clef de voûte du système fédératif, qu'il propose

Digitized by Google

comme solution aux Italiens, le rénovateur prédestiné de l'Empire d'Occident, — toutes choses très-permises assurément, mais qui ne vont pas avec l'étiquette que M. Proudhon a portée jusqu'ici sur son chapeau, et encore moins avec l'idée que le public s'est faite de ce personnage.

Je n'ai nullement l'intention de réfuter ce tissu d'impertinences et de billevesées; il renferme assez de contradictions pour se réfuter lui-même. Si l'esprit de parti était capable de ressentir des scrupules, les pieuses personnes qui ont si puissamment contribué au succès du livre de M. Proudhon rougiraient d'avoir fait cause commune avec un tel auxiliaire. De tels services se retournent tôt ou tard contre ceux qui les acceptent. Avec plus de clairvoyance elles comprendraient que l'alliance de ce papiste athée ne profitera pas plus à leur cause qu'elle n'a profité à celle de la démocratie, lorsque, la liberté sur les lèvres et l'absolutisme dans le cœur, il lui apporta le secours funeste de ses sophismes à deux tranchants. Le système de M. Proudhon, qui consiste, comme on sait, dans la suppression de tout gouvernement, implique en même temps, par la transformation violente qu'il veut imprimer à la propriété, l'intervention continue du gouvernement le plus absolu. De là le lyrisme avec lequel il chante tour à tour les félicités de l'anarchie et les triomphes de la force. Cette contradiction se retrouve sous une forme ou sous une autre dans toutes les productions de cet esprit sans équilibre. Une moitié de son nouveau livre est consacrée à démontrer que l'Italie unitaire, réduite à ses propres forces, est absolument impuissante, qu'elle est aussi incapable de ressusciter « que la Hongrie et la Pologne ; » et l'autre moitié à prouver que la France, en laissant l'unité se consommer, « proclame sa propre déchéance, » que c'en est fait de sa force et de sa prépondérance ; affirmations qui se détruisent l'une l'autre. Mais qu'importe à l'auteur, pourvu qu'il démontre et qu'il prouve? Son but n'est pas de convaincre, c'est d'argumenter, d'argumenter à outrance et à perpétuité. Il soutiendra sous ce rapport les plus folles gageures; il se soucie peu qu'on adopte son opinion, pourvu qu'on admire son agilité dans ce genre d'escrime, ses feintes, ses artifices, sa verve triviale et insolente, sa souplesse, sa brutalité, son habileté à se jouer du pour et du contre, du vrai et du faux, des autres et de lui-même. C'est l'école de l'art pour l'art transportée dans la dialectique. Il vous prouvera avec une égale facilité que le bien c'est le mal ou que le mal c'est le bien, qu'il fait nuit ou qu'il fait jour, que vous existez ou que vous n'existez pas, à votre choix. C'est, en un mot, et traits pour traits, le sophiste tel que Platon le dépeignait il y a plus de deux mille ans.

Digitized by Google

Les expressions du métier se pressent à chaque instant sous sa plume, et hérissent sa prose de traits pédantesques de l'effet le plus inattendu. J'ai cité tout à l'heure un emploi neuf et ingénieux du mot subjectivité; ailleurs, il dira que si les Italiens se sont obstinés à repousser le système fédératif que leur proposait leur puissant allié, c'est d'abord bien entendu par ingratitude — l'objectivité de M. Proudhon ne se fait pas faute de répéter cette accusation, — et ensuite « par l'effet naturel des *antinomies!* » et il rabâche là-dessus des balivernes empruntées aux lois historiques formulées par son ami M. Ferrari. L'érudition historique de M. Proudhon est presque aussi remarquable que sa force sur la philosophie allemande, et elle le conduit à des propositions non moins surprenantes. C'est à lui qu'il était réservé de découvrir que le mouvement actuel de l'Italie n'a d'autre but que de « refaire un état semi-impérial et semi-pontifical, » renouvelé des guelfes et des gibelins; que Napoléon III est lié envers le pape par le pacte de Charlemagne son prédécesseur; que l'empire n'a pas de raison d'être s'il n'est pas l'allié de l'Église, et enfin que le protestantisme est mort. Quant à la séparation du spirituel et du temporel, il ne faut pas penser à la réaliser par les moyens proposés, ils sont impuissants; « la philosophie seule et la plus radicale est ici compétente, » ajoute l'auteur, comme si philosophiquement la question n'était pas résolue depuis plus d'un siècle, comme si les choses humaines avaient le don de progresser en vertu de la pure lumière, sans le secours de l'action et de la pratique. Décidément, ces révélations du ci-devant dieu de l'ironie ne sont pas destinées à faire beaucoup de conversions.

En somme, qui M. Proudhon a-t-il voulu servir avec ses lieux communs usés sur l'union de l'Église et de l'empire? il dit lui-même que ce n'est pas l'Église. Qu'il ait donc le courage de ses opinions et renonce à ce rôle de rallié honteux, qui n'est fait pour plaire ni à ses anciens ni à ses nouveaux amis. M. Proudhon nous annonce la formation d'un nouvel empire d'Occident; qu'il y travaille dans la mesure de ses forces, si l'on veut bien accepter ses services; qu'il en soit même le prophète, mais alors qu'il cesse de crier aux Belges de sa grosse voix de croquemitaine socialiste, qu'il n'a plus le droit de prendre aujourd'hui : « Ce sera à nous de vous porter *la sociale!* » Quoi! les inoffensifs charivaris du peuple belge auraient-ils mérité une punition si cruelle? Non, pauvre sophiste, tu ne leur porteras pas même cela. Il ne te sera jamais donné de te venger, même par de pareils bienfaits. A tes amis comme à tes ennemis, à ceux que tu honoreras de ta haine comme à ceux à qui tu infligeras tes sym-

Digitized by Google

pathies, tu ne pourras jamais porter que le chaos et le néant de ta triste cervelle.

Après tout, le livre de M. Proudhon aura peut être eu pour effet de nous délivrer pour toujours de cette étrange popularité. Les arrêts de la raison publique se forment lentement, mais ils se forment. Les hommes ne changent guère, en général ils restent ce qu'ils sont dès leur début; mais à mesure qu'ils avancent dans la vie ils se montrent sous des aspects qui avaient échappé à une première observation, et qui donnent la clef de leur individualité. Des deux hommes qui ont exercé, il y a quelques années, la plus pernicieuse influence sur la génération de 1848, l'un, depuis longtemps discrédité aux yeux des esprits sérieux, achève de se démasquer pour le gros du public, c'est M. Proudhon; l'autre se confessait l'autre jour avec une touchante ingénuité au congrès de Bruxelles, c'est M. Émile de Girardin. M. de Girardin, en ávouant avec une parfaite sécurité qu'il n'avait jamais vu dans la presse qu'une industrie et un moyen de faire fortune, a résumé d'un mot toute sa vie de publiciste, et donné le secret de la douce philosophie avec laquelle il contemple aujourd'hui les événements. C'est avec la même quiétude d'esprit que, pour mon compte, j'enregistre aujourd'hui la déchéance de ces deux ministres en disponibilité de la république sociale. La génération actuelle, on le reconnaîtra, a payé assez cher le droit de voir ces hommes disparaître de la scène politique et de leur dire au besoin : Retirez-vous!

La Grèce vient de faire une petite révolution toute modeste, toute pacifique, qui mérite à plus d'un titre de fixer l'attention des nations européennes. La façon discrète dont elle s'est opérée, si différente des traditions du classique faux et déclamatoire qui est d'ordinaire employé dans ces sortes de compositions dramatiques, est digne de tous points de l'art sobre et exquis que ce peuple spirituel a mis jadis dans tout ce qu'il a fait, et elle est du plus heureux augure pour sa prochaine régénération. Il n'y a eu ni poignards, ni pleurs, ni serments; on a profité d'une promenade du monarque bavarois et on l'a mis à la porte de son royaume sans phrases, avec son sceptre, sa couronne et autres pièces de la défroque monarchique. On le renvoie à sa famille après avoir tout fait pour le corriger. Leçon du meilleur goût et qui annonce le réveil de l'esprit athénien. Nous ne sommes pas de ceux qui voient avec tristesse ou inquiétude la petite liberté que le peuple grec vient de prendre vis-à-vis de son souverain. Où en serait le monde s'il ne s'y faisait de temps en temps des exemples de cette sorte? On a d'ordinaire grand soin d'inscrire dans les constitutions un article consacrant l'inviolabilité des rois, et quand on ne

Digitized by Google

l'écrit pas, leur responsabilité n'en est pas moins une fiction. Mais il y a heureusement dans la force des choses un correctif à cette imperfection des chartes octroyées ou reconnues. Les peuples ont aussi leur article 14 ; ce sont les révolutions. Il est bon que de temps en temps cet article reçoive un commentaire en action qui le grave dans la mémoire des souverains, et le rappelle aux nations qui seraient tentées de le laisser prescrire. Les Grecs n'avaient pas de grands crimes à reprocher à leur roi, aussi se sont-ils contentés de le congédier avec les plus profonds égards. Après s'être efforcés inutilement depuis le commencement de son règne, de lui faire comprendre qu'il avait à administrer des populations helléniques et non des habitants de la Westphalie, qu'il se méprenait en voulant, par exemple, forcer ses sujets à désapprendre le grec pour parler l'allemand, ils avaient, ce semble, bien acquis le droit de se considérer comme dégagés envers lui. Ce petit État a de grandes ambitions, son passé l'y autorise, les Grecs sont comme les héritiers d'un grand nom qui ont leur fortune à refaire; au lieu de les seconder le roi Othon s'est toute sa vie appliqué à les contrarier en toute chose, il en a été justement puni. Lorsqu'on épouse une nation, on doit adopter toutes ses passions, surtout celles qui sont nécessaires à sa vie, à son développement, à son essor, et c'est le cas pour les Grecs, qui depuis longtemps étouffent resserrés dans des frontières trop étroites.

La nouvelle de cette révolution a mis en émoi toutes les chancelleries de l'Europe, — et pour rendre hommage au grand principe de non-intervention, — chacun s'est aussitôt empressé de proposer son candidat au trône de Grèce. Jamais on n'a vu une telle abondance de rois *in partibus*. La Russie a présenté d'abord le sien, puis l'Angleterre, la France, l'Autriche, l'Italie, la Belgique elle-même : de quoi peupler l'Olympe. — La Grèce a été protégée contre cette avalanche de souverains par la rivalité même des puissances qui aspirent à lui donner un roi. Grâce à cet obstacle imprévu, on commence à reconnaître généralement qu'elle a quelques droits à être consultée en cette affaire. Peut-être, malgré des prédictions prématurées, regardera-t-elle l'essai d'une monarchie étrangère comme une expérience jugée et voudra-t-elle instituer une royauté nationale. Peut-être même..... Athènes, Sparte, noms magiques! ruines vivantes! qui sait si vos grands souvenirs évoqués, par quelque dieu tombé comme vous, ne réveilleront pas une plus haute ambition dans les cœurs?

Mais ce n'est là qu'un rêve, une hypothèse, pour le moment, sans vraisemblance. Il est beaucoup plus probable que les Grecs voudront, comme le leur conseille le général Kalergis, vendre leur trône au plus offrant, c'est-à-dire le céder à la puissance qui leur promettra le plus

Digitized by Google

d'avantages, spéculation qui pourrait bien être pour eux un marché de dupes, car si elle leur vaut un auxiliaire assuré, elle leur attirera en même temps de puissantes inimitiés. Quoi qu'il en soit, voilà la question d'Orient remise sur le tapis, peut-être pour plus longtemps qu'on ne le suppose. L'empire turc, bien que soutenu par la diplomatie, est menacé par tant de côtés à la fois qu'il peut s'écrouler d'un moment à l'autre; et il y a aujourd'hui en Europe au moins deux puissances directement intéressées à ce qu'il tombe le plus promptement possible. L'une d'elles est l'Italie, qui a toujours vu en lui sa rançon; l'autre est l'empire russe, qui, à la vérité, depuis la guerre de Crimée, a beaucoup perdu de son humeur agressive et conquérante, et qui paraît plus occupé en ce moment de guérir ses propres infirmités que de profiter de celles des autres. Les justes réserves qu'on a le droit de faire au sujet des tristes exploits de la politique russe en Pologne, ne sauraient nous faire méconnaître la remarquable transformation qui s'opère actuellement en Russie sous l'initiative personnelle du souverain. La réforme judiciaire et administrative que l'empereur Alexandre II accomplit en ce moment a une importance capitale dans un pays où la justice était vénale et l'administration gangrenée, et il serait inique d'en contester la sincérité et le désintéressement. Tous les pouvoirs que les pouvoirs locaux y gagnent, c'est la couronne qui les perd. Il y avait, dans la haute administration de l'empire, tant de gens intéressés à contrarier cette réforme, que tous les plans en ont été rédigés dans le plus grand secret, à l'insu même du célèbre ministre de la justice, Panine, qui vient d'être forcé de donner sa démission, et qu'ils ont été promulgués en vertu d'une sorte de coup d'État de l'empereur contre ses conseillers habituels.

Voilà un coup d'État qu'on pourrait proposer pour modèle au roi de Prusse qui est cependant un souverain constitutionnel, et qui penche de plus en plus vers cet expédient désespéré. Les exemples de sagesse ne lui auront du moins pas fait défaut, et il vient de recevoir de l'Autriche elle-même une leçon de libéralisme dont il devrait profiter. Dans un conflit entre le Reichsrath et la couronne, au sujet du budget, celle-ci s'est empressée de céder avec une bonne grâce où le plaisir de donner une leçon au monarque prussien est probablement entré pour beaucoup, mais qui après tout n'en est pas moins méritoire. Dans le conflit prussien on s'est plu généralement à partager les torts à dose égale entre le roi et la Chambre des députés. C'est là une appréciation erronée qu'il est impossible de justifier au point de vue des principes constitutionnels. Le droit de la Chambre à voter le budget est absolu, indiscutable, entier; il est ainsi ou il n'est pas. On

Digitized by Google

ne saurait donc trop louer la fermeté qu'elle met à le maintenir, et ce n'est pas sur la question de droit que peut s'établir la transaction, mais seulement sur le point de fait. En s'obstinant à nier le principe invoqué par la Chambre, le roi rend impossible en Prusse la pratique du gouvernement constitutionnel, et il faut qu'il accepte ce rôle dans toutes ses conséquences. Cela pourrait le mener loin, en dépit de ses conseillers, experts en coups d'État, qui se croient des Machiavels consommés parce qu'ils ont étudié, comme disent les joueurs d'échecs, quelques *commencements de parties*. Illusions d'écoliers !

P. Lanfrey.

AU SUJET D'UN ÉTAT NOIR LIBRE AUX ÉTATS-UNIS.

Dans le dernier numéro de la *Revue nationale*, nous avons indiqué la fondation d'un État noir aux États-Unis comme étant le plus sûr moyen de réaliser l'abolition de l'esclavage, et nous avons indiqué la Floride comme celui de tous les États qui convient le mieux à cet effet.

Pendant que nous cherchions à démontrer ici les avantages de ce projet, il se présentait aussi à l'esprit d'un citoyen des États-Unis, M. Eli Thayer, et la presse américaine, si nous en jugeons par un journal qui nous est parvenu, le *New-York semi-Weekly*, s'y montre favorable.

Cette coïncidence est d'un bon augure. Quand une idée se fait jour en même temps à deux mille lieues de distance, c'est qu'elle sort nécessairement de la situation, comme le fruit se détache de l'arbre lorsqu'il est mûr.

On peut dès lors espérer que la Floride deviendra un État noir libre dans le sein de l'Union américaine, et qu'il se développera sous l'action tutélaire du gouvernement central. Ce sera un coup d'*échec et mat* qui aidera puissamment à réduire le Sud.

Le gouvernement américain doit d'autant plus se hâter dans cette voie, que l'abolition légale de l'esclavage, au premier janvier prochain, dans les États du Sud qui n'auront pas fait alors leur soumission, amènera sans doute, sur leurs territoires, des conflits sanglants entre les blancs et les noirs, et que la responsabilité en retomberait, dans l'opinion générale, sur le gouvernement fédéral. Le Nord, qui a poussé la douceur et la mansuétude envers le Sud jus-

Digitized by Google

qu'à l'imprudence, qui n'a fait que se défendre quand il a été attaqué, qui représente dans la lutte les premiers sentiments de l'humanité, serait accusé de tous les maux que l'aveuglement féroce et les détestables passions de ses adversaires peuvent causer, si son gouvernement ne prenait à l'avance les mesures nécessaires pour les prévenir, en assurant aux esclaves affranchis une condition où ils pourront vivre. La plupart des hommes sont incapables, dans leurs appréciations, de remonter au principe général des choses, et ne jugent les événements que d'après les impressions immédiates qu'ils en reçoivent.

Il est échu au gouvernement de M. Lincoln de résoudre le plus terrible problème des temps modernes, celui de guérir l'Amérique de l'affreux ulcère qui la rongeait et aurait fini par la dévorer entièrement pour s'étendre ensuite sur le monde en détruisant la civilisation, en ramenant le genre humain à une barbarie telle qu'il n'en aurait jamais vue. Il faut que ce gouvernement remplisse le rôle de la Providence en domptant, à la fois, les rebelles et en les protégeant contre leurs anciennes victimes, et qu'il fasse en même temps aux esclaves une condition nouvelle dans laquelle ils puissent vivre.

Il lui faut encore ne compter que sur lui-même; il n'a en Europe que des sympathies isolées, tant les masses sont plongées dans une profonde léthargie amenée par la grossière satisfaction des appétits matériels et l'abaissement moral qui en est la conséquence. Il n'est pas jusqu'à notre France, qui a si souvent versé son sang et son or pour secourir les malheureux et les opprimés dans le monde, où les cœurs ne restent froids et les esprits à peu près indifférents au spectacle d'une lutte où se joue l'avenir des destinées humaines. La presse elle-même, autrefois si vive et si ardente à signaler au pays ce qui pouvait l'émouvoir noblement, ne s'occupe guère de la crise américaine, — quand elle n'est pas honteusement hostile au Nord, — que pour reproduire quelques dépêches télégraphiques souvent insignifiantes, au lieu d'études faites sur les lieux et de travaux qui feraient ressortir la grandeur de la lutte et développeraient les sympathies publiques en faveur du Nord. Plutôt qne de soutenir ces nobles intérêts, nos journaux préfèrent patronner des spéculations contre lesquelles ils devraient souvent prémunir leurs lecteurs, tant le mercantilisme de ses annonces lui a fait perdre le sens des grandes et belles choses que son devoir est de propager.

Que le gouvernement américain se tienne à la hauteur de sa tâche. Pour triompher du mal, il faut être plus grand et plus intelligent que lui, et ne pas trop compter, pour le succès, sur la justice de sa cause, car cette confiance fait perdre les meilleurs procès. Il faut

Digitized by Google

surtout, comme l'a dit un sage, ne rien donner au hasard de ce que la prudence peut lui ôter, mais une fois engagé dans l'action, agir promptement et énergiquement.

Il faut, nous le répétons encore, que le gouvernement américain sépare les deux éléments qui constituaient l'esclavage et qui ne pourront plus désormais vivre à côté l'un de l'autre. Pour cela, il lui faut fonder un État noir indépendant qui ne puisse jamais devenir dangereux pour le Nord, qui l'aidera au contraire dans sa lutte contre le Sud, et cet État ne peut être que la Floride. Les obstacles que M. Lincoln peut rencontrer dans l'exécution de ce plan seront toujours infiniment moins grands que ceux de toute autre combinaison.

En nous bornant aujourd'hui à ces simples observations, n'omettons pas de payer un tribut d'hommage au courage, aux mâles vertus de ces Américains du Nord qui versent si noblement leur sang pour la plus juste et la plus glorieuse des causes, quand celui de leurs adversaires ne coule que pour étendre l'infâme institution qui contient en elle tous les crimes, tous les vices et toutes les misères.

GEORGES BERNARD.

CHARPENTIER, propriétaire-gérant.

Droit de reproduction réservé

Paris. — Imp. P.-A. Bourdier et Cie, rue Mazarine, 30

Digitized by Google

POURQUOI LE NORD

NE PEUT ACCEPTER LA SÉPARATION

La guerre civile qui depuis deux ans divise et ruine les États-Unis a son contre-coup en Europe. La disette du coton amène de grandes souffrances. Les ouvriers de Rouen et de Mulhouse ne sont pas moins éprouvés que les filateurs et les tisserands du Lancashire; des populations entières sont réduites à tendre la main; et pour passer l'hiver, elles n'ont plus d'autre ressource et d'autre espoir que la charité particulière ou les secours de l'État. Dans une crise aussi cruelle, au milieu de souffrances si peu méritées, il est naturel que l'opinion s'inquiète en Europe, et qu'elle accuse l'ambition de ceux qui prolongent une guerre fratricide. La paix en Amérique, la paix à tout prix, c'est le besoin, c'est le cri de milliers d'hommes qui, chez nous, sont pressés par la faim, victimes innocentes des passions et des fureurs qui ensanglantent les États-Unis.

Ces plaintes ne sont que trop légitimes. Le monde est aujourd'hui solidaire, la paix est une condition d'existence pour les peuples modernes qui vivent d'industrie; mais, par malheur, s'il est facile d'indiquer le remède, il est à peu près impossible de l'appliquer. Jusqu'à présent, c'est de la guerre seule qu'on peut attendre la fin de la guerre. Se jeter à main armée entre les combattants pour leur imposer une trêve, serait une entreprise où l'Europe épuiserait ses forces, et pour quel résultat? Comme l'a dit justement M. Cobden, il serait moins cher *de nourrir de gibier et de vin de Champagne* les ouvriers qui sont ruinés par la crise américaine. Offrir aujourd'hui notre intervention amiable, c'est nous exposer à un refus, sinon même exaspérer une des parties et la pousser à des mesures violentes; c'est diminuer les chances de faire accepter notre médiation au moment favorable. Nous en sommes donc réduits à rester spectateurs d'une guerre déplorable et qui nous cause des maux infinis; nous en sommes réduits à faire des vœux pour que l'épuisement et la mi-

Digitized by Google

sère apaisent enfin des ennemis acharnés, et les obligent à accepter la réunion ou la séparation. Triste situation sans doute, mais qui a été de tout temps celle des neutres, et dont on ne peut sortir qu'en se jetant soi-même dans des périls inconnus.

Si nous n'avons pas le droit d'intervenir, nous avons tout au moins celui de nous plaindre et de chercher quels sont les vrais coupables de cette guerre qui nous atteint. C'est quelque chose que l'opinion de l'Europe. Mieux que les armes, elle peut précipiter les événements et ramener la paix. Par malheur, depuis deux ans, l'opinion égarée fait fausse route; en se rangeant du mauvais côté, elle prolonge la résistance au lieu de l'arrêter.

En Angleterre et en France, le Sud a trouvé des avocats nombreux et habiles; on a présenté sa cause comme celle de la justice et de la liberté. On a proclamé le droit de séparation, on n'a pas reculé devant l'apologie de l'esclavage. Aujourd'hui ces arguments commencent à s'user. Grâce à des publicistes qui ne transigent pas avec l'humanité, grâce à M. de Gasparin surtout, la lumière s'est faite; on sait à quoi s'en tenir sur les origines et le caractère de la rébellion. Pour tout observateur de bonne foi, il est évident que tous les torts sont du côté du Sud. Il n'y a pas besoin d'être un Montesquieu pour comprendre qu'un parti que rien ne menace, et qui, par ambition ou par orgueil, brise l'unité nationale et déchire en deux la patrie, n'a aucun droit à la sympathie des Français. Quant à canoniser l'esclavage, c'est une œuvre qu'il faut laisser aux prédicateurs du Sud. Tout l'esprit du monde ne relèvera pas cette cause perdue. Les confédérés eussent-ils mille raisons de se plaindre et de se révolter, il restera toujours sur leur rébellion une tache ineffaçable; jamais un chrétien, jamais un libéral ne s'intéressera à des hommes qui, en plein dix-neuvième siècle, affichent audacieusement leur désir de perpétuer et d'étendre la servitude. Permis aux planteurs d'écouter encore ces théories qui les ont enivrés et perdus; jamais de tels sophismes ne passeront l'Océan.

Les avocats du Sud lui ont rendu un service fatal : ils lui ont fait croire que l'Europe, éclairée ou séduite, se rangerait de son côté, et qu'un jour elle jetterait dans la balance autre chose que des vœux stériles. Cette illusion a entretenu et entretient encore la résistance du Sud; elle prolonge la guerre et nos souffrances. Si, dès le premier jour, comme le Nord avait le droit de l'espérer, les amis de la liberté s'étaient prononcés hardiment contre la politique de l'escla-

Digitized by Google

vage, si les partisans de la paix maritime, si les défenseurs des droits des neutres avaient parlé en faveur de l'Union et repoussé une séparation qui ne peut profiter qu'à l'Angleterre, il est probable que le Sud se fût engagé avec moins de témérité dans une voie sans issue. Si malgré le courage et le dévouement de ses soldats, si malgré l'habileté de ses généraux, le Sud échoue dans une entreprise que, selon moi, on ne peut trop blâmer, qu'il s'en prenne à ceux qui ont eu de l'Europe une assez pauvre estime pour s'imaginer qu'ils asserviraient l'opinion à une politique contre laquelle proteste le patriotisme, et que condamnent l'Évangile et l'humanité.

« Soit, dira-t-on, le Sud a tous les torts; mais enfin il veut se séparer; il ne peut plus vivre avec les gens du Nord. La guerre même, quelle qu'en soit l'origine, est une nouvelle cause de désunion. De quel droit vingt millions d'hommes peuvent-ils obliger dix millions[1] de leurs compatriotes à continuer une alliance détestée, à respecter un contrat qu'ils veulent rompre à tout prix? Est-il possible d'imaginer qu'après deux ou trois ans de combats et de misères on fera vivre ensemble les vainqueurs et les vaincus? Réduira-t-on un pays deux ou trois fois grand comme la France? N'y aura-t-il pas du sang entre les partis? La séparation est peut-être un malheur, mais aujourd'hui ce malheur est irréparable. Accordons que le Nord ait pour lui la légalité, la lettre et l'esprit de la Constitution, reste toujours un point indiscutable : le Sud veut être maître chez lui. Vous n'avez pas le droit d'écraser un peuple qui se bat si vaillamment. Résignez-vous. »

Si nous étions moins énervés par les douceurs de la vie moderne et par l'oisiveté d'une longue paix, si nous avions dans le cœur quelque reste de ce patriotisme qui, en 1792, poussait nos pères aux bords du Rhin, la réponse serait facile; aujourd'hui je crains qu'on ne la comprenne plus. Si demain le midi de la France se révoltait et demandait la séparation, si l'Alsace et la Lorraine voulaient s'isoler, quel serait, je ne dis pas seulement notre droit, mais notre devoir? Compterait-on les voix pour savoir si un tiers ou une moitié des Français a le droit de détruire l'unité nationale, d'anéantir la France, de mettre en pièces le glorieux héritage que nos pères nous ont acquis de leur sang? Non, on prendrait son fusil et on marche-

1. Sur ces dix millions il y a quatre millions d'esclaves dont on ne consulte pas la volonté.

Digitized by Google

rait. Malheur à qui ne sent pas que la patrie est sainte et qu'il est beau de la défendre, même au prix de toutes les misères et de tous les dangers !

« L'Amérique n'est pas la France; c'est une confédération, ce n'est pas une nation. » Qui dit cela, c'est le Sud, pour justifier sa faute; le Nord dit le contraire, et depuis deux ans c'est au prix de sacrifices sans nombre qu'il affirme que les Américains sont un même peuple, et qu'on ne coupera pas en deux la patrie. Cela est beau, cela est grand, et si quelque chose m'étonne, c'est que la France reste insensible en face de ce patriotisme. L'amour du pays n'est-il plus la vertu des Français?

Qu'est-ce donc que le Sud, et d'où peut lui venir ce droit de séparation qu'on fait sonner si haut? Est-ce un peuple conquis qui reprend son indépendance, comme l'a fait la Lombardie? Est-ce une race distincte qui ne veut point continuer une alliance oppressive? Non, ce sont des colons, établis sur le territoire de l'Union par des mains américaines, qui se révoltent sans autre raison que leur ambition. Qu'on prenne une carte des États-Unis. Si l'on excepte la Virginie, les deux Carolines et la Géorgie, qui sont d'anciennes colonies anglaises, tout le reste du Sud est installé sur des terres achetées et payées par l'Union. C'est dire que le Nord a supporté la plus grosse part de la dépense. L'ancienne Louisiane a été vendue aux Américains, en 1804, par le premier consul, au prix de 75 millions; la Floride a été achetée à l'Espagne, en 1820, moyennant 25 millions; il a fallu la guerre du Mexique, une dépense d'un milliard et des pertes cruelles pour s'assurer du Texas. En peu de mots, qu'on prenne tous les riches pays qui bordent le Mississipi et le Missouri depuis leur source jusqu'à leur embouchure, il n'y a pas un pouce de terrain qui n'ait été payé par l'Union et qui ne lui appartienne. C'est l'Union qui a chassé ou indemnisé les Indiens; c'est l'Union qui a élevé des forts, construit des chantiers, des phares et des ports; c'est elle qui a mis ces déserts en valeur et qui a rendu la colonisation possible. Ce sont des hommes du Nord tout autant que des hommes du Midi qui ont défriché et planté ces terrains, et qui ont transformé en État florissant des solitudes stériles. Dans la vieille Europe, où l'unité est partout sortie de la conquête, montrez-nous donc un titre de propriété aussi sacré, une patrie qui soit davantage l'œuvre commune de tout un peuple! Et maintenant il serait permis à une minorité de s'emparer d'un territoire qui appartient

Digitized by Google

à tous et de s'y choisir la meilleure part? Il serait permis à une minorité de détruire l'Union et de mettre en péril ceux qui ont été ses premiers bienfaiteurs et sans lesquels elle n'existerait pas? Si ce n'est pas là une révolte impie, il faut dire que le caprice des peuples fait leur droit.

Ce n'est pas seulement une raison politique qui s'oppose à la séparation; la géographie, la situation des lieux oblige les États-Unis à former une seule nation. Strabon, contemplant ce vaste pays qu'on appelle aujourd'hui la France, disait, avec la sûreté du génie, qu'à contempler la nature du territoire et le cours des eaux, il était visible que les forêts de la Gaule, habitées par une population clair-semée, deviendraient le séjour d'un grand peuple. C'est la nafure qui avait disposé notre territoire pour être le théâtre d'une grande civilisation. Cela n'est pas moins vrai de l'Amérique. Elle n'est, à vrai dire, qu'une double vallée, avec un point de partage insensible et deux grands cours d'eau, le Mississipi et le Saint-Laurent. Point de hautes montagnes qui séparent et isolent les peuples, point de barrières naturelles comme les Alpes ou les Pyrénées. L'Ouest ne peut vivre sans le Mississipi; posséder l'embouchure du fleuve, c'est, pour les fermiers de l'Ouest, une question de vie ou de mort.

Les États-Unis l'ont senti dès le premier jour. Quand l'Ohio et le Mississipi n'étaient encore que des fleuves perdus dans les bois, quand les premiers planteurs n'étaient qu'une poignée d'hommes répandus dans le désert, les Américains savaient déjà que la Nouvelle-Orléans était *la clef de la maison*. On ne voulait la laisser ni à l'Espagne, ni à la France. C'est ce que comprit Napoléon; il tenait dans ses mains la grandeur future des États-Unis; il ne lui déplut pas de céder à l'Amérique ce vaste territoire, dans l'intention, disait-il, *de donner à l'Angleterre une rivale maritime qui tôt ou tard abaisserait l'orgueil de nos ennemis*[1]. Il pouvait se dessaisir seulement de la rive gauche du fleuve et satisfaire les États-Unis, qui alors n'en demandaient pas davantage; il fit plus (et en ce point je crois qu'il eut grand tort), il céda d'un trait de plume un pays aussi vaste que la moitié de l'Europe, et renonça à nos derniers droits sur ce beau fleuve que nous avons découvert. Soixante ans ont bientôt passé sur cette cession. Les États qui se nomment aujourd'hui la Louisiane, l'Arkansas, le Mis-

1. Voyez ma brochure, intitulée *les États-Unis et la France*, et l'*Histoire de la Louisiane* par Barbé-Marbois.

Digitized by Google

souri, l'Iowa, le Minnesota, le Kansas, l'Orégon; les territoires de Nebraska, de Dacotah, de Jefferson, de Washington, qui seront bientôt des États, ont été établis sur l'immense domaine abandonné par Napoléon. Sans compter la population esclavagiste qui veut rompre l'Union, il y a dix millions de citoyens libres, entre Pittsburg et le fort Union, qui réclament le cours et l'embouchure du Mississipi, comme leur ayant été cédé par la France. C'est de nous qu'ils tiennent leur titre et leur possession. Ils ont pour eux un droit de soixante ans, droit consacré par le travail et la culture, droit qu'ils ont reçu d'un contrat et, mieux encore, de la nature et de Dieu. Voilà ce qu'on leur reproche de défendre; ils sont des usurpateurs et des tyrans, parce qu'ils veulent garder ce qui leur appartient, parce qu'ils ne veulent pas se mettre à la merci d'une minorité ambitieuse. Que dirions-nous si, demain, la Normandie soulevée, prétendait garder pour elle seule Rouen et le Havre? et pourtant qu'est-ce que le cours de la Seine à côté du Mississipi qui a un cours de deux mille deux cent cinquante milles et qui reçoit toutes les eaux de l'Ouest? Posséder la Nouvelle-Orléans, c'est commander une vallée qui comprend les deux tiers des États-Unis.

« On neutralisera le fleuve, » nous dit-on. Nous savons ce que valent ces promesses. On a vu ce que la Russie avait fait de l'embouchure du Danube; il a fallu la guerre de Crimée pour rendre à l'Allemagne la libre jouissance de son grand fleuve. Si demain une guerre nouvelle éclatait entre l'Autriche et la Russie, on peut être sûr que la possession du Danube serait l'enjeu de la lutte. Il n'en peut être autrement en Amérique du jour où, dans une longueur de plus de cent lieues, le Mississipi coulera entre deux rives serviles. Déjà l'effet de la guerre a été d'arrêter les exportations de blé et de maïs, qui sont la richesse de l'Ouest. En 1861 il a fallu brûler des récoltes inutiles, au grand préjudice de l'Europe, à qui profitent ces exportations. Le Sud lui-même sent si bien la force de sa position, que son ambition est de séparer la vallée du Mississipi des États de l'Est, et de s'unir à l'Ouest, en reléguant les Yankees de la Nouvelle-Angleterre dans un isolement qui les ruinerait. C'est avec l'appât du Mississipi que les confédérés espèrent rétablir à leur profit, c'est-à-dire au profit de l'esclavage, l'Union qu'ils ont brisée, par peur de la liberté[1].

1. Ce point de vue a été parfaitement exposé par un des plus sages citoyens de l'Amérique, Edouard Everett: *The questions of the day*, New-York 1861.

Digitized by Google

On voit ce qu'il faut penser de la prétendue tyrannie du Nord, et s'il est vrai de dire qu'il veut opprimer et asservir le Sud. Tout au contraire, le Nord ne fait que se défendre. En maintenant l'Union, c'est son droit, c'est sa vie qu'il veut sauver.

Jusqu'ici je n'ai parlé qu'au nom de l'intérêt matériel, intérêt légitime, et qui, fondé sur des titres solennels, constitue un droit sacré; mais si nous examinons l'intérêt moral et politique, intérêt d'un ordre supérieur, nous comprendrons mieux encore que le Nord ne peut céder sans se suicider.

Les États-Unis sont une république, c'est le gouvernement le plus libre, et en même temps le plus doux et le plus heureux que la terre ait jamais vu. A quoi tient cette prospérité des Américains? A ce qu'ils sont seuls sur un immense territoire; ils n'ont jamais été obligés de concentrer le pouvoir et d'affaiblir la liberté, afin de résister à l'ambition et à la jalousie de leurs voisins. Aux États-Unis il n'y avait point d'armée permanente, point de marine militaire; les sommes immenses que nous dépensons pour écarter ou soutenir la guerre, les Américains les employaient à ouvrir des écoles, et à donner à tous les citoyens, pauvres ou aisés, cette éducation, cette instruction qui font la grandeur morale et la véritable richesse des peuples. Leur politique étrangère était contenue en une seule maxime : « Ne jamais se mêler des querelles de l'Europe, à la seule condition que l'Europe ne se mêlât point de leurs affaires et respectât la liberté des mers. » Grâce à ces sages principes, que leur avait légués Washington dans son immortel testament, les États-Unis ont joui durant quatre-vingts ans d'une paix qui n'a été troublée qu'une seule fois, en 1812, quand il leur a fallu résister à l'Angleterre et soutenir le droit des neutres. C'est par milliards qu'il faut compter les sommes que depuis soixante-dix ans nous avons employées à maintenir notre liberté ou notre prépondérance en Europe; ces milliards, les États-Unis les ont employés en améliorations de toutes sortes. Là est le secret de leur prodigieuse fortune, c'est leur isolement qui fait leur prospérité.

Supposez maintenant que la séparation se fasse, et que la nouvelle confédération comprenne tous les États à esclaves; le Nord perd en un jour et sa puissance et ses institutions. La république est frappée au cœur. Il y a en Amérique deux nations en présence, deux peuples rivaux et toujours à la veille de s'entre-combattre. La paix, en effet, ne détruira pas les inimitiés; on n'effacera pas les souvenirs

Digitized by Google

de la grandeur passée, de l'Union détruite ; le Sud vainqueur ne sera sans doute ni moins ami de l'esclavage ni moins amoureux de la domination. Les ennemis de la servitude, maîtres de leur politique, ne seront certes pas adoucis par la séparation. Que sera la confédération du Sud pour le Nord? Une puissance étrangère établie en Amérique, avec une frontière de quinze cents milles, frontière ouverte de tous côtés, et par conséquent toujours menaçante ou menacée. Cette puissance, hostile par son voisinage même, et plus encore par ses institutions, possédera quelques-unes des portions les plus considérables du nouveau monde; elle aura la moitié des côtes de l'Union; elle commandera le golfe du Mexique, une mer intérieure qui est le tiers de la Méditerranée; elle sera maîtresse des bouches du Mississipi, et pourra à son gré ruiner les populations de l'Ouest. Il faudra donc que les restes de l'ancienne Union soient toujours prêts à se défendre contre leurs rivaux. Questions de douanes et de frontières, rivalités, jalousies, tous les fléaux de la vieille Europe accableront à la fois l'Amérique; il faudra établir des douanes sur un espace de cinq cents lieues, construire et armer des forts sur cette immense frontière, entretenir des armées permanentes et considérables, maintenir une marine de guerre, en d'autres termes, il faudra renoncer à l'ancienne constitution, affaiblir l'indépendance municipale et concentrer le pouvoir. Adieu la vieille et glorieuse liberté! Adieu ces institutions qui faisaient de l'Amérique la commune patrie de tous ceux à qui l'air manquait en Europe! L'œuvre de Washington sera détruite; on se trouvera dans une situation pleine de difficultés et de périls. Qu'un tel avenir réjouisse des gens qui ne peuvent pardonner à l'Amérique sa prospérité et sa grandeur, je le comprends. L'histoire est pleine de ces tristes jalousies. Qu'un peuple habitué à la liberté risque son dernier homme et son dernier écu pour garder l'héritage de ses pères, je le comprends mieux encore et je l'approuve. Ce que je ne comprends pas, c'est qu'il se trouve en Europe des gens qui se croient libéraux en reprochant au Nord sa généreuse résistance, en lui conseillant une honteuse abdication. La guerre est un mal affreux, mais de la guerre peut sortir une paix durable; le Sud peut se fatiguer d'une lutte qui l'épuise, la vieille Union peut se relever, l'avenir peut être sauvé. Mais que peut-il sortir de la séparation, sinon une guerre sans fin et des misères sans nombre? Ce déchirement de la patrie, c'est une déchéance sans remède; on n'accepte un pareil malheur que quand on est écrasé.

Digitized by Google

Jusqu'à présent j'ai raisonné dans l'hypothèse que le Sud resterait une puissance indépendante. Mais à moins que l'Ouest ne se joigne aux confédérés, et que l'Union ne se rétablisse contre la Nouvelle-Angleterre, cette indépendance est une chimère. Elle pourra durer quelques années, mais dans dix ou vingt ans, quand l'Ouest aura doublé ou triplé sa population libre, que sera la confédération, forcément affaiblie par la culture servile, auprès d'un peuple de trente millions d'hommes qui l'enserrera des deux côtés? Pour résister, il faudra que le Sud s'appuie sur l'Europe; il ne peut vivre qu'à la condition d'être protégé par une grande puissance maritime; l'Angleterre seule est en état de lui garantir sa souveraineté. Ce sera un nouveau danger pour l'Amérique libre et pour l'Europe. Il n'y a point de marine dans le Sud, et avec l'esclavage il n'y en aura jamais; c'est l'Angleterre qui, dès le premier jour, prendra le monopole du coton et fournira au Sud des capitaux, et des navires. En deux mots, le triomphe du Sud, c'est l'Angleterre réinstallée sur le continent d'où la politique de Louis XVI et de Napoléon l'a chassée; ce sont les neutres affaiblis; c'est la France mêlée de nouveau à toutes ces questions de liberté des mers qui nous ont valu deux siècles de luttes et de souffrances. L'Union américaine, en défendant ses droits, avait assuré l'indépendance de l'Océan; l'Union détruite, la prépotence anglaise renaîtra aussitôt. C'est la paix exilée du monde; c'est le retour d'une politique qui n'a servi qu'à nos rivaux.

Voilà ce que sentait Napoléon, voilà ce qu'on oublie aujourd'hui. Il semble que l'histoire ne soit qu'un recueil de contes, bons pour amuser la jeunesse; personne ne veut comprendre les leçons du passé. Si l'expérience de nos pères n'était point perdue pour notre ignorance, nous verrions qu'en défendant son indépendance, qu'en maintenant l'Unité nationale, c'est notre cause aussi bien que la sienne que défend le Nord. Tous nos vœux seraient pour nos anciens et fidèles amis. L'affaiblissement des États-Unis sera notre propre faiblesse; à la première querelle avec l'Angleterre, nous regretterons, mais trop tard, d'avoir abandonné une politique qui depuis quarante ans a fait notre sécurité.

En écrivant ces pages, je ne compte pas convertir des gens qui ont dans le cœur une faiblesse innée pour l'esclavage, j'écris pour ces cœurs honnêtes qui se laissent prendre aux grands mots d'indépendance nationale qu'on fait miroiter devant eux pour les tromper. Le Sud n'a jamais été menacé, aujourd'hui encore il peut rentrer dans

Digitized by Google

l'Union, même avec ses esclaves, on ne lui demande que de ne point rompre l'unité nationale et de ne point ruiner la liberté. Le Nord, on ne peut trop le répéter, n'est point un agresseur; il ne fait que défendre ce que défend tout vrai citoyen, le pacte national, l'intégrité de la patrie. Il est triste qu'il ait trouvé si peu d'appui en Europe et surtout en France. C'est sur nous qu'il comptait, c'est en nous qu'il espérait; nous l'avons délaissé, comme si ces mots sacrés de patrie et de liberté n'avaient plus d'écho dans nos cœurs. Qu'est devenu le temps où la France entière applaudissait au jeune la Fayette mettant son épée au service des Américains? Qui l'a imité? Qui a rappelé ce glorieux souvenir? Sommes-nous tellement vieillis que nous ayons tout oublié?

Quelle sera l'issue de la guerre, il est impossible de le prévoir. Le Sud peut réussir, le Nord peut se diviser et s'user en luttes intestines. L'Union n'est peut-être déjà qu'un grand souvenir. Mais, quel que soit l'avenir et quelle que soit la fortune, il y a un devoir pour les hommes qui ne se laissent pas emporter par le succès de l'heure présente, c'est de soutenir et d'encourager le Nord jusqu'au dernier moment, c'est de condamner ceux dont l'ambition menace l'œuvre la plus belle et la plus patriotique qu'ait vue l'humanité, c'est de rester fidèles jusqu'à la fin de la guerre, et même après la défaite, à ceux qui, jusqu'au dernier moment, auront combattu pour le droit et la liberté.

ÉDOUARD LABOULAYE.

Digitized by Google

LE
CAPITAINE FRACASSE[1]

XI

LE PONT-NEUF.

Il serait long et fastidieux de suivre étape par étape le chariot comique jusqu'à Paris, la grand'ville; il n'arriva point pendant la route d'aventure qui mérite d'être racontée. Nos comédiens avaient la bourse bien garnie et marchaient rondement, pouvant louer des chevaux et faire de bonnes traites. A Tours et à Orléans la troupe s'arrêta pour donner quelques représentations dont la recette satisfit Hérode plus sensible en sa qualité de directeur et de caissier au succès monnayé qu'à tout autre. Blazius commençait à se rassurer et à rire des terreurs que lui avait inspirées le caractère vindicatif de Vallombreuse. Cependant Isabelle tremblait encore à cette idée d'enlèvement qui n'avait pas réussi, et plus d'une fois en songe, quoique dans les auberges elle fît chambre commune avec Zerbine, elle crut revoir la tête hagarde et sauvage de Chiquita sortir d'une lucarne à fond noir en montrant toutes ses dents blanches. Effrayée par cette vision, elle se réveillait poussant des cris, et sa compagne avait de la peine à la calmer. Sans témoigner autrement d'inquiétude, Sigognac couchait dans la chambre la plus voisine, l'épée sous le chevet et tout habillé en cas d'algarade nocturne. Le jour, il cheminait le plus souvent à pied, au-devant du chariot, en éclaireur, surtout lorsque près de la route quelques buissons, taillis, pans de murs ou chaumines ruinées, pouvaient servir de retraite à une embuscade. S'il voyait un groupe de voyageurs à mine suspecte, il se repliait vers la charrette où le Tyran, Scapin, Blazius et Léandre représentaient une respectable garnison, encore que de ces deux derniers l'un fût vieil et

1. Voir les 28e, 29e, 30e, 31e, 34e, 39e, 40e, 41e et 42e livraisons.

Digitized by Google

l'autre craintif comme lièvre. D'autre fois, en bon général d'armée qui sait prévoir les feintes de l'ennemi, il se tenait à l'arrière-garde, car le péril pouvait aussi bien venir de ce côté. Mais ces précautions furent inutiles et surérogatoires. Aucune attaque ne vint surprendre la troupe, soit que le duc n'eût point eu le temps de la combiner, soit qu'il eût renoncé à cette fantaisie, ou bien encore que la douleur de sa blessure lui retînt le courage.

Quoiqu'on fût en hiver, la saison n'était pas trop rigoureuse. Bien nourris, et s'étant précautionnés à la friperie de vêtements chauds et plus épais que la serge des manteaux de théâtre, les comédiens ne souffraient pas du froid, et la bise n'avait d'autre inconvénient que de faire monter aux joues des jeunes actrices un incarnat un peu plus vif que de coutume et qui parfois même s'étendait jusque sur leur nez délicat. Ces roses d'hiver, quoique un peu déplacées, ne leur allaient point mal, car tout sied à de jolies femmes. Quant à dame Léonarde, son teint de duègne usé par quarante ans de fard était inaltérable. La bise et l'aquilon n'y faisaient que blanchir.

Enfin l'on arriva vers quatre heures du soir, tout près de la grande ville, du côté de la Bièvre dont on passa le ponceau, en longeant la Seine, ce fleuve illustre entre tous, dont les flots ont l'honneur de baigner le palais de nos rois et tant d'autres édifices renommés par le monde. Les fumées que dégorgeaient les cheminées des maisons formaient au bas du ciel un grand banc de brume rousse à demi transparent, derrière lequel le soleil descendait tout rouge et dépouillé de ses rais. Sur ce fond de lumière sourde se dessinait en gris violâtre le contour des bâtiments privés, religieux et publics, que la perspective permettait d'embrasser de cet endroit. On apercevait de l'autre côté du fleuve, au delà de l'île Louviers, le bastion de l'Arsenal, les Célestins, et plus en face de soi la pointe de l'île Saint-Louis. La porte Saint-Bernard franchie, le spectacle devint magnifique. Notre-Dame apparaissait en plein, se montrant par le chevet avec ses arcs-boutants semblables à des côtes de poisson gigantesques, ses deux tours carrées et sa flèche aiguë plantée sur le point d'intersection des nefs. D'autres clochetons plus humbles trahissant au-dessus des toits des églises ou des chapelles enfouies dans la cohue des maisons mordaient de leurs dents noires la bande claire du ciel, mais la cathédrale attirait surtout les regards de Sigognac qui n'était jamais venu à Paris et que la grandeur de ce monument étonnait.

Le mouvement des voitures chargées de denrées diverses, le

Digitized by Google

nombre des cavaliers et de piétons qui se croisaient tumultueusement sur le bord du fleuve ou dans les rues qui le longent et où s'engageait parfois le chariot pour prendre le plus court, les cris de toute cette foule l'éblouissaient et l'étourdissaient, lui, accoutumé à la vaste solitude des landes et au silence mortuaire de son vieux château délabré. Il lui semblait qu'une meule de moulin tournât dans sa tête et il se sentait chanceler comme un homme ivre. Bientôt l'aiguille mignonnement ouvrée de la Sainte-Chapelle s'élança par-dessus les combles du palais pénétrée par les dernières lueurs du couchant. Les lumières qui s'allumaient piquaient de points rouges les façades sombres des maisons, et la rivière réfléchissait ces lueurs en les allongeant comme des serpents de feu dans ses eaux noires.

Bientôt se dessina dans l'ombre, le long du quai, l'église et le cloître des Grands-Augustins, et sur le terre-plein du Pont-Neuf, Sigognac vit à sa droite s'ébaucher à travers l'obscurité croissante la forme héroïque d'une statue équestre, celle du bon roi Henri IV; mais le chariot tournant l'angle de la rue Dauphine nouvellement percée sur les terrains du couvent fit bientôt disparaître le cavalier et le cheval.

Il y avait dans le haut de la rue Dauphine, près de la porte de ce nom, une vaste hôtellerie où descendaient parfois les ambassades des pays extravagants et chimériques. Cette auberge pouvait recevoir à l'improviste de nombreuses compagnies. Les bêtes y étaient toujours sûres de trouver du foin au râtelier et les maîtres n'y manquaient jamais de lits. C'était là qu'Hérode avait fixé, comme en un lieu propice, le campement de sa horde théâtrale. Le brillant état de la caisse permettait ce luxe; luxe utile d'ailleurs, car il relevait la troupe en montrant qu'elle n'était point composée de vagabonds, escrocs et débauchés, forcés par la misère à ce fâcheux métier d'histrions de province, mais bien de braves comédiens à qui leur talent faisait un revenu honnête, chose possible comme il appert des raisons qu'en donne M. Pierre de Corneille, poëte célèbre, en sa pièce de l'*Illusion comique*.

La cuisine où les comédiens entrèrent en attendant qu'on préparât leurs chambres était grande à y pouvoir accommoder à l'aise le dîner de Gargantua ou de Pantagruel. Au fond de l'immense cheminée qui s'ouvrait rouge et flamboyante, comme la gueule représentant l'enfer dans la grande diablerie de Douai, brûlaient des arbres tout entiers. A plusieurs broches superposées, que faisait mouvoir un chien se déme-

Digitized by Google

nant comme un possédé à l'intérieur d'une roue, se doraient des chapelets d'oies, de poulardes et de coqs vierges, brunissaient des quartiers de bœuf, roussissaient des langues de veaux, sans compter les perdrix, bécassines, cailles et autres menues chasses. Un marmiton à demi cuit lui-même et ruisselant de sueur, bien qu'il ne fût vêtu que d'une simple veste de toile, arrosait ces victuailles avec une cuillère à pot qu'il replongeait dans la lèchefrite dès qu'il en avait versé le contenu : vrai travail de Danaïde, car le jus recueilli s'écoulait toujours.

Autour d'une longue table de chêne, couverte de mets en préparation, s'agitait tout un monde de cuisiniers, prosecteurs, gâte-sauces, des mains desquels les aides recevaient les pièces lardées, troussées, épicées, pour les porter aux fourneaux qui, tout incandescents de braise et petillants d'étincelles, ressemblaient plutôt aux forges de Vulcain qu'à des officines culinaires, les garçons ayant l'air de cyclopes à travers cette brume enflammée. Le long des murs brillait une formidable batterie de cuisine de cuivre rouge ou de laiton : chaudrons, casseroles de toutes grandeurs, poissonnières à faire cuire le léviathan au court bouillon, moules de pâtisserie façonnés en donjons, dômes, petits temples, casques et turbans de forme sarrasine, enfin toutes les armes offensives et défensives que peut renfermer l'arsenal du dieu Gaster.

A chaque instant arrivait de l'office quelque robuste servante, aux joues colorées et mafflues comme les peintres flamands en mettent dans leurs tableaux, portant sur la tête ou la hanche des corbeilles pleines de provisions.

— Passez-moi la muscade, disait l'un! un peu de canuelle, s'écriait l'autre! Par ici les quatre épices! remettez du sel dans la boîte! les clous de girofle! du laurier! une barde de lard, s'il vous plaît, bien mince! soufflez ce fourneau; il ne va pas! éteignez cet autre, il va trop et tout brûlera comme châtaignes oubliées en la poêle! versez du jus dans ce coulis! allongez-moi ce roux, car il épaissit! battez-moi ces blancs d'œufs en père fouetteur, ils ne moussent pas! saupoudrez-moi ce jambonneau de chapelure! tirez de la broche cet oison, il est à point! encore cinq ou six tours pour cette poularde! Vite, vite, enlevez le bœuf! Il faut qu'il soit saignant. Laissez le veau et les poulets :

Les veaux mal cuits, les poulets crus
Font les cimetières bossus.

Digitized by Google

Retenez cela, galopin. N'est pas rôtisseur qui veut. C'est un don du ciel. Portez ce potage à la reine au numéro 6. Qui a demandé les cailles au gratin? Dressez vivement ce râble de lièvre piqué! Ainsi se croisaient dans un gai tumulte les propos substantiels et mots de gueule justifiant mieux leur titre que les mots de gueule gelés entendus de Panurge à la fonte des glaces polaires, car ils avaient tous rapport à quelque met, condiment ou friandise.

Hérode, Blazius et Scapin, qui étaient sur leur bouche et gourmands comme chats de dévote, se pourléchaient les babines à cette éloquence si grasse, si succulente et si bien nourrie qu'ils disaient hautement préférer à celle d'Isocrate, Démosthène, Eschine, Hortensius, Cicéro et autres tels bavards dont les phrases ne sont que viandes creuses et ne contiennent aucun suc médullaire. Il me prend des envies, dit Blazius, de baiser sur l'une et l'autre joue ce gros cuisinier, gras et ventripotent comme moine, qui gouverne toutes ces casseroles d'un air si superbe. Jamais capitaine ne fut plus admirable au feu!

Au moment où un valet venait dire aux comédiens que leurs chambres étaient prêtes, un voyageur entra dans la cuisine et s'approcha de la cheminée; c'était un homme d'un trentaine d'années, de haute taille, mince, vigoureux, de physionomie déplaisante quoique régulière. Le reflet du foyer bordait son profil d'un liséré de feu, tandis que le reste de sa figure baignait dans l'ombre. Cette touche lumineuse accusait une arcade sourcilière assez proéminente abritant un œil dur et scrutateur, un nez d'une courbure aquiline dont le bout se rabattait en bec crochu sur une moustache épaisse, une lèvre inférieure très-mince que rejoignait brusquement un menton ramassé et court comme si la matière eût manqué à la nature pour achever ce masque. Le col que dégageait un rabat de toile plate empesée laissait voir dans sa maigreur ce cartilage en saillie que les bonnes femmes expliquent par un quartier de la pomme fatale restée au gosier d'Adam et que quelques-uns de ses fils n'ont pas avalé encore. Le costume se composait d'un pourpoint en drap gris-de-fer agrafé sur une veste de buffle, d'un haut-de-chausses de couleur brune et de bottes de feutre remontant au-dessus du genou et se plissant en vagues spirales autour des jambes. De nombreuses mouchetures de boue, les unes sèches, les autres fraîches encore, annonçaient une longue route parcourue, et les mollettes des éperons rougies d'un sang noirâtre disaient que, pour arriver au terme de son voyage, le

Digitized by Google

cavalier avait dû solliciter impérieusement les flancs de sa monture fatiguée. Une longue rapière, dont la coquille de fer ouvragé devait peser plus d'une livre, pendait à un large ceinturon de cuir fermé par une boucle en cuivre et sanglant l'échine maigre du compagnon. Un manteau de couleur sombre qu'il avait jeté sur un banc avec son chapeau complétait l'accoutrement. Il eût été difficile de préciser à quelle classe appartenait le nouveau venu. Ce n'était ni un marchand, ni un bourgeois, ni un soldat. La supposition la plus plausible l'eût fait ranger dans la catégorie de ces gentilshommes pauvres ou de petite noblesse qui se font domestiques chez quelque grand et s'attachent à sa fortune.

Sigognac, qui n'avait pas l'âme à la cuisine comme Hérode ou Blazius et que la contemplation de ces triomphantes victuailles n'absorbait point, regardait avec une certaine curiosité ce grand drôle dont la physionomie ne lui semblait pas inconnue, bien qu'il ne pût se rappeler ni en quel endroit, ni en quel temps il l'avait rencontrée. Vainement il battit le rappel de ses souvenirs, il ne trouva pas ce qu'il cherchait. Cependant il sentait confusément que ce n'était pas la première fois qu'il se trouvait en contact avec cet énigmatique personnage qui, peu soucieux de cet examen inquisitif dont il paraissait avoir conscience, tourna tout à fait le dos à la salle en se penchant vers la cheminée sous figure de se chauffer les mains de plus près.

Comme sa mémoire ne lui fournissait rien de précis et qu'une plus longue insistance eût pu faire naître une querelle inutile, le Baron suivit les comédiens qui prirent possession de leurs logis respectifs, et après avoir fait un bout de toilette se réunirent dans une salle basse où était servi le souper auquel ils firent fête en gens affamés et altérés. Blazius, clappant de la langue, proclama le vin bon et se versa de nombreuses rasades, sans oublier les verres de ses camarades, car ce n'était point un de ces biberons égoïstes qui rendent à Bacchus un culte solitaire; il aimait presque autant faire boire que boire lui-même; le Tyran et Scapin lui rendaient raison; Léandre craignait, en s'adonnant à de trop fréquentes libations, d'altérer la blancheur de son teint et de se fleurir le nez de bourgeons et bubelettes, ornements peu convenables pour un amoureux. Quant au Baron, les longues abstinences subies au château de Sigognac lui avaient donné des habitudes de sobriété castillane dont il ne se départait qu'avec peine. Il était d'ailleurs préoccupé du personnage entrevu dans la cuisine et qu'il trouvait suspect sans pouvoir dire

Digitized by Google

pourquoi, car rien n'était plus naturel que l'arrivée d'un voyageur dans une hôtellerie bien achalandée.

Le repas était gai : animés par le vin et la bonne chère, joyeux enfin d'être à Paris, cet Eldorado de tous les gens à projets, imprégnés de cette chaude atmosphère si agréable après de longues heures passées au froid dans une charrette, les comédiens se livraient aux plus folles espérances. Ils rivalisaient en idée avec l'hôtel de Bourgogne et la troupe du Marais. Ils se voyaient applaudis, fêtés, appelés à la cour, commandant des pièces aux plus beaux esprits du temps, traitant les poëtes en grimauds, invités à des régals par les grands seigneurs, et bientôt roulant carrosse. Léandre rêvait les plus hautes conquêtes, et c'est tout au plus s'il consentait à ne pas usurper la reine. Quoiqu'il n'eût pas bu, sa vanité était ivre. Depuis son aventure avec la marquise de Bruyères, il se croyait décidément irrésistible et son amour-propre ne connaissait plus de bornes. Sérafine se promettait de ne rester fidèle au chevalier de Vidalinc que jusqu'au jour où se présenterait un plumet mieux fourni et plus huppé. Pour Zerbine, elle avait son marquis qui la devait bientôt rejoindre et elle ne formait point de projets. Dame Léonarde étant mise hors de cause par son âge et ne pouvant servir que d'Iris messagère, ne s'amusait pas à ces futilités et ne perdait pas un coup de dent. Blazius lui chargeait son assiette et lui remplissait son gobelet jusqu'au bord avec une rapidité comique, plaisanterie que la vieille acceptait de bonne grâce.

Isabelle, qui depuis longtemps avait cessé de manger, roulait distraitement entre ses doigts une boulette de mie de pain à laquelle elle donnait la forme d'une colombe et reposait sur son cher Sigognac, assis à l'autre bout de la table, un regard tout baigné de chaste amour et de tendresse angélique. La chaude température de la salle avait fait monter une délicate rougeur à ses joues naguère un peu pâlies par la fatigue du voyage. Elle était adorablement belle de la sorte, et si le jeune duc de Vallombreuse eût pu la voir ainsi, son amour se fût exaspéré jusqu'à la rage.

De son côté, Sigognac contemplait Isabelle avec une admiration respectueuse; les beaux sentiments de cette charmante fille le touchaient autant que les attraits naturels dont elle était abondamment pourvue, et en ce moment, il faut le dire, il ne pensait guère à Yolande de Foix.

Le souper fini, les femmes se retirèrent, ainsi que Léandre, et le Baron, laissant le trio d'ivrognes émérites achever les bouteilles en

Digitized by Google

vuidange, procédé qui sembla trop soigneux au laquais chargé de servir à boire, mais dont une pièce blanche de bonne-main le consola.

— Barricadez-vous bien dans votre réduit, dit Sigognac en reconduisant Isabelle jusqu'à la porte de sa chambre; il y a tant de gens en ces hôtelleries, qu'on ne saurait trop prendre de sûretés.

— Ne craignez rien, cher Baron, répondit la jeune comédienne, ma porte ferme par une serrure à trois tours qui pourrait clore une prison. Il y a de plus un verrou long comme mon bras; la fenêtre est grillée, et nul œil-de-bœuf n'ouvre au mur sa prunelle noire. Les voyageurs ont souvent des objets qui pourraient tenter la cupidité des larrons, et leurs logements doivent être clos de façon hermétique. Jamais princesse de conte de fée menacée d'un sort n'aura été plus en sûreté dans sa tour gardée par des dragons.

— Parfois, répliqua Sigognac, tous les enchantements sont vains et l'ennemi pénètre en la place malgré les phylactères, les tétragrammes et abracadabras.

— C'est que la princesse, reprit Isabelle en souriant, favorisait l'ennemi de quelque complicité curieuse ou amoureuse, s'ennuyant d'être ainsi recluse, encore que ce fût pour son bien; ce qui n'est point mon cas. Donc, puisque je n'ai point peur, moi qui suis de nature plus timide qu'une biche oyant le son du cor et les abois de la meute, vous devez être rassuré, vous qui égalez en courage Alexandre et César. Dormez sur l'une et l'autre oreille.

Et en signe d'adieu, elle tendit aux lèvres de Sigognac une main fluette et douce dont elle savait préserver la blancheur, aussi bien qu'eût pu le faire une duchesse, avec des poudres de talc, des pommades de concombres et des gants préparés. Quand elle fut rentrée, Sigognac entendit tourner la clef dans la serrure, le pêne mordre la gachette et le verrou grincer de la façon la plus rassurante; mais comme il mettait le pied au seuil de sa chambre, il vit passer sur la muraille, découpée par la lumière du fallot suspendu qui éclairait le corridor, l'ombre d'un homme qu'il n'avait pas entendu venir et dont le corps le frôla presque. Sigognac retourna vivement la tête. C'était l'inconnu de la cuisine se rendant sans doute au logis que l'hôte lui avait assigné. Cela était fort simple; cependant le Baron suivit du regard, jusqu'à ce qu'un coude du corridor le dérobât à sa vue, en faisant mine de ne pas rencontrer tout d'abord le trou de la serrure, ce personnage mystérieux dont la tournure le préoccupait étrangement. Une porte retombant avec un bruit que le silence qu

Digitized by Google

commençait à régner dans l'auberge rendait plus perceptible, lui apprit que l'inconnu était rentré chez lui, et qu'il habitait une région assez éloignée de l'auberge.

N'ayant pas envie de dormir, Sigognac se mit à écrire une lettre au brave Pierre, comme il lui avait promis de le faire dès son arrivée à Paris. Il eut soin de former bien distinctement les caractères, car le fidèle domestique n'était pas grand docteur et n'épelait guère que la lettre moulée. Cette épître était ainsi conçue :

« Mon bon Pierre, me voici enfin à Paris, où, à ce qu'on prétend, je dois faire fortune et relever ma maison déchue, quoiqu'à vrai dire je n'en voie guère le moyen. Cependant quelque heureuse occasion peut me rapprocher de la cour, et si je parviens à parler au roi, de qui toutes grâces émanent, les services rendus par mes aïeux aux rois ses prédécesseurs me seront sans doute comptés. Sa Majesté ne souffrira pas qu'une noble famille qui s'est ruinée dans les guerres s'éteigne ainsi misérablement. En attendant, faute d'autres ressources, je joue la comédie, et j'ai, à ce métier, gagné quelques pistoles dont je t'enverrai une part dès que j'aurai trouvé une occasion sûre. J'eusse mieux fait peut-être de m'engager comme soldat en quelque compagnie; mais je ne voulais pas contraindre ma liberté, et d'ailleurs quelque pauvre qu'il soit, il répugne d'obéir à celui dont les ancêtres ont commandé et qui n'a jamais reçu d'ordres de personne. Et puis la solitude m'a fait un peu indomptable et sauvage. La seule aventure de marque que j'aie eue en ce long voyage, c'est un duel avec un certain Duc fort méchant et très-grand spadassin dont je suis sorti à ma gloire, grâce à tes bonnes leçons. Je lui ai traversé le bras de part en part, et rien ne m'était plus facile que de le coucher mort sur le pré, car sa parade ne vaut pas son attaque, étant plus fougueux que prudent et moins ferme que rapide. Plusieurs fois il s'est découvert, et j'aurais pu le dépêcher au monument d'un de ces coups irrésistibles que tu m'as enseigné avec tant de patience pendant ces longs assauts que nous faisions dans la salle basse de Sigognac, la seule dont le plancher fût assez solide pour résister à nos appels de pieds, afin de tuer le temps, de nous dégourdir les doigts et de gagner le sommeil par la fatigue. Ton élève te fait honneur, et j'ai beaucoup grandi en la considération générale après cette victoire vraiment trop facile. Il paraît que je suis décidément une fine lame, un gladiateur de premier ordre. Mais laissons cela. Je pense souvent, malgré les

Digitized by Google

distractions d'une nouvelle vie, à ce pauvre vieux château dont les ruines s'écroulent sur les tombes de ma famille et où j'ai passé ma triste jeunesse. De loin, il ne me paraît plus si laid ni si maussade; même il y a des moments où je me promène en idée à travers ces salles désertes regardant les portraits jaunis qui, si longtemps, ont été ma seule compagnie et faisant craquer sous mon pied quelque éclat de vitre tombé d'une fenêtre effondrée, et cette rêverie me cause une sorte de plaisir mélancolique. Cela me ferait aussi une vive joie de revoir ta bonne vieille face brunie par le soleil, éclairée à mon aspect d'un sourire cordial. Et, pourquoi rougirai-je de le dire? je voudrais bien entendre le rouet de Béelzébuth, l'aboi de Miraut et le hennissement de ce pauvre bidet, qui rassemblait ses dernières forces pour me porter, bien que je ne fusse guère lourd. Le malheureux que les hommes délaissent donne une part de son âme aux animaux plus fidèles que l'infortune n'effraye pas. Ces braves bêtes qui m'aimaient vivent-elles encore, et paraissent-elles se souvenir de moi et me regretter? As-tu pu, du moins, en cet habitacle de misère, les empêcher de mourir de faim et prélever sur ta maigre pitance un lopin à leur jeter? Tâchez de vivre tous jusqu'à ce que je revienne pauvre ou riche, heureux ou désespéré, pour partager mon désastre ou ma fortune, et finir ensemble, selon que le sort en disposera, dans l'endroit où nous avons souffert. Si je dois être le dernier des Sigognac, que la volonté de Dieu s'accomplisse! Il y a encore pour moi une place vide dans le caveau de mes pères.

« Baron de Sigognac. »

Le Baron scella cette lettre d'une bague à cachet, seul bijou qu'il conservât de son père et qui portait gravées les trois cigognes sur champ d'azur; il écrivit l'adresse et serra la missive dans un portefeuille pour l'envoyer quand partirait quelque courrier pour la Gascogne. Du château de Sigognac, où l'idée de Pierre l'avait transporté, son esprit revint à Paris et à la situation présente. Quoique l'heure fût avancée, il entendait vaguement bruire autour de lui ce murmure sourd d'une grande ville qui, de même que l'Océan, ne se tait jamais alors même qu'elle semble reposer. C'était le pas d'un cheval, le roulement d'un carrosse s'éteignant dans le lointain; quelque chanson d'ivrogne attardé, quelque cliquetis de rapières froissées l'une contre l'autre, un cri de passant assailli par les tire-laines du Pont-Neuf, un hurlement de

Digitized by Google

chien perdu ou toute autre rumeur indistincte. Parmi ces bruits, Sigognac crut distinguer dans le corridor un pas d'homme botté marchant avec précaution comme s'il ne voulait pas être entendu. Il éteignit sa lumière pour que le rayon ne le décelât point, et, entr'ouvrant sa porte, il vit dans les profondeurs du couloir un individu soigneusement embossé d'une cape de couleur sombre, qui se dirigeait vers la chambre du premier voyageur, dont la tournure lui avait paru suspecte. Quelques instants après, un autre compagnon, dont la chaussure craquait, bien qu'il s'efforçât de rendre sa démarche légère, prit le même chemin que le premier. Une demi-heure ne s'était pas écoulée qu'un troisième gaillard d'une mine assez truculente apparut sous le reflet douteux de la lanterne près de s'éteindre et s'engagea dans le couloir. Il était armé comme les deux autres, et un long estoc relevait par derrière le bord de sa cape. L'ombre que projetait sur son visage le bord d'un feutre à plume noire ne permettait pas d'en distinguer les traits.

Cette procession d'escogriffes sembla par trop intempestive et bizarre à Sigognac, et ce nombre de quatre lui rappela le guet-apens dont il avait failli être victime dans la ruelle de Poitiers, au sortir du théâtre, après sa querelle avec le duc de Vallombreuse. Ce fut un trait de lumière pour lui, et il reconnut dans l'homme qui l'avait tant intrigué à la cuisine le faquin dont l'agression eût pu lui être fatale s'il ne s'y était attendu. C'était bien celui qui avait roulé les quatre fers en l'air, le chapeau enfoncé jusqu'aux épaules, sous les coups de plat d'épée que le capitaine Fracasse lui administrait de bon courage. Les autres devaient être ses compagnons vaillamment mis en déroute par Hérode et Scapin. Quel hasard, ou pour mieux parler, quel complot les réunissait juste à l'auberge où la troupe avait pris ses quartiers et le soir même de son arrivée? Il fallait qu'ils l'eussent suivi étape par étape. Et cependant Sigognac avait bien surveillé la route; mais comment démêler un adversaire dans un cavalier qui passe d'un air indifférent et ne s'arrête point, vous jetant à peine ce regard vague qu'excite, en voyage, toute rencontre? Ce qu'il y avait de sûr, c'est que la haine et l'amour du jeune duc ne s'étaient point endormis et cherchaient à se satisfaire tous les deux. Sa vengeance tâchait d'envelopper dans le même filet Isabelle et Sigognac. Très-brave de sa nature, le Baron ne redoutait pas pour lui les entreprises de ces drôles gagés que le vent de sa bonne lame eût mis en fuite, et qui ne devaient pas être plus courageux avec l'é-

Digitized by Google

pée qu'avec le bâton; mais il redoutait quelque lâche et subtile machination à l'encontre de la jeune comédienne. Il prit donc ses précautions en conséquence, et résolut de ne pas se coucher. Allumant toutes les bougies qui se trouvaient dans sa chambre, il ouvrit sa porte de façon à ce qu'une masse de clarté se projetât sur la muraille opposée du corridor à l'endroit même où donnait l'huis d'Isabelle; puis il s'assit tranquillemont après avoir tiré son épée ainsi que sa dague, pour les avoir prêtes à la main s'il arrivait quelque chose. Il attendit longtemps sans rien voir. Déjà deux heures avaient sonné au carillon de la Samaritaine et à l'horloge plus voisine des Grands-Augustins, lorsqu'un léger frôlement se fit entendre, et bientôt dans le cadre lumineux découpé sur le mur apparut incertain, hésitant et l'air fort penaud le premier individu, qui n'était autre que Mérindol, l'un des bretteurs du duc de Vallombreuse. Sigognac se tenait debout sur le seuil, l'épée au poing, prêt à l'attaque et à la défense, avec une mine si héroïque, si fière et si triomphante, que Mérindol passa sans mot dire et baissant la tête. Les trois autres, venant à la file et surpris par ce flot de brusque lumière au centre de laquelle flamboyait terriblement le baron, s'esquivèrent le plus lestement qu'ils purent, et même le dernier laissa tomber une pince, destinée sans doute à forcer la porte du capitaine Fracasse pendant son sommeil. Le Baron les salua d'un geste dérisoire, et bientôt un bruit de chevaux qu'on tirerait de l'écurie se fit entendre dans la cour. Les quatre coquins, leur coup manqué, détalaient à toute bride.

Au déjeuner Hérode dit à Sigognac : « Capitaine, la curiosité ne vous point-elle pas d'aller visiter un peu cette ville, une des principales du monde, et dont on fait tant de récits? Si cela vous est agréable, je vous servirai de guide et de pilote, connaissant de longue main, pour les avoir pratiqués en mon adolescence, les récifs, écueils, bas-fonds, Euripes, Charybdes et Scyllas de cette mer périculeuse aux étrangers et provinciaux. Je serai votre Palinurus, et ne me laisserai point choir le nez dans l'onde, comme celui dont parle Virgilius Maro. Nous sommes ici tout portés pour voir le spectacle, le Pont-Neuf étant pour Paris ce qu'était la voie Sacrée pour Rome, le passage, rendez-vous et galerie péripatétique des nouvellistes, gobemouches, poëtes, escrocs, tire-laines, bateleurs, courtisanes, gentilshommes, bourgeois, soudards et gens de tous états.

— Votre proposition m'agrée fort, brave Hérode, répondit Sigo-

Digitized by Google

gnac, mais prévenez Scapin qu'il reste à l'hôtel et, de son œil de renard, surveille les allants et venants dont les façons ne seraient pas bien claires. Qu'il ne quitte pas Isabelle. La vengeance de Vallombreuse rôde autour de nous, cherchant à nous dévorer. Cette nuit j'ai revu les quatre marauds que nous avons si bien accommodés en la ruelle de Poitiers. Leur dessein était, je l'imagine, de forcer ma porte, de me surprendre au milieu de mon sommeil et de me faire un mauvais parti. Comme je veillais avec l'idée de quelque embûche à l'endroit de notre jeune amie, leur projet n'a pu s'effectuer et, se voyant découverts, ils se sont sauvés dare dare sur leurs chevaux, qui les attendaient tout sellés à l'écurie sous prétexte qu'ils voulaient matinalement partir.

— Je ne pense pas, répondit le Tyran, qu'ils osent rien tenter de jour. L'aide viendrait au moindre appel, et ils doivent, d'ailleurs, avoir encore le nez cassé de leur déconvenue. Scapin, Blazius et Léandre suffiront bien à garder Isabelle jusqu'à notre rentrée au logis. Mais de crainte de quelque querelle ou algarade par les rues, je vais prendre mon épée pour appuyer la vôtre au besoin. »

Cela dit, le Tyran boucla son majestueux abdomen d'un ceinturon soutenant une longue et solide rapière. Il jeta sur le coin de son épaule un petit manteau court qui ne pouvait embarrasser ses mouvements, et il enfonça jusqu'au sourcil son feutre à plume rouge; car il faut se méfier, quand on passe les ponts, du vent de bise ou de galerne, lequel a bientôt fait d'envoyer un chapeau à la rivière, au grand ébaudissement des pages, laquais et galopins. Telle était la raison que donnait Hérode de cette coiffure ainsi rabattue, mais l'honnête comédien pensait que cela pourrait peut-être nuire plus tard à Sigognac gentilhomme d'avoir été vu publiquement avec un histrion. C'est pourquoi il dissimulait autant que possible sa figure trop connue du populaire.

A l'angle de la rue Dauphine, Hérode fit remarquer à Sigognac, sous le porche des Grands-Augustins, les gens qui venaient acheter la viande saisie chez les bouchers les jours défendus et se ruaient pour en avoir quelque quartier à bas prix. Il lui montra aussi les nouvellistes, agitant entre eux les destins des royaumes, remaniant à leur gré les frontières, partageant les empires et rapportant de point en point les discours que les ministres avaient tenus seuls en leurs cabinets. Là se débitaient les gazettes, les libelles, écrits satiriques et autres menues brochures colportées sous le manteau.

Digitized by Google

Tout ce monde chimérique avait la mine hâve, l'air fou et le vêtement délabré.

— Ne nous arrêtons pas, dit Hérode, à écouter leurs billevesées, nous n'en aurions jamais fini; à moins pourtant que vous ne teniez à savoir le dernier édit du sophi de Perse ou le cérémonial usité à la cour du Prêtre-Jean. Avançons de quelques pas et nous allons jouir d'un des plus beaux spectacles de l'univers, et tel que les théâtres n'en présentent point dans leurs décorations de pièces à machines.

En effet, la perspective qui se déploya devant les yeux de Sigognac et de son guide, lorsqu'ils eurent franchi les arches jetées sur le petit cours de l'eau, n'avait pas alors et n'a pas encore de rivale au monde. Le premier plan en était formé par le pont lui-même avec les gracieuses demi-lunes pratiquées au-dessus de chaque pile. Le Pont-Neuf n'était pas chargé, comme le pont au Change et le pont Saint-Michel, de deux files de hautes maisons. Le grand monarque qui l'avait fait bâtir n'avait pas voulu que de chétives et maussades constructions obstruassent la vue du somptueux palais où résident nos rois, et qu'on découvre de ce point en tout son développement.

Sur le terre-plein formant la pointe de l'île, avec l'air calme d'un Marc-Aurèle, le bon roi chevauchait sa monture de bronze au sommet d'un piédestal où s'adossait à chaque angle un captif de métal, se contournant dans ses liens. Une grille en fer battu, à riches volutes, l'entourait pour préserver sa base des familiarités et irrévérences de la plèbe; car, parfois, enjambant la grille, les polissons se risquaient à monter en croupe du débonnaire monarque, surtout les jours d'entrée royale ou d'exécution curieuse. Le ton sévère du bronze se détachait en vigueur sur le vague de l'air et le fond des coteaux lointains qu'on apercevait au delà du pont Rouge.

Du côté de la rive gauche, au-dessus des maisons, jaillissait la flèche de Saint-Germain des Prés, la vieille église romane, et se dressaient les hauts toits de l'hôtel de Nevers, grand palais toujours inachevé. Un peu plus loin, la tour, antique reste de l'hôtel de Nesle, trempait son pied dans la rivière, au milieu d'un monceau de décombres, et quoique depuis longtemps à l'état de ruine gardait encore une fière attitude sur l'horizon. Au delà, s'étendait la Grenouillère, et dans une vague brume azurée l'on distinguait au bord du ciel les trois croix plantées au haut du Calvaire ou Mont-Valérien.

Le Louvre occupait splendidement la rive droite éclairée et dorée par un gai rayon de soleil, plus lumineux que chaud, comme peut

Digitized by Google

l'être un soleil d'hiver, mais qui donnait un singulier relief aux détails de cette architecture à la fois noble et riche. La longue galerie réunissant le Louvre aux Tuileries, disposition merveilleuse qui permet au roi d'être tour à tour quand bon lui semble, dans sa bonne ville ou dans la campagne, déployait ses beautés nonpareilles, fines sculptures, corniches historiées, bossages vermiculés, colonnes et pilastres à égaler les constructions des plus habiles architectes grecs ou romains.

A partir de l'angle où s'ouvre le balcon de Charles IX le bâtiment faisait une retraite, laissant place à des jardins et à des constructions parasites, champignons poussés au pied de l'ancien édifice. Sur le quai, des ponceaux arrondissaient leurs arcades, et un peu plus en aval que la tour de Nesle s'élevait une tour couplée, reste du vieux Louvre de Charles V, flanquant la porte bâtie entre le fleuve et le palais. Ces deux vieilles tours, à la mode gothique, se faisant face diagonalement, ne contribuaient pas peu à l'agrément de la perspective. Elles rappelaient le temps de la féodalité, et tenaient leur place parmi les architectures neuves et de bon goût, comme une chaire à l'antique ou quelque vieux dressoir en chêne curieusement ouvré au milieu de meubles modernes plaqués d'argent et de dorures. Ces reliques des siècles disparus donnent aux cités une physionomie respectable, et l'on devrait bien se garder de les faire disparaître.

Au bout du jardin des Tuileries, où finit la ville, on distinguait la porte de la Conférence, et le long du fleuve, au delà du jardin, les arbres du Cours-la-Reine, promenade favorite des courtisans et personnes de qualité qui vont là faire montre de leurs carrosses.

Les deux rives, dont nous venons de tirer un crayon rapide, encadraient comme deux coulisses la scène animée que présentait la rivière sillonnée de barques allant d'un bord à l'autre, obstruée de bateaux amarrés et groupés près de la berge, ceux-là chargés de foin, ceux-ci de bois et autres denrées. Près du quai, au bas du Louvre, les galiotes royales attiraient l'œil par leurs ornements sculptés et dorés et leurs pavillons aux couleurs de France.

En ramenant le regard vers le pont, on apercevait par-dessus les faîtes aigus des maisons semblables à des cartes appuyées l'une contre l'autre, les clochetons de Saint-Germain l'Auxerrois. Ce point de vue suffisamment contemplé, Hérode conduisit Sigognac devant la Samaritaine.

« Encore que ce soit le rendez-vous des nigauds qui restent là de

Digitized by Google

longs espaces de temps à attendre que le clocheteur de métal frappe l'heure sur le timbre de l'horloge, il y faut aller et faire comme les autres. Un peu de badauderie ne messied point au voyageur nouveau débarqué. Il y aurait plus de sauvagerie que de sagesse à mépriser avec rebuffades sourcilleuses ce qui fait le charme du populaire. »

C'est en ces termes que le Tyran s'excusait près de son compagnon pendant que tous deux faisaient pied de grue au bas de la façade du petit édifice hydraulique, et regardaient, attendant aussi que l'aiguille arrivât à mettre en branle le joyeux carillon, le Jésus de plomb doré parlant à la Samaritaine accoudée sur la margelle du puits, le cadran astronomique avec son zodiaque et sa pomme d'ébène marquant le cours du soleil et de la lune, le mascaron vomissant l'eau puisée au fleuve, l'Hercule à gaîne supportant tout ce système de décoration, et la statue creuse servant de girouette comme la Fortune à la Dogana de Venise et la Giralda à Séville.

La pointe de l'aiguille atteignit enfin le chiffre X; les clochettes se mirent à tintinnabuler le plus joyeusement du monde avec leurs petites voix grêles, argentines ou cuivrées, chantant un air de sarabande; le clocheteur leva son bras d'airain, et le marteau descendit autant de fois sur le timbre qu'il y avait d'heures à piquer. Ce mécanisme, ingénieusement élaboré par le flamand Lintlaer, amusa beaucoup Sigognac, lequel, bien que spirituel de nature, était fort neuf en beaucoup de choses, n'ayant jamais quitté sa gentilhommière au milieu des landes.

« Maintenant, dit Hérode, tournons-nous de l'autre côté; la vue n'est du tout si magnifique par là. Les maisons du pont au Change la bornent trop étroitement. Les bâtisses du quai de la Mégisserie ne valent rien; cependant cette tour Saint-Jacques, ce clocher de Saint-Méderic et ces flèches d'églises lointaines annoncent bien leur grande ville. Et sur l'île du palais, au quai du grand cours de l'eau, ces maisons régulières de briques rouges, reliées par des chaînes de pierre blanche, ont un aspect monumental que termine heureusement la vieille tour de l'Horloge coiffée de son toit en éteignoir, qui souvent perce à propos la brume du ciel. Cette place Dauphine ouvrant son triangle en face du Roi de bronze, et laissant voir la porte du Palais, peut se ranger parmi les mieux ordonnées et les plus propres. La flèche de la Sainte-Chapelle, cette église à deux étages, si célèbre par son trésor et ses reliques, domine de façon gracieuse ces hauts toits d'ardoises percés de lucarnes ornementées et qui luisent d'un éclat tout neuf,

Digitized by Google

car il n'y a longtemps que ces maisons sont bâties, et en mon enfance j'ai joué à la marelle sur le terrain qu'elles occupent; grâce à la munificence de nos rois, Paris s'embellit tous les jours à la grande admiration des étrangers, qui, de retour dans leurs pays, en racontent merveilles, le trouvant amélioré, agrandi et quasi neuf à chaque voyage.

— Ce qui m'étonne, répondait Sigognac, encore plus que la grandeur, richesse et somptuosité des bâtiments tant publics que privés, c'est le nombre infini des gens qui pullulent et grouillent en ces rues, places et ponts comme des fourmis dont on vient de renverser la fourmilière, et qui courent éperdues de çà, de là, avec mouvements dont on ne peut soupçonner le but. Il est étrange à penser que parmi les individus qui composent cette inépuisable multitude, chacun a une chambre, un lit bon ou mauvais, et mange à peu près tous les jours, sans quoi il mourrait de male-mort. Quel prodigieux amas de victuailles, combien de troupeaux de bœufs, de muids de farine, de poinçons de vin il faut pour nourrir tout ce monde amoncelé sur le même point, tandis qu'en nos landes on rencontre à peine un habitant de loin en loin ! »

En effet, l'affluence du populaire qui circulait sur le Pont-Neuf avait de quoi surprendre un provincial. Au milieu de la chaussée se suivaient et se croisaient des carrosses à deux ou quatre chevaux, les uns fraîchement peints et dorés, garnis de velours avec glaces aux portières, se balançant sur de moelleux ressorts, peuplés de laquais à l'arrière-train et guidés par des cochers à trognes vermeilles en grande livrée, qui contenaient à peine, parmi cette foule, l'impatience de leur attelage; les autres moins brillants, aux peintures ternies, aux rideaux de cuir, aux ressorts énervés, traînés par des chevaux beaucoup plus pacifiques dont la mèche du fouet avait besoin de réveiller l'ardeur et qui annonçaient chez leurs maîtres une moindre opulence. Dans les premiers, à travers les vitres, on apercevait des courtisans magnifiquement vêtus, des dames coquettement attifées; dans les seconds des robins, docteurs et autres personnages graves. A tout cela se mêlaient des charrettes chargées de pierres, de bois ou de tonneaux, conduites par des charretiers brutaux à qui les embarras faisaient renier Dieu avec une énergie endiablée. A travers ce dédale mouvant de chars, les cavaliers cherchaient à se frayer passage et ne manœuvraient pas si bien qu'ils n'eussent parfois la botte effleurée et crottée d'un moyeu de roue. Les chaises à porteurs, les unes de

Digitized by Google

maître, les autres de louage, tâchaient de se tenir sur les bords du courant pour n'en être point entraînées, et longeaient autant que possible les parapets du pont. Vint à passer un troupeau de bœufs, et le désordre fut à son comble. Les bêtes cornues, nous ne voulons pas parler des bipèdes mariés qui lors traversaient le Pont-Neuf, mais bien des bœufs, couraient çà et là, baissant la tête, effarés, harcelés par les chiens, batonnés par les conducteurs. A leur vue les chevaux s'effrayaient, piaffaient et faisaient des pétarades. Les passants se sauvaient de peur d'être encornés, et les chiens se glissant entre les jambes des moins lestes les écartaient du centre de gravité et les faisaient choir plats comme porcs. Même une dame fardée et mouchetée, toute passequillée de jayet et de rubans couleur feu, qui semblait quelque prêtresse de Vénus en quête d'aventure, trébucha de ses hauts patins et s'étala sur le dos, sans se faire mal, comme ayant l'habitude de telles chutes, ne manquèrent pas à dire les mauvais plaisants qui lui donnèrent la main pour se relever. D'autres fois, c'était une compagnie de soldats se rendant à quelque poste, enseignes déployées et tambours en tête, et il fallait bien que la foule fît place à ces fils de Mars accoutumés à ne point rencontrer de résistance.

« Tout ceci, dit Hérode à Sigognac que ce spectacle absorbait, n'est que de l'ordinaire. Tâchons de fendre la presse et de gagner les endroits où se tiennent les originaux du Pont-Neuf, figures extravagantes et falotes qu'il est bon de considérer de plus près. Nulle autre ville que Paris n'en produit de si hétéroclites. Elles poussent entre ses pavés comme fleurs ou plutôt champignons difformes et monstrueux auxquels aucun sol ne convient comme cette boue noire. Eh! tenez, voici précisément le Périgourdin du Maillet, dit le poëte crotté, qui fait la cour au roi de bronze. Les uns prétendent que c'est un singe échappé de quelque ménagerie; d'autres affirment que c'est un des chameaux ramenés par M. de Nevers. On n'a pas encore résolu le problème : moi je le tiens pour homme à sa folie, à son arrogance, à sa malpropreté. Les singes cherchent leur vermine et la croquent par esprit de vengeance et représailles : lui, ne prend pas un tel soin; les chameaux se lissent le poil et s'aspergent de poussière comme de poudre d'iris; ils ont d'ailleurs plusieurs estomacs et ruminent leur nourriture : ce que celui-ci ne saurait faire, car il a toujours le jabot vide comme la tête. Jetez-lui quelque aumône; il la prendra en maugréant et en vous maudissant. C'est donc bien un homme puisqu'il est fol, sale et ingrat. »

Digitized by Google

Sigognac tira de son escarcelle une pièce blanche qu'il tendit au poëte qui, d'abord, enfoncé dans une rêverie profonde comme sont d'habitude ces gens blessés de cervelle et fantastiques d'humeur, ne voyait pas le Baron planté devant lui. Il l'aperçut enfin, et sortant de sa méditation creuse, il prit la pièce d'un geste brusque et fou et la plongea dans sa pochette en grommelant quelques vagues injures, puis, le démon des vers s'emparant de nouveau de lui, il se mit à brocher des babines, à rouler des yeux, à faire des grimaces aussi curieuses au moins que celles des mascarons sculptés par Germain Pilon sous la corniche du Pont-Neuf, accompagnant le tout de mouvements de doigts pour scander les pieds du vers qu'il murmurait entre ses dents, qui le rendaient semblable à un joueur de mourre, et réjouissaient les polissons réunis en cercle autour de lui.

Ce poëte, il faut le dire, était plus singulièrement accoutré que l'effigie de Mardi-Gras, quand on la mène brûler au mercredi des Cendres, ou qu'un de ces mannequins qu'on suspend dans les vergers ou dans les vignes pour effrayer la gourmandise des oiseaux. On eût dit, à le voir, que le clocheteur de la Samaritaine, le petit More du marché Neuf ou le Jacquemard de Saint-Paul se fussent allés vêtir à la friperie. Un vieux feutre roussi par le soleil, lavé par la pluie, ceint d'un cordon de graisse, accrété, en guise de plumet, d'une plume de coq rongée aux mites, plus comparable à une chausse à filtrer d'apothicaire qu'à une coiffure humaine, lui descendait jusqu'au sourcil, le forçant à relever le nez pour voir, car les yeux étaient presque occultés sous ce bord flasque et crasseux. Son pourpoint, d'une étoffe et d'une couleur indescriptibles, paraissait de meilleure humeur que lui, car il y riait par toutes les coutures. Ce vêtement facétieux crevait de gaieté et aussi de vieillesse, ayant vécu plus d'années que Mathusalem. Une lisière de drap de frise lui servait de ceinture et de baudrier, et soutenait en guise d'épée un fleuret démoucheté dont la pointe, comme un soc de charrue, creusait le pavé derrière lui. Des grègues de satin jaune, qui jadis avait déguisé les masques à quelque entrée de ballet, s'engloutissaient dans des bottes, l'une de pêcheur d'huîtres, en cuir noir, l'autre à genouillère, en cuir blanc de Russie, celle-ci à pied plat, l'autre à pied tortu, ergotée d'un éperon, et que sa semelle feuilletée eût abandonnée depuis longtemps sans le secours d'une ficelle faisant plusieurs tours sur le pied comme les bandelettes d'un cothurne antique. Un rocquet de bourracan rouge, que toutes les saisons retrouvaient à son poste,

Digitized by Google

complétait cet ajustement qui eût fait honte à un cueilleur de pommes du Perche, et dont notre poëte ne semblait pas médiocrement fier. Sous les plis du rocquet, à côté du pommeau de la brette chargée sans doute de le défendre, un chignon de pain montrait son nez. Plus loin, dans une des demi-lunes pratiquées au-dessus de chaque pile, un aveugle, accompagné d'une grosse commère qui lui servait d'yeux, braillait des couplets gaillards, ou d'un ton comiquement lugubre, psalmodiait une complainte sur la vie, les forfaits et la mort d'un criminel célèbre. A un autre endroit, un charlatan revêtu d'un costume en serge rouge, se démenait, un pélican à la main, sur une estrade enjolivée par des guirlandes de dents canines, incisives ou molaires, enfilées dans des fils de laiton. Il débitait aux badauds attroupés une harangue où il se faisait fort d'enlever sans douleur (pour lui-même) les chicots les plus rebelles et les mieux enracinés, d'un coup de sabre ou de pistolet, au choix des personnes, à moins, cependant, qu'elles ne préférassent être opérées par les moyens ordinaires. « Je ne les arrache pas... s'écriait-il d'une voix glapissante, Je les cueille! Allons, que celui d'entre vous qui jouit d'une mauvaise denture entre dans le cercle sans crainte, et je vais le guérir à l'instant! »

Une espèce de rustre, dont la joue ballonnée témoignait qu'il souffrait d'une fluxion, vint s'asseoir sur la chaise, et l'opérateur lui plongea dans la bouche la redoutable pince d'acier poli. Le malheureux, au lieu de se retenir aux bras du fauteuil, suivait sa dent, qui avait bien de la peine à se séparer de lui, et se soulevait à plus de deux pieds en l'air, ce qui amusait beaucoup la foule. Une saccade brusquement donnée finit son supplice, et l'opérateur brandit au-dessus des têtes son trophée tout sanglant!

Pendant cette scène grotesque, un singe attaché sur l'estrade par une chaînette rivée à un ceinturon de cuir qui lui sanglait les reins, contrefaisait d'une façon comique les cris, gestes et contorsions du patient.

Ce spectacle ridicule ne retint pas longtemps Hérode et Sigognac, qui s'arrêtèrent plus volontiers aux marchands de gazettes et aux bouquinistes installés sur les parapets. Même le Tyran fit remarquer à son compagnon un gueux tout déguenillé qui s'était établi en dehors du pont, sur l'épaisseur de la corniche, sa béquille et son écuelle auprès de lui, et de là haussant le bras, mettait son chapeau crasseux sous le nez des gens penchés pour feuilleter un livre ou regarder le cours de

Digitized by Google

l'eau, afin qu'ils y jetassent un double ou un teston, ou plus s'il leur plaisait, car il ne refusait aucune monnaie, étant bien capable de faire passer la fausse.

« Chez nous, dit Sigognac, il n'y a que les hirondelles qui logent aux corniches, ici ce sont les hommes !

— Vous appelez ce maraud un homme ! dit Hérode, c'est bien de la politesse, mais chrétiennement il ne faut mépriser personne. Au reste, il y a de tout sur ce pont, peut-être même d'honnêtes gens, puisque nous y sommes. D'après le proverbe, on n'y saurait passer sans rencontrer un moine, un cheval blanc et une drôlesse. Voici précisément un frocard qui se hâte faisant claquer sa sandale, le cheval blanc n'est pas loin; eh ! pardieu, regardez devant vous; cette rosse qui fait la courbette comme entre les piliers. Il ne manque plus que la courtisane. Nous n'attendrons pas longtemps. Au lieu d'une il en vient trois, la gorge découverte, fardées en roue de carrosse, et riant d'un rire affecté pour montrer leurs dents. Le proverbe n'a pas menti. »

Tout à coup un tumulte se fit entendre à l'autre bout du pont, et la foule courut au bruit. C'étaient des bretteurs qui s'escrimaient sur le terre-plein au pied de la statue, comme en l'endroit le plus libre et le plus dégagé. Ils criaient : *Tue! tue!* et faisaient mine de se charger avec furie. Mais ce n'étaient qu'estocades simulées, que bottes retenues et courtoises comme dans les duels de comédie, où, tant tués que blessés, il n'y a jamais personne de mort. Ils se battaient deux contre deux, et paraissaient animés d'une rage extrême, écartant les épées qu'interposaient leurs compagnons pour les séparer. Cette feinte querelle avait pour but de produire un rassemblement pour que, parmi la foule, les coupe-bourses et les tire-laines pussent faire leurs coups tout à l'aise. En effet, plus d'un curieux qui était entré dans le groupe un beau manteau doublé de panne sur l'épaule, et la pochette bien garnie, sortit de la presse en simple pourpoint, et ayant dépensé son argent sans le savoir. Sur quoi les bretteurs, qui ne s'étaient jamais brouillés, s'entendant comme larrons en foire qu'ils étaient, se réconcilièrent et se secouèrent la main avec grande affectation de loyauté, déclarant l'honneur satisfait. Ce qui n'était vraiment pas difficile; l'honneur de tels maroufles ne devant point avoir de bien sensibles délicatesses.

Sigognac, sur l'avis d'Hérode, ne s'était pas trop approché des combattants, de sorte qu'il ne pouvait les entrevoir que confusément

Digitized by Google

à travers les interstices que laissaient au regard les têtes et les épaules des curieux. Cependant il lui sembla reconnaître dans ces quatre drôles les hommes dont il avait, la nuit précédente, surveillé les mystérieuses allures à l'auberge de la rue Dauphine, et il communiqua son soupçon à Hérode. Mais déjà les bretteurs s'étaient prudemment éclipsés derrière la foule, et il eût été plus malaisé de les retrouver qu'une aiguille en un tas de foin.

« Il est possible, dit Hérode, que cette querelle n'ait été qu'un coup monté pour vous attirer sur ce point, car nous devons être suivis par les émissaires du duc de Vallombreuse. Un des bretteurs eût feint d'être gêné ou choqué de votre présence, et, sans vous laisser le temps de dégaîner, il vous eût porté comme par mégarde quelque botte assassine, et, au besoin, ses camarades vous auraient achevé. Le tout eût été mis sur le dos d'une rencontre et rixe fortuite. En de telles algarades, celui qui a reçu les coups les garde. La préméditation et le guet-apens ne se peuvent prouver.

— Cela me répugne, répondit le généreux Sigognac, de croire un gentilhomme capable de cette bassesse de faire assassiner son rival par des gladiateurs. S'il n'est pas satisfait d'une première rencontre, je suis prêt à croiser de nouveau le fer avec lui, jusqu'à ce que la mort de l'un ou l'autre s'ensuive. C'est ainsi que les choses se passent entre gens d'honneur.

— Sans doute, répliqua Hérode, mais le duc sait bien, quelqu'enragé qu'il soit d'orgueil, que l'issue du combat ne pourrait manquer de lui être funeste. Il a tâté de votre lame et en a senti la pointe. Croyez qu'il conserve de sa défaite une rancune diabolique, et ne sera pas délicat sur les moyens d'en tirer vengeance.

— S'il ne veut pas l'épée, battons-nous à cheval au pistolet, dit Sigognac, il ne pourra ainsi arguer de ma force à l'escrime. »

En discourant de la sorte, les deux compagnons gagnèrent le quai de l'École, et là un carrosse faillit écraser Sigognac, encore qu'il se fût rangé promptement. Sa taille mince lui valut de n'être pas aplati sur la muraille, tant la voiture le serrait de près, bien qu'il y eût de l'autre côté assez de place, et que le cocher, par une légère inflexion imprimée à ses chevaux, eût pu éviter ce passant qu'il semblait poursuivre. Les glaces de ce carrosse étaient levées, et les rideaux intérieurs abaissés; mais qui les eût écartés, eût vu un seigneur magnifiquement habillé, dont une bande de taffetas noir pliée en écharpe soutenait le bras. Malgré le reflet rouge des rideaux fermés, il était

Digitized by Google

pâle, et les arcs minces de ses sourcils noirs se dessinaient dans une mate blancheur. De ses dents, plus pures que des perles, il mordait jusqu'au sang sa lèvre inférieure, et sa moustache fine, raidie par des cosmétiques, se hérissait avec des contractions fébriles comme celle du tigre flairant sa proie. Il était parfaitement beau, mais sa physionomie avait une telle expression de cruauté, qu'elle eût plutôt inspiré l'effroi que l'amour, du moins en ce moment, où des passions haineuses et mauvaises la décomposaient. A ce portrait, esquissé en soulevant le rideau d'une voiture qui passe à toute vitesse, on a sans doute reconnu le jeune duc de Vallombreuse.

« Encore ce coup manqué, dit-il, pendant que le carrosse l'emportait le long des Tuileries vers la porte de la Conférence. J'avais pourtant promis à mon cocher vingt-cinq louis, s'il était assez adroit pour accrocher ce damné Sigognac et le rouer contre une borne comme par accident. Décidément mon étoile pâlit; ce petit hobereau de campagne l'emporte sur moi. Isabelle l'adore et me déteste. Il a battu mes estafiers, il m'a blessé moi-même. Fût-il invulnérable et protégé par quelque amulette, il faut qu'il meure, où j'y perdrai mon nom et mon titre de duc. »

« Humph! fit Hérode en tirant une longue aspiration de sa poitrine profonde, les chevaux de ce carrosse semblent avoir l'humeur de ceux de Diomède, lesquels couraient sus aux hommes, les déchiraient et se nourrissaient de leur chair. Vous n'êtes pas blessé, au moins? Ce cocher de malheur vous voyait fort bien, et je gagerais ma plus belle recette qu'il cherchait à vous écraser, lançant son attelage de propos délibéré contre vous, pour quelque dessein ou vengeance occulte. J'en suis certain. Avez-vous remarqué s'il y avait quelque armoirie peinte sur les portières? En votre qualité de gentilhomme, vous connaissez la noble science héraldique, et les blasons des principales familles vous sont familiers.

— Je ne saurais le dire, répondit Sigognac; un héraut d'armes même, en cette conjoncture, n'aurait pas discerné les émaux et couleurs d'un écu, encore moins ses partitions, figures et pièces honorables. J'avais trop affaire d'esquiver la machine roulante pour voir si elle était historiée de lions léopardés ou issants, d'alérions ou de merlettes, de besans ou de tourteaux, de croix cléchées ou vivrées, ou de tous autres emblèmes.

— Cela est fâcheux, répliqua Hérode; cette remarque nous eût mis sur la trace et fait trouver, peut-être, le fil de cette noire intrigue,

Digitized by Google

car il est évident qu'on cherche à se vous défaire, *quibuscunque viis*, comme dirait le pédant Blazius en son latin... Quoique la preuve manque, je ne serais nullement étonné que ce carrosse appartînt au duc de Vallombreuse, qui voulait se donner le plaisir de faire passer son char sur le corps de son ennemi.

— Quelle pensée avez-vous là, seigneur Hérode? fit Sigognac; ce serait une action basse, infâme et scélérate, par trop indigne d'un gentilhomme de grande maison comme est, après tout, ce Vallombreuse. D'ailleurs, ne l'avons-nous pas laissé en son hôtel de Poitiers, assez mal accommodé de sa blessure? comment se trouverait-il déjà à Paris, où nous ne sommes arrivés que d'hier?

— Ne nous sommes-nous point arrêtés assez longtemps à Orléans et à Tours, où nous avons donné des représentations, pour qu'il ait pu, avec les équipages dont il dispose, nous suivre et même nous devancer? Quant à sa blessure, soignée par les plus excellents médecins, elle a dû bientôt se fermer et se cicatriser. Elle n'était pas, d'ailleurs, de nature assez dangereuse pour empêcher un homme jeune et plein de vigueur de voyager tout à son aise en carrosse ou en litière. Il faut donc, mon cher capitaine, vous bien tenir sur vos gardes, car on cherche à vous monter quelque coup de Jarnac ou à vous faire tomber en quelque embûche sous forme d'accident. Votre mort livrerait sans défense Isabelle aux entreprises du Duc. Que pourrions-nous contre un si puissant seigneur, nous autres pauvres histrions? S'il est douteux que Vallombreuse soit à Paris, ses émissaires, du moins, l'y remplacent, puisque cette nuit même, si vous n'aviez pas veillé sous les armes, ému d'un juste soupçon, ils vous auraient gentiment égorgillé en votre chambrette. »

Les raisons qu'alléguait Hérode étaient trop plausibles pour être discutées; aussi le Baron n'y répondit-il que par un signe d'assentiment, et porta-t-il la main sur la garde de son épée, qu'il tira à demi, afin de s'assurer qu'elle jouait bien et ne tenait point au fourreau.

Tout en causant, les deux compagnons s'étaient avancés le long du Louvre et des Tuileries jusqu'à la porte de la Conférence, par où l'on va au Cours-la-Reine, lorsqu'ils virent devant eux un grand tourbillon de poussière où papillotaient des éclairs d'armes et des luisants de cuirasse. Ils se rangèrent pour laisser passer cette cavalerie qui précédait la voiture du roi, qui revenait de Saint-Germain au Louvre. Ils purent voir dans le carrosse, car les glaces étaient baissées et les rideaux écartés, sans doute pour que le populaire con-

Digitized by Google

templât tout son soûl le monarque arbitre de ses destinées, un fantôme pâle, vêtu de noir, le cordon bleu sur la poitrine, aussi immobile qu'une effigie de cire. De longs cheveux bruns encadraient ce visage mort attristé par un incurable ennui, un ennui espagnol, à la Philippe II, comme l'Escurial seul peut en mitonner dans son silence et sa solitude. Les yeux ne semblaient pas réfléchir les objets; aucun désir, aucune pensée, aucun vouloir n'y mettait sa flamme. Un dégoût profond de la vie avait relâché la lèvre inférieure, qui tombait morose avec une sorte de moue boudeuse. Les mains blanches et maigres posaient sur les genoux, comme celles de certaines idoles égyptiennes. Cependant il y avait encore une majesté royale dans cette morne figure qui personnifiait la France, et en qui se figeait le généreux sang de Henri IV.

La voiture passa comme un éblouissement, suivie d'un gros de cavaliers qui fermaient l'escorte. Sigognac resta tout rêveur de cette apparition. En son imagination naïve, il se représentait le roi comme un être surnaturel, rayonnant dans sa puissance au milieu d'un soleil d'or et de pierreries, fier, splendide, triomphal, plus beau, plus grand, plus fort que tous les autres; et il n'avait vu qu'une figure triste, chétive, ennuyée, souffreteuse, presque pauvre d'aspect, dans un costume sombre comme le deuil, et ne paraissant pas s'apercevoir du monde extérieur, occupée qu'elle était de quelque lugubre rêverie. « Eh! quoi, se disait-il en lui-même, voilà le roi, celui en qui se résument tant de millions d'hommes, qui trône au sommet de la pyramide, vers qui tant de mains se tendent d'en bas suppliantes, qui fait taire ou gronder les canons, élève ou abaisse, punit ou récompense, dit « grâce » s'il le veut quand la justice dit « mort », et peut changer d'un mot une destinée! Si son regard tombait sur moi, de misérable je deviendrais riche, de faible puissant; un homme inconnu se développerait salué et flatté de tous. Les tourelles ruinées de Sigognac se relèveraient orgueilleusement; des domaines viendraient s'ajouter à mon patrimoine rétréci. Je serais seigneur du mont et de la plaine! Mais comment penser que jamais il me découvre dans cette fourmilière humaine qui grouille vaguement à ses pieds et qu'il ne regarde pas? Et quand même il m'aurait vu, quelle sympathie peut-il se former entre nous? »

Ces réflexions, et beaucoup d'autres qu'il serait trop long de rapporter, occupaient Sigognac, qui marchait silencieusement à côté de son compagnon. Hérode respecta cette rêverie, se divertissant à re-

Digitized by Google

garder les équipages aller et venir. Puis il fit observer au Baron qu'il allait être midi, et qu'il était temps de diriger l'aiguille de la boussole vers le pôle de la soupe, rien n'étant pire qu'un dîner froid, si ce n'est un dîner réchauffé.

Sigognac se rendit à ce raisonnement péremptoire, et ils reprirent le chemin de leur auberge. Rien de particulier n'avait eu lieu en leur absence. Il ne s'était passé que deux heures. Isabelle, tranquillement assise à table devant un potage étoilé de plus d'yeux que le corps d'Argus, accueillit son ami avec son doux sourire habituel en lui tendant sa blanche main. Les comédiens lui adressèrent des questions badines ou curieuses sur son excursion à travers la ville, lui demandant s'il possédait encore son manteau, son mouchoir et sa bourse. A quoi Sigognac répondit joyeusement par l'affirmative. Cette aimable causerie lui fit bientôt oublier ses sombres préoccupations, et il en vint à se demander en lui-même s'il n'était pas la dupe d'une imagination hypocondriaque qui ne voyait partout qu'embûches.

Il avait raison cependant, et ses ennemis, pour quelques tentatives avortées, ne renonçaient point à leurs noirs projets. Mérindol, menacé par le Duc d'être rendu aux galères d'où il l'avait tiré s'il ne le défaisait de Sigognac, se résolut à requérir l'aide d'un brave de ses amis, à qui nulle entreprise ne répugnait, quelque hasardeuse qu'elle fût, si elle était bien payée. Il ne se sentait pas de force à venir à bout du baron, qui d'ailleurs le connaissait maintenant, ce qui en rendait l'approche difficile, vu qu'il était sur ses gardes.

Mérindol alla donc à la recherche de ce spadassin qui demeurait place du Marché-Neuf, près du Petit-Pont, endroit peuplé principalement de bretteurs, filous, tireurs de laine et autres gens de mauvaise vie.

Avisant parmi les hautes maisons noires qui s'épaulaient comme ivrognes ayant peur de tomber, une plus noire, plus délabrée, plus lépreuse encore que les autres, dont les fenêtres, débordant d'immondes guenilles ressemblaient à des ventres ouverts laissant couler leurs entrailles, il s'engagea dans l'allée obscure qui servait d'entrée à cette caverne. Bientôt le jour venant de la rue s'éteignit, et Mérindol, tâtant les murailles suantes et visqueuses comme si des limaçons les eussent engluées de leur bave, trouva parmi l'ombre la corde tenant lieu de rampe en l'escalier, corde qu'on pouvait croire détachée d'un gibet et suiffée de graisse humaine. Il se hissa comme il put par cette échelle de meunier, trébuchant à chaque pas sur les bosses et callo-

Digitized by Google

sités qu'avait formées à chaque marche la vieille boue entassée là, couche à couche, depuis le temps où Paris s'appelait Lutèce.

Cependant, à mesure que Mérindol avançait dans son ascension périlleuse, les ténèbres se faisaient moins intenses. Une lueur blafarde et brouillée pénétrait à travers les vitres jaunes des jours de souffrance pratiqués pour éclairer l'escalier, et qui donnaient sur une cour noire et profonde comme un puits de mine. Enfin, il arriva au dernier étage à demi suffoqué par les vapeurs méphitiques s'exhalant des plombs. Deux ou trois portes s'ouvraient sur le palier dont le plafond en plâtre sale était enjolivé d'arabesques obscènes, de tire-bouchons et de mots plus que rabelaisiens tracés par la fumée des chandelles, fresques bien dignes d'une pareille bicoque.

L'une de ces portes était entre-bâillée. Mérindol la poussa d'un coup de pied, ne voulant y toucher de la main, et pénétra sans plus de cérémonie dans l'unique chambre composant le Louvre du bretteur Jacquemin Lampourde.

Une âcre fumée lui piqua les yeux et le gosier, si bien qu'il se prit à tousser comme un chat qui avale des plumes en croquant un oiseau, et qu'il se passa bien deux minutes avant qu'il pût parler. Profitant de la porte ouverte, la fumée se répandit sur le palier, et le brouillard devenant moins épais, le visiteur put discerner à peu près l'intérieur de la chambre.

Ce repaire mérite une description particulière, car il est douteux que l'honnête lecteur ait jamais mis le pied dans un taudis pareil, et il ne saurait se faire l'idée d'un tel dénûment.

Le bouge était meublé principalement de quatre murs le long desquels les infiltrations du toit avaient dessiné des îles inconnues et des fleuves qu'on ne rencontre en aucune carte géographique. Aux endroits à portée de la main, les locataires successifs du taudis s'étaient amusés à graver au couteau leurs noms incongrus, baroques ou hideux, par suite de ce penchant qui pousse les plus obscurs à laisser une trace de leur passage en ce monde. A ces noms souvent était accolé un nom de femme, Iris de carrefour, que surmontait un cœur percé d'une flèche semblable à une arête de poisson. D'autres, plus artistes, avec un bout de charbon retiré des cendres, avaient essayé de croquer quelque profil grotesque, une pipe entre les dents, ou quelque pendu tirant la langue et gambadant au bout d'une potence.

Sur le bord de la cheminée, où fumaient en bavant les branches

Digitized by Google

d'un cotret volé, s'entassait dans la poussière un monde d'objets bizarres : une bouteille ayant plantée dans le goulot une chandelle à demi consumée, dont le suif avait coulé en larges nappes sur le verre, vrai flambeau d'enfant prodigue et de biberon; un cornet de trio-trac, trois dés plombés, les *Heures* de Robert Besnières, à l'usage du lansquenet, un fagot de bouts de vieilles pipes, un pot en grès à mettre du pétun, un chausson renfermant un peigne édenté, une lanterne sourde arrondissant sa lentille comme une prunelle d'oiseau de nuit, des paquets de clefs, sans doute fausses, car il n'y avait en la chambre aucun meuble à ouvrir, un fer à relever la moustache, un angle de miroir au tain rayé comme par les griffes d'un diable, où l'on ne pouvait se voir qu'un œil à la fois, encore ne fallait-il pas que cet œil ressemblât à celui de Junon, qu'Homère appelle Βοῶπις, et mille autres brimborions fastidieux à décrire.

En face de la cheminée, sur un pan de muraille moins humide que les autres et tendu d'ailleurs d'un lambeau de serge verte rayonnait un faisceau d'épées soigneusement fourbies, d'une trempe à l'épreuve et portant sur leur acier la marque des plus célèbres armuriers d'Espagne et d'Italie. Il y avait là des lames à deux tranchants, des lames triangulaires, des lames évidées au milieu pour laisser égoutter le sang; des dagues à large coquille, des coutelas, des poignards, des stylets et autres armes de prix dont la richesse faisait un singulier contraste avec le délabrement du bouge. Pas une tache de rouille, pas un grain de poussière ne les souillaient, c'étaient les outils du tueur, et dans un arsenal princier ils n'eussent pas été mieux entretenus, frottés d'huile, épongés de laine et conservés en leur état primitif. On eût dit qu'ils sortaient tout frais émoulus de la boutique. Lampourde, si négligent pour le reste, y mettait son amour-propre et sa curiosité. Cette recherche, quand on pensait au métier qu'il faisait, prenait un caractère horrible; et sur ces fers si bien polis, des reflets rouges semblaient flamboyer.

De siéges, il n'y en avait point, et l'on était libre de se tenir debout pour grandir, à moins qu'on ne préférât, si l'on ne voulait ménager la semelle de ses souliers, s'asseoir sur un vieux panier défoncé, une malle ou un étui de luth qui traînait dans un coin.

La table se composait d'un volet abattu sur deux tréteaux. Elle servait aussi de lit. Après avoir fait carousse, le maître du logis s'y allongeait, et prenant le coin de la nappe, qui n'était autre que la panne de son manteau, dont il avait vendu le dessus pour se doubler

Digitized by Google

la panse, il faisait demi-tour du côté de la muraille pour ne plus voir les bouteilles vides, spectacle singulièrement mélancolique aux ivrognes.

C'est dans cette position que Mérindol trouva Jacquemin Lampourde ronflant comme la pédale d'un tuyau d'orgue, bien que toutes les horloges des environs eussent sonné quatre heures de l'après-midi.

Un énorme pâté de venaison, qui montrait dans ses ruines vermeilles des marbrures de pistaches, gisait éventré sur le carreau, et plus qu'à moitié dévoré, comme un cadavre attaqué des loups au fond d'un bois, en compagnie d'un nombre fabuleux de flacons dont on avait sucé l'âme, et qui n'étaient plus que des fantômes de bouteilles, des apparences creuses bonnes à faire du verre cassé.

Un compagnon, que Mérindol n'avait pas aperçu d'abord, dormait à poings tendus sous la table, tenant encore au bec, entre ses dents, le tuyau cassé d'une pipe, dont le fourneau avait roulé à terre tout bourré d'un pétun qu'en son ivresse il avait oublié d'allumer.

— Hé, Lampourde! dit l'estafier de Vallombreuse, c'est assez dormir comme cela; ne me regarde pas avec ces yeux plus ronds que billes. Je ne suis point un commissaire ou un sergent qui te vient quérir pour te mener au Châtelet. Il s'agit d'une affaire importante : tache de repêcher ta raison noyée au fond des pots, et de m'écouter.

Le personnage ainsi interpellé se souleva avec une lenteur somnolente, se mit sur son séant, développa, en s'étirant, de longs bras, dont les poings touchaient presque aux deux murs de la chambre, ouvrit une bouche immense dentée de crocs pointus, et, se tordant la mâchoire, dessina un bâillement formidable, semblable au rictus d'un lion ennuyé, le tout accompagné de gloussements inarticulés et gutturaux.

Ce n'était point un Adonis que Jacquemin Lampourde, bien qu'il se prétendît favorisé des femmes autant que pas un, et même, à l'entendre, des plus hautes et mieux situées. Sa grande taille dont il tirait fierté, ses maigres jambes héronnières, son échine efflanquée, sa poitrine osseuse et cardinalisée à la boisson, qu'on voyait en ce moment par sa chemise entr'ouverte, ses bras de singe assez longs pour qu'il pût nouer ses jarretières sans presque se baisser, ne composaient pas un physique bien agréable; quant à sa figure, un nez prodigieux qui rappelait celui de Cyrano de Bergerac, prétexte de tant de duels, y occupait la place la plus importante. Mais Lam-

Digitized by Google

pourde s'en consolait avec l'axiome populaire : « Jamais grand nez n'a gâté visage. » Les yeux, quoique brouillés encore d'ivresse et de sommeil, avaient dans leurs prunelles de froids éclairs d'acier annonçant le courage et la résolution. Sur les joues décharnées deux ou trois rides perpendiculaires, pareilles à des coups d'épée, dessinaient leurs lignes rigides qui n'étaient pas précisément des nids d'amours. Une tignasse de cheveux noirs fort emmêlée pleuvait autour de cette physionomie bonne à sculpter sur un manche de violon et dont personne cependant n'avait envie de se moquer, tant l'expression en était inquiétante, narquoise et féroce.

— Que le Maulubec trousse l'animal qui me vient ainsi troubler en mes joies et patauger parmi mes rêves anacréontiques ! J'étais heureux ; la plus belle princesse de la terre m'accueillait gracieusement. Vous avez fait envoler mon songe.

— Trêve de billevesées, fit Mérindol avec impatience, prête-moi deux minutes ton ouïe et ton attention.

— Je n'écoute personne quand je suis gris, répondit majestueusement Jacquemin Lampourde en s'étayant sur le coude. D'ailleurs j'ai de l'argent, beaucoup d'argent. Nous avons cette nuit détroussé un mylord anglais tout cousu de pistoles, je suis en train de manger et de boire ma part. Mais avec un petit tour de lansquenet ce sera bientôt fini. A ce soir donc les affaires sérieuses. Trouvez-vous à minuit sur le terre-plein du Pont-Neuf au pied du cheval de bronze. J'y serai, frais, limpide, alerte, jouissant de tous mes moyens. Nous accorderons nos flûtes et conviendrons des sommes, lesquelles doivent être considérables, car j'aime à croire qu'on ne dérange pas un brave comme moi pour des friponneries subalternes, des vols insignifiants ou autres menues peccadilles. Décidément le vol m'ennuie, je ne fais plus que l'assassinat, c'est plus noble. On est un carnassier léonin, et non une bête de rapine. S'il s'agit de tuer je suis votre homme, et encore faut-il que l'attaqué se défende. Les victimes sont si lâches parfois, que cela me dégoûte. Un peu de résistance donne du cœur à l'ouvrage.

— Oh ! pour cela sois tranquille, répondit Mérindol avec un mauvais sourire. Tu trouveras à qui parler.

— Tant mieux, fit Jacquemin Lampourde, il y a longtemps que je me suis escrimé avec quelqu'un de ma force. Mais en voilà assez. Sur ce, bonsoir, et laissez-moi dormir.

Mérindol parti, Jacquemin Lampourde essaya de se rendormir,

Digitized by Google

ARMAND CARREL[1]

DEUXIÈME PARTIE.

V

Au moment où eut lieu la grande explosion de 1830, Carrel avait trente ans. Ainsi, par une rare et singulière fortune, une révolution venait, comme à point nommé, offrir à son activité une carrière illimitée à l'heure même où il entrait dans l'âge de la maturité et de l'action. Avec lui, toute une pléiade de jeunes hommes d'un talent déjà éprouvé, ardents, ambitieux, partis des points les plus opposés, engagés dans les voies les plus diverses, historiens, publicistes, philosophes, orateurs, savants, poëtes, arrivait à l'âge viril en même temps qu'elle prenait possession du vaste champ conquis par ses efforts. Condition inappréciable de force et de durée! Une révolution ne repose que sur le vide lorsqu'elle ne s'appuie pas sur une génération capable de la maintenir. On a eu tout le loisir de constater cette vérité dix-huit ans plus tard. Les hommes manquent plus souvent à l'occasion que l'occasion ne manque aux hommes.

Lorsqu'une fois la fumée du combat dissipée, on vit paraître cette jeune et brillante élite sur le champ de bataille déserté par la Restauration, l'avenir sembla assuré pour de longues années, et tous les cœurs se livrèrent à l'espérance. Peu de temps après commencèrent les divisions qui devaient nous faire perdre tout le fruit de la victoire. La vie que je raconte, et que ces discordes dévorèrent comme tant d'autres nobles existences, ne saurait être comprise, si l'on n'avait d'abord une juste idée du caractère de ces luttes. J'en marquerai donc nettement l'origine et les progrès, sans dissimuler les fautes qui furent commises de part et d'autre. L'impartialité nous est, hélas! trop facile aujourd'hui à l'égard des hommes de 1830. Qu'on ne se méprenne pas sur le sentiment que j'exprime ici. Ce n'est point un dépit mesquin de voir la génération actuelle revenue

1 Voir la 43e livraison.

Digitized by Google

à une plus juste appréciation du mérite de ses devanciers; c'est un regret qu'il lui soit si aisé d'affecter à leur égard le détachement et l'impassibilité de l'histoire, lorsque les intérêts qui les ont si vivement passionnés n'ont nullement cessé d'être les nôtres. C'est un regret de ne pouvoir attribuer ce désintéressement, qu'elle affiche si haut dans une cause qui est encore la sienne, ni à une inspiration d'équité, ni à un progrès de la raison publique, mais à l'indifférence, au désistement de l'opinion, et, chez les meilleurs, au sentiment qu'ils ont de leurs propres infirmités, à la conviction où ils sont d'avoir perdu le droit d'être sévères. Une telle impartialité n'est ni générosité, ni justice, c'est l'indulgence d'une vieillesse prématurée ou la neutralité de l'impuissance.

Le lendemain de la révolution de Juillet, deux systèmes de conduite s'offrirent aux hommes à qui elle venait de confier ses destinées. L'un consistait à ne voir dans cette grande crise qu'une simple protestation en faveur de la légalité méconnue, à s'en tenir strictement au plus récent programme de l'opposition des quinze ans comme au dernier mot du progrès alors possible, à conserver intactes des institutions qui, ne datant que de 1814, étaient censées n'avoir encore pu vieillir, à se borner, en un mot, à une pure substitution de dynastie et de personnes. Tel fut le point de départ de la politique adoptée dès lors par les hommes de l'ancien parti doctrinaire qui s'étaient ralliés, non sans une secrète répugnance, à un mouvement de légal devenu révolutionnaire, et qui s'intitulèrent eux-mêmes le parti de la résistance. L'autre système, en partie adopté par quelques-uns de leurs adversaires, eût consisté à s'inspirer d'une vue plus large et plus pénétrante des besoins, des intérêts, des sentiments de la nation, à tenir moins compte des fictions politiques que de la réalité des faits qui venaient de s'accomplir et de la situation qu'ils avaient révélée. Pourquoi ce respect superstitieux pour une constitution improvisée en quelques heures par les conseillers de Louis XVIII, on sait avec quelle légèreté et quelle étourderie? Quelle nécessité de se croire enchaîné par des protestations, qui, pour la plupart de ceux qui les avaient signées, n'avaient été qu'une tactique de parti, et dont personne n'avait jamais été dupe? L'histoire de la Restauration tout entière n'était-elle pas à elle seule la critique la plus frappante qu'on pût faire des défectuosités de la Charte? Comment, par exemple, considérer la pairie comme un pouvoir sérieux et indépendant après le scandale des trop célèbres *fournées?* Comment, après les honteux

Digitized by Google

services qu'elles avait rendus, voir dans la magistrature autre chose qu'un instrument ministériel, tant qu'elle n'offrirait d'autre garantie que l'inamovibilité? Comment croire que la loi électorale subsistante donnait à la nation une exacte et suffisante représentation de ses forces et de ses lumières? Et enfin, pour tous les esprits capables de réfléchir, l'inconcevable rapidité avec laquelle la monarchie restaurée venait de s'écrouler en trois jours, sans qu'il s'élevât en sa faveur une seule protestation au sein de cette vaste administration faite par elle, pour elle, et sa complice au fond du cœur, ne disait-elle pas assez la caducité et le vice incurable de cette centralisation que la Restauration avait empruntée à l'Empire?

La révolution s'était faite pour la liberté; c'était par un complet essor donné aux institutions et aux énergies de la liberté qu'elle devait vivre et se consolider. La liberté ainsi comprise pouvait seule intéresser toutes les classes à la conservation du nouvel ordre de choses. Mais peu d'hommes politiques eurent alors l'intuition de cette vérité. Les uns s'effrayèrent de leur victoire et crurent que tout le monde devait se montrer content, parce que leur propre ambition se trouvait satisfaite; les autres mêlèrent à leur culte pour la liberté des inconséquences, des fantaisies, des aspirations vagues ou chimériques qui affaiblirent la portée et l'autorité de leurs légitimes réclamations. Aux yeux du parti doctrinaire, la révolution n'avait été qu'un rappel à la légalité et rien de plus. Elle n'avait pas même élu un roi, elle avait donné à Charles X un successeur choisi auprès du trône, au sein même de la famille royale, et pour combler le vide laissé par une abdication; la nation n'avait pas librement couronné le duc d'Orléans, elle l'avait subi comme un homme nécessaire; elle avait substitué la branche cadette à la branche aînée, et c'était tout. A l'appui de leur opinion, les doctrinaires invoquaient sans cesse la fixité des institutions anglaises, comme si l'histoire de la constitution britannique n'était pas une longue suite de métamorphoses, comme si cette œuvre éminemment progressive pouvait être comparée à nos chartes immobiles. Ils s'efforçaient en vain de faire revivre par des sophismes qui déguisaient mal leurs regrets, leur système mi-parti de libéralisme et de légitimité, auquel ils avaient espéré communiquer l'immutabilité d'un principe, et qu'ils voyaient délaissé pour des doctrines plus franches. Au fond, les doctrinaires n'avaient pas cessé de considérer le temps du ministère Decazes comme la plus belle époque de l'histoire de leur pays, et leurs vœux n'allaient pas au delà de cette

Digitized by Google

apogée de leur gloire. Il y avait cependant peu de pénétration de leur part à croire que les vainqueurs de Juillet se contenteraient pour tout avantage de la platonique satisfaction de les voir remonter au pouvoir eux et leurs amis.

Toutes leurs subtilités quelque peu puériles pour contester le triomphe populaire, pour éluder jusqu'aux apparences de la royauté élue, ne pouvaient rien contre la souveraine évidence du grand fait qui venait de s'accomplir. A ces hommes qui venaient de renverser un trône pour en relever un autre construit de leurs mains, il était peu sérieux d'assurer qu'ils n'avaient fait que rendre hommage au principe d'hérédité; il était surtout imprudent de leur donner à entendre que la chose publique ne les regardait plus, du moment où l'on n'avait plus besoin de leurs bras. Il fallait donner un aliment à leur activité par un large développement des libertés locales et des ressources qui en découlent, il fallait les appeler peu à peu à la vie politique par une extension graduelle de leurs droits, les gagner au nouvel ordre de choses en les faisant participer à ses bienfaits, les désarmer, en un mot, de tout grief légitime, parce que c'est à l'aide des récriminations fondées qu'on fait prévaloir les exigences injustes. Rien n'est plus fort pour résister aux idées fausses et utopiques que la liberté largement comprise et franchement pratiquée, car elle paralyse les factions en leur ôtant leur principal point d'appui, et pour les mauvaises doctrines, elle est une réfutation de tous les instants. Il était d'ailleurs facile à ce moment de rallier les libéraux et les républicains de toute nuance groupés autour du général Lafayette, et il n'est pas douteux qu'on n'y fût parvenu à l'aide de ces concessions. On était sûr, du moins, par ce moyen, de les enfermer pour longtemps dans les limites d'une opposition légale et par cela même inoffensive.

Les réformes que le général réclamait en leur nom dans sa formule favorite : « un trône entouré d'institutions républicaines, » n'étaient point d'un radicalisme aussi effrayant qu'on a affecté de le croire. Elles se résumaient en somme dans une extension du droit de suffrage, dans la reconstitution de la pairie sur la base de l'élection, dans un plus grand essor donné aux libertés individuelles. Ce parti se souvenait que depuis la révolution de 1789 la France est une démocratie, il voulait à tout prix le gouvernement du pays par lui-même, peu lui importait sous quel nom, et la première condition en était à ses yeux une répudiation franche et nette de ce que la

Digitized by Google

Restauration nous avait légué d'institutions factices. Le trône entouré d'institutions républicaines était représenté comme absolument incompatible avec le système constitutionnel; cependant ce système, dans la main des doctrinaires, s'accommodait de bien des tempéraments qui en faussaient encore plus l'esprit que le programme proposé par Lafayette et ses amis. Il eût donc été aussi politique que facile de les satisfaire sur tous ces points : leur force d'expansion se fût dépensée au profit du nouveau régime, au lieu d'être employée contre lui. La fraction extrême et chimérique de ce parti n'y exerçait encore qu'une influence secondaire et, dans son sein même, très-énergiquement combattue. Elle ne songeait pas même à demander, selon sa manie déjà ancienne, que la nation fût consultée par le suffrage universel, sur les modifications qu'il convenait d'apporter à la constitution de l'État, ou du moins cette proposition n'y trouva que peu d'écho, et ce n'est que rétrospectivement qu'on a depuis songé à discuter l'opportunité d'une mesure de ce genre. Une telle consécration eût-elle en effet fortifié ou bien eût-elle affaibli l'établissement de Juillet? C'est là, à mon sens, une question vaine. Pour la résoudre, il n'est pas même besoin de rappeler la facilité avec laquelle les peuples se déjugent et le peu de souci qu'ils ont d'être conséquents avec eux-mêmes. La force, qui est dans les révolutions l'élément agissant, ne se décrète pas : elle est ou elle n'est pas. Or en 1830 elle n'était pas dans le suffrage universel. Non-seulement sa compétence à trancher des questions aussi délicates n'était nullement reconnue, mais l'opinion n'accordait alors aucune autorité à une manifestation de ce genre. Elle eût été par conséquent inutile. Au reste l'unanimité des adhésions, qui saluèrent le roi Louis-Philippe à son avénement, fut telle, que pour tout esprit de bonne foi la réponse de la nation, dans le cas où elle eût été consultée, n'a jamais pu faire l'objet d'un doute.

La révision de la Charte ne s'inspira ni de l'une ni de l'autre des deux politiques que je viens d'exposer. Elle toucha à tout, mais avec timidité et sans décision. Elle fut résolue et exécutée avec une précipitation peu digne d'une délibération d'une telle importance, et comme si on eût eu à cœur avant tout de devancer les objections, ou craint d'apercevoir les vices auxquels il fallait porter remède. Mais on n'évite pas les difficultés parce qu'on refuse de les regarder en face. Les critiques que l'opinion n'eût pas manqué de faire entendre si on lui en eût laissé le temps, et si ce travail n'avait pas été furti-

Digitized by Google

vement expédié en quelques heures comme une besogne importune ou futile, elle les formula lorsque l'œuvre fut irrévocable; et les conseils qui eussent éclairé et soutenu les auteurs de la révision, ne pouvant se produire que trop tard sous la forme de reproches et de récriminations, ne servirent plus qu'à ébranler leur ouvrage. On supprima de la Charte l'article 14, qui avait servi de prétexte aux ordonnances, on abolit la censure, on proscrivit toute religion d'État, tout en conservant au catholicisme sa situation de culte privilégié, on annula la création de pairs faite par Charles X, en réservant la question de l'hérédité, on apporta une modification insignifiante à la loi électorale, et ce fut tout ou à peu près. Après quoi on déclara la révolution satisfaite.

Ces résolutions si graves furent votées précipitamment par une chambre incomplète, pleine de trouble, peu confiante en son propre droit, étourdie par le bruit qui se faisait autour d'elle, élue avant les trois journées et en partie sous l'influence de l'administration Polignac, absente de Paris au moment de la lutte, et dépourvue de l'autorité que lui eût donnée un mandat nouveau. Ces conditions si défavorables pour sa force morale et son prestige, lui imposaient tout au moins le devoir de s'élever à la hauteur du rôle dont elle était investie, de montrer une grande intelligence des circonstances. Quand on s'empare de la dictature, ne fût-ce que pour une heure, on est tenu de l'exercer avec génie : c'est la seule façon dont elle puisse se faire absoudre. La Chambre ne sut pas le comprendre, et sa médiocrité eut pour l'établissement de Juillet des suites incalculables.

Ces considérations générales ne seront pas de trop pour qui veut bien comprendre la ligne politique qui fut adoptée par Armand Carrel à la suite des événements de juillet, et les déviations successives qu'elle subit. Carrel était absent de Paris au moment où ces importantes transformations s'accomplirent, et ce n'est que plus tard qu'il put émettre son appréciation sur ce point capital. M. Guizot, nommé ministre de l'intérieur, l'avait, dès le lendemain du combat, envoyé dans les départements de l'Ouest avec la mission d'en étudier l'esprit et d'en surveiller les mouvements. Le ministre reconnaît dans ses mémoires n'avoir eu qu'à se louer de ce choix, et rend justice à la sagacité, au ferme bon sens des rapports qui lui furent adressés par le publiciste. A son retour à Paris, Carrel apprit avec étonnement par le *Moniteur* sa nomination à la préfecture du Cantal, récom-

Digitized by Google

pense qui n'était en rapport ni avec ses goûts, ni avec ses aptitudes, et on peut ajouter ni avec son mérite. Il refusa immédiatement, et non sans une secrète blessure. Cette offre, comparée à la part que le gouvernement nouveau avait faite dans les affaires à ses deux collègues du *National*, pouvait passer pour une humiliation préméditée. D'impérieuses convenances de sa vie intime, bien connues de tous ses amis, lui en rendaient d'ailleurs l'acceptation impossible. « C'était, dit à ce propos M. Guizot, un ambitieux qui eût voulu être tout à coup porté au sommet de l'échelle, et qui y eût peut-être bien tenu sa place, mais qui ne pouvait souffrir d'avoir à en monter avec travail les échelons. »

Étroite et mesquine appréciation de la plus légitime des susceptibilités! Peut-on admettre qu'en dédaignant les chemins battus, la diplomatie des petits moyens, et ces étroites filières où l'intrigue circule si bien à l'aise, et cette série d'épreuves subalternes qui sont le triomphe de la médiocrité, les hommes qui ont l'ambition grande comme le cœur espèrent surmonter plus facilement les obstacles qu'ils ne le feraient en suivant la voie commune? Leur orgueil ne serait-il ici qu'une suggestion de leur paresse? Non, ils sentent bien que cette bizarrerie d'humeur centuple les difficultés, mais la lutte ainsi aggravée leur sourit plus que simplifiée par une diminution de soi-même; ils ne veulent disputer de petits succès à personne; ils portent au sein de leur obscurité présente la dignité de leur grandeur future; ils ne s'attachent qu'à des buts capables d'élever et de passionner leur âme. Ils ont sur tous ces points une foule de préjugés et de scrupules que le vulgaire des ambitieux ne connaîtra jamais. J'ai donné de Carrel une bien fausse idée, si on se le figure aisément exerçant avec docilité les fonctions de préfet sous la férule doctrinaire, ou réglant ses gestes et ses mouvements sur les indications d'un fil dont M. Thiers aurait tenu le bout. Les échelons, en général, — et particulièrement les échelons administratifs, — et très-particulièrement en France, ont ce grand tort, qu'on ne les gravit qu'en se courbant, et que le pli vous reste. Au lieu de les monter un à un, les hommes d'un caractère fier ou d'un goût difficile tenteront toujours de les franchir d'un seul bond, au risque de se briser dans la chute. Il n'est pas donné à tout le monde de tomber de haut. Carrel racontait volontiers plus tard cette déconvenue, qu'il n'avait pas cherchée, et il ajoutait en riant : « Qui sait? l'on m'eût peut-être gagné si l'on m'eût offert un régiment. » Ironie ingénue par laquelle il raillait de bonne grâce

Digitized by Google

sa propre humeur, et qu'on s'est empressé de prenc
on le fait d'ordinaire pour toutes ces épigrammes
supérieurs, qui dédaignent l'affectation d'une grav
sent à aiguiser contre eux-mêmes. Carrel n'était
s'attache avec des faveurs. On eût pu l'engager m
lui laissant prendre la place qui lui était due; il l'
que les tendances du gouvernement semblèrent s
un sens plus libéral que le système qui prévalut b
l'eût définitivement gagné qu'à la condition d'être

Au reste, cette petite blessure d'amour-propr
influence appréciable sur son attitude politique.
attentif n'en saurait retrouver la moindre trace d
sorti de sa plume à cette époque. Le *National*, pl
sa direction unique, passa, pendant plusieurs mo
nées de Juillet, pour un journal dynastique, tant
sincère et désintéressé pour la défense de la nouve
Carrel se croyait obligé par devoir à la soutenir
pas au milieu des difficultés sans nombre qui entr
Son opposition au gouvernement de Juillet, déga
cupation personnelle, fut un acte éminemment
presque involontaire, tant il fut peu cherché, tant
lement du cours et du spectacle des événements.
au début. Il y a plutôt chez lui excès d'indulgen
car il ne laisse pas même entrevoir à l'état de r
assez nombreuses que la conduite de ses anciens
dès lors. Il ne pense qu'à étayer la royauté con
encore peu solide. Il ne lui fera pas un crime des
bles d'une position si difficile. Il ne fournira pa
espérances de la coalition étrangère, aux passion
départements du Midi ou de l'Ouest, où peut-être
l'ombre les éléments de la guerre civile. Il tient
nettement aux yeux du public la parfaite indépen
séparé désormais de ceux de ses rédacteurs qui o
plois. Ce journal pourra soutenir un ministère, si
nance, mais il ne sera jamais un journal ministér
pendant dans ses éloges comme dans son blâme.
dépendre d'une administration, quelle qu'elle soi
tion de quelques hommes ou de la folie de que
tout, les attaques fort déplacées dont il a été l'

Digitized by Google

jours ne seraient plus collectives; elles ne s'adresseraient désormais qu'à une seule personne, celle qui s'est fait connaître hier pour directeur unique du *National*, et l'on doit s'attendre qu'elles seraient relevées. » (30 août 1830.)

Tel fut le point de départ, comme on voit, fort pacifique de la politique d'Armand Carrel après 1830. Ce ne fut que par une progression lente et presque insensible qu'il passa d'une adhésion sans réserve à une demi-opposition, ensuite à une hostilité ouverte, et enfin à sa profession de foi républicaine de janvier 1832. Ses dispositions premières sont toutes bienveillantes et conciliantes. Il soutient le ministère; il explique ses tâtonnements, son inexpérience, avec une modération, une impartialité, une indulgence même dont on est extrêmement frappé lorsqu'on connaît le tour habituel de son humeur et de ses pensées. Il veut qu'on le conseille, qu'on l'encourage au lieu d'augmenter ses embarras par une opposition inopportune. Si le gouvernement agit peu, s'il montre de l'indécision, c'est qu'il a été pris au dépourvu par les événements, c'est qu'une révolution qui n'a duré que trois jours n'a pas eu le temps de produire des hommes en état de la diriger. Qui pouvait se dire préparé aux difficultés d'une si grande tâche? Quel autre ministère aurait fait mieux? Il faut laisser à l'esprit public lui-même le temps de se reconnaître, de former une opinion nouvelle. Il va jusqu'à se faire résolûment le champion de l'administration contre ses ennemis républicains ou légitimistes. Il prend occasion d'une manifestation de la jeunesse en l'honneur des sergents de la Rochelle pour rappeler à ses amis l'inutilité des conspirations les plus légitimes, et la fécondité des luttes légales. Il ne craint pas au besoin de combattre sans ménagement les préjugés et les passions populaires. Des rassemblements d'ouvriers s'étaient portés aux bureaux de plusieurs journaux, pour empêcher que l'impression ne s'y fît à la mécanique, et des machines avaient été brisées. Il leur parle un langage ferme et sévère, il flétrit énergiquement cette brutalité stupide et sauvage. Il rappelle à toutes les opinions, à tous les partis la récente conquête de la révolution, ce bienfait inestimable d'un pouvoir soumis à la loi, au lieu d'un pouvoir qui conspire contre les institutions. Et remontant jusqu'aux meneurs et aux théoriciens cachés derrière ces démonstrations soi-disant démocratiques, il les somme de s'expliquer loyalement et clairement :

« Si quelqu'un, dit-il, a en vue une révolution non pas politique,

Digitized by Google

mais sociale, qu'il le dise; si le temps de mettre en question le principe de la propriété paraît venir à quelques amis de l'égalité absolue, qu'ils ne s'enveloppent pas dans des équivoques de mots, qu'on sache au moins qui parle et à qui on a affaire. Pourquoi des classifications qui semblent désigner une partie de la population à la haine de l'autre? Pourquoi cette dangereuse fiction d'une aristocratie bourgeoise ennemie des intérêts du pauvre et faisant désormais obstacle au progrès social? »

Il s'adresse alors au parti opposé, qui, par son esprit d'exclusion et d'étroit formalisme, semblait, lui aussi, avoir pris à cœur de relever nominalement, entre les classes, des distinctions et des barrières qui n'existaient plus dans la nature des choses : « D'un autre côté, si l'on s'imagine que les événements de Juillet n'ont fait autre chose que mettre un nom propre à la place d'un nom propre, une famille à la place d'une autre, si l'on croit quelque part qu'il n'a pu sortir des barricades parisiennes qu'une révolution de palais, et qu'à la seule condition de ne plus violer les lois on pourra régner paisiblement avec tous ces abus dont se composait le régime détruit, on se trompe d'une manière déplorable. Il est sorti de ce peu de jours d'ébranlement un grand fait, c'est que ce peuple dont les institutions ne s'occupaient pas, s'occupait, lui, des institutions; c'est qu'il les voulait avec autant d'intelligence et plus de vigueur que les classes plus spécialement protégées par elles; c'est qu'en un mot le peuple est beaucoup moins ignorant et beaucoup plus moral qu'on ne le croyait avant cette épreuve. Ce fait, il faut le *consigner maintenant dans les institutions;* il faut trouver moyen de le faire entrer dans les lois. » (21 septembre 1830.)

On voit ici que la remontrance commençait à se mêler à l'exhortation, et que l'adhésion de Carrel ne partait pas d'une satisfaction sans limites. Ce fut l'obstination du gouvernement à conserver la Chambre malgré les préférences du public pour un renouvellement du mandat législatif, qui donna lieu au premier grief sérieux de l'opinion contre le nouveau régime. Cette Chambre, mutilée par une révolution, composée en grande partie de gens effrayés et pressés d'en finir, n'offrait nullement les conditions de calme, de lucidité et de hardie initiative qu'on était en droit d'exiger pour la fondation d'un nouvel ordre de choses. Elle représentait non la France de Juillet, mais la France d'avant les ordonnances. Ceux qui voulaient à tout prix la maintenir, rappelaient à l'appui de leur opinion la faute

Digitized by Google

fameuse que commit la Constituante en se retirant avant d'avoir consolidé son œuvre. L'exemple était mal choisi, car la faute de la Constituante avait été non de se dissoudre après l'expiration de son mandat, mais de s'exclure volontairement des élections qui pourvurent à son remplacement, dupe en cela d'un désintéressement généreux mais malentendu. On leur répondait d'ailleurs en leur citant ces exemples de l'histoire anglaise que d'ordinaire ils ne se lassaient pas d'invoquer. On leur opposait le roi Guillaume III, dont le premier soin, en arrivant au trône, avait été de convoquer un nouveau parlement, afin que la légalité de son œuvre ne pût jamais être contestée. Ces arguments ne purent ébranler la résolution de la Chambre. Instrument commode aux mains d'un pouvoir encore incertain dans sa marche, — car il pouvait se dire arrêté par elle dans son ardeur pour les réformes, — elle votait avec un trouble visible les lois organiques qu'elle avait à remplacer, tantôt timide, tantôt violente, laissant à chaque instant percer sa défiance ou ses perplexités en présence de passions auxquelles elle était étrangère par tempérament comme par origine, et moins libérale assurément qu'elle ne l'eût été sous le ministère Polignac parce qu'elle n'obéissait plus qu'à un sentiment irréfléchi de réaction. En la conservant malgré les vœux de l'opinion publique, le gouvernement semblait chercher à se soustraire, par une fausse majorité qui lui était tout acquise d'avance, à cette loyale pratique du droit commun que Carrel avait proclamée avec raison comme la plus précieuse conquête de la révolution de Juillet. Il altérait à son profit la sincérité de la représentation nationale; il rentrait dans les traditions de la monarchie restaurée; il annonçait l'intention de ne remplir qu'imparfaitement les conditions du pacte dans ce qu'elles avaient d'onéreux pour lui.

Des fautes de diverse nature vinrent aggraver ces premiers dissentiments. La Chambre prit pour base de la législation municipale un projet de loi présenté sous la Restauration et qui ne laissait aucune garantie à l'indépendance de la commune. Sous prétexte qu'il ne fallait pas désarmer le gouvernement, elle maintint en partie les entraves qui pesaient sur la presse, entre autres ces droits de timbre et de cautionnement qui ont tant contribué à la corrompre et à l'abaisser, en la transformant en industrie et en la mettant à la merci des hommes d'argent. M. Odilon Barrot, je le rappelle ici à son honneur, fut presque seul alors avec le publiciste de la liberté Benjamin Constant, à protester contre le maintien de ces droits, qui

Digitized by Google

en apparence inoffensifs et déguisant leur but sous la forme d'une simple mesure de fiscalité, font en réalité plus de mal à la presse que la censure la plus tyrannique, parce qu'ils s'attaquent à son honneur et à sa dignité. La liberté de réunion ne fut pas mieux ménagée, et comme toujours on supprima l'usage, sous prétexte de prévenir l'abus.

En même temps qu'elle témoignait ainsi en toute occasion une défiance injuste et impolitique contre le parti dont l'énergie avait peut-être le plus puissamment contribué à assurer le succès des journées de Juillet, la Chambre déployait, pour sauver les ministres signataires des ordonnances, un zèle maladroit et fait pour blesser les susceptibilités populaires dans ce qu'elles avaient de plus sensible. Dans son empressement irréfléchi, elle alla jusqu'à proposer l'abolition de la peine de mort, en vue d'un cas particulier, prête à consacrer implicitement le principe de la rétroactivité dans nos lois, et, comme le lui rappela Carrel, sans songer « qu'aujourd'hui on change la loi pour sauver l'accusé, et que demain on la changera pour le perdre. » Au reste, Carrel ne blâmait ici que l'expédient mis en œuvre pour sauver les ministres de Charles X, et nullement le sentiment généreux qui en avait inspiré la pensée à la Chambre, comme au gouvernement lui-même. Cette démonstration inconsidérée, rendue publique par une adresse des députés au roi, ayant provoqué des protestations menaçantes et enflammées au sein de tant de familles dont le deuil était encore récent, et l'irritation, entretenue par mille maux, Carrel éleva la voix plus haut que personne pour rappeler aux soldats de Juillet les conseils de la clémence et de la générosité. Il évoqua les souvenirs néfastes laissés par la Révolution française en punition de son indifférence pour le sang versé; il la montra obligée de soutenir « un premier acte de barbarie par une barbarie sans terme. » Tout le temps que dura le procès des ex-ministres, il s'employa de toutes ses forces à combattre cet esprit de représailles et de vengeance, et à faire prévaloir des inspirations plus humaines et plus dignes d'une victoire aussi pure. On ne peut contester que son appréciation des circonstances et de l'état des esprits ne fût en ceci plus juste que celle de la majorité et de ses adhérents. Ce n'était ni en créant une sorte de privilége en faveur des auteurs de tant de maux, ni en affectant envers le peuple une crainte injurieuse, qu'on pouvait intéresser le public à leur infortune, c'était plutôt en laissant la justice suivre son cours et en attendant une

Digitized by Google

réaction de la pitié. Des esprits profondément troublés pouvaient seuls songer à faire fléchir la loi pour n'avoir pas à compter sur la fermeté des juges, à imposer d'avance à la Cour des pairs une sorte d'acquittement forcé, pour la dispenser de montrer du courage et de l'humanité. L'explosion du mécontentement public fut telle que le ministère fut disloqué par le contre-coup qu'il en reçut; et, fort de l'appui de l'opinion, un fonctionnaire, le préfet de la Seine, M. Odilon Barrot, ne craignit pas d'infliger un blâme sévère à une démarche concertée à la fois par le roi, les ministres et les Chambres.

Tant d'actes de faiblesse et de concessions à la peur le lendemain d'une révolution qui avait exalté les espérances au delà de toute mesure, étaient faits assurément pour déterminer une opposition motivée chez les esprits même modérés mais fermes dans leurs convictions. Déjà Carrel cherchait vainement à contenir la réprobation qui s'échappait de son cœur, et qu'en présence de ses amis il laissait éclater sans contrainte. L'attitude diplomatique du nouveau gouvernement envenima ces premiers griefs. Il humilia le sentiment national par son excessive obséquiosité auprès des cours étrangères. Au lieu de revendiquer hautement son titre, il ne cherchait qu'à se le faire pardonner. Carrel était convaincu que les puissances absolutistes n'attendaient qu'un prétexte pour nous attaquer, et il eût désiré qu'on les prévînt en leur déclarant la guerre. En cela il se trompait et conseillait une politique d'aventures indéfinies, par conséquent chimérique et dangereuse. Mais en quoi il ne se trompait pas, c'était sur la fierté de langage qui convenait au gouvernement d'une grande nation, susceptible, ulcérée par le souvenir de ses malheurs, et plus redoutée alors, comme on l'a su depuis, qu'elle ne l'avait peut-être jamais été. La politique, non-seulement la plus digne, mais la plus habile pour la nouvelle dynastie, eût été ici de s'effacer et de s'oublier elle-même, d'identifier d'une façon absolue ses intérêts propres à ceux de la nation, de s'associer même jusqu'à un certain point à ses rancunes qui n'étaient pas toutes injustes, d'imiter sa réserve un peu hautaine en s'abstenant de toute provocation, mais aussi de toute avance. Lorsqu'on a l'honneur de disposer de cette force, de ce soldat incomparable qu'on nomme la France, on est au moins tenu de montrer qu'on a confiance en ses destinées, et si l'isolement vient à se faire, ce qui n'est jamais de longue durée, on peut en courir le risque en si noble compagnie. La nation française n'est d'ailleurs que trop portée à tout pardonner à ceux qui savent se donner à ses

Digitized by Google

yeux le facile mérite de faire respecter son drapeau. On ne l'ignorait pas, ce qui avait le plus contribué à perdre la monarchie des Bourbons, c'était le souvenir des humiliations de 1815, c'est-à-dire de la protection qui les avait deux fois ramenés au milieu d'un peuple vaincu, et en présence d'une leçon aussi récente, on assiégeait les chancelleries pour en obtenir une reconnaissance illusoire, on épuisait auprès des souverains le répertoire des euphémismes diplomatiques pour atténuer la portée des derniers événements, parfois même on les déplorait afin de mieux rassurer, on appelait la révolution de 1830 « une catastrophe, » pour se faire admettre dans le concert des puissances européennes, ou, pour mieux dire, des familles régnantes. En cela, comme en beaucoup de choses, la dignité nationale était sacrifiée à un intérêt dynastique des plus malentendus.

Cette situation extérieure, jusque-là pressentie plutôt que bien connue, fut tout à coup révélée au public par la lettre insolente que l'empereur Nicolas osa adresser à Louis-Philippe ou plutôt à la France elle-même, dont la révolution était qualifiée par l'autocrate « d'événement à jamais déplorable. » Le ton seul de cette réponse indiquait ce qu'avait dû être la requête. On était allé au-devant de l'affront. Jamais le czar n'eût parlé un tel langage, si notre empressement n'eût autorisé son arrogance. Presque au même instant, la révolution belge et l'insurrection polonaise venaient témoigner de toute la force que nous avions conservée en Europe, comme à notre insu, et condamner une politique qui, en nous aliénant tôt ou tard le cœur des peuples, ne nous rapporterait de la part des gouvernements qu'une froide et dédaigneuse adhésion ou de gratuites injures. Ces événements eurent un immense retentissement et semblèrent donner raison aux partisans de la guerre immédiate. L'émotion fut universelle, l'attente pleine d'espoir et d'anxiété.

« Vite, disait Carrel à ce propos, changez les instructions de M. le duc de Trévise, s'il n'est pas parti; et s'il est en route, courez après lui, atteignez-le, dites-lui que vous vous êtes trompés en le chargeant d'aller demander à genoux à l'empereur de Russie la paix pour la France; dites-lui que la force des choses a vaincu vos systèmes, que le courant est plus fort que vous et vous emporte, que, malgré vous, vous renoncez à faire oublier à la France une révolution destinée à devenir européenne; que les actions de cette révolution montent avec une rapidité inouïe, merveilleuse, effrayante si vous voulez. Hâtez-vous!

Digitized by Google

ou bien vous courez le risque d'apprendre que votre ambassadeur est venu apporter à Saint-Pétersbourg les supplications de la France au milieu d'une cour éperdue, impuissante, réduite à vous implorer vous-même, à vous demander la continuation de la paix jusqu'à ce qu'elle ait fait rentrer dans le devoir ses sujets des bords de la Vistule. »

« Honte et malheur, ajoutait-il plus loin, à qui ne se souviendrait pas aujourd'hui du mot profond de Frédéric : Si la France était à moi, je ne voudrais pas qu'on tirât en Europe un coup de canon sans ma permission. »

Et il conclut à une prompte offensive, ce qui était, à coup sûr, au moins prématuré. Je reviendrai bientôt plus au long sur cette question. Je ne veux marquer ici que la gradation des dissentiments qui, peu à peu, séparent Carrel du système de Juillet, et bientôt le conduisent à une hostilité ouverte. A mesure qu'on avance, on voit s'élever cette sorte de marée montante de ses mécontements et de ses colères. Dans le nombre de ses objections de tous les jours, il y a plus d'une réserve à faire, et j'en ai déjà noté quelques-unes. Il est trop emporté par son ardeur et son impatience. Malgré tous ses efforts de modération, ses retours d'impartialité, il est parfois sévère jusqu'à l'injustice. Il est souvent réduit à deviner, à s'avancer sur des conjectures hasardées. Au reste, on ne saurait demander à ces improvisations de chaque matin l'exactitude de l'histoire, ou la précision d'une démonstration rigoureuse. Enfin, il se laisse aller trop facilement à son faible pour les grandes entreprises militaires. Son vieil engouement pour l'empire reparaît parfois de la façon la plus imprévue sous ses théories libérales, et, tout en répudiant le despotisme impérial, en déclarant que « Napoléon n'est pas l'homme de la révolution de 1830, » il est encore sous le charme; il lui attribue des mérites qui n'ont jamais été à lui, par exemple, celui « d'avoir accoutumé la France au respect de la loi, » éloge qui eût bien étonné l'auteur du 18 brumaire; ou bien encore il proteste avec amertume contre le rejet d'une première pétition pour la translation des cendres de l'empereur en France. Je ne veux taire aucune des inconséquences de Carrel, car s'il en est qui accusent sa prévoyance, elles ne font du moins aucun tort à sa générosité. Malgré des erreurs et des méprises de détails, il indique avec le sentiment le plus sûr tous les points sur lesquels le gouvernement de Juillet prête à une

Digitized by Google

juste critique; il met le doigt sur toutes les fautes que l'histoire relèvera plus tard. Lorsqu'il se trompe, c'est en exagérant le remède, par suite de son penchant pour les remèdes héroïques, mais non en signalant un mal imaginaire. Il dépasse quelquefois le but, mais il est presque toujours dans la vraie direction d'une politique à la fois nationale et libérale.

Cependant le procès des ministres, longtemps différé, allait s'ouvrir, et avec lui approchait l'incident qui acheva de jeter Carrel dans les voies d'une opposition décidée, sans toutefois le rendre encore irréconciliable. On sait l'émotion profonde que les débats de la Cour des pairs excitèrent au sein des populations qui avaient pris part à la lutte et les terreurs que cette agitation inspira. Tant que durèrent ces débats, Carrel ne cessa pas un instant de s'interposer entre les accusés et les ressentiments populaires. Il fit trêve à toute polémique contre le gouvernement alors très-menacé et, de l'aveu de ses propres partisans, à la merci d'une émeute. Il ne faisait en cela qu'imiter l'exemple que donnait alors si noblement le général Lafayette. Le général était investi du commandement suprême des gardes nationales du royaume, et c'est sur lui que reposait la redoutable responsabilité du maintien de l'ordre dans ces tumultueuses journées. Malgré son grand âge, malgré les mécomptes qu'on ne lui avait pas épargnés, il accepta sans hésiter ce rôle difficile que, d'un aveu unanime, lui seul était en état de remplir avec succès. Il jeta dans la balance le poids de sa vieille popularité, avec un désintéressement d'autant plus méritoire, que personne n'en connaissait mieux le prix et n'en savourait plus complaisamment la douceur. Dans cette circonstance si critique pour la nouvelle monarchie, il la couvrit pour ainsi dire de son corps, et tant que dura le danger, on lui en témoigna une reconnaissance des plus bruyantes. Carrel s'appliqua à le seconder dans la mesure de sa propre influence. Il ne lui eût pas moins répugné qu'à Lafayette de voir frapper des ennemis à terre. L'attitude digne et ferme de la plupart des accusés était faite d'ailleurs pour plaire à un caractère tel que le sien. Lui aussi il avait été vaincu, prisonnier; il avait vu sa vie menacée par les passions politiques. Il n'eut donc aucun effort à faire pour laisser paraître l'intérêt que lui inspiraient les accusés. Il avouait hautement « avoir admiré le courage, l'habileté, la noblesse, la précision étonnante des réponses de M. de Peyronnet. » Il le louait d'avoir « laissé apercevoir parfois sous les formes de l'urbanité la plus recherchée le cœur indompté qui ne

Digitized by Google

pardonne pas sa défaite. » En même temps il rendait hommage à l'équité des juges; il conviait les citoyens à soutenir le gouvernement ébranlé; il rappelait aux conspirateurs que « l'intérêt de la France c'était la consécration de la royauté de 1830, parce qu'on ne pouvait rien mettre à sa place, parce qu'elle seule pouvait nous garantir notre grande unité politique et notre belle unité territoriale. La démocratie absolue nous diviserait, nous armerait les uns contre les autres; une restauration impériale serait comme toute restauration la pire des révolutions. » (22 décembre 1830.)

Ces généreux efforts furent couronnés d'un plein succès. Grâce à Lafayette et à ses amis, la royauté chancelante put franchir ce pas difficile, et l'arrêt de la Cour des pairs fut publié dans Paris sans donner lieu à aucune protestation violente. Deux jours après, la Chambre, encouragée sous main, votait la destitution déguisée du général, en supprimant son commandement des gardes nationales du royaume. C'est ainsi que la monarchie qu'il avait sauvée, après l'avoir faite, s'acquittait envers lui. Ce coup de Jarnac l'atteignit aussitôt qu'il eut usé les restes de sa popularité au service de ceux qui le frappaient. Jamais d'ailleurs on n'avait été plus prodigue envers lui de protestations de reconnaissance et d'amitié. Malgré toute sa philosophie, Lafayette fut surpris et blessé au cœur, mais il n'en laissa d'abord rien paraître et reçut le coup en souriant. Ce qui est moins croyable, c'est qu'on se flatta d'avoir fait une chose très-habile en se délivrant de lui. C'est avec quelques habiletés de ce genre que le gouvernement de Juillet s'est perdu. On eut grand soin de présenter la mesure comme inspirée par les motifs constitutionnels les plus purs. Un commandement si étendu pouvait devenir un danger, qui sait? peut-être un foyer de dictature. On ne trompa personne. Certes! si le commandement qu'on retirait à Lafayette pouvait devenir dangereux, ce n'était pas pour la liberté, ni surtout du vivant de ce noble vieillard.

A cette nouvelle si imprévue, un cri de colère et de mépris échappe au cœur de Carrel. Il éclate enfin, et son ressentiment longtemps contenu s'exhale en paroles ardentes :

« Aujourd'hui la Chambre des députés a voté la destitution de Lafayette. Lafayette était au-dessus de toute récompense, cela est vrai, mais on le croyait aussi au-dessus des indignités d'un *Parlement croupion!*

« Allons, vous qui avez bassement trahi la branche aînée des

Digitized by Google

Bourbons après l'avoir précipitée dans les voies qui l'ont perdue et où vous tremblâtes de la suivre, vous qui rampez depuis cinq mois en flatteurs avilis sous la souveraineté nationale que vous détestiez, travaillez à réédifier la légitimité! Mais nous vous démasquerons! nous troublerons vos joies, nous vous ferons passer de mauvaises nuits, jusqu'à ce que vous succombiez, et votre règne ne sera pas long! »

VI

Ainsi allait se consommant par l'impéritie des uns et par l'impatience des autres l'irréparable scission qui devait être si fatale au gouvernement de Juillet et plus tard à la liberté. Dès le début on voit apparaître la faute capitale du règne : on s'obstine dès lors à ne tenir compte que de ce qu'on devait nommer le pays légal, c'est-à-dire d'un être de convention, d'une représentation imparfaite et fictive, d'une personnification arbitraire de la volonté et de la pensée du pays, sans se préoccuper de l'état réel des opinions, des sentiments, des besoins de la nation. Cette erreur fut surtout celle des doctrinaires, théoriciens systématiques, inflexibles dans leurs formules tout en étant très-souples dans leur conduite, hommes de parole plutôt que d'action, et pour qui la France tenait tout entière dans l'enceinte de la Chambre des députés; illusion dangereuse, mais qui simplifiait singulièrement la tâche d'un ministère. Ils avaient un dogmatisme plus fait pour l'école que pour la tribune et semblaient viser à l'infaillibilité du professeur plutôt qu'à l'autorité discutée de l'homme d'État. Un autre de leurs préjugés de prédilection consista à croire que, pour résister avec succès à ce que les exigences de l'opinion démocratique pouvaient avoir d'exagéré, il fallait leur refuser aussi ce qu'elles avaient de légitime et de fondé, craignant sans doute d'être entraînés, une fois sur la pente des concessions. Ils eussent cru se rendre à discrétion en sachant quelquefois céder à propos. Les passions populaires, forcément peu éclairées, mêlent toujours aux plus justes réclamations des prétentions folles et chimériques; il n'y avait donc rien d'étonnant à ce qu'elles se montrassent alors telles qu'elles ont été dans tous les temps; mais c'était une étrange aberration que de se flatter qu'on leur avait fait une réponse suffisante lorsqu'on leur avait démontré dans quelque triomphant discours de tribune que sur tel ou tel point elles faisaient fausse route.

Digitized by Google

On ne les eût désarmées d'une façon durable qu'en leur ôtant tout grief légitime, et c'est là ce que le parti de la résistance, encore plus puissant dans les Chambres qu'au ministère, s'obstinait à méconnaître avec une déplorable persistance. Lorsqu'il avait compté ses voix et montré sa majorité au complet, il estimait avoir réfuté péremptoirement toutes les objections et considérait sa politique comme inattaquable.

On eût compris à la rigueur cette fausse sécurité dans un temps régulier, avec des pouvoirs normalement constitués, des institutions assises; elle eût été du moins plus excusable. Mais cette majorité que les hommes de la résistance opposaient avec tant d'assurance aux passions subversives, elle était elle-même un pouvoir illégal et révolutionnaire; pour accomplir l'œuvre dont elle poursuivait l'achèvement, elle ne tenait son mandat que d'elle-même; à l'appui de son autorité contestée, elle ne pouvait invoquer que la nécessité. De quel droit donc s'étonnait-elle que ceux qui lui avaient donné la victoire lui fissent entendre leurs vœux, leurs regrets, leurs espérances? De quel droit prétendait-elle leur disputer leur part dans une conquête commune? En leur faisant de raisonnables concessions, en leur laissant l'espoir motivé de faire prévaloir peu à peu leurs réclamations par l'emploi des moyens légaux, on transformait une faction en une opposition constitutionnelle, qui devenait pour le nouveau régime un élément de force, un point d'appui, un principe de renouvellement et de progrès. En leur refusant tout, on les rejetait dans les voies extra-légales, dans les complots, dans les sociétés secrètes; on se les aliénait à jamais. Plus le flot démocratique montait, plus il devenait menaçant, plus il était nécessaire de lui donner sa naturelle expansion avant que toutes les digues fussent emportées.

Le roi Louis-Philippe, bien qu'il eût un penchant décidé pour la politique de résistance par suite de ses préoccupations dynastiques, hésitait encore à se prononcer irrévocablement dans ce sens, retenu qu'il était par le déclin rapide de sa popularité et par ses souvenirs du temps de la Révolution française. Il choisit donc une partie de ses ministres dans le parti du mouvement, mais plutôt, à ce qu'il semble, avec l'arrière-pensée de déconsidérer et d'user rapidement cette politique que dans l'idée de la pratiquer avec la suite et le sérieux qu'elle exigeait. Quoi qu'il en soit, s'il n'y eut de sa part aucune préméditation, son malheur voulut qu'il n'essayât de ce système qu'avec le concours d'un ministre comme M. Laffitte, esprit facile, doué de

Digitized by Google

qualités séduisantes, mais optimiste et complaisant à l'excès, désireux de plaire à tout le monde, d'un laisser-aller qui touchait à la mollesse, et sans opinions arrêtées si ce n'est en finances; ou comme M. Dupont de l'Eure, homme d'une probité antique, mais qui n'avait guère, en fait de vues politiques, que sa mauvaise humeur et son éternelle austérité. L'homme de cette politique manquait donc? dira-t-on. — Je reproche justement au roi Louis-Philippe et à ses conseillers de n'avoir pas cherché à être les hommes de cette politique. Ce chemin leur était ouvert tout aussi bien que celui qu'ils préférèrent. M. Laffitte, financier excellent, n'avait rien de ce qu'il fallait pour les y guider, ni surtout pour les y pousser à leur corps défendant. Le seul homme qui eût suffi à cette tâche si son caractère avait été à la hauteur de son intelligence, Benjamin Constant, était alors mourant et épuisé.

Aux yeux de M. Laffitte, la liberté semblait consister dans une complète abdication du gouvernement. Il laissait flotter les choses au hasard sans système ni direction. On eût pu croire que M. Laffitte partageait un préjugé qui a gagné quelque terrain en France grâce aux excès de notre manie de gouvernementalisme, et d'après lequel l'idéal d'un régime libre serait dans l'inaction et l'effacement complet du pouvoir. Thèse absolue et par conséquent fausse en politique. Ce qui est vrai, c'est que pour que la liberté prospère dans un pays, le gouvernement n'y doit avoir qu'un nombre strictement limité d'attributions, afin de laisser le plus possible à l'initiative individuelle; mais ces attributions une fois déterminées et si restreintes qu'elles soient, il faut qu'il les fasse respecter avec vigueur et fermeté, parce qu'elles représentent une besogne qui est indispensable à la vie et au bien-être d'une société. S'il remplit ces conditions, il peut mériter le nom de gouvernement fort à bien plus juste titre qu'un pouvoir étroitement centralisé et surchargé du poids d'une administration laborieusement inactive.

Le libéralisme de M. Laffitte n'était donc en réalité que de la mollesse et de l'indécision. Sans plan comme sans volonté, il laissait ses adversaires s'emparer de la Chambre, de même qu'il laissait l'émeute s'emparer de la rue, rachetant une complaisance pour la cour par une flatterie pour l'orgueil populaire; toujours souriant, toujours satisfait de lui-même et des autres. Il avait sacrifié le général Lafayette aux rancunes qui ne pouvaient lui pardonner l'immensité du service rendu, il subit avec la même faiblesse la politique qui

Digitized by Google

reculait à l'extérieur devant la pratique sincère du principe de non-intervention, sauf à protester contre elle lorsqu'il fut trop tard, les lois antilibérales que vota la Chambre, et la dédaigneuse protection dont elle couvrit les derniers jours de son ministère.

Isolé entre une administration qui n'avait ni son estime ni ses sympathies, et une opposition qu'il voyait avec regret s'éloigner de plus en plus des voies légales, Carrel, visiblement découragé au fond du cœur, ne luttait plus déjà que pour l'honneur des principes qu'il avait espéré voir triompher. Il eût voulu empêcher à tout prix le parti vainqueur en Juillet de se partager en deux camps ennemis, et entre eux, il se trouvait déjà presque seul. C'était se condamner à faire de la politique spéculative, à se renfermer pour un temps indéfini dans le domaine de la pure théorie, détermination pénible dans de telles circonstances et pour un caractère tel que le sien, fait pour l'action et là seulement trouvant toute sa valeur. Il se résigna pendant une année entière à ce rôle passif et expectant; impartial entre les deux armées, s'obstinant à ne s'associer ni à la trompeuse victoire des uns ni aux espérances ajournées des autres, distribuant le blâme et l'éloge presque à dose égale des deux côtés, appelant inutilement de ses vœux la formation d'une opposition qui eût arraché la Chambre à l'influence doctrinaire. En même temps qu'il proclamait la nécessité de faire sa part à l'élément démocratique et rappelait que les révolutions n'opèrent pas un changement dans les mœurs, mais le révèlent, « le déclarent par la voix de cette nécessité des temps qui s'appelle force quand on lui refuse le nom de droit, » il s'indignait des condescendances et des ménagements de M. Laffitte pour les brutales fantaisies de la multitude lors du sac de Saint-Germain l'Auxerrois; il faisait ressortir la contradiction honteuse qu'il y avait à refuser au peuple une loi électorale plus large, alors qu'on s'inclinait humblement devant ses caprices les plus injustifiables :

« On ne veut pas, disait-il, avoir affaire à des colléges électoraux, et l'on met la sédition devant soi; on parlemente alors avec elle, on lui dit : Ne brisez pas vous-même les attributs de l'ancienne royauté et du jésuitisme, c'est nous qui allons briser les croix, effacer les écussons, puisque vous l'exigez. C'était à la Chambre quasi-légitimiste qu'on rendait compte il y a deux mois des arrestations prétendues républicaines, c'est au peuple maintenant qu'on rend compte des arrestations carlistes. Pour calmer l'émeute, on s'humilie devant

Digitized by Google

elle; on lui jure qu'on est gouverné par elle, qu'on obéit à ses inspirations. Et l'on eût prévenu l'émeute en s'entourant d'institutions qui eussent permis des votes au lieu des cris de mort. On a tremblé devant ce symbole d'un trône populaire entouré d'institutions républicaines, et ce que l'on a, c'est la plus impuissante des monarchies et la pire des républiques. »

A ces justes remontrances on ne répondait que par de nouvelles déceptions. La Chambre achevait à ce moment même de voter la loi qui fixait le cens de l'éligibilité à cinq cents francs, et elle écartait dédaigneusement cette adjonction des capacités qui devint, et à juste titre, une arme si redoutable dans la main des adversaires du nouveau régime. Ce ne pouvait être impunément que dans un pays à ce point possédé de la passion de l'égalité, on fermait les avenues de la vie politique à cette classe flottante, recrutée dans toutes les conditions, active, remuante, ambitieuse, au dernier rang par la propriété, mais au premier par la richesse intellectuelle. Ce ne fut guère que pour le plaisir de mettre plus de symétrie et d'unité dans notre législation politique qu'on mécontenta cette classe redoutable, et qu'on l'arma contre les institutions nouvelles. On créa ainsi un danger de tous les instants, mais la formule resta entière et inflexible. Cette orthodoxie devait coûter cher à la liberté, mais l'honneur de la doctrine était sauf. Malheur aux esprits étroits qui ne connaissent pas la valeur et la fécondité des exceptions! Ce fut là un des plus grands triomphes de la logique doctrinaire. La loi municipale complétait l'œuvre en retirant à cette classe tout désir et tout moyen d'employer son activité dans le cercle plus restreint des influences locales. Les communes étaient placées sous la dépendance absolue des préfets, et la centralisation la plus despotique était destinée à servir d'assise à un régime de liberté.

Bientôt ce mouvement de réaction se prononçant avec plus d'énergie dans la Chambre à mesure que les intérêts revenus de leur panique lui apportaient leur bruyante adhésion et que les passions populaires s'irritaient dans un sens opposé, M. Laffitte qui n'avait plus pour lui que l'amitié du roi et l'indulgente pitié des ambitions que sa faiblesse avait un instant servies, isolé dans le ministère même dont il avait la présidence, à peine consulté par ses collègues, attaqué ouvertement par ceux qui convoitaient sa succession, mal défendu par d'anciens amis qu'il avait indisposés par sa légèreté ou trahis par

Digitized by Google

ses complaisances pour la cour, se vit forcé de céder la place à l'homme qui représentait le plus fidèlement les passions de la chambre et qui leur promettait le mieux la domination.

M. Casimir Périer marque l'instant où la monarchie de Juillet arrêta et précisa nettement son système politique. C'est lui qui a fondé les véritables traditions du règne. Il mit fin à ses fluctuations; il fixa ses tendances jusque-là hésitantes; il lui imprima ce mouvement d'énergique concentration dont une politique a besoin pour devenir aux yeux de ses amis, comme de ses ennemis, quelque chose de net et de défini. Ceux qui sont venus après lui n'ont guère fait, avec plus de talent de tribune mais avec moins de caractère et d'esprit politique, que suivre le sillon qu'il avait tracé, sauf en un point par lequel il les domine de très-haut, l'indépendance du ministère vis-à-vis de la couronne. Avec des vues moins étroites, nul doute qu'il n'eût pour longtemps consolidé en France la monarchie constitutionnelle, car il possédait à un degré admirable la vertu la plus essentielle de l'homme d'État, celle qui fonde, la volonté. Mais cette force précieuse ne fut employée qu'à frapper d'immobilité l'ordre de choses qui était sorti des trois journées. Elle brisa momentanément les difficultés qui lui faisaient obstacle, mais devint la principale cause de la stérilité et du dépérissement dont le système fut bientôt atteint et dont il devait mourir.

Au reste, il est juste de reconnaître que la politique d'indécision suivie jusque-là ne pouvait être pratiquée plus longtemps sans amener la dissolution du nouveau régime. Mais on pouvait prendre un parti et s'y tenir avec fermeté, sans faire pour cela tant de pas en arrière. Entre les prétentions discréditées de la démocratie extrême et les regrets mal dissimulés du parti doctrinaire, le gouvernement pouvait prendre une position presque inexpugnable par la pratique franche et désintéressée des institutions libérales, qui eût été pour la France une nouveauté inouïe et une ère de rajeunissement. Il avait eu jusque-là des velléités de s'emparer de ce rôle, Casimir Périer le jeta sans retour dans les voies de la résistance, parti pris qui valut à la monarchie des succès brillants mais passagers et chèrement expiés plus tard. Par le tour impérieux et violent de son caractère, le ministre fit illusion sur ce que ses vues avaient de médiocre et de pusillanime, de même que plus tard on déguisa un système corrupteur sous des dehors de morgue et d'austérité. La monarchie de Juillet s'habitua de trop bonne heure à ne vivre que sur des apparences.

Digitized by Google

La lutte s'engagea sur la question extérieure. Après quelques tâtonnements motivés par la nécessité de ménager les transitions, de ne pas renier trop brusquement les engagements pris par ses prédécesseurs, Casimir Périer fit connaître son programme politique, qu'il formula tout d'abord dans ces deux mots : avoir la paix au dehors pour être fort au dedans ; déclaration imprudente qui donnait à l'Europe la mesure de ce qu'elle pouvait oser contre nous. « Quoi ! s'écriait Carrel, vous voulez être forts au dedans et vous déclarez que vous ne le pouvez qu'à la condition d'être au dehors faibles et méprisés ! » Si ce n'était pas là, en effet, la paix à tout prix comme on l'a si souvent répété, cette politique avait le tort d'y beaucoup trop ressembler. Jusque-là le gouvernement de Juillet avait invariablement posé comme règle de sa politique extérieure le principe de non-intervention, principe qui, évidemment, n'a de sens qu'autant qu'on s'engage à le faire respecter. De solennels engagements avaient été pris dans ce sens à la tribune au nom du gouvernement par M. Laffitte et par le maréchal Soult, ministre de la guerre. « Nous respecterons religieusement le principe de la non-intervention, avait dit le maréchal, mais à la condition essentielle qu'il sera respecté par les autres. »

M. Laffitte, mis en demeure de tenir cet engagement par la notification de l'entrée imminente des Autrichiens dans le duché de Modène, avait déclaré au cabinet de Vienne être prêt à s'y opposer par la force. Il eut la bonne fortune de se retirer du ministère au moment même où arrivait à Paris la réponse de M. de Metternich à son *ultimatum*. Dans cette dépêche, le ministre autrichien faisait connaître au cabinet français sa ferme intention de ne tenir aucun compte du principe de non-intervention en ce qui concernait l'Italie, alléguant qu'il préférait la guerre au danger qui résulterait pour son pays de l'adoption d'une telle doctrine, et qu'il aimait mieux périr par le fer que par le poison. C'est devant une menace si peu déguisée que le gouvernement de Juillet eut le triste courage de renier son principe, encore ne le fit-il pas avec cette franchise qui suffit parfois pour relever un acte de faiblesse. Il usa d'une pitoyable équivoque qui ne pouvait faire illusion qu'à ceux qui voulaient à tout prix s'abuser eux-mêmes : « Nous adoptons, dit Casimir Périer, le principe de la non-intervention, mais seulement pour notre propre compte, et ailleurs nous le soutiendrons par les négociations. » Comme si des négociations si mal soutenues et réduites à l'état de simple formalité avaient jamais pu servir de sanction efficace au maintien d'un prin-

Digitized by Google

cipe; et comme si, d'autre part, on avait besoin d'invoquer un principe pour dire qu'on se défendra si l'on est attaqué. On devine l'audace qu'une pareille déclaration devait inspirer à nos ennemis, et le déplorable retentissement qu'elle eut dans un pays qui avait gardé un honneur si susceptible, un si profond ressentiment de ses humiliations, un si noble regret de sa gloire! Les troupes autrichiennes envahirent deux fois l'Italie pendant le court ministère de Casimir Périer. A leur première invasion il répondit, comme il s'y était engagé, par des négociations, dont on ne tint aucun compte, ainsi qu'on le lui avait annoncé. Quant à la seconde, il ne l'empêcha pas davantage, mais il s'imagina frapper un coup d'audace en occupant Ancône, pour faire pendant à l'occupation autrichienne, après avoir préalablement laissé voir qu'il croyait devoir cette démonstration, non à l'Italie en détresse, mais à « notre légitime influence dans ce pays; » expression déjà consacrée par une routine inepte, et moyen infaillible de nous gagner à tout jamais le cœur des Italiens.

Mais l'abandon de la Pologne eut, à un bien autre degré, le privilége d'émouvoir et de passionner l'opinion. C'est que ce qui était engagé dans cette question, c'était plus encore qu'un principe, c'était un profond sentiment de sympathie et de fraternité. Pendant toutes les guerres de l'Empire, la nation polonaise avait mêlé son sang au nôtre sur les mêmes champs de bataille, elle avait identifié ses destinées à celles de notre pays, elle nous avait suivis jusqu'à la fin avec une foi aveugle sans jamais marchander son dévouement, sans calculer ses sacrifices, sans se laisser décourager ou refroidir un instant par notre facilité à oublier nos promesses et à tromper ses espérances. Enfin, à la dernière heure, lorsque tout était désespéré, elle avait préféré succomber avec nous que se relever avec l'appui d'Alexandre qui lui tendait la main.

Ce long passé de gloire et de souffrances communes, cette association dont tous les profits avaient été pour nous, nous avaient créé de grands devoirs envers cette nation sœur de la France; et le sentiment populaire, qu'on accuse si justement de manquer de mémoire, se montra cette fois moins oublieux que ses censeurs habituels. C'était une dette difficile à acquitter; mais c'était une dette, et jamais nation n'en avait contracté de plus sacrée. C'était, de plus, une occasion de revenir sur ces funestes traités de 1815, qu'on persistait à nous imposer après les avoir violés contre nous, et dont on n'avait tenu aucun compte en ce qui concernait la Pologne. Pendant plusieurs mois,

Digitized by Google

la France suivit avec une inexprimable anxiété les péripéties de la lutte inégale que la population du grand-duché de Varsovie soutint seule contre les armées russes.

Le cabinet français fit moins encore pour la Pologne qu'il n'avait fait pour l'Italie. Après une faible et inefficace tentative pour amener l'Angleterre à une médiation offerte en commun, il se borna à une intervention officieuse auprès de l'empereur Nicolas, en faveur de ses sujets révoltés, intervention dérisoire vu les sentiments que le czar avait manifestés envers la royauté des barricades. Casimir Périer et ses collègues s'en tinrent à cette démarche et à de stériles déclarations de sympathie. Ils dépensèrent tout ce qu'ils avaient d'héroïsme contre les rois de Hollande et de Portugal, se flattant de faire prendre le change au sentiment national par la vigueur qu'ils déployèrent contre ces redoutables ennemis. Les difficultés d'une intervention sérieuse en faveur de la cause polonaise étaient assurément immenses, et on conçoit que des esprits pratiques et expérimentés n'aient pu assister sans quelque impatience aux excursions triomphales que M. Mauguin et le général Lamarque faisaient avec tant de gloire et à si peu de frais sur la carte d'Europe. Mais ce n'était pas là une raison pour ne rien essayer, et, sans prendre au sérieux ces fantaisies stratégiques, il n'est nullement démontré qu'on n'eût pas gagné le concours de l'Angleterre, en insistant auprès d'elle avec plus de vigueur que ne le fit M. de Talleyrand, diplomate prodigieusement blasé, qui avait son système d'équilibre européen à lui, et dont cet incident importun dérangeait toutes les combinaisons; il n'est pas dit qu'on ne l'eût pas entraînée, en lui assurant, par exemple, des avantages de nature à la séduire dans un règlement éventuel de la question d'Orient qui déjà commençait à fixer son attention. Il y avait, d'ailleurs, mille moyens de soutenir et d'encourager moralement la Pologne sans en venir à la guerre. On n'y songea pas un instant. Illusion singulière ou vertige inexplicable! Les hommes qui laissèrent ainsi succomber l'insurrection polonaise, en prenant le ciel et la terre à témoin de l'impuissance de leur pays, ce sont ceux-là mêmes qui, quelques années plus tard, furent sur le point de déclarer la guerre aux quatre grandes puissances et de mettre le feu à l'Europe pour soutenir un pacha d'Égypte! S'ils avaient fait pour la Pologne la moitié de ce qu'ils osèrent pour Méhémet-Ali, l'effervescence était telle alors, que tous les peuples se seraient soulevés, et à la faveur de ces puissantes diversions la

Digitized by Google

Pologne se fût peut-être sauvée toute seule, ou du moins ne fût pas tombée en nous maudissant.

Carrel, à l'exemple de ses amis de l'opposition, s'exagérait, sans doute, la facilité de la tâche, mais il eut la gloire de sentir et d'exprimer plus éloquemment que personne en France ce que nous commandait alors l'honneur national. Il n'est pas mort sans avoir eu son jour, puisque cet honneur s'est un moment personnifié en lui et a parlé par sa bouche. Carrel a été, dans ce court instant, le réel et véritable représentant de son pays, car lui seul a traduit dignement sa pensée et son émotion lorsque ses représentants officiels ne trouvaient pour interpréter le sentiment public que ce mot digne d'un éternel opprobre : « L'ordre règne à Varsovie. » La polémique de Carrel en faveur de la cause polonaise est un chef-d'œuvre d'éloquence mâle et entraînante. Elle s'adresse, on le comprend, plus au cœur qu'à la raison, ayant en vue une de ces entreprises que le froid calcul condamne et que l'enthousiasme réalise ; mais elle a cette flamme et cette énergie qui font sortir de terre les légions. M. Thiers, qui devait, en 1840, entonner la *Marseillaise* et braver la coalition en faveur du vainqueur de Nézib, démontrait, la veille de la prise de Varsovie, avec sa parfaite lucidité et son imperturbable aisance, que la Pologne est un pays fait pour être partagé; qu'elle avait grand tort de s'obstiner à ne pas comprendre sa vraie destinée, qui est d'appartenir à ses voisins; que tous les grands politiques avaient été de cet avis, particulièrement ceux qui s'étaient enrichis de ses dépouilles, comme le grand Frédéric et la grande Catherine, et qu'enfin un peuple sérieux se devait à lui-même de ne pas se compromettre pour une nation discréditée et ruinée. Carrel prend corps à corps l'argumentation de son ancien ami, il la stigmatise de ses brûlantes ironies, il en met à jour les prétentions, les petitesses et la fausse habileté; il énumère tous les motifs qui font de la reconstitution de la Pologne une garantie de la sécurité de l'Europe; il rétablit les titres historiques de cette infortunée nation, il atteste son indomptable vitalité, il rappelle qu'il ne suffit pas d'insulter au malheur pour être un homme d'État, qu'il n'y a jamais eu de grande politique sans généreuse inspiration, puis venant à l'effet moral d'un tel discours :

« Pitoyable vanité, s'écrie-t-il, que celle qui va fouiller les archives d'un peuple et faire de la science pour ôter le remords à ceux qui l'ont livré, pour leur persuader qu'en déshonorant leur pays, ils se

Digitized by Google

sont rencontrés avec les meilleures têtes politiques du dernier siècle, que leur lâcheté a été presque du génie, que la supériorité des armes a montré combien ils avaient sagement fait de ne se pas compromettre pour la Pologne. Où mène l'esprit qui n'est que de l'esprit! L'auteur de toutes ces belles explications n'a pas pensé qu'au moment où il venait faire applaudir, par l'ignorance et le plat égoïsme, une thèse prétentieuse, il y avait là-bas des retranchements comblés par des cadavres polonais, *de sublimes tombeaux dans lesquels un magnifique peuple vient de descendre*, emportant avec lui le bien, le mal, son nom, ses dieux, ses grands souvenirs, et jusqu'à l'espérance! »

Et il terminait par cet adieu : « Oui, Polonais, oui, frères d'armes, nous nous reverrons! c'est pour la commune patrie que vous êtes tombés; nous acquitterons la dette de la reconnaissance et de l'honneur! »

La dette est restée entière. La France est un peu comme ces prodigues qui donnent volontiers à tout le monde et qui ne payent pas leurs créanciers, mais la Pologne méritait de n'être pas traitée comme un créancier éconduit. Aujourd'hui encore c'est à l'avenir que ses amis sont réduits à en appeler des défaillances du présent. Mais on voit déjà luire le jour où la France sera contrainte de faire par calcul ce qu'elle a refusé de faire par générosité.

On peut discuter à l'infini sur les suites qu'aurait amenées une guerre contre les oppresseurs de la Pologne, en supposant qu'on eût été contraint d'en venir à cette extrémité pour la secourir efficacement, et ce n'est pas mon intention de m'engager dans ce débat; mais, si fâcheuses qu'eussent été ces suites, et en n'examinant ici que la question d'opportunité, on est en droit d'affirmer aujourd'hui qu'elles nous eussent été moins funestes que l'abandon de la cause polonaise, car c'est lui qui consomma la rupture déjà imminente de la démocratie avec le gouvernement de Juillet. Jusque-là il y avait eu, en France, des partisans de la république, à dater de ce moment il y eut un parti républicain, et l'on vit commencer entre les vainqueurs des trois journées ces déchirements qui devaient être mortels aux institutions libres. Carrel, entraîné comme malgré lui par des griefs trop souvent renouvelés, par une impatience qu'il ne pouvait plus maîtriser, par la séduisante simplicité des idées américaines qu'il avait toujours préférées au système anglais, s'était sensiblement rap-

Digitized by Google

proché de ce parti. La discussion sur l'hérédité de la pairie, qui eut lieu presque au même instant, acheva de l'y pousser.

Discréditée par son rôle dans les dernières années de la Restauration, après quelques actes de fermeté qui avaient mieux fait augurer de sa consistance politique, faible et résignée en présence des ordonnances, nulle pendant les trois journées, la pairie était restée, après la révolution de Juillet, comme suspendue entre la vie et la mort. On avait le plus longtemps possible ajourné l'instant de sa réorganisation promise, comme si on avait craint de la voir tomber en poussière le jour où l'on y mettrait la main. L'intérêt qui s'attachait encore à son existence était inspiré par un sentiment où sa personnalité historique n'entrait pour rien. La pairie rappelait une fonction dont on sentait la nécessité et dont on regrettait l'absence, mais qu'on eût voulu voir remplie par tout autre que par elle. Les esprits réfléchis, même les plus étrangers ou les plus indifférents à la routine constitutionnelle, reconnaissaient la nécessité d'un pouvoir modérateur et conservateur à la fois entre la Chambre des députés et la couronne; mais ils le voulaient indépendant, condition que la Chambre des pairs n'avait jamais qu'imparfaitement remplie et à de rares intervalles.

Cette indépendance, qui seule pouvait légitimer l'existence de la pairie dans l'État, en donnant une réelle autorité à son rôle de médiation, il n'y avait, de l'aveu de tous les publicistes, que deux modes qui pussent l'assurer : l'hérédité fortement protégée contre le danger des *fournées* ministérielles, ou bien l'élection. Sans l'une ou l'autre de ces deux garanties, la Chambre des pairs n'était plus qu'un pouvoir fictif qui altérait gravement le caractère des institutions constitutionnelles et en corrompait l'essence, puisque faite pour représenter la nation, elle ne représentait en réalité que la couronne. L'hérédité était proposée par le parti de la résistance; l'élection, par l'opinion libérale et démocratique. On adopta, — toujours sous prétexte de transaction, — un moyen terme qui, repoussant ces deux principes comme trop exclusifs, laissa les pairs à la nomination du roi, ce qui revenait à peu près à faire de la Chambre des pairs une succursale du Conseil d'État. C'est par de semblables créations qu'on se flattait d'arriver à la vérité du système constitutionnel. On s'imagina avoir créé un troisième pouvoir selon la théorie anglaise.

L'opinion publique était si fortement prononcée contre l'hérédité, que Casimir Périer s'était vu forcé, avant même le commencement

Digitized by Google

de la discussion, d'y renoncer contre son intime conviction. Quant au roi, on assure qu'il fut heureux de voir repousser le principe d'hérédité, et encouragea sous main les adversaires de ce système; la facilité de gouverner avec une Chambre des pairs toute à sa discrétion lui fermant les yeux sur l'impuissance d'une telle Chambre à le défendre dans un grand danger public. En cela, comme presque en tout, les petites choses lui cachaient les grandes. Dix-huit ans plus tard, il suffit pour faire rentrer cette Chambre dans le néant, d'un passant, d'un inconnu qui écrivit sur la porte de la salle des séances ces quatre mots : « *Il est interdit aux ci-devant pairs de se réunir.* » Cet ordre anonyme fut suivi comme un arrêt du Destin. C'est qu'il n'y a ni force ni autorité sans indépendance. Il ne faut qu'un coup de vent pour emporter une institution sans racines.

Malgré ces défections, l'hérédité fut énergiquement soutenue par une minorité qui avait pour elle l'éloquence, sinon le nombre, et il est certain que, malgré tous les inconvénients qu'elle présentait dans un pays fanatique d'égalité, elle valait mieux, à tout prendre, que le système qui prévalut. C'est au point de vue de l'élection, et non à celui de la nomination royale, que Carrel combattit l'hérédité de la pairie. Il le fit avec une telle vigueur d'argumentation, que sa polémique sur cette question peut être considérée comme une démonstration définitive, tant que l'état social de la France ne sera pas modifié dans ses conditions les plus fondamentales. Ses articles sur l'hérédité de la pairie forment le morceau capital de son œuvre de publiciste, et unissent une incomparable force de logique à la variété et à l'éclat des aperçus. Il s'attacha surtout à mettre en lumière les causes qui font qu'en Angleterre la pairie héréditaire est la représentation d'une force vivante et agissante, d'une aristocratie active, glorieuse, chère à la nation, tandis qu'en France elle ne pouvait plus être qu'un *caput mortuum*, la figure d'une ombre, ou si l'on voulait faire d'elle le refuge des débris de notre ancienne noblesse, un foyer de contre-révolution, la personnification de préjugés impuissants et abhorrés. L'hérédité séparée du fait qui la vivifie et qui est sa raison d'être dans la pairie anglaise, c'est-à-dire d'une aristocratie puissante, populaire, animée d'un grand esprit politique, n'est plus en effet qu'un privilége dont rien ne rachète l'odieux et les inconvénients. En Angleterre, l'aristocratie était un fait social, sa fonction dans l'État était donc tout

Digitized by Google

expliquée d'avance. Chez nous, son rôle actif dans la société était rempli par la démocratie, c'était donc à celle-ci que devait revenir l'influence politique et les avantages d'une telle situation. L'aristocratie n'était plus en France qu'un souvenir, et un souvenir détesté. A quoi bon le ressusciter? à quoi bon conserver la forme sans le fond et le nom sans la chose?

« Il y a, écrivait Carrel, une aristocratie en Angleterre, parce que le pouvoir absolu n'a pas réussi à la dépouiller, à la soumettre, à l'humilier, comme cela est arrivé pour la nôtre sous Richelieu et Louis XIV. Cette aristocratie a survécu à la révolution démocratique de 1640, parce qu'elle n'a pas émigré, n'a pas fait cause commune avec l'étranger. Elle s'est battue sur le sol de l'Angleterre, elle y a soutenu la plus terrible des guerres civiles avec ses seules ressources, son seul courage, l'épée des vaillants hommes qui la composaient, et cette lutte a duré dix ans. Et quand la restauration est revenue, l'aristocratie l'avait précédée, on n'avait pas eu besoin de la réhabiliter, parce qu'elle ne s'était pas déshonorée; elle n'avait pas perdu son droit de cité. C'était un grand parti politique en état de faire ses conditions, et il les fit telles qu'en 1688 ce fut lui qui chassa définitivement les Stuarts, accomplit sans le secours du peuple, et même un peu contre les prétentions du peuple, la glorieuse révolution dont les résultats gouvernent encore l'Angleterre. Mais votre aristocratie nationale française, elle était déjà perdue dans l'opinion et politiquement dépouillée au commencement du dernier siècle, au temps de Saint-Simon, qui n'en parle qu'avec désespoir et mépris. La queue vint s'abdiquer elle-même en 1789 dans la fameuse nuit du 4 août; puis, se repentant, elle émigra et alla armer l'étranger contre la France. »

Et il revendique, pour la démocratie française, toute l'œuvre dont l'aristocratie s'est chargée en Angleterre, et comme une juste conséquence la prépondérance politique qui y est attachée. C'est, selon lui, une vaine entreprise que de chercher à disputer à la démocratie le prix de sa victoire, et mieux vaut lui faire sa part de bonne grâce. Il faudrait citer en entier cette belle discussion, particulièrement ses vives répliques au *Journal des Débats*, dans lesquelles il a épuisé tous les aspects de la question, qu'il développe tour à tour, et avec une égale supériorité, au point de vue historique, social,

Digitized by Google

politique. J'ai seulement voulu en marquer le caractère, parce que ce fut le dernier effort de Carrel dans la ligne légale et constitutionnelle. Encore n'est-il guère probable que l'extrême véhémence de sa polémique contre les partisans de l'hérédité de la pairie lui fût inspirée par son zèle, déjà fort refroidi, en faveur de la monarchie constitutionnelle; car, s'il se fût placé à ce point de vue, il eût sans doute préféré leur système, tout imparfait qu'il était, non à l'élection, mais au compromis bâtard qui triompha par leur défaite. A peu de temps de là, l'insurrection lyonnaise venait ébranler le gouvernement de Juillet, et un mois à peine après la répression de cette révolte, le 3 janvier 1832, Carrel publiait sa profession de foi républicaine.

P. Lanfrey.

(La fin à la prochaine Livraison.)

Digitized by Google

LA RELIGION GRECQUE

ET LA PHILOSOPHIE

I

Après avoir passé en revue les principaux éléments étrangers qui se sont introduits successivement dans l'Hellénisme et qui en ont préparé la décadence[1], il me reste à rechercher si cette décadence n'a pas eu des causes plus intérieures et se rattachant plus directement à l'évolution normale de la pensée grecque. Je distingue ici du polythéisme dans son essence abstraite l'expression particulière que lui a donnée la Grèce, et qu'on nomme l'Hellénisme, car lorsqu'on parle de la décadence d'une religion on ne peut se placer qu'au point de vue de l'histoire. Dans la sphère des idées pures, le polythéisme, comme toute autre conception religieuse, a un caractère absolu et immuable; une idée peut être vraie ou fausse, mais elle n'est susceptible d'aucune transformation. Considérées, au contraire, dans les formes qu'elles reçoivent des sociétés humaines, les révélations divines se développent, comme ces sociétés elles-mêmes, selon des lois analogues à celles de la vie organique; elles grandissent et elles décroissent, et elles sont condamnées à finir par cela seul qu'elles ont commencé. On place donc la naissance des religions à l'époque où l'esprit humain leur donne une forme, et on dit qu'elles meurent quand on voit les peuples les abandonner.

La mort étant la condition inévitable de la vie, tout être vivant, fût-il à l'abri des maladies et des accidents, finirait par mourir de vieillesse. Cette fin normale est la plus ordinaire chez les nations, parce que leur vitalité est plus résistante que celle des individus; quelques-unes cependant meurent de mort violente, d'autres se suicident par de mauvaises institutions. Les religions sont quelquefois supprimées par la proscription, comme les nations par la conquête;

1. Voir la précédente livraison.

Digitized by Google

comme les nations, les religions ont leurs maladies. Dans les êtres organisés, l'équilibre peut être rompu soit par excès, soit par défaut d'exercice ou de nourriture, ils peuvent mourir d'inanition ou de pléthore. Des désordres équivalents se produisent dans le monde moral, et par des causes analogues, quelques-unes communes à tous les systèmes religieux ou politiques, d'autres particulières à chacun d'eux. Aristote a montré qu'un gouvernement risque également de succomber en déviant de son principe ou en l'exagérant; ce qu'il dit des États peut être appliqué aux religions : elles ne doivent ni rester en deçà ni aller au delà de leurs conditions régulières d'existence. Si le monothéisme, par exemple, veut reculer outre mesure les limites de l'action divine, il ne reste plus de place à l'activité humaine; c'est ce qui est arrivé chez les Musulmans. Si, au contraire, il laisse son Dieu s'effacer derrière les puissances secondaires, il est conduit au polythéisme; c'est le résultat qu'aurait peut-être produit le grand développement du culte des saints au moyen âge, si l'autorité pontificale n'avait ramené les cultes locaux vers l'unité. Pour le polythéisme, dont le principe est la pluralité des causes, il y a autant de danger à multiplier sans nécessité les personnes divines qu'à les confondre arbitrairement les unes dans les autres; dans le premier cas on complique inutilement le système théologique, dans le second on finit par arriver aux dogmes unitaires.

L'évolution normale des religions se poursuit donc entre deux limites extrêmes; dès qu'elles penchent vers l'une, il faut qu'elles soient ramenées vers l'autre, sans que jamais l'équilibre puisse être absolu, car pour les religions, comme pour les êtres organisés, l'immobilité est la mort. La vie est une série d'oscillations incessantes, un perpétuel mouvement de composition et de décomposition. Deux forces sollicitent l'être vivant en sens contraires, et sans cesse l'une renouvelle ce que l'autre a détruit. Celle-là prédomine au commencement de la vie, celle-ci à la fin; dès que la première ne peut plus résister à la seconde, la vie s'arrête. De même l'affirmation domine dans la première période de l'histoire religieuse des peuples, la négation dans la dernière. En Grèce, la création des symboles religieux fut l'œuvre collective de la pensée populaire qui eut la poésie pour interprète; leur destruction fut l'œuvre des philosophes. La victoire de la philosophie contribua plus que toutes les causes extérieures à la chute de l'Hellénisme.

Les religions, comme les langues, comme les constitutions so-

Digitized by Google

ciales, sont des œuvres collectives; l'action individuelle ne s'exerce sur elles que pour les amoindrir et en arrêter le développement. Les législateurs remplacent les coutumes par des codes, les grammairiens soumettent les langues à des règles, les philosophes tentent d'opérer dans les conceptions religieuses du peuple un travail d'épuration. Dans les théocraties, les scribes, les philosophes, les docteurs de la loi appartiennent à la caste sacerdotale; leur action est concertée, leurs idées deviennent des dogmes que leur autorité impose, et les opinions dissidentes sont éliminées sous le nom d'hérésies. Mais en Grèce, les philosophes, comme les poëtes et comme les prêtres, étant confondus dans la masse du peuple, l'action de chacun d'eux sur les croyances de tous devait être très-restreinte; il fallait que de ces opinions particulières sortît une moyenne capable de modifier les idées populaires. Mais cette influence, ne pouvant s'exercer que par la persuasion, n'avait pas de résistance ni de réaction à craindre, et tandis que les théocraties sont exposées à voir leur autorité méconnue et à perdre la direction des intelligences, la victoire de la philosophie grecque sur les anciennes croyances fut définitive parce qu'elle était librement acceptée.

On ne peut réfléchir sur les questions générales qui sont l'objet de la religion sans examiner aussi la manière dont la conscience populaire les a résolues. Ceux qui sont satisfaits de cette solution n'ont plus besoin de réfléchir, les autres en cherchent une meilleure, et quand ils croient l'avoir trouvée, ils opposent leur opinion particulière à l'opinion publique; un philosophe qui serait de l'avis de tout le monde n'aurait pas de raison d'être. L'antagonisme de la religion et de la philosophie est donc inévitable; elles répondent à deux facultés opposées, l'imagination qui crée et la raison qui juge. Tandis que le peuple, comme les enfants, devine sans fatigue ou accepte sans examen, les penseurs solitaires méditent comme des vieillards; ils représentent une époque plus avancée de la vie des nations; aussi préparent-ils l'œuvre du siècle suivant. Cette œuvre peut être un progrès ou une décadence, car la vérité des idées ne dépend pas de leur date; mais, si les philosophes n'ont pas toujours raison contre le peuple, le temps se fait généralement leur auxiliaire, et les paradoxes de la veille deviennent souvent l'opinion publique du lendemain.

Quoique les philosophes soient les adversaires naturels de la religion, ils lui sont rarement hostiles; ils cherchent à l'épurer, mais

Digitized by Google

non à la détruire. En Grèce, ils ne firent d'abord que continuer l'œuvre théologique des poëtes; leurs cosmogonies, presque toujours écrites en vers, ne différaient pas beaucoup, autant qu'on en peut juger par les fragments ou les analyses qui nous en restent, des théogonies qui circulaient sous les noms d'Hésiode et d'Orphée. L'opposition se manifesta peu à peu. Diagoras, Protagoras, Théodore passèrent même pour athées, mais il faut se défier de cette accusation quand on n'en possède pas les preuves; on sait qu'elle est toujours portée contre ceux qui ne partagent pas les croyances de leur pays et de leur temps; comme ils réussissent beaucoup mieux à critiquer l'opinion des autres qu'à établir la leur, on ne voit dans leurs doctrines que des négations. En général, tout en s'attaquant à la forme que les poëtes avaient donnée à la religion populaire, les philosophes grecs croyaient en respecter les principes fondamentaux, et ce n'est qu'à leur insu qu'ils les ébranlaient. Mais il est difficile de rejeter la forme et de respecter les idées; elles naissent avec l'expression qui leur convient. Les poëtes n'étaient que les échos de la pensée du peuple, et leur religion était la sienne. Homère n'était ni plus savant ni plus ignorant que ses contemporains. A mesure qu'il se forma une classe instruite, distincte de la masse de la nation, la scission entre la religion et la philosophie devint plus profonde.

Les mêmes divisions se produisirent dans la politique et dans la morale. Comme il est dans la nature de l'homme de se croire supérieur à ses semblables, les philosophes avaient peu de goût pour le gouvernement populaire. Ce qui leur eût semblé l'idéal de la béatitude politique, c'eût été une théocratie de lettrés dont ils auraient fait partie, et au-dessous d'elle un peuple silencieux et docile. Peut-être auraient-ils changé d'avis s'ils avaient pu connaître la Chine ou le Paraguay, mais à Athènes ils étaient frappés de quelques imperfections qu'ils voyaient ou croyaient voir dans la démocratie, et ne soupçonnaient pas les maux bien plus réels qui résultent de l'inégalité. La philosophie est une critique de l'œuvre collective; elle réagit contre les idées et les faits au milieu desquels elle se produit. En politique, les philosophes inclinaient vers la monarchie ou les castes, en religion vers le monothéisme ou le panthéisme. Les pythagoriciens formaient, dans la Grande-Grèce, une véritable faction aristocratique. Je ne crois pas qu'il y ait eu un philosophe ancien qui ait soutenu le principe de la liberté politique ou religieuse; on ne sent guère le prix d'un bien dont on n'a jamais été privé.

Digitized by Google

Sans les rapports qui unissent la religion à la morale et à la politique, les opinions des philosophes auraient pu se produire sans péril pour eux ni pour les autres au milieu de la diversité des croyances. On cite d'ailleurs de bien rares exceptions à cette liberté de la pensée qui existait en Grèce, et qui, selon Platon, était plus grande à Athènes que dans aucun autre pays. Il est probable que les Athéniens ne se seraient jamais inquiétés des théories et des systèmes s'ils n'y avaient vu un danger, non-seulement pour la démocratie, qui étaient l'application de leur morale sociale, mais aussi pour la morale individuelle. Un scepticisme général était sorti du conflit des opinions contradictoires; le juste et l'injuste étaient mis en question comme tout le reste. Les maîtres d'éloquence montraient leur talent en soutenant tour à tour deux thèses opposées, et comme il faut plus d'habileté pour convaincre quand on a tort que quand on a raison, ils brillaient surtout dans la défense des mauvaises causes. Ces tours d'adresse, très-lucratifs pour ceux qui les pratiquaient, commencèrent par amuser le peuple; mais on reconnut bientôt que le sens du vrai et du juste était faussé par cette gymnastique malsaine. On renvoya aux philosophes le reproche d'immoralité qu'ils dirigeaient souvent contre la religion des poëtes. Aristophane oppose l'éducation religieuse et morale des ancêtres aux mœurs de la génération nouvelle, pervertie par les subtilités captieuses des novateurs. On était loin, en effet, des hommes de Marathon et de Salamine, et on ne s'en aperçut que trop pendant la guerre du Péloponèse.

Alcibiade, le disciple chéri de Socrate, est le type de cette jeunesse ambitieuse et sans principes, toujours prête à changer de parti selon l'intérêt du moment, d'ailleurs pleine de mépris pour la religion nationale, comme le prouve la mutilation sacrilége des Hermès. Un autre disciple de Socrate, Critias, un des premiers qui aient soutenu que la religion avait été imaginée comme moyen de gouvernement, devint, après la prise d'Athènes, le plus cruel de ces trente tyrans qui opprimèrent leur patrie sous la protection de l'ennemi victorieux. Comment s'étonner si, une fois délivrés de l'esclavage, les Athéniens crurent trouver l'origine de tous leurs maux dans ces écoles où la jeunesse aristocratique allait apprendre à mépriser le peuple et à le tromper pour l'asservir? La colère contre les sophistes se porta naturellement sur le plus célèbre d'entre eux, sur le maître de Critias et d'Alcibiade. Sans doute, l'ostracisme aurait suffi; Socrate aurait passé quelques années à Sparte, où il aurait vu à l'œuvre cette aris-

Digitized by Google

tocratie communiste qui était l'objet de ses préférences. Mais, tout en regrettant qu'une tache n'ait pas été épargnée à la démocratie d'Athènes, on peut ajouter qu'aucune nation n'a le droit de la lui reprocher trop sévèrement. Que l'Europe moderne, dont l'histoire est toute pleine de persécutions et de proscriptions politiques et religieuses, d'échafauds et d'auto-da-fé, commence par ôter la poutre qu'elle a dans l'œil, avant de chercher une paille dans celui des Athéniens.

Je n'ai pas à exposer ici les divers systèmes des philosophes; je ne m'arrêterai même pas aux arguments que plusieurs d'entre eux tiraient du mal physique et du mal moral contre la providence des Dieux; ces objections ne s'adressent pas plus à l'Hellénisme qu'à toute autre religion. La raison a le droit de discuter ces problèmes, et elle a usé de ce droit avec plus de franchise en Grèce que partout ailleurs, parce qu'elle ne cherchait pas dans le ciel son point d'appui; elle croyait que la conquête de la vérité est au pouvoir de l'homme, comme celle de la justice. Elle avait essayé ses forces contre elle-même dans d'ingénieux sophismes qui n'étaient que le prélude de sa lutte contre l'inconnu, et cette lutte a été un des plus grands spectacles qu'ait vus l'histoire. Après avoir donné au monde la morale et l'art, la Grèce voulut lui donner la science; mais pour que la science puisse naître, il faut que la poésie meure. La poésie savait bien que le présent doit tuer le passé qui lui a donné la vie : elle avait chanté la victoire de Zeus sur son père et des jeunes Dieux sur les Dieux anciens; elle savait aussi que l'homme n'a pas à prendre parti dans ces guerres idéales, où vainqueurs et vaincus méritent, à des titres différents, sa reconnaissance et son respect. J'espère donc qu'il ne m'échappera pas une parole amère contre la philosophie. Il fallait qu'elle arrêtât l'activité désordonnée de l'imagination populaire, comme son patron, le vieux Kronos, avait tranché de sa faucille de diamant l'énergie trop féconde du grand Ciel créateur. Elle porta le fer et la flamme dans les forêts touffues de la poésie, elle élagua les branches, elle fancha les lianes, elle traça des routes, elle ouvrit des clairières; on ne peut lui en faire un crime, car elle suivait sa loi et la science était à ce prix : on n'accuse pas le vent d'automne quand il chasse les feuilles par milliers sous ses rafales. Cependant, devant la froide nudité de l'hiver, on regrette toujours les fleurs du printemps et l'épaisse végétation de l'été.

Les objections qui s'adressaient spécialement à l'Hellénisme, les

Digitized by Google

seules sur lesquelles je doive m'arrêter, portaient soit sur la confusion anarchique de sa mythologie, soit sur le caractère humain de ses légendes. La philosophie essaya d'ailleurs de guérir les blessures qu'elle avait faites à la religion. A l'anarchie des croyances populaires les platoniciens offrirent comme remède leur système démonologique; les stoïciens expliquèrent les symboles par la physique, tandis que les attributs humains dont ils voulaient dépouiller les Dieux étaient exagérés par l'école d'Évhémère. J'exposerai successivement ces trois systèmes, qui représentaient, sous des formes exclusives, chacun des trois aspects de la religion. Dans la démonologie platonicienne, les Dieux devenaient des principes abstraits; la symbolique stoïcienne en faisait les puissances du monde physique, le système historique d'Évhémère ne leur laissait que leur rôle moral et les confondait avec les Héros. Tous ces développements étaient contenus dans l'Hellénisme, puisque chaque Dieu avait un triple caractère, physique, métaphysique et moral, et pouvait être considéré soit dans son essence intime, soit dans ses manifestations comme force du monde ou comme loi des sociétés. Ces trois aspects, intimement unis dans l'origine, furent isolés plus tard par l'analyse, de même que toutes les parties d'un végétal, confondues d'abord dans la graine, se développent, se séparent et s'écartent de plus en plus.

II

Il y avait un véritable danger pour le polythéisme dans la production indéfinie des symboles. Chaque canton ayant ses traditions religieuses qui prenaient partout un caractère local, un même Dieu avait souvent plusieurs généalogies et plusieurs légendes. De plus, comme chaque Dieu avait des attributs multiples, on pouvait l'invoquer sous plusieurs noms qui finissaient par représenter, dans l'esprit du peuple, autant de personnages différents. La confusion augmenta encore quand on eut assimilé les Dieux des barbares à ceux des Grecs. Pour ceux qui ne quittaient pas leur pays, cette confusion avait peu d'inconvénients; le respect des légendes locales faisait partie, pour eux, du sentiment de la patrie, et ils ne s'inquiétaient pas des traditions différentes ou opposées. Mais tous ceux qui voyageaient étaient frappés à la fois de la multiplicité des attributs de chaque Dieu et de la variété des mythes. En voyant les mêmes fonctions attribuées à deux divinités dans divers pays, on était porté à croire que c'était le

Digitized by Google

même principe sous deux noms différents; mais lorsqu'on entendait faire sur le même Dieu tant de récits contradictoires, on se demandait s'il n'y avait pas plusieurs Dieux du même nom. Les sceptiques trouvaient là une preuve de l'incertitude et de l'incohérence des dogmes de l'Hellénisme; c'est l'argument longuement développé par un des interloculeurs du dialogue de Cicéron sur la nature des Dieux.

Tandis que le peuple multiplait les types divins, les savants et les philosophes s'efforçaient de les soumettre à un ordre hiérarchique ou même de les absorber les uns dans les autres. La réflexion, en effet, est bien plus bornée dans ses ressources que l'imagination; celle-ci peut créer les formes et les renouveler avec une infatigable activité, parce qu'elle trouve toujours des richesses nouvelles dans l'inépuisable trésor de la nature; mais la pensée repliée sur elle-même voudrait tout simplifier et tout ramener à l'unité; elle néglige volontiers les différences quand elle ne peut pas les classer dans un système qui lui permette de les embrasser d'un regard. Le système des Démons s'étant développé d'abord en dehors de la mythologie populaire, on avait pu lui donner le caractère hiérarchique qui plaît tant aux philosophes. Peu à peu ils le confondirent avec cette mythologie et donnèrent aux Démons supérieurs, qui dirigent les astres, les noms que le peuple donnait aux Dieux. Aux derniers temps du polythéisme, la démonologie prit une importance toujours croissante dans les écrits des alexandrins, d'où elle a passé à peu près sans altération dans les religions modernes.

Cette doctrine était contenue en germe dans la théologie des poëtes. Le mot de Démon, dont l'étymologie et la signification sont douteuses, est quelquefois appliqué aux Dieux par Homère. Hésiode s'en sert pour désigner les âmes des morts. Après leur vie terrestre, les hommes de la race d'or deviennent les protecteurs invisibles des vivants, les gardiens des lois morales. Ces innombrables habitants de l'air parcourent la terre en tous sens, observent la conduite des hommes et répandent sur eux les bienfaits des Dieux. La fonction des hommes de la race d'argent, qui forment la seconde classe, celle des Démons souterrains, est moins bien définie, mais elle se déduit naturellement de ce que le poëte raconte de leur existence terrestre; après une vie toute végétative et sensuelle, ils ne peuvent devenir que les ministres des lois physiques, les esprits élémentaires. Hésiode ne dit rien de la destinée des hommes de la race d'airain, mais c'est une lacune qu'il était facile de combler; de cette race violente et

Digitized by Google

meurtrière, confondue dans l'imagination du peuple avec les Géants, ennemis des Dieux[1], on fit les mauvais Démons, qui devinrent les Diables de la mythologie chrétienne. Quant aux Héros demi-Dieux, qu'Hésiode fait succéder aux hommes d'airain et qu'il transporte après leur mort dans les îles des heureux, ils avaient dans les croyances du peuple des fonctions analogues à celles que le poëte attribue aux Démons de la race d'or; ils étaient honorés comme les providences particulières des familles et des peuples. Quoique à toutes les époques il y ait des bons et des méchants, les différentes classes de caractères humains sont présentées dans les *Travaux et Jours* comme des générations successives[2], de même que les générations divines se succèdent dans la *Théogonie*. C'est une habitude constante de l'épopée religieuse de donner à ses conceptions une forme historique et d'exposer les hiérarchies du monde idéal comme si elles se développaient dans le temps.

La croyance à des puissances intermédiaires entre les Dieux et les hommes, croyance commune à tous les peuples indo-européens, est présentée dans le poëme d'Hésiode avec la brièveté énigmatique qu'on retrouve au début de la Genèse des Hébreux, et qui caractérise tous les monuments religieux de la haute antiquité. Cette concision laisse une grande liberté de développement et d'interprétation aux époques méditatives qui cherchent à rattacher leurs hypothèses aux dogmes traditionnels. Pythagore, Empédocle, Platon développèrent successivement la doctrine des Démons sans qu'on puisse attribuer à aucun d'eux en particulier une innovation importante. Plutarque, dans son curieux dialogue sur la cessation des oracles, résume les opinions qui avaient cours de son temps sur la nature et le rôle des Démons, mais la manière dont il les présente fait voir que c'étaient plutôt alors des idées en voie de formation qu'un système complet et accepté. Les alexandrins sont beaucoup plus dogmatiques; ils parlent des Démons comme s'ils les avaient vus. Proclos en distingue cinq classes différentes, dont il explique les fonctions spéciales. Au sommet de cette hiérarchie calquée sur l'échelle administrative des États monarchiques, rien n'empêchait de supposer un Dieu suprême, trop haut placé pour se mettre en rapport immédiat avec le monde, et le gouvernant seulement par ses ministres.

1. Tzetz., *Schol. in Hesiod.*
2. Procl., *Schol. in Hesiod.*

Digitized by Google

La démonologie offrait ainsi aux philosophes un moyen de concilier la religion populaire avec les idées qu'ils se formaient des Dieux. Les guerres célestes, et tout ce qui, dans les récits des poëtes, leur semblait indigne d'une nature divine, ils l'attribuaient à ces puissances secondaires, quoique supérieures à l'humanité. On rangeait parmi les Démons non-seulement les Titans et les Géants, mais les âmes des astres et tous les Dieux de l'Hellénisme, auxquels on laissait les noms consacrés par l'usage et la tradition, puis les protecteurs particuliers des peuples et des villes, et enfin ceux des individus, les Anges gardiens, dont les platoniciens trouvaient le type dans le Démon de Socrate. Pour ceux qui inclinaient vers le panthéisme, le démon n'était autre chose que le *divin*, c'est-à-dire le principe de vie répandu dans l'univers, de même que le démon particulier de chacun de nous n'était que la partie divine de notre âme, la raison et la conscience; c'est en ce sens que Sénèque et Marc-Aurèle parlent souvent du Dieu qui est en nous. Mais, en général, on attribuait aux Démons une existence plus personnelle; on supposait que chaque Dieu avait une foule de Démons sous ses ordres. C'étaient eux qui inspiraient les prophètes et rendaient les oracles, qui recevaient les sacrifices, qui répondaient aux évocations. Dans toutes ces circonstances ils agissaient sous les noms de leurs patrons respectifs, et quand on leur attribuait ces noms, ils se laissaient faire, parce que cela flattait leur vanité. On admettait, en effet, qu'ils n'étaient pas exempts de passions et que leur action était quelquefois mauvaise. On pouvait ainsi absoudre les Dieux de l'existence du mal; Pythagore attribue les maladies à des Démons malfaisants, et cette idée, combattue par Hippocrate, a persisté pendant tout le moyen âge. La haine que nous inspirent ceux qui nous punissent, même quand cette punition est méritée, fit aussi regarder comme de mauvais Démons ceux qui châtiaient les coupables dans l'enfer; Platon les représente comme des êtres à l'aspect farouche, au corps de feu, qui tourmentent et déchirent les tyrans et d'autres grands criminels [1].

Sauf le rôle de créateur qu'ils attribuaient à leur Dieu suprême, les platoniciens reproduisaient dans leur démonologie l'ensemble des idées de la religion populaire, mais ils séparaient ces idées de leurs formes poétiques et plastiques. Était-ce un progrès? le peuple ne le

1. Plat., *Republ.*, X.

Digitized by Google

croyait pas. Les Dieux ne sont pas seulement des principes abstraits, ils sont des énergies vivantes qui se révèlent par leur action dans le monde physique et dans le monde moral, et l'homme ne les connaît que par cette double révélation. Les formules abstraites peuvent exprimer des vérités, mais ces expressions sont toujours incomplètes. Un exemple tiré des sciences physiques fera comprendre leur insuffisance; quand un chimiste écrit H^2O, il nous représente bien la combinaison de deux volumes d'hydrogène avec un volume d'oxygène; nous savons de plus qu'un volume O pèse seize fois autant qu'un volume H; mais cette formule ne nous apprend ni les propriétés de l'eau, ni celles de ses éléments générateurs. Les équivalents chimiques confirment les idées de Pythagore, mais la chimie n'est pas tout entière dans les équivalents, et le monde est quelque chose de plus qu'une combinaison de nombres, il est un ensemble de réalités vivantes. Abstraire de ces réalités les principes qui les produisent, c'est faire un travail d'analyse qui peut plaire à la raison, mais qui ne satisfait pas l'imagination. Le peuple grec, habitué à voir l'idéal à travers le réel et à trouver le divin dans la nature et dans l'humanité ne pouvait se contenter de ces Dieux incorporels qu'Aristophane représente spirituellement par les Nuées, divinités des songe-creux Pouvait-on prier l'Unité, l'Être, la Raison, et tous ces Dieux abstraits que personne n'avait vus? Les philosophes les rêvaient si parfaits qu'on ne pouvait les atteindre : un être impassible ne peut-être offensé par nos crimes ni touché de nos sacrifices, un être immuable ne peut se laisser fléchir. On arrive ainsi aux Dieux oisifs d'Épicure, spectateurs indifférents de nos actes et trop au-dessus de nous pour s'en irriter ou s'en réjouir; alors la prière devient un monologue et le culte une absurdité.

Il est difficile aux modernes de comprendre le caractère complexe des religions primitives. Quand Homère dit, en parlant de gens qui préparent un repas : « Ils firent rôtir les viandes sur Hèphaistos[1], » il est clair que pour lui Hèphaistos est synonyme de feu; ce qui ne l'empêche pas de le faire parler et agir comme une personne. Aujourd'hui on ne voit plus que des choses dans la nature; le monde n'est plus le siége d'une vie divine, il n'est qu'une matière inerte, bien inférieure, malgré sa beauté, à l'esprit humain qui la conçoit. Cette conséquence, qu'un philosophe moderne n'a pas hésité à accepter,

1. *Iliad.*, II, 426.

Digitized by Google

aurait peut-être fait reculer les philosophes grecs. Leur besoin d'analyse les portait seulement à distinguer dans la nature le principe moteur, νοῦς, la pensée, et une substance passive, capable de recevoir toutes les formes, de même que dans l'homme ils distinguaient le corps du principe de vie qui l'anime. Ils ne se trompaient pas en disant que les Dieux sont des principes, mais le peuple voyait ces principes dans les éléments, et en même temps il les regardait comme des êtres intelligents et libres. Pour lui les astres d'or, le grand ciel bleu, la mer profonde et toutes les splendeurs qui remplissent l'immense univers étaient la forme visible des lois éternelles, le corps vivant des Dieux. Quand Anaxagore prétendit que le soleil n'était qu'une masse de matière incandescente, il ne parut guère moins impie que Xerxès, « qui avait enchaîné comme un esclave l'Hellespont sacré[1]. » Le peuple ne voyait là qu'une tentative orgueilleuse et insensée; il lui semblait qu'on voulait bannir les Dieux de leur empire, les Dieux vivants, les Dieux visibles, qui se révélaient dans la beauté du monde, qui se manifestaient à l'esprit par les sens, qui pénétraient l'homme par tous les pores et s'imposaient à toutes ses facultés à la fois. Ces Dieux, il les concevait à la façon d'Homère, comme des protecteurs actifs et vigilants, toujours occupés du sort des hommes, et se querellant quelquefois pour eux.

Les stoïciens essayèrent de réconcilier la religion et la philosophie. Aucune secte ne se pénétra davantage du génie de la Grèce primitive. Malgré quelques erreurs, ils réalisèrent en morale un idéal de vertu austère qui ne sera jamais dépassé. Leur herméneutique peut-être considérée comme une réaction contre cet esprit d'abstraction et d'analyse qui tendait à reléguer les Dieux hors du monde. En ramenant la religion à ses origines, elle justifiait la théologie des poëtes. Cette théologie était ce qu'on appellerait aujourd'hui un système de physique générale; mais, comme les anciens voyaient dans la nature des personnes et non des choses, et que l'homme est pris nécessairement pour type de toute personnalité, les poëtes exprimaient l'action des lois divines par des images empruntées à la vie humaine. Ces lois générales, qui sont les Dieux, enveloppent toutes les lois particulières, la morale entre autres; elles les dominent comme le tout domine la partie, elles les unissent dans un équilibre harmonieux. En traduisant la physique divine sous une forme humaine, les poëtes

1. Æschyl., *Pers.*, 745.

Digitized by Google

semblaient donc souvent attribuer aux Dieux des actes contraires à la morale, qui est la loi spéciale de l'homme, et c'est là ce qui leur avait attiré les reproches de la philosophie : « Homère et Hésiode, dit Xénophane, ont attribué aux Dieux tout ce qui est honteux parmi les hommes, le vol, l'adultère et le mensonge. » Cet argument, reproduit si souvent par les Pères de l'Église, a été renvoyé au christianisme par les philosophes du dix-huitième siècle : « Peut-on admettre, demandaient-ils, un Dieu colère, jaloux et injuste, punissant l'humanité pour la faute d'un seul, et exigeant, pour l'expier, le sacrifice de son propre fils? » C'est ainsi que la philosophie, en voulant épurer la notion divine, finit par détruire toutes les religions; il n'y en a pas une qui soit à l'abri de ce genre d'attaques. S'il n'y a rien dans les religions modernes qui ressemble aux amours et aux guerres des Dieux de la Grèce, c'est qu'elles n'ont pas de symbole qui traduise les lois physiques; elles ne cherchent l'action divine que dans l'ordre moral, mais elles n'en mettent pas moins leur Dieu au-dessus des lois qui régissent la conscience humaine.

En ramenant l'Hellénisme à son point de départ, qui est le spectacle de la nature, les stoïciens le lavaient sans peine de tout reproche d'immoralité. Ils rétablissaient le sens primitif et de plus en plus oublié des vieux symboles; ils montraient que Zeus est l'air pur, source de la vie, prenant mille formes pour l'entretenir et la renouveler; qu'Aphroditè est la loi du rapprochement des sexes, qui perpétue les espèces; qu'Hermès est le principe de transformation qui fait disparaître ce qui était apparent. Ces formes abstraites ne pouvaient choquer personne; ce sont celles que nous employons aujourd'hui : l'oxygène ne nous paraît pas un débauché, quoiqu'il s'unisse à tous les corps, ni l'attraction universelle une entremetteuse, ni le principe de substitution un voleur, car ce serait transporter la morale dans la physique. Mais, tandis que les modernes ne voient dans la nature qu'une manière inerte et des forces aveugles, les anciens y voyaient des puissances supérieures à l'homme, puisqu'elles agissent sur lui, intelligentes, puisque leur action est régulière; tous les principes de la vie universelle étaient pour eux des personnes conscientes et libres : le conflit des éléments, c'était une guerre divine; leurs unions fécondes, c'étaient les amours des Dieux. Ils attribuaient donc aux Dieux les facultés et en un certain sens les passions de l'homme. On a souvent répété le mot de Xénophane : « Si les chevaux et les bœufs savaient peindre, ils donneraient aux Dieux des

Digitized by Google

formes de bœufs et de chevaux. » Un moderne a dit de même : « Si Dieu a fait l'homme à son image, l'homme le lui a bien rendu. » C'est qu'en effet nous ne pourrions nous faire la moindre idée d'un être qui n'aurait rien de commun avec nous. La force, la bonté, l'intelligence sont des facultés humaines, et l'anthropomorphisme est la condition inévitable de toute conception religieuse. On ne peut dégager l'idée divine de son expression humaine sans anéantir par cela même la religion.

Les stoïciens expliquaient et justifiaient la forme employée par les poëtes, mais ils ne l'adoptaient pas. Leur œuvre était, comme celle des platoniciens, une œuvre d'abstraction et d'analyse. Ils réduisaient la religion à la physique ; ils voyaient dans les Dieux les principes de la vie universelle, mais ils ne les concevaient pas sous des traits analogues à ceux de l'humanité. Or c'était seulement cette analogie qui permettait de les croire accessibles à la pitié et capables de se laisser fléchir par la prière. En Grèce l'art était la forme naturelle du culte, la manifestation extérieure des croyances populaires. Pour offrir aux regards un signe sensible de la présence des Dieux, les sculpteurs avaient choisi la forme humaine comme celle qui rappelle le mieux l'idée d'une force intelligente et libre. Si on renonçait à cette expression humaine que le peuple donnait aux lois éternelles, il ne restait pas plus de place pour l'art que pour la prière, et on ôtait à la physique divine précisément ce qui en faisait une religion.

Placé entre les dogmes de l'antique Orient, qui ne cherchaient le divin que dans le monde extérieur, et les religions modernes, qui ne le cherchent que dans l'humanité, l'Hellénisme enveloppa ces deux ordres d'idées dans une synthèse harmonieuse. Ses Dieux sont les lois universelles, les lois des sociétés humaines aussi bien que les lois de la nature. Sans doute, ils se sont d'abord révélés dans les harmonies du dehors ; mais à mesure que la cité s'est constituée, ils se sont manifestés comme principes de la vie sociale. Peu à peu on vit dans la religion plus encore un lien moral entre les hommes qu'un lien physique entre les parties de l'univers. C'est ce qui explique pourquoi on perdit quelquefois le sens des symboles primitifs, empruntés au monde extérieur. Les stoïciens eux-mêmes ne le retrouvèrent pas toujours ; ainsi, dans Hermès, ils virent bien la parole, mais ils ne surent pas reconnaître le crépuscule, l'expression la plus naturelle et la plus simple du principe de transition. Les

Digitized by Google

fonctions physiques des Dieux avaient bien moins d'importance pour les cités que leur rôle politique. On aimait mieux, par exemple, considérer Zeus comme le gardien de la justice et le protecteur des suppliants que comme l'éther, source de la vie des êtres. Or le caractère moral des Dieux se traduisait naturellement par des attributs humains. De la terre au ciel la distance s'effaçait de plus en plus, et les Héros comblaient l'intervalle entre le Dieu et l'homme. Aussi, tandis que l'herméneutique stoïcienne essayait de ramener la religion en arrière en la réduisant à la physique divine, un système d'interprétation entièrement opposé précipitait l'Hellénisme dans la voie qui devait aboutir au culte de l'Homme-Dieu, et, cherchant à expliquer la mythologie par l'histoire, présentait tous les Dieux comme des Héros divinisés.

Ce mode d'interprétation a reçu le nom d'évhémérisme, parce qu'Évhémère fut le premier qui le présenta sous une forme systématique, mais il remonte beaucoup plus haut, et on en trouve les premières traces dès l'origine de la mythologie grecque. Cicéron et Plutarque reprochent à Chrysippe, qui ne trouvait que des mythes physiques dans les récits des poëtes, d'avoir voulu faire d'Homère un stoïcien malgré lui; on aurait pu dire aussi qu'Homère est souvent évhéméristé sans le savoir. La transformation des divinités locales en Héros est tellement dans les habitudes des Grecs et les Héros d'Homère diffèrent si peu de ses Dieux, qu'on peut, sans trop d'invraisemblance, voir dans chacun de ses personnages un type divin plus ou moins altéré. Si on reconnaît dans Memnon et dans Sarpédon deux formes de ce Dieu solaire dont les religions de l'Asie célèbrent la mort par des fêtes funèbres, qui empêche d'attribuer le même caractère à Hector? On a retrouvé dans Pâris et dans Anchise le Dieu énervé de la Lydie et de la Phrygie; ne pourrait-on pas aussi rapprocher Priam, le roi aux cinquante fils, du grand Dieu générateur que les habitants de Lampsaque adoraient sous le nom presque identique de Priape? La métamorphose d'Hékabè en chienne furieuse ne fait-elle pas penser aux chiens consacrés à Hékatè? Les Héros grecs se prêtent aussi bien que les Héros troyens à des conjectures de ce genre. Agamemnon était un surnom de Zeus chez les Spartiates[1]. Les Aïantes, souvent mis en opposition avec les Dieux dans les légendes, sont peut-être les mêmes que les Géants fils de la

1. Lycophron, *Alexandra*, 1124.

Digitized by Google

Terre, αἶα. Achille rappelle l'Achélôos, non-seulement par son nom, mais par sa naissance, qui le rattache aux divinités des eaux, par son opposition avec un Dieu solaire, par ses exploits aux bords d'un fleuve. On a trouvé dans Hélène les attributs d'une Déesse lunaire; on aurait pu faire la même remarque pour Pénélope; la toile qu'elle défait et refait sans cesse peut figurer les phases croissantes et décroissantes de la lune. Homère parle des tombeaux des Dioscures, quoique ces deux frères jumeaux ne soient autres que les deux crépuscules; il fait d'Hèraklès un simple mortel, car les deux vers sur son apothéose paraissent une interpolation; on n'hésite pas cependant à voir dans Hèraklès un Dieu solaire. Rien n'empêche d'attribuer le même caractère à Odysseus; son nom peut signifier voyageur; ses courses rappellent celles du soleil, il s'avance comme lui jusqu'aux bords de l'Océan et au pays des morts, et comme lui il reste longtemps captif dans la région des ténèbres, dans l'île de Calypso.

Sans attacher trop d'importance à ces hypothèses, j'ai voulu montrer par quelques exemples qu'il est très-difficile de fixer la limite qui sépare les Dieux des Héros. La confusion devait être fréquente, surtout lorsqu'il s'agissait d'une religion étrangère. Comme les mythologies expriment les idées diverses sous des formes humaines, si on s'arrêtait à l'enveloppe des symboles, on prenait le Dieu national d'un peuple pour son chef ou son ancêtre. Ce peuple lui-même acceptait cette opinion et s'en faisait un titre de noblesse. Chaque tribu rattachait son origine à un Dieu; mais, si ce Dieu n'était pas adopté par la tribu voisine, il était bientôt réduit à la condition des Héros. Il était même utile qu'il en fût ainsi : le même Dieu recevait dans différents pays des épithètes différentes, qu'on finissait par prendre pour autant de personnages différents; mais on les classait parmi les Héros, dont le nombre était indéfini, tandis que si on avait fait des Dieux de tous ces adjectifs divins, les Dieux, au lieu d'être des principes définis, n'auraient plus été que des noms, *numina nomina*. C'est pour cela que les Grecs traduisaient les noms des Dieux étrangers dans leur langue, et regardaient seulement comme des Héros ceux qui ne se prêtaient pas à cette assimilation; c'est ce qu'ils firent pour Attys et Adonis.

Les grandes divinités communes à tous les peuples grecs suffisaient pour représenter les lois générales de l'univers; la plupart des traditions locales de la Grèce eurent donc le sort des traditions étran-

Digitized by Google

gères; les unes enrichirent la légende des Dieux nationaux, les autres prirent un caractère purement humain. On transforma ainsi un grand nombre de mythes solaires. Phaéton, qui signifie le brûlant, n'est dans Homère qu'une épithète du soleil; plus tard il devient le fils de l'astre dont il personnifie les ardeurs dévorantes. Sa chute dans l'Éridan, c'est la descente du soleil dans les régions inférieures, spectacle merveilleux qui frappait si vivement l'imagination des peuples primitifs. La fable d'Endymion est un coucher de soleil d'un aspect beaucoup plus calme : le divin berger s'endort dans la caverne de la nuit, et, du haut du ciel, la lune amoureuse se penche vers lui et contemple son sommeil. La mort d'Hyacinthe frappé par le disque d'Apollon, c'est la clarté rose de l'aurore qui disparaît devant le disque solaire. La légende d'Orphée et d'Eurydice représente probablement la même idée : l'aurore est ramenée des régions inférieures par le soleil son époux, et s'évanouit dès qu'il la regarde.

C'est ainsi que des symboles physiques se transformaient en légendes purement humaines. Cette transformation fut commencée par la poésie, qui voilait la pensée primitive sous la profusion de ses ornements. Elle fut achevée quand le sentiment poétique eût disparu; alors on ne vit plus dans les légendes que des événements réels, mais plus ou moins entachés de merveilleux, et on essaya de les ramener à la vérité historique en élaguant quelques détails invraisemblables qui ne semblaient bons qu'à amuser l'imagination populaire. Voici quelques exemples de ce que devenaient ces belles légendes grecques privées de la séve poétique, du souffle créateur qui les animait. Oreithuia, enlevée par Boréas, n'est plus qu'une jeune fille précipitée d'un rocher par un coup de vent [1]. Endymion est un astronome qui passait la nuit à observer la lune [2]. Le taureau d'Europe est un général nommé Tauros; même explication pour le taureau de Pasiphaè [3]. Les Satyres étaient des gens fort mal élevés, qui ne se lavaient jamais; comme ils sentaient le bouc, on leur attribuait des pieds de chèvre. Kerbère était un chien très-méchant qui avait toujours avec lui deux de ses petits, ce qui faisait dire qu'il avait trois têtes [4]. Telle est la platitude des explications que suggérait le goût désordonné des chose raisonnables.

1. Plat., *Phædr.*
2. Fulgent., *Mythol.*, II, 20,
3. Palæphat.
4. Heraclit., 25, 33.

Digitized by Google

Il y a dans les mythologies trois périodes principales qu'on pourrait comparer aux phases de la cristallisation. La première, celle qu'on trouve dans les Védas, est celle où les mythes sont flottants et indécis; ils paraissent et disparaissent comme un sel qui se dépose et se redissout tour à tour sous les plus faibles influences. Les mythes homériques sont un cristal aux formes arrêtées, déjà séparé de ses eaux mères, mais encore transparent et limpide. Enfin les mythes ramenés à l'histoire et dégagés du merveilleux sont comme les sels qui ont perdu leur eau de cristallisation; ce n'est qu'une poussière informe et opaque. Si on voulait chercher des comparaisons dans la vie organisée, on dirait que les Dieux védiques semblent des germes encore plongés dans les eaux de l'amnios; ceux d'Homère, sortis du sein maternel de la nature, vivent d'une vie indépendante; puis, quand le semoun a soufflé sur eux, il ne reste plus qu'une momie desséchée : l'âme s'est envolée par les lèvres.

La guerre entreprise par la raison contre l'imagination ne pouvait s'arrêter devant les légendes divines qui ne semblaient ni plus ni moins fabuleuses que les autres récits des poëtes. Il fallait appliquer à toutes les traditions religieuses le système des interprétations historiques. On en vint donc à regarder les Dieux nationaux aussi bien que les divinités locales comme des chefs de famille ou de tribus, des législateurs, des inventeurs des arts, divinisés par la reconnaissance de la postérité. Telle fut la base du système présenté par Évhémère, ami du roi Cassandre, sous la forme d'un roman philosophique qu'il nomma *Histoire sainte*. Il y racontait qu'ayant été chargé par Cassandre d'une expédition vers l'Océan méridional, au delà de l'Arabie Heureuse et de la Gédrosie, il était arrivé à une île nommée Panchaïa, dont les habitants, très-pieux, adoraient Zeus sous le surnom de Triphyléen, dans un magnifique temple bâti autrefois par Zeus lui-même, au temps où il régnait sur la terre. Dans ce temple, il y avait une colonne d'or sur laquelle était écrite l'histoire des actions d'Ouranos, de Kronos et de Zeus. Ouranos avait été le premier roi; c'était un homme juste et bienfaisant, très-savant en astronomie; le premier il avait sacrifié aux Dieux célestes, aussi avait-on donné son nom au ciel. Il eut de sa femme Hestia deux fils, Pan et Kronos, et deux filles, Rheia et Dèmèter. Kronos lui succéda et épousa Rheia, dont il eut trois enfants, Zeus, Hèrè et Poseidon. Zeus, qui régna après Kronos, épousa Hèrè, Dèmèter et Thémis. De la première il eut les Kourètes, de la seconde Persephonè, de la troisième Athènè. Après

Digitized by Google

un voyage à Babylone, où il reçut l'hospitalité de Bèlos, il vint dans l'île de Panchaïa, où il éleva un autel à Ouranos, son aïeul. Il alla ensuite dans la Syrie, gouvernée alors par Cassios, et dans la Cilicie, dont il vainquit le prince nommé Cilix, et, après avoir parcouru encore d'autres pays, il fut honoré par tous les peuples comme un Dieu [1].

Voilà comment on traitait la religion d'Homère; un sculpteur devine un Dieu dans un bloc de marbre, il l'en fait sortir et le présente à l'adoration des hommes : viennent des iconoclastes qui en font de la chaux. Il y a eu dans notre siècle une école qui a appliqué ce système aux légendes chrétiennes : la lumière céleste qui éblouit les bergers de Bethléem a été réduite aux proportions d'une lanterne. Les rois de l'Orient qui vinrent, guidés par une étoile, offrir l'or, l'encens et le myrrhe au Dieu nouveau-né, sont devenus des marchands arméniens qui, en passant par là, s'intéressèrent à une pauvre famille, et firent quelques cadeaux à la mère et à l'enfant. Le Dieu mort et scellé sous la pierre du sépulcre n'était qu'un homme en léthargie; ses amis, qui s'en doutaient, l'ont déterré et l'ont fait revenir à lui : voilà la résurrection du troisième jour. Quant à l'ascension, elle s'explique par un brouillard qui permit au ressuscité de s'esquiver sans être aperçu. Ceux qui ont trouvé ces belles choses n'étaient pas des ennemis du christianisme, c'étaient des théologiens soi-disant rationalistes. Il est possible aussi qu'Evhémère n'ait pas cru faire une œuvre impie, et qu'il ait voulu seulement concilier la religion avec ce qu'il regardait comme le progrès des lumières. Diodore, qui analyse son *Histoire sainte* parmi une foule de récits du même genre, décrit l'île de Panchaïa comme une espèce de paradis terrestre, où règne la communauté des biens comme dans la République de Platon, et dont les habitants, doués de toutes les vertus, sont gouvernés par les prêtres.

Il ajoute qu'il y a dans l'île trois peuples, dont une colonie de Crétois, amenée autrefois par Zeus. On peut voir là une intention de rattacher tout le roman aux traditions de la Crète, qui se vantait d'être le berceau de la religion grecque. Les Crétois prétendaient que les Dieux étaient nés dans leur île, que Zeus avait régné sur eux et qu'ils possédaient son tombeau. Il est vrai qu'ils passaient pour de grands menteurs; cependant cette fable du tombeau de Zeus devait

1. Diod. Sicul., *Fragm.*, lib. VI.

Digitized by Google

avoir trouvé quelque crédit, puisque plusieurs auteurs en parlent, et que le scholiaste de Callimaque se donne la peine de la réfuter. Si on voulait en chercher l'explication, on la trouverait dans la ressemblance qui pouvait exister entre quelque ancien autel et un tombeau. D'ailleurs les Héros n'étaient guère moins honorés que les Dieux, et les Crétois ne croyaient peut-être pas offenser Zeus en disant qu'il était devenu Dieu par apothéose comme Hèraklès. Le progrès toujours croissant des cultes mystiques avait contribué aussi à répandre l'idée de la mort des Dieux; quand on venait d'assister aux funérailles d'Adonis ou d'Osiris, on ne s'étonnait plus d'entendre parler de la sépulture de Zeus. Ceux qui s'arrêtaient à la forme des symboles mystiques, sans pénétrer le sens de cet enseignement muet, pouvaient y trouver la confirmation du système d'Évhémère. Ce système n'était donc pas une tentative isolée, mais l'expression d'une opinion qui tendait à se répandre de plus en plus.

On peut même croire, d'après les livres de Sanchoniaton et de Béroze, qu'elle n'était pas particulière à la Grèce. Il est difficile de ne pas attribuer aux Juifs un évhémérisme précoce, lorsqu'on voit dans la légende de Samson tant de traits qui rappellent Samdon et tous les Dieux asiatiques assimilés à Hèraklès; sa lutte contre un lion, sa force prodigieuse perdue dans les bras d'une femme, et enfin son esclavage. D'ailleurs il y a peut-être une certaine somme de vérité dans l'évhémérisme; si les peuples primitifs attribuent à leurs Dieux les exploits des héros, ils transportent tout aussi facilement aux héros les exploits des Dieux. Les noms divins peuvent même avoir été donnés à des hommes, de même que nous prenons les noms des saints pour nous placer sous leur patronage. Le mythe pénètre fort avant dans l'histoire, mais il faut bien que l'histoire commence quelque part. On admet que Sardanapale n'est qu'une forme de l'Hèraklès asiatique, mais en dira-t-on autant d'Hamilcar, mort volontairement sur un bûcher, et adoré après sa mort, selon Hérodote? Si Alexandre avait vécu avant l'invention de l'écriture, on le prendrait pour une forme de Dionysos. Il est aussi difficile de s'arrêter dans cette voie que dans la voie opposée.

Les Grecs préféraient les interprétations historiques, parce qu'elles leur attribuaient un passé glorieux. Ils étaient trop fiers de leurs traditions héroïques pour les rejeter dans le domaine des fables, et comme ils ne pouvaient les séparer des mythes religieux, ils essayaient de tout ramener aux proportions de l'histoire. En transformant les

Digitized by Google

Dieux en personnages humains, on pouvait blesser le sentiment religieux, mais on flattait l'orgueil national. Cette tendance se manifeste dans la *Chronique de Paros*, où l'arrivée de Dèmèter à Éleusis et d'autres légendes fabuleuses sont présentées comme des faits historiques. Diodore a rassemblé au début de son histoire les traditions mythiques de quelques pays de la Grèce, de Rhodes, de la Crète, de Naxos, ainsi que celles des principaux peuples barbares, des Égyptiens, des Assyriens, des Libyens. Ces traditions seraient très-précieuses pour la mythologie s'il nous les livrait sous leur forme primitive, mais à l'époque où il les a recueillies, elles avaient pris cette couleur terne et uniformément plate de fables qui veulent se mettre d'accord avec la raison, et qui affectent les allures graves de l'histoire. Le merveilleux en est soigneusement écarté; partout les Dieux sont des rois qu'on divinise après leur mort, comme les successeurs d'Alexandre.

Cette grande idée de l'apothéose, qui avait été dans l'ancienne religion une consécration des vertus humaines et une révélation de l'immortalité, devenait pour les races dégénérées un instrument de flatterie servile. On n'attendait même pas la mort des tyrans pour leur décerner les surnoms de Dieux et de Sauveurs. Les Ptolémées sont peut-être excusables d'avoir pris des titres que les prêtres d'Égypte donnaient aux Pharaons; mais à Athènes, chez le peuple qui avait porté le plus haut le sentiment de la dignité humaine, on fit de Dèmètrios un Dieu, et on le logea dans le Parthénon, où le bruit de ses orgies nocturnes réveillait la chaste Déesse, et les statues républicaines de Périclès et de Démosthènes voyaient cela. Il en coûte de remuer ces fanges ; ce fut encore pis sous la domination romaine. Les peuples rachetaient à force de bassesse la gloire de leurs ancêtres, qui aurait trop humilié l'avenir, et souillant un passé qu'ils ne pouvaient plus comprendre, ils cherchaient à se persuader qu'il en avait toujours été ainsi, et qu'on ne faisait pour les Césars que ce qui avait été fait autrefois pour les Olympiens. Ils trouvaient naturel d'attribuer à l'antiquité un système d'adulation qu'ils mettaient tous les jours en pratique. La race des hommes libres avait disparu, et le culte de l'autorité, qui est la religion des esclaves, répondait à l'abaissement universel des âmes.

Cependant il fallait bien reconnaître que l'apothéose n'aurait aucun sens s'il n'y avait pas des principes divins en dehors de l'humanité. On ne peut pas mettre un homme au rang des Dieux sans croire qu'il

Digitized by Google

y a des Dieux qui le recevront dans leur compagnie. Au-dessus des hommes divinisés il y avait ces Dieux du ciel à qui, selon Évhémère, Ouranos avait le premier offert des sacrifices, ceux que Diodore appelle les Dieux éternels, les astres et les éléments. Ces Dieux étaient-ils des personnes, avaient-ils une conscience et une volonté? L'évhémérisme ne paraît pas s'être beaucoup inquiété de ces questions. On ne peut pas cependant l'accuser d'avoir nié toute espèce de religion. Il est vrai qu'il reléguait les Dieux de la Grèce à un rang bien inférieur, mais la plupart des platoniciens les regardaient comme de simples Démons. Au-dessus de ces Dieux découronnés il restait une grande place vide. Pour la remplir, la philosophie proposait ses Dieux abstraits, ou plutôt son Dieu unique, car la tendance vers l'unité devenait de plus en plus générale, et les Stoïciens eux-mêmes n'y purent échapper entièrement; seulement ils s'arrêtèrent au panthéisme. Lors même que les philosophes croyaient défendre la religion nationale, ils réagissaient contre elle, et comme on ne peut combattre un principe qu'au nom du principe contraire, une religion polythéiste ne pouvait être renversée qu'au profit de l'unité. D'ailleurs la question était déjà résolue dans les faits; on avait établi une monarchie sur la terre, on ne pouvait pas laisser une république dans le ciel.

Dans sa lutte contre l'Hellénisme, la philosophie avait d'abord attaqué l'expression en essayant de respecter la pensée; mais l'âme de la vieille religion était partie, il ne restait plus que son enveloppe muette. La philosophie fut effrayée de sa victoire; elle aurait bien voulu infuser un sang nouveau dans cette froide dépouille, mais on ne ressuscite pas les morts. Cependant une philosophie ne peut devenir une religion qu'en revêtant la forme concrète du symbole; les idées doivent prendre un corps, comme les âmes qui veulent entrer dans la vie. Il fallait donc un symbole nouveau qui fût la synthèse de tous les éléments religieux dispersés dans le monde. Ce symbole venait de naître, non pas dans les écoles philosophiques, car cette incarnation de la pensée dans la forme est une œuvre toute populaire, les philosophes n'ont jamais pu l'accomplir, pas plus qu'ils ne peuvent créer une langue. Mais à l'insu des philosophes, leurs idées avaient pénétré dans les couches profondes, parmi les vaincus et les esclaves. Dans les derniers rangs d'un peuple méprisé, il était tombé un rayon de cette lumière sacrée qui est à la fois la sagesse humaine et la raison divine. Le Verbe de Platon s'était

Digitized by Google

incarné dans le sein d'une vierge juive. Le souffle créateur de la Grèce, l'Esprit aux ailes de colombe avait visité l'âme religieuse de l'Orient, il l'avait fécondée sans la flétrir, et l'âme virginale avait enfanté le Dieu du sacrifice et de la rédemption, qui résumait en lui tous les Dieux morts des cultes mystiques. Ce n'était pas un Héros des légendes fabuleuses, mais c'était bien le médiateur attendu entre la terre et le ciel, le Dieu fait homme, le Divin dans l'humanité, car il avait vécu parmi nous, on l'avait vu, on l'avait touché, c'était un philosophe austère et doux, qui avait, comme Socrate, consacré sa doctrine par sa mort. L'évhémérisme ne pouvait aller plus loin; la religion nouvelle s'appuyait sur l'histoire, elle voulait vivre de ce qui avait tué la vieille religion.

Pourquoi les anciens Dieux n'ont-ils pas ouvert leur Olympe au plus jeune de leurs frères? Sans doute il eût reçu les plus nombreux sacrifices, il eût succédé à Zeus, selon les oracles de la Terre et de Prométhée, mais le monde n'aurait pas vu tant d'œuvres merveilleuses disparaître à jamais dans le naufrage du passé. L'Hellénisme n'aurait pas entendu de siècle en siècle autour de son tombeau le monotone retour des mêmes blasphèmes. On rougit d'insulter la cendre d'un ennemi, mais avec les Dieux vaincus on ne se croit pas obligé d'être juste. Cependant il doit y avoir un terme à toute chose, même à l'ingratitude des hommes. Un jour viendra où la religion qui a fait la Grèce si grande sera jugée selon ses œuvres. Elle a passé vite, comme la beauté, comme le printemps, comme le bonheur, mais elle a créé la civilisation grecque, et on ôterait plutôt le soleil du ciel que la Grèce de l'histoire. Aux jours de sa jeunesse et de sa force, la Grèce nous a donné l'Iliade et le Parthénon, et une chose plus belle encore, la cité républicaine. Vaincue par l'âge, épuisée par les efforts surhumains de son génie, elle a légué aux races nouvelles l'enfant de sa vieillesse, le Verbe, le dernier né de ses Dieux. Nous lui devons tout ce qui nous fait vivre; qu'elle dorme donc en paix dans les bras de sa religion morte, et qu'elles attendent toutes les deux les tardives réparations de l'éternelle Justice.

LOUIS MÉNARD,

Je joins à cette étude, comme un appendice naturel, les hymnes de Proclos, qui représentent assez bien l'alliance de la religion et de la philosophie : c'est une réconciliation à l'article de la mort. Proclos est à la fois le dernier

Digitized by Google

des philosophes et le dernier des hiérophantes. Le christianisme était depuis longtemps la religion de l'empire et du monde quand Proclos se proclamait le prêtre de tous les Dieux. Cette fidélité obstinée à une croyance morte est quelque chose de profondément vénérable.

Les partisans des idées nouvelles peuvent s'incliner sans crainte devant ces derniers défenseurs du passé; le dévouement à une cause vaincue n'est pas contagieux.

Je ne crois pas qu'on ait jamais traduit en français les hymnes de Proclos; il en existe une traduction latine dans la collection des poëtes grecs de Genève, mais il y a presque autant de contre-sens que de vers. Celle que je donne ici pourra paraître infidèle à ceux qui n'auront pas le texte sous les yeux, tant les idées et les expressions leur sembleront modernes; elle est cependant littérale. Mais Proclos est sur la limite du monde ancien et du monde nouveau. Les derniers platoniciens, qu'ils fussent chrétiens ou hellènes, avaient une foule d'idées communes, parce qu'ils puisaient aux mêmes sources; la seule différence, c'est que les uns rattachaient ces idées aux traditions nationales, tandis que les autres les greffaient sur une légende étrangère. Mais de part et d'autre c'est le même dégoût des choses de la terre, la même aspiration vers le monde idéal.

AU SOLEIL.

Écoute, roi du feu idéal, Titan aux rênes d'or; écoute, distributeur de la lumière, ô prince qui tiens la clef de la fontaine de vie, et qui, dans le monde matériel, fais couler d'en haut un riche torrent d'harmonie; écoute-moi, car à toi est le siége du milieu au-dessus de l'éther, ton cercle lumineux est le cœur du monde, et tu remplis tout de ta vigilante providence. Autour de ton phare toujours allumé, les planètes, dans leurs danses sans fin, répandent sur la terre de fécondes rosées. Le retour de vos chars fait germer toute vie selon la loi des Heures. Le choc tumultueux des éléments contraires s'arrête à ton aspect, ineffable générateur. Tu fais céder le chœur inflexible des Moires, et elles retournent à ton gré le fil de l'inévitable destinée, car tout reconnaît ta puissance et ton empire. De votre chaîne, s'est élancé Phoibos, roi du sentier tracé par les lois divines; les sons merveilleux de sa cithare endorment les grands flots retentissants de la vie. De ton thiase protecteur a germé le sauveur Paiéon qui amène la santé, remplissant le vaste monde d'une bienfaisante harmonie. On te célèbre comme le père illustre de Dionysos; dans les dernières profondeurs de la matière, tu es le fanatique Attis; d'autres chanteurs t'ont nommé le mol Adônis. Ils craignent la mesure de ton fouet rapide, les Démons ennemis des hommes, au cœur sauvage, qui dressent des embûches à nos âmes malheureuses, afin que toujours dans le gouffre tumultueux de la vie, elles désirent s'enchaîner sous le joug du corps, dans l'oubli des hauteurs splendides où réside le

Digitized by Google

Père. Ainsi, ô le meilleur des Dieux, couronné de flammes, bienheureux Démon, image du Père universel, toi qui ramènes les âmes, écoute-moi, et purifie-moi toujours de tout péché, reçois mes supplications pleines de larmes; délivre-moi des tristes souillures, préserve-moi des châtiments et adoucis l'œil rapide de la Justice qui voit tout. Que sous votre conduite salutaire mon âme arrive à la lumière pure et bienfaisante, et qu'elle sorte des ténèbres pernicieuses nées d'une source empoisonnée. Donne à mon corps le précieux bienfait de la force et de la santé; conduis-moi à la gloire, et que, fidèle aux lois des ancêtres, je cultive les dons des Muses à la belle chevelure. L'inébranlable bonheur, fruit de l'aimable piété, donne-le moi, s'il te plaît, prince, car tu peux tout accomplir sans peine par ta force et ta puissance infinie. Et si le fuseau des Moires selon le cours sinueux des astres, filait pour moi quelque malheur, détourne-le dans ta course rapide.

AUX MUSES.

Chantons les guides des hommes, chantons les neuf filles harmonieuses du grand Zeus, qui, par la lumière immaculée des livres initiateurs, arrachent aux funestes douleurs de la terre les âmes tombées dans les gouffres de la vie, et les conduisent au delà du fleuve d'oubli, vers l'astre prédestiné, d'où elles tombèrent jadis, égarées sur les rives de la vie, par l'ivresse du monde matériel. O Déesses! calmez ces transports qui frappent l'âme de vertige, que je sois initié à l'idéal, par les paroles des sages, et que jamais les superstitions humaines ne me détournent de la route sacrée, lumineuse et vivifiante. Que mon âme égarée dans la mêlée agitée de la vie, soit attirée vers la pure lumière par le secours fortifiant de vos livres, et reçoive le don éclatant de l'éloquence qui charme les cœurs. Écoutez-moi, Déesses, pilotes de la sainte sagesse, qui allumez devant les âmes le phare du retour, et les ramenez vers les immortels, loin de l'abîme ténébreux, purifiées par l'ineffable initiation des hymnes. Écoutez-moi, grandes Déesses salutaires, et de vos livres sacrés faites jaillir la lumière pure; dissipez les ténèbres afin que je sache distinguer un homme d'un Dieu immortel. Qu'un Démon pernicieux ne m'enferme pas à jamais sous le fleuve de l'oubli, loin des bienheureux. Qu'une expiation funeste n'enchaîne pas sous les liens terrestres mon âme tombée dans les flots glacés de la vie, et qui voudrait n'y pas errer longtemps. Exaucez-moi donc, Déesses de la sagesse lumineuse, guidez-moi dans la route de l'ascension, et révélez-moi les paroles mystiques et les saintes orgies.

A APHRODITÊ.

Chantons la reine de Lyciens, la jeune Aphroditè dont jadis les

Digitized by Google

chefs pieux de ma patrie ont obtenu l'assistance en élevant dans la ville une sainte image, symbole du mariage idéal, des mystiques hyménées d'Hèphaistos principe du feu et de la céleste Aphroditè; et ils ont nommé Déesse Olympienne celle dont la puissance a souvent détourné d'eux la flèche empoisonnée de la mort; elle a dirigé leurs regards vers la vertu; des couches fécondes germait une génération prudente et partout régnait le calme et la douce sérénité. Reçois-donc l'encens de nos hymnes, ô vénérable, car moi aussi je suis du sang des Lyciens; détourne mon âme des laideurs et des hontes, élève-la vers la beauté, préserve-la du funeste aiguillon des passions terrestres.

A APHRODITÈ.

Chantons la chaine glorieuse de la fille de l'écume, et la source royale d'où sont sortis les Dieux ailés, les immortels Amours; les uns percent les âmes des flèches de l'idéal, afin que poussées par l'aiguillon du retour, elles aspirent à revoir les demeures splendides de leur mère; les autres, ministres des volontés paternelles et d'une bienfaisante providence, pour multiplier la vie dans l'univers sans bornes, inspirent aux âmes le désir de naître sur la terre; d'autres suivent les mille sentiers où s'égarent les amants, pour faire sortir d'une souche mortelle la race immortelle des hommes misérables. Tous accomplissent les œuvres de la Kythéréenne, mère des Amours. Tu entends tout, ô Déesse, soit que tu enveloppes le ciel d'où tu fais circuler une âme divine dans l'éternel univers, soit que tu habites dans l'éther au-dessus des sept orbites des astres, versant en nous d'indomptables puissances; écoute-moi, et dirige le cours laborieux de ma vie, garde-moi tes plus justes flèches, ô vénérable, et apaise l'ardeur funeste des impurs désirs.

A HÉCATÈ ET A JANUS.

Salut, mère des Dieux, très-illustre, à la belle famille; salut, portière Hékatè, puissante Déesse; et toi aussi salut, Janus, grand ancêtre, immortel Zeus; salut, Zeus très-haut. Donnez-moi une vie éclatante et comblée de biens; éloignez de mes membres les cruelles maladies, arrachez mon âme aux folies de la terre et purifiez-la par de fortifiantes initiations. Oui, je vous en supplie, donnez-moi la main, montrez-moi les routes divines où j'aspire, que je puisse contempler la glorieuse lumière, délivré des maux et des ténèbres de la vie. Oui, je vous en supplie, donnez-moi la main, et qu'après tant de fatigues j'aborde poussé par votre souffle dans le port de la piété. Salut, mère des Dieux, très-illustre, à la belle famille, salut portière Hékatè, puissante Déesse; et toi aussi salut, Janus, grand ancêtre, immortel Zeus; salut Zeus très-haut.

A LA TRÈS-SAGE ATHÈNÈ.

Écoute-moi, fille de Zeus maître de l'égide, qui t'es élancée de la

Digitized by Google

source génératrice et du sommet de la chaîne des êtres, Déesse armée du bouclier, au cœur viril, à la grande force, fille d'un père puissant, Pallas Tritogénie à la bonne lance, au casque d'or, écoute-moi, reçois mon hymne avec bienveillance, ô vénérable, et que ma voix ne soit pas emportée par les vents. C'est toi qui as ouvert les portes divines de la sagesse et qui as dompté la race des Géants, fils de la Terre, armés contre les Dieux ; tu as défendu contre les désirs du brûlant Hèphaistos ton inexpugnable virginité ; quand Bakchos fut déchiré par les mains des Titans, tu as conservé intact le cœur du prince dans les profondeurs de l'éther, et tu l'as porté à son père qui, dans ses desseins ineffables, voulait rendre au monde un nouveau Dionysos, fils de Sémélè. Ta hache, en tranchant les têtes sauvages des géants, a calmé les maux des fils d'Hékatè qui voit tout. Tu possèdes la puissance auguste des vertus fortifiantes, c'est par toi que les arts de toute sorte embellissent la vie et que l'âme humaine réalise l'idéal dans ses œuvres. A toi appartient l'acropole que dominent les hauteurs de Kolone, symbole de ton rang suprême dans la chaîne universelle. Tu chéris cette terre de rédemption, la mère des livres, et triomphant de l'ambition sacrée de ton oncle, tu as donné ton nom à la ville, tu l'as animée de ta grande pensée, et pour laisser aux hommes à venir un signe éclatant de ta victoire, tu as fait germer l'olive au pied de la montagne, après que de la mer, à la voix de Poseidaon, avaient jailli, sur la terre de Kekrops, mille flots impétueux aux bonds retentissants. Écoute-moi, toi dont la face rayonne d'une pure lumière, que je trouve un port tranquille après mes fatigues sur la terre, que tes paroles sacrées me donnent la pure lumière, et la sagesse et l'amour, un amour animé de ton souffle, assez puissant pour m'élever loin des bords terrestres vers l'Olympe et le séjour de ton père ; et si parfois je m'égare dans les funestes erreurs de la vie, car bien souvent, je le sais, j'ai succombé sous les actions mauvaises où ma folie m'entraîne ; pardonne-moi, ô douce conseillère, salut des hommes, et ne me laisse pas devenir la proie des horribles expiations, au fond des abîmes, moi qui t'appartiens. Donne à mon corps et à mes membres la force et l'équilibre de la santé. Chasse le troupeau dévorant des amères maladies. Oui, je t'implore, ô reine, calme de ta main immortelle les noires douleurs ; donne à la barque de ma vie des souffles propices, donne-moi des enfants, une épouse, une bonne renommée ; donne-moi l'aimable sagesse, les paroles persuasives de l'amitié, la pénétration de l'esprit, la force qui surmonte les obstacles, un rang honoré parmi les peuples. Écoute-moi, écoute-moi, princesse, je viens à toi comme un suppliant qui a besoin de ton secours, prête-moi une oreille bienveillante. L. M.

Digitized by Google

REVUE DES SCIENCES

MÉCANIQUE APPLIQUÉE.

LE CHEMIN DE FER A PATINS.

Souvenirs historiques. — Le chemin de fer hydraulique de 1852. — Modèle de 1862. — Les wagons-traîneaux. — Nouveau mode de propulsion. — Perfectionnements proposés par l'inventeur. — Extrait d'une note présentée à l'Académie des sciences. — Le frein Girard. — Épisode. — Avenir du chemin de fer à patins.

« En 1661, à l'avénement de Colbert, il n'y avait qu'une cour, toute petite, et qui tenait dans Saint-Germain. — Lorsque Louvois remplaça Colbert comme surintendant des bâtiments, on construisit partout : au lieu d'une cour, il y en eut dix ; Versailles fit des petits. Sans parler de Monsieur qui réside à Saint-Cloud, ni du Chantilly des Condé, tout le gracieux amphithéâtre qui couronne la Seine se couvre de maisons royales... De Rueil à Marly, tout est palais, tout est Versailles. »

Ces quelques lignes que nous empruntons à un ouvrage qui est plutôt un tableau qu'un livre[1], tant sont vives les couleurs dont l'auteur se sert pour ressusciter le siècle qu'il décrit, ces quelques lignes nous aideront peut-être à grossir le nombre des curieux qui, le dimanche, vont en pèlerinage à la Jonchère.

La Jonchère est un hameau situé à un quart d'heure de Rueil et à cinq minutes de la Malmaison. C'est là qu'un de nos ingénieurs, lauréat de l'Institut et connu depuis longtemps déjà par ses travaux sur l'hydraulique, soumet au tribunal de l'opinion publique un nouveau système de chemin de fer. Les expériences auxquelles nous convie M. Girard, — c'est le nom de l'inventeur, — sont certainement très-remarquables ; mais, le fussent-elles moins, personne ne songerait à regretter une excursion qui fournit l'occasion de repasser, sur place, les souvenirs dont ces rives de la Seine sont peuplées. N'est-ce pas à Rueil, en effet, que commença la fortune de madame de Maintenon ?

1. *Louis XIV et le duc de Bourgogne*, par J. Michelet. — Paris, Chamerot, 1862.

Digitized by Google

N'est-ce pas là, que fut fondée par elle, pour les jeunes filles pouvant prouver quatre quartiers, c'est-à-dire cent quarante ans de noblesse, cette maison célèbre que le roi transporta d'abord dans son parc, à Noisy, puis, plus tard, par les soins de Louvois, à Saint-Cyr? N'est-ce pas à la Malmaison que mourut l'impératrice Josephine? Et, dans la petite église de Rueil, la reine Hortense ne repose-t-elle pas auprès de sa mère?

Mais laissons là l'histoire et arrivons à notre sujet; aussi bien aucune déception n'attend le lecteur qui consentira à nous suivre et toutes ces précautions sont inutiles. — Gravissons donc hardiment la côte qui va de la station du chemin de fer américain à la châtaigneraie de la Celle-Saint-Cloud.

C'est dans sa propriété même que M. Girard a installé son nouveau modèle de chemin de fer. — Félicitons d'abord l'inventeur de la persévérance qu'il a mise à poursuivre la réalisation de son idée. Il y a plus de dix ans qu'il travaille à perfectionner son système; j'en atteste un mémoire que j'ai sous les yeux et qui date de 1852. Dans ce mémoire, soumis à l'appréciation de l'Académie des sciences, on trouve la description d'un mode particulier de locomotion sur les voies ferrées.

Dès 1852, M. Girard supprimait la locomotive, mais il conservait aux wagons leur forme ordinaire, avec les ressorts de suspension, les essieux et les roues; seulement, sous la ligne des wagons, il fixait deux séries d'aubes courbes, servant, l'une, pour la marche en avant, l'autre, pour la marche en arrière.

« Le long de la voie devait régner un gros tuyau en fonte, enterré et mis en communication avec des pompes mues soit par des chutes d'eau, soit par des machines à vapeur fixes (Cornouailles), de manière à fournir l'eau à haute pression, destinée à faire marcher le convoi.

« Sur ce tuyau on eût placé, à des distances variables, selon le profil de la voie, des prises d'eau aboutissant chacune à un distributeur à deux becs, dirigés en sens opposés. Les jets d'eau, lancés par les distributeurs, eussent agi sur la concavité des surfaces courbes en série rectiligne, et poussé le train auquel ces surfaces étaient fixées, suivant la direction du bec ouvert.

« Une vitesse de marche de vingt mètres par seconde correspondant à une vitesse de quarante mètres de l'eau motrice injectée, il y aurait eu une pression effective de huit atmosphères dans le tuyau. Sous cette pression, un jet de petite dimension, débitant deux cents litres par seconde, eût développé une force de cent soixante chevaux utiles,

Digitized by Google

force suffisante pour un train de voyageurs marchant à la vitesse de soixante-douze kilomètres à l'heure, sur chemin de niveau[1]. »

Ne nous arrêtons pas davantage à ce premier projet; réservons notre attention pour les dernières expériences qui ont été faites.

Il y a, dans le modèle de la Jonchère, deux choses à étudier : le mode de locomotion, et le moteur que l'on substitue à la vapeur. — Voyons d'abord en quoi le nouveau mode de locomotion diffère de l'ancien.

Tandis que nos ingénieurs épuisent toutes les combinaisons possibles pour remplacer le frottement de glissement par le frottement de roulement, M. Girard substitue, dans la traction sur les voies ferrées, le frottement de glissement au frottement de roulement.

Cependant, au premier coup d'œil, les deux voies tracées à la Jonchère ne paraissent pas différer essentiellement de celles que tout le monde connaît : sur le sol courent parallèlement deux rails dont l'écartement ne dépasse guère celui que l'on adopte généralement en France. L'inventeur annonce que, sur les lignes d'une certaine longueur, au lieu de deux rails il en fixerait quatre, c'est-à-dire que le chemin serait double, pour l'aller et le retour, avec voies de garage, appareils de changements de route, etc., etc.

En regardant les choses de plus près, on constate bientôt certaines dissemblances. Par exemple, les rails de nos chemins sont étroits et bombés; ils peuvent se ramener à deux types principaux : le rail à double champignon fixé au moyen de coins, et le rail à base plate attaché sur des longuerines. Les rails du nouveau chemin sont des poutres en fonte dont la section est celle d'un double T, avec semelles plates de vingt centimètres de largeur. La semelle supérieure est rabotée; l'autre est brute et solidement établie sur sa base.

Mais ce n'est encore là qu'une dissemblance légère; la différence principale consiste en ce que, dans les nouveaux véhicules, les roues sont supprimées.

Comment alors les wagons reposent-ils sur la voie? — Au moyen de patins en fonte, destinés à glisser sur les rails. Ces patins sont des plaques rectangulaires que des rebords intérieurs ou boudins maintiennent sur la voie. La surface de contact est dressée et présente des cannelures longitudinales et transversales figurant, en creux, des rectangles concentriques; au fond des cannelures, se trouvent de petits orifices par lesquels débouchent des tubes qui correspondent

1. *Chemin de fer hydraulique avec distribution d'air et irrigation*, par M. L. D. Girard. Comptes rendus de l'Académie des sciences. 1852. 2e semestre.

Digitized by Google

avec un réservoir placé sur le premier véhicule, — Nous verrons bientôt comment ce réservoir est alimenté; bornons-nous à dire, quant à présent, que le ressort d'une certaine quantité d'air comprimé tend à chasser l'eau du récipient.

Lorsqu'on veut mettre la machine en marche, on ouvre les robinets qui établissent la communication entre le réservoir et les orifices pratiqués à la semelle inférieure de chaque patin. L'eau, sollicitée par la tension de l'air, s'échappe en soulevant les patins, de sorte que les frottements, tout à l'heure considérables, se trouvent presque annulés par cette interposition d'une couche de liquide. On conçoit dès lors comment, avec une force relativement faible, on peut remorquer un convoi très-lourd. Le train tout entier ressemble à un traîneau, ou mieux encore, à un long navire flottant à la surface de l'eau.

Il nous reste maintenant à expliquer comment on opère la traction des véhicules...

Ici, M. Girard revient à son projet de 1852 : Au milieu de la voie il installe, sous terre, un tube longitudinal. De l'eau, refoulée par des machines échelonnées de dix kilomètres en dix kilomètres, circule dans ce tube qui rappelle, par sa disposition, les tuyaux de conduite pour les eaux ou pour le gaz, sous le pavé de nos rues. Au-dessus du tube, chaque wagon moteur porte, à l'arrière, une série d'aubes très-rapprochées formant une espèce de crémaillère. Tous les cinquante mètres, le tuyau souterrain communique avec des injecteurs verticaux. Ces injecteurs sont successivement ouverts et fermés, au passage du train, par des aiguilles placées sous les wagons moteurs. Lorsque les injecteurs sont ouverts, les jets frappent les aubes et impriment une impulsion au convoi. Cette impulsion ébranlerait à peine un wagon, si les patins ne flottaient pas, pour ainsi dire, au-dessus des rails; mais, grâce à l'interposition de la couche liquide, le choc suffit pour mettre le convoi en mouvement. Telle est la mobilité du wagon moteur, lorsque l'eau soulève les patins, que nous avons pu nous-même, en poussant légèrement avec la main, mettre en marche, sur un terrain horizontal, et lancer à une vingtaine de mètres un wagon pesant environ six tonnes !

D'où vient, nous dira-t-on, l'eau qui s'échappe sous la semelle inférieure des patins? — Du réservoir à air comprimé. Et comment pénètre-t-elle dans ce réservoir? — Par l'effet de la vigueur avec laquelle elle sort des injecteurs. Une certaine quantité d'eau, au lieu de retomber sur la voie, passe des aubes dans les dômes à air, et de là, sous l'influence de la pression qu'elle subit, sort par les orifices pratiqués au-dessous des patins. C'est ainsi du moins que les choses

Digitized by Google

se passent dans le modèle de la Jonchère. Toutefois, M. Girard est le premier à reconnaître que ce moyen d'embarquer, à bord de la plate-forme motrice, une certaine quantité d'eau sous pression, offre de sérieuses difficultés. Aussi, dans le nouveau projet qu'il prépare et qu'il a bien voulu nous communiquer, renonce-t-il à recueillir de l'eau sous pression. Il se contente d'en embarquer librement une quantité suffisante, en donnant à ses aubes une disposition convenable. Sur sa plate-forme il installe une petite machine à vapeur de la force d'un cheval, un cheval et demi, et confie à cette machine le soin de chasser sous les patins l'eau recueillie au passage. La vapeur de la machine serait utilisée pour démarrer plus facilement, lorsque, pendant les grands froids, la gelée soude les patins aux rails. On sait, d'après les expériences faites l'hiver dernier, par douze degrés au-dessous de zéro, que la gelée n'est nullement à craindre, lorsque le train est en marche; qu'elle n'est nuisible qu'au démarrage. Grâce à ce compromis, le mécanicien ne serait plus privé du signal précieux qu'on nomme *sifflet d'alarme*.

Ce n'est pas là, du reste, le seul perfectionnement auquel songe M. Girard; il travaille, en ce moment, à modifier les organes au moyen desquels s'opèrent l'ouverture et la fermeture des injecteurs. Il est question de faire manœuvrer une petite vanne au moyen d'un piston. Ce piston emprunterait son mouvement de va-et-vient à l'air comprimé des dômes qui se trouvent dans le voisinage des injecteurs. Un tiroir, pareil à celui de nos machines à vapeur, serait chargé de la distribution.

Comme les nouvelles machines peuvent passer dans une circonférence de vingt mètres de rayon, on adoptera, pour les embarcadères, la forme circulaire qu'offre la voie au chemin de fer de Sceaux. De plus, puisque le mécanicien est maître d'arrêter le train comme il veut, en quelques secondes de temps, la marche en arrière, qu'il est d'ailleurs facile d'obtenir, en disposant convenablement une seconde série d'aubes, la marche en arrière devient un luxe fort coûteux que l'inventeur supprime.

Les wagons-traîneaux ne fonctionnent pas moins bien sur rampes que sur palier. A quelque distance du chemin horizontal, se trouve une tranchée dans laquelle on a établi un plan incliné. La pente est de cinq centimètres par mètre. M. Flachat, pour franchir le Simplon, ne demande pas une rampe plus forte. Avec les wagons à patins, on gravit cette rampe à la vitesse ordinaire de nos machines sur palier.

Aussi le chemin de fer glissant de M. Girard a-t-il éveillé l'attention des ingénieurs et des savants. — L'Académie des sciences, cet

Digitized by Google

aréopage si justement sévère, a ouvert les colonnes de ses Comptes rendus à une note de l'inventeur.

« J'ai eu l'honneur, dit M. Girard dans cette note, de présenter à l'Académie le 9 août 1852, un nouveau mode de propulsion pour les chemins de fer. L'action des locomotives y était remplacée par une injection d'eau à grande vitesse, dans la concavité d'une série d'aubes courbes placées sous les wagons. Depuis cette époque, j'ai complété mon nouveau système de chemin de fer, en supprimant les roues, les essieux et les ressorts de suspension, de manière à transformer les wagons en véritables traîneaux. — Pour diminuer le frottement qui doit en résulter, j'ai imaginé de supporter les voitures à l'aide de patins creux qui se meuvent sur de larges rails, et d'introduire, dans la concavité de ces patins, de l'eau sous pression, destinée à les soulever en cherchant à s'échapper de toutes parts, et à empêcher par conséquent tout frottement de métal sur métal. De cette manière, le glissement se fait véritablement sur une mince couche d'eau, et la résistance est presque entièrement annulée.

« J'avais d'abord eu l'idée d'employer de l'air comprimé au lieu d'eau; mais la nécessité dans laquelle je me trouvais, d'entretenir constamment les rails graissés m'a obligé à y renoncer. — Avec l'eau, il n'y a plus de difficultés; les rails peuvent être rouillés ou salis par le sable ou par la poussière, sans qu'il en résulte aucun inconvénient.

« Grâce à la munificence de l'empereur, qui accueille, avec tant de bienveillance, les inventions utiles, j'ai pu construire une voie horizontale de quarante mètres de longueur, pour expérimenter mon nouveau système. A l'aide d'un appareil aussi simple qu'ingénieux, imaginé par M. Lissajous, on peut déterminer très-facilement le coefficient de frottement.

« Une autre voie, présentant une pente régulière de cinquante millimètres par mètre, a été construite pour essayer le système de propulsion hydraulique que j'ai déjà fait connaître à l'Académie. Sur cette seconde voie, les véhicules sont également munis de patins glissants. Les résultats obtenus dans les expériences nombreuses qui y ont été faites, sont de nature à dissiper tous les doutes sur la possibilité de réaliser les idées que j'ai émises à ce sujet. »

Nous avons pu apprécier la vigueur avec laquelle le traîneau de M. Girard gravit une pente rapide. Pour opérer la descente des wagons, tout propulseur devient inutile : il suffit d'abandonner le train à lui-même, en lubrifiant simplement les surfaces en contact. Un robinet, qui permet de varier l'introduction de l'eau sous les patins,

Digitized by Google

fait fonction de régulateur et s'oppose à ce que le train soit emporté avec une vitesse croissante.

Il est à peine besoin de dire que les wagons-traîneaux portent avec eux un système de freins très-énergiques. On comprend, en effet, qu'en supprimant l'injection de l'eau sur les rails, on rétablit les frottements, ce qui crée, presque instantanément, une résistance considérable. C'est le principe du frein Didier, le plus puissant qu'on ait construit jusqu'à ce jour. — Il y a même une précaution à prendre, c'est de ne pas fermer trop brutalement les robinets, car il en résulterait un arrêt brusque qui serait, pour les voyageurs, presque aussi dangereux qu'un choc.

Nous en avons fait l'expérience à nos dépens, en procédant, il y a deux mois environ, à de nouveaux essais. — La plate-forme sur laquelle montent les expérimentateurs était restée au sommet de la côte; le réservoir à air comprimé contenait une suffisante quantité d'eau; l'appareil était prêt à être mis en marche.

Nous étions sur la voie. Du bord de la tranchée, quelques personnes nous demandaient une explication. Nous appelâmes le gardien, il était absent; il fallut s'exécuter : je montai sur la plate-forme pour faire l'office du mécanicien.

J'ouvris le robinet qui établit la communication entre le dôme à air et les patins... La machine se mit à descendre. Sa marche était si douce qu'il me semblait rester immobile; mais les arbres qui se déplaçaient à droite et à gauche me mettaient en garde contre cette illusion et me prévenaient même que je marchais avec une vitesse croissante.

Une des personnes qui me regardait naviguer sur ce nouvel esquif me demanda si j'aurais un grand effort à faire pour arrêter le wagon, sur une rampe aussi forte, et malgré vitesse que j'avais acquise. — Je répondis que non; que ce serait l'affaire d'un instant; seulement, qu'il y aurait quelque précaution à prendre, afin de ne pas être lancé en avant du train.

Pour joindre la preuve à l'assertion, je m'accrochai au dôme à air et fermai brusquement le robinet. L'arrêt fut instantané.... J'avais mal mesuré mes forces : mes mains glissèrent sur le dôme; et comme la plate-forme d'essai n'a pas de garde-fous, je fus lancé sur la voie avec une telle violence que je me fracturai le poignet.

Ce fut là, du reste, le moindre des dangers que je courus. — En tombant, j'accrochai, avec le pied, le robinet de départ. Ce robinet étant ouvert, la machine se remit à descendre pendant que j'étais étendu sur la voie. J'eus à peine le temps de me relever; j'étais pris de trop près pour tenter d'enjamber les rails. En une seconde la ma-

Digitized by Google

chine fut sur moi.... Confiant dans la puissance du frein, dont je pouvais disposer, j'avais attendu mon ennemi de pied ferme. — Dès que le robinet fut à ma portée, je le fermai, et la machine, qui s'avançait menaçante, s'arrêta comme par enchantement....

On peut tirer plusieurs conclusions de ce petit épisode : la première est qu'il est toujours dangereux de jouer avec le feu; la seconde est que le frein Girard est d'une énergie sans égale, et qu'il ne faut attribuer notre accident qu'à nous-même.

Résumons-nous. — Dans le chemin de fer à patins de la Jonchère, il y a, disions-nous au commencement de cette étude, deux choses à distinguer : l'emploi de l'eau, sous pression, comme force motrice, et l'usage du même liquide pour diminuer, j'allais dire pour annuler les frottements.

Le moteur qui, au premier abord, ne nous avait pas séduit, gagne à être vu de près. Il ne nécessite pas une dépense d'eau aussi grande qu'on pourrait le craindre; car la quantité d'eau que les jets vomissent sur les aubes serait 60 fois trop forte, si la machine était lancée à la vitesse ordinaire de nos locomotives. Tout compte fait, le rendement de l'appareil Girard est avantageux.

Quant à la suppression des frottements, grâce à l'interposition d'une couche d'eau entre les patins et les rails, elle nous paraît si satisfaisante en principe et d'une application si facile, que nous ne craignons pas de prédire une transformation prochaine dans le matériel de nos chemins de fer; il y a là, pour nos mécaniciens et pour nos ingénieurs une mine à exploiter. L'industrie ne peut manquer d'en tirer un grand parti. Un jour viendra, et ce jour est proche, selon nous, où non-seulement l'eau sera utilisée pour faire glisser les wagons sur les rails de nos chemins de fer, mais encore où elle fournira, dans les machines fixes, un moyen de supprimer le graissage des tourillons dans les coussinets. Les usines auront alors un intérêt de plus à s'établir dans le voisinage des chemins de fer, car une puissance ennemie des frottements, cette plaie de la mécanique, circulera au milieu de la voie. On louera une prise de force comme on loue aujourd'hui une prise de gaz. — C'est une révolution!

E. Menu de Saint-Mesmin.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

Hier et aujourd'hui dans la société chrétienne, par M. l'abbé Isoard, directeur de l'École préparatoire diocésaine des Carmes [1].

Les dissidents et les libres penseurs ont signalé bien des fois les inconvénients de la confession. Mais ce dont ils peuvent convenir, sans rien céder d'ailleurs de leur opinion, c'est que, s'il se trouvait un prêtre doué d'un vrai talent d'observation, peut-être pénétrerait-il plus avant que personne dans cette étude de l'âme humaine qui se renouvelle sans cesse sans s'épuiser jamais; peut-être ajouterait-il des découvertes inattendues à la science psychologique. Quelle expérience peut égaler celle du prêtre? Le confessionnal est pour lui une occasion quotidienne d'étude, et comme un supplément aux révélations de sa propre conscience, révélations qu'il peut contrôler par celles de la conscience d'autrui. Sans doute, il est à craindre qu'habitué à entendre uniquement des coupables qui s'accusent, il se laisse aller à ne considérer l'âme humaine qu'à ce point de vue défavorable, et, comme ceux que leurs fonctions mettent en contact ordinaire avec le vice ou le crime, à voir un peu trop en noir notre pauvre nature. C'est sans doute là une des causes de la sévérité qui se remarque chez nos grands prédicateurs du dix-septième siècle, et qui donnerait peut-être une idée exagérée de la corruption de leurs contemporains. Il n'en est pas moins vrai qu'en ce temps, presque toutes les âmes, soumises ou rebelles pendant la vie, venant une fois au moins se dévoiler à l'observation du prêtre, Bossuet, Bourdaloue, Massillon, ont eu des occasions incomparables d'exercer leur sagacité de moralistes, et c'est à cette expérience de chaque jour qu'ils doivent ces observations fines ou profondes, et, comme on disait alors, cette anatomie du cœur humain, qui donne encore à leurs écrits tant d'intérêt, même pour le lecteur le plus détaché de leurs croyances, le plus étranger aux préoccupations de leur temps.

C'est cette situation particulière qui donne à mes yeux beaucoup de prix au livre de M. l'abbé Isoard. Il a pu étudier la société chrétienne d'aujourd'hui, il doit la bien connaître; assurément il la con-

1. Paris, Charles Douniol, rue de Tournon, 29.

Digitized by Google

naît mieux que celle d'autrefois, sur laquelle il me paraît avoir quelques illusions. Mais ses prétentions d'historien n'ôtent rien à son mérite de moraliste, Il a évidemment la première qualité que l'on doit exiger en pareille matière, je veux dire une bonne foi absolue. Beaucoup de ses idées sont en contradiction formelle avec celles qui ont généralement cours de notre temps; mais elles ne sauraient choquer, parce qu'on n'y voit aucune prétention paradoxale; rien de ce ton cassant si familier à Joseph de Maistre, de ces tranchantes affirmations qui semblent un défi perpétuel lancé aux lecteurs et qui leur donnent la tentation irrésistible de ne pas être de son avis. M. Isoard a quelques idées qui paraîtront peut-être aussi étranges que celles des *Soirées de Saint-Pétersbourg*. Mais si elles sont singulières, elles ne veulent pas le paraître, et jamais le ton de l'auteur ne permet de révoquer en doute son entière sincérité. C'est un mérite plus rare qu'on ne croit, aujourd'hui que la façon paradoxale de Joseph de Maistre compte peut-être plus de prosélytes que ses opinions. A cet égard, il a fait école; on l'imite en littérature, en politique, en philosophie même. Tel qui se croit son adversaire et l'est du moins par ses négations, est son disciple et lui ressemble par la prétention d'étonner son lecteur et de l'étourdir par des assertions inattendues. Frapper juste n'est rien; on veut frapper fort, et pour justifier cette méthode, on rappelle l'indifférence apathique du public et la nécessité de la réveiller. On ne voit pas qu'abasourdi d'abord, le lecteur s'y habitue, et qu'à force de le réveiller pour des causes peu sérieuses, on finit par l'endormir d'un sommeil plus profond.

Une assertion de M. Isoard, qui, présentée avec beaucoup de force, ne surprendra personne, pour peu qu'on y veuille réfléchir, c'est le reproche qu'il adresse, même aux fidèles, d'ignorer ou de ne pas comprendre, non pas seulement le dogme ou l'esprit chrétien, mais aussi les cérémonies, le culte, enfin toute cette partie extérieure de la religion, qui, frappant les regards, devrait fixer l'attention et éveiller tout au moins la curiosité. La langue même de l'Église n'est plus comprise. « Cette langue, dit M. Isoard, préparée par le travail des siècles, avait atteint sa dernière forme à la fin du dix-septième siècle... Les gens d'Église et les auteurs mystiques n'étaient pas les seuls à qui elle fût familière; répandue dans toutes les classes de la société, noblesse, magistrature, bourgeoisie et peuple, elle était peut-être la seule relation qui leur fût commune. Les lettres et les mémoires du temps, et le grand nombre de locutions journalières et proverbiales empruntées à la doctrine de l'Église et aux cérémonies du culte, locutions qui étaient encore d'un usage presque universel il y a quatre-vingts ans, montrent assez combien était alors générale l'in-

Digitized by Google

telligence des choses de la foi. » Cela est si vrai, que, même chez les incrédules du dernier siècle, même chez Voltaire ou Diderot, on rencontre souvent des allusions, des citations, des termes empruntés à ce langage et à ces idées religieuses, et qui sont pour nous très-peu intelligibles. En revanche, si notre siècle comprend moins le langage de l'Église, il ne se fait pas faute de le parler. Il y a des mots, réservés autrefois à la chaire chrétienne, qu'on prodigue à tort et à travers, et dont on fait d'assez singulières applications. M. Isoard se scandalise, et je le conçois, d'expressions fort employées de notre temps, le *Christ de l'art*, la *communion de l'amour*, etc., en un mot, de tout un jargon mystique qui n'a déjà plus le mérite de la nouveauté. Hélas! cette confusion des langues est partout; le vocabulaire n'est plus qu'une Babel. Les néologismes inutiles n'ont d'autre inconvénient que d'encombrer la langue; mais, ce qui est pis, ce sont les acceptions nouvelles de mots anciens, car notre langue y perd et sa clarté et sa bonne foi. Les mots *liberté*, *démocratie*, *égalité*, par exemple, ont servi à désigner parfois le contraire de ce qu'ils signifiaient jadis, et donné des démentis à tous les dictionnaires. Tel attaque les jésuites en employant des équivoques à faire rougir Escobar lui-même. On dirait que personne n'ose se montrer tel qu'il est; le travestissement est à la mode. S'il est vrai que « la parole ait été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée, » jamais l'homme n'a mieux réalisé les intentions de la nature. Quant à l'emploi nouveau, en matière profane, des expressions religieuses, je crains que M. Isoard n'y attache trop d'importance; il ny a là ni hypocrisie ni aucune intention irrévérencieuse; c'est tout bonnement besoin de faire effet et de mettre dans les expressions la singularité qui n'est point dans les pensées.

Une imputation plus grave et, je le crois, assez fondée, c'est celle que M. Isoard dirige contre la société chrétienne de notre temps, quand il l'accuse de méconnaître l'esprit même de la religion, et ce qui jadis en faisait le fond. On trouve aujourd'hui au christianisme une foule de mérites, presque tous temporels, des avantages immédiatement réalisables. On lui sait gré de son utilité dans le présent; jadis il ne servait que pour l'avenir, et la vie éternelle le préoccupait davantage. Jadis l'idée chrétienne commandait le renoncement aux biens de ce monde, le mépris de ce qui passe, l'amour de la pauvreté. Si l'on rappelait cela à beaucoup de chrétiens de nos jours, ils prendraient cela pour un persiflage, et, qui sait? peut-être même y verraient-ils la jalousie de gens qui leur disputent la possession du veau d'or, l'envie d'éteindre une concurrence. La faute en est-elle aux incrédules? Je ne le crois pas. Le jour où on a pu dire aux intérêts alarmés : « La clef de votre caisse est dans le tabernacle, » ce

Digitized by Google

jour-là, il s'est dit une parole plus meurtrière pour l'idée chrétienne que tout ce qu'ont pu écrire Voltaire et ses amis; et cette parole, ce n'est pas un libre penseur qui l'a prononcée. Il en est de même de beaucoup d'autres transformations que déplore le savant auteur. Si la religion, pour beaucoup de gens, n'est plus qu'une sorte de préoccupation artistique, si les églises sont devenues des musées, embellis d'ailleurs de la poésie des ruines, si le culte lui-même est, pour quelques-uns, de l'archéologie, à qui la faute? Chateaubriand n'y est-il pour rien, et la religion pittoresque ne date-t-elle pas du *Génie du christianisme?* On a voulu intéresser les goûts, les modes, le bien-être même à cette restauration de l'idée chrétienne; celle-ci devait à ce contact perdre une partie de son inflexibilité sévère, et se plier à toutes sortes de compromis. Si elle a réussi à se réconcilier avec le monde, c'est qu'elle est devenue plus mondaine; il n'y a rien là qui doive étonner; mais je conçois qu'un catholique convaincu constate cette altération des idées religieuses, et qu'il s'en alarme sérieusement.

M. Isoard est-il également dans le vrai, lorsque, continuant son parallèle entre le passé et le présent, il nous montre la pauvreté aujourd'hui « *méprisée, haïe, traquée,* » plus qu'elle ne le fut jamais[1]? Sans vouloir attribuer uniquement à la charité ou à la philanthropie les progrès de l'assistance et la préoccupation du sort des malheureux, je crois que, l'histoire à la main, il serait aisé de prouver qu'en

1. Il y a dans le *Petit-Carême* de Massillon (2e dimanche) une page qu'on n'écrirait certainement pas de nos jours, et que je veux citer, car elle répondra mieux que je ne saurais le faire à cette assertion de M. l'abbé Isoard: « Le sang, l'éducation, l'histoire des ancêtres, jette dans le cœur des grands et des princes des semences, et comme une tradition naturelle de vertu. Le peuple, livré en naissant à un naturel brut et inculte, ne trouve en lui, pour les devoirs sublimes de la foi, que la pesanteur et la bassesse d'une nature laissée à elle-même: les bienséances inséparables du sang, et qui sont comme la première école de la vertu, ne gênent pas ses passions; l'éducation fortifie le vice de sa naissance. *Les objets vils qui l'environnent lui abattent le cœur et les sentiments; il ne sent rien au-dessus de ce qu'il est; né dans les sens et dans la boue, il s'élève difficilement au-dessus de lui-même. Il y a dans les maximes de l'Évangile une noblesse et une élévation où les cœurs vils et rampants ne sauraient atteindre.* La religion, qui fait les grandes âmes, ne paraît faite que pour elles; et il faut être grand ou le devenir, pour être chrétien. » Pourtant, dira-t-on, il semble que les apôtres n'étaient pas gentilshommes. Massillon sent l'objection et il convient que « la grâce supplée à la nature, que les vases de boue, entre les mains de l'ouvrier souverain, deviennent bientôt des vases de gloire, etc. » Mais ces concessions obligées ne sauraient compenser la singulière violence de quelques-unes des expressions employées précédemment.

Digitized by Google

aucun temps on n'a eu plus de soin du pauvre, on n'a recherché avec plus de zèle les moyens de diminuer la misère ou matérielle ou morale. Quant au détachement des biens de ce monde, à l'amour de la pauvreté considéré comme une obligation chrétienne et un moyen de faire son salut, je vois bien qu'on en parlait beaucoup au temps de Bossuet, par exemple, mais je doute que dans la pratique on s'en soit beaucoup préoccupé. M. Isoard nous raconte « qu'un saint, de l'ordre des Carmes, saint Avertan, de Limoges, poussait des cris, prenait la fuite, lorsqu'il apercevait quelque argent, effrayé qu'il était par la pensée des crimes que l'argent fait commettre. » Dès le dix-septième siècle au moins, le clergé, convaincu sans doute qu'il ne pouvait faire de l'argent qu'un innocent usage, ne poussait guère de cris que quand on lui demandait de l'argent, et il en accordait à grand'peine aux nécessités de l'État, presque toujours, comme l'a raconté si bien M. Lanfrey, en stipulant de nouvelles mesures de rigueur contre les protestants[1]. Et lorsque l'Assemblée constituante débarrassa le clergé de ces richesses si redoutables, celui-ci parut en ressentir une reconnaissance très-médiocre. Au moins, de tous les crimes reprochés à la révolution française, il n'en est guère qu'il rappelle avec plus d'amertume que la vente des biens du clergé.

Il est une autre vertu chrétienne que l'on oublie souvent de notre temps, et que M. Isoard croit avoir été jadis plus commune : c'est l'humilité, l'esprit de pénitence, « *l'amour du mépris et de la douleur.* » En cela il a peut-être raison, et il est certain que les rudes expiations, les abaissements volontaires qu'on s'imposait jadis ne sont guère plus à l'usage de notre siècle. Mais peut-on être de son avis, quand il blâme notre temps d'avoir modifié l'inscription de l'*Hospice des enfants trouvés*, et d'avoir substitué le mot *assistés* au mot *trouvés?* Au point de vue chrétien, s'humilier est une obligation sans doute; mais ici il s'agit d'humilier les autres, et cette humiliation est une injustice. Pourquoi faire peser sur ces pauvres enfants le malheur déjà assez grand de leur abandon et de leur naissance, en les désignant par un vilain nom qui les assimile aux choses? *Res sacra miser:* c'est un païen qui a dit cela, mais je ne vois pas qu'il y ait lieu de le contredire. J'avoue aussi que M. Isoard, qui vante sans cesse *hier* aux dépens d'*aujourd'hui*, nous donne de l'humilité d'hier une idée assez singulière, quand il nous cite (p. 121) le texte de la *semonce* faite à MM. du parlement à l'occasion de la mort du cardinal de Gondi : « Nobles et dévotes personnes, priez Dieu pour l'âme de *l'illustrissime et révérendissime monseigneur Pierre, cardinal de Gondi, ci-devant*

1. L'*Église et les philosophes*, par Lanfrey (ch. I.).

Digitized by Google

évêque, et l'un des prélats commandeurs de l'ordre du Saint-Esprit, etc. » Et je me rappelle que les évêques de France, lesquels, si je ne me trompe, aux termes du concordat, n'ont droit qu'au titre de « *monsieur l'évêque*, » ont patiemment laissé se rétablir l'habitude de les appeler *monseigneur*, sans que leur humilité parût souffrir de ce changement.

J'avoue même que l'humilité est une vertu peut-être plus difficile au prêtre qu'à tout autre homme. Le confesseur doit être « *le juge des âmes et l'agent de la Grâce.* » Dans ce pouvoir même n'y a-t-il pas une tentation? Sans doute il ne le tient pas de lui-même. Mais voit-on que le ministre d'un souverain soit moins fier de son titre, parce que son pouvoir est une délégation d'une autorité supérieure? Voit-on que le poëte soit moins fier de son génie, parce qu'il le tient plus de la nature que de sa volonté, de ses efforts, en un mot de lui-même? Bossuet dit quelque part qu'il n'y a pas de tentation égale à celle du pouvoir. Si elle est si redoutable quand il s'agit d'une autorité purement matérielle, combien ne doit-elle pas s'augmenter encore quand il s'agit de l'autorité la plus enviable pour l'orgueil humain, la plus enivrante, celle que rêvent les plus grands génies, l'autorité qui s'exerce sur les âmes? Les prêtres ont cette autorité. Je ne doute pas qu'ils ne veuillent être humbles; je ne sais si cette humilité leur est possible, et parfois même le ton décisif qui est assez dans leurs habitudes, peut faire soupçonner qu'en général ils n'y ont guère réussi.

J'aurais encore bien des objections à faire à M. l'abbé Isoard, si je voulais citer tout ce qui, dans son ouvrage, heurte les idées de notre temps, tout ce qui me semble empreint d'une certaine exagération. Il y a, par exemple, sur la façon dont M. Isoard entend la justice (celle des tribunaux), des idées qui me semblent si étranges que je n'ose les combattre, craignant de ne pas les comprendre, et de prêter à l'honorable écrivain des opinions qui ne seraient pas les siennes. En général, je suis très-disposé à en croire sa sagacité et son expérience, quand il nous parle de la société des fidèles, avec laquelle ses devoirs de chaque jour le mettent en contact perpétuel; mais je crains que, quand il s'agit du train du monde, ses informations soient un peu moins sûres. Par exemple, à l'occasion des procès de presse, je lis ceci : « Chacun sait que, de nos jours, une condamnation pour délit de presse peut être le point de départ d'une grande renommée, d'une grande influence et d'une grande fortune. » Je cherche quel est le fortuné mortel qui a recueilli de nos jours ce triple avantage, et j'avoue que je ne le trouve point. Je n'ai pas appris que MM. Vacherot, Pelletan, Prévost-Paradol et d'autres soient devenus million-

Digitized by Google

naires, et je ne vois pas que leur influence se soit beaucoup accrue par les difficultés que des écrivains suspects rencontrent parfois à se faire imprimer.

Je dois ajouter en terminant que dans le livre de M. l'abbé Isoard, à côté des opinions plus ou moins contestables que j'ai signalées, il se trouve des sentiments fort libéraux. Je ne serais même pas étonné que sa franchise lui valût des critiques assez vives de la part de gens placés en apparence assez près de lui, et qu'auprès d'eux il rencontrât moins d'estime qu'ici pour son livre, moins d'égards pour ses opinions. Sans doute, l'honneur de déplaire à certains critiques est loin de rapporter les avantages énormes que M. l'abbé Isoard attribue aux procès de presse; mais enfin c'est quelque chose, et, le cas échéant, on pourrait l'en féliciter.

EUGÈNE DESPOIS.

Digitized by Google

REVUE DES THÉATRES

A l'heure où j'écris ces lignes, la pièce nouvelle de M. Émile Augier n'a encore été représentée que trois fois, et beaucoup de gens, dans Paris, même parmi ceux qui fréquentent les théâtres, en ont à peine entendu parler. La profonde sensation que cet ouvrage est destiné à produire commence à se répandre dans les classes supérieures de la société; d'ici à huit jours, elle aura pénétré fort avant dans la masse du public; on ne verra plus que des gens passionnés pour ou contre la pièce à la mode. Les hommes impartiaux, s'il s'en trouve, ne seront pas écoutés. Les malveillants ne diront pas que les trompettes du charlatanisme ont retenti et ont crié : Voilà qui est beau ! *dès avant que les chandelles fussent allumées.* Au contraire, le théâtre, de connivence avec l'auteur, s'est appliqué à éviter jusqu'au bruit usité de l'annonce. Les formalités réputées indispensables à la production de tout ce qui a besoin de publicité n'ont pas même été remplies. C'est, pour ainsi dire, par de simples billets de faire part qu'on a appris la naissance d'un nouvel enfant dans la maison de Molière. Jusque dans le nom qu'on lui a donné, il semble qu'on ait craint de trop attirer l'attention sur le nouveau-né. *Le Fils de Giboyer !* disait-on; qu'est-ce que cela? Il fallait se rappeler que, dans les *Effrontés*, il existait un certain Giboyer qui n'était pas même le principal personnage de la pièce. On s'était dit d'abord, à l'oreille, parmi les gens du métier, qu'après les *Effrontés* M. Émile Augier voulait prendre à partie les *Hypocrites*. Ce titre eût été meilleur et plus explicite. L'auteur apparemment l'a trouvé trop hardi. Si les hardiesses ne sont pas sur l'affiche, en revanche on les trouve sur la scène. Il n'y a pas eu de déclaration de guerre; mais la guerre n'en est pas moins terrible : aux sacristies du beau monde, aux congréganistes en falbalas, aux petits jeunes gens qui font de la piété un moyen de parvenir, au parti qui, sous le prétexte de restaurer la foi chancelante dans les âmes, voudrait restaurer le trône de la légitimité, à ces bonnes dupes de la bourgeoisie qui donnent dans la fusion et qui, par crainte des révolutions, voudraient mettre leurs écus sous la protection d'une loi du

Digitized by Google

sacrilége, à ces députés qui viennent à la tribune prononcer des discours écrits par d'autres. Il n'en fallait pas tant pour faire de cette pièce un événement considérable.

Que l'auteur ait eu assez de franchise et de courage pour attaquer des coteries puissantes et qui ont le bras fort long, qu'il ait osé dire ce que tout le monde pensait sur certaines choses qui sautaient aux yeux, je ne m'en étonne pas; mais ce qui est plus difficile à concevoir, c'est que son ouvrage ait pu arriver jusqu'à la lumière de la rampe. En écoutant ces saillies aristophanesques, on se tâte et on se demande si ce n'est pas un rêve, et si nous sommes bien à Paris en 1862. Qu'est-il donc arrivé depuis la semaine dernière? Les théâtres auraient-ils tout à coup carte blanche, sans qu'on sache pourquoi, ni comment? D'où leur vient cette liberté soudaine et imprévue? Qu'est devenue cette rigide censure qui chicane sur le moindre mot, qui, rencontrant dans le texte d'une comédie complétement inoffensive la qualification d'*agneau pascal* donnée à une jeune fille, supprime impitoyablement le mot *pascal*, de peur d'effaroucher ces dévotes mondaines que la pièce nouvelle traduit à la barre du théâtre? Ah! si elle a plié bagage, cette redoutable et occulte puissance de la censure, si elle a jeté aux orties son éteignoir et ses ciseaux, on ne la regrettera pas. Elle peut mourir avec la douce certitude de ne pas être pleurée. Hier encore, toute pièce nouvelle contenait, en manière de passe-port, comme un accessoire nécessaire, son petit mot de confessionnal, sa petite profession de foi orthodoxe; et aujourd'hui, il se trouve qu'on peut se railler des capucinades! Que le vrai Dieu en soit loué! La foudre sera donc dispensée à l'avenir de dorer les crucifix, pour faire triompher l'innocence injustement soupçonnée? Les ingénues de quinze ans ne seront plus obligées de convertir les vieux athées endurcis? Ceux qui ont fait toutes ces concessions à une mode que la pièce de M. Augier pulvérise sous la massue du ridicule, peuvent désormais se regarder sans rire. Maintenant c'est le public qui rit de tout cela. Mais, quelle que soit la cause inconnue du bonheur de M. Émile Augier, de quelque part que lui soit venu ce beau privilége de pouvoir parler librement, ne fût-ce que pour un jour, auteurs dramatiques, artistes et spectateurs, tout le monde doit s'en réjouir. Dépêchez-vous d'aller voir le *Fils de Giboyer*. On ne sait pas ce qui peut arriver demain. Déjà le cri de l'anathème a retenti jusque dans les colonnes réservées d'ordinaire à la politique. Le *moyen age actuel* va s'émouvoir. L'abomination de la désolation est dans l'air. Non-seulement on ne croyait pas que le théâtre pût se permettre la moindre plaisanterie, mais on le tenait pour enrégimenté, et le voilà qui tombe à l'improviste sur les quartiers de la confrérie, quand

Digitized by Google

l'immixtion du spirituel dans les plus petites choses du temporel se rencontrait partout! C'est vraiment là une fâcheuse affaire pour les sacristies de salon, et un événement pour le public. Nous autres spectateurs désintéressés de cet épisode curieux dans l'histoire des arts libéraux, sans nous arrêter davantage à l'étrangeté du fait, nous le saluons de la voix et du geste, et nous disons : « Laissez passer la justice du théâtre! »

Au début de la pièce et dans tout le premier acte, on ne voit se déployer que la partie satirique du sujet. Le vieux marquis d'Auberive, à peine rétabli d'une grave attaque de goutte, reçoit la visite d'une élégante baronne qui vient s'informer de sa santé. La baronne, un peu étonnée de trouver le marquis sur pieds, lui amenait dans sa voiture un ecclésiastique que le convalescent renvoie, en disant qu'il n'est pas en disposition de mourir aujourd'hui. Cela fait, on parle des petites cabales du parti et de la campagne parlementaire qui se prépare. Le vieux marquis et la belle baronne sont les agents les plus actifs d'une coterie politico-religieuse qu'on pourrait appeler celle des sauveurs de la société : *Saviour of the nations, not yet saved*, comme disait lord Byron. Outre les grands seigneurs et les pieuses dames, il y a parmi les recrues un bourgeois très-riche, M. Maréchal, homme borné dont on se moque, mais qui, ayant un siége à la chambre élective, a été choisi par le comité secret du parti pour prononcer un discours qu'on lui remettra tout fait. En même temps que les affaires publiques, on mène de front toutes sortes de petites affaires. Le marquis, veuf, sans enfants et trop sage pour vouloir se remarier, fait venir de la province un jeune cousin, le petit comte d'Outreville, qu'il se propose d'adopter en le mariant à la fille de M. Maréchal. Il demande à la baronne sa protection et ses bonnes grâces pour ce jeune cousin, qui sera probablement un gentilhomme chasseur peu formé aux belles manières. Le cousin débarque sur ces entrefaites. A la grande surprise du marquis, on introduit, au lieu du jeune sauvage qu'il attendait, une espèce de sacristain confit en dévotion, qui ose à peine lever les yeux sur une femme. Cependant le petit Tartufe trouve la baronne fort à son goût, et la baronne mettrait volontiers de côté sa grande vertu pour dégourdir le néophyte. La présentation du jeune provincial, ses réponses de séminariste sous lesquelles percent visiblement l'ambition et la cupidité, sa docilité à se soumettre aux intentions de son protecteur, la virginité de corps et d'âme dont il se vante, les regards de concupiscence qu'il jette à la baronne, tout cela compose une scène si nouvelle pour le temps présent et d'un ragoût si piquant que le public y a mordu à belles dents.

Après la précieuse baronne et le doucereux gentilhomme de pro-

Digitized by Google

vince, arrive chez le marquis une figure bien différente : celui-ci est une espèce d'homme de lettres, de Figaro triste et râpé, aux regards sombres, aux manières brusques, à la barbe inculte et grisonnante; c'est maître Giboyer, que le patricien fait venir de Lyon pour être secrétaire-rédacteur de la coterie politique. Giboyer n'a rien de secret pour le marquis, parce que le marquis connaît en partie son existence baroque, sa conscience élastique et ses talents toujours au service du plus offrant. Hier, quand il a reçu la lettre qui l'appelait à Paris, il était à la fois conducteur des pompes funèbres de la ville de Lyon et contrôleur au théâtre des Célestins. Il a fait bien d'autres métiers, en bien d'autres pays; mais il lui sera beaucoup pardonné, parce qu'il a élevé honnêtement un fils naturel, qu'il adore. Comme il le dit lui-même, avec un mélange singulier de cynisme et de sentiment, il lui a plu de se faire fumier et de nourrir un lis. Cet enfant a vingt ans aujourd'hui. Son éducation est excellente; pour son bien, son avancement, sa fortune, Giboyer est capable de tout. Ce que demande le marquis est aisé à faire. Il ne s'agit que d'écrire des articles de journaux que d'autres signeront, des discours de tribune qui seront prononcés par d'autres, d'être enfin à lui seul le bureau d'esprit public de la coterie. Giboyer veut avoir douze mille francs d'appointements fixes, et on les lui accorde. Il continuera à manger du pain sec, et son fils sera indépendant et considéré.

Au second acte, l'auteur nous introduit chez M. Maréchal. Dans un coin du salon, mademoiselle Fernande travaille assidûment à sa tapisserie. Bien loin d'elle, sa belle-mère, madame Maréchal, écoute la lecture que lui fait le jeune secrétaire Maximilien Gérard, qui n'est autre que le fils de Giboyer. La bonne dame veut absolument que ce jeune homme ait besoin d'un cœur tendre, compatissant et maternel pour comprendre son cœur. Maximilien n'entend point de cette oreille-là. Cependant Fernande, persuadée que ce petit secrétaire, comme tous ses prédécesseurs, va se prêter par ambition aux fantaisies platoniques de la bonne dame, fait sentir à M. Gérard qu'elle le méprise de tout son cœur. En travaillant, elle laisse tomber un peloton de laine que Gérard s'apprête à chercher; aussitôt, Fernande s'écrie : « Ne le cherchez pas, je l'ai retrouvé, » tant elle craint d'avoir un simple remerciement à faire à ce petit misérable. Pendant ce temps-là, Gérard retrouve le peloton de laine et le met dans sa poche, afin de s'en servir pour exiger l'explication de ces étranges procédés. Cette explication n'est pas facile à obtenir. Quand l'occasion se présente de parler seul à seule à Fernande, Gérard ne reçoit de la jeune fille que de nouveaux témoignages de mépris. La vérité se fait jour enfin; Gérard devine ce qu'on pense de lui; trop fier pour daigner

Digitized by Google

se défendre, il se borne à répondre sèchement qu'il ne restera pas dans une famille où quelqu'un a pu le soupçonner d'une bassesse ; puis il donne sa démission, et prie M. Maréchal de chercher un autre secrétaire. Fernande s'aperçoit qu'elle a commis une horrible injustice quand il n'est plus en son pouvoir de la réparer; de là cette honte et ces regrets, qui, dans le cœur d'une fille honnête et bonne, préparent doucement l'éclosion d'un sentiment plus tendre. Pour ne pas aller trop vite, l'auteur place habilement cette explication à la suite d'une scène où Fernande vient de consentir à donner sa main au gentilhomme sacristain présenté par le marquis. Cette situation une fois posée, on revient à la satire et aux actualités, pour laisser aux sentiments de Fernande le temps de pousser et de mûrir.

M. Maréchal a reçu son discours tout fait. Il l'a donné à copier au jeune secrétaire ; il l'apprend par cœur et en récite des passages à haute voix, en prenant des poses de tribune. Il se croit déjà un personnage important : « Quelles sont les véritables qualités de l'orateur, dit-il? la prononciation, le geste, le son de voix; le reste s'acquiert. » Et en parlant ainsi, il frappe de la main sur le manuscrit de Giboyer. Ces belles phrases sur la nécessité de raffermir les bases de la société chancelante, il les croit presque de lui; il se persuade qu'en se donnant la peine d'y songer il les aurait trouvées. Son orgueil et sa sottise se gonflent d'heure en heure, à mesure qu'il se grise avec les périodes de Giboyer. Le jeune secrétaire, qui a consenti à demeurer encore une huitaine de jours dans la maison, achève de copier la fin du discours ; il subit de son côté l'influence de cette éloquence redondante, bien qu'il se sente heurté par des sophismes auxquels il serait embarrassé de répondre.

Tandis que M. Gérard travaille avec zèle dans la bibliothèque, où nous nous trouvons au début du troisième acte, on vient le déranger à tout moment. C'est d'abord madame Maréchal qui cherche vainement à lui faire retirer sa démission. C'est Fernande qui voudrait bien réparer sa faute et qui en est empêchée par la présence de son fiancé. Gérard impatienté plie bagage et s'en va écrire ailleurs; mais le dévot épouseur a remarqué des mots échangés entre sa prétendue et le secrétaire; il soupçonne quelque amour secret, et se propose d'en parler au vieux marquis. Cette jeune fille lui plaît médiocrement; il ne l'épouse que par ambition, et s'il pouvait écouter son cœur, c'est à la baronne qu'il adresserait ses hommages. Justement elle arrive, cette vertueuse beauté. Le hasard fournit au comte d'Outreville l'occasion précieuse d'un tête-à-tête. Dans une scène filée et de haut comique, la pieuse coquette et le galant sacristain font l'amour dans leur style, sans presque parler d'autre chose que de

Digitized by Google

religion et de devoirs. Tartufe tâtait l'étoffe moelleuse de la robe d'Elmire. Ici le jeune homme ose à peine regarder le riche bracelet que porte la dame; c'est elle qui le lui met sous le nez, l'ôte de son bras, le lui donne à manier, et feint de ne pouvoir le remettre toute seule, pour amener de légers attouchements, le tout avec des yeux baissés, des airs de bouche en cœur et des mots où l'équivoque se glisse imperceptiblement sous le ton de la pudeur. Le détail le plus joli de cette scène, celui qui fait le bonheur du parterre gaulois, est un petit récit où la baronne donne à entendre que le défunt baron n'a jamais été pour elle qu'un père, et qu'elle est sortie immaculée des épreuves du mariage. Par malheur, la dame apprend que son galant se marie, et avec la charité qui la distingue, elle se promet bien d'empêcher ce mariage-là en calomniant la jeune fille.

Quand les dévots ont assez roucoulé, le jeune secrétaire reprend possession de sa bibliothèque. Cette fois, c'est Giboyer qui vient l'interrompre. Gérard ne connaît pas le secret de sa naissance. Il sait que sa mère est morte en lui donnant le jour et qu'elle n'était point mariée. Le nom de Gérard était celui de cette pauvre fille. Giboyer s'estime heureux de n'avoir pas donné à son enfant un nom peu honorable; mais Gérard n'ignore pas qu'il doit tout au dévouement et aux sacrifices de son viel ami. Giboyer triomphant vient annoncer à Gérard le changement survenu dans leur position; la fortune leur sourit enfin. Ils sont à la tête d'un revenu de douze mille francs. Gérard veut connaître la source de cette fortune. Les réponses de son ami ne le satisfont pas; une discussion s'engage, on parle politique. Les opinions hardies de Giboyer froissent les sentiments du jeune homme. Tout en se querellant, Gérard lance à son adversaire une phrase empruntée à l'éloquence de M. Maréchal. Giboyer comprend ainsi quel est le député qui doit prononcer son discours : « Mais cet argument-là est de moi ! » dit-il à Gérard. L'auteur de ce beau discours n'a pas de peine à se réfuter lui-même. La réfutation n'a pas de succès; l'honnête Gérard trouve fort mauvais qu'on plaide le pour et le contre, qu'on vende sa plume et qu'on serve tous les partis. Des mots durs lui échappent. Giboyer tombe écrasé sous le poids du mépris de son enfant. C'est alors que dans son désespoir, oubliant sa résolution de garder le secret de sa paternité, il se plaint de son abaissement, de son malheur, avec une amertume et une sensibilité qui étonnent Gérard. Il passe rapidement en revue sa longue carrière de luttes et d'efforts; il se rappelle les sacrifices qu'il a faits pour soutenir son vieux père, et puis il se tourne vers Gérard; mais le reproche expire sur ses lèvres. Gérard, qui a tout deviné, achève sa pensée en tombant à genoux. Giboyer le relève et le saisit dans ses bras, au

Digitized by Google

grand plaisir du public, que cette scène a profondément remué.

Le quatrième acte se passe chez la baronne. Cette vertueuse femme reçoit quelques gens bien pensants. Ses soirées sont politico-esthétiques. On y parle de l'église de la Madeleine comme d'un théâtre, de la messe comme d'un opéra, et des toilettes comme de celles d'un salon. « Le curé doit être content, dit madame Maréchal; on a refusé du monde. »

La cabale politique vient de prendre une mesure toute nouvelle. On avait d'abord pensé que le discours approuvé par le comité produirait un bon effet dans la bouche d'un bourgeois rallié au parti clérical; mais on a trouvé un protestant non moins rallié, qui veut bien prononcer ce discours; et cette combinaison paraît préférable. Il est fortement question de destituer Maréchal de sa haute position d'orateur. Pendant que cette petite conspiration s'organise, la baronne verse dans l'oreille de madame Maréchal un peu de son fiel de dévote. Elle fait entendre doucement à la bonne dame que le secrétaire s'est moqué d'elle, et qu'il ose lever les yeux sur Fernande. Madame Maréchal, furieuse et humiliée, a soif de vengeance. Sous le prétexte de se faire servir par Maximilien, elle lui parle comme à un laquais. Mais Fernande se jette à la traverse; elle interrompt sa belle-mère, et présente une tasse de thé à Gérard, en réclamant avec une bonne grâce charmante l'honneur de le servir. La baronne ne manque pas d'en faire un scandale, et c'est ainsi qu'en voulant nuire à Fernande aussi bien qu'à Gérard, elle travaille à leur rapprochement.

Cependant la foudre éclate sur la tête du pauvre Maréchal. C'est son ami, le marquis d'Auberive, qui lui porte le coup fatal, en lui annonçant qu'on lui retire le discours pour le donner à un autre député, dont on fait l'orateur du parti. Après le premier moment d'affaissement et de prostration, l'orgueil du bourgeois se redresse. N'est-il pas bien dupe de s'attacher à un parti qui le traite comme un subalterne? Qu'avait-il besoin de se jeter dans cette coterie! lui qui est riche, considéré, élu par ses concitoyens? Il s'est trompé; il a fait fausse route : il est démocrate. Giboyer qui voit sa peine, arrive à son secours, et lui propose un discours plus beau que l'autre, dans lequel il réfutera victorieusement tous les arguments dont il était si enchanté le matin. Le marché est conclu. Giboyer passera la nuit à écrire. Demain M. Maréchal sera un des plus brillants orateurs du parti démocratique. A l'acte suivant, la conversion est opérée. Maréchal proclame hautement son origine roturière. Il avait pour ancêtre un maréchal ferrant. Il appartient au peuple, il en est fier, et ne connaît qu'une aristocratie... celle de l'argent. Giboyer n'est pas là pour

Digitized by Google

lui souffler à l'oreille : « celle du mérite. » Mais il ne tarde pas à paraître. Le rusé compère vient enlever Maximilien, pour l'emmener en Amérique. Une affaire superbe les oblige à partir tous deux. Maréchal, épouvanté, se voit non-seulement privé de ce secrétaire, dont les services lui sont indispensables dans ce moment de crise, mais privé de ce collaborateur précieux en l'absence duquel il ne serait plus qu'un corps sans âme. Il fera les plus grands sacrifices pour retenir près de lui son cher Gérard, son bon ami Giboyer. On devine aisément quelles conditions Giboyer lui impose. Gérard aime Fernande; il faut la lui donner. Il suffit d'émettre cette idée pour faire connaître le dénoûment de la comédie. On y arrive, non sans débats, non sans une vive opposition de madame Maréchal; mais enfin le mariage se fait, et grâce à cet arrangement, M. Maréchal conservera son secrétaire et son beau talent d'orateur.

Cette pièce, admirablement jouée par les artistes de la Comédie-Française, est destinée à un succès immense. Le public l'écoute avec une jubilation, avec des transports de plaisir qui ont une signification des plus claires. Il encourage par ses applaudissements la critique vigoureuse d'un certain genre d'hypocrisie à la mode qui avait pénétré profondément dans nos mœurs et qu'on y pouvait croire inexpugnable. En cela, cette œuvre courageuse ne sera pas inutile. Elle bat en brèche des ridicules dont on n'osait pas rire, tant ils avaient usurpé d'autorité. Le masque est arraché. Il faudra maintenant changer de ton, de langage et d'allure; et qu'on ne s'imagine pas qu'un tel succès se puisse contester un seul instant. A la seconde représentation quelques mécontents ont voulu faire entendre des murmures : le public les a étouffés avec une énergie que je ne saurais mieux comparer qu'à la colère d'un dogue affamé auque on tenterait d'arracher l'os qu'il dévore : « Les malheureux ! disait-on, est-ce qu'ils pourraient réussir à nous priver d'un si grand plaisir ! » — Il n'est plus temps de l'essayer. Mais quelle singulière époque que la nôtre ! Hier, pas une seule scène, pas un seul mot de cet ouvrage n'était chose possible; pas un seul de ces personnages ne pouvait se montrer; entreprendre de faire une telle comédie, de la présenter à un théâtre quelconque et de prier des artistes de la jouer, semblait une idée folle, une témérité. Aujourd'hui, c'est la chose la plus permise et la plus naturelle du monde. La pièce a été écrite, répétée, exécutée. C'est à ne pas le croire. Mais il faut dire comme Orgon : « Je l'ai vu, dis-je, vu, ce qu'on appelle vu, de mes propres yeux vu ! »

J'ai dit aussi que le jeu de tous les artistes était admirable, et c'est un mot que je ne puis retirer. Je voudrais pourtant ajouter quelque

Digitized by Google

chose en faveur de M. Got. L'originalité du personnage de Giboyer, l'heureux contraste des sentiments élevés et des instincts vulgaires que le poëte a su réunir en lui, sans blesser la vraisemblance, ne suffisent pas pour expliquer la vive impression que produisent les moindres mots de ce rôle. L'individualité de M. Got a beaucoup ajouté au travail de l'auteur. M. Augier lui-même doit reconnaître que l'artiste a contribué puissamment à la création de ce type remarquable. M. Provost a imprimé fortement dans le personnage de Maréchal ce cachet de vérité qui fait dire au spectateur : J'ai vu cet homme-là quelque part. Nous connaissions tous ce bourgeois vaniteux et pourtant bon diable au fond; ce père de famille entiché de sa fortune, important, bouffi, mais tendre pour sa fille. Quant au rôle du gentilhomme sacristain, la Comédie-Française a eu la main heureuse en le donnant à un jeune homme parfaitement inconnu, qu'on soupçonnerait d'avoir sauté par-dessus le mur d'un séminaire pour se lancer dans la carrière du théâtre. M. Laroche a trop bien représenté cette figure amusante de cafard pour n'être pas capable de jouer bien d'autres rôles.

S'il se fait un grand bruit à la Comédie-Française, le vacarme n'est pas moindre au théâtre Italien. Mademoiselle Patti semble nous vouloir rendre les beaux jours où brillait l'astre de Sontag ou celui de la Malibran. Mais n'allons pas plus vite que les violons. L'agitation causée dans le monde *dilettante* par l'apparition d'une cantatrice toute jeune et déjà divinisée, ne doit pas absorber notre attention au point de nous faire oublier un des plus beaux ouvrages de Mozart. Puisque l'artiste, si bien doué qu'il soit, ne jouit pas des facultés d'improvisation du rossignol, qui ne chante que sa propre musique, le maestro doit passer avant les interprètes de sa pensée. L'opéra de *Cosi fan tutte*, qu'on vient de remettre à la scène, n'avait pas été entendu à Paris depuis quarante ans. Ce fut dans l'hiver de 1790, deux ans avant sa mort, que Mozart composa ce délicieux ouvrage. Les frivoles Viennois le trouvèrent trop savant pour eux, trop difficile à comprendre, trop riche d'harmonie. « Ce Mozart, disaient-ils, nous fatigue la tête; avec lui, on n'a pas le temps de respirer ni de dire un mot à sa voisine. Il faut toujours écouter. Nous venons au théâtre pour nous distraire et non pour admirer. Au diable les idées sublimes! Nous préférons la musique légère de Martini et de Galuppi, et par-dessus tout les arlequinades. » Ils en avaient dit autant du *Don Juan*. Mais deux ans plus tard, quand le génie le plus aimable que l'Allemagne ait produit se fut endormi pour toujours, ils revinrent sur tous leurs jugements. Ils se prirent de passion pour tous ces ouvrages qu'ils avaient accueillis froidement. Partout, en Allemagne, on de-

Digitized by Google

mandait du Mozart, et l'on ne se plaignait plus que la mariée fût trop belle.

Mozart ne pouvait pas espérer de trouver tous les jours des poëmes comme *Don Juan* ou les *Noces de Figaro*. En 1790, il s'adressa naturellement à Lorenzo da Ponte, auteur de ces deux excellents libretti. Cette fois da Ponte, au lieu de chercher fortune dans le théâtre de Beaumarchais ou celui de Molière, imagina une comédie de son cru, — ou du moins, s'il en a emprunté le sujet, je ne saurais dire de quelle source obscure il l'a tiré. Quoi qu'il en soit, le libretto de *Cosi fan tutte*, qu'on a traité avec le dernier mépris, ne mérite pas, à mon sens, tant de rigueur. C'est, à la vérité, une comédie absurde; mais ce n'est point un mauvais poëme à mettre en musique, et Mozart n'en demandait pas davantage. Si le titre, que je traduirais volontiers par ces mots : *Comme elles font toutes*, est injurieux pour les femmes, il ne faut y voir qu'une plaisanterie paradoxale. Le sujet repose sur une gageure. L'exposition en est rapide, claire et d'un bon comique; elle met, dès les premiers mots, tous les personnages dans la situation voulue.

Deux jeunes militaires, Fernand et Guillaume, amoureux de deux jeunes filles, Fleur-de-Lis et Dorabelle, chantent ensemble les charmes et les vertus de leurs maîtresses. Dorabelle ne saurait tromper personne; Fleur-de-Lis est un modèle de fidélité. Un vieux philosophe sceptique, don Alfonso, mêle aux louanges des deux amants une note ironique : « Vos belles, leur dit-il, ne sont ni plus fidèles ni plus parfaites que les autres jeunes filles. Ne sont-elles pas de chair et d'os? ne portent-elles pas la robe? Je ne dis pas qu'elles ne vous aiment point, mais si vous aviez l'imprudence de les mettre à l'épreuve, il faudrait voir ce que deviendraient cet amour et cette fidélité tant vantés. » Les deux jeunes gens s'indignent et protestent. On s'échauffe de part et d'autre, et puis on fait un pari de cent sequins d'or. C'est ainsi que l'action s'engage en peu de mots, par un simple trio. Les amoureux, pleins d'assurance et beaux joueurs, se mettent entièrement à la disposition du vieux don Alfonso, qui leur ordonne de feindre un départ. On apprend aux jeunes filles que la garnison est changée. On s'embrasse, on se fait mille serments de fidélité, on pleure et on se sépare.

L'épreuve commence aussitôt. Un intervalle de quelques heures ne suffit pas précisément aux jeunes filles pour *digérer leur disgrâce*; mais il ne s'en faut guère. Quand les belles affligées ont bien soupiré, bien pleuré, l'ennui vient. On ne saurait pleurer toujours. La camériste Despina, qu'en français on appellerait Spinette, est du complot; elle annonce à ces demoiselles la visite de deux grands seigneurs

Digitized by Google

étrangers, qui passent par hasard dans le pays. Ces inconnus, Persans, Moldaves ou Valaques, vêtus de longues robes, portant ceintures, bonnets orientaux, barbes et moustaches énormes, ne sont autres que Fernand et Guillaume. On les accueille d'abord fort mal; mais à la prière de don Alfonso, on consent à les voir par pure curiosité. Ils font la cour à la mode de leur pays. On commence par se moquer d'eux, et puis on les écoute.

Jusque-là il n'y a pas encore sujet de crier à l'absurde. Les conventions du théâtre permettent de supposer que les amants sont trop bien déguisés pour être reconnus. Nous sommes accoutumés à en voir bien d'autres. Bartholo, le plus défiant des hommes, ne reconnaît pas, dans le petit musicien qui vient faire chanter Rosine, le comte Almaviva, qui s'est présenté devant lui, il n'y a qu'un moment, sous l'habit d'un soldat. Si la comédie de da Ponte embrassait un espace d'un an, on ne se scandaliserait pas autant de la gageure. L'intrigue de la pièce, avec ses développements, se retrouverait en substance dans cette jolie fable où La Fontaine a si bien indiqué, par des degrés et des nuances d'une finesse extrême, la différence qui existe entre la veuve d'une année et la veuve d'une journée.

L'une fait fuir les gens et l'autre a mille attraits.

L'école romantique aurait pu arranger l'affaire au moyen d'un entr'acte de plusieurs mois; mais comment supposer que des amoureux soient assez fous pour soumettre leurs maîtresses à une si longue épreuve par pure bravade? De quelque part qu'on se tourne, au point où nous en sommes, on ne saurait plus avancer sans fouler aux pieds le sens commun. Au moins si don Alfonso s'était contenté de parier avec les jeunes gens que leurs maîtresses inconsolables s'ennuieront de la solitude dès le lendemain de la séparation! passe encore; mais vouloir mener en vingt-quatre heures ces deux jeunes filles jusqu'à un mariage en bonne forme avec deux masques orientaux, c'est se moquer du spectateur. Nous ne pouvons plus prendre le reste de l'intrigue que pour une bouffonnerie.

Nos deux Valaques vont un peu bien vite en besogne. Ils offrent aux jeunes filles leurs noms, leurs cœurs, leurs fortunes. Repoussés avec perte, ils font semblant de s'empoisonner. Les voilà se débattant dans les convulsions de l'agonie. On appelle un médecin, car il serait par trop cruel de les laisser mourir. Le savant docteur qui se présente est la rusée Spinette en robe noire et en chapeau pointu. Le magnétisme, en 1790, faisait du bruit en Allemagne. Mesmer y jouissait d'une immense réputation. Spinette est de l'école de Mesmer.

Digitized by Google

Elle magnétise les moribonds, et les remet sur pied en un tour de main, assistée des deux jeunes filles qui consentent, par bonté d'âme, à donner aux infortunés Valaques quelques paroles d'encouragement. Les malades, rendus à la vie et même à l'espérance, offrent à leurs belles une collation splendide. L'orchestre fait entendre une musique enivrante. Le vin de Chypre emplit les verres. On mange des fruits et des confitures. Au milieu de ces plaisirs, l'amour va grand train. Le vieux philosophe rit dans sa barbe, voyant qu'il va gagner sa *scommessa*. Les deux Valaques, à genoux devant leurs divinités, insistent pour qu'on se marie séance tenante, et Spinette, déguisée en tabellion de village, prend déjà la plume et l'écritoire, lorsqu'un roulement de tambour se fait entendre. C'est le régiment qui revient. Fleur-de-Lis et Dorabelle, un peu confuses, se souviennent alors qu'elles avaient deux amoureux sous les drapeaux; mais qu'importe leur infidélité, puisque les amants perdus se retrouvent sous les moustaches des Moldo-Valaques? On se réconcilie bien vite, et l'on chante en sextuor : « *Felice l'uom che ogni cosa prende*... Heureux celui qui prend du bon côté tous les accidents de la vie, etc. »

Tout absurde qu'est ce poëme, il faut reconnaître que les situations comiques y abondent, et que le ton de chaque personnage y peut varier d'une scène à l'autre. On conçoit aisément qu'il ait plu à Mozart; pour cette raison, nous lui devons quelque respect. La musique, d'ailleurs, porte d'un bout à l'autre le cachet de l'auteur de *don Juan*. Depuis le trio de l'exposition jusqu'au sextuor final, l'oreille et l'imagination toujours charmées n'ont pas un moment de désœuvrement ou d'ennui. Les Viennois disaient vrai : « Ce maître-là ne vous laisse le temps ni de respirer, ni de chuchoter avec votre voisine. » Lequel, de tant de morceaux, désigner comme le plus beau? Je ne le sais. Il y en a pour tous les goûts, depuis le bouffe jusqu'à la passion, depuis la simple cantilène jusqu'à la science la plus profonde. Parmi ces fleurs de génie, le public d'élite, que le seul nom de Mozart attire toujours, choisit quelques morceaux qu'il redemande avec ardeur, non parce qu'il les estime au-dessus des autres, mais parce qu'ils sont mieux chantés. Sans tenir compte de cette légitime prédilection, je citerais volontiers comme une des plus rares et des plus parfaites créations de la musique dramatique le quintette final du premier acte, où les deux jeunes filles disent adieu en pleurant à leurs amoureux, tandis que don Alfonso ricane dans son coin. Le maestro n'oublie pas que dans ce faux malheur il y a là deux jeunes cœurs de bonne foi et sincèrement chagrinés de la séparation. Les pauvres filles, dont on se joue, pleurent tout de bon. Au second acte, quand les prétendus Valaques, introduits par la soubrette et recommandés

Digitized by Google

par don Alfonso, qui fait semblant de les reconnaître pour d'anciens amis, se voient d'abord rabroués, méprisés de leurs belles, tous les personnages ont encore des sentiments divers : les uns supplient, les autres se fâchent, d'autres encore sourient malignement en *aparté*. Comment le musicien trouve-t-il le moyen d'exprimer dans un sextuor tant de nuances opposées, tout en suivant son thème musical? C'est ce qu'il faut entendre pour apprécier le charme de la difficulté vaincue. Ce sont là de ces problèmes que Mozart recherche, et dont il se tire avec une aisance qui confond et ravit l'imagination.

Les Valaques de contrebande, enchantés d'être mal reçus, rient au nez de don Alfonso, et celui-ci rit de la naïveté de ses jeunes amis. Ce trio de rieurs, toujours redemandé par le public, procure à toute la salle un accès d'hilarité; mais aussitôt après l'amoureux Fernand, resté seul sur la scène, pressé de mettre fin à cette épreuve ridicule, se réjouit en pensant qu'il pourra bientôt désabuser sa maîtresse : « Un mot d'amour, s'écrie-t-il, un mot d'amour de celles que nous aimons va donc enfin nous réchauffer le cœur ! »

Un aura amorosa
Del nostro tesoro,
Un dolce ristoro
Al' cor porgerà!

Mozart n'a garde de passer légèrement sur ce soupir amoureux. Avec quel plaisir il s'y arrête, pour y répandre, dans une mélodie délicieuse, les larmes de tendresse et de douce mélancolie dont son âme contient une source intarissable. M. Naudin chante à merveille cet air de ténor, sauf la dernière mesure où il introduit une terminaison à la mode qui jure singulièrement avec le style du morceau.

Pourquoi faut-il aussi que nous ayons à reprocher aux interprètes d'une des plus gracieuses productions de l'art musical certaines négligences et certains actes de barbarie qu'on a peine à s'expliquer? Je ne parle pas de ce qui concerne le poëme : que les artistes, au lieu d'en dissimuler les défauts, laissent tout aller au hasard et n'essayent pas même de jouer un peu la comédie, il faut bien le leur permettre. Accordons-leur même la permission de supprimer trois ou quatre morceaux de musique ; quelques perles de moins ne font pas un vide sensible dans un écrin si riche. Mais je ne puis leur passer d'avoir estropié, coupé en deux un des plus jolis morceaux de la partition, pour n'en servir au public que la moitié. Lorsque Fleur-de-Lis et Dorabelle, se félicitant réciproquement du mérite de leurs amoureux,

Digitized by Google

font le serment de les aimer toujours, elles chantent un duo connu de tous les amateurs de musique :

Se questo mio core,
Mai cangia desio!...

« Si jamais mon cœur change de sentiment ! etc. » Dorabelle soutient un *mi*, tandis que Fleur-de-Lis développe la mélodie sur les paroles ci-dessus, et puis elles changent de rôle ; Fleur-de-Lis soutient à son tour un *la*, pendant que sa compagne répète le motif dans un ton nouveau. Soit que madame Alboni n'ait point jugé ce morceau digne d'elle, soit qu'elle ait reculé devant la difficulté, la première moitié de ce charmant duo a été supprimée ; et pourtant la note la plus élevée et par conséquent la plus difficile à soutenir n'était pas dans sa partie. Le résultat, facile à prévoir, est celui-ci : ce morceau ne produit aucun effet. De bonne foi, n'est-ce pas traiter bien cavalièrement l'œuvre de Mozart que d'y pratiquer de telles amputations, selon le bon plaisir des artistes ?

Mais il s'agit bien de Mozart et du respect qu'on lui devrait, quand deux fois au moins par semaine, une averse prévue de bouquets vient inonder le théâtre Italien, aussi sûrement que si M. Mathieu de la Drôme l'eût annoncée, quand la gentille idole va de scène en scène, ou plutôt de triomphe en triomphe, jusqu'au morceau final qui tourne pour elle en apothéose ! Déjà n'avoir point vu mademoiselle Patti, c'est ne rien connaître, tant la mode est chose despotique. Nous aurons occasion de parler de mademoiselle Patti plus au long un de ces jours. Pour aujourd'hui, l'espace nous manquant, bornons-nous à dire que c'est une gracieuse et mignonne créature de vingt ans, svelte, adroite, vive comme un pinson, avec de beaux cheveux noirs, des yeux pleins de feu, une physionomie des plus expressives, et surtout douée d'une voix de soprano forte et légère à la fois : *una voce di campaniella*, comme dit la chanson napolitaine, *une voix de clochette*, c'est-à-dire d'un timbre argentin, ce qui dénote une grande puissance organique. Sur l'usage qu'elle fait de cet heureux présent de la nature, nous donnerons notre avis dans la prochaine livraison.

PAUL DE MUSSET.

Digitized by Google

REVUE DU MOIS

I

Lorsqu'il y a six mois, à l'occasion du procès de M. Mirès, et plus tard, à propos du bilan décennal de M. le ministre de la justice, j'accusais le public d'indifférence en présence de certaines anomalies monstrueuses de notre législation criminelle (parmi lesquelles je plaçais en première ligne l'omnipotence irresponsable des juges d'instruction), je n'espérais pas recevoir sitôt un démenti, Jamais personne ne fut plus satisfait d'être convaincu d'injustice Oui! j'en conviens avec bonheur, j'ai eu tort de dire que, chez nous, chacun prend facilement son parti des iniquités de la loi, jusqu'au moment où l'on sent sa griffe s'appesantir sur soi, car depuis quinze jours, de quoi s'est occupée la presse, si ce n'est des malheurs de cette condamnée innocente qu'on appelait jadis la femme Doise, et que l'on nomme aujourd'hui madame Gardin?

Je n'irai point jusqu'à assurer, comme l'a osé dire l'*Indépendance belge*, à propos de l'accident arrivé à une danseuse, qu'ils ont fait « cesser toutes les préoccupations politiques, » mais j'admets que je manquerais à toutes les lois de la perspective historique, si je ne leur accordais la première place dans ma Revue. La cause de cette femme obscure, de cette pauvre « misérable, » pour me servir du mot à la mode, a réuni dans l'élan d'une sympathie commune, d'une commune iudignation des gens de toute classe et de toute opinion. On a vu le public s'émouvoir d'un grief individuel comme d'une injure générale, et comprendre enfin que, lorsque le plus petit d'entre nous est atteint, nous sommes tous frappés. Quand cette émotion aurait eu pour origine un sujet bien moins sérieux, quand elle ne promettait pas pour résultat une réforme importante, il faudrait encore s'en féliciter comme d'un symptôme excellent. Ce sont ces courants électriques traversant tout un pays, cette solidarité sociale hautement proclamée, qui font qu'on se sent une famille et non un troupeau politique, une nation et non une simple agrégation de sujets ou d'administrés. Lorsque des faits pareils se produisent, quelle qu'en soit la cause, chaque citoyen sent tressaillir en lui un mystérieux

Digitized by Google

orgueil : c'est le sentiment de la force collective dont il est un élément, c'est la conscience du pouvoir de l'opinion publique dont il se sent une fraction. C'est bien à ce pouvoir-là qu'on peut appliquer le vers du poëte :

« Chacun en a sa part, et tous l'ont tout entier. »

Il y aura toujours quelque chose de royal dans le *nous*, et le petit mouvement de satisfaction orgueilleuse qu'on éprouve à mettre son nom au bas d'une protestation ou d'une souscription nationale est bien aussi légitime que celui qu'on ressent à déposer son bulletin dans l'urne électorale en vertu d'un dix-millionième de souveraineté populaire. En France, où l'association entre citoyens, pour quelque motif que ce soit, rencontre mille obstacles, il y a une véritable jouissance pour certains esprits dans le fait d'une action quelconque en commun.

On peut affirmer dès aujourd'hui que la cause de la réforme, en ce qui touche notre code d'instruction criminelle, est gagnée. Elle vient de recevoir une de ces impulsions qui font que les causes ne s'arrêtent plus qu'au succès. Que faut-il, en effet, pour qu'elles triomphent? Un peu de passion au début, puis beaucoup de persévérance. Or, quand il s'agit d'abstractions telles que la loi, c'est la passion qui fait le plus souvent défaut. Pour que les passionnés s'en mêlent, il faut que le mal prenne un corps, qu'il y ait une victime bien complète, comme celle que vient de nous fournir la cour de Douai; alors ils mettent la chose en mouvement, quitte à l'oublier bientôt et à laisser aux patients le soin de la gouverner. Sur ceux-là on peut compter : ils sont éternels, qu'on me permette cette paraphrase, parce qu'ils sont patients. Tous seuls, pourtant, ils n'auraient rien fait. Ainsi que le disait lord Russell, en retirant tristement son dernier bill de réforme, avec une métaphore tout insulaire : « Pour qu'une réforme entre au port, il faut absolument que le flot de l'opinion publique la soulève, et l'aide à franchir triomphalement la *barre*. »

Félicitons-nous donc de ce scandale qui vient en aide à de bien anciennes réclamations, et qui a révélé au public un état de choses dont il lui était bien facile pourtant, avec un peu de réflexion, de deviner sinon l'existence, du moins la possibilité. Ne semblerait-il pas, d'après l'étonnement général, qu'il fût bien difficile de savoir *a priori* qu'un pouvoir sans contrôle devait engendrer des abus cruels? Est-il possible que tant de gens ignoraient qu'il est loisible à un juge d'instruction de faire mettre au secret, de son autorité privée, et sans

Digitized by Google

appel, un accusé — c'est-à-dire un innocent aux yeux de la loi? Est-ce vraiment chose nouvelle pour eux, d'apprendre que d'après le mode de mandat généralement adopté aujourd'hui, le juge d'instruction est maître absolu de la durée comme des conditions de la détention préventive, que cette détention se mesure d'après le temps qu'il met à l'instruction, c'est-à-dire d'après son humanité, sa diligence et sa facilité au travail; en un mot, que la liberté, la santé, et peut-être même faut-il ajouter, la raison de chacun de nous est à la merci d'un seul homme? Ajoutons que cet homme n'est point choisi, comme on pourrait le supposer, dans les degrés les plus élevés de la magistrature, et que ces fonctions, si délicates et si terribles à la fois, peuvent être confiées à un fonctionnaire amovible, à un jeune homme de vingt-cinq ans, pourvu qu'il ait passé deux ans au barreau! Ce qui s'est passé à Hazebrouck peut se passer tous les jours sur tous les points de l'Empire. La sanction en est écrite dans ce Code dont tout bon Français a l'habitude de dire que « toute l'Europe nous l'envie. » Disons, par parenthèse, que si l'envie de l'Europe est aussi aveugle que notre admiration, elle doit nous flatter médiocrement. Il est vrai que ce Code a été un peu modifié depuis son origine, et toujours en ce qui touche les pouvoirs des juges d'instruction, dans le sens de l'arbitraire. C'est notre goût national pour la simplicité, l'unité et la force dans l'autorité qui nous a valu ces modifications. Ainsi, le décret — confirmé par une loi en 1856 — qui permet de prendre les juges d'instruction parmi les juges suppléants, c'est-à-dire parmi des jeunes fonctionnaires pleins de zèle, au lieu de les choisir exclusivement parmi les magistrats inamovibles, date de la période dictatoriale de 1852. Ces périodes-là font souvent de pareils legs à leurs successeurs. Toujours est-il que le président de la Cour d'assises de la Somme était autorisé à dire à madame Gardin, dont l'innocence et les tortures étaient parfaitement établies alors : « Vous n'avez pas été mise au cachot; *vous avez été mise au secret, ce qui était le droit et le devoir du magistrat.* » Voilà l'important. Une fois le principe admis, le plus ou le moins de barbarie dans l'application résulte du hasard, des dispositions intérieures de la prison, de l'humanité du geôlier, du tempérament physique et moral de l'accusé.

Il est à peu près inutile aujourd'hui de rappeler en détail la triste histoire que chacun connaît de cette femme qui n'a dû qu'à un heureux hasard de ne pas prendre place à côté des Calas, des Labarre et des Lesurques dans nos annales judiciaires. On sait qu'accusée par la rumeur publique du meurtre de son père, elle fut mise au secret, et que là, enceinte, malade, égarée par la douleur et l'isolement, elle avoua pendant l'instruction un crime dont elle était innocente. Ses

Digitized by Google

aveux, bien que rétractés pendant le procès, portèrent, en l'absence d'autres témoignages, la conviction dans l'esprit de ses juges, et elle fut déclarée coupable, mais avec des circonstances atténuantes. Cette heureuse inconséquence de la part du jury reconnaissant un côté excusable au parricide, la déroba seule à l'échafaud. Un an plus tard, les véritables coupables étaient reconnus, et la femme Gardin reparaissait en Cour d'assises et cette fois se voyait acquittée. On se sent disposé à absoudre les premiers juges.

L'aveu d'un parricide dans la bouche d'un innocent paraît tellement improbable que l'on comprend qu'ils n'aient pas conservé de doutes. L'enquête subséquente a révélé les tortures qui ont poussé cette malheureuse à s'accuser faussement. Toute la France a appris que l'on pouvait enfermer une femme prévenue, — c'est-à-dire innocente aux yeux de la loi, on ne saurait trop le répéter, — dans un cachot de deux mètres et demi de long sur deux mètres quinze centimètres de large, ne recevant d'air et de lumière que par une ouverture de la dimension d'une brique carrée, ouverture qui ne communiquait pas avec l'air extérieur, mais bien avec un petit espace mal aéré entre deux portes; qu'à cette femme enceinte et malade on pouvait mettre la camisole de force pendant deux jours et deux nuits sans l'intervention d'un médecin; enfin que ce cachot ne contenait pour tout meubles qu'un immonde baquet et une paillasse qu'on enlevait pendant le jour, ce qui obligeait la prisonnière à rester continuellement debout ou couchée sur le carreau. Et ce n'était point là un supplice exceptionnel : dans sa déposition le gardien en chef de la prison d'Hazebrouck a déclaré que la femme Gardin avait été traitée comme une prisonnière *ordinaire*, que son cachot était le lieu de détention habituel pour les prévenus au secret, et que, du reste, ce trou ne s'appelait pas un cachot en langage de prison, vu qu'il y avait de l'air et une couverture? Exaspérée par ses souffrances, qu'on menaçait de prolonger aussi longtemps qu'elle persisterait dans ses dénégations, madame Gardin avoua tout ce qu'on voulut, préférant le risque de l'échafaud à la peine préventive qu'on lui infligeait sans jugement! On est disposé à croire que sous certains rapports c'est un cas exceptionnel. Bien peu de gens sans doute se fussent avoués coupables d'un crime aussi abominable sans l'avoir commis, — mais alors on se demande pendant combien de temps on eût prolongé leur détention.....

Une souscription qui reçoit de nombreuses adhésions a été ouverte en faveur de madame Gardin, grâce à l'initiative de M. Odilon Barrot. Quelques personnes ont voulu rechercher les antécédents de cette femme et se sont demandé si c'est là une victime bien intéres-

Digitized by Google

sante. Il me semble qu'elles ne comprennent pas bien la question. D'abord toutes les victimes de l'injustice sont intéressantes par cela même qu'elles sont victimes, mais il ne s'agit pas d'enrichir madame Gardin, ou même de l'indemniser, — bien que cela ait aussi son côté moral, — il s'agit de profiter de cette circonstance — oserai-je la dire heureuse? — de profiter, dis-je, de ce concours des passionnés dont je parlais tout à l'heure pour protester contre une législation intolérable, et pour provoquer des réformes devenues urgentes.

Voici le rêve que j'aperçois au delà de cette protestation d'aujourd'hui et, hélas! de bien d'autres encore peut-être. Je voudrais que le poste de juge d'instruction, au lieu d'être un marche-pied d'avancement et une occasion à zèle, fût assimilé aux grades élevés de la magistrature, et confié à des fonctionnaires inamovibles, à des hommes d'une sagesse et d'une expérience éprouvées, dont la haute position garantirait jusqu'à un certain point l'indépendance. Je voudrais encore que l'interrogatoire du prévenu eût toujours lieu dans les vingt-quatre heures, interrogatoire qui ne serait pas la simple constatation de l'identité, mais qui ferait connaître d'une manière précise au prévenu le fait incriminé et la loi qui doit le punir; je voudrais qu'à partir de cet instant celui-ci pût se choisir un défenseur et communiquer avec lui, et qu'à défaut d'un choix direct on lui en désignât un d'office, afin que, selon l'expression de M. Dupin, l'instruction à décharge pût marcher parallèlement avec l'instruction à charge. Il est certain que si madame Gardin eût eu un défenseur pendant le cours de l'instruction, elle ne se fût pas laissé entraîner, par des menaces ou des promesses, à confesser un crime qui pouvait la conduire à l'échafaud. Mais ce n'est pas tout. Je voudrais encore que de certaines limites fussent imposées à l'omnipotence des juges d'instruction : ainsi, par exemple, qu'un délai fût fixé pour compléter l'instruction, délai qui ne pourrait être prolongé sans l'assentiment du président du tribunal, et qu'en tout cas le secret, si le secret est nécessaire, ne pût être décrété par un homme seul, qui en peut faire l'arme de la passion et de la colère. Pourquoi tout cela serait-il un rêve au dix-neuvième siècle, dans un pays qui se dit le plus civilisé du monde?

J'ai encore un autre rêve, mais celui-là est plus difficile à réaliser, car le législateur n'y peut rien, et ce sont des mœurs formées de longue date qu'il faudrait changer. Je voudrais que la magistrature acceptât de meilleure grâce ses échecs, et qu'elle n'en voulût pas tant à ceux qu'elle a lésés. Il semble vraiment parfois qu'elle se croie volée, quand à la place d'un coupable qu'elle croyait tenir, les débats

Digitized by Google

la forcent à reconnaître un innocent : qu'est-ce donc quand elle a déjà pris possession, pour ainsi dire? Au lieu de témoigner simplement ce repentir qui sied si bien à la faillibilité humaine, elle se plaît trop souvent à imprimer un dernier stigmate à ceux qu'elle a injustement flétris. La loi écossaise, outre la déclaration de culpabilité ou de non-culpabilité, reconnaît au jury le droit de prononcer un verdict de non-prouvé (*not proven*). Ce verdict louche et équivoque qui laisse subsister l'accusation sans établir la culpabilité, — verdict que la loi anglaise pas plus que la nôtre n'admet, parce qu'elle y voit avec raison une déclaration d'impunité pour un coupable ou une flétrissure infligée à un innocent, — il semble trop souvent que nos magistrats à défaut de notre jury le prononcent. « La culpabilité n'étant pas suffisamment démontrée, » est une formule trop usitée, qui dans sa réticence insidieuse équivaut bien au *not proven* du jury écossais. Quelquefois le regret a des accents plus précis encore. Ainsi, lors de l'acquittement de madame Gardin, le procureur général se désistait en ces termes :

« Quant à la femme Gardin, *son acquittement est inévitable* en présence des déclarations des deux assassins; je dois donc renoncer à l'accusation. Mais proclamerai-je son innocence et déclarerai-je une erreur judiciaire? Non; je ferais aux magistrats et à la justice tout entière une injure imméritée. *Aux yeux de Dieu cette femme a été parricide;* on voit chez elle ce que j'appellerai la gestation du crime. Je conseille donc au jury de l'acquitter. Quant à la certitude de son innocence, je ne l'ai pas, et je ne veux pas la proclamer. »

Et qui donc vous a donné mission d'interpréter le jugement de Dieu? Instrument imparfait de la justice humaine, sujet comme elle à l'erreur, lorsqu'elle acquitte, de quel droit retenez-vous encore? Déclarer une erreur judiciaire, ce serait, dites-vous, faire aux magistrats et à la justice tout entière une injure imméritée : mais qu'importe à la vérité votre déclaration officielle, puisque l'erreur est patente? Si on vous la demande, sachez-le bien, c'est dans l'intérêt de votre propre dignité, c'est pour conserver à la justice tout son prestige. Car ce ne sont point les erreurs judiciaires, après tout assez rares, qui ébranleront notre respect pour la justice, — nous ne l'avons jamais crue infaillible, — ce sont les moyens par lesquels ces erreurs judiciaires sont amenées, c'est surtout l'obstination que l'on met à ne les pas vouloir reconnaître. Le public s'en alarme à juste titre. Ainsi que l'a si bien dit M. Guéroult dans l'*Opinion nationale :*

« N'aurions-nous pas tous de quoi trembler si nous pouvions penser que nos droits, nos intérêts, notre honneur, notre vie, ne sont plus suffisamment sauvegardés par la vérité, par l'innocence, mais qu'ils

Digitized by Google

ont encore besoin, pour triompher, de ne pas se heurter aux engagements de l'amour-propre et aux susceptibilités de l'esprit de corps? »

Comment! nous serions dans un siècle où l'on ne croit plus guère à l'infaillibilité de Rome, et l'on aurait la prétention de nous imposer celle de la cour d'assises? Cette fatuité judiciaire si robuste aurait même un côté burlesque si elle ne touchait pas à des questions de vie et de mort. Lorsque, devant la cour d'assises de la Somme, madame Gardin déclara qu'un des motifs qui l'avait décidée à s'avouer coupable était son désir de faire relâcher son mari, le président lui répondit gravement : « Vous n'aviez qu'à attendre, *puisque vous étiez sûre de l'innocence de votre mari*. » L'idée était au moins singulière, on l'avouera, d'exiger une si entière confiance d'une femme qui venait de faire, par erreur, quinze mois de travaux forcés et qui avait échappé par miracle à la guillotine. Une réponse acerbe eût peut-être été excusable, mais la malheureuse ne trouva que cette exclamation qui ne laisse pas que de cacher sous sa trivialité une poignante ironie : « Ah! oui. *Est-ce qu'on sait ce qui en retourne?* »

Si je me suis arrêté longtemps sur ce procès, je puis invoquer comme excuse la statistique judiciaire à laquelle j'ai fait allusion en commençant. On nous a appris officiellement que de 1856 à 1860 plus de seize mille personnes détenues préventivement avaient été acquittés par le jury. On se demande aujourd'hui avec anxiété combien de prévenus parmi ce nombre ont pu être mis au secret pendant la durée de l'instruction?

II

Il est certain que le Code pénal avec ses innombrables conséquences pour la société occupe singulièrement le public depuis quelques années. La littérature elle-même semble avoir voulu tout récemment encore constater cette tendance des esprits en nous donnant, à quelques mois d'intervalle, de la plume de deux écrivains célèbres en France et en Angleterre, deux romans où les héros sont des forçats. Tandis que chez nous l'on s'émerveillait des prouesses et des vertus de Jean Valjean, de l'autre côté du détroit les yeux étaient à peine secs qui venaient de lire la mort si touchante et si simple du déporté en rupture de ban des *Grandes Espérances*. Je n'ai point le projet d'instituer ici une comparaison entre M. Victor Hugo et M. Dickens: ils sont trop différents pour qu'un parallèle soit possible, et il faudrait toutes les ressources du style antithétique du romancier français pour faire comprendre ce qui le distingue de son contemporain d'outre-Manche. Ce mot si vague de contemporain, le seul qui se soit

Digitized by Google

présenté sous ma plume pour établir entre eux un lien quelconque, indique assez combien j'ai de la peine à les rapprocher dans mon esprit. J'ai voulu seulement relever en passant un des nombreux indices de la préoccupation générale.

Pour l'instant, cette préoccupation est loin de revêtir la même forme dans tous les pays. Pendant qu'en France l'on s'attendrit sur les victimes des erreurs judiciaires, et que de Genève on invoque l'assistance de l'auteur du *Dernier Jour d'un condamné*, pour faire rayer la peine de mort de la nouvelle constitution, le canton de Fribourg songe à la rétablir, et une réaction très-marquée se déclare en Angleterre contre une philanthropie trop impatiente. Londres est actuellement en proie à une de ces paniques qui s'emparent des grandes capitales lorsque le crime y étale tout à coup quelque mode nouvelle. L'uniformité que revêtent en ces moments-là le meurtre et le vol semble les multiplier aux yeux de la peur. On a vu cela à Paris du temps des *escarpes*. A Londres, c'est la *garrotte* qui règne aujourd'hui. Dans les rues les plus frequentées, sous la lumière du gaz, à la barbe de la police, les passants sont saisis à la gorge, assommés et dépouillés par des malfaiteurs qui se mettent souvent deux ou trois ensemble pour faire leur coup. Le public anglais, qui assez volontiers ne s'attend qu'à lui seul, a commencé par se défendre; il a pris sa grosse canne et il a laissé sa montre et sa bourse au logis; puis, la garrotte allant son train, il a fini par s'en prendre à l'autorité. Celle-ci a renforcé la police et a redoublé de sévérité dans les condamnations; mais le mal, loin de diminuer, semble s'étendre aux campagnes. Les journaux, en racontant l'héroïsme de certaines gens qui se sont vaillamment défendus, ne font qu'augmenter la terreur de ceux qui se sentent incapables de rien de pareil. Ils ont beau vanter le courage de cette madame Norman qui, ayant entendu du bruit dans sa maison, ne réveilla pas son mari, mais posa tranquillement son *bébé* dans le lit, et, saisissant à la place un révolver, fit feu sur les voleurs qu'elle mit en fuite; tout cela ne rassure pas les femmes qui ont peur même de toucher un révolver.

A force de chercher une cause à cette recrudescence subite du crime, le public anglais croit l'avoir trouvée dans l'indulgence du nouveau système pénitentiaire dit du *ticket of leave*. Le *ticket of leave* (littéralement, permis de congé) est une récompense accordée aux condamnés qui, pendant un certain temps, se sont bien conduits dans leur prison. Il équivaut à une remise du restant de la peine quand celui qui est l'objet de cette faveur n'en abuse pas pour récidiver. Le porteur du *ticket of leave* ne se trouve astreint qu'à une surveillance de la police à laquelle il lui est peut-être trop facile de se

Digitized by Google

dérober. C'est du moins ce que prétendènt les effrayés qui voient aujourd'hui des récidivistes dans tous les coupables. Ils prétendent, non sans quelque raison, qu'il est facile à un prisonnier, lorsque la liberté est le prix de l'hypocrisie, de feindre pendant quelques années, quitte à se dédommager une fois dehors, et que l'éducation des prisons est trop tardive pour produire beaucoup de conversions réelles. Je serais disposé à croire, quant à moi, que si les repentirs feints font tant de dupes chez les inspecteurs de prisons en Angleterre, c'est qu'on y attache trop d'importance au côté purement religieux de la conversion, le plus aisé de tous à contrefaire.

Toujours est-il que l'homme le plus impopulaire aujourd'hui chez nos voisins, c'est sir Josha Jebb, inspecteur général des prisons et grand patron du nouveau système. Celui-ci défend ses protégés, bec et ongles, pathétiquement et statistiquement. Il fait remarquer que dans les condamnations, ses *libérés* ne figurent que pour un chiffre très-minime. Oui, lui répond-on, dans les condamnations, c'est possible; mais ceux qui échappent à la justice, et ils sont nombreux, pour quoi les comptez-vous? Ceux-là nous reviennent de droit; ce sont évidemment des expérimentés, des habitués du crime, des récidivistes, en un mot; et la preuve, c'est qu'ils ne se sont pas laissé prendre. Que répondre à cela?

En somme, la peur, comme toujours, est féroce, et il est fort à craindre qu'un système, excellent au fond, ne reçoive une fâcheuse atteinte. Tout en caricaturant, en chansonnant, selon l'habitude anglaise, le bon sir Josha et ses *agneaux*, on demande que ces derniers soient renfermés, déportés, pendus, s'il le faut, pourvu que les honnêtes gens puissent sortir de chez eux sans danger d'être étranglés. Jusqu'à présent il n'est venu à l'idée d'aucun Anglais d'imiter monseigneur Bienvenu, et l'on n'en cite pas un seul qui, ayant été dépouillé de sa montre, ait couru après son voleur pour lui faire remarquer qu'il oubliait d'emporter une tabatière ou un porte-monnaie. L'occasion est pourtant belle pour peupler l'Angleterre de forçats vertueux.

La lettre de M. Victor Hugo, dont je parlais tout à l'heure, a été provoquée par le désir d'influer sur les délibérations de la Constituante genevoise; malheureusement elle est venue un peu tard, car depuis un mois cette assemblée a terminé ses travaux. Elle n'a aboli la peine de mort qu'en matière politique. Cette lettre, que tous les journaux ont reproduite, a été fort admirée, et contient, sans contredit, des passages fort éloquents. On a toujours mauvaise grâce à critiquer les moyens de ceux dont on approuve le but, et à chicaner sur la forme ceux avec lesquels on est d'accord sur le fond; cependant j'ose

Digitized by Google

rai reprocher au poëte de trop s'adresser au sentiment, — on pourrait presque dire à la sensation, dans ses plaidoyers. Un peu de raisonnement, voire même un peu de statistique, serait plus convaincant pour des législateurs. Il n'est pas de meilleur argument, par exemple, contre la peine de mort, que de rappeler que de certains crimes, tels que le faux monnayage, entre autres, qu'on punissait jadis de mort, n'ont pas augmenté depuis que la loi s'est radoucie à leur égard; mais quel légiste espère-t-on persuader par un argument descriptif comme celui-ci :

« O peuple du Genève, votre ville est sur un lac de l'Éden, vous êtes dans un lieu béni; toutes les magnificences de la création vous environnent. La contemplation habituelle du beau révèle le vrai et impose des devoirs; la civilisation doit être harmonie comme la nature; prenez conseil de toutes ces clémentes merveilles, croyez-en votre ciel radieux, la bonté descend de l'azur, abolissez l'échafaud. Ne soyez pas ingrats. Qu'il ne soit pas dit qu'en remercîment et en échange, sur cet admirable coin de terre où Dieu montre à l'homme la splendeur sacrée des Alpes, l'Arve et le Rhône, le Léman bleu, le Mont-Blanc, dans une auréole de soleil, l'homme montre à Dieu la guillotine! »

Si l'on fait de l'humanité une question de paysage, sur quoi se fondait donc M. Victor Hugo pour l'invoquer en faveur des condamnés de Charleroi — terre de brumes et de houille s'il en fut? Je suis peut-être sévère, et à un avocat aussi convaincu on devrait peut-être permettre tous les moyens, mais l'abus du genre descriptif nous envahit d'une façon si effrayante depuis quelque temps, qu'il devient urgent de le combattre partout où on le rencontre.

Au point de vue de l'intérêt dramatique, c'est déchoir que de retomber de ces questions au duel qui a amené le duc de Gramont-Caderousse, ses seconds et ceux de l'infortuné M. Dillon devant la cour d'assises de Versailles; car l'issue de ce procès n'était douteuse pour personne. On aura beau vouloir assimiler théoriquement le duel au meurtre, on ne trouvera jamais des juges pour condamner comme assassins des hommes qui ont pris part à un combat dans des conditions loyales. Je ne reviendrais donc pas sur cette histoire, — d'autant plus que je m'aperçois que ma revue prend, malgré moi, la tournure d'un courrier du palais — si certaines circonstances secondaires ne méritaient une mention.

L'affaire principale s'est terminée, en ce qui regarde la justice, par l'acquittement de tous les accusés; et la demande en dommages et intérêts de madame Dillon, la mère, a eu pour résultat de faire condamner M. le duc de Gramont-Caderousse à lui payer une somme de

Digitized by Google

trois mille francs, plus une rente viagère de trois mille six cents francs reversible pour les deux tiers sur la tête de ses deux fils. Le public a applaudi à ces décisions, dont l'une reconnaissait la conduite loyale tenue par M. le duc de Gramont-Caderousse dans le duel, et l'autre lui fournissait l'occasion d'alléger ses remords en remplaçant, jusqu'à un certain point, auprès d'une famille désolée, l'appui dont il l'avait privée. On a donc été généralement surpris d'apprendre que M. de Gramont-Caderousse, auquel des prodigalités antérieures ont fait donner un conseil judiciaire, s'était pourvu en cassation contre le second jugement qui accordait une faible pension à une mère âgée et veuve qui restait chargée de deux fils aliénés. Il est bon de s'amender, mais encore faut-il choisir son moment, et les conversions elles-mêmes peuvent sembler inopportunes. A l'heure de la réparation, on eût aimé à retrouver le dissipateur dans le duelliste malheureux.

En somme, le public a paru peu édifié des détails que ce procès a fait connaître, et les pacifiques se sont étonnés des nombreux scandales que peut comporter une affaire d'honneur. Le langage de ce témoin qui a déclaré que son *client* lui paraissait un homme qui voulait *en manger*, pour dire que celui-ci avait envie de se battre, et qui, plus tard, parlait devant le tribunal, de *déshabiller* un contradicteur, a semblé pour bien des gens nécessiter l'intervention d'un interprète. Mais le véritable enseignement qui ressort de cette affaire, ce qui devra le mieux faire perdre au duel son triste prestige, c'est l'exposé des misérables influences qui, à l'insu des intéressés principaux, y poussent et y président. Dans le cas qui nous occupe, une rencontre était devenue inévitable, grâce à une note insérée au *Figaro*. Elle annonçait qu'un duel devait avoir lieu « entre un homme de roture et un gentilhomme qui avait voulu se réfugier derrière son écusson pour ne pas se battre! » On sait aujourd'hui pourquoi cette note, qui rendait tout accommodement impossible, avait été publiée! Parce qu'il fallait avoir l'air « bien informé. » « J'y ai vu des renseignements piquants; nous sommes assez gourmets de ces renseignements, » a dit M. de Villemessant, directeur du journal. Il valait bien la peine, vraiment, que deux honnêtes gens se coupassent la gorge pour que le *Figaro* méritât le surnom de *Moniteur des duels*, dont l'a flétri le ministère public. On comprend qu'après le résultat déplorable qu'ont eu ces commérages, M. de Villemessant ait tenu à protester contre la « responsabilité morale » que le président lui a infligée; mais qui oserait dire que celui-ci a été trop sévère?

Cette note du *Figaro*, que personne aujourd'hui ne veut avoir rédigée, a donné lieu à un débat déplorable qui devra se vider devant les tribunaux. Jusque-là, la convenance exige qu'on respecte le mystère

Digitized by Google

de ces affirmations contradictoires qu'échangent entre eux des hommes que l'on voudrait pouvoir croire, l'un et l'autre, sur parole. Malheureusement, la justice n'aura à adjuger qu'un mensonge impudent à l'un des plaignants.

Ces démentis publics, qui couvriraient de confusion un honnête bourgeois, semblent étranges de la part de ces rédacteurs d'entrefilets aristocratiques jusqu'à l'anachronisme, et font perdre au duel, comme je le disais tout à l'heure, son dernier prestige aux yeux de la foule. L'appel au jugement de Dieu, reste d'un autre âge, avait pour seule excuse une susceptibilité honorable poussée jusqu'à l'excès. Otez-lui cette compagne, et ce n'est plus qu'une brutalité, et, le plus souvent, un mauvais moyen de sortir d'une mauvaise affaire.

III

Toujours *degringolando*, comme disait madame de Sévigné, et prenant bravement mon parti du caractère par trop judiciaire de ma chronique, j'arrive en police correctionnelle, et j'y trouve deux étudiants cités pour voies de fait envers des agents de l'autorité. A pareille époque, l'an passé, les journaux avaient presque tous sous la rubrique « Recueil de la Jeunesse, » un petit coin réservé à ces sortes d'aventures. Mais les étudiants, à l'inverse des marmottes, s'endorment l'été, et voici le premier fait de turbulence publique que nous avons à enregistrer depuis longtemps. Ce n'est qu'à la séance de rentrée de la Faculté de médecine qu'ils sont sortis de leur sommeil pour manifester leurs sentiments à l'égard du nouveau doyen, de M. le docteur Rayer, nommé à cette dignité, pourvue d'attributions nouvelles, par décret du 19 avril dernier.

Un discours très-ordinaire pour l'éloge de feu M. le professeur Moreau a servi de prétexte à tapage : les moindres mots qui prêtaient à une allusion ayant été saisis par un auditoire jaloux de protester de ses regrets pour des institutions libérales dont l'école garde le souvenir. De plus, il y avait, à ce qu'il paraît, tant de jeunes gens désireux de contempler le nouveau doyen, que des agents de police qui défendaient, de concert avec les huissiers, l'entrée de la salle, ont été assez mal traités. Dans les faits de cette petite affaire, rien que de très-ordinaire : des étudiants ont fait du bruit, cela se comprend, et la justice les condamne chacun à un mois de prison, cela se comprend encore. Mais cette histoire, comme toutes les histoires, a une moralité : je laisse à deviner celle que j'y ai trouvée, et je me borne à donner celle qu'y a vue l'autorité. Elle est assez caractéristique du temps où nous sommes :

Digitized by Google

« Quand je considère le moralité de l'affaire, a dit M. l'avocat impérial Aubépin, je me sens pris d'une profonde tristesse. Voici des jeunes gens qui appartiennent à des familles parfaitement posées, qui sont venus ici pour se préparer à des carrières honorables; ils doivent apprendre que ce n'est pas par cette vie agitée que l'on arrive à se faire une place dans ces carrières si difficiles déjà, et qui le deviendront plus encore quand les voies de l'avenir en auront préparé l'accès aux classes qui montent. »

Ce que M. l'avocat impérial appelle la « moralité » de l'affaire m'en semblait le côté tout matériel et intéressé, que la jeunesse ne peut pas impunément oublier sans doute, mais qu'on doit lui pardonner de négliger quelquefois. En tout cas, je crois qu'il était tout à fait inutile de dire aux accusés qu'ils n'avaient pas choisi un bon moyen pour parvenir. Les manifestations bruyantes qui ont accueilli M. le docteur Rayer prouvent surabondamment que son auditoire se rendait très-bien compte des sacrifices qu'impose l'ambition, et des moyens par lesquels on arrive sûrement aux plus hautes dignités.

IV

Si M. Flaubert, en écrivant *Salammbô*, a voulu étonner son public, il a bien réussi. Certes, ni les admirateurs ni les critiques de *Madame Bovary* ne s'attendaient à rien de pareil. Il n'y a pas jusqu'à ce titre baroque qui ne cache une surprise. *Salammbô* n'est pas un nom de nègre, comme l'ont supposé tant de gens en voyant ce bizarre assemblage de lettres à la devanture des libraires, c'est celui d'une jeune fille carthaginoise, héroïne du livre et fille d'Amilcar, — Amilcar Barca, vous savez, cette vieille connaissance qui nous a déjà tant ennuyés autrefois? On retrouve même Hannibal, que j'ai un instant espéré voir sacrifié à Moloch, ainsi que le souhaitait le peuple carthaginois, au dire de M. Flaubert; mais c'était trop beau pour être vrai! Il devait vivre, on ne le sait que trop, pour combattre à Cannes, se reposer à Capoue, fondre les Alpes, et faire enrager les collégiens de l'avenir. J'oserai dire tout d'abord, et je crois exprimer un sentiment assez général, que ces noms trop connus ne m'ont pas attiré. J'ai eu un peu de peine à me figurer que je lisais pour mon plaisir; d'autant plus que le livre de M. Flaubert est hérissé d'érudition. Je veux bien croire qu'elle est de bon aloi, mais elle n'est certes pas de bon goût. La couleur locale est prodiguée au point de rendre inintelligible des phrases tout entières sans l'aide d'un dictionnaire. Cela refroidit singulièrement l'intérêt pour le vulgaire. On ne se rend pas bien compte, par exemple, des souffrances des assiégés carthaginois

Digitized by Google

quand on lit « qu'il ne restait plus pour chaque homme que dix k'hommer de blé, trois hin de millet, et douze betza de fruits secs; » et ce n'est guère que par réflexion qu'on s'émeut en apprenant que dans « la quatrième dilochie de la douzième syntagme, trois phalangites, en se disputant un rat, se tuèrent à coups de couteau. » Mettez là tout bonnement « trois soldats, » et le frisson répond à l'appel. Quelle idée musicale espère-t-on évoquer par l'énumération des schemainith à huit cordes, des kinnor qui en avaient dix, et des nebal qui en avaient douze? Quand tout celà serait bien exact, pourquoi le dire? S'il s'agissait d'une histoire parisienne de nos jours, l'effet littéraire souffrirait de cette minutie puérile; à plus forte raison est-il malavisé de s'y livrer quand les termes sont obscurs, et l'exactitude douteuse pour les neuf-dixièmes des lecteurs.

Le choix de Carthage, comme scène du roman, s'explique pourtant par le désir de l'auteur d'entasser les unes sur les autres les conceptions les plus monstrueuses : quand on veut dépasser tous ses devanciers en invraisemblances colossales, quel terrain plus favorable que la prodigieuse Afrique — *Africa portentosa*? Mais l'érudition me gagne; parlons donc de ce livre au point de vue français. C'est le genre descriptif arrivé à ses derniers excès, c'est l'orgie de l'adjectif. Le vocabulaire de l'auteur n'est qu'une palette. Et cependant de toutes ces peintures il ne reste qu'un miroitement pénible, sans qu'aucune image nette se soit imprimée dans l'esprit du lecteur. Cela rappelle à la fois la musique de M. Wagner et les tableaux de l'Anglais Martin. Serait-ce là, bon Dieu, la littérature de l'avenir? Sans doute, on y trouve ce brillant trompeur que revêtent les arts aux époques de décadence, éclat funeste qu'on pourrait comparer aux phosphorescences de la décomposition dans le monde végétal. Mais dans ces exubérances d'épithètes, il n'y a, en somme, ni rêve ni vie. Ces ornements cachent la maigreur; ce fard, c'est la vieillesse; sous cette couleur il n'y a pas de dessin; ces roulades sont l'artifice du chanteur sans voix! M. Flaubert a eu une triste ambition le jour où il a voulu rivaliser avec les *montreurs de tableaux* de l'école moderne; et son talent jeune et vigoureux devait l'autoriser à aspirer plus haut. Si dans cette enluminure punique, il a montré, comme les gens compétents l'assurent, une érudition réelle, il a fait une doublement mauvaise affaire; avec bien moins de travail, et en s'épargnant un placage grossier, il eût pu nous donner un beau roman, et écrire un mémoire qui l'eût fait admettre d'emblée dans toutes les sociétés d'antiquaires de l'Europe.

Salammbô, je l'ai dit, est un roman du genre descriptif, pur. Il semble que l'auteur ait fait la gageure de montrer jusqu'où cela pou-

Digitized by Google

vait aller. Il n'a appelé à son aide, ni le dialogue, ni le lyrisme, ni même la métaphore qui vivifient les pages de Victor Hugo, et y font circuler l'air. Un simple récit sert à relier entre eux une suite de tableaux lourds, massifs et surchargés comme les temples et les idoles de cette Carthage qu'il nous dépeint. Le volume s'ouvre par une description : — Une orgie de soldats; et se termine par une description : — Le supplice d'un écorché; l'intervalle est rempli par d'autres descriptions encore. Il y en a de grotesques et il y en a de pédantes; tantôt le lecteur rit, et tantôt il bâille; mais l'auteur décrit toujours. Il pousse même le scrupule jusqu'à dépeindre consciencieusement ce que personne n'eût pu voir. Ainsi, quand la trirème d'Hamilcar le ramène à Carthage, au moment où elle double le promontoire, M. Flaubert nous dit qu'on aperçut de loin le manteau rouge du grand homme, et ajoute que « deux perles très-longues pendaient à ses oreilles. »

Le sujet du livre est la guerre entre Carthage et les Barbares mercenaires qu'elle employa dans ses guerres contre Rome, et qu'elle refusa ensuite de solder. L'intérêt se concentre principalement sur la capture et la reprise du palladium de Carthage, le *zaïmph*, ou manteau de la Déesse Tanit, la Vénus carthaginoise, — qu'on appelle aussi la Rabetna, je crois, et encore autre chose. — Les Dieux et les voleurs, on le sait, ont toujours beaucoup de noms. Pour enlever le zaïmph, le héros du livre, le Libyen Mâtho, s'introduit dans Carthage à la nage, dans les conduits fermés qui servent à apporter l'eau dans la ville; pour le reprendre, la belle Salammbô s'aventure seule au milieu du camp des Barbares. Mais c'est un sacrilége que de toucher au zaïmph, donc, pour venger la Déesse Tanit, qui est le principe femelle (j'oubliais de dire cela), Salammbô mourra le jour de ses noces, et Mâtho sera écorché vif par la populace.

Voilà l'histoire; mais dans les cinq cents pages qui la racontent le lecteur fera bien des rencontres. Il trouvera sur la route de Sicca une longue file de croix supportant des lions! Ces lions ont été crucifiés par les paysans carthaginois pour terrifier les autres, exactement comme chez nous on cloue des chouettes sur les portes des poulaillers. Ces pauvres bêtes ont des « stalactites de sang noir au bas de leurs queues qui pendent le long de leurs croix, et les Barbares leur jettent des cailloux dans les yeux pour faire envoler les moucherons. » Il fera connaissance avec le lépreux Hannon, qu'on lui décrira minutieusement avec ses ulcères, les remèdes et ses spatules pour se gratter; il sera témoin d'un sacrifice d'enfants à Moloch (le principe mâle celui-là); il verra des combats et des supplices sans nombre; il assistera même à la prière intime d'Hamilcar, que je recommande spé-

Digitized by Google

cialement à son attention. Son oratoire était une petite pièce ovale assez sombre où « la lumière arrivait effrayante, et pacifique cependant, comme elle doit être par-derrière le soleil dans les mornes espaces des créations futures. » Pour ouvrir cette chambre, « il avait retiré d'une coquille d'or suspendue à son bras une spatule garnie de clous. » Arrivé là, il se met à adorer..... des aérolithes ! « Les gens d'un esprit supérieur seuls honoraient ces abbadirs tombés de la lune, » nous apprend M. Flaubert.

Mais le chapitre le plus caractéristique du livre est sans contredit le premier, et dès le début l'auteur a tenu à nous éblouir. Lisez le menu de ce festin de soldats où on leur sert « des oiseaux à la sauce *verte* dans des assiettes d'argile *rouge* rehaussée de dessins *noirs*, » et « des escargots au cumin dans des plats d'ambre *jaune*. » Il y avait « antilopes avec leurs cornes, paons avec leurs plumes, moutons entiers cuits au vin doux, gigots de chamelles et de buffles, hérissons au garum, cigales frites et loirs confits ; » même l'on « n'avait pas oublié quelques-uns de ces petits chiens à gros ventre et à soies roses que l'on engraissait avec du marc d'olive, mets carthaginois en abomination aux autres peuples. » Conçoit-on qu'avec tant de bonnes choses les Mercenaires n'aient pas été satisfaits, et qu'ils aient été pêcher, au fond d'un bassin, de certains poissons « qui portaient des pierreries à leur gueule ? » « Les soldats en rirent beaucoup, leur passèrent les doigts dans les ouïes et les apportèrent sur les tables. C'étaient les poissons de la famille Barca. Tous descendaient de ces lottes primordiales qui avaient fait éclore l'œuf mystique où se cachait la Déesse. »

Ce sacrilége exaspère à ce point Salammbô, qui en a été témoin du haut de sa terrasse, qu'elle descend au milieu de ces soldats ivres, une petite lyre d'ébène à la main, pour leur faire des reproches. « Vous aviez cependant pour vous réjouir, du pain, des viandes, de l'huile, tout le malobathre des greniers, » leur dit-elle. Puis des reproches elle passe bientôt aux bravades. Qu'ils brûlent le palais des Barca, que lui importe ! « J'emporterai avec moi le génie de ma maison, mon serpent noir qui dort là-haut sur des feuilles de lotus. Je sifflerai, il me suivra, et, si je monte en galère, il courra dans le sillage de mon navire sur l'écume des flots. »

Puis enfin elle se met à leur chanter les aventures de Melkrath, dieu des Sidoniens et père de sa famille. « Elle disait l'ascension des montagnes d'Ersiphonie, le voyage à Tartessus et la guerre contre Nasisabal pour venger la reine des serpents. »

« Il poursuivait dans la forêt le monstre femelle dont la queue ondulait sur les feuilles mortes comme un ruisseau d'argent, et il arriva

Digitized by Google

dans une prairie où des femmes à croupe de dragon se tenaient autour d'un grand feu, dressées sur la pointe de leur queue. La lune, couleur de sang, resplendissait dans un cercle pâle, et leurs langues écarlates, fendues comme des harpons de pêcheurs, s'allongeaient en se recourbant jusqu'au bord de la flamme. »

Elle chantait tout cela aux Barbares dans un vieil idiome chananéen qu'ils n'entendaient pas, ce qui ne les empêchait pas de l'écouter la bouche ouverte, « tâchant de saisir ces vagues histoires qui se balançaient devant leurs imaginations, à travers l'obscurité des théogonies. » Si les Barbares comprenaient quelque chose à cette romance chananéenne, ils étaient, ma foi, bien habiles. J'avoue, pour mon compte, que cela me paraît tout à fait inintelligible, même en français. Elle touche pourtant si profondément le cœur de Mâtho, le chef libyen, qu'il demeure à jamais épris de la belle Salammbô, et que, quand les pensées d'amour l'oppressaient, il murmurait tout bas : « Il poursuivait dans la forêt le monstre femelle, » etc., etc. Ce qui prouve une fois de plus que les amoureux n'ont pas le sens commun.

Si j'en avais le courage, je raconterais la mort de ce pauvre Mâtho, et je dirais comment son cœur fut arraché de sa poitrine au dernier chapitre du livre, par un prêtre de Moloch, et offert au Soleil sur une spatule d'or; mais il me semble que j'en ai assez dit. Que ceux que ces horreurs attirent lisent le livre.

Pourtant, après avoir lu *Salammbô*, devant nos yeux éblouis, dans notre esprit fatigué, surgit une pensée consolante : la manie descriptive ne saurait aller plus loin. On ne peut dépasser M. Flaubert sans sortir complétement de l'art littéraire. Au delà de *Salammbô*, il n'y a plus que l'illustration, l'image sans texte, l'hiéroglyphe.

HORACE DE LAGARDIE.

Digitized by Google

CHRONIQUE POLITIQUE

8 décembre 1862.

Ce qu'on est convenu d'appeler le concert européen nous offre aujourd'hui une harmonie qu'on se sent embarrassé de qualifier dignement. Cela doit être quelque chose comme de la musique de l'avenir. Ceux qui conduisent ce grandiose orchestre ont le droit d'être fiers de leur ouvrage. Dieux immortels, qu'il fait bon vivre dans l'ère des gouvernements forts! Quel accord et quelle bonne foi entre les cabinets, quelle confiance entre les nations, quelle sincérité chez les souverains, quel contentement chez les sujets! Rien ne manque à ce tableau de famille. L'Europe, longtemps égarée à la poursuite d'une liberté chimérique, est enfin en pleine possession de la substantielle réalité des gouvernements paternels. Elle en savoure à son aise les douceurs, elle en recueille tous ces fruits auxquels on reconnaît au premier coup d'œil une grande civilisation et une grande époque; la hauteur dans les desseins, la suite dans les vues, la sûreté dans les relations, la fidélité dans les engagements! Aussi ne peut-on s'étonner qu'elle cède si volontiers à l'ambition de faire participer de lointaines contrées à des bienfaits qu'elles ont le mauvais goût de ne pas envier. Nous aurions déjà porté au monde entier ces présents de l'âge d'or à la bouche philanthropique de nos canons, n'était la louable émulation qui s'est emparée des puissances. Chacune d'elles n'a en vue que la félicité et la régénération du genre humain, mais elle voudrait en être la seule dispensatrice. Dissidence inévitable qui n'enlève rien à la sublimité du spectacle que nous offre aujourd'hui la « confédération européenne » — c'est-à-dire la grande alliance des nations, car nous sommes dans le siècle des alliances. Jamais on n'a vu une telle entente cordiale entre les peuples, un si touchant échange de procédés entre les souverains. C'est un embrassement général. On s'adore et on se le dit. Demandez à l'Italie ce qu'elle pense de sa bonne alliée la France; demandez à la France ce qu'elle pense de sa bonne sœur l'Angleterre, à celle-ci ce qu'elle éprouve pour sa protégée la Turquie. Interrogez encore la Prusse sur l'Autriche et l'Autriche sur la Prusse. C'est partout le même senti-

Digitized by Google

ment, on s'aime à s'entre-dévorer à force de tendresse, mais personne n'ose donner le signal. Voilà le concert européen dans le temps aimable où nous vivons.

La politique internationale n'est plus aujourd'hui qu'une guerre d'embûches et de supercheries, où chacun ne poursuit qu'un but misérable, sans plan, sans hardiesse, sans élévation, sans principe, et où, en cherchant à faire trébucher ses adversaires, le principal machinateur, demeure, de temps à autre, pris dans son propre piége, à la risée générale. Nous voudrions faire ici une exception en faveur du gouvernement de notre pays, mais la vérité nous force à reconnaître qu'il a fourni dans ces dernières années un large contingent à l'histoire des feintes diplomatiques, témoin sa politique compliquée vis-à-vis de l'Italie et des États-Unis, pour ne pas parler de faits moins connus. Ses détours, ses variations, sa promptitude à dérober sa marche ont pu lui faire croire à lui-même que sa conduite dans ces deux questions avait été d'une suprême habileté; mais si l'on en juge par le résultat, il est douteux que le succès qu'il a obtenu vaille toute la peine qu'il s'est donnée. Isolé aux États-Unis, il se trouve en Italie en face d'une impopularité croissante, et obligé de s'avouer à lui-même qu'il valait encore mieux empêcher l'unité de se former que de la reconnaître, en la forçant à nous considérer comme ses ennemis naturels. La situation de la France en Italie est aujourd'hui moins bonne qu'au début de la guerre, alors que nous n'avions encore dépensé pour elle ni un homme ni un écu. A cette époque, elle voyait en nous des libérateurs, aujourd'hui nous ne sommes plus pour elle qu'un obstacle, et elle dispose de forces beaucoup plus considérables que lorsqu'elle nous voulait du bien. Voilà le triomphe de la politique de stratagème. Notre campagne diplomatique en Italie est considérée comme le modèle du genre. Cela peut-être très-habile, car tout le monde est plus ou moins trompé dans son attente; mais qui est en somme le plus compromis? L'Angleterre vient de nous offrir, à son tour, dans les affaires de la Grèce, un spécimen de la politique de surprise, qui fait pâmer d'admiration ceux qui par état sont tenus d'en témoigner le plus d'humeur.

Les péripéties de cette singulière comédie qui vient de se dénouer brusquement après avoir tenu pendant quinze jours l'Europe attentive, sont trop présentes à l'esprit de tout le monde pour qu'il soit nécessaire de les raconter avec détail. Commencée comme une conspiration contre l'équilibre européen, elle a fini comme une espièglerie d'écolier, et on ne peut affirmer qu'elle ne nous réserve pas quelques nouveaux étonnements. Que lord Palmerston ait montré dans la

Digitized by Google

conduite de cette intrigue une grande dextérité, et l'esprit le plus malicieux, c'est ce que personne ne songera à contester, mais qu'il ait agi en politique et bien mérité de l'avenir de son pays, c'est ce qu'on lui accordera plus difficilement, au moins jusqu'à plus ample information. L'Angleterre a depuis longtemps adopté en Orient une politique qui devient de jour en jour moins praticable. Réduite à étayer sans cesse une domination chancelante et visiblement destinée à périr, elle court grand risque de voir son influence en Orient disparaître le jour où cette domination s'écroulera. D'autre part, malgré cet appui persistant qu'elle prête à l'empire turc, ce n'est ni par principe ni par nature qu'elle se trouve l'adversaire des populations chrétiennes de l'Orient. En s'opposant à leur affranchissement, elle donne au contraire le plus sanglant démenti aux principes constants de sa propre politique, mais elle voit ces populations sur le point de tomber sous la prépondérance russe, et c'est pour empêcher ce résultat qu'elle les maintient sous la domination turque. Son véritable intérêt serait donc bien plutôt de les gagner à ses vues, de substituer son influence au patronage russe avant que l'empire turc, aujourd'hui très-menacé, ne disparaisse tout à fait. Elle ne peut se dissimuler que le temps presse, que les populations chrétiennes de l'Orient s'éveillent et s'agitent, que l'avenir leur appartient, que le percement de l'isthme de Suez va leur imprimer un mouvement et une activité dont les suites sont incalculables, et qu'en présence de tous ces symptômes, il n'est point trop tôt pour l'Angleterre de chercher à se donner à leur sympathie des titres un peu plus sûrs que son ancienne complicité avec leurs oppresseurs.

La révolution de Grèce est venue offrir à l'Angleterre une occasion facile de mettre à profit ces avertissements, et de réparer le passé en se créant dans l'Orient chrétien une popularité qui aurait bien vite effacé celle de la Russie. Il n'eût tenu qu'à elle de faire triompher sans une seule protestation de l'Europe, cette candidature qui a soulevé tant d'opposition d'une part et obtenu de l'autre une si enthousiaste adhésion. Ce n'est un mystère pour personne que la France et la Russie ont tout d'abord marqué une très-vive répugnance pour le maintien du protocole dont les dispositions entravaient le succès de leur candidat, le duc de Leuchtemberg, et qu'elles n'ont commencé à invoquer la foi des traités que lorsqu'on a démasqué la candidature du prince Alfred. Pour assurer le succès de cette dernière candidature, il suffisait donc au cabinet anglais d'obtenir, dès le début, des deux puissances une répudiation expresse des stipulations de ce protocole, ce qu'elles eussent alors accordé avec empressement et dès

Digitized by Google

la première ouverture. Découverte aussitôt cet arrangement conclu et accompagnée de l'abandon des îles Ioniennes, dont la possession est un embarras et une honte pour l'Angleterre, cette candidature n'aurait pas rencontré en Europe d'obstacle sérieux. Les gouvernements l'eussent vue avec un dépit impuissant, s'étant eux-mêmes lié les mains, et l'opinion publique fût bientôt revenue de l'impression défavorable qu'elle a d'abord ressentie. Quel esprit libéral ne préférerait en définitive voir l'influence anglaise, ainsi modifiée par la force des choses, se substituer en Orient à l'influence russe?

C'était là, à la vérité, de la part du cabinet anglais, un changement complet de politique, mais un changement qu'il sera tôt ou tard contraint de subir contre ses plus chers intérêts et qui aujourd'hui eût pu s'opérer à son honneur et à son grand avantage, sans exiger beaucoup plus d'habileté que lord Palmerston n'en a dépensé dans cette mystification. La guerre n'était nullement au bout de l'acceptation de ce trône dans les conditions que je viens de définir, et l'alliance anglo-française n'eût pu en être refroidie, car elle a atteint depuis longtemps son maximum de refroidissement. Le cabinet anglais a jugé plus adroit de retirer son candidat au prix de l'abandon de la candidature du duc de Leuchtemberg et de déclarer aux Grecs, c'est-à-dire à l'Orient chrétien tout entier, qu'il n'avait pas cessé un seul instant de se moquer d'eux. Voilà ce qu'on admire le plus dans cette délicieuse plaisanterie. C'est en quoi les rieurs nous paraissent se méprendre singulièrement. La diplomatie a été jouée et bernée avec un merveilleux sang-froid par le ministre qui en connaît le mieux les vieilles roueries, cela ne peut faire de doute pour personne, et il n'y a pas assez de sifflets en Europe pour célébrer dignement la déconvenue de cette école d'intrigue et de prétentieuse inutilité; mais les Grecs, s'ils savent se tenir et se conduire, en quoi méritent-ils qu'on rie à leurs dépens? Le moment approche où l'Angleterre aura plus besoin d'eux qu'ils n'auront besoin de l'Angleterre. Si elle croit réaliser un chef-d'œuvre d'habileté en s'aliénant pour toujours leur sympathie, en se liant à jamais au cadavre de ce qui fut l'empire turc, de quel côté est le ridicule?

L'Angleterre se trouve en ce moment placée dans l'alternative de blesser irréparablement les populations dont elle a encouragé les espérances, ou de leur céder gratuitement les annexions qui devaient être le gage d'un trône. Il est encore temps pour elle d'y faire monter à ce prix un candidat selon son cœur, mais les instants sont précieux, car la confiance des Grecs en ses promesses est déjà fort ébranlée. Il est impossible de dire avec certitude à une telle distance si la réso-

Digitized by Google

lution qui vient d'être adoptée par le gouvernement provisoire pour l'application du suffrage universel à l'élévation d'un roi ne cache pas quelque nouveau coup de théâtre, comme par exemple la candidature de quelque Bernadotte britannique étranger à la famille royale, mais dévoué aux intérêts anglais. Il est certain que nous aurions mauvaise grâce à nous opposer à une élection de ce genre, nous qui faisons faire deux mille lieues à quarante mille soldats dans le seul but d'assurer le libre suffrage aux habitants de Mexico. Notre zèle désintéressé pour les principes perdrait singulièrement de son prestige s'il venait à se donner à lui-même de semblables démentis. Si donc il n'y a là qu'une ruse de guerre, nous sommes prêts à applaudir à ces fils d'Ulysse; mais si les Grecs n'ont fait en cela que sacrifier à la mode, ils n'ont pas pris conseil des intérêts de leur liberté future. Supposez le roi Othon élu par le suffrage universel, il y a longtemps que leur embryon de parlementarisme eût été cousu dans un sac et jeté à la mer, selon un procédé connu ailleurs qu'en Turquie.

Il y a d'ailleurs, dans cette idée singulière de faire servir le suffrage des libres citoyens à l'élection d'un roi qui s'empressera peut-être d'enchaîner ceux qui l'auront élu au nom de leur propre souveraineté, quelque chose qui paraît encore plus choquant sous ce ciel lumineux de la Grèce que dans tout autre pays. On proposerait plus volontiers cet expédient aux descendants des Perses de Xerxès, si ces dignes sujets du grand roi avaient laissé une postérité. Les Grecs feraient mieux de laisser aux barbares de telles institutions, et puisque leur spéculation sur les princes candidats ne leur a pas donné les résultats qu'ils espéraient, pourquoi craindraient-ils d'emprunter à leurs propres traditions quelque heureuse imitation de ce régime qui a rendu leur patrie si grande et si glorieuse? Que n'essayent-ils d'une république fédérative au lieu de recommencer sur nouveaux frais la déplorable expérience qu'ils viennent d'achever? La république fédérative, placée au centre de l'Europe, enclavée au milieu d'États unitaires et hostiles, n'aurait aucune chance de durée, et c'est pourquoi nous la repoussons pour l'Italie, où elle serait aujourd'hui un non-sens et une impossibilité.

Mais ces motifs n'existent pas pour la Grèce, protégée à la fois par son isolement et par la jalouse amitié des puissances, et placée à proximité d'un vaste empire dont toutes les pièces se détachent successivement et cherchent un nouveau centre de gravité. Sous la forme d'une république fédérative, la Grèce exercerait une bien autre force d'attraction sur ces épaves de l'empire ottoman, qu'elle ne pourra le faire sous la forme monarchique, parce que le premier besoin et le premier souci de ces provinces, à peine affranchies du joug turc,

Digitized by Google

seront de conserver l'indépendance qu'elles auront sans doute chèrement achetée, et parce que la fédération leur offrira des moyens certains de sauvegarder leur autonomie, tandis qu'une monarchie n'aura de relâche avant de l'avoir absorbée à son profit.

Les Grecs, s'ils veulent se montrer dignes de leur destinée, ne doivent jamais oublier que leur État naissant est appelé à servir de centre de ralliement à des populations erratiques, et parmi les mesures que vient de voter leur gouvernement provisoire, il est une disposition qui montre, selon nous, à un degré remarquable qu'il a conscience de ce rôle, c'est celle qui autorise les sujets grecs établis à l'étranger à envoyer des représentants à la prochaine assemblée nationale. C'est bien là la conception d'un peuple qui sent que ses frontières actuelles ne sont qu'une fiction géographique, un cadre susceptible de s'élargir indéfiniment, et qui cherche à réunir les membres dispersés de la patrie. C'est une idée originale, appropriée exclusivement à la situation particulière de la Grèce, et conçue en dehors de toutes les traditions de la routine des gouvernements, ce qui fait bien augurer de l'esprit politique de ce petit pays. Il n'aura pas lieu de se repentir de l'avoir adoptée; car il est à remarquer que le patriotisme est d'ordinaire bien plus énergique chez les citoyens qui résident à l'étranger que chez ceux qui vivent sur le sol natal. Il y a dans ce simple appel adressé à cette Grèce extérieure qui navigue sur des mers lointaines, ou fait le commerce dans les villes étrangères, ou conspire dans les provinces encore soumises, une inspiration plus haute que dans les actes et les visées habituelles de la politique du jour.

Il paraît, si l'on en juge par le courroux comique que la presse officieuse a cru devoir témoigner à la suite de la mystification diplomatique de lord Palmerston, que l'insuccès de la candidature du duc de Leuchtemberg est un échec pour la politique française en Orient. N'est-il pas surprenant que cette politique, qui se donne elle-même à tout propos comme immuable en ses desseins et qui faisait, il y a sept ans, la guerre de Crimée contre la Russie, en soit arrivée en si peu de temps à considérer la déconvenue du candidat russe comme un coup dangereux porté à sa propre influence? Il serait opportun qu'elle fît connaître les principes qui l'inspirent en cette circonstance, car on cherche en vain les motifs qui peuvent nous faire désirer aujourd'hui ce que nous combattions hier, et on se demande en quoi nous éloignerions la Russie de Constantinople en l'installant à Athènes. Notre but serait-il de nous venger de l'isolement où nous a laissés l'Angleterre dans ce beau projet de médiation américaine

Digitized by Google

où notre diplomatie n'a pas fait non plus brillante figure? Mais la Russie ne s'y est pas mieux associée que l'Angleterre. Il n'est d'ailleurs survenu dans l'équilibre européen aucun dérangement qui justifie un changement d'alliance contraire aux intérêts les plus élevés de notre pays.

Nous ne sommes pas de ceux qui ont pu s'étonner du refus de ces deux puissances d'appuyer le projet de médiation proposé par le gouvernement français, et nous sommes encore moins de ceux qui s'en affligent. D'abord ce refus était à prévoir, il paraît même inévitable, lorsqu'on examine froidement les mobiles qui doivent les inspirer dans la question américaine. L'Angleterre a un intérêt évident à voir la guerre qui ravage les États-Unis terminée; mais, ainsi que M. Cobden le lui a démontré par des chiffres concluants, elle a un intérêt plus grand encore à ne pas se mêler à la querelle, à quoi elle serait inévitablement entraînée tôt ou tard par l'offre de médiation. Ce n'est pas par sympathie, on le sait bien, qu'elle est réduite à faire des vœux en faveur de la cause esclavagiste; tout son passé proteste contre une telle supposition. Du moment donc que, toute évaluation faite, il y a encore un avantage matériel certain pour elle à conserver la neutralité, on ne peut raisonnablement espérer qu'elle la rompra. Quant à la Russie, que la crise du coton favorise beaucoup plus qu'elle ne lui nuit, car elle a donné un développement extraordinaire à ses exportations de lin, on chercherait vainement quelle sorte d'intérêt eût pu la décider à se lancer dans cette aventure, à moins qu'on ne lui suppose une sorte de haine platonique contre la glorieuse cause que les institutions des États-Unis représentent dans le monde. Nous ne disons pas que cette haine ne puisse exister, car on l'a vue souvent dévorer des cœurs dans lesquels elle n'avait d'autre raison d'être que ce sentiment de rage mêlé de terreur que le spectacle de la liberté inspirera toujours à ceux dont il prédit la chute; mais enfin, la Russie ne la ressent pas à l'égard des États-Unis, et ses finances ne lui permettent nullement d'ailleurs de commencer en ce moment une si grosse entreprise.

Une autre considération était de nature à influer puissamment sur la décision des cabinets de Londres et de Saint-Pétersbourg. Ils ne pouvaient pas ne pas s'apercevoir que l'intervention qu'on sollicitait de leur part était tout à l'avantage de la politique actuelle du gouvernement français, qui, seul, peut-être, en recueillerait un jour les fruits. Il n'échappe à personne, en effet, que, par l'extension qu'elle a donnée à l'expédition du Mexique, la France s'est mise dans la nécessité de faire triompher à tout prix la scission des États-Unis, ou

Digitized by Google

de renoncer à un établissement que l'Union, une fois relevée, ne laisserait jamais se consolider en Amérique. Notre utopie sur l'avenir de la race latine en Amérique est intimement liée au succès de la cause esclavagiste. La France, qui a contribué de son sang à la fondation de cette grande république, et qui l'a toujours eue pour alliée, se trouve aujourd'hui, par suite de ses glorieux plans de régénération en faveur des métis mexicains, intéressée à la voir détruire. Il faut, par une fatalité vraiment étrange, qu'elle fasse désormais des vœux contre la cause qu'elle a toujours servie. Nous contribuerons de toutes nos forces à mettre en lambeaux l'œuvre de Lafayette et de Washington; mais, en revanche, nous régénérerons au son de nos tambours les sang-mêlés des *sierras* mexicaines! Cette magnifique compensation éblouira-t-elle jusqu'au bout les imaginations françaises? L'opinion publique restera-t-elle muette? Le gouvernement, mieux avisé, ne comprendra-t-il pas qu'il est temps de revenir en arrière?

C'est en vain qu'on se débat contre ces conséquences forcées de notre projet de médiation aux États-Unis. Ses défenseurs montraient plus de franchise, il y a quelques mois, lorsqu'ils demandaient purement et simplement que le gouvernement français déclarât la guerre à l'Union. Quel peut être le secret de leur sympathie pour la médiation si, comme ils l'assurent, elle ne peut entraîner aucun acte d'hostilité, même dans le cas infiniment probable où elle serait repoussée? N'est-il pas de toute évidence qu'ils y voient une contrainte morale et un premier pas vers une intervention armée? N'est-il pas plus évident encore que cette médiation, en apparence impartiale, est en réalité une démonstration dirigée contre une des parties belligérantes, puisqu'il est de notoriété universelle que le Sud la réclame et que le Nord la repousse; puisqu'en suspendant les hostilités entre deux adversaires dont l'un est épuisé et dont l'autre imprime à ses armements une activité plus énergique que jamais, elle opérerait une diversion qui serait tout en faveur du premier?

Au reste, la question est aujourd'hui tranchée, grâce à la jalouse défiance — nous voudrions pouvoir dire aux vues libérales et élevées du cabinet anglais. Quoiqu'on nous ait répété sur tous les tons que ce n'était là qu'une médiation ajournée et nullement abandonnée, nous ne croyons pas que les deux puissances se mettent jamais d'accord sur cette question, et il est peu probable que le gouvernement français ose tenter l'aventure avec ses seules forces. La petite révolution grecque aura fait en cette occasion pour les États-Unis ce que le rat de la fable fit un jour pour le lion pris au piége. Nous

Digitized by Google

aimons à croire qu'ils lui en témoigneront plus tard leur reconnaissance.

La politique extérieure du gouvernement français n'est pas aujourd'hui en veine de succès, nous le constatons avec un regret d'autant plus vif que dans l'état actuel de l'Europe il n'a à redouter ni prépondérance dangereuse, ni hostilité systématique, et qu'il lui serait facile de substituer à son isolement une influence sans rivale. Il ne doit pas se dissimuler qu'il n'inspire plus guère aujourd'hui à ceux mêmes qu'il se plaît à considérer comme ses clients que des sentiments de crainte et de défiance. La transformation qui s'opère en ce moment à notre égard dans les cœurs italiens peut lui donner une idée des impressions des peuples qui ne nous doivent rien et qui ne nous sont liés ni par la gratitude ni par l'espérance. C'est être simplement exact que d'affirmer que le ministère Rattazzi vient de succomber à Turin victime de son goût trop prononcé pour l'alliance française. Et on se rend compte de cette réaction du sentiment national, lorsqu'on examine la gradation d'espérances et de déceptions par laquelle notre politique l'a fait passer depuis deux ans. Il n'est pas de reconnaissance qui puisse résister longtemps à de telles émotions; encore avons nous grand soin de déclarer à l'Italie que nous la dispensons de ce devoir, en lui faisant savoir en termes formels que lorsque nous avons porté la guerre dans le Milanais nous n'avons eu en vue que notre propre influence.

Le gouvernement français tient beaucoup à démontrer que si l'attente de l'Italie a été trompée, c'est que les Italiens ont voulu se tromper eux-mêmes; que sa politique était identiquement la même à l'époque où il rétablissait à Rome le pouvoir pontifical et à celle où il donnait son adhésion à l'annexion des Romagnes; enfin qu'il n'a jamais accepté le principe de l'unité italienne. Tout cela est fort aisé à prouver sur le papier, car que ne peut-on prouver à l'aide d'un recueil de documents diplomatiques? Il n'est pas une pièce qui ne contienne assez de réserves et de clauses résolutoires pour justifier les volte-faces les plus imprévues. M. Drouyn de Lhuys énumère avec complaisance les protestations dont le cabinet français a fait suivre chacun des empiétements successifs de l'unité italienne, — mais ces protestations s'étendaient à une foule d'actes qu'il a ensuite reconnus et ratifiés. Il a protesté contre l'annexion des duchés, il a protesté contre l'invasion du royaume de Naples, mais il les a laissées s'accomplir. Parmi ces protestations, les unes n'étaient donc que de simples formalités, et les autres étaient un véto absolu.

Ce qu'on reproche aux Italiens n'est donc, en définitive, que de

Digitized by Google

n'avoir pas su deviner toujours quand il leur était permis d'aller en avant ou quand il leur fallait reculer, quand oui voulait dire non et quand non voulait dire oui. Mais ils répondent, non sans raison, qu'il était facile de leur parler clairement dès le début, au lieu d'entretenir leurs espérances par cette politique à double entente. Il était au moins aisé de se faire comprendre du ministre qui tenait son portefeuille et son autorité de la confiance que le gouvernement français avait en lui; or, à qui persuadera-t-on que ce ministre, aussi docile qu'empressé, eût si longtemps persisté à faire briller aux yeux de ses compatriotes des promesses qu'il ne devait pas tenir, si l'on eût pris soin de dissiper ses illusions à cet égard? La politique française en Italie aurait donc trompé jusqu'à ses propres instruments, ce qui ne serait ni habile ni prudent, bien que ce soit là un procédé renouvelé de Machiavel, mais de Machiavel mal compris et appliqué par des Welches. Il peut être très-politique de briser l'instrument qu'on a employé, lorsqu'il ne peut plus servir, mais avant de le faire, il eût été bon de ne pas mettre à sa disposition une nation de vingt-cinq millions d'hommes.

Quoi qu'il en soit, voilà le ministère Rattazzi à terre, et ce n'est pas le moment de lui adresser des invectives qu'il n'a que trop méritées. Il n'a pas succombé sous des attaques bien redoutables, car il n'a essuyé qu'un feu d'avant-garde, et n'a eu à se défendre que contre des agresseurs d'une rare incapacité; il est tombé de son propre poids devant le seul contraste de son humiliation présente avec son incroyable assurance d'il y a six mois. Il est fâcheux seulement que ce soit la cause italienne qui fasse les frais des leçons de modestie que reçoit M. Rattazzi, de même qu'elle a seule porté la peine des méprises de sa présomptueuse médiocrité.

Les embarras qu'on éprouve en ce moment à Turin pour lui donner des successeurs au ministère, peignent bien le désarroi dans lequel est tombé ce malheureux pays; mais ils lui tracent en même temps la ligne politique qu'il doit suivre désormais s'il veut se relever de son abaissement. C'est pour avoir trop compté sur la France que l'Italie se trouve arrêtée en chemin; il faut qu'elle apprenne maintenant à se passer d'elle. Il y a bien longtemps que ses amis les plus dévoués lui prédisaient ce qui lui est arrivé, et pour notre compte, nous n'avons pas failli à ce devoir. Elle a, jusqu'à un certain point, mérité les mécomptes qu'elle a subis, car, dans son obstination à ne pas vouloir ouvrir les yeux, il y avait beaucoup de paresse, de laisser aller, de mollesse et de complaisance intéressée.

Les bonnes fortunes inespérées que lui ont valu coup sur coup la protection d'un allié puissant et les combinaisons d'un ministre de

Digitized by Google

génie, lui ont trop fait oublier à quelles conditions dures et pénibles les nations achètent d'ordinaire le droit de disposer d'elles-mêmes. Or il en est d'elles sous ce rapport comme des individus. Ce qu'on acquiert par la faveur, on le perd par le caprice. Il y a longtemps que la nation italienne aurait dû dans l'intérêt de sa dignité, de son avenir, de sa considération en Europe, ne plus attendre que d'elle-même le complément de sa liberté, sauf à ajourner pour quelque temps encore la réalisation de ses espérances. On ne fait pas impunément ce métier de courtisan et de solliciteur auquel elle s'est soumise dans ces dernières années. L'honneur national y périrait à la longue et avec lui toutes les énergies qui sont la vie d'un peuple ; voilà pourquoi Garibaldi restera grand, dût-il être seul de son avis en Italie. Il y a un degré au delà duquel la condescendance n'est plus que de l'avilissement, et il vaut encore mieux pour un pays accepter une défaite inévitable, mais momentanée, que de se corrompre et de se flétrir dans les liens d'une servitude acceptée par intérêt et toujours trompée dans ses calculs.

La tâche du nouveau ministère est clairement indiquée. Ce n'est plus en adulations et en intrigues auprès d'une cour étrangère qu'il est appelé à dépenser son activité et ses talents, c'est à donner aux ressources et aux forces de la nation italienne tout le développement, toute l'extension qu'elles sont susceptibles d'acquérir. Il faut que l'Italie soit enfin mise en état de se suffire à elle-même, de peser dans la balance des intérêts européens, d'avoir une politique à elle, de se faire respecter et au besoin de se faire craindre. Tout cela, elle l'a demandé jusqu'à présent à des influences extérieures, comme si on pouvait jamais tenir de pareils biens de la volonté d'autrui. Il faut qu'elle s'habitue à ne plus rien attendre de l'étranger, qu'elle se tienne prête à profiter des occasions que lui offrira l'avenir. Ce n'est pas l'attente, l'immobilité, le désarmement que nous lui conseillons, comme le faisait ces jours derniers un publiciste qui semble être revenu du royaume des ombres, tout exprès pour montrer combien sont aujourd'hui usés, vieillis et déconsidérés les paradoxes qui lui valurent autrefois sa réputation. Nous voudrions au contraire lui voir donner une immense impulsion à son industrie, à son commerce, à son instruction publique, à sa marine, à son armée ; recommencer, en un mot, ce que M. de Cavour fit pour le Piémont de 1850 à 1858. Combien les moyens dont l'Italie peut disposer aujourd'hui sont plus puissants et plus efficaces ! Si le ministère qui va prendre en main la direction des affaires ne sait pas comprendre une mission si clairement marquée par les derniers événements, s'il s'obstine à mendier avec humilité des concessions refusées avec dédain, s'il maintient ce

Digitized by Google

peuple dans l'inertie et la mollesse auxquelles il n'est que trop enclin, s'il l'habitue à attendre son salut d'une volonté étrangère, comme il attend la pluie ou le beau temps de la Providence, il faut s'y résigner dès à présent, c'en est fait de l'unité italienne !

P. LANFREY.

Plusieurs journaux qui comptent M. Louis Ulbach parmi leurs rédacteurs sont intervenus dans une contestation judiciaire entre cet écrivain et M. Charpentier, alors que les plus simples convenances leur faisaient une loi de s'en abstenir, au moins avant que le procès ne fût plaidé devant les tribunaux. Nous citerons parmi eux le *Courrier du Dimanche* et le *Temps*. Dans l'*Indépendance belge* c'est, nous assure-t-on, M. Louis Ulbach lui-même qui s'est donné le facile plaisir de plaider sa cause sans contradicteur. Cette façon d'intéresser à l'avance le public à sa cause ne nous paraît pas d'une délicatesse chevaleresque. Dans un procès, comme dans un duel, les armes, les chances doivent être égales. Ces observations faites, nous userons à notre tour de la publicité pour rétablir les faits dans leur simplicité, et les nouveaux juges prononceront.

CHARPENTIER, propriétaire-gérant.

Droit de reproduction réservé.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

DU

ONZIÈME VOLUME

SEPTEMBRE — OCTOBRE — NOVEMBRE — DÉCEMBRE, 1862.

Livraison du 10 Septembre.

PARIS EN AMÉRIQUE (quatrième partie), par M. RENÉ LEFEBVRE..... 5
LE CAPITAINE FRACASSE (huitième partie), par M. THÉOPHILE GAUTIER..... 46
L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1862 (deuxième partie), par M. P.-P. DEHÉRAIN. 76
BIBLIOGRAPHIE. — *La Littérature indépendante et les Écrivains oubliés*, de M. VICTOR FOURNEL, par M. EUGÈNE DESPOIS..... 99
— *Mémoires sur la vie publique et privée de Fouquet*, de M. A. CHÉRUEL, par M. ALPHONSE FEILLET..... 109
— *Les Mémoires d'un homme heureux*, de M. E. DELÉCLUZE, par M. CHARLES ASSELINEAU..... 119
POÉSIE. — AIR MOLDAVE, par ÉDOUARD GRENIER..... 127
REVUE DES THÉATRES, par M. PAUL DE MUSSET..... 128
REVUE DU MOIS, par M. HORACE DE LAGARDIE..... 137
CHRONIQUE POLITIQUE, par M. P. LANFREY..... 150

Livraison du 10 Octobre.

PARIS EN AMÉRIQUE (cinquième partie), par M. RENÉ LEFEBVRE..... 161
INFLUENCE DE L'ORIENT SUR L'HELLÉNISME, par M. LOUIS MÉNARD..... 212
LE CAPITAINE FRACASSE (neuvième partie), par M. THÉOPHILE GAUTIER..... 235
BIBLIOGRAPHIE. — *Précis d'histoire de l'Église réformée de Paris*, de M. ATHANASE COQUEREL FILS. — *Les Martyrs de la libre pensée*, de M. JULES BARNI, par M. EUGÈNE DESPOIS..... 264
REVUE DES THÉATRES, par M. PAUL DE MUSSET..... 282
REVUE DU MOIS, par M. HORACE DE LAGARDIE..... 293
CHRONIQUE POLITIQUE, par M. P. LANFREY..... 309

Livraison du 10 Novembre.

ARMAND CARREL (première partie), par M. P. LANFREY..... 321
PARIS EN AMÉRIQUE (sixième partie, fin), par M. RENÉ LEFEBVRE..... 355

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE. — *Poésies d'André Chénier*, de M. L. BECQ DE FOUQUIÈRES, par M. EUGÈNE DESPOIS..... 417
— *Pensées de J. Joubert*, de M. PAUL DE RAINAL, par M. CH. ASSELINEAU. 427
— *Réminiscences*, de M. COULMANN, par M. CHARLES LACOMBE..... 435
LE SPHINX, poésie, par M. CHARLES GANNEAU..... 438
REVUE DES THÉATRES, par M. PAUL DE MUSSET..... 440
REVUE DU MOIS, par M. HORACE DE LAGARDIE..... 451
CHRONIQUE POLITIQUE, par M. P. LANFREY..... 467
AU SUJET D'UN ÉTAT NOIR LIBRE AUX ÉTATS-UNIS, par M. GEORGES BERNARD... 478

Livraison du 10 Décembre.

POURQUOI LE NORD NE PEUT ACCEPTER LA SÉPARATION, par M. ÉD. LABOULAYE.. 481
LE CAPITAINE FRACASSE (dixième partie), par M. THÉOPHILE GAUTIER..... 491
ARMAND CARREL (deuxième partie), par M. P. LANFREY..... 522
LA RELIGION GRECQUE ET LA PHILOSOPHIE, par M. LOUIS MÉNARD..... 554
REVUE DES SCIENCES. — MÉCANIQUE APPLIQUÉE : *Le chemin de fer à pain*, par M. E. MENU DE SAINT-MESMIN..... 581
BIBLIOGRAPHIE. — *Hier et Aujourd'hui*, par M. l'abbé ISOARD, par M. EUGÈNE DESPOIS..... 589
REVUE DES THÉATRES, par M. PAUL DE MUSSET..... 596
REVUE DU MOIS, par M. HORACE DE LAGARDIE..... 610
CHRONIQUE POLITIQUE, par M. P. LANFREY..... 627

FIN DE LA TABLE DU ONZIÈME VOLUME.

Paris. — Imp. P.-A. BOURDIER et Cie, rue Mazarine, 30.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google